7.27.15.

Library of the Theological Seminary,

PRINCETON, N. J.

Division DL706

Section F94

BIBLIOTHÈQUE DU PUGET

(HISTOIRE)

GUSTAF II ADOLPHE

La traduction et la reproduction de cette traduction sont formellement interdites sans l'autorisation du traducteur

PARIS. — IMPRIMERIE SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1

LIBRARY OF PRINCETON
JUL 27 1915
THEOLOGICAL SEMINARY

HISTOIRE

DE

GUSTAF II ADOLPHE

PAR

ANDRÉ FRYXELL

TRADUIT DU SUÉDOIS

PAR

Mlle R. DU PUGET

MEMBRE ASSOCIÉ CORRESPONDANT DE L'ACADÉMIE
DES SCIENCES, ARTS ET BELLES-LETTRES DE CAEN, TRADUCTEUR DES EDDAS,
DES ŒUVRES DE TEGNÉR, DE MADEMOISELLE BREMER, ETC.

SECONDE ÉDITION

AVEC APPROBATION DE L'AUTEUR

PARIS

LIBRAIRIE DE L'ASSOCIATION POUR LA PROPAGATION
ET LA PUBLICATION DES BONS LIVRES

13 — RUE DE SÈZE — 13

THEOLOGICAL SEMINARY
JUL 27 1915

HISTOIRE

DE

GUSTAF II, ADOLPHE

CHAPITRE PREMIER

Jeunesse de Gustaf-Adolphe.

Le 9 décembre 1594, à sept heures et demie du matin, naquit au château de Stockholm le duc Gustaf-Adolphe, fils aîné de Charles IX et de sa dernière femme Christine de Holstein.

A cette époque, on attachait encore beaucoup d'importance à l'instant où un être humain voyait le jour pour la première fois. Plusieurs astrologues prédirent, d'après la position des corps célestes au moment de la naissance de Gustaf-Adolphe, qu'une carrière brillante et heureuse lui était promise. On chercha également à lui appliquer une prédiction de Tycho-Brahe. Une comète, jusque-là inconnue, s'étant montrée en 1572 dans la constellation de Cassiopée, le célèbre astronome en avait pris occasion d'annoncer qu'il naîtrait en Finlande un prince destiné à opérer de grands changements en Allemagne, et qui délivrerait les peuples protestants de l'oppression des papes. On attacha d'abord

peu d'importance à ces prédictions, mais leur célébrité s'accrut à mesure qu'elles paraissaient se réaliser. Comme toujours, elles subirent des accroissements ou des retranchements, et l'on prétendit bientôt que les étoiles avaient annoncé jusqu'aux moindres circonstances de la vie de ce grand roi.

Gustaf-Adolphe naquit avec une constitution vigoureuse, fortifiée encore par la sobriété et la simplicité du genre de vie auquel on le soumit. Durant les plus longs voyages entrepris dans les saisons les plus rigoureuses, il accompagnait toujours ses parents, qui consentaient rarement à se priver de la présence d'un fils annonçant de bonne heure de si favorables dispositions.

Gustaf-Adolphe enfant montrait déjà un courage indomptable, un goût prononcé pour la guerre et tout ce qui la concerne. A l'âge de cinq ans, il suivit son père au siége de Calmar. On lui demanda lequel des nombreux navires à l'ancre dans le port lui plairait davantage : « Celui-ci, » répondit le prince en indiquant un grand vaisseau de ligne nommé le *Cavalier noir;* et, lorsqu'on voulut connaître la cause de cette préférence, il ajouta : « Parce qu'il porte le plus grand nombre de canons. »

Une autre fois Gustaf-Adolphe se promenait avec le roi son père dans les prés qui entourent la ville de Nykœping. La femme chargée de le surveiller l'engagea à ne point aller dans les haies, de crainte des vipères. « Donnez-moi un bâton! » s'écria l'enfant avec vivacité, » et je les tuerai! — Ne vous imaginez pas qu'il soit peureux, » dit le roi en écoutant avec joie cet entretien. Le jeune prince, lorsqu'il jouait avec son frère Charles-Philippe ou avec d'autres petits garçons de son âge, accordait une préférence marquée aux jeux qui avaient trait à la guerre. Quand il suivit son père dans les campagnes de Livonie, on le vit prêter une attention

extrême aux mouvements des troupes et aux travaux de fortifications.

Gustaf-Adolphe joignait à ce courage précoce une extrême douceur de caractère qu'il ne paraît point avoir héritée de ses parents. Il était le seul membre de la famille royale qui osât tenter d'adoucir son père lorsque ce prince était en colère; il y parvint plusieurs fois, ce qui le fit aimer dès son enfance par un grand nombre de Suédois; sa libéralité, dont on citait plusieurs exemples, contribua également à le faire chérir. Un paysan lui offrit un jour un petit cheval de l'île d'Œland. Le prince, âgé de cinq ans, tira aussitôt de sa poche des florins hongrois, les donna au paysan et dit: « Voici le payement; tu as sans doute besoin d'argent, et ton intention n'aura pas été de me donner ce cheval pour rien. »

Gustaf-Adolphe fit ses études avec une intelligence, un ordre, une application extrêmes. Mûr de bonne heure pour les grandes choses, il ne s'était presque jamais livré aux plaisirs ordinaires de l'enfance. La chasse et les exercices militaires étaient ses seules distractions; dans l'intervalle il étudiait avec ardeur, ou bien il écoutait la conversation des hommes faits sur la politique. Il ne fut jamais enfant, dit-on, mais roi dès ses premières années. Il eut pour gouverneur Otto Helmer Mœrner; ses maîtres furent André Burreus pour l'histoire, et Jean Skytte pour tout le reste. Le roi lui-même avait tracé le plan de l'éducation de son fils; il était basé sur la piété et la raison. Skytte travaillait dans le même esprit. Il représentait au prince, avec énergie, l'utilité et la nécessité de l'instruction, et ajoutait que, pour bien gouverner, la raison et l'ordre étaient nécessaires. « Il faut, disait Skytte, choisir vos conseillers parmi les hommes pieux et sages, et non parmi ces ignorants qui ressemblent à des ânes revêtus de pourpre, qui disent oui ou non d'a-

près la fantaisie de leur maître; ne les choisissez pas non plus parmi ces flatteurs qui rampent et fourmillent dans les cours comme les vers dans les prairies. »

Ce maître habile donna ses soins à Gustaf-Adolphe de 1604 jusqu'en 1610. Il fut alors employé pour les affaires de l'État en Hollande. Mais cet éloignement ne l'empêcha point de s'entretenir avec gravité et amour avec son ancien disciple. « Ma conscience et les années que j'ai consacrées à l'instruction de Votre Altesse Royale sont les témoins irrécusables du zèle ardent avec lequel j'ai cherché à la rendre propre au gouvernement du royaume; et maintenant, lorsque j'allais jouir des fruits abondants de mes peines, je suis forcé de renoncer à une si noble occupation; on m'envoie pour des intérêts politiques dans un pays étranger. Mais, absent comme présent, je conjure Votre Altesse Royale, au nom des peines que je me suis données, de sa gloire et de la prospérité de la patrie, de ne point se laisser entraîner par les plaisirs loin de la route qu'elle a suivie jusqu'à ce jour. Que Votre Altesse Royale songe au grand dommage, au mépris qu'elle s'attirerait, si, renonçant à la vertu, à l'instruction, seules choses réelles dans cette vie, elle s'abandonnait à la mollesse, à de vains plaisirs : alors je deviendrais malheureux et toutes mes peines seraient perdues. » Ces graves exhortations, journellement appuyées par les preuves constantes du zèle et du dévouement du maître, portèrent des fruits extraordinaires. Le prince parlait avec facilité le latin, l'allemand, le hollandais, le français et l'italien; il comprenait l'espagnol, l'anglais, l'écossais; plus tard, il comprit également le polonais et le russe. Il était profondément versé dans l'histoire, savait assez bien la philosophie, et presque tout Sénèque par cœur : il le citait avec beaucoup d'à-propos. Hugo Grotius devint plus tard son auteur favori. Ces occupations inspiraient à Gustaf-Adolphe des pensées

sérieuses ; souvent il prenait pour modèles des héros de l'antiquité, et assez fréquemment le prince Maurice d'Orange, dont les exploits étaient à cette époque un sujet d'admiration générale pour l'Europe. L'importance et la responsabilité de sa mission future n'échappaient point à l'esprit clairvoyant, au cœur généreux de Gustaf-Adolphe ; des larmes roulaient dans ses yeux lorsqu'il en était question. Il fut initié de bonne heure aux affaires du gouvernement ; à l'âge de neuf ans, son père le faisait assister aux délibérations du sénat ; à douze ans, il fut chargé de quelques affaires ; à seize, il était déjà pour son père un aide indispensable. Il ordonnait les levées militaires, passait les revues, veillait aux approvisionnements, commandait de petites expéditions, traitait avec les envoyés étrangers ou avec les États du royaume, se faisait aimer et admirer partout. Depuis le sénateur jusqu'au paysan, chacun levait un regard de confiance et d'espoir vers le jeune prince, et attendait de lui la délivrance de la patrie opprimée.

CHAPITRE II

Gustaf-Adolphe devient roi.

Gustaf-Adolphe n'avait pas dix-sept ans accomplis au moment de la mort de Charles IX ; la loi fondamentale de la Suède ne lui permettait pas encore de monter sur le trône. Le gouvernement fut donc confié à la reine douairière Christine, au duc Jean, cousin de Gustaf-Adolphe, et à six sénateurs, parmi lesquels se trouvait le célèbre Axel Oxenstjerna ; on attendit ainsi la prochaine réunion des États.

La diète s'assembla en décembre 1611 à Nykœping. Ayant

égard aux grandes et rares qualités de Gustaf-Adolphe, elle le déclara majeur : ce prince prit donc les rênes du gouvernement.

La situation du royaume était inquiétante et dangereuse. A l'intérieur régnaient la misère et la discorde. Les revenus et la puissance du roi avaient été considérablement diminués par les grandes dotations accordées aux deux reines douairières, Christine, et Catherine Stenbock, veuve de Gustaf-Wasa, qui vivait encore, aux ducs Jean et Charles-Philippe. La noblesse, violemment comprimée par Charles IX, profita de la circonstance et sut obtenir de très-grands avantages à l'avénement du jeune roi. Le clergé, fort mécontent des changements religieux que Jean III et Charles IX avaient voulu opérer, jetait des regards d'attente sur Christian IV, roi de Danemarck, élevé dans la religion protestante et inébranlable dans cette communion. La bourgeoisie et les paysans étaient entièrement épuisés par les impôts de guerre et les levées d'hommes. Dans la Suède méridionale, de vastes provinces avaient été saccagées par l'ennemi, et même dans plusieurs beaucoup de terrains restaient en friche, les bras manquant à l'agriculture et l'argent pour payer les impôts. La misère donna naissance au mécontentement, surtout en Dalécarlie et dans le Helsingeland, où des troubles menaçants éclatèrent et ne furent calmés qu'avec peine. Les nombreux ennemis de Charles IX tirèrent parti de ces mouvements. Des lettres furent répandues avec profusion dans les provinces, pour inviter le peuple à abandonner le fils d'un roi impie. Les malheurs qui accablaient si pesamment le pays étaient, disait-on, une punition du ciel, parce qu'on avait trahi le roi légitime donné de Dieu (1).

(1) Allusion à Sigismond, roi de Pologne, fils de Jean III, et que son oncle Charles IX avait expulsé du trône de Suède. (Trad.)

La diminution des impôts et le calme étaient donc nécessaires au royaume; mais ses relations extérieures demandaient de nouveaux sacrifices sans le moindre retard. Avec les trois couronnes de Suède, Gustaf-Adolphe avait aussi hérité de trois guerres contre la Russie, la Pologne et le Danemarck; il fallait, pour les soutenir, de l'argent et des hommes : la guerre avec le Danemarck était la plus menaçante. Les Danois, conduits par un roi énergique et jeune, s'étaient emparés de Calmar, l'une des clefs de la Suède, dont ils incendiaient les provinces méridionales; le cœur du royaume et peut-être son existence se trouvaient menacés. L'épuisement était général. Il n'y avait plus de vivres, les caisses étaient vides, et souvent Gustaf-Adolphe n'avait pas dans sa poche quelques riksdalers (1) pour les dépenses journalières. Afin de régler un compte de tailleur peu considérable, il fut obligé de donner des billets payables sur les redevances en beurre, en grains, etc., qui devaient être faites à la couronne. Quelquefois même ces billets n'étaient pas reçus; on paraissait douter de la possibilité, pour le roi, de faire honneur à ses engagements. Gustaf-Adolphe avait dix-sept ans et quinze jours lorsqu'il se trouva à la tête d'une administration si difficile.

CHAPITRE III

La guerre avec le Danemarck. — Combat de Wittsjœ. — La défense de Gulberg. — Combat de Skillinghed. — Prise d'Elfsborg. — Les Danois devant Waxholm. — Expédition de Gerdt Rantzow. — Pehr Mikelsson-Hammarskœld. — La paix de Knærœd.

Sous beaucoup de rapports, la guerre avec le Danemarck était le plus pesant fardeau du royaume. L'ennemi, puissant

(1) Écus de Suède valant aujourd'hui deux francs environ. (Trad.)

et bien commandé, avait pénétré dans le pays, et l'espoir de le chasser était incertain. La Suède avait besoin de la paix et la désirait autant que le jeune roi; c'est pourquoi il s'abstint, lors de son couronnement, de prendre le titre de roi des Lapons et des Kajanes, adopté par Charles IX, et qui avait donné lieu à cette guerre. Il fit, en outre, à son adversaire, des propositions de paix raisonnables; elles furent laissées sans réponse. Le roi de Danemarck voulait profiter de l'occasion favorable que présentaient un royaume épuisé et un monarque sans expérience. Mais l'amour des Suédois pour Gustaf-Adolphe, l'amour de la patrie et la haine contre les Danois, étaient si grands, que les États de Suède accordèrent spontanément de nouveaux subsides. Le roi vendit sa vaisselle et les autres objets précieux qu'il possédait; beaucoup de particuliers suivirent cet exemple, et l'on contracta un emprunt à l'étranger. Avec ces ressources on put réunir, armer des soldats, et Gustaf-Adolphe parvint à détourner les dangers les plus menaçants. La guerre se faisait suivant l'usage de ce temps, c'est-à-dire que le pillage et la dévastation la plus hideuse suivaient les armées. La fortune, avec son inconstance habituelle, allait et venait d'un camp à l'autre; cependant elle semblait accorder la préférence aux Danois. Chez les Suédois se distinguaient, après le roi, le duc Jean et les héros déjà célèbres sous Charles IX, Nils Stjernskœld, Jesper Cruus et Pehr Hammarskœld; leur valeur parvint enfin à vaincre un ennemi supérieur et à préparer pour leur patrie une paix supportable.

En janvier 1612, les Danois firent une invasion en Smolande, où la fatalité voulut qu'il n'y eût point de troupes suédoises dans ce moment. Cette province fut inondée d'ennemis et dévastée de la manière la plus cruelle. Les villages furent brûlés par centaines. Wexiœ et le château de Kronoberg furent réduits en cendres; puis les Danois se dirigèrent

vers Jœnkœping. Gustaf-Adolphe, qui se préparait à passer de Calmar dans la Blekingie, alors province danoise, courut en Smolande avec sa petite armée, composée seulement de trois mille hommes, mais commandée par Nils Stjernskœld, Herman Wrangel, etc. Les Danois se retirèrent vers la frontière ; Gustaf-Adolphe les suivit de près. « Demain, écrivait il au duc Jean, nous nous proposons de dîner en Danemarck. »

Le lendemain, en effet, il pénétra dans la Scanie : on n'essaya point de lui résister, et cette province fut horriblement saccagée. La ville de Wæ fut brûlée, vingt-quatre villages entre les districts de Gœinge et de Willand éprouvèrent le même sort, des violences furent exercées envers les femmes, et des enfants furent tués. Les Scaniens, exaspérés par le désespoir, brûlaient eux-mêmes leurs maisons et se réfugiaient dans les forêts. Un grand nombre d'entre eux, ne pouvant échapper, se donnèrent la mort pour éviter la fureur des soldats.

Cependant les munitions s'épuisaient, et l'on apprit que l'ennemi était réuni en grand nombre dans les environs de la ville d'Oby. Gustaf-Adolphe résolut d'opérer sa jonction avec les troupes qu'il avait dans le Halland, sous les ordres du duc Jean et de Jesper Cruus; il passa donc la frontière à l'ouest, et arriva, le 11 février au soir, à Wittsjœ, où il campa durant la nuit. Dans l'intervalle, le général danois Breide Rantzow, ayant rassemblé des forces considérables, surprit les Suédois. L'attaque commença à cinq heures du soir. Gustaf-Adolphe avait déjà fait partir son artillerie et une partie de l'armée. Les troupes restées dans le camp cherchèrent à se défendre dans le cimetière, mais elles furent bientôt mises en déroute ; Herman Wrangel et d'autres officiers tombèrent au pouvoir de l'ennemi, plusieurs centaines de soldats furent sabrés, et un grand nombre, essayant de se sauver en traversant le lac de Wittsjœ, alors couvert de

glace, se noyèrent : le roi lui-même fut sur le point d'éprouver le même sort, la glace se fendit sous son cheval, et tous deux furent précipités dans l'eau. Le trouble causé par cette déroute et l'obscurité firent penser au roi qu'il était perdu sans ressources ; mais Pehr Banér, gentilhomme de sa chambre, et un cavalier upplandais nommé Thomas Larsson, accoururent et parvinrent à retirer le roi de ce lac. Banér tomba lui-même dans cette ouverture et fut sauvé par son frère Nils. A peine Gustaf-Adolphe se trouva-t-il hors de l'eau, que, détachant son ceinturon d'argent, il le présenta à Thomas Larsson, en disant : « Je me souviendrai de toi et te donnerai un morceau de pain qui suffira pour te nourrir toi et tes enfants. » L'ennemi, étant à leur poursuite, empêcha un plus long entretien, et le roi, trempé jusqu'aux os, mais favorisé par l'obscurité, se hâta, avec le reste des fuyards, de regagner la Smolande en suivant des sentiers non frayés à travers les bois.

Les Danois firent des prisonniers, prirent des drapeaux, le cheval de Gustaf-Adolphe, son épée, ses pistolets ; ces derniers étaient richement dorés et incrustés de pierres précieuses. Les Danois évaluèrent la perte des Suédois à quatorze cents hommes ; Gustaf-Adolphe assurait qu'elle se montait seulement à trois cents. Rantzow se proposait, après cet avantage, de pénétrer en Smolande, mais Gustaf-Adolphe y décréta une levée en masse qui fut placée sous les ordres de Stjernkœld ; Rantzow jugea donc à propos de renoncer à son dessein.

L'année suivante, Gustaf-Adolphe, lors de son passage dans la ville de Westeros, donna à perpétuité, au cavalier Thomas Larsson et à ses descendants la terre d'Igesta, dans la paroisse de Romfertuna. Sous le règne de Charles XI, cette terre fut reprise par la couronne ; mais ce roi ne tarda point à revenir sur sa décision ; dès 1683, pendant une revue à

Westeros, il rendit Igesta aux petits-enfants et aux héritiers de Thomas Larsson.

Pehr Banér fut créé chevalier à l'époque du couronnement de Gustaf-Adolphe, et jouit toujours d'une grande faveur auprès de ce prince, tant à cause du dévouement dont il avait fait preuve à Wittsjœ que pour les qualités élevées qu'il possédait. Fils unique de Gustaf Banér, décapité à Lindkœping sous le règne de Charles IX, ce seigneur était d'une probité à toute épreuve, instruit et laborieux. Il devint plus tard sénateur, conseiller de chancellerie, fut chargé des affaires de ce département pendant les dix années de l'absence d'Axel Oxenstjerna, et durant la période la plus difficile de la guerre de Trente Ans.

Tandis que les événements rapportés plus haut se passaient sur les frontières sud-est du royaume de Suède, Christian, roi de Danemarck, s'était dirigé avec une autre armée vers l'ouest, et avait pris la Nouvelle-Loedesoe (1), qui se rendit sans résistance; on dit cependant que tous les bourgeois furent passés au fil de l'épée. L'ennemi prit ensuite la route de Gullberg. Cette forteresse, récemment pourvue de vivres et de troupes, avait été confiée à Môrten Krakou, dont la femme se nommait Émerence Pauli. Le 27 janvier, à deux heures du matin, Christian fit donner l'assaut à Gullberg avec trois ou quatre mille hommes, mais il rencontra sur tous les points une résistance vigoureuse. Lorsque les Danois dressèrent leurs échelles, Krakou fit tomber sur eux de pesantes bascules qui écrasaient les hommes et renversaient les échelles. Ceux qui renouvelaient les tentatives d'escalade étaient reçus à coups de pierres et de fusils; tous les assauts furent repoussés. Kra-

(1) Aujourd'hui Gothembourg. (Trad.)

kou finit par être blessé au bras et se cassa la jambe; sa femme Émerence prit alors le commandement, et le succès couronna ses efforts. Un pétard ayant fait sauter la porte, plusieurs Danois pénétrèrent sous la voûte; mais Émerence, à la tête des femmes de soldats, y avait amassé une foule de tonneaux, de baquets et d'autres ustensiles en bois, qui empêchèrent l'ennemi de passer une première fois; puis elle fit placer sous le toit d'une petite maison située auprès de cette porte, deux canons chargés avec des fers à cheval brisés et autres matières de cette espèce, qui saluèrent les Danois au moment de leur entrée. Émerence fit aussi apporter sur le rempart de la lessive bouillante; on la répandit sur l'ennemi dans l'instant où il était massé contre la porte, afin, ce sont les propres paroles d'Émerence, « que les assaillants soient étendus sous la voûte comme des cochons échaudés. » Les Danois renouvelèrent plusieurs fois leurs tentatives d'assaut, et les Suédois commencèrent à manquer de poudre. Le centenier Swen de Ramnaklef avait fermé la poudrière, emporté la clef, et s'était caché ensuite, on suppose par crainte. Émerence fit enfoncer la porte de la poudrière et distribuer les munitions nécessaires, puis elle découvrit Swen et l'accabla des reproches méprisants que son indigne conduite lui inspirait.

Les Danois avaient fait usage de neuf pétards, et ils étaient montés à l'assaut cinq fois sans qu'il en résultât pour eux un avantage de quelque importance; c'est pourquoi, pendant le crépuscule, de sept à huit heures du matin, ils se retirèrent en laissant un grand nombre de morts près de la porte et des remparts. Émerence n'en fit pas moins bonne garde sur les murailles. Lorsque le jour commença à poindre, elle vit dans la plaine un général danois monté sur un cheval blanc. « Tirez sur cet homme, » dit-elle à l'un de ses meilleurs arquebusiers. Il obéit. Ce général était Christian

lui-même; il fut couvert du sang et de la cervelle de son cheval, que le coup avait atteint, et s'éloigna encore davantage de Gullberg. Ce fut seulement alors qu'Émerence rentra dans l'intérieur de la citadelle. Elle y trouva trente prisonniers danois, qui demandaient à manger, et se plaignaient amèrement de n'avoir reçu aucune nourriture depuis deux jours. Émerence répondit qu'elle leur donnerait à manger jusqu'à leur dernier moment, et les ayant fait conduire dans la cour, ils y furent décapités à l'exception d'un seul. Christian envoya un parlementaire pour demander à enterrer ses morts. Émerence répondit : « Dieu nous ayant accordé le bonheur de les tuer, nous pouvons également les enterrer. La visite des Danois nous est arrivée à l'improviste; s'ils veulent nous faire l'honneur de revenir pour le dîner, nous pourrons les recevoir plus convenablement.» Christian n'accepta point l'invitation et se retira vers Elfsborg. Mörten Krakou fit enterrer deux cents Danois tués dans cette attaque, et la valeur d'Émerence fut longtemps admirée. Le peuple de cette contrée chante encore une chanson en son honneur.

Après une tentative tout aussi infructueuse sur Elfsborg, Christian tourna ses armes vers la Gothie occidentale, dont toute la partie sud-ouest fut ravagée. Les villes de Skara, de Lœdesœ-la-Vieille, les châteaux de Lærkesholm, de Græfsnæs et de Hœjentorp, le palais épiscopal de Brunnsbo, et plus de trois mille villages furent réduits en cendres. La plus grande cruauté fut exercée à l'égard de leurs habitants, et les Danois firent un butin considérable, surtout à Græfsnaes, où toute la contrée avait déposé ce qu'elle possédait de plus précieux, comptant sur la force de ce château. Enfin, le bailli Lars Jonsson prit courage; il assembla les paysans dans le district de Walla, et les Danois se retirèrent vers le Halland, où ils rendirent, dans l'église de Warberg,

des actions de grâces solennelles à Dieu des succès obtenus pendant cette campagne.

Presque dans le même temps où Christian dévastait la Gothie occidentale, le duc Jean et Jesper Cruus avaient fait une invasion dans le Halland, qui était sans défense. Dix-huit paroisses furent saccagées, et la ville de Warberg fut brûlée. Les Suédois rencontrèrent enfin, près de cette dernière, quelques troupes ennemies qui prirent la fuite; ils les poursuivirent jusqu'à deux milles (1) environ de Falkenberg. Mais les Danois passèrent en fuyant à Skillinghed, où ils furent secourus par sept escadrons de cavalerie commandés par Christian en personne, qui revenait de la Gothie occidentale. Un combat très-court, mais vif, eut lieu. Les Suédois, presque vainqueurs, se battaient avec bravoure et criaient : « Jute (2)! Jute! as-tu amené un prêtre avec toi pour te préparer à la mort? » Les Danois, déjà consternés par leur précédente défaite, et en désordre, n'opposèrent qu'une faible résistance, malgré les exhortations de leurs chefs. Sten Rosensparre, âgé seulement de vingt-quatre ans, se précipita dans la mêlée pour engager ses compatriotes à tenir pied. Un de ses amis lui recommandait la prudence, en disant : « Songe que tu es le dernier de ton nom. » — « Un nom illustre est préférable à tout », répondit Sten, et il se jeta au milieu des Suédois. Peu d'instants après il fut tué, ainsi que Franz Rantzow et plusieurs autres nobles. Les Danois prirent la fuite et les Suédois les poursuivirent de près. Non loin du champ de Frægnared, le cheval de Christian s'embourba dans un marais; ses officiers étaient déjà en avant, et les Suédois accouraient à toutes brides; la mort, la

(1) Le mille suédois vaut deux lieues et demie de France. (Trad.)

(2) Ce nom équivaut pour les Danois à celui de John-Bull pour les Anglais. (Trad.)

captivité, planaient sur la tête du roi. Christian Barnekou passant près de là vit le danger du roi ; et lui donna son cheval. Le monarque échappa, mais Barnekou fut tué. La nuit étant survenue, elle préserva les Danois d'une défaite complète. « Si le jour avait seulement duré deux heures de plus, dit le duc Jean, mes yeux auraient pu se récréer davantage encore de la vue des ennemis de la Suède. » Deux cent cinquante ou trois cents Danois périrent dans ce combat.

Une grande pierre tachetée de rouille, qui se trouve dans le champ de Frægnared, est encore désignée sous le nom de la pierre de Christian Barnekou. « C'est ici, dit le peuple de ce pays, que Barnekou a été tué par les Suédois. Les taches de son sang fidèle sont restés ineffaçables sur cette pierre. »

La forteresse d'Elfsborg dominait l'embouchure du fleuve de Gotha, et protégeait la ville de Gothembourg, nouvellement bâtie et dont le commerce florissant avait toujours été pour les Danois un sujet de dépit. Christian voulut profiter de l'occasion pour anéantir, si c'était possible, la ville et la forteresse ; il marcha donc de ce côté avec des forces considérables de terre et de mer. Olof Strôle commandait dans Elfsborg ; il avait fait des travaux très-importants aux fortifications, et assurait qu'il ne redoutait aucunement l'ennemi. Mais, lorsque l'armée danoise approcha, Olof Strôle écrivit des lettres lamentables au roi pour lui demander tantôt des renforts, tantôt d'être remplacé, en ajoutant qu'il ne croyait pas pouvoir conserver la forteresse. Gustaf-Adolphe l'exhorta à défendre, comme un Suédois vaillant et courageux devait le faire, une place si importante pour la patrie, et promit de venir sous peu en personne à son secours. Dans l'intervalle. Nils Stjernskœld reçut l'ordre de conduire des troupes fraîches dans Elfsborg ; mais il arriva trop tard, Christian avait déjà cerné la forteresse, et deux vaisseaux de ligne danois, placés entre Stegeborg et Otrillan, interceptè-

rent les vivres. Stjernskœld se retira et borna ses efforts à empêcher que l'ennemi n'étendît le cercle de ses excursions.

Christian s'occupa ensuite sérieusement du siége, et s'empara bientôt de quelques ouvrages extérieurs; puis il somma la place de se rendre, mais Strôle répondit en faisant deux sorties. Christian fit alors dresser plusieurs batteries, jeta bas une tour et une partie des remparts, ce qui combla les fossés. Il renouvela ses sommations, mais Strôle répondit qu'Elfsborg n'était point Calmar, qu'il ne parlerait à l'ennemi qu'avec des boulets et de la poudre. On recommença donc le feu, et vers le soir Christian résolut de donner l'assaut. Quelques troupes anglaises furent d'abord envoyées vers la brèche; elles réussirent, il est vrai, à pénétrer dans la place; mais, repoussées à l'instant avec la plus grande bravoure, elles laissèrent deux cents morts près des fossés. Christian les fit remplacer par son régiment; ces hommes d'élite ne furent pas plus heureux; les Suédois répandaient sur eux de la poix et de l'eau bouillantes, et leur donnaient de vigoureux coups de sabre. Les Danois furent contraints de se retirer.

Mais les choses allaient fort mal dans la forteresse; en faisant chauffer la poix, le feu avait pris, et l'ennemi réunissait tous ses efforts pour l'entretenir. La moitié environ de la garnison avait succombé; deux cents hommes seulement restaient, la plupart étaient malades ou blessés; Strôle avait une balle dans la cuisse. Les Danois sommèrent de nouveau la forteresse de se rendre, en ajoutant qu'après un refus pas un homme ne serait épargné. Strôle, voyant l'impossibilité de se défendre plus longtemps, capitula à condition que la garnison sortirait drapeaux déployés et musique en tête. Le siége avait duré dix-neuf jours.

Les Danois éprouvèrent une joie extrême lorsqu'ils furent maîtres d'Elsborg. Christian fit frapper une médaille en mé-

moire de cet événement, et ses généraux burent à la santé de leurs femmes avec le plus grand ravissement dans cette forteresse. Leur joie s'accrut encore lorsque, six jours après, ils se virent également maîtres du château de Gullberg sans brûler une amorce; ils y trouvèrent quatre-vingts canons, quinze cents mousquets et des vivres pour une année. La garnison de Gullberg, effrayée par le sort d'Elfsborg, n'avait pas même tenté de se défendre. Mörten Krakou et sa femme Émerence Pauli, avaient été envoyés peu de temps auparavant à Waxholm.

La perte de ces deux places remplit la Suède de consternation, de colère et de douleur. Stjernskœld fut réprimandé avec sévérité, et Strôle traité avec plus de rigueur encore. Arrêté et jugé, il fut acquitté en considération de sa valeureuse défense; mais, quand fallut prélever les sommes destinées à payer la rançon d'Elfsborg, la colère se renouvela contre Strôle; Gustaf-Adolphe lui-même ne put comprimer ce sentiment. Lorsque, dans un voyage qu'il fit à Elfsborg en 1617, la position de cette place lui fit reconnaître qu'on aurait pu la défendre plus longtemps, Strôle subit un nouveau jugement, et cette fois il fut condamné à payer une somme considérable. Le peuple ne cessa jamais de poursuivre l'infortuné Strôle de ses sarcasmes et de ses invectives; les ordres mêmes du gouvernement ne purent le délivrer de ces explosions de la malveillance générale.

En août 1612, Christian, ayant bien équipé sa flotte, la conduisit dans les îles qui bordent le port de Stockholm. La flotte suédoise, sous les ordres de Gœran Gyllenstjerna, moins nombreuse et en mauvais état, était à l'ancre près d'Elfsnabben. Lorsque Christian arriva à Dalarœ, Gyllenstjerna se retira et s'embossa sous le canon de Waxholm; les Danois le suivirent jusqu'à Djurhamn. L'apparition des vaisseaux danois causa un effroi extraordinaire à Stockholm

et dans ses environs. La reine douairière Christine quitta Nykœping pour se retirer à Gripsholm, où l'on avait transporté en hâte tous les objets précieux et les papiers importants. Les habitants du duché furent appelés à la défense des côtes, les Westmaniens et les Upplandais à celle de Stockholm. Les Dalécarliens vinrent de leur propre mouvement, et l'on se mit en devoir d'élever des môles devant la porte du Midi. Dans l'intervalle, la flotte danoise pénétra jusqu'à Waxholm, mais Mörten Krakou y commandait, et la flotte de Gyllenstjerna était embossée sous le rempart de cette forteresse. Christian débarqua en personne, examina la position, et commença à tirer sur la place, mais sans effet. Il présenta la bataille à la flotte suédoise; Gyllenstjerna resta immobile avec ses vaisseaux, sous les canons protecteurs de Krakou.

La crainte d'une visite de l'ennemi avait porté la terreur au comble dans Stockholm, et l'on envoyait courrier sur courrier au roi. Gustaf-Adolphe relevait d'une maladie grave, occasionnée par la fatigue de ses voyages continuels. Le premier courrier le trouva à Jœnkœping; aussitôt il monte à cheval, suivi seulement de deux personnes; il court nuit et jour sans s'arrêter, et arrive à Stockholm le troisième jour, à trois heures du matin. Deux heures après, il était de nouveau à cheval et se rendait en toute hâte, à la tête d'une petite troupe, à Waxholm. Non-seulement Gustaf-Adolphe espérait défendre Stockholm, mais encore que le vent, en retenant les Danois entre les îles, lui laisserait le temps de réunir plus de troupes et de détruire hommes et vaisseaux. Mais Christian, ayant vu qu'il n'y avait rien à faire sur ce point, profita d'un vent favorable et sortit des îles la veille de l'arrivée de Gustaf-Adolphe.

Vers le temps à peu près où Christian s'était rendu maître d'Elfsborg, Gerdt Rantzow conduisit une autre armée da-

noise, de Calmar dans le Smolande. Les deux armées s'étaient donné rendez-vous à Jœnkœping. Les Suédois furent chassés sans peine des retranchements de Ryssby; l'ennemi s'en empara ainsi que de tout le pays entre Hœgsby et Mœnsterôs. Les Danois prirent ensuite, mais après une résistance vigoureuse, Borgholm et toute l'île d'Œland, dont les habitants, et surtout le clergé, payèrent chèrement leur fidélité envers la Suède. Les Danois continuèrent leur marche vers Wimmerby et Westerwik; cette dernière ville fut brûlée, et les villages par lesquels l'ennemi passait furent dévastés. Rantzow fit à ce pays un mal dont il ne put se remettre qu'au bout de plusieurs années. On appréhendait chaque jour de le voir entrer dans la Gothie orientale, et cette terreur était encore augmentée par le souvenir des dévastations que Daniel Rantzow y avait commises sous le règne d'Erik XIV; mais le secours arriva au moment où le danger était le plus grand. Gustaf-Adolphe avait donné précédemment Pehr Hammarskœld et quelques autres seigneurs vaillants pour chefs aux nombreuses bandes de paysans qui s'étaient rassemblées dans les forêts, afin d'agir contre l'ennemi. Mais, lorsque le roi vint en personne avec des troupes régulières, Rantzow fut obligé de se retirer; les troupes et les paysans le poursuivirent avec la plus grande vivacité. Dans une foule d'escarmouches, les Danois éprouvèrent des pertes considérables; la forêt de Riperda, Juteliden Innewôldbro, Hægelôkra et autres lieux perpétuent encore dans la mémoire du peuple le souvenir des combats dont ils furent les témoins. Rantzow perdit quinze cents hommes dans cette retraite.

Tandis que Gustaf-Adolphe était occupé ainsi sur les frontières orientales, Christian avait pénétré du côté opposé jusqu'à Jœnkœping; mais il apprit dans cette ville la nouvelle de la retraite de Rantzow, et que Gustaf-Adolphe arrivait.

Christian, voyant que son but principal était complétement manqué, rétrograda vers la frontière danoise; les Suédois qui le poursuivaient ne purent l'atteindre.

Dans le village de Hammarsebo, paroisse de Mölilla, en Smolande, naquit Pehr Mikelsson (1), si célèbre depuis sous le nom de Hammarskœld (2). Il gagna sa vie, dans son enfance, en gardant les troupeaux des fermiers; mais il se trouva une fois chez un maître tellement injuste qu'il lui fut impossible de rester avec lui. Pehr se rendit à Calmar, où il entra, comme valet de bagages et plus tard comme cavalier, au service du roi Sigismond. Il s'y distingua bientôt par son activité, par la confiance qu'il inspirait, et parvint ainsi aux grades inférieurs du commandement, dans lesquels ils se fit connaître de tous, amis et ennemis, par sa bravoure et sa fidélité inébranlable envers son roi. Fait prisonnier à la bataille de Stôngebro (3), Pehr Mikelsson fut conduit devant le duc de Sudermanie, qui s'écria : « Enfin je te tiens, coquin! » Pehr répondit : « Je ne suis pas un coquin, Votre Grâce. J'ai juré fidélité à mon roi, et je l'ai servi comme un honnête homme. Si j'avais prêté serment à Votre Grâce, je l'aurais tenu de même. » La franchise de Pehr Mikelsson plut au duc; il usa de clémence à son égard, le prit à son service, et Pehr lui témoigna autant de zèle que précédemment à Sigismond. Il devint chef d'escadron, gouverneur de l'île d'Œland, et fut annobli, en 1610, sous le nom de Hammarskœld.

Durant l'hiver de 1612, les Danois essayèrent à plusieurs

(1) C'est-à-dire Pehr, fils de Michel. Cette remarque s'applique à tous les noms propres suédois terminés en *son*. (Trad.)

(2) Suivant d'autres relations, il était fils de Mikel, commandant de Calmar. *Voy.* la généalogie de l'ordre équestre.

(3) Entre les troupes de Charles IX, alors duc de Sudermanie, et celles de Sigismond. (Trad.)

reprises de débarquer dans l'île d'Œland, mais ils furent vigoureusement repoussés par Hammarskœld. Au milieu de février le froid devint si rigoureux que le détroit de Calmar se couvrit de glace. Les Danois partirent du continent dans un ordre de bataille complet. Hammarskœld, afin de faire bonne garde, s'était tenu tout le temps dans le village de Bjœrnhofda; lorsqu'il vit approcher l'ennemi, il cacha une partie de son monde dans un bois voisin, en rangea une autre sur la côte, et avec une troisième il alla lui-même sur la glace à la rencontre des Danois. Ceux-ci furent traités de telle façon qu'ils n'osèrent de longtemps attaquer l'île d'Œland ni Pehr Hammarskœld.

C'était au mois de juin 1612, que Gerdt Rantzow avait commencé la retraite dont il a été parlé plus haut, en essayant une attaque contre Œland. Le jour de la Pentecôte, presque au point du jour, les troupes danoises débarquèrent sur cinq points différents; le corps principal, sous les ordres de Rantzow, prit terre non loin de Mœrby lônga. Hammarskœld, instruit de tout à l'avance par ses espions, vint à la rencontre de Rantzow au moment même du débarquement. Un combat furieux eut lieu et dura presque toute la matinée. Les Danois furent obligés plusieurs fois de se replier, mais leurs canons et la supériorité du nombre forcèrent enfin Hammarskœld à se retirer. Il avait deux milles à faire (1) pour regagner la forteresse, et fut continuellement inquiété pendant sa marche par la cavalerie danoise. Hammarskœld maintint sa troupe en si bon ordre qu'elle rentra au château sans avoir éprouvé des pertes trop considérables. Le jour suivant les Danois se rapprochèrent de tous côtés, ce qui n'empêcha point Hammarskœld de faire une sortie et de livrer de petits combats à l'ennemi, à un demi-mille de la

(1) Cinq lieues. (Trad.)

forteresse. Il plaçait ses soldats au centre et les volontaires aux deux ailes. Dans les commencements, il remporta quelques avantages, mais le désordre se mit bientôt parmi les paysans. Toute l'armée fut cernée par l'ennemi, bien supérieur en nombre, et Hammarskœld vit sa retraite vers le château coupée. Il fit alors, à la tête de ses soldats, un effort désespéré et réussit à s'ouvrir un passage. Un siége des plus rigoureux commença. Durant neuf jours les Danois ne cessèrent point de jeter des boulets et des bombes dans la place. Hammarskœld avait avec lui quatre compagnies de soldats; mais ses canons étaient si petits qu'ils ne pouvaient causer des dommages considérables à l'ennemi. Après un feu qui dura plusieurs jours, les remparts et les tours commencèrent à s'écrouler, et quoique les Suédois s'occupassent avec activité à élever de nouveaux remparts intérieurs, à fermer les brèches, ce fut inutilement, les pans de murs tombaient l'un après l'autre dans les fossés, et les Danois se disposaient à l'assaut. La garnison dit alors que Hammarskœld ferait mieux d'épargner sa vie et celle de ses soldats, afin de l'utiliser plus tard au service de la patrie, au lieu d'exposer la citadelle et les troupes par une défense inutile. On demanda donc à capituler; mais les Danois ayant exigé avant tout que Hammarskœld leur fût livré, cette prétention excita la colère de sa troupe. « Nous mourrons tous avant d'y consentir ! s'écrièrent les soldats; nous nous ferons sabrer par l'ennemi, ou sauter, plutôt que d'abandonner notre commandant. » Rantzow n'osa pas pousser les choses plus loin; il permit à la garnison de sortir librement, après lui avoir fait remise de la forteresse et de toutes les munitions qu'elle contenait. Pehr Hammarskœld fut obligé de promettre séparément qu'il ne servirait pas pendant trois ans contre les Danois. Mais ces derniers ne furent point fidèles à leurs engagements; ils pillèrent, sous divers prétextes, la garnison qui se retirait. Ham-

marskœld pensa que cette conduite le dégageait de sa parole, et il reprit du service aussitôt qu'il se retrouva parmi les Suédois. Il équipa, avec des pêcheurs et des paysans, quelques barques côtières, attaqua les Danois qui étaient à Westerwik; mais ces hommes, non exercés, ne lui furent pas d'une grande utilité. Les barques ayant été brûlées ou jetées à la côte, Hammarskœld eut beaucoup de peine à sauver sa vie. Sans se déconcerter de cet échec, il courut vers la Gothie orientale, dont les habitants étaient plongés dans les plus vives inquiétudes relativement à l'invasion présumée de Rantzow. Un grand nombre de paysans suédois, réunis dans les bois autour de la Sommen, demandèrent et obtinrent Hammarskœld pour chef. Il aida d'abord à contenir les Danois, puis les chassa, comme nous l'avons déjà dit.

Après la paix de Knærœd, Hammarskœld désira se reposer. Il était âgé et tellement couvert de blessures qu'il pouvait à peine se remuer vers la fin de sa vie, tant il éprouvait de roideur.

Les deux royaumes souffraient beaucoup de cette guerre, particulièrement la Suède. La supériorité des forces du Danemarck, et son bonheur, abattaient les esprits. Les troubles si longs, des règnes précédents avaient entièrement épuisé la Suède, et il fallait encore diviser ses faibles ressources sur divers points. Les provinces méridionales, le Smolande, la Gothie occidentale et le Dalslande, saccagées plusieurs fois par l'ennemi, ne pouvaient plus payer d'impôts; à peine si elles nourrissaient leurs habitants; cependant la partie sud-est du Smolande était la plus malheureuse. Plusieurs fois par an les paroisses se trouvaient inondées, tantôt par les Danois, tantôt par les Suédois, chaque fois leurs habitants étaient forcés de prêter des serments de fidélité au maître du moment, et son successeur les punissait cruellement d'avoir manqué à la foi promise. Les malheureux Smo-

landais finirent par se cacher dans les épaisses forêts de Wærend, en maudissant dans leur cœur compatriotes et ennemis.

Malgré ces infortunes et la misère qui régnait partout, la nation suédoise éprouvait moins d'abattement qu'on aurait pu le présumer. La principale cause de cette disposition était l'amour des Suédois pour leur jeune roi et la confiance qu'ils avaient en lui. On le voyait se transporter, sans prendre de repos, d'une frontière à l'autre, choisissant toujours l'endroit où le péril était le plus grand. Soutenu avec fidélité et persévérance par Axel Oxenstjerna, Gustaf-Adolphe était inépuisable dans l'invention de nouveaux expédients pour fournir aux soldats des vivres, des munitions, etc. Sa jovialité, sa bonté, ranimaient le courage de chacun, et lorsque les Danois proposèrent des conditions de paix trop dures, les Suédois s'imposèrent sans murmurer les charges les plus pesantes pour continuer la guerre.

De son côté, le Danemarck soupirait après la paix. Christian avait fait de grands efforts pour les deux campagnes qu'on venait de terminer; le succès n'y avait pas répondu. La considération, l'expérience, l'énergie de Gustaf-Adolphe, qui augmentaient journellement, diminuaient les espérances que les Danois fondaient sur l'avenir. La haute noblesse du Danemarck désirait aussi la fin de la guerre, dans la crainte que la gloire acquise par Christian dans cette guerre ne le portât à restreindre ses priviléges; elle mettait donc toutes les entraves possibles aux entreprises du roi : ce monarque, voyant qu'il n'y avait plus rien à espérer de ce côté, se montra disposé à la paix.

Les plénipotentiaires des deux royaumes se réunirent d'abord à Ulfsbæck, puis à Knærœd, sous la présidence d'Axel Oxenstjerna et de Kristian Friis, chanceliers, l'un de Suède et l'autre de Danemarck. Les Danois, enorgueillis par la victoire, proposèrent des conditions fort dures. Sur

tous les points peu importants, Gustaf-Adolphe céda, et sans hésiter, *afin*, dit-il, *que personne ne l'accusât d'une ambition démesurée*. Il renonça au titre de roi des Lapons et des Kajanes, et permit au roi de Danemarck de mettre les trois couronnes dans ses armes, toutefois avec cette restriction expresse, qu'il n'en résultait aucune prétention à la couronne de Suède. Gustaf-Adolphe fut encore obligé de céder sur des points plus importants, afin de sauver le reste du royaume. La Suède renonça à toutes ses prétentions sur Sonnenbourg, sur les Lapons qui habitaient entre Titisfjord et Warenger, et s'engageait en outre à payer, dans l'espace d'une année, six millions de dalers[1] : Elfsborg et quelques districts environnants furent livrés comme gages de cette somme.

La paix de Knærœd est l'une des plus douloureuses que la Suède ait conclue avec le Danemarck. Les impôts qu'il fallut lever pour payer la somme promise parurent surtout pesants, et le souvenir en fut longtemps détesté sous le nom de la rançon d'Elfsborg. La plupart pensèrent, et le roi de Danemarck lui-même crut qu'on ne pourrait jamais la trouver dans un pays si appauvri; Christian se regardait déjà comme le maître éternel d'Elfsborg. Mais Gustaf-Adolphe et son peuple firent des efforts inouïs pour réunir la somme convenue, et Elfsborg fut rendue.

Cette guerre, remarquable par sa violence et par les dévastations des deux partis, augmenta la haine que les Suédois et les Danois se portaient : les premiers surtout étaient exaspérés au dernier point; c'étaient eux qui avaient le plus souffert, et le nouvel impôt qu'il fallait payer pour la rançon d'Elfsborg leur rappelait d'une manière sensible les malheurs dont la patrie avait été accablée. Le Danemarck et les Danois étaient l'objet de la haine la plus amère, et ces

(1) Un daler vaut seize sous de France environ. (Trad.)

mots de Virgile : *Timeo Danaos, Danaum insidias,* etc., étaient constamment appliqués à ces voisins détestés. Les deux rois partageaient eux-mêmes ces sentiments. Grands et illustres, ils se témoignaient extérieurement toute l'amitié et l'estime possibles, en évitant avec soin de donner lieu à de nouvelles querelles; mais au fond de leur cœur régnaient une méfiance, un dépit secret. Christian ne parvint jamais à cacher entièrement la jalousie que les victoires de Gustaf-Adolphe lui inspirèrent. Ce dernier reconnaissait les grandes qualités de Christian, et déclarait qu'il l'estimait au dessus de tous les rois de l'Europe. « Je voudrais seulement, ajoutait-il, que nous ne fussions pas aussi proches voisins. »

CHAPITRE IV

La guerre avec la Russie. — L'élection de Charles-Philippe. — Jacob de La Gardie. — La mort d'Ewert Horn. — La paix de Stolbowa.

En Russie, les troubles occasionnés par les faux Démétrius duraient encore. Les Russes des classes élevées, comme des classes inférieures, étaient troublés, égarés par le changement continuel des souverains et par les guerres civiles. Il ne se trouvait pas dans tout l'empire un homme assez énergique, assez influent pour réunir les partis; ceux-ci recherchaient l'appui de la Suède et de la Pologne, en proclamant les princes de ces deux royaumes grands-ducs. La Suède et la Pologne profitaient des embarras de la Russie. L'une promettait d'envoyer Uladislas, fils du roi, et la Suède le prince Charles-Philippe, frère de Gustaf Adolphe; mais toutes deux attendaient, sous ce prétexte, l'occasion de s'emparer de la Russie, ou du moins d'une grande partie de ce malheureux pays.

La conduite intéressée de la Pologne et de la Suède attira enfin l'attention des Russes; ils résistèrent. Le peu de nobles qui conservaient encore une parcelle d'énergie et d'amour de la patrie, se réunirent à Moscou, et choisirent pour grand duc Michel Fédorowitch Romanow, jeune homme de la plus grande espérance, et l'auteur de la dynastie impériale de Romanow. Tous les partis se réunirent insensiblement autour du prince indigène, et l'espoir trompé donna naissance à une haine encore plus forte contre l'étranger. Le nouveau monarque russe fut donc nécessairement en guerre avec la Suède et la Pologne; il s'en trouva mal, l'empire étant épuisé et les Russes bien inférieurs à leurs ennemis sous le rapport de la discipline et des connaissances militaires. La Russie fut forcée de conclure la paix avec Gustaf-Adolphe, à Stolbowa. Ce traité est le plus avantageux que la Suède ait jamais fait avec ce pays voisin. Voici les événements les plus remarquables de cette guerre.

Après la prise de Nowgorod par Jacob De La Gardie, les habitants de cette ville choisirent pour grand-duc Gustaf-Adolphe, qui était encore à cette époque prince royal. Mais la nouvelle de la mort de Charles IX, et de l'élévation au trône de Gustaf-Adolphe étant arrivée bientôt après, De La Gardie prévit que les Russes ne consentiraient, sous aucun prétexte, à prendre pour souverain le roi de Suède; il cacha donc la mort de Charles IX jusqu'au moment où il eut disposé les esprits à porter leurs suffrages sur Charles-Philippe, frère de Gustaf Adolphe. Cette élection, quoique faite par l'autorité de De La Gardie et sous l'influence des canons suédois, ne tarda point à être généralement validée. Tout le pays du côté d'Archangel, de Jaroslaw, et même Moscou, se montrèrent disposés à reconnaître le prince suédois.

A Stockholm, on en avait décidé autrement : on voulait profiter de l'occasion et soumettre toute la Russie, ou du

moins une partie de ce pays, à l'autorité de la Suède, et Gustaf-Adolphe avait résolu d'accepter la couronne qu'on lui avait offerte précédemment. Cette détermination éveilla les soupçons des Russes; mais, sur leurs représentations et sur celles de De La Gardie, il fut décidé que Gustaf-Adolphe renoncerait à son dessein, que Charles-Philippe accepterait le titre de grand-duc et se rendrait à Nowgorod. Plusieurs causes différèrent ce voyage pendant quelque temps. La reine douairière hésitait; elle désirait assurément de voir la couronne de grand-duc sur la tête de ce fils chéri; mais ce n'était pas sans inquiétude qu'elle songeait à l'envoyer au milieu d'un peuple encore barbare et si remuant. Elle mit donc une foule d'entraves à son départ. Tantôt Charles-Philippe avait encore besoin de continuer ses études, tantôt on ne pouvait le faire voyager dans une saison si rigoureuse, etc. On croit aussi que plusieurs des anciennes familles suédoises voyaient avec déplaisir l'immense considération acquise par celle des De La Gardie, et lui enviaient encore davantage la gloire de donner une nouvelle couronne à la maison royale. Le gouvernement lui-même aspirait plutôt à étendre les frontières suédoises aux dépens de la Russie, qu'à l'honneur de placer un prince suédois sur le trône russe. Par toutes ces raisons, les préparatifs du départ de Charles-Philippe furent faits avec une extrême lenteur, malgré les envoyés expédiés coup sur coup par la Russie pour le hâter.

Dans l'intervalle, De La Gardie et Ewert Horn continuèrent à étendre leurs conquêtes. Le premier s'empara de Nœteborg, le second de Koporic, Iama, Augdow et Iwangorod, ce qui augmenta le mécontentement des Russes. Personne, il est vrai, dans les environs de Nœteborg, n'osa opposer de la résistance aux Suédois vainqueurs; mais au centre de la Russie on prit courage, et, comme nous l'avons dit plus haut, Michel Romanow fut élu grand-duc. Ce fut

vers cette époque que Charles-Philippe se mit enfin en route; arrivé à Wiborg, il apprit que la plus grande partie de la Russie avait quitté son parti pour embrasser celui de Romanow. Il y reçut aussi des messages de Suède, par lesquels il apprit que la reine douairière, malade d'inquiétude et d'angoisse, espérait et attendait son retour. Gustaf-Adolphe et le sénat suédois, qui avaient en leur pouvoir les forteresses frontières les plus importantes, pressèrent encore moins le départ de Charles-Philippe; ce prince ne tarda point à rentrer dans sa patrie. Il est incontestable que Charles-Philippe serait devenu grand-duc de Russie s'il s'était rendu dans ce pays lors de la première invitation qui lui en fut faite. Mais, en Suède, ni le roi, ni la reine douairière, ni le sénat, ne voulaient s'avouer comme la cause d'un retard aussi préjudiciable.

La guerre éclata avec beaucoup de vivacité entre Gustaf-Adolphe et le grand-duc nouvellement élu. Des bandes nombreuses de Russes se précipitèrent vers les frontières; la guerre prit un caractère grave, et non loin de Bronitz il y eut des combats plus sanglants que lors des campagnes précédentes. La discipline des Suédois, leur habitude de la guerre, leur bravoure, firent pencher la victoire de leur côté. L'habileté des généraux y contribua beaucoup aussi. Ewert Horn continua à faire des courses dans le pays avec avantage, et son arrivée était un présage assuré de défaite pour les Russes.

L'ensemble de cette campagne était dirigé avec autant d'énergie que de prudence par Jacob De La Gardie. Il savait conduire à la fois les armées et les négociations, et il jouissait d'une grande considération chez les Russes. La tournure favorable de la guerre et l'élection de Charles-Philippe, étaient en grande partie son ouvrage; il éprouvait donc un dépit extrême de ce que le gouvernement suédois rendait

inutiles les efforts qu'il avait faits pour faire monter la maison royale de Suède sur le trône russe. De La Gardie reconnut l'œuvre de l'envie, et, peu content de Gustaf-Adolphe lui-même, il lui envoya sa démission. Sigismond, roi de Pologne, voulut profiter de cette occasion; il essaya par des flatteries et de grandes promesses de séduire De La Gardie, pour le faire entrer à son service; mais celui-ci envoya les lettres du roi de Pologne à Gustaf-Adolphe, et y joignit la nouvelle assurance de sa fidélité envers son roi légitime. Gustaf-Adolphe sut apprécier un tel homme. Il le pria de retirer sa démission, et se rendit lui-même, en 1614 et 1615, à la frontière orientale, « afin, dit-il, d'apprendre l'art de la guerre auprès de ce héros expérimenté. » Dans l'espace de quatre ans, De La Gardie fut nommé sénateur, capitaine général, enfin comte, et fut le seul que Gustaf-Adolphe, pendant un règne de vingt ans, éleva à cette dignité.

Depuis longtemps Gustaf-Adolphe avait le désir d'essayer ses talents militaires dans les combats livrés par De La Gardie et Ewert Horn; mais sa guerre avec le Danemarck et des travaux administratifs importants s'y étaient opposés d'année en année. En 1614, il vint enfin passer quelques jours à l'armée, et eut la satisfaction de reprendre la forteresse d'Augdow, où l'ennemi avait eu l'adresse de rentrer. Gustaf-Adophe revint à l'armée en 1615 et entreprit le siége de Pleskow, qui traîna en longueur. La force de la garnison, les maladies qui régnaient parmi les Suédois, un temps défavorable et l'espoir d'une paix avantageuse engagèrent le roi à renoncer à cette entreprise. Au commencement de ce siége, le général Ewert Horn fut tué dans une escarmouche sans importance. On l'avait supplié le matin de ne point revêtir l'uniforme si reconnaissable de général; mais Horn se mit au-dessus des craintes et des avertissements. Ce

combat, en lui-même, n'avait aucune importance; il coûta la vie à deux ou trois Suédois, mais parmi eux se trouva Ewert Horn. Le roi, l'armée, tout le royaume, le regrettèrent infiniment. L'année suivante il fut inhumé dans la terre seigneuriale de Kankas, domaine de famille, sous les drapeaux qu'il avait conquis. Gustaf-Adolphe assista en personne à cette cérémonie. Ewert Horn était extrêmement instruit pour son époque; il savait le latin, le français, l'allemand à fond. Il se distinguait également par ses connaissances sur d'autres sujets, par sa loyauté, sa capacité, mais surtout par sa valeur extraordinaire. Il fut presque toujours l'instrument principal de De La Gardie, dans l'exécution de la plupart des faits d'armes de la guerre de Russie. L'union la plus honorable régnait entre les deux généraux, et jamais on n'aperçut la moindre trace de méfiance ou d'envie entre eux. De La Gardie reconnaissait franchement devant le roi et devant tout le monde les grands services rendus par Horn, et lorsque la jalousie, l'envie, cherchèrent à noircir De La Gardie, ce fut Horn qui prit sa défense avec intrépidité et courage. C'est à l'amitié de ces deux héros que la Suède fut redevable du golfe de Finlande, qui lui permit de fermer, pendant près d'un siècle, tout accès dans la Baltique aux Russes. Gustaf-Adolphe rendait justice à leur mérite. Lorsque ces deux généraux, pour conserver Nowgorod, s'exposèrent dans les combats de Bronitz, en soutenant le choc d'une armée russe bien supérieure en nombre, Gustaf-Adolphe leur écrivit pour les engager à ne point braver la nature, ni des forces supérieures, et il ajouta : « La conservation de vos personnes m'est bien plus précieuse que toute la grande Nowgorod. »

La Russie, déchirée depuis si longtemps par des ennemis intérieurs et extérieurs, désirait et avait besoin de la paix, au moins avec l'un des trois pays qui étaient en hostilité

avec elle, la Suède, la Pologne et la Tartarie. Gustaf-Adolphe, voyant qu'il y avait peu de gloire et aucun avantage à retirer de ce côté, souhaitait aussi d'en finir sur ce point, afin de pouvoir tourner toutes ses forces contre la Pologne. Des négociations furent entamées; elles marchèrent d'abord lentement. Les Suédois, vainqueurs, élevaient leurs prétentions fort haut, et les Russes cherchaient à s'y soustraire. Cependant, menacés d'un côté par les Tartars et de l'autre par la Pologne, la crainte de tant d'ennemis les fit enfin céder. La paix fut conclue le 27 février 1617, à Stolbowa, village peu éloigné de Ladoga. La Russie donna à la Suède Kexholm et sa province, Nœteborg et la partie de la province de ce nom située entre le lac Ladoga et le golfe de Finlande; l'Ingermanie avec les forteresses d'Ivanogorod, d'Iama et de Koporic; elle renonça à toutes ses prétentions sur la Livonie, et paya vingt mille roubles. La Suède, de son côté, renonça aux prétentions de Charles-Philippe, reconnut Michel Romanow comme grand-duc, et rendit les forteresses suivantes, qu'elle avait conquises: Ladoga, Nowgorod, Stara-Russa, Porchow et Augdow. Ce traité fut négocié, pour la Suède, par Jacob De La Gardie, Arvid Wildman et Henrik Horn, frère d'Ewert. Les Russes étaient accoutumés à regarder De La Gardie comme l'homme de Suède le plus haut placé après le roi. Henrik Horn aurait dû, dans ces conférences, avoir le pas sur De La Gardie, vu qu'il était plus ancien sénateur; mais ce dernier s'y opposa, en partie par orgueil, en partie sous prétexte que la considération dont il jouissait auprès des Russes, et son influence sur eux, en seraient affaiblies, ce qui pourrait entraver la conclusion de la paix. Henrik Horn céda par respect pour De La Gardie, et afin de ne pas nuire, par des querelles particulières, au bien général. La paix fut signée.

La seconde des guerres dont Gustaf-Adolphe avait hérité

de son père se trouva donc terminée, et cela par un traité de paix honorable et avantageux. Il répandit la joie la plus vive dans le royaume, inspira beaucoup de reconnaissance pour le roi et augmenta l'amour qu'on lui portait. Gustaf-Adolphe lui-même était fort satisfait de cette heureuse issue. Il fit aux États assemblés l'énumération du grand nombre de contrées fertiles, de fleuves poissonneux et bien situés pour le commerce, qui avaient été réunis au royaume par cette paix. Avec la Narwa et la Newa, la Suède avait les portes ouvertes pour son commerce, et pouvait les fermer à son gré aux Russes. Ces derniers se trouvaient si complétement exclus de la Baltique, qu'ils ne pouvaient pas même faire voguer une barque sur ses eaux. La frontière était devenue plus facile à défendre; l'Ingermanie était protégée par le lac Peipous et la Narwa; la Finlande, ce vestibule de la Suède, était également défendue par la Newa et le grand lac de Ladoga, fossé qu'il ne serait pas facile aux Russes de franchir. Le roi prévoyait, avec un véritable esprit prophétique, les dangers dont la Russie menacerait plus tard la Suède, surtout si elle parvenait à avoir pied sur la Baltique. C'est pourquoi, dans l'une de ses lettres à Axel Oxenstjerna, il se réjouit de les avoir privés de cet avantage : « Si ce démon, écrivait-il, a une fois le pied dans le vestibule, il s'introduira aussi dans la maison. »

CHAPITRE V

Le duc Jean.

Une circonstance fâcheuse pour le commencement du règne de Gustaf-Adolphe, c'est qu'une grande partie du pays était donnée comme apanage aux ducs Jean et Charles-Philippe, aux reines douairières Catherine Stenbock et

Christine; les revenus et la puissance du roi en étaient diminués, ainsi que l'énergie et l'ensemble du gouvernement; les dissensions les plus fâcheuses pouvaient même en résulter plus tard, comme cela avait eu lieu sous les rois Erik XIV et Jean III. Gustaf-Adolphe n'eut point ce malheur à subir, les deux ducs étant morts dans l'espace de onze ans, et sans laisser d'héritiers légitimes.

Le duc Jean, fils de Jean III et de Gunnila Bjelke, était savant et loyal, brave à la guerre, tranquille et pieux pendant la paix. Il n'avait pas la capacité nécessaire pour gouverner, ni le goût du commandement; il abandonna donc volontiers son droit à Gustaf-Adolphe, moyennant un accroissement donné à son duché. Il fut fortifié dans cette manière de penser par ses serviteurs, et surtout par son favori Gœran Gyllenstjerna. D'un autre côté, des tentatives furent faites pour engager le duc Jean à exciter des troubles dans le royaume, et Sigismond lui adressa, dans ce but, une lettre enfermée dans le manche d'un couteau. Mais Jean envoya de suite cette lettre à Gustaf-Adolphe, qui le traitait avec la plus grande considération et une confiance véritable; il l'appelait le *pilier de l'État*, et le chargea de plusieurs affaires importantes, dont il se tira bien.

Mais le duc Jean montrait moins de capacité pour son propre compte : son duché était mal administré, et la Gothie orientale, autrefois si riche, se trouva à la fin aussi complétement appauvrie que le duc Jean. A sa mort, arrivée en 1618, il laissa des dettes considérables, et demanda par son testament que les revenus de son duché fussent consacrés, pendant un certain temps, à les acquitter, « afin, disait-il, que des créanciers trompés ne soient pas en droit de venir se plaindre près de mes restes (1). »

(1) Archives de Sæfstaholm, appartenant à Son Exc. M. le comte

L'état de maladie continuel du duc Jean contribua beaucoup à cette mauvaise administration, et peut-être aussi l'union malheureuse qu'il avait contractée. Charles IX et la reine Christine, ce couple adroit, avaient prévu combien le duc Jean pouvait devenir dangereux s'il épousait une princesse étrangère et ambitieuse; pour prévenir cette chance, ils résolurent de le marier avec leur propre fille Marie, faible de corps et d'esprit. Les deux époux n'éprouvaient point de préférence l'un pour l'autre, mais ils étaient encore fort jeunes; Jean avait vingt et un ans et Marie quinze; tous deux étaient d'une nature souple, et accoutumés, dès leur enfance, à une soumission aveugle aux ordres de Charles et de Christine. Au commencement de l'année 1611, le duc Jean et Marie furent fiancés. Les lois de cette époque défendaient, il est vrai, le mariage entre cousins germains; mais Charles ne consulta, à ce sujet, ni le clergé, ni les États, et personne n'osa dire un mot contre cette détermination.

Après la mort de Charles IX, le gouvernement suivit le même plan, et à la diète de 1612 il fut question de la dot de la princesse. Le clergé prit alors courage, et, sans avoir été consulté, il remit un écrit contre les mariages entre cousins germains en général, et demanda au roi de vouloir bien les défendre. La reine douairière Christine fut extrêmement irritée de la hardiesse du clergé, et lui adressa une lettre de reproches où, entre autres choses, elle lui dit que le mariage n'était point soumis à la loi spirituelle, mais à la loi temporelle. Le gouvernement regarda cette requête du clergé comme non avenue, et l'union projetée eut lieu le 29 novembre 1612. Le duc Jean et la princesse furent ma-

G. Trolle Bonde. — Testament du duc Jean. Broborg, dans la Gothie orientale, le 9 mars 1615.

riés dans l'église du château de Stockholm, avec toute la pompe et la magnificence du temps.

Cette union fut malheureuse. Le duc était maladif, et la santé de la duchesse encore plus mauvaise ; de temps à autre elle n'avait pas non plus l'esprit bien lucide. Ils n'eurent point d'enfants, et des occupations sérieuses n'employaient pas leur temps. Oisifs, malingres, ennuyés l'un de l'autre et de la vie, ils passèrent de tristes jours, tantôt à Broborg, tantôt à Kongsbro ou à Wadstena. La joie était remplacée par l'ennui dans tous les lieux où ils se montraient. La multitude disait à voix basse que la malédiction céleste reposait évidemment sur cette union incestueuse. La reine douairière Christine elle-même finit par changer de pensée et de discours. « Que Dieu pardonne au clergé, disait-elle, de n'avoir pas prononcé un *non* décisif à l'occasion de ce malheureux mariage ! »

Heureusement que cette triste union ne fut pas de longue durée. Le duc mourut en mars 1618, et la duchesse, cinq mois après. Comme ils ne laissèrent point d'enfants, leur duché fit retour à la couronne.

CHAPITRE VI

Le duc Charles-Philippe.

Ce prince naquit au château de Revel en 1601, pendant une campagne que Charles IX fit en Livonie, où la reine l'avait accompagné. Charles-Philippe fut constamment le favori de sa mère. Silencieux, mais loyal, vaillant et actif, pieux de sa nature, ce prince était redevable d'une instruction solide à ses maîtres J. Skytte et J. Chesnecopherus. Il avait infiniment de noblesse dans l'esprit et dans les manières ; c'était un digne frère du grand Gustaf-Adolphe.

Beaucoup de personnes redoutaient que l'avenir n'amenât des troubles entre deux frères doués d'une si haute capacité ; mais jamais on ne vit entre eux la moindre trace d'envie ou d'inimitié, malgré la préférence visible de la reine pour son plus jeune fils, ce qui aurait pu facilement irriter le roi.

Lorsque Gustaf-Adolphe alla commander la campagne de Pologne, en 1612, Charles-Philippe manifesta le désir de faire partie de cette expédition. Il écrivit à Axel Oxenstjerna et plusieurs autres personnages influents, pour obtenir leur médiation en sa faveur, leur témoigna son ardent désir d'être utile à la patrie et d'acquérir l'expérience de la guerre. On pensait généralement que Charles-Philippe n'avait pas tout à fait renoncé à la promesse qui lui avait été faite dans son enfance de la couronne de Russie, et qu'il désirait, par cette raison, aller dans ce pays, afin de s'y faire connaître personnellement. Sa demande lui fut accordée. Le jeune duc se distingua, au siége de Riga, par son ardeur, son courage et sa persévérance ; mais bientôt après il tomba malade à Narwa. Gustaf-Adolphe, qui était sur le point de retourner en Suède, voulut attendre son rétablissement ; Charles-Philippe, connaissant les affaires pressantes qui rappelaient son frère, lui persuada de partir, en assurant que sa maladie n'était pas dangereuse (1). A peine le roi fut-il parti, que Charles-Philippe mourut le 25 janvier 1622. Son duché fit retour à la couronne, et depuis cette époque le gouvernement suédois s'est fait une règle de ne plus concéder des apanages aussi importants. Les hommes d'État se félicitèrent de ce qu'on s'était tiré ainsi des deux derniers. « Si le duc Charles-Philippe eût vécu longtemps, dit Axel Oxenstjerna, nous étions exposés, tôt ou tard, à voir s'établir dans le royaume des bains de sang. »

(1) Archives de Palmskœld. *Acta ad historiam regis Gustavi-Adolphi*, t. II. Les faits et gestes du duc Charles-Philippe.

Très-jeune encore, et avec toute la vivacité de cet âge, le duc Charles-Philippe, devenu amoureux d'Élisabeth Ribbing, fille du grand trésorier du royaume, l'avait épousée secrètement à dix-huit ans (1). Elle mit au monde, après la mort de Charles-Philippe, une fille qu'on appela Élisabeth Gyllenhjelm ; élevée par sa grand'mère la reine douairière Christine, elle fut mariée avec Axel Natt och Dag, puis avec Balthasar Marshalk, et se distingua de la manière la plus favorable comme grande maîtresse de la cour, d'abord près de la reine Marie-Éléonore, et ensuite auprès de Hedwig-Éléonore. Élisabeth Ribbing épousa, après la mort de Charles-Philippe, Knut Liljehœk.

CHAPITRE VII

La reine douairière Christine.

Cette princesse était assez belle, très-bien faite, quoique un peu grande. Elle avait l'esprit clairvoyant, était entreprenante, énergique dans ses paroles comme dans ses actions, d'un caractère indépendant, et, dans ses dernières années, elle se laissa dominer de plus en plus par l'avarice.

La reine Christine aimait ses deux fils avec une tendresse toute maternelle, et elle renonça sans hésiter à la régence en faveur de Gustaf-Adolphe. Pendant les premières années du règne de ce prince, elle ne cessa de suivre ses mouvements, le soutenant, lui donnant de bons avis sur sa santé ou sur le gouvernement. Mais elle ne put jamais résister à la tentation de l'intérêt personnel. Par son économie, elle se

(1) Archives royales. Généalogie. La vie d'Élisabeth Gyllenhjelm, fille de Charles, écrite par elle-même et contenant l'extrait d'une lettre de Charles-Philippe à Lars, pasteur de Tumbo, dans laquelle Élisabeth Ribbing est citée comme femme de ce prince.

trouva souvent en position de venir à l'aide de Gustaf-Adolphe en lui prêtant de l'argent; mais ce fut toujours après avoir pris ses sûretés pour un intérêt de six à douze pour cent. Lors des partages, après la mort du duc Jean et de Marie-Élisabeth, elle chercha à s'emparer de tout ce qu'il lui fut possible de prendre (1); rien ne put la déterminer à renoncer au commerce illégal qu'elle faisait avec l'étranger, et qui l'enrichissait ainsi que ses serviteurs.

L'amour du roi pour Ebba Brahe paraît avoir été la première cause d'un peu de froideur entre ce prince et la reine Christine. A mesure que Gustaf-Adolphe acquérait des années, de la gloire et l'expérience nécessaire pour se conduire lui-même, l'attachement de Christine devint plus exclusif pour Charles-Philippe. Elle essaya d'abord de montrer de l'impartialité, et, à l'occasion de quelques discussions sur les devoirs réciproques du roi et de son frère, Christine déclara : « qu'elle souffrirait également n'importe lequel de ses doigts serait blessé. » Mais elle s'attacha toujours davantage à son plus jeune fils. Comme tutrice, elle défendit ses droits sur le duché, et parfois jusqu'à l'extravagance; elle fut assez faible pour répéter au jeune prince les expressions de mécontentement dont le roi s'était servi relativement à cet apanage, et qui lui avaient été rapportées par ses espions. Si Gustaf-Adolphe et Charles-Philippe n'avaient point été doués de sentiments élevés, une pareille conduite aurait suffi pour exciter la guerre entre eux.

Le mécontentement de la reine contre Gustaf-Adolphe fut augmenté par une circonstance nouvelle : le roi avait congédié Nils Chesnecopherus et Erik Elofsson, employés autrefois par Charles IX, et que Christine avait pris ensuite à

(1) Archives d'Albedyhl. *Miscellanea historica Gustavi Adolphi IV.* Quelques points sur lesquels S. M. la reine prie S. M. de s'expliquer. Nykœping, le 19 mars 1617.

son service. Ces deux hommes continuèrent à jouer auprès de la reine et de Charles-Philippe, contre Gustaf-Adolphe, le même rôle qu'ils avaient joué auprès de Charles IX au sujet de Sigismond. Chesnecopherus composa secrètement un long traité dans lequel il s'efforçait d'élever les droits des ducs et d'abaisser ceux de la couronne. Il remit lui-même, par mégarde, cet écrit entre les mains du roi. On peut se représenter l'effet qu'il produisit. Malgré toutes les suppliques présentées en sa faveur, Chesnecopherus fut obligé de demander pardon au roi en présence des ducs, et en se servant d'expressions remplies d'humilité qu'Axel Oxenstjerna lui dicta (1).

Mais, du reste, Gustaf-Adolphe eut toujours pour sa mère une soumission et un respect filial. Il était inflexible quand il s'agissait d'affaires importantes pour le royaume; dans tous les autres cas, il cédait ordinairement aux caprices de Christine, malgré le préjudice qui en résultait quelquefois pour lui et pour sa considération. Christine eut, par exemple, la fantaisie de prendre la qualité de *reine des Lapons et des Kajanes;* son fils y avait renoncé dans le dernier traité de paix avec le Danemarck. Christian se plaignit, et Gustaf-Adolphe supplia sa mère de ne pas céder à ce caprice; ce fut en vain. Elle continua, jusqu'à sa mort, à se faire appeler reine des Lapons et des Kajanes. A la fin, les deux rois n'y prêtèrent plus aucune attention.

Après le décès de Charles-Philippe, Christine perdit sa gaieté, ses forces, et se retira presque entièrement du monde. Elle passa les dernières années de sa vie dans la retraite au château de Nykœping, avec sa sœur la princesse

(1) Archives du royaume. Minutes des délibérations, lettres et toute espèce d'écrits relatifs aux affaires publiques, par le chancelier du royaume, le comte Axel Oxenstjerna. Minute de la supplique de Chesnecopherus, écrite de la main d'Axel Oxenstjerna.

Agnès et sa petite-fille Élisabeth Gyllenhjelm, dont les jeux enfantins faisaient toute la joie de sa vieillesse. Christine mourut en 1626, et fut inhumée dans la cathédrale de Strengnæs, entre Charles IX et le duc Charles-Philippe. Elle laissa toutes ses richesses à Gustaf-Adolphe.

CHAPITRE VIII

La princesse Catherine.

De six enfants que Charles IX eut de sa première femme, la princesse Marie, Catherine fut la seule qui parvint à un âge avancé. Elle n'était point remarquable par sa beauté, mais sa physionomie avait de la douceur, et son jugement était excellent. Ces deux qualités la firent aimer de tous, même de sa sévère belle-mère, et encore plus de ses frères, dont le dévouement pour elle fut complet. Plusieurs mariages furent en négociation pour Catherine, et parmi ses prétendants se trouva un duc de Rohan, vivement appuyé par son souverain; mais cette proposition n'eut pas de suite (1). En 1615, elle fut mariée à l'âge de vingt et un ans avec le comte palatin des Deux-Ponts, Jean-Casimir, qui avait passé quelque temps en Suède. Cette union paraît avoir été basée sur l'affection mutuelle des deux parties, et fut toujours citée comme le modèle des bons ménages. Catherine devint ainsi la souche de deux maisons royales suédoises : celle de Holstein-Gottorp descend de sa fille Christine-Marguerite, et celle des Deux-Ponts de son fils Charles-Gustaf.

(1) Archives du royaume. *Acta historica*, 1599 et 1600. Négociations concernant la demande en mariage de la princesse Catherine, fille de Charles IX, par Henri de Rohan.

CHAPITRE IX

Gustaf-Adolphe et Ebba Brahe.

Le grand chancelier de justice, Magnus Brahe, avait pour femme Brita Lejonhufvud, fille cadette de Sten Eriksson Lejonhufvud, beau-frère de Gustaf-Wasa. Un seul enfant naquit de ce mariage; ce fut une fille, à laquelle on donna le nom d'Ebba : elle est devenue célèbre par sa rare beauté, sa vertu et les vicissitudes de sa vie.

Madame Brahe était l'amie intime de la reine douairière Christine. Lorsqu'elle fut sur son lit de mort, elle demanda comme grâce dernière à cette princesse de la remplacer auprès de sa fille. La reine exauça le désir de son amie mourante, et ne tarda point à prendre Ebba près d'elle. Cette jeune personne, par ses manières gracieuses, la sagesse de sa conduite, par sa beauté si remarquable, se fit aimer non-seulement de la reine, mais encore de toute la cour. Ces qualités personnelles, réunies aux avantages d'une haute naissance, firent d'Ebba Brahe un objet de rivalité entre les jeunes nobles suédois; le duc Jean lui-même songea pendant quelque temps à l'épouser. Ce projet fut repoussé par la reine douairière. Mais la beauté d'Ebba Brahe était destinée à causer un chagrin plus cuisant à Christine.

L'intimité qui régnait entre cette princesse et madame Brahe réunit souvent, dans leur enfance, Gustaf-Adolphe et Ebba, qui avaient l'un pour l'autre une amitié enfantine toute dévouée. Ces relations furent moins fréquentes lorsque les deux enfants avancèrent en âge, le temps du prince étant occupé pour ainsi dire entièrement par ses études, par des voyages ou par les affaires du royaume. Mais,

après la mort de madame Brahe, Gustaf-Adolphe et Ebba se virent plus souvent; elle avait quinze ans, lui dix-sept; rien ne leur était comparable à la cour sous le rapport de la beauté et du mérite. Une admiration silencieuse, un dévouement toujours croissant, et enfin l'amour le plus ardent se développa avec lenteur, il est vrai, mais avec d'autant plus de force dans ces deux esprits si graves. La flamme légère du duc Jean avait eu le temps de s'allumer et de s'éteindre avant que la cour, avant peut-être que Gustaf-Adolphe et Ebba Brahe eux-mêmes se fussent aperçus des sentiments qu'ils avaient l'un pour l'autre. Ce fut vers la fin de 1612 que Gustaf-Adolphe eut l'occasion de faire connaître son amour à Ebba Brahe, et de recevoir l'assurance qu'il était payé de retour. Un semblable attachement ne pouvait échapper longtemps à l'attention de la cour et aux yeux clairvoyants de la reine. Cette dernière résolut d'employer tous les moyens pour empêcher un mariage entre le roi et Ebba. Elle leur fit comprendre clairement qu'il ne fallait point compter sur son consentement, et chercha autant que possible à les empêcher de se voir, espérant que le temps, les plaisirs, les occupations, distrairaient le jeune roi, alors âgé de dix-huit ans. Mais Christine se trompa. Les obstacles accrurent l'amour de Gustaf-Adolphe; il écrivait lettre sur lettre à sa bien-aimée, lui exprimait avec feu ses sentiments et ses espérances; on montre même quelques vers composés par ce prince à cette occasion. Il apprit exactement par sa sœur, la princesse Catherine, tout ce qui se disait à la cour à ce sujet, et fit enfin demander formellement au comte Brahe la main de sa fille. Ebba, au contraire, exposée tous les jours aux railleries des courtisans, au mécontentement visible de la reine, perdit courage, et écrivit plusieurs fois au roi pour le prier de renoncer à leur union. « Ma bien-aimée, répondait Gustaf-Adolphe, je vous supplie,

par mon amour fidèle pour vous, de ne jamais me faire entendre ou lire des mots qui m'invitent à vous oublier. Il me semble, au contraire, que nous devons, avec une constance digne d'un amour véritable comme le nôtre, renoncer au bonheur sous d'autres rapports, et espérer avec fermeté que notre constance fléchira enfin Sa Majesté, et fera luire ce jour heureux qui doit rafraîchir ma brûlante impatience, et réjouir aussi, du moins je l'espère, votre cœur fidèle. » Au bas de ces lettres, on voyait les initiales de Gustaf-Adolphe et d'Ebba Brahe entrelacées, et quelquefois le nom de cette dernière écrit dans le cœur brûlant du prince.

La reine douairière, voyant qu'elle ne gagnait rien de cette manière, changea de conduite, et traita Ebba Brahe avec plus de bonté et de bienveillance. Gustaf-Adolphe reprit de l'espoir, et chercha, par la médiation du duc Jules-Henri de Saxe-Lauenbourg, à obtenir le consentement de sa mère ; la reine fit une réponse évasive, en disant : « Qu'elle ne verrait pas volontiers le roi épouser la fille d'un de ses sujets ; mais que, si cet événement devait avoir lieu, personne ne méritait mieux une semblable élévation qu'Ebba Brahe, qui possédait à juste titre l'estime générale. Cependant elle désirait un délai de quelques années, afin d'éprouver la solidité de l'affection des deux amants. » — Cette union tant souhaitée ne paraissait donc plus dépendre que de la fidélité du roi et d'Ebba ; Gustaf-Adolphe ne douta plus d'un résultat favorable, et peignit dans ses lettres, avec les plus riantes couleurs, le temps fortuné où son Ebba chérie lui appartiendrait. Le comte Brahe, comme on devait s'y attendre, accueillit les propositions du roi, et Ebba elle-même s'abandonna pendant quelque temps aux plus douces espérances.

Mais on était loin de la conclusion. Toutes les raisons données autrefois contre le mariage d'Erik XIV avec une

descendante des Sture, et contre celui de Jean III avec Sigrid Brahe et avec Gunilla Bjelke, furent rappelées par la reine douairière, et les seigneurs les plus considérés du royaume la soutinrent dans ses efforts, les uns par des raisons d'État, les autres par envie. Celui qui agit avec plus de vigueur fut Axel Oxenstjerna, dont l'amitié et les conseils avaient la plus grande influence sur le jeune roi. Tout fut longtemps inutile : Gustaf-Adolphe, fils respectueux, ne voulut pas, dans une affaire aussi importante, agir contrairement à la volonté positive de sa mère ; mais il déclara en même temps, avec une égale fermeté, qu'il attendrait l'expiration du délai, et que, dans tous les cas, s'il ne devenait pas l'époux d'Ebba Brahe, il ne se marierait jamais. La reine douairière reprit sa mauvaise humeur, Ebba en fut la victime ; Gustaf-Adolphe le sut. Il cacha son mécontentement de la conduite de sa mère ; mais il prit à l'instant des mesures pour éloigner mademoiselle Brahe de la cour : Ebba se retira auprès de la vieille reine Catherine Stenbock, veuve de Gustaf-Wasa. La correspondance entre le roi et Ebba Brahe continua, et, dans l'automne de 1614, Gustaf-Adolphe écrivait de Narwa à cette dernière, et parlait avec joie de « ses succès contre l'ennemi, qu'il avait combattu pour la gloire d'Ebba et l'avantage de la patrie. »

Le temps et l'absence opérèrent cependant insensiblement une altération dans les sentiments du roi. La reine Christine et Axel Oxenstjerna parvinrent enfin à le convaincre de la nécessité de sacrifier son penchant aux raisons d'État. Gustaf-Adolphe savait que ce sacrifice détruisait le bonheur de sa vie privée ; mais il s'agissait de la patrie, et il se soumit. Il ne voulut point entendre parler d'une autre union, et, lorsqu'il fut question d'un voyage en Allemagne entrepris dans ce but, Gustaf-Adolphe assura avec feu que jamais il ne prendrait une princesse pour reine, et donna à en-

tendre qu'il ne se marierait pas. On crut donc, pendant quelque temps, que Charles-Philippe serait son successeur, et Gustaf-Adolphe lui-même l'engagea à se marier dans cette vue. Lorsque sa sœur la princesse Catherine épousa Jean-Casimir, il lui dit, dans un esprit prophétique : « Tu auras, je l'espère, un fils qui sera mon successeur sur le trône de Suède. »

Ebba Brahe remarqua le changement du roi, s'en affligea, mais ne se plaignit point. Elle manifesta aussi une répugnance prononcée pour tout nouveau projet d'union, dans l'espoir peut-être que le premier se réaliserait. Un incident vint mettre enfin un terme à ces rapports compliqués. Parmi les colons hollandais appelés à Gothembourg, se trouvait Abraham Cabeliau, célèbre par ses richesses et sa capacité, comme sa fille Marguerite l'était par sa beauté ; elle pouvait rivaliser avec Ebba elle-même sous ce rapport, mais non pas sous celui de la vertu. Par une cause restée inconnue, Marguerite Cabeliau accompagna son père en 1615 à l'armée suédoise en Livonie. Durant le long siége de Pleskow, sa connaissance avec le roi devint si intime, qu'elle donna le jour, l'année suivante, à un fils connu depuis sous le nom de Gustaf de Wasaborg.

La reine douairière, craignant toujours que l'amour de Gustaf-Adolphe pour Ebba Brahe ne vînt à se réveiller avec une nouvelle force, saisit avec joie l'occasion de représenter à cette dernière combien il y avait peu à compter sur les assurances d'un roi si jeune et si léger. La vieille reine Catherine Stenbock, les autres amis d'Ebba, sa raison, sa fierté, lui tinrent le même langage. Elle ne voulut pas être la rivale de l'inconséquente Marguerite Cabeliau, et renonça de ce moment à son premier amour.

Un an après, la paix de Stolbowa ramena dans sa patrie Jacob De La Gardie, couvert de lauriers et de gloire. Il avait

agrandi les frontières de la Suède, porté ses armes jusque dans l'antique capitale moscowite, et avait été sur le point de donner une seconde couronne à la maison royale de Suède. Tout le royaume retentissait des louanges de ce héros, et Gustaf-Adolphe se hâta de récompenser des services aussi éminents par la première dignité du royaume. Sitôt son retour, De La Gardie se rendit à Strœmsholm, auprès de la vieille reine Catherine. La beauté et la noble conduite d'Ebba Brahe, qu'il vit dans cette occasion, le charmèrent; il lui offrit sa main. Toute la cour, et surtout les deux reines douairières, approuvèrent et appuyèrent cette demande; Ebba elle-même ne pouvait être aveugle sur le mérite du jeune héros : il avait trente-quatre ans, un extérieur agréable et distingué. Les fiançailles solennelles eurent donc lieu dès l'automne de la même année. Lorsque parfois le souvenir d'un autre amour et de ses espérances planait devant l'imagination d'Ebba, elle cherchait à l'effacer par de sérieuses réflexions sur son nouvel engagement et les devoirs qu'il lui imposait.

Le mariage de Jacob De La Gardie et d'Ebba Brahe fut célébré au printemps de l'année 1618. Leur union fut extrêmement heureuse; Ebba conserva toujours l'amour et la confiance de son époux. Entourée d'enfants, elle suivit constamment De La Gardie dans ses campagnes, veillant avec soin à sa santé, à ses besoins, ainsi qu'à ceux des soldats. On la comparait à Agrippine suivant Germanicus au milieu de tous les dangers.

Jacob De La Gardie et Ebba Brahe eurent quatorze enfants. Dans ces derniers temps, on s'est quelquefois arrêté à une antique tradition qui donne Gustaf-Adolphe pour père au quatrième de ces enfants, Magnus-Gabriel De La Gardie, si célèbre depuis; mais elle est dépourvue de toute base historique, et diamétralement opposée à la manière de penser

que Gustaf-Adolphe et Ebba Brahe manifestèrent constamment.

CHAPITRE X

Le mariage de Gustaf-Adolphe.

La reine douairière, le sénat et les États avaient souvent représenté à Gustaf-Adolphe combien il importait à la sécurité du royaume que la succession au trône fût assurée. De son vivant, Charles IX s'était déjà occupé de ce soin, et avait demandé pour son fils, âgé seulement de seize ans, la main d'Élisabeth d'Angleterre, princesse noble, courageuse, en un mot digne de Gustaf-Adolphe; mais elle venait d'être promise à Frédéric, comte palatin, depuis roi de Hongrie. Plusieurs années après, des propositions de mariage furent faites par le Wurtemberg; mais le roi, encore affligé de la perte d'Ebba Brahe, donna à entendre qu'il ne voulait point se marier.

L'électeur Jean Sigismond de Brandebourg avait plusieurs enfants de sa femme Anne de Prusse, et parmi ceux-ci se trouvait Marie-Éléonore, qui était d'une beauté remarquable. Des cheveux noirs, de grands yeux bleu foncé, un front élevé, des sourcils arqués, un nez bien fait, une taille fine, un esprit vif, de l'affabilité, avaient rendu Marie-Éléonore célèbre en Europe; l'attention de tous les jeunes princes, même en Suède, se dirigeait vers elle.

Dès l'année 1615, il fut question d'un mariage entre Marie-Éléonore, âgée de seize ans, et Gustaf-Adolphe. La cour de Brandebourg, en discussion avec la Pologne au sujet de la Prusse orientale, cherchait à se fortifier par une alliance avec la Suède, et faisait connaître ses projets assez clairement. L'envoyé suédois, Birkholt, entendait partout

faire l'éloge de la beauté, des vertus, de la raison de Marie-Éléonore. « Heureux, disait-on, le pays dont elle sera la mère. » Birkholt ne manqua point de transmettre ces paroles, mais Gustaf-Adolphe ne voulut pas s'y arrêter; cependant, Birkholt revenant toujours sur ce sujet, il reçut à la fin l'ordre positif de s'occuper des affaires de l'État et non de mariages. De son côté, lorsque l'électeur eut terminé ses différends, il cessa de se montrer aussi favorablement disposé pour cette union; il semblait donc que tout était terminé sur ce point. Mais les rumeurs au sujet de cette alliance et la renommée des qualités éminentes de Gustaf-Adolphe ne furent pas sans influence sur le cœur de la jeune princesse, et l'électeur s'amusait souvent, pour faire rougir sa fille, de boire à la santé du roi de Suède et à celle de sa reine future (1). Le mariage d'Ebba Brahe ayant été célébré au commencement de l'année 1618, Gustaf-Adolphe résolut de voir lui-même cette Marie-Éléonore tant vantée. Le voyage se fit avec le plus grand secret, Axel Oxenstjerna et quelques intimes en eurent seuls connaissance. Au mois d'août, le roi s'embarqua pour l'Allemagne à Calmar, et fut de retour au bout de quinze jours. La multitude crut qu'il s'était promené sur la Baltique, pour faire l'essai d'un nouveau vaisseau de ligne. Mais on assure qu'il se rendit à Berlin et sut trouver l'occasion de voir Marie-Éléonore sans se faire connaître. Ce qu'il vit et entendit fixa son choix Peu de temps après son retour à Stockholm, Gustaf-Adolphe lui-même s'occupa d'affaires matrimoniales dans sa correspondance avec Birkholt.

Mais plusieurs difficultés surgirent à la cour de l'électeur; ce prince et ses conseillers les plus intimes avaient embrassé

(1) Archives de Ridderstolpe, autrefois archives d'Oxenstjerna, n°s 72-81. Birkholt à Oxenstjerna. Stockholm, 10 novembre 1615. — Relation de Jérôme Birkholt sur la campagne de Berlin.

la religion réformée; l'électrice et ses sujets suivaient, au contraire, avec zèle la doctrine de Luther. L'électeur et son parti n'étaient donc pas fort enclins au mariage de Marie-Éléonore avec un prince luthérien; l'électrice Anne pensait tout différemment. C'était une femme entreprenante, qui avait élevé ses filles, malgré son mari, dans la religion qu'elle professait. Quand le mauvais état de la santé de l'électeur ne lui permit plus de s'occuper des affaires, Anne en vint à ses fins, et dès 1619 on attendait en Suède la fiancée de Gustaf-Adolphe (1).

De nouveaux obstacles se présentèrent. Jean Sigismond mourut, et Georges lui succéda. Réformé comme son père, il avait une répugnance secrète pour s'allier à un prince luthérien, et plusieurs cours étrangères le fortifièrent dans ces sentiments. Les princes catholiques, et surtout Sigismond, roi de Pologne, redoutaient la force qui pouvait résulter pour la Suède et le Brandebourg d'une alliance entre ces deux États. Il déconseilla donc ce mariage, et finit par demander la main de la princesse Marie-Éléonore pour son fils Uladislas. L'électeur avait besoin de la ratification de la Pologne pour valider son droit d'héritage sur la Prusse, il désirait donc se conformer aux volontés de Sigismond; mais l'électrice douairière jouissait d'une telle considération, qu'il n'osa point s'opposer ouvertement à sa volonté. « Je ne crois pas, écrivait-il au roi de Pologne, avoir le droit de disposer de ma sœur contre son gré et celui de ma mère. »

Cependant, cette affaire paraissant traîner en longueur, Gustaf-Adolphe résolut d'aller à Berlin et de la terminer lui-même. Ce voyage se fit sans ostentation et presque incognito, car les conseillers intimes des deux cours en eurent seuls

(1) Archives de Brahe, fol. 180. Plusieurs lettres échangées entre les cours de Stockholm et de Berlin, au printemps de 1619, au sujet du voyage alors projeté de Gustaf-Adolphe.

connaissance. La suite du roi se composa seulement du comte palatin Jean-Casimir et de quelques personnes. Un samedi soir du printemps de l'année 1620, Gustaf-Adolphe entra à cheval dans Berlin : on refusa de l'admettre dans deux auberges, car on supposait qu'il faisait partie des troupes mercenaires anglaises qui traversaient dans cet instant la ville. Enfin il eut le honheur de trouver une chambre, et fit prévenir secrètement l'électrice de son arrivée; elle le pria de se trouver le lendemain dans l'église du château. Dès neuf heures du matin, Gustaf-Adolphe était dans le lieu indiqué; il y trouva toute la petite cour réunie. Son costume simple, mais riche, sa belle et noble figure, sa taille haute, majestueuse, attirèrent l'attention générale; on se demandait du regard et à voix basse quel était ce mystérieux étranger. La curiosité s'accrut encore lorsque l'électrice l'invita, après le service divin, à passer dans ses appartements intérieurs sans y admettre aucune autre personne. Gustaf-Adolphe et Marie-Éléonore se virent alors pour la première fois, et leur sort fut décidé pour toujours. Marie-Éléonore, âgée de vingt et un ans, parfaitement parée et dans tout l'éclat de la jeunesse, surpassa toutes les idées que Gustaf-Adolphe s'en était faites, d'après les portraits et les regards furtifs qu'il avait jetés sur elle lors de son premier voyage. Marie-Éléonore, de son côté, vit en lui le héros dont l'image planait depuis longtemps sur ses rêves. Les fiançailles furent célébrées à l'instant: le don du cœur suivit celui de la main.

De Berlin, Gustaf-Adolphe se dirigea vers le Rhin pour visiter des parents et des coreligionnaires. Il se fit passer pour un capitaine suédois nommé Gars (1).

(1) Ce nom est composé des initiales du titre latin de Gustaf-Adolphe *Gustavus-Adolphus, rex Sveciæ*.

Il entra dans Heidelberg, où personne ne sut qui il était, excepté les membres les plus âgés de la famille des comtes palatins. Ceux-ci tinrent la chose tellement secrète et traitèrent Gustaf-Adolphe avec une indifférence extérieure si bien jouée, que chacun le prit pour un simple gentilhomme de la cour de Jean Casimir. Le premier jour on fut à la promenade; les princes marchaient devant, et leur suite à une distance respectueuse. Gustaf-Adolphe se mêla d'abord à cette dernière, puis il s'approcha peu à peu des princes pour entendre leur conversation. La jeune princesse Catherine s'en aperçut; blessée de la hardiesse de ce gentilhomme supposé, elle dit en français à sa sœur, et de manière à être entendue : « Les Suédois doivent être des gens bien impertinents et bien insupportables. » Gustaf-Adolphe n'eut pas l'air de comprendre ces paroles. Le lendemain il se rendit à cheval, avec quelques nobles suédois, dans un lieu de l'Alsace où il y avait un camp; Rusdorff fut chargé par le comte palatin de les accompagner. Les manières de Gustaf Adolphe lui plurent tellement, qu'une conversation animée s'établit entre eux sur les événements qui venaient de se passer, tant en Suède qu'en Allemagne. Les sites variés du Rhin donnèrent lieu à mainte remarque intéressante. Lorsque le roi vit les grands châteaux et les domaines que les évêques possédaient dans le palatinat, il dit : « Mon gracieux souverain n'aurait rien toléré de pareil; nous avons déjà mis au pas ces rois sacrificateurs. » En même temps il manifesta beaucoup de malveillance pour les catholiques.

Rusdorff voulut profiter de cette occasion pour entamer avec ce Suédois, qui paraissait si bien en cour, une négociation de mariage entre Gustaf-Adolphe et la princesse Catherine, dont nous venons de parler. Il se mit donc à faire l'éloge du roi de Suède, de ses qualités éminentes, et ajouta : « Il est étonnant que les Suédois permettent à leur souverain de

rester si longtemps célibataire, car la tranquillité du royaume demande que la succession au trône soit assurée. — Le roi de Suède, interrompit Gustaf-Adolphe, a le dessein de se marier à sa fantaisie, et non pas suivant celle des États. » — Rusdorff aborda franchement la question et développa les avantages de son projet, sous le rapport privé et sous le rapport politique. Gustaf-Adolphe répondit d'une manière évasive; la conversation redevint donc générale. Vers la fin du voyage, Rusdorff s'informa du nom de son compagnon. « Je m'estimerais heureux, dit-il, d'avoir un ami comme vous en Suède, si mon souverain me chargeait d'une mission dans ce pays. — Mon nom est Gars, répondit le roi; je suis capitaine de la garde, et je vous promets non-seulement mon amitié; mais encore la bienveillance de mon souverain, si jamais le sort vous conduit dans ma patrie. » Rusdorff entra en effet plus tard au service de la Suède.

Après le retour de Gustaf-Adolphe à Heidelberg, on sut qui il était, et la princesse Catherine eut connaissance des projets qu'on avait pour elle; ils la firent, dit-on, changer de sentiment sur ce Suédois qu'elle avait trouvé insupportable (1). Mais Gustaf-Adolphe se hâta de quitter les bords riants du Rhin pour retourner dans son royaume, et faire les préparatifs nécessaires pour la réception de sa royale fiancée.

Huit des plus grands navires de la flotte suédoise furent équipés et mis sous les ordres du grand-amiral Carl Gyllenhjelm, pour aller chercher Marie-Éléonore. La députation, nombreuse et magnifique, chargée de recevoir la princesse, avait pour président le chancelier Axel Oxenstjerna. Divers ennuis nouveaux avaient été suscités par l'électeur; c'est pourquoi Gustaf-Adolphe ordonna à Axel Oxenstjerna de ne pas se montrer trop difficile sur les conditions du contrat, et

(1) Archives d'Albedyhl. Rusdorff à De Gruen. Heidelberg, le 2 mai 1620.

surtout de hâter le départ de la princesse. Oxenstjerna remplit sa mission avec un succès spécial. L'électrice déclara même qu'elle n'exigeait point que le contrat fût signé à l'avance; confiante en la justice et en la loyauté de Gustaf-Adolphe, elle voulait différer cette affaire jusqu'au moment où elle viendrait en Suède. Le jeune électeur était en Prusse lorsque Oxenstjerna arriva; dans la crainte des nouvelles difficultés qu'il pourrait susciter, Anne résolut de conduire elle-même sa fille à Gustaf-Adolphe. On raconte qu'elle se rendit, par une porte secrète et dont elle avait seule connaissance, sous la voûte où l'on gardait les joyaux de l'État, et en emporta la quantité qu'elle jugea proportionnée à la part d'héritage qui revenait à Marie-Éléonore. Deux lettres arrivèrent : l'une de l'électeur et l'autre du roi de Pologne. Dans la crainte d'y trouver de nouvelles oppositions, Anne ne les ouvrit point et se mit en route avec une promptitude qui ressemblait presqu'à une fuite. Les princesses arrivèrent par le Mecklenbourg à Wismar, où Marie-Éléonore, sa mère, sa tante, sa jeune sœur et une suite nombreuse montèrent à bord de la flotte suédoise, qui mit à la voile et se dirigea vers Calmar.

Dans son impatience, Gustaf-Adolphe s'était rendu à Calmar afin de diriger les préparatifs de la réception de Marie-Éléonore. Ce n'était pas chose facile. Une sorte de peste avait éclaté dans cette ville précisément à l'époque où la princesse était attendue. Gustaf-Adolphe fit disparaître toutes les traces de la contagion; les malades furent conduits hors de la ville et on brûla leurs maisons. Ensuite les objets les plus indispensables manquaient dans cette contrée, récemment saccagée par l'ennemi. Il fallut faire venir de Stockholm des draps et du linge de table, des épices et des sucreries de l'Allemagne, et le roi fut obligé d'en surveiller lui-même l'emploi : personne ou presque personne ne connaissait en Suède les usages des

pays étrangers. Gustaf-Adolphe ne voulait pas que Marie-Éléonore fût privée, dès son entrée dans ce royaume, des jouissances que la richesse procure dans les contrées méridionales.

Enfin, le 7 octobre, on vit la flotte suédoise gouverner vers le détroit de Calmar. Les sénateurs Abraham Brahe, Gabriel Bengtsson Oxenstjerna et Nils Stjernskœld reçurent la princesse à bord, et Gustaf-Adolphe sur le rivage. Plusieurs jours s'écoulèrent au château dans les bals et les fêtes, puis le cortége se dirigea lentement vers le nord. Le roi avait pris les devants et s'était rendu avec la plus grande hâte à Stockholm, car là aussi sa présence était nécessaire pour tout préparer. Il vint encore de nouveau à la rencontre de sa fiancée à Westeros, retourna à Stockholm, où il la reçut enfin, lors de son entrée solennelle, le 25 novembre. Le mariage fut célébré le même jour, et le couronnement eut lieu le 28. Les deux cérémonies se firent avec un luxe et une magnificence extraordinaires. Les nobles, plusieurs centaines de dames, les évêques, les princes et les envoyés étrangers y furent invités; le roi les logea, les nourrit, ainsi que leur suite, au château. Un seul marchand présenta un mémoire sur lequel se trouvaient : cent soixante-dix-sept muids de vin du Rhin, cent soixante-dix pipes de vin de France, quinze pipes de vin d'Espagne et cinq cent vingt-huit tonneaux de bière allemande, le tout consommé au mariage du roi.

Au premier coup d'œil, l'union de Gustaf-Adolphe et de Marie-Éléonore semblait offrir toutes les chances du bonheur privé : Marie-Éléonore aimait son mari avec une sorte d'idolâtrie, et Gustaf-Adolphe lui témoignait de la tendresse, avait pour elle des attentions soutenues; mais on observa que ce n'était pas avec répugnance qu'il lui refusait la permission de le suivre dans ses campagnes, et qu'il ne lui

confia jamais les affaires importantes de l'État. La tête et l'esprit de Marie-Éléonore n'étaient pas assez forts pour de telles confidences, ni propres à inspirer un amour basé sur la confiance. Son humeur était singulière, capricieuse; les facultés de son âme, distinguées sous plusieurs rapports, manquaient de calme et de réflexion, et même son attachement sans bornes pour Gustaf-Adolphe donnait lieu souvent à des scènes fort étranges. En l'absence du roi, elle éprouvait un désir extrême de le revoir et en fut plusieurs fois malade; elle écrivait lettre sur lettre pour peindre son chagrin, sa douleur, demandant de la manière la plus pressante la permission d'aller le rejoindre, et le suppliant de revenir au moins près d'elle. Axel Oxenstjerna lui-même reçut plusieurs lettres de ce genre, avec prière d'intercéder auprès du roi afin que ce prince ne repoussât point les demandes de la reine; Marie-Éléonore promettait en retour au chancelier une reconnaissance sans bornes. Afin de la calmer, sa mère resta longtemps avec elle en Suède, mais tout fut inutile. L'électrice et Gustaf-Adolphe la priaient en vain d'avoir de la patience pendant quelques semaines encore; on lui donnait même à entendre que son arrivée gênerait beaucoup le roi; rien n'y faisait. Marie-Éléonore déclarait « qu'elle mourrait si on ne lui permettait point de rejoindre son seigneur. » Il fallait faire des préparatifs dispendieux; tantôt elle rencontrait Gustaf-Adolphe à moitié chemin, tantôt elle traversait la Baltique et venait le surprendre au camp. Souvent elle occasionna de grands embarras aux commandants des places de la Livonie, qui ne savaient où trouver les vivres et le mobilier nécessaires, lorsque la reine et sa suite arrivaient ainsi à l'improviste (1). Marie-Éléonore

(1) Archives du royaume. *Acta historica*, 1612-1632. Pehr Banér à Axel Oxenstjerna. Revel, 18 juillet 1625. — Archives de Ridderstolpe, n° 184. Plusieurs lettres de Marie-Éléonore à Axel Oxenstjerna pour le prier de

était, en général, violente, inconsidérée dans ses résolutions; elle n'avait aucun ordre dans ses dépenses, et était souvent accablée de dettes que le roi ignorait (1). Ces dettes étaient occasionnées par la générosité prodigue de la reine, mais surtout par son goût pour la musique, les tableaux, les bâtisses; elle faisait aussi une grande dépense en parures et en vêtements précieux. Les Suédois, graves et peu civilisés encore, ne comprenaient pas le prix qu'on pouvait mettre à des choses pareilles. La reine, dans ses moments d'humeur, avait eu l'imprudence de se permettre des paroles de mépris contre le pays et ses habitants, ce qui augmenta nécessairement beaucoup la froideur des Suédois pour elle, et rendit sa position encore plus désagréable.

Gustaf-Adolphe s'aperçut des défauts de la reine; mais, connaissant la pureté de son cœur et ses autres bonnes qualités, il se tut. Cependant une affection intime pour Marie-Éléonore ne trouva jamais accès dans son cœur; il la regarda toujours, plus ou moins, comme un enfant. Il badinait avec elle dans ses moments de loisir, lui donnait de beaux habits et des bijoux, puisqu'elle les aimait. La reine éprouvait en effet une joie extrême de se présenter parée avec art et richesse, dans tout l'état de sa beauté, devant son époux, et d'apprendre par ses regards et ses paroles qu'il l'admirait.

Beaucoup de personnes cependant présumaient que Gustaf-Adolphe éprouvait le besoin d'un attachement plus profond, et que l'image de la parfaite Ebba Brahe s'offrit mainte fois à ses regrets. S'il en fut ainsi, Gustaf-Adolphe

persuader au roi de renoncer à ses campagnes, ou d'obtenir pour elle la permission de l'accompagner, etc.

(1) Archives de Falkenberg. Axel Oxenstjerna à Gabriel Oxenstjerna. Wurtzbourg, 16 novembre 1632.

cacha parfaitement ses sentiments, et le monde en général croyait le roi et la reine également heureux.

CHAPITRE XI

Guerre avec la Pologne.

Il fut impossible d'engager Sigismond, roi de Pologne, à renoncer aux prétentions qu'il avait à la couronne de Suède, et à reconnaître la dynastie qui régnait sur ce pays. Il continuait à prendre le titre de roi de Suède, et donnait à Gustaf-Adolphe celui de duc de Sudermanie, de Néricie et de Wermeland. Ces provinces formaient autrefois l'apanage de Charles IX. Il cherchait aussi à exciter des troubles en introduisant clandestinement dans le royaume de Suède des ordonnnances et des lettres signées de lui, des espions; mais il n'alla point au delà. Au moment de la mort de Charles IX, Sigismond aurait pu reprendre au moins l'Esthonie, tandis que la Suède et son jeune roi étaient occupés par des guerres menaçantes. Il ne profita point de cette occasion favorable, soit par suite de sa lenteur naturelle, soit parce que les États de Pologne se montrèrent peu disposés à le soutenir. Les troupes polonaises et suédoises, en face l'une de l'autre en Livonie, peu nombreuses et en mauvais état, se tenaient dans une inaction complète; les trêves se succédaient continuellement. Les années se passèrent ainsi de 1611 à 1617. Gustaf-Adolphe, ayant eu le bonheur, dans cet intervalle, de terminer ses guerres avec le Danemarck et la Russie, se disposa à tourner toutes ses forces contre la Pologne.

Cependant la Suède et ses habitants désiraient la paix de ce côté aussi, afin de se remettre des sacrifices exigés par une guerre qui avait duré près de soixante ans. Le jeune

roi lui-même en sentait la nécessité. Il proposa des conditions raisonnables à Sigismond; mais ce prince y répondit par des demandes exorbitantes, telle que la renonciation de Gustaf-Adolphe au trône de son père. Ces prétentions, de la part d'un prince qui ne pouvait pas même défendre ses frontières, excitèrent une grande colère en Suède. La diète étant assemblée à Œrebro, en 1617, Gustaf-Adolphe y présenta la preuve de ses intentions pacifiques, et celle des injustes prétentions de Sigismond; il donna en même temps lecture d'une lettre de ce prince, adressée au duc Jean, écrite avec l'intention de fomenter des troubles dans le royaume, etc. Les États, irrités par la conduite de Sigismond, déclarèrent que, malgré le besoin qu'on avait de la paix, ils accorderaient les subsides demandés pour châtier « l'orgueilleux roi de Pologne. » La guerre contre ce royaume recommença donc avec une nouvelle vigueur et dura douze ans. Son théâtre principal pendant les huit premières années fut la Livonie, puis la Prusse polonaise, et particulièrement les environs de la Vistule inférieure.

Durant les années 1617 et 1618, il n'y eut que des escarmouches insignifiantes, après quoi une trêve fut conclue jusqu'en 1621. A cette époque, les négociations pour le mariage de Gustaf-Adolphe étaient terminées, et le royaume avait recouvré quelques forces; aussi la guerre fut-elle reprise avec vigueur. De 1621 jusqu'en 1625 on se battit en Livonie et en Courlande. Gustaf-Adolphe s'empara de ces deux provinces, prit Riga, ville commerçante d'une haute importance, fit une excursion dans la Samogitie, et battit les Polonais en plusieurs rencontres. Il fut question de nouveau de la paix. Les Lithuaniens, redoutant l'invasion des Suédois, étaient disposés à un accommodement, mais les Polonais proprement dits se laissèrent influencer par Sigismond, et les négociations n'eurent aucun résultat.

Gustaf-Adolphe se détermina donc à agir plus vigoureusement encore, afin d'inspirer aux Polonais et à leur roi des pensées pacifiques. Il transporta le théâtre de la guerre en Prusse, pour faire connaître aux Polonais les maux qu'elle traîne à sa suite. Son dessein était de s'emparer de tous les ports pour entraver le commerce de l'ennemi, et de percevoir tous les droits de douane à son profit. Jacob De La Gardie et Gustaf Horn furent chargés de défendre la Livonie contre les Lithuaniens, et s'en acquittèrent avec honneur.

Le 15 juin 1626, Gustaf-Adolphe débarqua non loin de Pillau, et s'empara la même année de Kœnigsberg, de Brauensbourg, d'Elbing, de Stum, de Marienbourg, de Mewe, etc. Il retourna en Suède pendant l'hiver, revint à l'armée au mois de mai 1627, et se mesura avec les Polonais, tantôt auprès de Dantzick, tantôt auprès de Dirschau. Il aurait remporté de très-grands avantages si des blessures ne l'avaient empêché deux fois d'activer les opérations par sa présence. Il retourna de nouveau dans son royaume pour y passer l'hiver, revint à l'armée en 1628, et poussa ses conquêtes jusqu'à la frontière polonaise; ses troupes légères se promenèrent autour de Varsovie en répandant l'effroi partout. Le roi aurait peut être remporté des victoires plus complètes avec le corps d'armée principal, s'il n'avait pas eu pour principe dans toutes ses guerres de s'éloigner le moins possible des côtes, afin de conserver la faculté de recevoir des secours de la Suède. Gustaf-Adolphe passa encore l'hiver suivant dans son royaume, et ce fut pendant cet intervalle que Herman Wrangel gagna l'importante victoire de Gorzno. Cette suite de défaites rendit les États de Pologne de plus en plus disposés à la paix; mais Sigismond ne voulait pas encore renoncer à ses prétentions, d'autant plus qu'il espérait des secours promis depuis longtemps par l'empereur. Dix mille

hommes de troupes auxiliaires arrivèrent en effet d'Allemagne en 1629. Gustaf-Adolphe avait aussi reçu des troupes fraîches de Suède. Des combats sanglants eurent lieu près de Stum et de Marienbourg, mais sans victoire décisive de part et d'autre. Dans le même temps une sorte de peste éclata dans les deux camps; elle fut plus meurtrière pour les Polonais; la division se mit également entre ces derniers et les Allemands; ni ceux-ci ni les Polonais ne paraissaient disposés à se faire tuer pour les prétentions exagérées de Sigismond. Ce prince fut donc forcé de conclure, en septembre 1629, à Stumdorff, une trêve de six ans prolongée ensuite pour vingt-cinq ans.

La supériorité des troupes suédoises sur les Polonais devint plus apparente d'année en année tant que dura cette guerre; ces derniers se maintinrent avec peine en Prusse. Les habitants de ce pays commençaient aussi à montrer un attachement particulier pour la personne de Gustaf-Adolphe; il était souvent reçu dans les villes par cette acclamation : « Notre roi est venu ! » Sans les blessures de ce prince et l'été pluvieux de 1628, il est fort probable que toute la Prusse aurait été conquise comme la Livonie. Cependant on ne doit pas oublier que la défense opiniâtre de Dantzick contribua beaucoup à sauver ce pays.

C'est durant cette guerre que Gustaf-Adolphe exécuta la plupart des perfectionnements opérés dans l'administration intérieure de son royaume, et qui distinguent son règne d'une manière si remarquable. Chaque automne il revenait en Suède. Les hivers étaient employés soit à des voyages, soit à délibérer avec le sénat et les États, et à faire des armements pour les campagnes suivantes, toujours entreprises avec joie. Les succès continuels de Gustaf-Adolphe ranimaient l'espoir du peuple suédois et le sentiment de son indépendance. Toutes les fois que le roi rentrait dans son

royaume, il y était accueilli par des acclamations unanimes; les drapeaux conquis étaient suspendus à la voûte des temples, et des actions de grâces solennelles rendues à Dieu. Chaque départ du roi comblait de joie les jeunes héros suédois qui l'accompagnaient, impatients de combattre et d'acquérir de la gloire.

Ici comme partout, Axel Oxenstjerna était le coopérateur dévoué de Gustaf-Adolphe. A la guerre, dans les négociations, à la diète, quand il s'agissait d'une affaire importante, le chancelier était obligé d'y prendre part en personne ou du moins de donner son avis. Lorsque Gustaf-Adolphe était en Suède, Axel Oxenstjerna restait en Prusse pour veiller à la conservation de ce pays, de l'armée, et ni l'un ni l'autre ne manquait de rien.

Nous allons rapporter dans quelques-uns des chapitres suivants les événements les plus remarquables de cette guerre de Pologne.

CHAPITRE XII

La trahison de Farensbach.

Wolmar de Farensbach, noble livonien, fut amené prisonnier en Suède en 1601; il passa plusieurs années dans ce pays. Après son échange, il entra au service de Guillaume Kettler, duc de Courlande, et, lorsque la mésintelligence éclata entre ce prince, la noblesse courlandaise et la Pologne, Farensbach, en faisant de grandes promesses, passa au service de la Suède. C'était un homme singulier; tous les contrastes se trouvaient en lui. Dans la guerre, il était d'une bravoure remarquable et fort habile pour les surprises; dans les négociations, il était rusé, actif, entreprenant; mais l'emportement, l'inconstance, la perfidie, l'égoïsme, étaient

les traits principaux de son caractère. Souvent il acceptait de l'argent des deux partis et n'en servait aucun. Un guerrier de cette espèce inspirait, il est vrai, beaucoup de méfiance à Gustaf-Adolphe et à ses amis; cependant ils ne voulurent point rejeter ses offres avantageuses. Pour plus de sûreté, ils placèrent Nils Stjernskœld auprès de lui. Tout marcha bien dans le commencement; la prise de Dunamunde, de la citadelle de Riga, de Pernau, de Grobin et de Gumbinnen, furent en grande partie l'œuvre de l'habileté de Farensbach; mais, ayant permis le pillage à ses soldats, il en résulta une première lueur de mésintelligence entre lui et les généraux suédois. Ceux-ci crurent aussi découvrir chez lui des indices de complots avec les Polonais. Cette défiance n'échappa point à Farensbach, qui en éprouva beaucoup de mécontentement; les catholiques de Riga en profitèrent et cherchèrent à l'attirer dans le parti de Sigismond. Les choses en étaient à ce point lorsqu'un navire venant de Suède apporta de l'argent à Stjernskœld. Ce général était absent; Farensbach demanda qu'on le mît en possession de cet argent; le commandant du navire s'y refusa, parce qu'il avait reçu l'ordre positif de remettre son dépôt entre les mains de Stjernskœld en personne. Cette réponse outra Farensbach; ses soldats pillèrent le navire, tuèrent une partie de l'équipage, s'emparèrent de l'argent, passèrent ensuite, conduits par Farensbach lui-même, dans le camp des Polonais, et se mirent au service de Sigismond. Cet événement eut lieu en 1617. La trahison de Farensbach fit perdre aux Suédois plusieurs des forteresses qu'ils avaient conquises, après quoi fut conclue la trêve dont nous avons parlé plus haut.

Farensbach ne resta pas longtemps fidèle à Sigismond; quelques années après, il rentra au service de Gustaf-Adolphe. On lui confia une somme d'argent pour enrôler

trois mille hommes en Hollande; il la dissipa au jeu et en dépenses folles, puis il se mit au service de l'empereur d'Autriche. Ce prince l'accueillit parfaitement; car, ainsi que tous les élèves de Gustaf-Adolphe, Farensbach était fort instruit dans l'art des fortifications, et, sous ce rapport, on le regardait comme le plus habile officier de l'armée impériale. La nouvelle position qu'il avait prise ne l'empêchait point d'entretenir une correspondance suivie avec les Suédois, et de les assurer de son dévouement. En 1632, il accompagna Tilly dans son expédition contre Bamberg, et contribua beaucoup à la perte éprouvée par Gustaf Horn près de cette ville. Gustaf-Adolphe ressentit une violente colère contre ce traître; mais Farensbach lui écrivit et s'excusa, en prétextant la nécessité de montrer du zèle pour le service de l'empereur, afin de ne pas donner matière au soupçon. Il offrit, comme gage de réconciliation, de livrer Ingolstadt aux Suédois, et vint à bout de persuader à Cratz, général autrichien, de participer à cette trahison. Une circonstance toute fortuite empêcha seule l'exécution de ce complot.

L'empereur, qui n'avait pas la moindre connaissance de ces trames perfides, confia à Farensbach le commandement de Ratisbonne pour le récompenser de ses fidèles services. Peu de temps après cependant, les intrigues de Farensbach ayant été découvertes, il fut arrêté et condamné à mort. Sa femme et ses enfants se rendirent à Vienne en toute hâte, et obtinrent sa grâce par la médiation de ses amis. Cet officier était pour ainsi dire indispensable par ses connaissances dans l'art de la guerre, et un courrier fut expédié avec les lettres de grâce. Le jour de l'exécution étant arrivé dans l'intervalle, toutes les dispositions furent faites en conséquence à Ratisbonne. Farensbach fut conduit vers le lieu du supplice suivant l'usage observé pour les officiers.

c'est-à-dire qu'il marchait sans être enchaîné, mais entouré de soldats. Lorsque, en montant la colline, les instruments du supplice frappèrent ses regards, il repoussa vivement ses gardes, descendit en courant, arracha un fusil des mains d'un soldat et chercha, avec cette arme, à se faire jour au travers de la foule. Tout ceci se fit si promptement que Farensbach renversa quatre soldats avant qu'ils eussent eu le temps de se mettre en défense; mais bientôt après il fut renversé et tout son corps mis en pièces par les soldats exaspérés. Le courrier porteur de sa grâce arriva dans ce moment.

CHAPITRE XIII

La prise de Riga.

En l'année 1621, la Pologne était engagée dans une guerre fort sérieuse avec les Turcs; Gustaf-Adolphe en prit occasion d'espérer que Sigismond serait plus disposé à la paix; mais ce prince ne voulait point renoncer à ses prétentions, et cherchait uniquement, en prolongeant les trêves, à gagner du temps pour attendre la fin de son différend avec la Turquie. Cette conduite n'était avantageuse ni pour la Suède ni pour Gustaf-Adolphe; aussi ce prince prit-il la résolution de ne plus accorder de répit et d'attaquer l'ennemi avec toutes ses forces, tandis qu'il était occupé d'un autre côté. Cette détermination ne fut pas sans inconvénients. Les Turcs étaient encore regardés dans ce temps comme les ennemis de la chrétienté; attaquer un souverain pendant qu'il les combattait, c'était exciter contre soi un soulèvement général; une alliance avec les Turcs ou avec le démon, c'était une seule et même chose. Gustaf-Adolphe ne se laissa point arrêter par ces considérations. Il adressa aux souverains et

aux peuples de l'Europe des manifestes dans lesquels il donnait la preuve évidente de n'avoir négligé aucun moyen de conciliation, tandis que Sigismond s'était opiniâtré à continuer la guerre. Mais Gustaf-Adolphe ne put éviter les plus amères censures.

Au mois de juillet 1621, Gustaf-Adolphe réunit des forces considérables à Elfsnabben, avec le dessein de les faire passer en Livonie. Des vents contraires s'opposèrent longtemps à leur départ, et le roi profita de ce loisir pour écrire, tout entier de sa main, son code militaire, si remarquable par la sagesse, par l'habileté de son auteur dans cette partie, par l'amour de l'ordre et de la régularité qu'on y rencontre à chaque ligne. Les deux reines ainsi que l'électrice de Brandebourg vinrent au camp. L'armée fut passée en revue en leur présence; on fit en même temps la lecture du code, et les troupes jurèrent de l'observer. C'est à compter de ce jour que l'on trouve chez les militaires suédois cette belle réunion du courage et de l'humanité, qui les a fait sortir des rangs du soldat ordinaire. Enfin le vent devint favorable, les deux reines retournèrent à Stockholm, et la flotte fut conduite à Sandhamn Le 24 juin, par un temps admirable et toutes ses voiles gonflées par le vent, elle sillonna la mer. La flotte se composait de cent cinquante-huit vaisseaux, grands et moyens.

Dès le lendemain une tempête survint; elle dispersa les navires, qui errèrent pendant plusieurs jours sur la Baltique. Le vaisseau qui portait le roi et le duc Charles-Philippe fut jeté, avec plusieurs autres, sur la côte de Pernau, où le roi et son frère débarquèrent. Le reste de la flotte se réunit à Runœ, sous les ordres de l'amiral Gyllenhjelm. Plusieurs jours après, arriva la nouvelle du débarquement de Gustaf-Adolphe à Pernau, puis toute la flotte se rendit directement devant Riga.

Cette importante ville de commerce est située sur la Duna, à un mille environ de son embouchure. Elle faisait partie de l'antique ligue hanséatique, et, sous plusieurs rapports, on pouvait la considérer comme une ville impériale libre, mais sous la protection de la Pologne. C'est pourquoi, en apprenant la nouvelle des armements de Gustaf-Adolphe, elle avait demandé des renforts à Sigismond. Ce prince, occupé par sa guerre avec la Turquie, ne put envoyer que trois cents hommes à Riga; elle n'en prit pas moins la résolution de résister énergiquement; sa richesse et sa population en faisaient un ennemi redoutable. Son seul accès par mer était l'embouchure de la Duna. Pour engager les Suédois à ne pas prendre cette voie, on établit un vaste camp simulé près de l'embouchure du fleuve; mais les fortifications de la ville étant très-faibles, et la garnison insuffisante pour les défendre, les habitants de Riga n'envoyèrent pas de canons dans le camp. Lorsque, le 31 juillet, vers midi, la flotte suédoise approcha de Riga, Gyllenhjelm vit le camp qui paraissait bien fortifié : les drapeaux voltigeaient et les fusils brillaient sur les remparts; des coups de feu fréquents, de la fumée faisaient présumer qu'une armée formidable y était enfermée. Gyllenhjelm n'osa point entrer dans le fleuve, et mit sa flotte à l'ancre dans la rade. Mais une tempête venant du nord-ouest commença durant l'après-midi et dura quatre jours; sa violence fut telle que plusieurs vaisseaux, enlevés de dessus leurs ancres, furent jetés à la côte; d'autres se virent contraints de couper leurs mâts; tous éprouvèrent des avaries considérables. Les chevaux qui étaient à bord furent mis hors de service par la force du roulis. La tempête se calma enfin le 4 août, et Gyllenhjelm, dans la crainte d'en éprouver une seconde, résolut de pénétrer dans la Duna, n'importe à quel prix. L'ordre de la marche fut fixé à l'instant, les vaisseaux se rangèrent à la file avec leurs ca-

nons chargés, et des soldats avaient été placés dans des barques découvertes pour recevoir l'ennemi. Tout ayant été disposé de la sorte, l'amiral dirigea droit sur l'embouchure du fleuve. Lorsque les habitants de Riga s'aperçurent de son dessein, ils agitèrent les drapeaux du camp et tirèrent coup sur coup; mais Gyllenhjelm ayant continué sa course sans se laisser effrayer, et les Suédois commençant à débarquer, les Polonais mirent le feu au camp, et, sans avoir fait la moindre résistance, se hâtèrent de rentrer dans Riga, dont les faubourgs furent brûlés le même soir. Gyllenhjelm fit débarquer toutes ses troupes sans perdre de temps; quelques jours après, Gustaf-Adolphe arriva, accompagné de Jacob De La Gardie et d'une partie des troupes finlandaises. La ville fut alors cernée de tous côtés. Un camp retranché, sous les ordres de De La Gardie, fut établi près de Muhlgraben. Sur la montagne de sable, au nord-est de la ville, se trouvait le corps d'armée principal, commandé par le roi en personne. Herman Wrangel et Patrik Ruthewen s'étaient placés à l'est le long du rivage. De l'autre côté du fleuve, dans la batterie dite de Kobron, se trouvait Herman Fleming. L'amiral Gyllenhjelm et le vice-amiral Klas Fleming barraient le fleuve et empêchaient les vivres de pénétrer dans la ville. Les forces de Gustaf-Adolphe, autour de Riga, se montaient à vingt mille hommes environ.

La garnison proprement dite, enfermée dans cette ville, se composait seulement de trois cents hommes; mais la bourgeoisie était nombreuse, brave, très-zélée pour la liberté de la ville et le commerce qui en dépendait. C'est pourquoi, lorsque Gustaf-Adolphe la somma, le 12 août, de se rendre, il reçut une réponse fière et négative. La Pologne venait tout récemment de promettre à Riga des secours prompts et énergiques.

Les Suédois commencèrent donc leur feu le 14 août; il

fut très-vif, surtout contre la porte de Jacob et celle des Sables. Ils lançaient quelquefois mille boulets par jour dans la ville. Les épaisses murailles de Riga furent enfin entamées et leurs tours renversées. Après plusieurs tentatives sans importance, le roi résolut de donner l'assaut à la ville dans la nuit du 29 au 30 août; mais il fut repoussé avec perte. Les habitants de Riga firent preuve d'un courage et d'une persévérance remarquables.

Cette résistance opiniâtre inquiéta Gustaf-Adolphe; le bruit courait en outre que Radziwill, à la tête d'un renfort de troupes polonaises, approchait. L'on apprit que la Russie était mécontente au sujet de la démarcation des frontières; la crainte d'une nouvelle guerre empêchait donc de retirer les troupes laissées de ce côté. Pour mettre le comble à ses soucis, on écrivit de Suède à Gustaf-Adolphe, que la reine était malade par suite du chagrin que son absence lui causait, qu'elle ne pouvait goûter aucun repos. Gustaf-Adolphe pria sa belle-mère, qui était sur le point de retourner en Allemagne, de prolonger son séjour en Suède, et l'on parvint ainsi à calmer Marie-Éléonore. Dans le même temps, Herman Fleming arriva en courrier de la frontière orientale, et annonça la fin du différend avec les Russes; il n'y avait plus de craintes à avoir de ce côté. « Vous m'apportez d'excellentes nouvelles! » s'écria le roi lorsque Fleming eut terminé son rapport, et il l'invita à choisir un ou deux domaines à sa convenance, pour en jouir lui et ses descendants. Quelques jours après, Radziwill arriva avec les renforts promis par Sigismond, et les habitants de Riga virent avec une joie inexprimable les étendards polonais flotter sur la rive méridionale du fleuve. Mais Radziwill amenait seulement une troupe de cavaliers peu nombreuse. N'osant point se risquer en plaine, il établit son camp sur quelques hauteurs boisées, à l'est de la batterie de Kobron, et, après avoir tenté

plusieurs fois inutilement de faire entrer sa troupe dans la ville, il se hâta de rebrousser chemin, crainte d'être attaqué.

Après la retraite de Radziwill, le feu des Suédois recommença avec une nouvelle énergie. Une prodigieuse quantité de bombes et de grenades furent jetées dans la ville; mais les bourgeois, intrépides, les éteignaient de suite. Riga souffrait beaucoup; les tranchées des Suédois s'étaient tellement rapprochées, que les balles ennemies traversaient les murs des maisons et des églises. Gustaf-Adolphe fit sommer de nouveau la bourgeoisie de se rendre, et poussa les travaux du siége avec une grande activité. Malgré les escarmouches continuelles qui avaient lieu dans les tranchées, les ouvrages des Suédois furent amenés jusqu'au pied des remparts de la ville. Gustaf-Adolphe et Charles-Philippe y participaient souvent, et, la bêche à la main, ils donnaient aux soldats l'exemple de l'activité dans le travail comme celui du courage dans la bataille. Un boulet envoyé de la ville frappa un jour un Livonien si rapproché du roi, que les habits du monarque furent tachés par son sang; une autre fois, sa tente fut traversée par une balle, mais sans causer de dommage ni forcer le roi à changer de place. Les soldats suivaient son exemple. Le régiment de Mansfeldt s'approcha de la ville et établit ses batteries sur les ouvrages extérieurs de la forteresse elle-même; d'autres traversaient pendant la nuit les fossés de la ville à la nage, fixaient aux pieux de l'autre bord de gros câbles sur lesquels on posait des ponts volants; les soldats y passaient pour prendre pied dans les travaux de fortification extérieurs, en combattant continuellement. On se battait aussi sous terre, car les mineurs des deux partis se rencontraient souvent et avaient de sanglantes luttes ensemble dans leurs passages ténébreux. Le 9 septembre, Gustaf-Adolphe résolut d'attaquer la porte des Sables.

Johan Banér devait conduire les hommes destinés à donner l'assaut, et avait avec lui deux Français, le père et le fils, nommés La Chapelle. L'attaque et la défense furent également vigoureuses, les Suédois reculèrent plusieurs fois. La Chapelle père excitait son fils à marcher bravement en avant; le jeune homme obéit et fut à l'instant criblé par l'épaisse pluie de balles qui tombait. Beaucoup d'officiers et de soldats furent tués en même temps. Gustaf Horn arriva avec des renforts, et le combat recommença avec une nouvelle vivacité; Horn et Banér, quoique blessés, n'abandonnèrent point pour cela leurs soldats; enfin ils parvinrent à chasser les bourgeois du rempart inférieur et à élever des batteries pour leur défense personnelle.

Les Suédois se crurent maintenant presque certains de prendre la ville. Riga était un archevêché qui avait Wenden pour suffragant. Gustaf-Adolphe et Oxenstjerna dînant un jour ensemble, ce dernier demanda la permission, en s'inclinant devant le roi, de boire à la santé du nouvel archevêque que Riga aurait sous peu. Gustaf-Adolphe comprit sa pensée et but à la santé du nouvel évêque de Wenden. Il donna en effet, après la prise de Riga, tout l'évêché de Wenden à Oxenstjerna.

Les habitants de Riga, au contraire, ne regardaient point leur cause comme entièrement perdue, dans l'espoir d'être secourus, ils demandèrent coup sur coup des armistices qui leur furent refusés. Gustaf-Adolphe dit une fois à cette occasion que les Suédois étaient assez forts pour prendre la ville, lors même qu'elle recevrait un accroissement de garnison. Les bourgeois s'empressèrent alors de solliciter l'autorisation de faire entrer des troupes polonaises dans la ville, afin, dirent-ils, que le roi pût remporter une victoire plus brillante; mais Gustaf-Adolphe sourit et répliqua: « Qu'il ne voulait pas acquérir de la gloire à un tel prix,

sans nécessité, et comptait profiter des avantages qu'il avait remportés. » En même temps il fit tous les préparatifs nécessaires pour donner l'assaut à la ville. Il avait tracé de sa main un plan d'attaque détaillé, et les connaisseurs en fait d'art militaire admirent l'habileté, la prévoyance minutieuse qu'on y trouve. Le 12 septembre fut désigné pour l'assaut. Dès le matin, des bombes et des boulets furent lancés dans la ville, et l'attaque devait commencer à midi. Gustaf-Adolphe envoya pour la dernière fois un trompette dans la ville, afin de représenter aux bourgeois le danger de leur position, et les rendait responsable de tout le sang qui allait être versé, des horreurs qui seraient commises si la ville était prise de force. Ces paroles ne furent pas inutiles; les Polonais eux-mêmes démontrèrent l'inutilité d'une défense plus prolongée, et après quelques jours de négociations, Gustaf-Adolphe fit son entrée solennelle dans Riga, après quoi le roi retourna à Stockholm, où Gustaf Horn et Johan Banér furent armés chevaliers en récompense de la valeur qu'ils avaient montrée. Toute la Courlande fut inondée cette année-là.

La prise de Riga fut le premier fait d'armes remarquable qui attira l'attention de l'Europe sur Gustaf-Adolphe. Les richesses de cette ville, sa défense, l'habileté et la persévérance du roi avaient excité l'intérêt général au plus haut degré.

CHAPITRE XIV

Gustaf-Adolphe devant Dantzick.

Une trêve pour l'année 1623 avait été conclue entre Gustaf-Adolphe et Sigismond, ce qui n'empêcha point ce dernier d'obtenir des subsides de la diète polonaise pour

faire de nouveaux armements contre la Suède, Gustaf-Adolphe apprit que Sigismond assemblait des troupes et réunissait des vaisseaux autour de Dantzick; qu'il se proposait de faire un voyage de ce côté avec sa femme et son fils aîné, et que la marine polonaise recommençait à exercer des violences contre les navires suédois. Tous ces préparatifs semblaient annoncer chez Sigismond, non-seulement le dessein de rompre la trêve, mais encore de traverser la Baltique et de transporter le théâtre de la guerre en Suède. La reine douairière Christine, avec sa prudence ordinaire, quitta Nykœping, situé trop près de la mer, et transporta sa personne et ses trésors à Gripsholm, qui était plus avant dans le pays. Cet exemple eut de nombreux imitateurs. Les fortifications de Nykœping et de Calmar furent mises en bon état; le peuple fut divisé par escouades afin d'être prêt à se défendre. Herman Wrangel et Pehr Banér devaient commander en Smolande, et Gyllenhjelm fut envoyé en Finlande. Afin de s'assurer par lui-même de l'état des fortifications, Gustaf-Adolphe descendit et remonta le long des côtes, tandis qu'on équipait la flotte à Waxholm. Le roi avait envoyé quelques espions en Prusse; ils lui apprirent que Sigismond était attendu d'un moment à l'autre à Dantzick, où se trouvaient réunis six mille hommes et deux cents navires de cabotage, sans compter les vaisseaux marchands qui avaient été mis en réquisition. Les intentions de Sigismond n'étant plus douteuses pour Gustaf-Adolphe, ce prince prit la résolution de le prévenir. Le 13 juin il partit d'Elfsnabben avec vingt vaisseaux de guerre bien équipés, et arriva trois jours après devant Dantzick. Il s'empara de plusieurs navires marchands, et manifesta son mécontentement à la ville de ce qu'elle permettait à Sigismond de faire dans ses murs et dans son port des armements contre la Suède, malgré la trêve. Dantzick, étant une ville de commerce, désirait surtout

de pouvoir trafiquer en paix avec les deux partis; c'est pourquoi elle envoya vers le roi un de ses greffiers, chargé d'une réponse évasive. Gustaf-Adolphe renouvela sa demande d'une déclaration « catégorique et prompte, si on ne voulait le contraindre à débarquer ses troupes, à élever des batteries et à traiter la ville en ennemi. »

La bourgeoisie chercha des expédients pour ne point faire la déclaration demandée, Mais Gustaf-Adolphe fit alors avancer sa flotte plus près de l'embouchure de la Vistule, et captura quelques navires de commerce. L'inquiétude commença à s'emparer des Dantzickois; déjà ils avaient perdu des vaisseaux, et l'avenir les menaçait du même sort que Riga. Ils supplièrent donc Sigismond de les autoriser à faire la déclaration demandée, et de cesser ses armements. Dans l'intervalle, Gustaf-Adolphe examina les préparatifs de Sigismond, et les trouva mal faits, comme d'habitude : les vaisseaux étaient petits et en mauvais état; les troupes insuffisantes, et les vivres qu'on devait emporter étaient déjà gâtés, faute de soin. Aussitôt que l'opinion de Gustaf-Adolphe fut arrêtée sur ce point, il envoya l'ordre en Suède de cesser tous les travaux de défense et de renvoyer les paysans chez eux. Peu de jours après, il remit aussi à la voile avec la moitié de la flotte. Stjernskœld et Klas Fleming restèrent sur la rade avec dix vaisseaux jusqu'à la remise de la déclaration demandée; ils rendirent alors les navires capturés et cinglèrent également vers la Suède.

CHAPITRE XV

Combat de Wallhoff.

Les Lithuaniens, plus fatigués de la guerre d'année en année, commencèrent à élever des difficultés pour leur par-

ticipation aux nouveaux armements ; le vaillant Kodkewitz était mort durant la dernière guerre avec les Turcs. Ces circonstances et la négligence habituelle de Sigismond firent penser à Gustaf-Adolphe qu'une attaque contre la Courlande et la Livonie rencontrerait peu de résistance. Vers la fin de juin 1625, il mit à la voile avec des forces considérables et se rendit à Riga, d'où il tomba de toutes parts sur l'ennemi. Jacob De La Gardie et Gustaf Horn furent envoyés vers la Livonie ; en peu de mois ils s'emparèrent de Dorpat, de Marienbourg, de Trikal, d'Adzel, etc. Presque tout le pays se trouva donc conquis. Le roi, accompagné de Johan et de Pehr Banér, de Gyllenhjelm, d'Arnheim, de Thurn et autres, s'avança par les routes de terre et par la Duna, prit Kockenhusen, Berson, Salbourg, Scheffeling, etc. ; après quoi les Suédois se répandirent dans toute la Courlande, prirent Birzen, Bautske et Mittau, sans éprouver beaucoup de résistance. Les Polonais avaient deux bons généraux, Christophe Radziwill et Gosiewsky ; mais, leurs mouvements ayant été paralysés par Sapieha, sous les ordres duquel Sigismond les avait mis, ils s'en offensèrent et se retirèrent.

Cependant Marie-Éléonore, ne pouvant plus rester en Suède séparée du roi, s'embarqua pour Revel, d'où elle voulait absolument se rendre au camp ; il fallait pour cela traverser la Livonie, ravagée par la peste. Gustaf-Adolphe réussit enfin à lui persuader de rester à Revel, en promettant de s'y rendre dans quelques semaines. Le roi espérait en effet que les Polonais prêteraient l'oreille à des propositions raisonnables ; c'est pourquoi il envoya quelques négociateurs vers eux, mais ils furent arrêtés ; des troupes ennemies s'assemblèrent en Courlande, et Gustaf-Adolphe se vit obligé de faire une campagne d'hiver pour protéger ses conquêtes. Il ordonna de cacher pour le moment ce pro-

jet à la reine, et marcha ensuite avec une armée assez considérable vers Kockenhusen. Cette expédition fut périlleuse et fatigante. L'ennemi occupait la rive opposée, et le roi eut un jour un cheval tué sous lui par un boulet de canon venu de ce côté. Les employés les plus rapprochés de sa personne tombèrent malades, de sorte qu'il fut obligé de faire presque tout par lui-même. « Je suis, écrivait-il à Axel Oxenstjerna, secrétaire et trésorier; si le calfat tombait malade, je serais *omnia tria*. » Ayant appris que Sapieha avait réuni des forces assez considérables près de Wallhoff, Gustaf-Adolphe prit mille mousquetaires choisis, autant de cavaliers qu'il put en réunir à la hâte, puis il passa la Duna le 5 janvier 1626, et marcha droit à l'ennemi. Celui-ci, averti de son approche, mit le feu au village, aux fortifications, et se rangea en bataille, mais avec peu d'ordre, selon l'habitude polonaise. Ce fut le 6 janvier, de bonne heure, que les Suédois parurent. Thurn commandait l'aile droite, et Gustaf Horn l'aile gauche, avec Arnheim sous ses ordres; le roi dirigeait l'ensemble. Après un combat de courte durée, la cavalerie polonaise prit la fuite, l'infanterie ne tarda point à la suivre. Sept cents morts restèrent sur le champ de bataille; cent cinquante prisonniers, parmi lesquels se trouvait Gosiewsky, furent conduits dans le camp suédois. On prit cinq drapeaux, trois canons et tout le bagage de l'ennemi. La perte des Suédois fut presque nulle. Cette victoire est la première que Gustaf-Adolphe ait gagnée seul : De La Gardie, Wrangel, tous les vieux généraux, étaient absents ; le roi eut donc tout le mérite du plan de ce combat comme de son exécution.

Le combat de Wallhoff mit les Suédois en sécurité contre de nouvelles attaques. Gustaf-Adolphe, ne voulant point prolonger la campagne durant l'hiver, retourna à Riga. C'est dans cette ville qu'il donna à ses fidèles amis, aux Brahe, à

Gyllenhjelm, à Klas Fleming, aux Banér, à Thurn fils, etc., un grand nombre de propriétés en Livonie, soit pour les récompenser de leurs services, soit pour les rendre plus zélés encore à défendre le pays nouvellement conquis. Jacob De La Gardie fut nommé gouverneur de la Livonie, avec Riga pour résidence, et Johan De La Gardie gouverneur de l'Esthonie, avec Revel pour chef-lieu. Le roi se rendit en hâte dans cette dernière ville, afin d'y rejoindre la reine; il y resta jusqu'à la fin de février; après quoi ils retournèrent ensemble en Suède.

CHAPITRE XVI

Combat de Mewe.

Sigismond continuant à rejeter les propositions d'accommodement les plus raisonnables, Gustaf-Adolphe fit au printemps suivant les préparatifs d'une nouvelle campagne. Afin d'être plus près des Polonais et de les forcer ainsi à prendre des idées plus raisonnables, il résolut cette fois de débarquer en Prusse. Une armée de quatorze mille hommes fut réunie à Elfsnabben; le roi en prit le commandement, avec Gustaf Horn, Johan Banér, Torstensson, Thurn et Teuffel sous ses ordres. La flotte mit à la voile le 22 juin et se trouva en vue de Pillau dès le 26. Cette ville, ainsi que toute la Prusse orientale, était un fief relevant de la Pologne; l'électeur de Brandebourg en était investi dans ce moment, et il avait promis à son beau-frère Gustaf-Adolphe de ne lui opposer aucune résistance. Lorsque la flotte suédoise gouverna vers le port de Pillau, elle fut reçue à coups de canon, mais ils n'étaient chargés qu'à poudre. Gustaf-Adolphe débarqua le lendemain à Passerg, et en moins d'un mois Braunsberg, Frauenbourg, Tolkemit, Wormditten, Elbing,

Kristbourg, Marienbourg, Stum, Gutstadt, Mewe, Dirschau, Oliva, Pautzke étaient en son pouvoir, et il serrait Dantzick étroitement. Toutes ces villes avaient été obligées de payer des contributions de guerre, et la précieuse bibliothèque des jésuites de Brauensberg fut envoyée à Upsal. Les soldats suédois étaient soumis à une discipline si sévère, que les habitants du pays réclamaient souvent leur protection contre les Polonais, leurs défenseurs naturels.

Les succès de Suédois étaient dus en partie à la négligence que Sigismond mettait dans ses préparatifs de défense; cependant les desseins de Gustaf-Adolphe sur la Prusse étaient connus depuis longtemps. Suivant son habitude, Sigismond avait différé ses armements d'un jour à l'autre; ses généraux se disputaient le commandement en chef, ses sujets se montraient peu disposés en faveur des impôts de guerre, et dans l'intervalle les Suédois prenaient ses villes et ses provinces. La nécessité força enfin les Polonais à renoncer à leurs discordes, et, dans le commencement de septembre, Sigismond et Uladislas marchèrent vers la Prusse à la tête de trente mille hommes. Conformément à une convention secrète, les habitants de Dantzick avaient retenu Gustaf-Adolphe par des propositions de paix auxquelles ils se proposaient de ne donner aucune suite. Lorsque Sigismond fut prêt, ils rompirent les négociations, et les Suédois se trouvèrent entre une ville puissante et les Polonais, bien supérieurs en nombre.

Sigismond se proposait d'assiéger Mewe, petite ville sur la Vistule. Sa garnison se composait de soixante bourgeois et de cent quarante soldats suédois. Gustaf-Adolphe regardait cette position comme fort importante, car elle dominait la Vistule. Afin d'éviter même l'apparence de craindre les Polonais, et des renforts lui étant arrivés depuis peu, Gustaf-Adolphe partit de Dirschau le 11 septembre, et marcha avec toute son armée vers Mewe. Les habitants des rives de la Vis-

tule, pour se garantir des dommages que ses débordements peuvent causer, ont construit des digues élevées à quelque distance du rivage; Gustaf-Adolphe prit ses mesures pour avoir durant sa marche ces digues constamment à sa droite et le fleuve à sa gauche; il se trouvait ainsi à l'abri d'une attaque. Excepté quelques Cosaques, on ne vit pas un ennemi. Le roi établit son camp non loin de Falkenau, entre le fleuve et la digue; ensuite il s'approcha, avec deux mille fantassins et mille cavaliers, de la position des Polonais, afin de la reconnaître. Il les trouva bien fortifiés sur plusieurs croupes de montagnes escarpées au nord-ouest de la ville. Entre ces hauteurs et le fleuve était une plaine de peu d'étendue et un petit bois de chênes et de noisetiers. Pour examiner cette position de plus près, le roi avait ordonné à quelques soldats de pénétrer dans le bois; il en résulta une escarmouche très-vive entre eux et les Polonais. Sigismond était sur le sommet le plus élevé de la montagne, d'où sa vue dominait toute la contrée; il envoyait donc successivement des secours aux Polonais. Les Suédois, presque vaincus par le nombre, étaient sur le point de fuir quand le roi arriva à la tête de quelques troupes, et les ranima par ses paroles et par son exemple; mais, ayant suffisamment examiné la position, il retourna vers le corps d'armée principal, et Herman Wrangel repoussa les Polonais qui le poursuivaient.

Thurn et Patrik Ruthwen arrivèrent de Pillau avec deux régiments, et le roi, après avoir reçu ce renfort considérable, reprit sa marche le long de la Vistule, et s'arrêta enfin à deux mille pas des retranchements polonais. Après avoir employé encore une journée à fortifier son camp et à reconnaître celui de l'ennemi, il résolut de donner l'assaut à ce dernier. L'attaque eut lieu sur plusieurs points. Thurn, avec Nils Brahe et Hepburn sous ses ordres, commandait l'aile droite, et l'Écossais Musting l'aile gauche. Le roi, ayant été

indisposé pendant la nuit, ne se proposait pas de prendre une part active au combat; il se tenait avec Pehr Brahe dans le bois de chênes. Les Suédois attaquèrent le camp avec une valeur et une habileté remarquables. Pour se mettre à l'abri des canons polonais, ils traversèrent d'abord le bois, puis ils marchèrent tellement rapprochés de la montagne, que tous les boulets leur passaient par-dessus la tête. Mais le plus difficile restait à faire, il fallait gravir des hauteurs très-escarpées et occupées par l'ennemi. Elles avaient heureusement les flancs couverts de taillis : Gustaf-Adolphe avait compté qu'ils serviraient d'aide et de protection à ses soldats. Les Suédois, tenant le fusil d'une main et s'accrochant de l'autre aux arbustes et aux racines, atteignirent le sommet sans avoir été pour ainsi dire aperçus des Polonais. C'est à peu près de même et en suivant un sentier tournant, que Musting arriva avec sa troupe, et presque sans résistance, sur le plateau de la montagne; mais alors un combat terrible eut lieu dans cet endroit. Le prince Uladislas marcha bravement à la tête des Polonais. Gustaf-Adolphe ne put rester inactif lorsque les coups de feu, se succédant rapidement, annoncèrent une lutte plus vive; il courut de ce côté et se jeta au milieu de la mêlée. Il se trouva un moment cerné par l'ennemi : un cavalier s'en aperçut; pour ne point faire reconnaître le roi, il eut la présence d'esprit de crier à quelques-uns de ses camarades : « Venez m'aider à dégager mon frère que l'ennemi environne là-bas! » Les cavaliers se dirigèrent du côté indiqué, et le roi fut sauvé. Peu d'instants après, Gustaf-Adolphe vit que ce même cavalier avait été fait prisonnier; il emmena promptement les personnes qui se trouvaient le plus près de lui et courut au secours du cavalier, qu'il délivra, puis il cria à cet homme : « Maintenant, camarade, nous sommes quittes! » A droite, Nils Brahe et Hepburn avaient aussi atteint le plateau; des forces supérieures

se jetèrent entre eux, et Hepburn fut à l'instant blessé dangereusement au genou; mais Nils Brahe soutint cette vive attaque avec le plus grand courage jusqu'au moment où sa troupe se fut retranchée en cet endroit, où Thurn arriva peu d'instants après avec le corps d'armée principal.

La honte d'être chassés d'une position si avantageuse irrita les huzards et les heiduques polonais; ils se précipitèrent avec fureur contre l'aile droite des Suédois. Thurn fit reculer ses troupes vers un endroit moins dangereux; les huzards les suivirent en criant : « Ces chiens de Suédois n'osent pas attendre les coups des Polonais. » Mais Thurn fit prendre position à ses soldats sur le bord de la montagne, et reçut l'ennemi avec un feu tellement meurtrier, que les chevaux et les cavaliers tombaient les uns sur les autres; ceux qui avaient été épargnés reculèrent avec promptitude et terreur devant une pareille mitraille et devant les lignes de piques étincelantes. Dans le même moment la troupe de Musting commença à tirer sur les flancs de l'ennemi, de sorte que toute la montagne fut bientôt couverte de morts. Les huzards prirent la fuite malgré tout ce que Uladislas put faire pour les retenir. Cependant les Suédois atteignirent de tous côtés le sommet de la montagne et s'y fortifièrent. Les généraux polonais, désespérant de pouvoir les chasser de cette position, se retirèrent avec armes et bagages, et abandonnèrent leur camp. Les Polonais perdirent trois mille hommes dans ce combat, et les Suédois seulement cinq cents.

Gustaf-Adolphe entra ensuite dans Mewe, et remercia la bourgeoisie, la garnison et l'armée de la fidélité et de la bravoure qu'elles avaient montrées. On fit ensuite la prière du soir, et lorsqu'elle fut terminée, Johan Botwidi, premier prédicateur de la cour, félicita le roi de la victoire qu'il venait de remporter. Gustaf-Adolphe savait que Botwidi avait été

témoin de la bataille sur une hauteur voisine; il lui répondit donc en souriant : « Je n'ai pas douté un moment du succès, en voyant Moïse prier pour nous sur la montagne. »

La hardiesse et l'habileté dont les Suédois avaient fait preuve dans cette circonstance inspirèrent beaucoup de terreur aux Polonais; ils se retirèrent en montrant des dispositions pacifiques. Des négociations furent entamées; mais Sigismond ayant demandé toute la Livonie et l'Esthonie, de plus le droit pour un de ses fils de succéder à Gustaf-Adolphe sur le trône de Suède, dans le cas où ce prince mourrait sans enfants mâles, et encore la faculté d'aller et de venir à son gré dans ce royaume, Gustaf-Adolphe rompit avec mépris les négociations. L'automne étant fort avancé, il mit ses troupes en quartiers d'hiver et retourna en Suède.

La nouvelle de ses victoires l'y avait précédé; elle lui prépara une entrée pour ainsi dire triomphale. Les drapeaux conquis furent exposés publiquement, et leur vue augmenta encore dans tous les cœurs l'amour des combats et l'orgueil national. La princesse Christine étant née dans ce moment, le parti du roi puisa encore plus de force et d'énergie dans cet événement. Les États furent assemblés : Gustaf-Adolphe leur exposa les avantages qu'il avait remportés en Pologne, ses propositions de paix et les prétentions de Sigismond. Ces dernières irritèrent tous les esprits, tant elles étaient ridicules, et les États accordèrent à l'unanimité les demandes du roi pour continuer la guerre. Afin d'ôter à Sigismond tout espoir relativement à la couronne de Suède, on décida que la princesse Christine succéderait à son père, dans le cas où le roi mourrait sans enfants mâles.

CHAPITRE XVII

Revers de Teuffel près de Hammerstein.

Pendant l'hiver de 1626 à 1627, le commandement de l'armée suédoise fut confié à Thurn, et celui de l'armée polonaise au général en second Koniecpolsky, qui avait fait preuve de courage et d'habileté dans la guerre contre les Turcs. L'hiver avait suspendu les opérations militaires; mais Dantzick, cernée par les Suédois, envoyait courrier sur courrier à Varsovie pour demander des secours. C'est pourquoi, en mars 1627, Koniecpolsky se dirigea vers Pardubitz; Nils Horn commandait dans cette ville. Ayant fort peu de troupes et manquant de toute espèce d'approvisionnements, il fut obligé, après une courte résistance, de capituler. Cet événement rendit à Dantzick la liberté de ses mouvements du côté de l'ouest.

Les colonels Teuffel et Streuff avaient enrôlé en Allemagne, pour le service de Gustaf-Adolphe, quinze cents hommes avec lesquels ils traversaient dans ce moment la Poméranie, afin de se réunir aux Suédois de Pardubitz. Lorsque Teuffel apprit la perte de cette ville, il marcha au sud, afin de rejoindre le camp de Thurn, près de Dirschau, en traversant ce qu'on appelait les déserts de Waldow. Plusieurs obstacles, suscités par le gouvernement poméranien, avaient ralenti la marche de cette troupe, et Koniecpolsky en eut connaissance. Il devina le dessein de Teuffel, fit une extrême diligence pour l'atteindre, et y parvint. Il rencontra les Allemands près de Schlochau; ceux ci, inférieurs en nombre et nullement exercés, furent bientôt obligés de céder et d'abandonner leurs bagages. Ils se retirèrent à Hammerstein, suivis de près par les Polonais, qui ne tardè-

rent point à les envelopper, et se défendirent d'abord avec courage; mais, les canons ennemis commençant à tirer, ils perdirent toute contenance. Teuffel essaya vainement de leur prouver que le danger n'était pas aussi grand qu'il le paraissait. On ne l'écouta point. Lorsqu'il leur ordonna, en sa qualité de commandant, de lui obéir, ils se révoltèrent, mirent leurs chapeaux sur les lances, en signe de paix, et se dirigèrent vers le camp ennemi. Quelques-uns d'entre eux prirent du service chez les Polonais, mais la plupart obtinrent la permission de retourner en Allemagne, en promettant de ne point servir contre la Pologne pendant une année. Teuffel, ayant été fait prisonnier, fut échangé peu de temps après, et devint colonel du régiment de la garde qui se rendit si célèbre depuis sous le nom du Régiment Jaune.

CHAPITRE XVIII

Combat de Dantzickerhaupt.

En mai 1627, Gustaf-Adolphe revint en Allemagne avec des troupes fraîches. Il ouvrit la campagne sous les auspices les plus favorables; l'armée suédoise se montait à environ trente-cinq mille hommes parfaitement équipés; et les Polonais, au contraire, n'avaient point encore terminé leurs préparatifs. Mais plusieurs circonstances malheureuses s'opposèrent aux succès des Suédois.

Gustaf-Adolphe ne voulait pénétrer plus avant dans le pays qu'après avoir pris Dantzick. Il regardait comme une chose fort dangereuse de laisser derrière lui un ennemi puissant, et désirait surtout être le maître des droits de douane considérables que le commerce de Dantzick rapportait. Il tourna donc toutes ses forces contre cette ville, et remporta en peu de temps différents avantages. Maître de la redoute

de Dantzickerhaupt, il comptait s'emparer bientôt de celle de Klein-Werder; mais les Polonais avaient élevé sur la rive opposée de fortes batteries, c'est pourquoi le roi résolut d'effectuer le passage pendant la nuit; un tel secret enveloppa ce dessein, que fort peu de personnes en eurent connaissance. Pendant la nuit du 23 au 24 mai, douze cents hommes reçurent l'ordre de s'embarquer et de tenter le passage. Thurn commandait la première file et Johan Banér la seconde, avec Taupadel sous ses ordres; l'un et l'autre avaient chacun six cents mousquetaires. Ils devaient être suivis par Lesslie et Erik Ryning, à la tête d'un plus grand nombre de fantassins, et enfin par Oke Tott avec de la cavalerie. Gustaf-Adolphe avait près de lui Pehr Brahe, qui, réveillé au milieu de la nuit, et ignorant l'entreprise méditée, était venu non armé; afin qu'il ne fût pas entièrement sans défense, le roi lui mit un casque sur la tête. Gustaf-Adolphe avait prescrit le plus grand silence; mais l'obscurité, l'ignorance des soldats en fait de navigation, furent cause que les bateaux de Thurn, s'engravant dans le sable, firent du bruit en se heurtant les uns contre les autres. Les sentinelles ennemies, l'ayant entendu, tirèrent des coups de fusil, ce qui augmenta le trouble parmi les bateaux suédois. Le roi, s'étant jeté avec Pehr Brahe et quatre soldats de la garde dans une petite nacelle, se fit conduire vers ses troupes pour rétablir l'ordre. La fumée de la poudre augmenta tellement l'obscurité, que le roi, ne pouvant rien distinguer, fut obligé d'appeler chaque bateau par le nom de son commandant pour lui assigner la place qu'il devait occuper. Au milieu de cette confusion, le casque du roi tomba dans le fleuve, et Pehr Brahe le remplaça aussitôt avec le sien. Peu à peu l'ordre se rétablit, et les Suédois se dirigèrent vers l'ennemi; le roi lui-même était à une portée de pierre à peine de la rive gauche. Les Polonais tiraient en désespérés,

et un grand nombre d'entre eux sautèrent dans l'eau jusqu'à la ceinture pour frapper les arrivants. Dans ce moment, le roi fut atteint si vivement au bas-ventre, qu'il tomba à la renverse et se crut mortellement blessé. Pehr Brahe se leva, prit le gouvernail et donna l'ordre de retourner à terre; mais il fut poursuivi avec une si grande vivacité pendant sa retraite par le feu des Polonais, que neuf balles passèrent entre lui et le roi et traversèrent la nacelle. Brahe bouchait les trous avec l'écharpe qu'il portait au bras (1). Les rameurs redoublèrent d'efforts et atteignirent heureusement le rivage. Les autres bateaux revinrent aussi, malgré la poursuite de l'ennemi. Nils Brahe, le seul pour ainsi dire de cette expédition qui fût parvenu à la rive opposée, donna dans le sable et ne put s'en retirer que le lendemain au point du jour. Les balles ennemies, tuèrent, rien que dans son bateau, vingt-six hommes.

Gustaf-Adolphe pensait que la balle dont il avait été atteint lui avait traversé le bas-ventre, et causerait infailliblement sa mort. Cependant il conserva toute sa tête et son sang froid; durant le retour, il s'entretint avec Brahe et lui dit que les Suédois, dans le cas où il viendrait à mourir, ne devraient pas se décourager, ni mettre bas les armes sans avoir conquis une paix avantageuse. La blessure se trouva beaucoup moins dangereuse qu'on ne l'avait supposé. A cette époque déjà, Gustaf-Adolphe était très-gras; la balle, dont la force avait été amortie soit par cette graisse, soit par les vêtements du roi, s'était arrêtée dans l'abdomen sans y occasionner beaucoup de mal; cependant plusieurs semaines se passèrent avant qu'on pût en faire l'extraction. La blessure fut guérie en peu de temps; mais les amis du roi, aver-

(1) Archives de Brahe, fol. 84. — Archives de Falkenberg. Axel Oxenstjerna à Gabriel Oxenstjerna. Dirschau, 6 janvier 1627.

tis par cet événement et redoutant un plus grand malheur dans l'avenir, le firent supplier, par Axel Oxenstjerna, de moins exposer sa personne. Gustaf-Adolphe répondit, comme il le faisait ordinairement en pareil cas : « Pas un roi encore n'a été tué par une balle. Le soldat, ajouta-t-il, suit l'exemple de son chef, et le général qui se tient à l'écart ne peut récolter des victoires ni des lauriers. César se montrait toujours au premier rang, et Alexandre arrosait de son sang tous les champs de bataille. »

La blessure du roi et l'indisposition qui en fut la suite répandirent de l'inquiétude dans l'armée suédoise, et apportèrent du retard dans ses opérations : les Polonais eurent donc le temps de se réunir et de marcher vers la Prusse. Dantzick fut sauvée une seconde fois.

CHAPITRE XIX

Oke Tott près de Grebin.

Quelque temps après l'accident arrivé au roi, il se passa un événement qui fit beaucoup d'honneur à Oke Tott.

Gustaf-Adolphe l'avait envoyé avec Alexandre Lesslie, deux cents fantassins et cinq cents cavaliers, reconnaître les mouvements des Polonais à Klein-Werder. Près de Grebin, Tott tomba dans une embuscade, et fut enveloppé de tous côtés par un ennemi supérieur en nombre ; c'était l'avant-garde de Koniecpolsky. Mais Oke Tott n'avait jamais eu peur des coups de sabre. Il cria à sa troupe de se conduire en braves Suédois, après quoi, l'épée nue et suivi fidèlement par ses hommes, il se précipita sur l'ennemi. Le combat fut court, mais sanglant. Les Polonais ne purent résister à la vivacité de cette attaque, et les Suédois, s'ouvrant un passage, emportèrent quatre drapeaux conquis et laissèrent

derrière eux sur le champ de bataille cent cinquante Polonais.

Gustaf-Adolphe fut ravi de la valeur et du bonheur de ce détachement. L'armée ayant été assemblée, Tott et ses soldats furent placés devant elle, et le roi raconta avec feu le beau fait d'armes dont on était redevable à leur bravoure. Des récompenses furent accordées aux soldats, le roi arma Tott chevalier devant le front de l'armée, et lui ceignit l'épée dorée de sa propre main.

CHAPITRE XX

Les combats près de Dirschau.

Gustaf-Adolphe et l'armée suédoise se rendirent, à la nouvelle de l'approche des Polonais, dans leur ancien camp de Dirschau ; il dominait la Vistule, et l'on pouvait s'y procurer des vivres en abondance. Les Polonais étaient tout près de là, à Lubischou, dans un camp retranché, et des escarmouches assez vives avaient lieu tous les jours entre les avant-postes. Dans une de ces occasions, il arriva, le 30 juin, qu'un huzard polonais, ayant pénétré dans le camp avec quelques Suédois, se trouva inopinément auprès du roi et le sabre levé pour le frapper. Gustaf-Adolphe leva promptement son épée devant lui, mais le coup du huzard fut si violent, que cette épée fut repoussée contre la tête du roi; dans le même moment, le Polonais tomba percé de plus de vingt balles.

Le 1^er^ juillet, Gustaf-Adolphe sortit à cheval avec une petite troupe de cavaliers pour reconnaître la position de l'ennemi. Il rencontra sur sa route plusieurs compagnies de huzards qui furent bientôt dispersées; Gustaf-Adolphe les poursuivit avec tant d'ardeur, qu'il se trouva fort en avant

de sa troupe, avec un seul garde près du camp polonais. Il monta sur une colline et tira sa lunette d'approche pour mieux examiner la position de l'ennemi. Deux Polonais profitèrent de l'occasion et se glissèrent, inaperçus, derrière le roi. Le garde, ne les ayant vus qu'au moment où ils étaient presque sur le plateau de la colline, poussa un cri d'effroi, et le roi eut à peine le temps de se retourner, de tirer son épée et d'en faire usage pour se défendre. Le premier coup de ces Polonais brisa la poignée de l'épée de Gustaf-Adolphe, le second abattit le bord de son chapeau ; mais le roi, s'étant remis de sa surprise, profita avec habileté du moment favorable pour percer son ennemi avant qu'il eût le temps de porter le troisième coup; l'autre Polonais avait été tué d'un coup de pistolet par le garde.

Une rencontre plus importante eut lieu le 7 août. La cavalerie suédoise, commandée par le roi en personne, avec Thurn et Herman Wrangel sous ses ordres, et la cavalerie polonaise, commandée par Koniecpolsky, donnèrent des preuves nombreuses de leur valeur. L'une des attaques des Polonais fut si vive, que toute la cavalerie suédoise recula, excepté Erik Soop et ses Goths occidentaux; ils soutinrent le choc de l'ennemi, ce qui laissa à leurs camarades le temps de se rallier et de revenir au combat. Koniecpolsky ayant eu son cheval tué sous lui, fut obligé de combattre à pied jusqu'au moment où un cosaque put lui en amener un autre. Cependant, ni l'un ni l'autre chef ne voulant livrer un combat plus sérieux, les troupes furent retirées et rentrèrent chacune dans leur camp.

Le jour suivant, Gustaf-Adolphe fit sortir toute son armée en rase campagne. Il commandait le centre avec Johan Banér; Turn commandait l'aile gauche, et Herman Wrangel l'aile droite. Koniecpolsky restant tranquille dans ses retranchements, Gustaf-Adolphe résolut de l'attaquer. Les ca-

nons suédois furent conduits sur le sommet de quelques hauteurs, d'où ils répandirent le désordre et la mort parmi l'ennemi, de sorte que celui-ci commença sa retraite. Afin de hâter sa fuite, Banér avait reçu l'ordre de chasser les mousquetaires polonais qui se trouvaient dans un village voisin; mais dans ce moment une balle frappa le roi à l'épaule droite, avec tant de force que son bras en fut levé en l'air : Gustaf-Adolphe pensa qu'il avait été emporté. Il s'évanouit entre les bras de Pehr Brahe; le sang lui sortit avec abondance par le nez et par la bouche; chacun attendait son dernier soupir. Brahe envoya chercher un chirurgien, qui commença par bander la blessure, puis on rapporta le roi au camp. Les Suédois feignirent de continuer la bataille, mais ils ne tardèrent point à se retirer, et les Polonais, déjà en fuite, éprouvèrent une surprise extrême en voyant que les Suédois ne profitaient pas de leurs avantages. Un transfuge ayant vu Gustaf-Adolphe s'évanouir et son sang couler abondamment, annonça à Koniecpolsky la mort du roi. Ce général fut tellement frappé du malheur de son illustre adversaire, qu'il resta quelques moments dans l'immobilité et dans l'incertitude. A la fin pourtant il ramena ses troupes dans le camp, qu'il avait presque abandonné, et n'inquiéta point les Suédois durant leur retraite.

En examinant ultérieurement la blessure du roi, on la trouva dangereuse, mais non pas mortelle. La balle était entrée auprès de la clavicule, à deux pouces seulement du gosier, et s'était arrêtée dans l'omoplate. Les chirurgiens ayant déclaré l'impossibilité de l'extraire, le roi répondit : « Qu'elle y reste comme un souvenir, » et il garda cette balle toute sa vie. La blessure se ferma insensiblement, mais Gustaf-Adolphe conserva de la raideur dans le bras droit; les doigts, et surtout les deux derniers, en restèrent paralysés. Il avait de la peine à écrire, et depuis lors, ne pouvant

plus supporter la cuirasse sur cette épaule, il fut obligé de se servir du collet de buffle (1).

Ces preuves répétées de l'intrépidité du roi inspiraient une grande admiration aux soldats, et le désir ardent d'imiter son exemple; mais les officiers supérieurs, prévoyant les troubles que la mort du roi pouvait occasionner, pensaient différemment. Ils supplièrent Gustaf-Adolphe, par l'intermédiaire d'Axel Oxenstjerna, chargé de porter la parole en leur nom, de songer combien sa vie était précieuse pour la patrie, et par conséquent de ne pas l'exposer comme il le faisait si souvent, surtout dans des circonstances aussi peu importantes que les deux dernières, et cela au détriment de la chose publique; il inspirait ainsi les plus grandes appréhensions pour l'avenir. Gustaf-Adolphe répondit : « Je ne puis croire, messieurs, que ma personne soit aussi précieuse que vous le supposez. Si la mort m'atteint, la Providence n'en continuera pas moins à veiller sur la Suède comme auparavant. Puisque Dieu m'a fait roi, puisqu'il m'a imposé ce fardeau, je ne dois pas m'en décharger par crainte ou par paresse, ni songer à mon intérêt particulier. Si la mort doit être mon partage dans les vicissitudes de cette guerre, un roi peut-il succomber plus glorieusement qu'en défendant son Dieu et son peuple? » Le chirurgien qui pansait la blessure du roi osa un jour hasarder les mêmes représentations; Gustaf-Adolphe se borna à lui répondre : *Ne sutor ultra crepidam* (2).

Les mouvements de la guerre se trouvèrent arrêtés par cette blessure du roi. Dans l'intervalle, John Spens, envoyé d'Angleterre, arriva au camp et apporta à Gustaf-Adolphe l'ordre de la Jarretière. Le roi le reçut avec solennité, et

(1) Archives de Brahe, fol. 84.

(2) Cordonnier, reste à tes formes.

arma chevaliers, à cette occasion, Ruthwen, Lesslie et Hepburn, vaillants anglais qui étaient à son service.

Comme on approchait de l'automne, Gustaf-Adolphe mit ses troupes en quartiers d'hiver, et confia à Oxenstjerna le gouvernement civil et militaire de la Prusse, avec Herman Wrangel et Thurn sous ses ordres. Johan Banér commandait à Dantzickerhaupt, et Alexandre Lesslie à Pillau. Le 18 octobre, le roi mit à la voile de cette dernière ville, et débarqua le 20 à Œland.

Lors de la diète qui fut assemblée à Stockholm, Gustaf-Adolphe arma chevaliers, en présence des États, Nils Brahe et Erik Soop, en récompense de la valeur qu'ils avaient montrée, et l'été suivant il célébra les noces de Pehr et de Nils Brahe.

CHAPITRE XXI

La mort de Nils Stjernskœld.

Nils Stjernskœld, que son abnégation de lui-même près de Dunamunde avait rendu célèbre, fut si grièvement blessé au siége d'Iwanogrod, que pendant plusieurs années il ne put se passer de béquilles. Cet accident ne l'empêcha point de prendre une part très-active, comme feld-maréchal, à la guerre contre le Danemarck. Il chassa l'ennemi des retranchements de Ryssby, en novembre 1611, accompagna Gustaf-Adolphe lors de son invasion en Scanie, durant l'hiver de 1612, défendit immédiatement après la Smolande, et conduisit des troupes, cette même année, dans la Gothie occidentale. Il devint sénateur, puis gouverneur de Jœnkœping, fut envoyé en Hollande pour faire des enrôlements, et enfin nommé commandant de la Livonie. Les échecs dont il fut redevable à la perfidie de Farensbach, les fatigues de la

guerre, les incommodités causées par ses anciennes blessures, finirent par le fatiguer de la vie des camps. Stjernskœld était d'un caractère naturellement emporté, et regardait Gustaf-Adolphe comme un adolescent à peine majeur, à l'égard duquel il n'était point nécessaire de mesurer ses paroles ni ses actions. Il lui écrivit donc très-laconiquement pour demander sa retraite, se proposant, dans tous les cas, sa requête agréée ou non, d'abandonner l'armée. Gustaf-Adolphe répondit avec une gravité tout à fait inattendue pour Stjernskœld : « Nous ne sommes pas médiocrement surpris de votre lettre inconsidérée. Apprenez que si vous avez le malheur de quitter l'armée sans notre autorisation, nous vous ferons rendre un compte sévère de votre conduite. Nous ne sommes pas disposé à souffrir des paroles de cette espèce, et encore moins des actions en harmonie avec elles, de la part de nos serviteurs, surtout lorsque nous n'avons donné aucun ordre contraire aux devoirs de la charge pour laquelle vous recevez un traitement annuel. Nous n'avons pas besoin de généraux seulement pour passer des revues à cheval; mais ils doivent être prêts, si la nécessité l'exige, à défendre la patrie avec nous, et en outre à obéir ponctuellement à nos ordres, s'ils ne veulent encourir notre disgrâce. » Dans le premier moment de sa colère, Stjernskœld voulut quitter le service; mais, reconnaissant bientôt son tort, il demanda et obtint le pardon du roi.

Le courage intrépide de Stjernskœld, la jovialité de son humeur, le faisaient du reste aimer de Gustaf-Adolphe; on raconte à ce sujet l'anecdote suivante. Dans les premières années du règne de ce prince, la reine douairière Christine donna une fête à l'occasion d'un événement heureux; le roi et Stjernskœld y assistèrent ainsi que le duc Jules-Henri de Saxe-Lauenbourg. Les désordres de ce dernier avaient inspiré à Gustaf-Adolphe un mécontentement égal à la bienveillance

qu'il portait à Stjernskœld. Le général prit part aux danses, malgré ses jambes raidies par les balles et les coups de sabre. Le duc de Saxe ne cessait de tourner en ridicule le vieux guerrier mutilé, et finit par placer son pied de manière à le faire tomber. Gustaf-Adolphe, debout près de lui, ayant remarqué cette intention, donna au même moment un soufflet si énergique à Jules-Henri, que le sang lui jaillit par le nez. Un duel de nuit entre le roi et le duc s'ensuivit; mais on n'a d'autres détails à ce sujet, sinon qu'Axel Oxenstjerna réussit enfin à opérer une réconciliation. Jules-Henri retourna de suite chez lui, et quelques historiens croient que ce soufflet coûta plus tard la vie à Gustaf-Adolphe.

Stjernskœld suivit le roi dans ses campagnes de Poméranie, et eut souvent, comme vice-amiral, le commandement sur mer. Lorsque le roi retourna en Suède, dans l'automne de 1627, Stjernskœld reçut l'ordre de rester, avec une partie de la flotte, devant Dantzick, et de bloquer ce port. Il remplit sa mission, mais elle le fit beaucoup souffrir sous le rapport de la pénurie des vivres et des tempêtes d'automne continuelles et violentes dont il fut assailli. Dans le courant de novembre, il renvoya l'un après l'autre en Suède ses plus faibles navires, et ne conserva à la fin que six vaisseaux de ligne. Dans l'intervalle, les habitants de Dantzick avaient équipé une flotte de dix vaisseaux, dont le commandement fut confié à Arendt Dukman, qui était un Danois brave et très-habile marin. Le 18 novembre, il fit sortir cette flotte de l'embouchure de la Vistule, et ne trouva devant lui que deux des vaisseaux suédois, le *Chasseur*, commandé par Stjernskœld en personne, et le *Soleil;* les quatre autres vaisseaux étaient plus loin, près de Hella; le vent contraire et la bonace les empêchèrent de venir au secours du *Chasseur* et du *Soleil*. Les Suédois, ayant de meilleurs canons, se défendirent avec énergie tant que le

combat eut lieu à distance ; les Polonais firent cette remarque, s'approchèrent, serrèrent quatre navires autour de chaque vaisseau suédois. Alors eut lieu un combat meurtrier : c'était une lutte de vie ou de mort entre Dukman et Stjernskœld. Celui-ci reçut deux coups de mousquet, l'un au cou et le second dans le dos ; mais il n'en continua pas moins à se défendre contre l'ennemi, qui pénétrait de toutes parts sur le *Chasseur*. Le *Soleil* allait être pris, quand son commandant, voyant l'impossibilité de résister davantage, mit le feu à la sainte-barbe et se fit sauter ainsi que les ennemis dont son bord était couvert. Tout étant perdu, Stjernskœld ordonna à son valet de mettre également le feu aux poudres. « Ces Philistins mourront avec moi, » dit-il comme autrefois Samson. Le valet courut, avec une mèche allumée, pour exécuter cet ordre, mais il eut en route la tête emportée par un boulet de canon. Un autre boulet emporta le bras droit de Stjernskœld, et renversa l'amiral sans connaissance sur le pont, après quoi l'ennemi s'empara du vaisseau. Peu d'instants après, Stjernskœld rendit le dernier soupir ; mais il ne mourut pas sans vengeance : le vaillant Dukman avait aussi succombé, et avec lui quatre cents hommes. Les équipages des vaisseaux suédois ne se montaient pas à mille hommes. Le *Chasseur* fut conduit en triomphe à Dantzick. Le corps de Stjernskœld, après avoir été déposé dans la cathédrale, avec tous les honneurs dus à son grade, fut ensuite rendu aux Suédois et inhumé dans l'église de Gilberga en Sudermanie (1).

Nils Stjernskœld eut de sa femme, Madeleine Stackelberg, quatre fils. Les trois premiers furent tués, jeunes encore, au service de la patrie. Klas Stjernskœld, le dernier de ces

(1) Archives du royaume. Lettre du grand chancelier Axel Oxenstjerna, 1614-1645. Axel Oxenstjerna au sénat de Dantzick. Elbingen, 26 novembre et 2 décembre 1627. Réponse du sénat. Dantzick, 10 décembre 1627.

quatre frères, fut élevé à la dignité de baron, en considération des services de ses ancêtres. Les armoiries qu'il prit à cette occasion rappellent les exploits de son père. Dans l'un des champs on voit le vaisseau le *Chasseur* enveloppé d'un nuage de fumée; dans le second et sur le casque, est le bras emporté de Stjernskœld, tenant encore, à l'heure de la mort, le glaive qui combattit pour la couronne suédoise.

CHAPITRE XXII

La campagne de 1628.

Gustaf-Adolphe était arrivé à Pillau avec des renforts, dès le 13 mai 1628, et il y concerta, avec le grand chancelier, son plan de campagne. Le roi marcha vers Dantzickerhaupt, où il se réunit à Johan Banér; il espérait pouvoir châtier Dantzick avant l'arrivée des secours promis par les Polonais, toujours lents, suivant leur habitude. Gustaf-Adolphe réussit à transporter ses troupes et de l'artillerie au delà d'un grand marais, et à les établir dans les environs de la ville. Les Suédois s'emparèrent aussi de plusieurs vaisseaux dantzickois. Mais une pluie violente, commencée le 10 juin, continua à tomber jusqu'à la fin de juillet; rien de pareil n'avait été vu depuis plusieurs générations. Les alentours de Dantzick, bas et marécageux de leur nature, furent entièrement submergés, ce qui força les Suédois à s'éloigner. Quelques troupes établies sur une hauteur se trouvèrent entièrement séparées de l'armée, et le roi éprouva beaucoup de difficultés à leur faire parvenir les vivres nécessaires jusqu'au moment où l'on put les ôter de cette fâcheuse position. L'armée suédoise fut donc obligée de se retirer vers son ancien camp de Dirschau, et Dantzick fut sauvée une troisième fois.

Les premiers jours du mois d'août amenèrent une saison plus favorable; mais, Koniecpolsky et l'armée polonaise ayant eu le temps d'arriver, Gustaf-Adolphe ne pouvait, en leur présence, rien faire d'important contre Dantzick ; il chercha inutilement à mesurer ses forces contre celles de l'ennemi.

Au début de cette guerre, et surtout sous le règne de Charles IX, les Polonais se regardaient dans toutes les armes comme très-supérieurs aux Suédois, et ils l'étaient en effet. Après la prise de Riga, ils commencèrent à reconnaître que les Suédois les avaient dépassés dans l'art des siéges, mais ils conservaient la certitude de les vaincre en rase campagne. Après celle de 1626, et surtout après le combat de Mewe, les gens raisonnables furent obligés de convenir que l'infanterie suédoise était supérieure à l'infanterie polonaise. A la suite des combats de Dirschau, en 1627, on fit la même remarque pour la cavalerie, et les Polonais virent disparaître avec douleur leur ancienne supériorité; cependant, grâce à la vitesse de leurs chevaux, ils avaient encore un avantage incontesté dans les surprises, et dans ce qu'on appelait la petite guerre. L'habile Koniecpolsky évita donc avec le plus grand soin une bataille décisive, et s'appliqua à nuire aux Suédois en gênant leurs approvisionnements et en maraudant. Gustaf-Adolphe résolut alors de pénétrer plus avant dans le pays pour y trouver des contrées que la guerre n'avait point encore ravagées, des vivres pour ses troupes, pour effrayer les Polonais et forcer Koniecpolsky à combattre. Le 8 août fut un jour de prières générales pour l'armée, et le lendemain au matin elle se mit en marche. Les forces des Suédois se montaient à quinze mille hommes, commandés par le roi en personne. Il avait sous ses ordres Herman Wrangel, Oke Tott, Banér, les deux Thurn, Didrich Falkenberg, Teuffel, Soop, Ruthwen, Hepburn, Torstensson, La Chapelle, etc. On suivit la rive orientale de la Vistule,

tandis que Koniecpolsky et les Polonais suivaient le bord opposé. Les Suédois s'emparèrent de Marienwerder, de Neuenbourg, d'Engelsbourg et autres villes et forteresses ; ils y firent un butin considérable dont une grande partie était due à Zacharie Pauli, colonel de la cavalerie de Sudermanie. Dès qu'on manquait de vivres, Pauli était envoyé à la recherche et revenait rarement sans plusieurs chariots remplis de pain et quelques centaines de bêtes à cornes, pris dans les lieux mêmes où les maraudeurs n'avaient rien trouvé. Teuffel, Soop et Hepburn avaient des escarmouches fréquentes avec l'ennemi. Lorsque le roi fut devant Graudentz, un renfort considérable le rejoignit. Le roi de Danemarck ayant congédié le Rhingrave Otto-Louis et le colonel Baudis, ils passèrent en Prusse avec leurs soldats pour se mettre au service de Gustaf-Adolphe. Le courage des Suédois en fut augmenté ; ils marchèrent droit sur la ville de Strasburg (1) et en commencèrent le siége. Koniecpolsky y envoya des secours, mais ils furent bientôt dispersés. Une partie des fortifications croula sous les coups de canon ou par les effets de la mine. Lamontaigne, qui commandait dans la ville, manquant de munitions, fut obligé de capituler le 24 septembre, en promettant de livrer la citadelle le lendemain, à condition que la garnison sortirait avec les honneurs de la guerre. Mais, le jour suivant, quelques troupes polonaises vinrent mettre le trouble dans le camp suédois, et réussirent à introduire de la poudre dans la citadelle. Les Polonais prétendirent que Lamontaigne devait rompre la capitulation, cette poudre lui donnant le moyen de se défendre encore. Lamontaigne refusa de manquer à une parole donnée, d'autant plus que deux officiers avaient été envoyés comme otages. A l'heure convenue, la citadelle fut

(1) Petite ville de Prusse. (TRAD.)

livrée aux Suédois, et la garnison se rendit au camp polonais, où Koniecpolsky fit à l'instant punir de mort le commandant Lamontaigne, qui ne s'était point défendu assez longtemps.

Les Polonais avaient tellement épuisé les vivres à Strasburg, que l'armée suédoise se vit dans la nécessité d'envoyer fort loin pour en trouver. Didrich Falkenberg et Baudis, à la tête d'un détachement considérable, avaient été chargés de faire des approvisionnements. Ils parcoururent la Mazowie et la Pologne intérieure, pays qui n'avaient pas vu l'ennemi depuis des siècles, et répandirent la terreur jusque sous les murs de Varsovie. Cette ville songea à se mettre en défense. Le starost et le bourgmestre passèrent en revue la garde bourgeoise, et allèrent ensuite à l'arsenal; mais dans le moment où ils y entraient le plafond tomba, tua beaucoup de personnes et en blessa encore davantage. On tira le bourgmestre et le starost, fort maltraités, de dessous les décombres. Le peuple regarda cet événement comme un présage funeste; l'effroi général en fut tellement augmenté, qu'un grand nombre de personnes se retirèrent dans les provinces les plus reculées du royaume. Falkenberg avait fait un butin considérable qu'il parvint à rapporter au roi.

Les pluies d'automne, en se prolongeant, occasionnèrent une humidité fort nuisible à la santé des troupes, et les vivres n'étant plus régulièrement distribués, il en résulta des maraudages qui affaiblirent la discipline. L'armée suédoise avait donc beaucoup souffert. Un grand nombre de soldats étaient morts, un plus grand nombre encore fort malades, et tout le reste très-affaiblis. Gustaf-Adolphe se décida, malgré toutes les représentations de son beau-frère, à mettre de bonne heure ses troupes en quartiers d'hiver dans la Prusse brandebourgeoise, qui avait été ménagée jusqu'à ce jour. Teuffel et Thurn furent chargés du commandement de

Strasburg; après quoi le roi partit, le 30 septembre, et longea les côtes. Koniecpolsky le suivit, eut le bonheur de le surprendre près d'Osterrode, et de faire prisonnier Baudis avec quelques cavaliers. Après cet exploit, la guerre cessa, et les deux armées entrèrent dans leurs quartiers d'hiver. A la fin d'octobre, le roi retourna en Suède.

CHAPITRE XXIII

Combat de Gorzno.

En quittant la Prusse, Gustaf-Adolphe avait laissé, comme de coutume, le commandement supérieur à Axel Oxenstjerna. Koniecpolsky s'était éloigné de son côté, et fait remplacer par Stanislas Potocki. Celui-ci commença le siége de Strasburg; il espérait une prompte réussite, la garnison manquant de tout. L'un des commandants, Thurn, avait succombé à l'épidémie régnante, et Teuffel avait été appelé à Elbing. Leur successeur, le major Wildenstein, se défendit cependant avec énergie, mais il expédia message sur message vers Axel Oxenstjerna pour demander du secours. Le grand chancelier lui envoya huit mille hommes, sous les ordres du feld-maréchal Herman Wrangel. Cette troupe se mit en marche le 25 janvier, en passant par Dollstad, Salfeldt, Osterrode, puis en suivant la rive méridionale du Dribentz, afin de trouver plus facilement des vivres dans la Michelavie, qui avait été moins pillée que le reste. Cette marche des Suédois fut si rapide et si inattendue, qu'il fut impossible à l'ennemi de réunir ses forces pour l'empêcher; dès Osterrode il avait essayé d'inquiéter les Suédois par de petites attaques, mais il était presque toujours battu. Quand Potocki fut enfin parvenu à rassembler un nombre assez considérable de troupes, il s'établit près du village de Gorzno, à

deux milles de Strasburg. Il se trouvait là un endroit fort difficile à passer pour les Suédois, séparés de Gorzno et de Strasburg par la Printzel, rivière qui vient de la Pologne et se jette dans le Dribentz, un peu au-dessous de Strasburg. Cette rivière, quoique l'une des moins considérables de la contrée, est très-rapide, très-profonde, gèle rarement, et de plus ses deux rives sont bordées de marais très-étendus. A Gorzno, ses bras forment une petite île; deux ponts offrent le seul moyen de la traverser : en cet endroit la rive est haute, habitée et couverte de bois, de sorte que les Polonais, doublement protégés, avaient une excellente occasion pour empêcher les Suédois de passer. Ils avaient rompu le premier pont et placé des soldats sur le second, dans les maisons et dans les taillis. Les Suédois arrivèrent le 1er février dans l'après-midi; Wrangel trouva que le passage était difficile, et envoya à la découverte pour en chercher un autre; mais ce fut inutilement, à cause des marais et de la rivière qui n'était pas gelée. Mais ici, comme dans toute cette campagne, une ardeur belliqueuse extraordinaire se manifesta chez l'armée suédoise. Oxenstjerna avait donné l'ordre de combattre, si c'était nécessaire, pour délivrer Strasburg; Wrangel se décida donc à faire une tentative pour passer le fleuve. Axel Lilje et ses Bothniens orientaux rétablirent pendant la nuit le pont qui avait été rompu, et le lendemain, de bonne heure, 2 février, les Suédois tentèrent le passage. Teuffel était au centre, Axel Lilje et Ramsay aux deux ailes. Les pièces de campagne et la mousqueterie suédoise commencèrent l'attaque; les Polonais y répondirent du bois et du village; mais lorsque les Suédois pénétrèrent plus avant, les Polonais abandonnèrent cette position avantageuse et se retirèrent vers leur corps d'armée principal; les Suédois purent donc traverser le fleuve sans empêchement; avec artillerie et bagages. De l'autre côté du bois était une grande plaine où Potocki

avait rangé son armée en bataille. On lui conseillait d'attaquer les Suédois près de la rivière, avant qu'ils eussent eu le temps de rétablir l'ordre nécessairement troublé par le passage qu'ils venaient d'effectuer; mais Potocki répondit : « qu'une escarmouche de cette espèce serait peu utile et peu glorieuse. Il préférait attendre que toute l'armée ennemie eût traversé la rivière, afin de la détruire d'un seul coup, sans lui laisser le loisir de se ranger en bataille. »

Mais Wrangel avait tout prévu et donné à l'avance des ordres précis. Les Suédois étaient bien exercés et prompts dans leurs mouvements, en sorte qu'à l'instant où il s'y attendait le moins, Potocki vit toute l'armée suédoise rangée en bataille et en meilleur ordre que lui. L'aile gauche était commandée par Ehrenreuter, le centre par le rhingrave, et l'aile droite par Teuffel. La réserve, avec Baudis, Liljehœk et Pauli, était en marche. Tous les Suédois, officiers et soldats, étaient animés de la plus grande ardeur, et le feu commença bientôt, d'abord avec les canons, puis avec les fusils; on restait cependant de part et d'autre à une certaine distance. Wrangel, voyant que l'ennemi se disposait à livrer une bataille dans les règles, se proposait d'attendre la réserve; mais l'impétuosité de Teuffel ne lui permit pas d'effectuer ce dessein. Il y avait près de là un village dont la possession parut importante à Teuffel; il ordonna à quelques mousquetaires de s'en emparer. Les Polonais virent ce mouvement et en devinèrent le motif; ils envoyèrent de ce côté un escadron de huzards pour s'y opposer. Ceux-ci furent accueillis par une violente décharge de mousqueterie; mais ayant été secourus, Teuffel et son infanterie commencèrent à se trouver fort pressés; les huzards polonais rompirent ses rangs plusieurs fois. Streuff et Hans Wrangel, qui étaient les plus rapprochés de Teuffel, coururent à son aide avec leur cavalerie : un combat très-vif s'engagea sur ce point. Les cavaliers al-

lemands de l'armée polonaise ne tardèrent point à fuir; mais les huzards se défendirent vaillamment, et dans la vivacité de cette lutte, amis et ennemis furent bientôt confondus sans ordre. Tout le reste de l'armée regardait ce combat avec une anxiété silencieuse. Les huzards étaient l'élite des troupes polonaises; Teuffel et le régiment jaune commençaient déjà à jouir d'une grande renommée parmi les Suédois. Enfin on vit sortir de cette masse confuse les huzards qui fuyaient; ils n'avaient pu résister aux attaques réunies de la cavalerie et de l'infanterie suédoises. La terreur se répandit alors dans le reste de l'armée polonaise, et sa cavalerie fit un mouvement pour se retirer. Il avait fallu les ordres les plus positifs de Wrangel pour contenir jusque-là l'impatience du rhingrave; mais, lorsqu'il vit l'ennemi commencer sa retraite, il se mit à sa poursuite avec ses cavaliers, sans attendre l'ordre du général en chef. Il détermina ainsi la fuite de toute la cavalerie polonaise; l'infanterie, abandonnée, suivit en partie cet exemple, et le reste se rendit. La poursuite de la cavalerie ennemie se prolongea tout le long du champ de bataille. Les Polonais essayèrent plusieurs fois de se rallier, mais ils étaient aussitôt dispersés par les Suédois en bon ordre. Il en fut de même pendant deux milles, jusqu'à un bois qui terminait la plaine. Les Polonais laissèrent quinze cents morts sur le champ de bataille; cinq cents prisonniers, quatre canons et tous les bagages devinrent la proie des vainqueurs. La route de Strasburg était libre, et Wrangel établit son quartier général à Gorzno, dans la maison où Potocki avait eu le sien la nuit précédente.

Le jour suivant, Strasburg fut pourvue de vivres, et sa garnison reçut des renforts. Wrangel marcha ensuite vers Thorn, afin de s'emparer par surprise de cette place importante; il fut sur le point de réussir, car la garnison était très-faible. Les faubourgs et les ouvrages extérieurs tombè-

rent de suite au pouvoir des Suédois. Mais Denhoff, colonel polonais, avait prévu cette attaque en apprenant la première nouvelle du combat de Gorzno, et s'était dirigé avec la plus grande hâte vers Thorn, où il arriva deux heures avant les Suédois. Wrangel ne tarda point à s'apercevoir que son coup de main était manqué ; la rapidité de sa marche l'avait empêché d'apporter les munitions nécessaires pour un siége. Ensuite ses chevaux étaient fatigués, et les cavaliers chargés de butin, impatients de retourner chez eux, commençaient déjà à s'éloigner secrètement de l'armée. Wrangel brûla les faubourgs, dévasta les environs et retourna dans ses quartiers d'hiver. Il était de retour à Elbingen le 13 février ; son expédition n'avait duré que trois semaines.

Afin d'empêcher les Polonais de venir au secours de Potocki, Oxenstjerna avait chargé Johan Banér et Érik Soop de donner des alertes continuelles aux troupes que l'ennemi avait dans la Pomérellie.

CHAPITRE XXIV

Les combats près de Stum.

L'entêtement que Sigismond mettait à continuer la guerre se fondait particulièrement sur les secours qu'il espérait obtenir des puissances étrangères. Durant plusieurs années, l'Espagne et l'Autriche avaient promis de l'aider à reprendre la couronne de Suède; la première s'était chargée d'équiper une flotte dans ce but, et la seconde de fournir une armée auxiliaire de vingt mille hommes; mais jusque-là elles s'étaient bornées aux promesses, étant séparément occupées de leurs propres affaires. Vers ce temps, l'Autriche ayant forcé le roi de Danemarck à faire la paix, et la plupart des États allemands à se soumettre, une partie des troupes impériales

maintenant disponibles furent destinées à la Pologne, pour aider Sigismond à chasser Gustaf-Adolphe.

Dès l'année 1590, les Polonais n'avaient pas vu sans méfiance l'étroite alliance de leur souverain avec l'Autriche; ils redoutaient déjà cette puissance voisine, et refusèrent aussi longtemps que possible de recevoir des auxiliaires envoyés par elle. Cependant la grande perte qu'ils avaient éprouvée à Gorzno les força enfin à donner leur consentement. Dix mille impériaux devaient entrer en Pologne, à condition qu'ils seraient sous les ordres de Sigismond; la couronne polonaise se chargeait de leur entretien et de leur solde, et l'on convint également que ces auxiliaires n'occuperaient jamais ni ville ni village, excepté Thorn, où ils pourraient se réfugier dans le cas d'une défaite.

Les Espagnols, et surtout l'habile général Spinola, ne tardèrent point à reconnaître le danger dont les hautes facultés de Gustaf-Adolphe menaçaient l'empereur; c'est pourquoi ils engagèrent ce dernier à envoyer vingt-cinq mille hommes en Pologne. Mais la cour d'Autriche, enorgueillie par ses nombreuses victoires, regardait avec mépris les Suédois et leur *roi de neige;* on appelait ainsi Gustaf-Adolphe. On pensa que dix mille hommes suffisaient pour le chasser de la Prusse.

Wallenstein, de son côté, désirait la paix, afin de prendre tranquillement possession du duché de Mécklembourg qu'on venait de lui donner; il voulait donc retenir Gustaf-Adolphe en Prusse aussi longtemps que possible. Dans ce but il équipa avec beaucoup de bonne volonté les troupes demandées, et en donna le commandement à Arnheim, son ami. « Allez en Prusse, lui écrivit-il, et chassez le roi de neige; si vous ne réussissez pas, faites-lui mes compliments, en lui annonçant ma prochaine arrivée. » Cependant Arnheim, ne trouvant pas cette commission facile à remplir, aurait voulu

s'en dispenser; mais il n'osa manquer à l'ordre précis de Wallenstein, et traîna l'expédition en longueur, dans l'espoir qu'une trêve ou un changement quelconque le délivrerait d'une mission aussi délicate. L'empereur et Wallenstein le pressaient en lui écrivant lettre sur lettre, de sorte que vers le milieu de mai 1629, il fut obligé de commencer cette campagne si redoutée. Il passa la Poméranie en Pomérellie, et se réunit à Graudenz avec Koniecpolsky. Gustaf-Adolphe fit demander à Wallenstein pourquoi l'empereur envoyait des troupes contre lui, puisqu'il n'avait rien fait pour le mériter. Wallenstein répondit froidement : « L'empereur a plus de troupes qu'il ne lui en faut; il a donc licencié quelques régiments, en leur permettant d'entrer au service de son ami le roi de Pologne; il n'a plus d'ordres à leur donner. »

Aussitôt après le combat de Gorzno, Oxenstjerna conclut une trêve avec les Polonais jusqu'au 1er juin 1629. Huit jours avant qu'elle fût expirée, Gustaf-Adolphe était arrivé à Elbingen avec des renforts. Son dessein était de porter cette année le théâtre de la guerre en Allemagne, et de se borner à la défensive en Prusse; c'est pourquoi il n'avait pas amené un nombre considérable de troupes. La première nouvelle qu'il apprit en entrant dans Elbingen fut celle de l'approche des troupes auxiliaires impériales. Toute la journée du lendemain de son arrivée il la passa enfermé avec Oxenstjerna, et à la suite de ces délibérations il prit les mesures suivantes : les régiments de Torstensson, de Ruthwen et quelques autres troupes furent placés près de Dirschau, une autre division fut établie à Montauerspitz, et le corps d'armée principal, sous les ordres de Herman Wrangel, près de Marienbourg; ces trois divisions étaient dans des camps bien fortifiés, qui communiquaient ensemble par des ponts. Moyennant ces dispositions, les Suédois dominaient la Vistule, ils pouvaient faciliter leurs approvisionnements, entra-

ver ceux de l'ennemi, et se prêter un secours mutuel quand ils le voulaient. En même temps des ordres furent envoyés à plusieurs régiments qui étaient en Livonie, pour hâter leur arrivée.

Vers le milieu de juin, le roi s'avança avec de la cavalerie du côté de Marienwerder. Koniecpolsky et Arnheim, qui surveillaient les mouvements des Suédois, résolurent de les surprendre. Gustaf-Adolphe devina leur intention et commença à se retirer vers Honigsfelt et Stum. Il y avait dans la forêt qui se trouvait entre ces deux villes un passage fort difficile, et dont les généraux polonais connaissaient l'importance. Gustaf-Adolphe envoya le rhingrave et deux régiments de cavalerie pour occuper cet endroit; mais Koniecpolsky l'avait prévenu en marchant toute la nuit, de sorte que les Croates commençaient déjà à s'y retrancher quand le rhingrave se présenta. L'infanterie le suivit de près, et s'arrêta non loin du passage, mais la cavalerie fut envoyée en avant. Les ordres que le rhingrave avait reçus de Gustaf-Adolphe portaient de ne pas attaquer les Polonais s'ils étaient maîtres du passage; mais la vue de l'ennemi lui fit tout oublier; il se précipita en avant. Koniecpolsky fit un mouvement en arrière et l'attira ainsi dans une embuscade. Le combat fut très-vif, mais court; deux cents Suédois furent sabrés, cinq drapeaux tombèrent au pouvoir de l'ennemi, le rhingrave et ce qui restait de sa troupe eurent une peine extrême à se faire jour à travers les Polonais, qui les enveloppaient.

Gustaf-Adolphe arriva dans ce moment avec le reste de sa cavalerie. Les cavaliers polonais et allemands s'étaient également réunis en nombre supérieur; aussi brûlaient-ils du désir d'attaquer. Arnheim voulait attendre l'infanterie; mais Koniecpolsky, qui comptait principalement sur sa cavalerie, donna l'ordre de commencer le combat. Il fut d'une extrême

violence. Les Suédois étaient moins nombreux, moins exercés, et plus mal montés que l'ennemi; mais leur courage était sans égal, et l'issue de cette rencontre ne fut pas longtemps douteuse. Les chefs eux-mêmes se précipitèrent dans la mêlée; Koniecpolsky, fait prisonnier, fut délivré. Gustaf-Adolphe courut encore plus de dangers. Dans l'ardeur du combat, il se trouva seul au milieu d'un groupe de Croates qui ne le connaissaient pas, et le firent prisonnier. Un cavalier suédois s'en aperçut, et lui tendit à la dérobée un pistolet, en disant : « Tiens, camarade. » Le roi saisit le pistolet, envoya une balle à l'un des Croates, frappa le second au visage avec la crosse, et, grâce à l'assistance du cavalier suédois, il se dégagea, mais seulement pour un instant. Un cavalier ennemi l'ayant pris par son baudrier, l'entraînait, et le roi n'eut d'autre ressource que de passer le baudrier par-dessus sa tête; ce mouvement fit tomber son chapeau, mais Gustaf-Adolphe échappa à ce danger. Un moment après, un troisième Croate le saisit par la main droite, et se disposait à le frapper mortellement, lorsque Érik Soop survint et tua le Croate d'un coup de pistolet. Ce colonel était accompagné de ses cavaliers de la Gothie occidentale, ils servirent d'escorte au roi pour retourner vers l'armée. La nuit empêcha de décider à qui appartenait la victoire; mais Gustaf-Adolphe jugea à propos de profiter des ténèbres pour se retirer dans les murs de Marienbourg. Il apportait dix-neuf drapeaux ennemis et en avait perdu onze, dix canons, et le champ de bataille où l'ennemi resta. « Jamais, dit Gustaf-Adolphe, je ne me suis trouvé dans un bain plus chaud que celui-là; cependant je suis bien aise d'avoir eu l'occasion de faire connaissance avec les troupes impériales. »

Après cette rencontre, Gustaf-Adolphe fit venir plusieurs régiments, ce qui ne l'empêcha point de rester tranquille dans ses retranchements, et de se borner à défendre sa posi-

tion près de Marienbourg, de Montauerspitz et de Dirschau. Mais, sur la nouvelle de l'avantage remporté à Stum par les Polonais, Sigismond se hâta d'arriver au camp avec ses deux fils et des renforts considérables, pensant que le moment était venu de chasser son ennemi redouté. Il envoya, tantôt Koniecpolsky, tantôt Arnheim, attaquer Marienbourg ou Montauerspitz, mais ils furent toujours repoussés avec de grandes pertes. Ces escarmouches, plus ou moins importantes, furent répétées pendant assez longtemps, et finirent par avoir lieu presque tous les jours, mais au désavantage des Polonais, qui perdirent de cette manière plus de quatre mille hommes. Arnheim, mécontent dès le début de cette campagne, donna sa démission. Les Polonais, le soupçonnant d'être le partisan secret de la maison de Brandebourg, hâtèrent son éloignement. Il fut remplacé par le duc Jules-Henri de Saxe-Lauenbourg; mais les affaires empirèrent sons son commandement, et le trouble, la discorde, se mirent entre les Polonais et les Allemands. Cette masse d'hommes agglomérés sur un seul point occasionna la disette, des maladies, et produisit enfin la peste. Sigismond et ses fils partirent; l'armée se dispersa à mesure que la peste étendait ses ravages : ils furent affreux; des villages et des camps régimentaires en furent dépeuplés.

Les Suédois, bien approvisionnés, bien logés dans les villes, souffrirent beaucoup moins des épidémies régnantes. Cette campagne, dont les commencements avaient eu pour eux une apparence si menaçante, se termina par la dispersion complète de l'armée polonaise et impériale. C'est à la peste que les Suédois durent leurs plus grandes pertes.

CHAPITRE XXV

Trêve de Stumsdorf.

La peste, en se répandant des camps en Pologne et jusqu'à Varsovie, exerça partout d'effroyables ravages. La répugnance des Polonais pour cette guerre, si nuisible à leur pays sous bien des rapports, prenait des accroissements continuels ; ils manifestaient de plus en plus leur mécontentement, et demandaient la paix avec obstination. Ils étaient entretenus dans ces sentiments par M. de Charnacé, envoyé de France, qui s'efforçait de démontrer clairement à Sigismond « combien il serait difficile, pour les forces considérables de l'Autriche, et à plus forte raison pour celles de la Pologne, de détrôner un prince jeune, victorieux, aimé de ses sujets comme Gustaf-Adolphe. Il était donc beaucoup plus raisonnable de s'assurer au moins de la succession au trône en Pologne, et de chercher, dans ce but, à reconquérir l'amour du peuple par les bienfaits de la paix. Il ne fallait pas trop écouter l'empereur, qui voulait seulement occuper Gustaf-Adolphe aux dépens de la Pologne, jusqu'au moment où il serait parvenu à soumettre toute l'Allemagne. Ensuite viendrait le tour de la Suède et peut-être de la Pologne elle-même ; l'esprit de conquête était le seul moteur de l'empereur, et son affection pour la religion catholique un voile dont il le couvrait. » Ces discours firent impression sur Sigismond. Tous ceux qui jusqu'à ce jour s'étaient prononcés en faveur de la paix étaient des protestants ; on pouvait, comme tels, les soupçonner de partialité. Charnacé, au contraire, était catholique, et connaissait à fond l'art d'inspirer la confiance.

A Gustaf-Adolphe, au contraire, Charnacé parlait « de

l'orgueil insultant de l'empereur et de Wallenstein, du joug que l'Autriche avait déjà imposé à l'Allemagne, et dont elle menaçait toute l'Europe. Une gloire immortelle attendait celui auquel on serait redevable de la délivrance de l'esclavage spirituel et temporel. Pour trouver le loisir de remplir cette tâche, il fallait, aussitôt que possible, terminer une guerre comparativement sans importance, et ne pas tenir avec trop de rigueur aux petites choses! » La dernière partie de ces exhortations fut soutenue par Axel Oxenstjerna; le roi s'obstinait à la possession de quelques villes prussiennes. Le grand chancelier, ami de sa patrie et du roi, lui représenta avec franchise la faute qu'il commettait, et lui rappela l'exemple de Jean III, qui, pour défendre un vain titre, s'attira, ainsi qu'à son royaume, les malheurs d'une guerre prolongée. Ces représentations ne restèrent pas sans effet. Sous la médiation de Charnacé, des envoyés de la Hollande, de l'Angleterre et du Brandebourg, les négociations commencèrent à Stumsdorf, village des environs de Stum. La Suède y était représentée par Axel Oxenstjerna, Herman Wrangel, et Johan Banér. La misère des Polonais, le désir d'en finir chez Gustaf-Adolphe, et l'activité de Charnacé, hâtèrent les travaux de cette conférence. On fut d'accord en cinq semaines sur des conditions qui eurent pour résultat une trêve de cinq ans. Sigismond conserva, il est vrai, le titre d'héritier de la couronne de Suède, mais il fut obligé de reconnaître Gustaf-Adolphe comme roi, et de lui donner tous les titres qui lui appartenaient. La Livonie et Riga, ainsi que les ports, si importants par leurs droits de douanes, de Memel, de Pillau, de Brauensberg et d'Elbingen, restèrent à la Suède.

CHAPITRE XXVI

Gustaf-Adolphe.

Ce prince avait bonne mine, une taille élevée; il était bien fait, mais il engraissa trop pendant les dernières années de sa vie; les chevaux les plus forts pouvaient seuls le porter pour une course un peu longue. Du reste, il était bien portant et vigoureux, actif et endurci aux fatigues. Le seul défaut physique dont il fût affligé était une vue basse. Sa tournure était noble, pleine de charme, son corps droit, et son menton un peu avancé. Ses cheveux courts et relevés sur le front étaient, ainsi que ses moustaches et sa royale, d'un blond jaune, c'est pourquoi on l'appela souvent le *roi d'or*. Son front et son nez étaient fortement bombés; ses yeux bleu clair exprimaient la franchise, et son visage conserva toujours les couleurs et la plénitude de la jeunesse Son regard, ses traits et toute sa personne offraient la réunion bien rare d'une affabilité douce, d'une gravité et d'une majesté toutes royales.

Peu d'individus ont été doués d'aussi grandes facultés que Gustaf-Adolphe. Son coup d'œil était rapide et profond, il saisissait de suite tous les détails d'une affaire, et souvent mieux, malgré sa jeunesse, que les hommes d'État blanchis par la politique et le travail. Il avait en même temps le don d'exprimer ses pensées sans préparations, avec une clarté et un charme particulier, augmenté encore par la douceur de sa voix et de son geste; ces qualités le rendaient, comme orateur, presque supérieur à son aïeul Gustaf Wasa. « Il en a vaincu autant par la parole que par le glaive, » disait-on.

Sa mémoire était forte; elle conservait, lorsqu'il fut par-

venu à l'âge d'homme, aussi bien que dans sa jeunesse, les noms des divers habitants de son royaume, de leurs lois, de toutes les sortes de sciences. Comme général, non-seulement il connaissait tous les chefs par leurs noms, mais encore les officiers des grades inférieurs, et même un grand nombre des soldats qui s'étaient distingués.

Une piété vive et sincère remplissait son cœur; elle se montrait dans ses paroles et dans ses actions. Il manquait rarement à la prière du soir, du matin, et jamais à l'office divin. Il lui était impossible de supporter les jurements, les discours légers et irrévérencieux sur les choses saintes. On le surprit souvent seul et lisant les saintes Écritures : « Je cherche, disait-il, à me fortifier, par la méditation de la sainte parole, contre les séducteurs pervers. Une personne de mon rang ne doit compte de ses actions qu'à Dieu, et c'est précisément cette indépendance qui entraîne dans beaucoup de tentations, contre lesquelles nous ne pouvons jamais être assez sur nos gardes. » Gustaf-Adolphe composa lui-même quelques-unes des prières que l'on récitait en campagne, et le célèbre psaume de guerre : « Malgré le fracas et les cris, » etc., est de lui (1). Un historien de ce temps s'exprime ainsi en parlant de Gustaf-Adolphe : « Ce prince

(1) Voici ce psaume :

1. « Malgré le fracas et les cris hostiles qui retentissent autour de toi, faible troupe, ne crains rien. Tes ennemis se réjouissent de ta perte ; mais leur joie n'aura pas de durée : ne laisse pas abattre ton courage.

2. « Ta cause est celle de Dieu, accomplis ta mission, remets-toi entre les mains du Seigneur, et tu ne redouteras aucun danger. On trouvera encore un Gédéon pour défendre avec énergie le peuple et la parole de Dieu.

3. « Nous espérons, par le nom de Jésus, que la violence et la ruse des impies produiront leur ruine et non pas la nôtre. Ils deviendront un objet de raillerie et de mépris. Dieu est avec nous, nous sommes avec lui : la victoire nous appartient. » (Trad.)

commence toutes ses entreprises par la prière, c'est pourquoi il les termine par des actions de grâce. »

La vie entière du roi fut le reflet de cette piété pure et fervente. Depuis son égarement avec Marguerite Cabeliau, on n'a jamais eu le moindre désordre à lui reprocher. L'amour de la table, du jeu, l'oisiveté, étaient pour lui des choses entièrement inconnues. Ses facultés extraordinaires l'élevaient au-dessus de son entourage et le rendaient inaccessible à l'envie, à la jalousie. La dissimulation ne lui était pas nécessaire, puisqu'il n'avait rien à cacher, et, ne commettant sciemment aucune injustice, il n'était pas méfiant. « Je puis, disait-il, dormir la tête appuyée sur les genoux de chacun de mes sujets. » Gustaf-Adolphe était avide de la gloire seulement, et la cherchait dans le triomphe de la vérité et dans la prospérité de la patrie. Il se montra surtout aimable dans ses rapports avec ses plus proches parents. Sa mère, la reine douairière Christine, avait anéanti les plus douces espérances de sa jeunesse; elle avait cherché à irriter contre lui Charles-Philippe, son jeune frère, et avait été en plusieurs circonstances la cause d'événements dangereux pour le royaume et désagréables pour le roi. Gustaf-Adolphe ne s'en conduisit pas moins envers elle avec la déférence filiale la plus profonde et la plus respectueuse, cédant à tous ses caprices quand ils ne compromettaient pas la prospérité de la patrie ou ses devoirs de roi. Il se fit des amis sûrs de ses deux rivaux les ducs Jean et Charles-Philippe, en les traitant toujours avec une amitié fraternelle des plus franches. Il fut fidèle à sa femme, et chercha autant que possible à dérober au public la connaissance des défauts de Marie-Éléonore. Sa conduite envers sa sœur la comtesse palatine Catherine, et envers son ami Axel Oxenstjerna, est un brillant exemple de ce que l'amour fraternel et une amitié inébranlable peuvent produire de plus beau.

Modèle d'une vie pure et sans tache, il ne pouvait endurer autour de lui des personnes de mœurs suspectes. Il repoussait avec mépris les commérages, les médisances; le jeu, l'ivrognerie, le libertinage, étaient bannis. Quelques jeunes seigneurs qui avaient commencé à se livrer au désordre furent à l'instant chassés de la cour; les autres se tinrent pour avertis. Le château royal de Suède n'était pas seulement l'une des résidences, de la gloire militaire, de l'instruction, du bon goût, mais aussi de la piété, de la justice et de la pureté des mœurs; si sa splendeur frappait les Suédois d'admiration, ils éprouvaient en même temps une vénération et un amour ardents pour tout ce que ses murs renfermaient de noble et de respectable. L'exemple donné de haut répandait son influence sur tout le royaume. Gustaf Wasa, Gustaf-Adolphe et les trois Charles, animés des mêmes sentiments, furent sous ce rapport les véritables pères de la patrie. Par leur manière de gouverner et par leur exemple, ils firent l'éducation des peuples confiés à leurs soins, et leur donnèrent l'habitude de l'énergie, de la gravité, de la vertu et de la loyauté, seules bases solides du bonheur réel des États comme de celui des particuliers.

Gustaf-Adolphe aimait la grandeur quand elle était une suite des qualités et des exploits personnels; il ne faisait aucun cas de celle qui résultait d'une magnificence et d'une splendeur frivoles. Il avait une extrême simplicité dans sa manière de vivre et dans ses vêtements, en campagne comme dans son palais; mais, lors des solennités publiques, il se montrait avec la pompe et la majesté que son rang exigeait.

Le roi détestait l'oisiveté et l'amour des plaisirs; le travail le trouvait infatigable. Dans son enfance, on le voyait souvent assis, un livre à la main, jusque fort avant dans la nuit. Il renonça de bonne heure à la chasse, aux parties de plaisir et autres distractions de ce genre, pour consacrer ses jour-

nées presque exclusivement aux affaires de l'État. Il voulait que les fonctionnaires fissent comme lui, et reprenait sévèrement, en personne, ceux chez lesquels il remarquait de la négligence. Ses paroles étaient énergiques comme son époque. Il menaçait les baillis de « perdre la tête ou d'avoir la corde au cou » ; on reconnaissait là le fils de Charles IX. Un officier avait été chargé de quelques travaux de fortifications, mais il apportait de la négligence et de la lenteur dans son travail. Le roi en manifesta son mécontentement, et l'officier dit, pour s'excuser, « que la terre, fortement gelée, avait empêché la bêche d'agir. » Le roi répliqua : « La terre est toujours gelée pour les cochons paresseux, » vieille expression en usage chez les paysans suédois, et dont son père, ses oncles et son aïeul avaient coutume de se servir en pareille circonstance.

Supérieur à toute faiblesse, à tout intérêt personnel, Gustaf-Adolphe n'avait aucune raison de redouter la justice. Lorsqu'il s'agissait de biens en litige, il paraissait lui-même comme partie devant les tribunaux, exigeait des magistrats que, sans égard pour sa personne, ils le jugeassent suivant les règles ordinaires, et les louait de leur conduite quand ils prononçaient un arrêt conforme aux lois, fût-il même désavantageux pour lui.

Gustaf-Adolphe aimait l'instruction et la lecture. Le cours de son éducation fut interrompu par son avénement au trône, et par sa participation aux affaires, du vivant même de son père. Cependant, dans les moments de loisir que l'administration du royaume lui laissait, il faisait venir son ancien précepteur J. Skytte, et avait recours à ses leçons. Xénophon, Sénèque, et surtout Hugo Grotius, étaient ses auteurs favoris. Il aimait aussi à s'occuper de l'histoire, qu'il appelait le « guide de la vie. » De toutes les sciences, c'est la métaphysique qu'il aimait le moins, par suite peut-être

des discours des philosophes de l'école de Skytte. Gustaf-Adolphe se distingua aussi comme écrivain ; ses vers, s'ils ne sont pas des chefs-d'œuvre, portent au moins l'empreinte de sentiments purs et élevés. Dans son tableau du règne de Charles IX, il est au contraire, sous le rapport de l'esprit et dans l'exposition du sujet, historien remarquable. Gustaf-Adolphe est, sans comparaison, le plus grand orateur de son temps.

Le roi était extrêmement affable et bienveillant ; quelques personnes l'en blâmaient, celles surtout qui ignoraient la faculté qu'il possédait de se livrer à l'intimité sans rien perdre de la majesté royale. Gustaf-Adolphe parlait volontiers et avec bonté, non-seulement aux individus les plus rapprochés de sa personne, mais encore au reste de ses sujets, quel que fût leur rang. On le voyait s'entretenir longuement, avec des fonctionnaires expérimentés, sur les attributions de leurs places dans les provinces ; avec des bourgeois considérés, des paysans, des cultivateurs, recueillant ainsi des renseignements précis sur l'état du pays, et donnant des conseils, des encouragements utiles. Il se montrait surtout plein de bonté pour les invalides. Plusieurs de ces vieux soldats furent placés comme trabans au château, et le roi passait rarement devant eux sans leur adresser une parole affectueuse. Le plus âgé de ces militaires était un vieillard à cheveux blancs ; il avait pris part dans sa jeunesse aux guerres de Gustaf Wasa contre les Russes. Le roi lui témoignait une prédilection toute particulière, s'asseyait souvent près de lui pour parler des anciens jours, du roi Gœsta (1) et de ses coutumes.

L'humeur emportée de Gustaf-Adolphe, et les vivacités qu'elle produisait, donnèrent lieu plusieurs fois à des

(1) Diminutif populaire du nom de Gustaf. (Trad.)

scènes fâcheuses. Il n'était pas rare, surtout dans sa première jeunesse, de le voir s'oublier en paroles et même jusqu'à frapper; il lui était difficile et presque impossible de maîtriser l'explosion de ses sentiments : les années et l'expérience finirent cependant par lui enseigner l'art de se contenir. Souvent une rougeur furtive ou un froncement de sourcils trahissaient seuls son émotion intérieure. Gustaf-Adolphe avouait cette faiblesse : « Mes amis, disait-il, doivent avoir de l'indulgence pour ma vivacité comme j'en ai pour leurs défauts; l'un est lent, un autre a le goût du vin, un troisième est intéressé, » etc. Mais en revanche il s'apaisait promptement, et cherchait avec ardeur, avec générosité, à réparer le mal causé par sa vivacité. Jamais il n'eut de rancune. On raconte à ce sujet le trait suivant : un colonel écossais, nommé Seaton, commit pendant une revue une faute dont le roi se crut obligé de le reprendre. Seaton chercha à s'excuser, et l'entretien prit un ton si animé, que le roi finit par donner un soufflet au colonel en présence de toute la ligne. Seaton ne pouvait demander la réparation de cet outrage, mais il donna à l'instant sa démission, et se hâta le soir même de passer la frontière danoise pour entrer au service du Danemarck. Le roi ne tarda point à se repentir de sa vivacité; il monta à cheval, se fit suivre par deux domestiques, et courut après Seaton. Il le rencontra sur la limite de la frontière danoise : « Monsieur le colonel, lui dit-il, j'ai été injuste à votre égard, et je vous ai offensé. J'en suis fâché, car je vous regarde comme un homme d'honneur, c'est pourquoi je viens vous offrir une réparation. Ici, sur la frontière étrangère, Gustaf-Adolphe et Seaton sont égaux. Voici deux pistolets et deux épées, choisissez et vengez-vous si vous le pouvez. » — Seaton se jeta aux pieds du roi et le supplia de lui permettre de vivre et de mourir à son service. Gustaf-Adolphe le serra dans ses

bras, et ils retournèrent au camp, où le roi dit, en présence de plusieurs personnes, la réparation qu'il avait offerte à Seaton.

Gustaf-Adolphe est l'un des plus grands généraux connus; il sera question plus tard des nombreuses améliorations qu'il a faites dans l'art militaire. Il a donné des preuves incontestables de sa bravoure, et plusieurs l'ont même blâmé, en l'accusant de confondre les devoirs du soldat et ceux du général. Mais Gustaf-Adolphe était dans la ferme persuasion qu'un chef ne peut exiger de ses soldats plus de courage qu'il n'en montre lui-même. La crainte était un sentiment qu'il ne connut jamais. Lorsqu'on le suppliait de ménager sa personne, il répondait en riant, et ajoutait avec gravité : « La confiance en Dieu est la meilleure précaution. » On ne peut énumérer tous les dangers auxquels il a été exposé pendant ses campagnes : neuf cicatrices, sans compter la blessure qu'il reçut le jour de sa mort, en sont des preuves évidentes. Il fut trois fois en danger de périr sur mer, puis à Wittsjœ, à Demmin, à Brôviken, où son cheval périt, et le roi eut bien de la peine à sauver sa vie dans cette circonstance. On voulait un jour le dissuader de descendre dans les mines de Fahlun, « Comment! dit-il, vous voudriez empêcher un roi de visiter le trésor le plus précieux de son royaume! »

Peu d'hommes ont joui d'une aussi haute considération que Gustaf-Adolphe; ses ennemis eux-mêmes lui rendaient justice. « C'est le plus grand roi du monde, » disait le pape. Les catholiques parlaient avec admiration de ses vertus et de sa discipline, de sa justice, de sa moralité, de son zèle et de sa piété réelle, quoiqu'il fût un hérétique. C'est à peine s'ils publièrent un pamphlet contre ce prince, leur ennemi juré. Son nom et sa renommée pénétrèrent jusque dans les parties les plus reculées de l'Europe. La Turquie rechercha

son amitié, les Tartares lui envoyèrent des ambassadeurs pour le féliciter de ses succès, et le grand-duc de Russie ne savait comment lui exprimer son dévouement et son admiration. Ainsi pensaient des étrangers et des ennemis. Gustaf-Adolphe était adoré des siens; beaucoup d'Anglais et encore plus d'Écossais servaient dans l'armée suédoise; ils étaient animés de la haine la plus vive pour la domination papale, et d'un amour délirant pour les doctrines protestantes. Gustaf-Adolphe était à leurs yeux un second Judas Machabée, le lion du Nord, l'agneau innocent qui sacrifiait sa vie pour le salut du monde. Peu de temps avant la bataille de Lutzen, la plupart des régiments écossais avaient été laissés en Souabe, de sorte qu'ils ne se trouvèrent point à ce combat. Rien n'est plus touchant à lire que le récit de leur douleur, de leurs gémissements, lorsqu'ils apprirent la mort de Gustaf-Adolphe, et du regret qu'ils éprouvèrent de n'avoir point été avec lui dans ce moment. Les protestants d'Allemagne, délivrés de l'esclavage temporel et spirituel par Gustaf-Adolphe, l'adoraient encore davantage peut-être; son souvenir s'est conservé parmi eux pendant des siècles, et toujours accompagné de bénédictions. Les Suédois l'aimaient, le respectaient, comme l'un de leurs plus grands rois, et qu'on ne pouvait comparer qu'à son illustre aïeul. Axel Oxenstjerna, surtout, le plaçait bien haut. « Jamais, écrivait-il, la Suède n'a eu un plus grand monarque. Le *grand*, le *père de ses peuples*, sont des titres que Gustaf-Adolphe a mérités avec justice. Pour le moment, il n'y a pas dans le monde entier, et il n'y a point eu, depuis plusieurs siècles, un homme qu'on puisse lui comparer; je doute que l'avenir produise son pareil. »

CHAPITRE XXVII

Axel Oxenstjerna.

Les Oxenstjerna ont la même origine que les Sparre; ils descendent par les femmes de la race royale d'Érik, et remontent par les hommes au douzième siècle. L'auteur de ces deux familles, Sixten Sixtensson de Tofta, vivait sous le règne de Knut Ériksson. Ses deux descendants à la quatrième génération, Laurent et Nils, furent la souche, le premier des Sparre, et le second des Oxenstjerna. Cette dernière maison devint nombreuse et puissante, et il n'en est point qui compte autant de sénateurs parmi ses membres. Elle a donné à la patrie des poëtes célèbres, des prélats puissants et des hommes d'État du mérite le plus éminent. Les noms d'Axel, de Bengt, de Johan Gabriel, de Jœns Bengtsson, rattachent à l'écusson des Oxenstjerna le souvenir de tout ce que la Suède a possédé de grand, d'énergique et de beau.

L'orgueil et une ambition fougueuse avaient placé l'archevêque Jœns Bengtsson et ses parents dans un état d'hostilité continuelle avec Charles Knutsson et les Sture; durant toute la période de l'union de Calmar, cette famille fut en général dévouée au Danemarck. Sa trahison envers la patrie reçut un châtiment; malgré sa puissance, elle succomba durant cette guerre et fut même sur le point de s'éteindre. Du temps de l'administrateur Swante Sture, il ne restait plus qu'un Oxenstjerna, Krister Bengtsson de Mœrby. Sa première femme ne lui donna point d'héritiers; mais il eut avec la seconde, Anna Schestedt, douze enfants qui moururent immédiatement après leur naissance. Tout espoir de conserver la famille Oxenstjerna semblait donc détruit.

La superstition de cette époque donna naissance et une

teinte de vérité à la tradition suivante : on soutint que le démon emportait les enfants de Krister Bengtsson, la première nuit après leur naissance, avant qu'on ait eu le temps de les baptiser. Vers la fin de la treizième grossesse de madame Anna, elle reçut un avertissement en songe qui lui annonçait un fils et ordonnait de le baptiser aussitôt après sa naissance et de lui donner le nom de Gabriel ; non-seulement ce fils vivrait alors, mais il serait la souche d'une grande et puissante descendance. Anna fit part de son rêve à Krister Bengtsson, et, ayant mis un fils au monde peu de jours après, il fut appelé Gabriel, quoique personne de la famille n'eût porté ce nom. La nuit suivante, on entendit venir le démon : il traversait l'air avec bruit et sifflement. La porte s'ouvrit, et une voix qui décelait la méchanceté cria : « Te nommes-tu Gabriel? te nommes-tu Gabriel? » L'une des femmes présentes répondit : « Oui, il s'appelle Gabriel au nom du Seigneur Jésus. » Alors la porte se ferma avec tant de violence, que tout le bâtiment en fut ébranlé, et le plafond du vestibule tomba. Le démon disparut, jamais on ne le revit ; mais l'enfant grandit au milieu des prières et des cantiques chantés par les femmes pieuses qui le gardaient ; et, s'il pleurait lorsqu'elles venaient à s'assoupir, des anges paraissaient sous la forme de petits alfes et endormaient l'enfant en chantant.

Peu de temps après, Krister Bengtsson fut décapité à Stockholm, lors du massacre effectué dans cette ville par Christian le Tyran, roi de Danemarck. Mais le jeune Gabriel, qui était le favori des anges et des hommes depuis sa naissance, grandit en piété et en science et devint habile dans les exercices chevaleresques. Sous le règne de Gustaf Wasa il fut sénateur, et baron sous celui d'Érik XIV ; c'est le premier Suédois qui ait porté ce titre. Gabriel Oxenstjerna donna au roi Érik des preuves d'une fidélité inébranlable,

en cherchant à le détourner de ses projets de mariage extravagants, des persécutions qu'il exerçait contre les Stures, etc. Il évita de prendre une part active dans les luttes qui suivirent la déposition de ce monarque infortuné, ce qui ne l'empêcha point d'être élevé à la dignité de grand maréchal par Jean III, aussitôt l'avénement de ce prince au trône. Gabriel Oxenstjerna, réalisant la prédiction faite au moment de sa naissance, parvint à un âge très-avancé, entouré de l'estime et de la considération générales. Il eut de sa femme Beata Trolle, six fils et cinq filles qui parvinrent tous à la vieillesse et contractèrent, du vivant de leurs parents, des alliances avec les plus illustres familles de la Suède. Ses fils devinrent des hommes fort considérés. La dernière année de sa vie, Gabriel Oxenstjerna invita ses enfants à venir célébrer les fêtes de Noël avec lui à Mœrby; ils formèrent une réunion nombreuse. Tous ses enfants, ses gendres, ses belles-filles et ses petits-enfants, au nombre de cinquante individus, formèrent une ronde dans la grande salle du château; les enfants trop jeunes pour marcher prirent part à cette ronde sur les bras de leurs nourrices; alors les deux vieillards y entrèrent et commencèrent la danse, qui fut continuée ensuite par toute l'assemblée. Cette ronde resta dans le souvenir de ceux qui en avaient été les acteurs, et il en fut question pendant longtemps dans tout le royaume, sous le nom de la ronde de Mœrby.

Parmi les enfants qui y figurèrent sur les bras de leur nourrice, se trouvait un garçon à peine âgé d'une année. Il avait des cheveux blonds, des yeux bleus et animés, et devint le célèbre Axel Oxenstjerna. Son père était Gustaf Gabrielsson, sénateur et conseiller de cabinet; sa mère, Barbro, fille d'Axel Bjelke, était tante paternelle de la reine Gunnila. Axel Oxenstjerna naquit à Fônœ, dans l'Upplande, le 16 juin 1583. Il fut élevé avec ses frères dans la maison

de ses parents, et reçut une éducation excellente. Son précepteur était Isaac Rothovius, Smolandais pauvre, qui, à force de travail dans les écoles, les gymnases et les académies, mourut enfin évêque d'Abo. L'instruction donnée aux fils de Gustaf Gabrielsson fut sérieuse, très-forte surtout dans les langues anciennes et la théologie, sujets d'étude favoris de cette époque; ils y firent de grands progrès, et plus particulièrement Axel; il était l'aîné et doué de facultés intellectuelles fort remarquables. Il perdit son père en 1597, et madame Barbro résolut d'envoyer ses fils en pays étrangers, afin qu'ils ne se trouvassent pas mêlés aux dissensions civiles qu'elle prévoyait et dont la patrie fut en effet troublée pendant bien des années. Ces jeunes gens partirent donc en 1598, sous la garde de Rothovius, pour l'Allemagne, où ils visitèrent les universités les plus célèbres, et spécialement celles de Rostok, d'Iéna, de Wittemberg. Dans cette dernière ville, Axel Oxenstjerna soutint quatre thèses de théologie; il fit preuve d'une science et d'une profondeur de vues extraordinaires. Beaucoup de personnes pensèrent qu'il se destinait à la carrière ecclésiastique, car il possédait les connaissances les plus solides dans cette partie. Il savait le latin à fond, et, quoique grand orateur dans sa langue maternelle, il s'exprimait avec plus d'énergie et d'élégance encore en latin. L'usage de la langue française commençait à s'introduire dans la diplomatie; Axel Oxenstjerna ne pouvait se faire à la préférence qu'on lui accordait sur la langue des Romains antiques. Il savait l'allemand, le français, l'histoire, la politique, et était habile dans tous les exercices chevaleresques.

En 1602, Charles IX ordonna, sous des peines sévères, à tous les Suédois qui étaient en pays étrangers de rentrer immédiatement dans leur patrie; les frères Oxenstjerna revinrent donc en 1603. Dès leur première présentation à

Charles IX, Axel plut infiniment au roi, qui le nomma peu de temps après gentilhomme ordinaire de sa maison. La faveur d'Axel augmenta encore durant l'exercice de ses fonctions. En 1606, le roi confia à ce jeune homme, âgé seulement de vingt-trois ans, une mission dans le Mecklembourg; ce fut son premier pas dans la carrière politique. Il s'acquitta si parfaitement de cette mission, que le roi lui en donna d'autres auprès des cours d'Allemagne, et le nomma sénateur pendant son absence; il n'avait alors que vingt-six ans. Quatorze de ses ancêtres avaient été revêtus, de père en fils, et sans interruption de cette haute dignité; Axel fut le quinzième sénateur de sa famille et le plus illustre. Les nombreuses missions dont il s'acquitta à la satisfaction du roi augmentèrent de plus en plus la confiance de ce prince en lui, et Axel n'avait que vingt-huit ans quand Charles IX le désigna comme l'un des tuteurs de Gustaf-Adolphe.

En 1608, Axel Oxenstjerna avait épousé Anna Bôôt de Tidœn, née en 1579. Cette union fut extrêmement heureuse. Axel Oxenstjerna était un père de famille bon et tendre, et sa femme une personne de grand mérite; plusieurs enfants de la plus belle espérance augmentaient leur félicité. Une foule de lettres prouvent la vivacité de l'attachement d'Axel Oxenstjerna pour sa famille; mais des occupations innombrables le laissaient rarement un instant et jamais une journée entière paisible au milieu d'elle. Sa fille chérie Christine se maria en 1628 avec Gustaf Horn; les affaires de l'État empêchèrent Oxenstjerna d'assister à la noce. La lettre qu'il écrivit à sa fille à cette occasion fait connaître sa manière de penser et celle de l'époque :

« Ma fille bien-aimée! que le Dieu tout-puissant vous garde et vous bénisse, toi et ton époux chéri. Je n'ai pas besoin de te dire combien j'aurais éprouvé de satisfaction si j'avais pu

assister à ton mariage; mais la situation de la patrie ne l'a point permis. Vous connaissez tous mon cœur paternel, et je demande chaque jour à Dieu que ma bénédiction remplisse votre maison; ma prière, je n'en doute pas, sera exaucée. Ma chère fille, marche devant ton époux avec amour et humilité. Que sa famille soit la tienne. N'abuse pas de sa bonté, s'il en a pour toi; évite tout ce qui paraîtra lui déplaire; car ton bonheur dépend, après Dieu, de la bienveillance de ton époux. En te conduisant comme je t'y invite, je sais avec certitude que ton mari te témoignera, en retour, le respect et l'amour que tu auras mérités, et Dieu bénira votre union en y répandant la joie et le bonheur; je le lui demande fidèlement tous les jours. » Sa prière fut exaucée; la félicité de son gendre et de sa fille augmenta celle de leurs parents. Mais ici comme partout le malheur survint; s'il se montra tard, il frappa aussi un cœur peu ordinaire. La peste de 1629 enleva à Oxenstjerna son fils aîné, âgé de vingt ans, celui de ses enfants peut-être qui lui donnait les plus belles espérances. « Il est facile à chacun, écrivait Oxenstjerna, de se représenter mon chagrin; mais je crois qu'il vaut mieux demander de suite des consolations à Dieu et à la raison qu'au temps, qui finit par adoucir toutes les douleurs, même les plus poignantes (1). » Deux ans après, Christine Oxenstjerna, étant venue voir son mari en Allemagne, fut attaquée par la peste et mourut dans les bras de son époux. « Mon cher fils, écrivit Oxenstjerna à ce dernier, je ne vous parlerai pas de mon affliction ni de celle de ma femme, elle augmenterait la vôtre, déjà assez grande sans ce surcroît; je sais combien était heureuse votre union avec ma fille trépassée. Assurément je cher-

(1) Archives de Falkenberg. Axel Oxenstjerna à Gabriel Oxenstjerna. Elbingen, 25 septembre 1629.

cherai à me soumettre avec humilité à la volonté de Dieu; il donne et reprend, que son nom soit béni! Je ne doute pas que vous ne supportiez comme un homme, avec raison et patience, le malheur que Dieu vous envoie; mais je prie ce même Dieu, tous les jours et fidèlement, de donner à ma femme, qui joint un cœur maternel à la faiblesse de l'âge, la force et l'énergie nécessaires pour ne point succomber sous le poids d'un si grand malheur. Je ne plains pas celle qui est morte, elle est enlevée à la perversité et à la misère de ce monde, que nous sommes obligés d'endurer jusqu'au moment où Dieu nous permettra de la rejoindre dans la béatitude éternelle (1).

La taille d'Oxenstjerna était un peu au-dessus de la moyenne; sa physionomie, son esprit et ses mœurs avaient toute la gravité suédoise; c'est le plus grand politique, le plus grand administrateur que la Suède et peut-être l'Europe ont produit. Une perspicacité extraordinaire, un calme inébranlable, présidaient à toutes ses déterminations, qu'il exécutait avec énergie et persévérance; rien n'était remis au lendemain, encore moins oublié, et cette activité qui embrassait tout ne se lassait jamais. Ses facultés, sous ce rapport, touchent au merveilleux. Dans toutes les affaires importantes, négociations, enquêtes, diètes, guerres, on trouve l'influence de son activité, de sa volonté, de sa loyauté. Il n'est pas une seule branche de l'administration suédoise qui ne soit redevable à Axel Oxenstjerna de quelques améliorations, et cependant son temps était exclusivement consacré aux relations extérieures. Lorsque Gustaf-Adolphe retournait en Suède, il laissait Oxenstjerna en Prusse pour le remplacer comme général et comme administrateur; malgré ce sur-

(1) Archives de Falkenberg. Axel Oxenstjerna à Gustaf Horn. Elbingen, 18 août 1631.

croît d'occupations, il n'en continuait pas moins à remplir les devoirs que lui imposait en Suède sa charge de grand chancelier. Comme principal conseiller du roi, il prenait en outre une part presque immédiate aux affaires importantes. Tous les deux ou trois jours il écrivait au roi, et de sa main, de longues lettres sur la situation du pays, les mouvements militaires, les négociations, joignant au sujet principal des dissertations historiques et politiques, des comptes sur les revenus de l'État et ses ressources pour continuer les expéditions militaires, etc., ce qui ne l'empêchait pas d'entretenir une correspondance fort étendue avec d'autres personnes. La postérité est stupéfaite de l'immense quantité de mémoires qui lui restent écrits de la main d'Oxenstjerna (1), surtout quand on se rappelle combien son temps était pris par les occupations journalières courantes. Une activité aussi vaste aurait été impossible sans la sévère gravité d'Oxenstjerna, sans l'ordre exact auquel il soumettait les autres et lui-même, servant ainsi d'exemple à ses contemporains et à la postérité. Une santé, une humeur égales allégeaient pour lui le fardeau du travail et du souci. « Avec mes vêtements, disait-il, je dépouille mes inquiétudes. » Trois fois seulement en sa vie le chagrin avait eu le pouvoir de chasser le sommeil de ses yeux : à la première nouvelle de la mort de Gustaf-Adolphe, lors de la défaite de Nœrdlingen, et de la résolution prise par Christine d'abdiquer la couronne; mais ce fut pour une nuit seulement. Sa confiance en la Providence ne tardait point à ramener l'espoir pendant le jour et le calme pendant la nuit.

Telles étaient l'habileté extraordinaire d'Oxenstjerna et sa capacité pour le travail. Les principes qui le faisaient agir

(1) Archives du royaume. Sept forts volumes in-folio de lettres et de minutes écrites par Axel Oxenstjerna, de 1626 à 1632. Voyez également les archives de Ridderstolpe et de Falkenberg.

n'étaient pas moins admirables; il prenait pour base de toutes ses actions la justice, la sincérité, l'honneur, et cela dans un temps où l'égoïsme et la dissimulation de Richelieu étaient généralement considérés comme le plus haut degré de la politique. Digne successeur des Sture, de Gustaf Wasa, de Gustaf-Adolphe, Oxenstjerna suivait cette maxime : « Le gouvernement suédois a toujours pris et prendra toujours, avec l'aide de Dieu, la justice et une administration chrétienne pour guides. »

Son commerce aimable le faisait aimer avec dévouement; Une probité, une justice que rien ne pouvait ébranler, lui méritèrent l'estime de tous, et jamais l'ombre la plus légère n'a souillé sa vie privée.

Oxenstjerna était aristocrate dans l'acception la plus haute et la plus noble de ce mot. Entièrement pénétré des idées de son époque, il ne lui vint jamais à la pensée de douter des droits de la noblesse à posséder exclusivement les grandes charges, à manier les revenus et le gouvernement du royaume. Il considérait les familles nobles, chacune dans leurs provinces, comme les tuteurs naturels de la multitude roturière, et souvent ignorante, qui l'entourait. Mais à côté de ces droits il plaçait des devoirs non moins élevés. Il demandait d'abord, et avant tout, de la supériorité dans les sciences, de l'instruction, se plaignait hautement de l'éducation donnée aux nobles, qui se bornait le plus souvent « aux écoles de danse et d'équitation, à la vie de cour. Leur jeunesse peut, en vérité, être mieux employée, » ajoutait-il (1). Il ne pouvait souffrir l'orgueil de la naissance sans mérite personnel, et disait dans cette circonstance : « *Melius est clarum fieri, quam nasci* (2) » Il était également mécontent

(1) Archives de Falkenberg. Axel Oxenstjerna à Gabriel Oxenstjerna. Sans date.

(2) La gloire acquise est préférable à la gloire d'héritage.

de la mauvaise habitude contractée par la noblesse, et qui lui faisait rechercher seulement les places les plus brillantes, les plus commodes et les mieux rétribuées, laissant à la roture les emplois pénibles, mais souvent plus importants. La noblesse, dans son opinion, ne devait pas redouter un peu de peine et quelques sacrifices, quand il s'agissait de la patrie; c'était à elle de donner l'exemple. Lorsqu'il était question de nouveaux impôts, Oxenstjerna soutenait qu'il fallait ménager le peuple, déjà fortement chargé; « car, disait-il, lors même que les paysans pourraient et seraient obligés de participer encore davantage aux charges imposées par les besoins du royaume, on peut craindre cependant que leur ignorance, en les rendant séditieux, n'occasionne des troubles à leur propre détriment et à celui de l'État. C'est pourquoi il faut user de ménagements à leur égard; et les personnes sensées doivent les exhorter à la patience, les éclairer sur les besoins du royaume et de l'époque. La noblesse, au contraire, bien au fait des circonstances où le pays se trouve, et surtout la haute noblesse du royaume, doit être disposée à tous les sacrifices. »

Plusieurs faits, dont il faut conserver le souvenir à la gloire immortelle d'Oxenstjerna, ont prouvé qu'il ne se bornait point à des mots artistement réunis. En 1626, après ses premières conquêtes en Prusse, Gustaf-Adolphe espérait qu'une campagne encore, conduite avec énergie, assurerait à la Suède une paix durable; mais une question importante restait à résoudre : c'était de savoir où trouver les moyens de faire les armements nécessaires. Oxenstjerna écrivit alors à son frère : « Dieu a béni notre entreprise; les avantages que nous avons remportés ont mis l'ennemi tellement dans l'embarras, qu'il finira par mendier la paix, à moins que notre négligence ne vienne gâter nos affaires. Il faut ici des secours en approvisionnements de bonne qualité, en hommes,

en Suédois surtout, car il y a peu à compter sur les étrangers. Mais, tu le sais comme moi, la demande de nouvelles levées donnera lieu à beaucoup de fraudes secrètes. La noblesse devrait donc, pour cette fois seulement, renoncer à ses droits et à ses priviléges, et permettre une levée d'hommes sur ses propres paysans, au dedans comme au dehors de la lieue de franchise; tout prétexte serait ôté de la sorte à ceux qui voudraient se soustraire à cette obligation. La couronne en retirerait un bénéfice incalculable, et la perte éprouvée par la noblesse serait fort minime. Cette renonciation volontaire et temporaire deviendrait une leçon pour l'avenir. Si donc, au lieu de discourir et de quereller sur des choses sans importance, vous saisissez avec énergie Sa Majesté sous les bras pour la soutenir, vous prouverez à chacun que le bien général est votre premier droit, votre premier privilége; et, avec l'aide de Dieu, la patrie vous sera redevable d'une bonne et prompte fin de cette guerre. Alors nous pourrons tous nous asseoir en paix, avec sécurité et entourés de notre famille, sous nos chênes et nos tilleuls, comme autrefois les enfants d'Israël sous leurs figuiers (1). » Le conseil généreux d'Oxenstjerna fut suivi, et c'est seulement grâce à cette condescendance de la noblesse qu'il fut possible à Gustaf-Adolphe de faire avec tant de succès les campagnes suivantes.

Cependant les joyeuses espérances d'Oxenstjerna relativement à la paix s'évanouirent de plus en plus; les dangers augmentèrent, et une année après il commença à prévoir, non sans surprise et sans douleur, la lutte hasardeuse qui allait avoir lieu avec l'empereur et les catholiques. Voici comment il exprime ses craintes et ses espérances à ce su-

(1) Archives de Falkenberg. Axel Oxenstjerna à Gabriel Oxenstjerna. Tigerhof, en Prusse, 26 octobre 1626.

jet dans une lettre à son frère, datée d'Elbingen, 1er novembre 1627 :

« Si le service de la patrie m'empêche de délibérer en Suède, selon ma coutume, sur les affaires publiques, je crois cependant nécessaire à notre confiance et à notre dévouement fraternel de te communiquer, avec plus de franchise et de détail, mon opinion sur la situation et sur les besoins de la patrie.

« Cher frère ! la guerre contre notre vieil ennemi polonais traîne à sa suite tous les embarras, fruits naturels de l'hostilité. Les levées d'hommes et d'argent sont pesantes pour la pauvreté de notre pays, et surtout pour la multitude ignorante qui n'en discerne point la nécessité. De même il est pénible pour les gens de guerre de vivre éloignés de la patrie, de leurs amis, de leurs parents, qu'il leur arrive parfois de ne plus revoir dans ce monde; ils sont de plus journellement exposés à périr de besoin ou sous le glaive de l'ennemi. Moi-même j'ai plus d'inquiétudes que vous ne pouvez le supposer en Suède, ne sachant souvent pas la veille avec quoi je nourrirai l'armée le lendemain, et encore moins dans un mois. J'ai peu d'assistance à attendre de la patrie, et ici le besoin, la misère et l'ennemi sont à nos portes. Chacun peut se figurer aussi combien il est agréable pour moi d'être séparé de ma femme, de mes enfants, et de voir toute ma fortune courir comme l'eau autour des pierres, de sorte que je n'ai rien à espérer pour moi et les miens que des dettes et la pauvreté. Détourner tous ces maux par une bonne paix serait donc une circonstance favorable à mon intérêt particulier, et elle accomplirait mon vœu le plus ardent. Mais ce que notre position peut avoir de fâcheux pour nous et les nôtres, même une ruine certaine, ne doit point nous arracher au service de la patrie. Nous devons, au contraire, serviteurs loyaux et amis

véritables de notre pays, être continuellement disposés à détourner tout ce qui peut lui nuire et le perdre, fût-ce au prix de notre existence et de tout ce qui nous est cher, afin d'offrir un bon exemple à nos concitoyens, et de laisser un nom honorable à nos descendants, ce qui, suivant moi, est la plus grande de toutes les récompenses de la terre. Nous devons nous résigner d'autant plus volontiers à ces sacrifices, qu'ils nous permettent d'espérer une issue favorable à cette guerre, et cela sous peu; je puis t'assurer qu'en parlant de la sorte je ne prescris rien à Dieu, mais que je raisonne seulement comme un homme et selon la raison humaine. Si nous continuons la guerre avec énergie, et si Dieu nous accorde le succès comme par le passé, nous forcerons incontestablement l'ennemi à faire une paix utile et honorable pour notre patrie.

« Mais voici un autre événement qui augmente le courage de nos ennemis et abat presque entièrement le nôtre : c'est la puissante alliance conclue entre l'empereur, les rois d'Espagne, de Pologne et la Ligue catholique. Les victoires inattendues des généraux impériaux auront bientôt subjugué le Danemarck et toute l'Allemagne. Sans aucun doute, le feu s'allumera chez nous dès qu'il aura fini de brûler en Danemarck. Je frémis quand je songe au danger dont cette alliance nous menace; je crois inutile d'entrer dans plus de développements à cet égard, car ce danger saute aux yeux, et plus de gens qu'il ne le faudrait en sont troublés. Je crois également qu'il ne s'en est point présenté de plus grand de notre temps ni du vivant de nos pères. Il pourrait se faire que nous, nos enfants et la patrie, nous finissions par tomber dans le double esclavage du corps et de l'esprit. Puisse la miséricorde de Dieu nous en préserver!

« Mais il ne faut pas augmenter le mal par des gémissements et des craintes, comme on le pardonnerait à des fem-

mes et non à des hommes, et encore moins à ceux qui sont à la tête du gouvernement; il ne faut pas nous désespérer, nous traîner avec langueur comme les Danois, ni courir chacun de notre côté ou par bandes, en nous accusant l'un l'autre. Nous sommes, je crois, dans un temps où il n'est guère permis au roi de parler de sa puissance, du pouvoir qu'il a de commander et d'ordonner; et le sénat aussi ne peut faire parade de sa considération. La noblesse et le clergé doivent renoncer, au sujet de leurs priviléges et de leurs droits, à leurs querelles avec la couronne et avec leurs compatriotes. Que les gens de guerre se contentent de leur solde, que la bourgeoisie et la multitude mettent de la bonne volonté à secourir l'État en hommes et en denrées ; en un mot, que personne ne s'exempte de ses charges. Tous ne doivent faire qu'un seul, contribuer chacun à sauver la patrie selon la portion de bien-être et de liberté dont il jouit; il ne faut point réfléchir à ce que peut avoir de pénible une augmentation d'impôts et une diminution de revenus, mais consentir de bonne volonté à sacrifier une partie pour sauver le reste. Si vous entrez dans la lice avec cette mâle énergie, je ne doute pas du succès, et j'espère que Dieu conservera à notre patrie son antique renommée, sa liberté, qu'il la rendra peut-être assez forte pour comprimer la maison d'Autriche. Mais, si chacun se met à l'abri, s'il ne songe qu'à son intérêt particulier, alors c'en est fait de la patrie, et les patriotes loyaux n'auront plus qu'à combattre avec désespoir jusqu'à la mort.

« Pour faire un armement proportionné à la grandeur du danger, j'insiste sur la nécessité de mettre la flotte dans un état parfait, de percevoir sérieusement tous les impôts, quel que soit leur nom, et sur tous les habitants de la Suède, sans égard aux franchises et aux priviléges. Cette ressource ne me paraît pas suffisante; mais, les impôts or-

dinaires pesant déjà principalement sur la multitude, s'ils étaient augmentés, elle pourrait, dans son impatience et dans son ignorance, se précipiter ainsi que nous dans l'abîme. Il faut donc la dispenser de participer à cette nouvelle charge. Nous, au contraire, qui nous trouvons les plus intéressés à la prospérité de la patrie, nous devons l'assister selon nos moyens. La noblesse, le clergé, la bourgeoisie, les propriétaires de mines, les chefs militaires et les baillis, tous ceux, en un mot, qui se mettent à couvert sous les franchises de la noblesse, devront laisser inscrire leur fortune en meubles et en immeubles, et donner le centième, le cinquantième ou le trentième pour le service de la patrie. De la sorte, on réunira une somme considérable, et la patrie sera secourue. Je le prévois, ce sacrifice paraîtra rude à plusieurs ; mais il vaut mieux le faire en temps opportun que de perdre tout plus tard, et de voir nos femmes, nos enfants, errer avec le bâton de mendiant, comme cela a lieu malheureusement pour nos coreligionnaires en Allemagne. Ils payent ainsi la mauvaise volonté avec laquelle ils sont venus au secours de leur pays. *Felix quem faciunt aliena pericula cautum !*

« Voilà, mon frère, ce qui m'est venu cette fois à l'esprit ; je ne m'oppose pas à ce que tu communiques ma lettre au conseil, aux autres sénateurs. Je te prie fraternellement de faire, comme ton devoir et ton amour pour la patrie te le commandent, ce que tu pourras en ceci Que toi, que les autres membres du sénat, que nos parents, nos amis et tous les Suédois loyaux s'empressent d'alléger le fardeau porté par Sa Majesté ; qu'ils éclairent le peuple, afin de prévenir ainsi le mécontentement auquel ces charges inévitables pourraient donner lieu. Oui, que le Dieu tout-puissant vous accorde à tous l'esprit d'union, de concorde, de bonne volonté, un cœur courageux, de bons et salutaires

conseils, et j'espère que nous nous réjouirons ensemble un jour des résolutions énergiques prises par nous, et de leur heureuse issue (1). »

Il nous reste à parler d'un trait encore du portrait d'Axel Oxenstjerna, le plus beau peut-être, ses rapports avec le roi. Gustaf-Adolphe, en montant sur le trône, avait à ses côtés deux hommes remarquables : Skytte, son ci-devant gouverneur, et son tuteur Axel Oxenstjerna; tous deux différaient d'opinion, mais ils n'en étaient pas moins propres, par leur instruction et leur capacité, à gagner la confiance du jeune roi. La conformité d'humeur et de vue attacha Gustaf-Adolphe à Oxenstjerna; et l'on trouve dès lors les traces de l'amitié intime, de la confiance inébranlable qui unit ces deux grands hommes, de la résolution qu'ils prirent de n'épargner ni leurs forces ni leur vie, quand il s'agissait du bien-être de la patrie. Gustaf-Adolphe avait dix-sept ans lorsqu'il monta sur le trône, et son conseiller vingt-huit. Dans le commencement, on apercevait d'une manière presque imperceptible, chez Oxenstjerna, la supériorité de l'âge et de l'expérience; elle disparut peu à peu à mesure que les grandes facultés de Gustaf-Adolphe se développèrent. Dans un âge plus mûr, il y eut chez Oxenstjerna un dévouement ardent pour le roi, un respect profond pour sa haute capacité; mais ils ne l'empêchèrent pas d'exprimer son opinion avec franchise, car il avait constamment pour but le bonheur de la patrie; aussi le roi l'écoutait-il toujours volontiers. Quoique de part et d'autre on gardât avec soin l'apparence des rapports qui doivent exister entre un roi et son sujet, cependant l'intimité perçait quelquefois. Durant la guerre de Prusse, le roi, un peu impatienté par les obser-

(1) Archives du royaume. Quelques lettres originales du grand chancelier Axel Oxenstjerna, et des copies sous le n° 30. Axel Oxenstjerna à Gabriel Oxenstjerna. Elbingen, le 1er novembre 1627.

vations d'Oxenstjerna, s'écria : « Si ma chaleur ne donnait pas de la vie à votre glace, tout serait engourdi et arrêté. » Oxenstjerna répondit sans s'émouvoir : « Si ma glace ne tempérait point le feu de Votre Majesté, elle serait déjà consumée. » Le roi se mit à rire, et tous deux continuèrent leur travail. Ils passaient souvent des journées entières enfermés ensemble pour délibérer. Ces conférences et une correspondance des plus actives firent bientôt connaître au public l'amitié intime qui régnait entre Gustaf-Adolphe et Oxenstjerna. La considération de ce dernier s'en accrut, mais personne ne put jamais lui reprocher d'avoir fait un mauvais usage de l'attachement du monarque pour lui.

L'histoire n'offre pas un exemple de la réunion de deux hommes comme Gustaf-Adolphe et Oxenstjerna ; ce sera une gloire éternelle pour la Suède d'avoir produit ces deux héros. L'honneur et la prospérité de leur patrie furent toujours le but de leurs communs efforts; l'élévation, la noblesse de ce but, ainsi que la confiance accordée et méritée à un si haut point, étaient le lien qui unissait leurs âmes. Rien de plus touchant que les lettres et les exhortations que ce grand roi et ce grand ministre s'adressaient mutuellement. Tous deux ne se dissimulaient point le fardeau gouvernemental qui pesait sur eux. « Je vous prie, écrivait le roi en 1629, d'avoir bon et ferme courage, de ne pas vous laisser abattre par toutes les contrariétés de ces temps difficiles. Songez que la gloire augmente à proportion des difficultés, non-seulement parmi nos contemporains, mais encore dans la postérité; que la liberté de la patrie et la véritable manière d'adorer Dieu sont deux choses pour lesquelles on doit supporter avec joie les soucis, les chagrins, les fatigues, les malheurs, et même la mort. »

Nous citerons encore comme un monument impérissable de l'amitié que ces deux grands hommes avaient l'un pour

l'autre deux lettres qu'ils s'écrivirent à une époque où Gustaf-Adolphe avait déjà commencé la guerre d'Allemagne, tandis qu'Oxenstjerna était encore en Prusse. Le roi commençait à voir de plus près les difficultés de son entreprise; il s'y joignait un pressentiment de sa mort prochaine, des inquiétudes au sujet de sa famille et de la patrie; enfin, les soucis moins importants, et toutefois dévorants, sur les besoins journaliers. Gustaf-Adolphe, en décrétant une imposition payable en céréales, pensait qu'elle procurerait des vivres à son armée; mais il ne savait à qui confier l'exécution de cette mesure. Oxenstjerna, accablé de travaux, n'en proposa pas moins son assistance. Sa lettre trouva le roi dans l'embarras que nous venons d'indiquer. Depuis sa blessure de Dirschau, Gustaf-Adolphe n'écrivait plus qu'avec peine; cependant il traça de sa main la réponse suivante, preuve incontestable de l'union qui existait entre ces deux illustres amis. Cette lettre est datée de Golnow, le 4 décembre 1630 :

« Je vous salue avec toute la bienveillance dont le Dieu tout-puissant me rend capable. J'ai reçu votre avis relativement à l'impôt de guerre de l'année prochaine; il est une preuve de plus de votre fidélité envers moi et envers la patrie. Nos descendants, en voyant la marche suivie par les événements, loueront vos conseils et votre zèle pour en faciliter l'exécution. Il serait désirable, pour le bonheur de la patrie et de chacun de nous, qu'il y eût un plus grand nombre d'hommes capables de traiter les affaires avec votre jugement et votre fidélité. Mais Dieu distribue ses dons avec inégalité : c'est pourquoi, et par suite du péché, il y a chez les hommes tant de sortes de défauts et d'erreurs. J'en découvre de si saillants parmi les fonctionnaires de l'État, qu'ils me plongeraient dans le désespoir, si Dieu ne venait pas miraculeusement à notre aide lorsque nous sommes sans ressources

aux yeux des hommes. Faites donc le bien, ne vous lassez pas de mon service ni de celui de la patrie, surtout à l'occasion de ces céréales. Je remets plus volontiers mon bonheur entre vos mains qu'entre celles de tout autre. Je ne songeais déjà plus à ce projet, non par ignorance du bien qu'il pouvait produire, mais parce que je ne savais à qui en confier l'exécution, dans la crainte de voir manger ma farine tandis qu'on me laisserait seulement la menue paille. Mais vous m'avez réjoui en vous chargeant de cette besogne; vous m'aiderez à soutenir le fardeau que je porte maintenant. Si Dieu, souverain dispensateur, nous aide à passer cet hiver, j'espère que vos soins nous rendront l'été moins pénible. Puisse Dieu, à l'avenir comme par le passé, donner le succès à notre juste cause, pour la gloire de son nom, pour la paix de l'Église et pour notre bonheur éternel à tous!

« Je vous exposerais avec détail notre situation si les coups de Dirschau n'avaient point roidi ma main au point de la mettre presque dans l'impossibilité d'écrire. Apprenez cependant que, pour le moment, l'ennemi est faible à pied et à cheval; mais il n'en est pas de même de sa position, toute l'Allemagne étant sa proie. Je ne m'en occupe pas moins dans ce moment à réunir des troupes pour lui faire bientôt une visite, si Dieu le permet!!!

« Voilà vingt années maintenant que je gouverne mon royaume avec fatigue, mais en même temps, et Dieu en soit loué! avec beaucoup de gloire. J'ai toujours aimé, honoré ma patrie et ses fidèles habitants; à cause d'eux, j'ai fait peu de cas des commodités de la vie, des richesses et même de l'existence, ne cherchant dans ce monde qu'à remplir les devoirs que Dieu m'a imposés. Notre cause est bonne, juste; mais l'issue de la guerre est incertaine comme notre vie. Si la mort me frappe, les miens seront sous bien des rapports dignes de pitié : la mère est sans fixité, et ma fille est une

jeune vierge mineure; elles seront malheureuses si on les laisse agir de leur chef; elles seront malheureuses si d'autres les dominent. Je vous exhorte donc et vous prie au nom du Christ de ne point perdre courage si un pareil événement survenait. Je remets entre vos mains ma mémoire et le bonheur des miens. Agissez comme vous voudriez que Dieu agît à votre égard et à celui de votre famille, et comme je me conduirais envers cette dernière si la volonté de Dieu rendait mon intervention nécessaire. C'est l'amour paternel qui place ces lignes au bout de ma plume. Je vous considère comme un appui que Dieu m'a donné pour supporter bien des choses pénibles, et celle qui m'affecte le plus dans ce monde. Cependant je remets tout cela, ainsi que ma vie, mon âme et tout ce que Dieu m'a donné entre ses mains, en espérant avec confiance le mieux ici-bas, et après cette vie la joie et la félicité éternelles. Je vous souhaite également et de cœur tout cela en son temps. Comptez tant que je vivrai sur ma bienveillance et mon affection (1). « Gustavus Adolphus. »

Oxenstjerna répondit :

« J'offre à Votre Majesté, tant que je vivrai, mes humbles et fidèles services. J'ai reçu et lu avec le respect convenable la lettre autographe de Votre Majesté, en date du 4 du mois passé; je ne puis me rassasier de cette lecture, et je presse cette lettre contre mes lèvres toutes les fois qu'elle se trouve entre mes mains. En voyant Votre Majesté, au moment où elle se rappelle la brièveté de la vie, exprimer sa confiance en mon humble personne, m'exhorter au courage si un malheur arrivait, me recommander ce qu'elle a de plus cher, et cela avec des paroles propres à émouvoir, non-seulement moi ser-

(1) Archives de Palmskœld. *Acta ad historiam regis Gustavi-Adolphi*, t. IV. Gustaf-Adolphe à Axel Oxenstjerna. Golnow, 4 décembre 1630.

viteur fidèle, mais encore les pierres les plus dures : en voyant Votre Majesté descendre de son rang élevé pour me promettre de prendre soin de ma famille, en pareille circonstance, j'éprouve des sentiments qu'il m'est impossible d'exprimer. Je vois en ceci la vive sollicitude de Votre Majesté, qui la porte à se servir de tous les instruments, même des plus petits, pour assurer la prospérité future de la patrie et le bonheur d'une femme et d'une héritière chéries. Mais, puisque Votre Majesté me confie des objets aussi précieux, je ne dois pas lui cacher ce qui occupe le plus souvent et le plus péniblement mon esprit. J'ai toujours été soutenu, dans toutes les difficultés particulières et publiques que j'ai rencontrées, par l'espoir qu'avec du travail et de l'application nous obtiendrons une issue heureuse à nos travaux; j'ai toujours pensé aussi que la patrie se tirera de plus grands dangers encore, tant que Votre Majesté conservera la santé et la vie. Mais, quand je songe que Votre Majesté est sujette comme tous les hommes aux accidents dont personne n'est exempt, et quand je réfléchis à la situation intérieure et extérieure de la patrie, je sens ma faiblesse, je frémis et supplie le ciel de ne point permettre que je voie ce jour néfaste. Toute ma force et mon espérance sont en la miséricorde de Dieu, le protecteur miraculeux de la patrie et de la maison royale. Dans la confiance qu'il nous continuera la même faveur, je désire de tout mon cœur et je demande à Dieu avec ardeur de m'accorder la félicité de travailler toute ma vie pour le service de Votre Majesté, sous ses ordres, et j'aurai l'espoir d'amener à bonne fin toutes ses entreprises, malgré les difficultés et les dangers dont elles paraissent hérissées. Mais si, par suite de nos péchés, Dieu, pour nous châtier tous, et moi en particulier, nous faisait voir le moment où Votre Majesté sera atteinte par la mort, elle sait, et moi encore mieux, que le peu de capacité et de considération que je

possède sont les fruits de la bienveillance de Votre Majesté à mon égard. J'ignore ce que je pourrais faire dans cette circonstance et ne m'estime point trop haut; cependant je promets sans orgueil, avec respect et fidélité, soit dans le cas de la mort de Votre Majesté, ce dont Dieu nous préserve longtemps, soit pendant sa vie, de faire tout ce qui sera en mon pouvoir; d'endurer, de souffrir pour Votre Majesté et son auguste famille tout ce que mes forces me permettront; de sacrifier ma vie, celle des miens et tout ce que les hommes ont de plus cher dans ce monde, afin que je puisse rendre compte de ma conduite, non seulement à mes contemporains et à la postérité qu'il est souvent facile de tromper, mais encore au juge de l'univers. J'inspirerai ces sentiments à mes descendants, et leur ordonnerai de s'y conformer, s'ils veulent que ma bénédiction repose sur eux. En terminant, je prie Dieu avec ardeur qu'il ne permette point aux choses d'en venir là, mais d'accorder à Votre Majesté la santé, une longue vie, les forces nécessaires pour conduire ses guerres à bonne fin, pour travailler ensuite pendant de longues années à la prospérité et au bonheur de la patrie, et qu'après une vieillesse heureuse son trône soit occupé par ses descendants tant que le monde subsistera. Je me recommande, moi et les miens, à la bienveillance de Votre Majesté, dont je serai toute ma vie le très-humble, le très-fidèle et tres-obéissant serviteur,

« Axel Oxenstjerna.

« Elbingen, le 17 janvier 1631 (1). »

(1) Archives du royaume. Quelques lettres et copies de lettres du grand chancelier Axel Oxenstjerna. Axel Oxenstjerna à Gustaf-Adolphe. Elbingen, 15 janvier 1631. C'est l'original, écrit de la main d'Axel Oxenstjerna; il en existe plusieurs copies, ainsi que des deux lettres mentionnées ci-dessus.

CHAPITRE XXVIII

Gustaf-Adolphe et ses contemporains en Suède.

La maison des Sture touchait à sa fin. Swante, le seul descendant vivant des administrateurs du royaume, Swante Sture et Sten Sture le Jeune, petit-fils, par les femmes, du célèbre Klas Kristersson Horn, était un homme nul sous tous les rapports. Avec lui s'éteignit la branche mâle de la race, autrefois si célèbre, des Sture.

Les Brahe descendent d'Anders de Mohammar, sénateur sous le règne d'Érik X. Les terres patrimoniales de cette maison sont Rydboholm, Finnsta, Terna, etc.; elle a pour armoirie deux ailes d'aigle, d'où lui vient le surnom de la race des Ailes d'Aigle. Le nom de Brahe ne fut adopté par elle qu'en 1440; le sénateur Pehr Magnusson le prit, c'était celui de l'aïeul de sa mère, le sénateur danois Pehr Brahe. Une famille de ce nom a fleuri de temps immémorial en Danemarck, mais elle a d'autres armoiries. La maison suédoise de Brahe a toujours joui d'une haute considération. Birger Pehrsson de Finnsta était sénateur et sénéchal de l'Upplande, dans le commencement du quatorzième siècle; on lui doit les améliorations importantes qui furent introduites dans les lois à cette époque. Lorsque le roi Birger Magnusson se fut attiré la haine générale, Birger Pehrsson et Matts Kettilmundsson enlevèrent la couronne de sa tête indigne. Vingt ans après, cette même couronne fut offerte au fils de Birger, à Israël Birgersson Brahe, vénéré par sa justice et sa vertu : Brigitte, sœur de ce dernier, fixa par sa piété, son abnégation et son courage, l'auréole de la sainteté sur son front. Joakim Brahe périt dans le massacre de Stockholm. Son fils, connu sous le nom du *vieux comte Pehr,* eut plu

sieurs fils, dont le troisième, Magnus, embrassa le parti du duc Charles, depuis Charles IX; il fut nommé capitaine général en 1662, et grand chancelier de justice en 1611. C'était un seigneur instruit, habile et juste; il fut souvent employé et avec succès dans les affaires importantes du royaume. Nous avons déjà parlé de sa fille Ebba Brahe. Il n'eut point de fils, et sa maison fut continuée par son frère puîné, Abraham Brahe.

Ce dernier était épris d'Elsa Gyllenstjerna; les parents, de part et d'autre, avaient consenti à leur union, mais la noce fut différée d'année en année. Les temps étaient mauvais, peu propres aux fêtes joyeuses, d'autant plus que les deux familles avaient des membres dans les fers et dans l'exil. Elsa étant la fille du fonctionnaire le plus élevé de Suède (1), et Abraham le descendant de la seconde maison suédoise ayant le titre de comte, suivant l'usage de cette époque, un mariage entre personnes si haut placées devait être célébré avec une solennité et une pompe qui exigeaient des préparatifs dispendieux. Les futurs époux finirent par trouver que cette attente était beaucoup trop prolongée. En 1599, après la prise de Calmar par le duc Charles, Abraham Brahe obtint la permission de faire une visite à sa famille. Il apprit en route qu'Elsa venait de quitter Fogelwick, où elle demeurait, pour aller chez sa tante, à Tyresjœ, et qu'elle avait fort peu d'avance sur lui. D'après ce renseignement, Abraham fit tant de diligence, qu'il atteignit le traîneau où Elsa se trouvait seule et conduite par un domestique. Brahe, sans perdre de temps, changea de place avec ce dernier, en disant « qu'il se chargeait de conduire sa fiancée. » Lorsqu'on arriva au chemin de Ty-

(1) Nils Gyllenstjerna, son père, était grand chancelier de justice. (Trad.)

resjœ, Abraham eut l'air de ne pas s'en apercevoir et continua à suivre la route de Stockholm. Le valet cria de toutes ses forces : « Monsieur le comte se trompe de chemin! » Mais Brahe répondit : « Suis-moi, je connais ma route, » et se dirigea avec la plus grand hâte vers Rydboholm. Les parents les plus voisins y furent appelés, après quoi on célébra le mariage sans autres préparatifs, et personne n'y trouva à redire (1).

Le comte Abraham Brahe était un seigneur savant, très-habile mathématicien (2), probe, laborieux et sobre; ses fils accrurent considérablement le renom dont il jouissait. Elsa lui donna beaucoup d'enfants; tous furent plus ou moins célèbres. Joakim, son plus jeune fils, mourut à vingt-trois ans, il était déjà colonel et renommé pour sa valeur et sa capacité. Le second, Nils Brahe, fut le compagnon fidèle de Gustaf-Adolphe dans toutes ses campagnes, et jouit auprès des soldats, comme auprès du roi, d'une grande considération. Gustaf-Adolphe le regardait comme destiné à devenir le meilleur général de l'armée, après Lennart Torstensson. Il fut d'abord colonel des Upplandais, puis du régiment jaune (3). Mais l'aîné des trois fils d'Abraham Brahe fut le plus illlustre; on l'appelait ordinairement le comte Pehr, pour le distinguer de son aïeul. Il avait une taille élevée, une physionomie ouverte, loyale; et le trait de la famille des Brahe, le menton fendu annonçait sa raison et sa pénétration, qualités qu'il avait héritées de son aïeul maternel; il avait en outre de l'honneur et l'amour du travail. Une éducation soignée avait développé en lui une instruction et une capacité peu ordinaires. Le comte

(1) Archives du royaume. *Acta historica*, 1597. Relation de Gyllenhjelm sur l'invasion de Sigismond en Suède.

(2) Archives de Brahe, fol. 84.

(3) Archives de Brahe, fol. 84.

Pehr possédait la confiance de Gustaf-Adolphe à un tel point, qu'on le regardait comme pouvant devenir par la suite un rival dangereux, même pour Axel Oxenstjerna. Ainsi que son frère Nils, il avait un goût prononcé pour la carrière militaire, mais la délicatesse de sa constitution ne lui permit pas de supporter longtemps la vie des camps; il passait pour l'homme le plus habile à manier sa langue maternelle et dans l'art d'exprimer ses pensées avec clarté en écrivant. C'est pourquoi le roi le renvoya de Wurtzbourg en Suède, pour y remplir un emploi de chancellerie, avec promesse de succéder à son oncle Magnus Brahe dans les fonctions de grand chancelier de justice.

Axel Lewenhaupt, si célèbre sous le règne précédent, mourut proscrit et laissa deux fils. Johan Casimir le suivit en Allemagne; Sten, le cadet, hérita de toute la fortune de son père, dépouillé de ses biens par un arrêt. Sten Lewenhaupt était excessivement violent, injuste, intéressé; et son nom, par suite de ses défauts, se trouva inscrit maintes fois sur les registres des tribunaux de ce temps. Il s'emparaît indistinctement des biens de la couronne, de ses voisins et des paysans qui dépendaient de lui; il faisait incarcérer et maltraiter quiconque osait se plaindre. Lorsque son frère aîné obtint la permission de rentrer en Suède, il ne voulut pas lui rendre sa part d'héritage, et la loi fut obligée d'intervenir entre les deux frères. Il est peu d'individus parmi la noblesse suédoise qui se soient rendus célèbres comme le comte Sten Lewenhaupt par leur méchanceté. Les paysans de ses domaines, ses parents, les fonctionnaires publics, ses voisins, des paroisses entières, portaient d'amères plaintes contre ce seigneur. Gustaf-Adolphe le fit avertir de prendre garde à lui et menaça de le punir; mais le pouvoir de la noblesse et l'abus qu'elle faisait de ses franchises l'empêchèrent pendant longtemps de mettre un

terme aux violences de Sten. A la fin pourtant, cette homme entêté plia sous la puissance croissante du roi; mais après la mort de ce prince il reprit ses anciennes habitudes. Axel Oxenstjerna et Pehr Brahe se réunirent pour mettre fin à ces excès déplorables, et Sten Lewenhaupt perdit son titre de comte. Son frère Johan Casimir ne valait guère mieux que lui; mais ces trois fils, Gustaf-Adolphe, Karl-Maurice et Ludwig Weirich, rendirent à leur maison la considération dont elle avait joui autrefois.

La famille De La Gardie était à cette époque dans tout son éclat. Pontus De La Gardie, son auteur, en Suède (1), vivait ainsi que le souvenir de ses hauts faits dans la mémoire de tous les Suédois. Son fils, l'illustre Jacob De La Gardie, s'était couvert de gloire, et Johan, frère de ce dernier, mérita par sa capacité une place à la table du conseil. La jalousie que cette maison étrangère inspirait à la noblesse suédoise s'apaisa par des mariages. Jacob avait épousé Ebba Brahe, et Johan s'allia d'abord aux Oxenstjerna, puis aux Posse.

On remarque dans la famille des Oxenstjerna, en outre d'Axel, son frère Gabriel, sénateur et enfin grand chancelier de justice. Ce seigneur était instruit, bien intentionné; la

(1) Il était né à Russol, d'une famille française qui tirait son nom de la seigneurie de La Gardie, en Languedoc, à l'ouest et près de la ville de Castres. Robert De La Gardie et Anne l'Estandart, de qui cette famille est issue, vivaient en 1380. La branche française s'est éteinte en 1500; la branche suédoire existe encore. Pontus, dont il est question ici, cadet de famille, était destiné à l'état ecclésiastique; mais son penchant pour la guerre le fit entrer d'abord au service du Piémont, d'où il passa en Écosse avec les troupes françaises, et finit par prendre du service en Danemarck. Fait prisonnier par les Suédois, en 1565, il devint l'un des plus fidèles et des plus habiles conseillers du roi Jean III. Sa faveur prit un tel accroissement, qu'en 1571 il fut créé baron, avec Ekholm pour dotation, et épousa, en 1580, Sophie Gyllenhjelm, fille naturelle de Jean III. (Trad.)

juste et entière confiance que son frère avait en lui l'a fait respecter de ses contemporains et de la postérité. On distingue ensuite parmi leurs nombreux cousins Gabriel Bengtsson, qui devint comte, grand trésorier, grand amiral du royaume, et le frère de celui-ci, Bengt Oxenstjerna, célèbre par sa science, sa capacité, et surtout par ses voyages dans le midi de l'Europe et en Asie. On le désigne ordinairement sous le nom de Bengt le Voyageur.

On raconte que du temps de Knut le Grand, les Danois ayant été mis en fuite dans une bataille, un guerrier nommé Tumme s'élança en avant, saisit une branche de chêne, la souleva en guise de bannière au-dessus de sa tête, en exhortant ses compatriotes à revenir sur leurs pas, à le suivre ainsi que son drapeau. Les Danois l'écoutèrent et furent vainqueurs. C'est à cette tradition que l'on rapporte l'origine des Banérs ; on prétend que Tumme en fut l'auteur, et qu'ils tirèrent leurs noms et leurs armoiries de sa bannière [1]. Mais le véritable auteur de cette famille, Isaac, vivait en Scanie vers 1320. Les Banérs s'établirent en Suède à l'époque de l'union de Calmar, et s'identifièrent bientôt tellement avec ce pays, que Kristian le Tyran jugea à propos de faire décapiter deux Banérs, sous prétexte qu'ils étaient trop dévoués à leur nouvelle patrie. La mort des deux frères Sten et Gustaf Banér, décapités pour crime politique sous le règne de Charles IX, commença à répandre sur ce nom un éclat encore augmenté par le fils du dernier. Sten Banér mourut sans héritiers ; Gustaf, au contraire, laissa beaucoup d'enfants, tous plus ou moins remarquables ; les plus célèbres d'entre eux furent Pehr, Axel et Johan. Il a déjà été question de Pehr Banér ; son frère Axel était un seigneur loyal, franc, gai et d'une société agréable ; Gustaf-

(1) Banér signifie bannière en suédois. (Trad.)

Adolphe l'aimait beaucoup ; il le fit d'abord grand écuyer, puis grand maître de sa maison. On remarqua que les deux favoris du roi se nommaient Axel, et qu'il avait su leur assigner à chacun une place convenable : Axel Banér à la table de cérémonie et à la chasse, et Axel Oxenstjerna dans la salle du conseil et dans les camps. Ce Banér avait épousé la fille d'Abraham Brahe; elle avait refusé Oke Tott et Bengt Oxensjerna, renommés tous deux, l'un par sa valeur et ses richesses, le second par ses voyages et son instruction. Axel Banér, dont la gaieté et l'aimable caractère étaient connus, fut plus heureux. Mais le plus illustre de tous les Banérs est le troisième frère Johan. Une physionomie vive, des yeux bruns étincelants, des manières et une parole décidées le firent remarquer dès son enfance. Dans une visite que Charles IX fit à Djursholm, ce jeune enfant lui plut infiniment, il le prit sur ses genoux et lui dit : « As-tu envie de voir la cour et d'entrer à mon service? » Johan répliqua à haute voix et avec intrépidité : « Que le diable te serve, toi qui as fait décapiter mon père! » A l'âge de huit ans il jouait auprès d'une fenêtre ouverte au troisième étage du château de Hœrningsholm. Devant lui était la Baltique, sur laquelle des navires passaient et disparaissaient. « Ces vaisseaux, lui dit-on, se rendent en Allemagne! » C'était le pays où ses parents persécutés avaient trouvé un asile. Le petit garçon étendit son mouchoir de poche en dehors de la fenêtre. Il l'agita en disant que lui aussi irait en Allemagne ; mais, au milieu de son joyeux badinage, il tomba par la fenêtre. La femme chargée de le surveiller descendit rapidement et le trouva sauf et joyeux, assis sur un amas de pierre. Il assura que Jan, le jardinier, l'avait reçu dans sa chute, et cet homme ne savait pas même que Johan était tombé. « Tu es destiné à de grandes choses, » dit Gustaf-Adolphe quand on lui raconta cette circonstance.

Johan Banér fut, pendant toute sa croissance, turbulent et rude. Il évitait volontiers la société des femmes, s'occupait faiblement de ses études et y renonça de bonne heure; mais il donna des preuves incontestables d'intelligence, d'activité, et d'un courage que rien ne pouvait dompter. A quinze ans, il entra au service avec le grade de cornette, et fit ses premières armes au siége de Pleskow; depuis lors il prit part sans interruption aux campagnes de Livonie et de Prusse, dans lesquelles il ne cessa de se distinguer et de mériter la confiance du roi. Il devint capitaine en 1620, colonel du régiment de la Gothie orientale en 1627, major général en 1628, sénateur et général en 1630. Ses exploits seront une riche source dans laquelle nous puiserons plus tard.

Les Horn d'Ominne descendaient du célèbre Klas Kristersson; ils étaient moins remarquables à cette époque que les Horn de Kanckas, et surtout les quatre fils de Karl Hendriksson, qui finirent par prendre place au conseil. La guerre et les négociations pour la paix entre la Suède et la Russie nous ont fait connaître Hendrik Horn, l'aîné de ces quatre frères, et Ewert. Klas veilla, comme sénéchal, sur la Carélie et l'Ingermanie, provinces conquises par le glaive d'Ewert et les négociations de Henrik. Gustaf Horn, le plus jeune, fut en même temps le plus illustre. Né en 1592, il avait grandi avec ses frères dans la demeure grave et paisible de son père, en Finlande. Ils eurent pour précepteur Forsius, homme savant, loyal, mais en même temps bizarre. Gustaf Horn acquit sous sa direction des connaissances étendues, et partit à dix-sept ans pour visiter les universités de Rostock, de Jena et de Tubingen. Il revint trois ans après et servit pendant deux années dans la campagne de Russie, sous les ordres de son frère. Puis il alla en Hollande, où il apprit la guerre sous Maurice d'Orange. Nommé gentilhomme du roi lors de son retour en Suède, il fit des pro-

grès croissans dans la confiance et dans l'amitié de Gustaf-Adolphe, qui l'appelait son bras droit.

Gustaf Horn était instruit, sage, prudent et vaillant; bien inférieur pour la hardiesse et l'esprit à Johan Banér, il l'emportait sur lui sous le rapport de l'instruction et de la moralité. Gustaf-Adolphe lui confia les négociations relatives à son mariage et ses armées en Livonie et en Prusse. De 1626 à 1629 il défendit la Livonie contre Gosiewsky, avec bravoure et succès, et remporta la victoire en plusieurs occasions importantes. Ces campagnes de Gustaf Horn sont peu connues, car l'attention générale était fixée sur les mouvements importants de la grande armée, commandée par le roi en personne. Gustaf Horn était gendre d'Axel Oxenstjerna.

Hendrik Tott, qui avait épousé la fille d'Érik XIV, Sigrid Wasa, laissa un fils nommé Oke, très-célèbre sous le règne de Gustaf-Adolphe. Violent, hardi, il se distingua dès le temps où il fréquentait l'université, en prenant une part des plus actives aux querelles qui eurent lieu entre les disciples de Messenius et de Johan Rudbeck. Il porta la même disposition à la guerre, où il fit preuve d'un courage indomptable. Gustaf-Adolphe l'avait surnommé *la charrue à neige* [1], et l'employait à éclairer l'armée. Oke Tott devint général de cavalerie et sénateur; mais il excita souvent le mécontentement du roi par son orgueil et la difficulté qu'il avait à s'entendre avec les autres. Il n'était pas mieux noté chez les femmes, et essuya plusieurs refus avant d'avoir le bonheur d'obtenir Christine, la plus jeune des filles d'Abraham Brahe.

Herman Wrangel, naturalisé en Suède sous le règne de Charles IX, après s'être distingué d'une manière éclatante à la guerre, devint sénateur et feld-maréchal. Il avait, sous le

(1) Machine ayant cette forme ⩥, avec laquelle on ouvre les routes comblées par la neige. (Trad.)

rapport du caractère, beaucoup de ressemblance avec Oke Tott, ce qui donnait lieu entre eux à des scènes extrêmement fâcheuses. Pendant la guerre de Prusse, ils en vinrent au point de se provoquer en duel. Gustaf-Adolphe avait défendu sous peine de mort tous les exploits de ce genre; il ne pouvait les souffrir, quoique dans sa jeunesse il se soit laissé entraîner plusieurs fois à des combats singuliers. Les deux généraux, se fiant à leur grade élevé, eurent la témérité de braver la défense du roi. Gustaf Adolphe, instruit de tout par hasard, prit ses mesures en conséquence. Les deux combattants, arrivés au lieu désigné, ne furent pas médiocrement surpris d'y trouver un adjudant du roi avec une compagnie de soldats. S'étant informés du motif qui l'amenait, l'adjudant leur répondit : « Vous savez que le duel est défendu sous peine de mort par Sa Majesté, et pourtant vous avez la hardiesse d'enfreindre la loi. Sa Majesté ne veut pas vous empêcher de vous livrer à votre humeur belliqueuse; elle permet à l'un de vous de se faire le meurtrier de l'autre. Mais, afin de servir d'exemple à l'armée, celui des deux combattants qui survivra à ce duel sera châtié immédiatement selon la loi. C'est pourquoi l'exécuteur des hautes œuvres nous accompagne. » Cet homme s'avança en effet en grande tenue et se plaça au côté de Tott et de Wrangel. Naturellement il n'y eut point de duel, et ces deux messieurs eurent le temps, durant quelques semaines de prison, de calmer leur animosité. Mais peu s'en fallut que l'humeur violente de Wrangel n'occasionnât de plus grands malheurs.

En considération de ses nombreuses années de service, le roi l'employait dans la salle du conseil plus que sur le champ de bataille; mais, malgré son âge avancé, Wrangel s'éprit d'un violent amour pour Marguerite Stenbock, dont il ne put réussir à captiver l'attention. Il finit par se figurer, à tort

ou à raison, que l'envoyé Danois Knudzen était la cause de la répugnance que mademoiselle Stenbock éprouvait pour sa personne. Un jour il rencontre Knudzen sur la place du château, et la colère s'empare tellement de lui, qu'il s'élance contre l'envoyé et lui donne plusieurs coups de canne sur la tête; le sang jaillit et la canne vole en morceaux. Knudzen irrité en arrache les restes des mains de Wrangel; mais celui-ci s'empare de l'épée d'un domestique qui était près de lui, et la querelle aurait eu une issue encore plus fâcheuse, si Axel Banér n'eût pas empêché d'autres voies de fait, en prenant Wrangel à bras-le-corps. Cette affaire fit grand bruit; sans l'intervention du sénat et sans la crainte que les armes victorieuses de la Suède inspiraient au Danemarck, une guerre entre ces deux royaumes voisins aurait pu devenir la suite de cette imprudente violation du droit des gens.

Suivant une antique tradition et la signification de son nom, la famille des Fleming est originaire de la Flandre. On dit que son auteur fut anobli par l'empereur Charles IV, chez lequel il était trésorier; il eut pour armoiries un coffre fort. La chronologie de cette maison n'est certaine qu'à partir de Peder et de ses deux fils, les sénateurs Jœns et Karl, qui vivaient vers 1400. Parmi les membres de la branche aînée, on remarque l'amiral Erik Fleming, qui se distingua du temps de Gustaf Wasa, et le capitaine général Klas Fleming, sous le règne de Sigismond. Cette branche s'éteignit en la personne de Johan Fleming, en l'année 1599. Les Fleming actuels descendent de la branche cadette. Lars Fleming, gouverneur d'Abo, avait épousé Anna Horn, sœur du vaillant Karl Hendriksson. Leur fils, Klas Fleming, devint un homme fort remarquable. Né en 1592, il perdit son père de bonne heure; mais sa mère lui donna une éducation fort soignée, d'abord chez elle, puis en lui faisant suivre les

cours des universités étrangères. A l'âge de vingt ans, Klas Fleming se rendit avec le grade de cornette à l'armée, et servit sous les ordres de son cousin Ewert Horn. Gustaf-Adolphe eut l'occasion de le connaître et de l'apprécier pendant les campagnes de 1614 et 1615. Il le nomma chambellan, immédiatement après capitaine de cavalerie, et en 1619, vice-amiral. Les services importants rendus par Klas Fleming trouveront leur place ailleurs.

Karl Karlsson Gyllenhjelm fut nommé sénateur et grand amiral après Gœran Gyllenstjerna; il eut un siége au sénat, en cette qualité, à côté de Jacob De La Gardie, son ancien camarade. Gyllenhjelm était d'une mauvaise santé, mais n'en conservait pas moins une humeur joviale et bienveillante; il fut pendant toute sa carrière un exemple de fidélité, de gloire et de simplicité antique.

Erik Sparre avait laissé sept fils : Gustaf l'aîné et Sigismond le quatrième se fixèrent en Pologne, et les cinq autres en Suède; deux d'entre eux devinrent barons, et trois sénateurs. Tous étaient instruits et distingués, mais bien moins que leur père. Hans George Sparre, Suédois, membre de cette famille, mais dont la filiation est inconnue, fut particulièrement célèbre. Il servit pendant quelque temps dans le régiment bleu comme lieutenant colonel (1), et passa ensuite, pour une raison ignorée, au service de l'empereur, où il devint général de cavalerie. Il fut souvent question de lui pendant la guerre de trente ans.

La maison de Bjelke, autrefois si nombreuse, avait considérablement diminué sous le règne de Charles IX. Parmi ce qu'il en restait encore, Sten Swantesson fut le seul qui se distingua par une capacité peu commune. Le roi l'employait

(1) Archives du royaume. *Acta historica*, 1612-1623. L. Grubbe à Axel Oxenstjerna. Stettin, le 28 août 1630. Comparez avec *Swedish intelligencer*, part. 87.

souvent avec avantage et disait : « Sten Bjelke est le seul homme qui pourrait, sous quelques rapports, remplacer Axel Oxenstjerna, si nous étions assez malheureux pour le perdre. » Sten Bjelke mourut jeune.

Gœran, le fils puîné du vieux Nils Gyllenstjerna, est le membre le plus connu de cette famille. Sa qualité de partisan fidèle de Charles IX l'avait élevé à la dignité de grand amiral, mais comme tel il n'a rien fait de remarquable. Il est surtout estimé pour les bons conseils qu'il donna au duc Jean, auquel il persuada de renoncer à toute prétention sur la couronne.

Torsten Lennartsson passa dix-huit ans dans l'exil. Il avait laissé chez sa mère un fils de trois mois, nommé Lennart. Cet enfant était doux, apprenait avec facilité et fut élevé à Forstena, près de Hunneberg. Après la mort de son aïeule on l'envoya d'abord chez Boo Ribbing, puis il entra aux pages, et Gustaf-Adolphe ne tarda point à découvrir les facultés remarquables de ce jeune homme. Pendant une escarmouche, le roi l'avait chargé d'un ordre verbal pour l'un des colonels. Torstensson partit à cheval ; mais il observa en route que, l'ennemi ayant changé sa position, l'ordre du roi devenait nuisible. Il donna donc de son propre chef, et au nom du roi, l'ordre qui lui paraissait le plus convenable, et revint auprès de Gustaf-Adolphe. Lorsqu'il l'aperçut, le roi lui cria qu'en voyant le mouvement de l'ennemi il aurait dû venir chercher de nouveaux ordres, et commanda de faire ce que Torstensson avait déjà ordonné. Le jeune homme demanda pardon au roi et avoua la responsabilité qu'il avait prise sur lui. Gustaf-Adolphe le regarda et sourit, en disant : « Tu es plus propre à être général que page. » Dans l'espace de six ans, Torstensson devint colonel, et général d'artillerie deux ans après ; c'est en cette qualité qu'il a pris part à toutes les campagnes d'Allemagne. On trouve chez Lennart Torstens-

son la réunion fort rare du génie, de la hardiesse, de la précision et du calcul; peu de Suédois ont exécuté sur les champs de bataille des faits d'armes comparables aux siens. Son mérite ne tarda point à frapper Gustaf-Adolphe, et lorsqu'il était question des héros non développés encore qui entouraient sa personne, le roi finissait toujours par cette observation : « Mon Lennart est le plus remarquable d'entre eux. »

Johan Schroderus occupe une place importante dans l'histoire de ce temps. Suivant quelques-uns, fils de Charles IX, il reçut une éducation soignée et joua de bonne heure un rôle sur la scène du monde. Il fit preuve de beaucoup d'habileté, comme précepteur de Gustaf-Adolphe, et dans les missions dont il fut chargé auprès de diverses cours étrangères. Anobli sous le nom de Skytte, qui était celui de sa mère, il fut élevé à la dignité de baron, d'abord en Angleterre, puis en Suède; devint ensuite sénateur, administrateur de la Livonie, chancelier de l'université d'Upsal, et fut distingué partout pour sa science, sa capacité et son activité. Il conserva toujours une grande influence sur son ancien disciple Gustaf-Adolphe.

Johan Skytte en eut beaucoup aussi sur l'avenir de la Suède. On l'accuse généralement d'avoir été le chef du parti qui, plus tard, sous le nom de ligue skyttienne, travailla à renverser la puissance de la noblesse. Il y a plusieurs versions sur la forme que Skytte voulait donner au gouvernement pour remplacer cette prépondérance des nobles. Quelques-uns prétendent qu'entraîné par l'exemple des États libres de la Grèce et de la domination romaine, il voulait préparer en Suède les voies à la démocratie. D'autres soutiennent, au contraire, et avec plus de raison peut-être, qu'il voulait anéantir la noblesse, dans le seul but d'augmenter la puissance de la couronne. Il serait maintenant impossible

de décider laquelle de ces suppositions est basée sur la vérité, surtout lorsqu'il s'agit d'un homme aussi profond et aussi prudent que Skytte. Cependant une chose positive, c'est qu'une inimitié secrète existait entre lui et toute la noblesse suédoise, inimitié ayant pour base les principes que son père Charles IX lui avait transmis, et l'envie, la jalousie qui régnent toujours entre les dignités héréditaires et les dignités acquises.

Mais ce qui est moins honorable pour Skytte, c'est l'esprit hostile avec lequel il attaquait la haute aristocratie et surtout Axel Oxenstjerna; cet ami zélé de la patrie se plaignait avec assez de raison que ses entreprises les mieux intentionnées étaient entravées par Skytte. On raconte l'anecdote suivante sur les rapports qui existaient entre la noblesse et Skytte. Jacob De La Gardie, Johan Skytte, Erland Bôôt et Karl Gyllenhjelm étaient un jour engagés dans une conversation sur les temps qui venaient de s'écouler. Skytte citait Erik XIV comme l'un des hommes les plus spirituels, les plus savants et les plus lettrés de son époque. « Ajoutez aussi, dit De La Gardie, que c'était l'un des plus fous et un tyran à la disposition des fripons et des gens de rien. — Si Erik XIV, reprit Skytte, avait suivi les conseils de ces gens de rien, il n'aurait pas été dépouillé de la couronne par le duc Jean. — Les hommes de cette espèce font toujours cause commune avec de tels rois, » répliqua de La Gardie. Skytte voulut répondre, mais Gyllenhjelm et Bôôt furent assez heureux pour prévenir les suites de cette querelle. La jalousie et l'amertume entre les nobles et les classes inférieures subsistaient aussi du temps de Gustaf-Adolphe; mais son gouvernement, juste et sérieux, enleva aux deux partis l'occasion et l'envie déclater, et il les força à travailler de concert au bonheur de la patrie.

CHAPITRE XXIX

Gustaf-Adolphe et la noblesse.

Beaucoup de personnes présumaient que la noblesse, mécontente de Charles IX, exclurait son fils du trône; il n'en fut pas ainsi. On résolut de proclamer Gustaf-Adolphe, par crainte de Sigismond, et dans l'espoir que, sous un roi jeune et indépendant, on parviendrait à détruire les restrictions que le gouvernement précédent avait mises à la puissance de la noblesse. C'est en effet ce qui arriva; pas un roi de la maison de Wasa n'a été forcé d'accorder d'aussi grands priviléges aux nobles que Gustaf-Adolphe. Et ces priviléges n'étaient pas une lettre morte, ils furent mis en œuvre avec la plus impudente hardiesse. L'orgueil et l'égoïsme, montrés par quelques nobles durant les premières années du règne de Gustaf-Adolphe, sont pour ainsi dire sans exemple dans l'histoire moderne de la Suède. Nous avons déjà parlé de la conduite de Sten Lewenhaupt. Moritz Horn marchait dans les mêmes voies. Joakim Berndes en Finlande, et encore plus sa femme, bravèrent impunément la loi et l'autorité; Berndes fut même nommé conseiller du cabinet. Les logements forcés pris chez le peuple, qui était en outre contraint de nourrir ses hôtes, et autres violences de cette espèce, avaient lieu journellement, tandis que les nobles négligeaient leur service militaire d'une manière si impardonnable, que, pendant la guerre de Danemarck, il arriva souvent à l'armée de ne pas en compter huit dans ses rangs. Les lettres, les ordres, les menaces du roi, étaient méprisés. Des priviléges excessivement étendus et des alliances de famille protégeaient cette indépendance sans frein.

Lorsque Gustaf-Adolphe monta sur le trône, deux conseils tout à fait opposés lui furent donnés relativement à la noblesse. Skytte soutint qu'il fallait achever l'œuvre de Charles IX et détruire complétement cet ordre : le roi pourrait alors gouverner selon sa volonté, sans craindre la contradiction, et les revenus de la couronne éprouveraient un accroissement considérable, par la confiscation des terres nobles. Gustaf-Adolphe réfléchit à cette proposition, mais elle ne s'accordait pas avec son caractère et sa manière de penser. Il s'adressa donc à Axel Oxenstjerna, lui communiqua le conseil de Skytte et lui demanda son avis. Oxenstjerna répondit avec vivacité : « Celui qui a donné un pareil conseil est un ennemi du roi et de la patrie. Je ne veux pas accuser le feu roi d'injustice, ni défendre les seigneurs qu'il a fait mourir; mais il ne faut pas oublier qu'à cette époque le royaume était dans un tel désordre, qu'il était fort difficile pour chacun de distinguer le maître auquel on devait obéir. En épargnant un si grand nombre des premiers membres de l'État, en s'assurant de leur fidélité par la douceur, on aurait fait une action louable. De plus, il est absolument impossible de prouver que l'intention du roi Charles était de déraciner le premier ordre de l'État. Il se serait rendu ainsi coupable d'ingratitude, cet ordre étant précisément celui qui a donné la couronne à la famille de Wasa et l'a reconnu plus tard héréditaire dans cette maison. Les rois de Suède ont promis de protéger le peuple, et non pas de l'opprimer; s'emparer des biens possédés de temps immémorial par la noblesse suédoise, la bannir d'un royaume que ses pères ont défendu durant tant de siècles, serait donc une injustice. Il faut se rappeler en outre que ni le roi ni le royaume ne peuvent se passer d'une noblesse; les hommes instruits, les hauts fonctionnaires de l'État, soit civils, soit militaires, sortent de son sein, parce que les

nobles répètent à leurs fils, dès leur enfance, qu'ils doivent se rendre dignes, par le courage et leur instruction, de la gloire de leurs ancêtres et des avantages attachés à la naissance. Il est rare de trouver une émulation de ce genre chez la multitude occupée de ses besoins journaliers et cherchant à saisir l'occasion d'amasser des richesses; on ne voit pas souvent le fils d'un bourgeois ou d'un paysan s'élever jusqu'aux premières dignités, et quand cela arrive, il y est déplacé et conserve toujours dans son parler et dans ses manières des traces de son origine. Enfin, si le roi prenait la noblesse sous sa protection, il en serait respecté, aimé, et elle le servirait fidèlement; en suivant une autre route, il se précipiterait dans un abîme de méfiance et de trouble. »

Sous beaucoup de rapports, le conseil d'Oxenstjerna s'accordait avec les sentiments de Gustaf-Adolphe, qui détestait la moindre apparence de cruauté ou d'injustice. A cette époque la noblesse possédait presque seule les avantages de l'éducation et les connaissances qui donnent la capacité nécessaire pour servir l'État; il était difficile, sinon impossible, de trouver ailleurs, en nombre suffisant, des sujets aptes à remplir les emplois publics. Gœran Persson, Olof Swerkersson, Érik Tegel, et leur suite, qui avaient figuré sous les règnes précédents, n'inspiraient guère de confiance pour les parvenus. Naturellement porté vers ce qui était grand et magnifique, Gustaf-Adolphe aimait la noblesse avec ses souvenirs glorieux et ses lumières. Il se sentait plus disposé à conquérir des lauriers et des royaumes en marchant à sa tête, qu'à la persécuter et à subir les chances fâcheuses d'une telle mesure.

Gustaf-Adolphe suivit donc le conseil d'Oxenstjerna. Une foule de nobles bannis par Charles IX obtinrent l'autorisation de revenir dans leur patrie, et plusieurs d'entre eux

rentrèrent en possession des biens confisqués sur leurs parents. Les priviléges de la noblesse furent maintenus malgré la grande négligence qu'elle mettait souvent à remplir ses obligations. Dans le commencement Gustaf-Adolphe feignit de ne pas s'apercevoir des illégalités commises par les nobles; il se sentait peut-être trop faible pour les réprimer. Mais peu à peu des changements s'opérèrent. La considération toujours croissante du roi, le dévouement du peuple pour lui, augmentèrent son assurance et inspirèrent une crainte salutaire à la noblesse. D'année en année on remarquait plus de force et de fermeté dans la conduite du roi, et les plaintes sur les violences du premier ordre de l'État diminuaient dans la même proportion. Ce dernier résultat ne fut pas le produit de quelque diminution dans les priviléges ni de châtiments fréquents et sévères; mais du nouvel esprit que Gustaf-Adolphe sut introduire parmi la noblesse. Il appela près de lui les membres les plus distingués de chaque famille noble. Dans le sénat siégeaient Magnus Brahe, Jacob De La Gardie, Axel Oxenstjerna, etc.; il s'entoura, dans la paix comme dans la guerre, d'Axel Oxenstjerna, de Pehr et de Nils Brahe, de Pehr, de Johan et d'Axel Banér, de Gustaf, de Henrik et de Klas Horn, de Lennart Torstensson, de Klas Fleming, etc. Gustaf-Adolphe étant, par sa naissance et ses hautes facultés, le plus grand parmi les grands, n'avait pas à redouter d'être éclipsé par ce brillant entourage, qui conservait toujours à son égard le respect dû à la royauté. Ce cercle, composé de tout ce que la patrie avait d'illustre, était animé par l'esprit de Gustaf-Adolphe. Le renoncement à soi-même, la bravoure, l'amour de la patrie et de la gloire, une piété sincère, la plus scrupuleuse moralité, se montraient dans chacune des actions du roi. Les autres suivirent cet exemple par attachement pour leur royal ami, et il en résulta une noble lutte de courage, de

dévouement à la patrie et d'instruction. Ces sentiments se répandirent de la cour dans les provinces et ne tardèrent pas à y former une noblesse digne de sa naissance. L'égoïsme ayant honte de se montrer se cacha. Un seul regard de mépris, lancé par Gustaf-Adolphe et ses amis, faisait rougir quiconque méprisait la roture et opprimait les paysans.

Pour récompenser les nobles qui se distinguaient, le roi leur donnait quelquefois des dotations fort étendues à l'étranger et toujours situées près de la frontière. Il cherchait ainsi à intéresser la noblesse à la conservation de ses conquêtes. « Je confonds leur intérêt avec celui de la patrie, » disait Gustaf-Adolphe. Ses successeurs suivirent les mêmes principes. Axel Oxenstjerna eut ainsi Wenden, et Gustaf Horn Marienbourg en Livonie; Johan Banér et Karl Gustaf Wrangel eurent les comtés de Sordewalla et de Salmis, au nord du Ladoga; Fleming eut la baronnie de Liebelitz, dans la Finlande orientale, etc.

Cependant Gustaf-Adolphe était loin de favoriser uniquement la noblesse sous le rapport des fonctions publiques. Partout où se montrait un homme capable, il était tiré de la foule et utilisé. Johan Skytte, le roturier, fut élevé à la dignité de sénateur, chose fort rare à cette époque. Salvius Fegræus, Nicodemi et autres roturiers, furent souvent employés dans les affaires les plus importantes de l'État. C'est sous ce règne que des relations plus égales commencèrent à s'établir entre les nobles et les autres classes. Autrefois la haute noblesse et quelques roturiers favorisés par la fortune avaient seuls les moyens de donner à leurs fils une instruction complète. Les jeunes nobles étaient donc, non-seulement par leur naissance, leurs richesses et leur habitude du monde, mais encore par leur instruction, au-dessus des autres classes, et se trouvaient naturellement en première ligne pour remplir les fonctions les plus élevées et les plus

importantes. Les classes roturières ayant le sentiment de leur infériorité réelle, leur soumission en devenait plus facile; mais il en fut autrement par la suite. Plusieurs centaines de jeunes gens roturiers et pauvres reçurent une excellente éducation dans les colléges fondés en province par Gustaf-Adolphe; ils y firent de tels progrès, qu'il leur arriva souvent de surpasser les jeunes nobles de leur âge Le sentiment de l'égalité intellectuelle fit naître le désir de l'égalité matérielle; un roturier trouvait fort dur d'occuper une place inférieure, tandis que des fonctions plus importantes et plus lucratives étaient données à un noble parfois moins instruit et moins capable. Ce fut sous le règne de la reine Christine que les effets extérieurs des changements intellectuels qui s'étaient opérés commencèrent à devenir saillants.

Revenons à Gustaf-Adolphe et à son époque. Ainsi que nous l'avons dit plus haut et par suite de la supériorité personnelle du roi, sa puissance atteignit un degré bien surprenant, relativement aux lois en vigueur. En 1617, lors du couronnement, quelques membres de la haute noblesse demandèrent qu'un accusé noble ne fût pas incarcéré, mais laissé libre sous caution, jusqu'au moment où il serait convaincu. Gustaf-Adolphe répondit avec fermeté : « Qu'une pareille concession anéantirait la force de la loi et favoriserait l'orgueil et l'injustice; qu'il lui était impossible d'accorder un privilége de cette espèce et de tenir en même temps la main à l'observation des lois, partie essentielle du serment royal. » La noblesse se tut et pour toujours. L'influence de Gustaf-Adolphe devint telle, qu'il est difficile de trouver un roi absolu jouissant d'une telle autorité. Presque toutes les affaires, du moins les plus importantes, étaient conduites par lui. Il arrivait souvent au sénat de n'avoir d'autre occupation que de lire les gazettes hollandaises.

Une mésintelligence survenue entre le roi et les sénateurs, vers la fin de 1630, se fait particulièrement remarquer sous ce rapport. Afin de réunir le plus de ressources possible pour la guerre, le roi avait écrit au sénat pour l'inviter à hâter la rentrée des impôts arriérés de l'année précédente, et les subsides accordés pour l'année courante. Le sénat, dans sa réponse, allégua toute sorte d'excuses : « De mauvaises récoltes ont ôté aux paysans le moyen de payer le subside consenti par leur ordre ; la noblesse, le clergé, la bourgeoisie, sont hors d'état de donner des secours suffisants, etc. Nous prions donc Votre Majesté de ne pas nous en vouloir si nous ne nous conformons pas en ceci à sa volonté. Nous aurions désiré ne point fatiguer Sa Majesté par des plaintes, au milieu des embarras causés par la guerre, mais le devoir nous a imposé cette démarche. » Le roi reçut fort mal cette lettre. « Je comptais, répondit-il, que mon sénat se serait empressé d'alléger le fardeau que je porte avec peine et danger en pays ennemi ; ce moyen étant le seul d'éviter que la guerre ne soit faite en Suède, dans le cas où notre affaire, maintenant en bonne voie, tourne mal. Mais vous avez seulement cherché à trouver des excuses pour remplir votre lettre et non pas le moyen de subvenir aux besoins de l'État. Vous dites que les récoltes ont donné autant de fétus que de seigle ; je vous engage à remercier Dieu des grains qu'il vous a laissés et de lui demander de ne point faire éprouver à la patrie de plus grande disette que celle-là. Vous me parlez aussi du prix élevé des céréales, il faut peut-être l'attribuer à ceux dont les granges sont pleines et qui veulent s'enrichir au détriment de leurs frères, etc. Nous avons maintenant une armée de quatre-vingt-seize mille hommes de toutes nations ; il nous serait donc facile, et malgré les excuses alléguées, de prélever nous-même les subsides accordés. Mais

nous essayerons, tant nous aimons notre pays et ses habitants, de nous passer de ce secours et de travailler par d'autres moyens à la délivrance de nos coreligionnaires, à la sécurité de notre patrie et de nos descendants. Nous ôterons ainsi aux esprits pervers et impatients l'occasion de nous calomnier. Notre perte ne sera pas très-considérable, car les subsides destinés à notre personne et à l'armée s'arrêtent en grande partie dans les mains d'administrateurs infidèles qui s'enrichissent avec les sueurs et le sang du peuple. »

Le sénat s'empressa de témoigner son regret du mécontentement causé à Sa Majesté, et son désir de l'assister avec fidélité, la priant humblement de vouloir bien couvrir du manteau de son indulgence la faute commise par inadvertance, etc. Le sénat réclama en même temps la médiation d'Oxenstjerna ; celui-ci, alors en Prusse, répondit : « Je suis trop peu de chose pour me permettre d'approfondir la lettre du sénat et encore moins la réponse de Sa Majesté ; mais, si je puis comme frère et comme collègue donner mon avis à ce sujet, je conviendrai volontiers que toutes les difficultés énoncées par vous sont parfaitement fondées, et que vous n'auriez pas dû les passer sous silence, s'il dépendait encore de nous de faire cette guerre ou de ne point l'entreprendre. A présent que l'incendie est allumé, il faut l'éteindre n'importe à quel prix, à moins que vous ne préfériez rester spectateur inactif de ses ravages. C'est un devoir assurément de délibérer entre soi sur de semblables difficultés et de les représenter en temps utile ; cependant il est mieux encore de chercher les moyens d'y porter remède. Vous n'avez rien dit qui ne soit parfaitement connu du roi, quoiqu'il semble parfois l'ignorer ; nous devons également, pour bien remplir notre mission, et contrairement à notre propre conviction, diminuer les difficultés aux yeux de nos concitoyens. Ces

subsides de guerre sont pour tous et chacun de nous des fardeaux pesants, mais il est impossible d'y renoncer, surtout quand nous songeons à la grande armée, et aux officiers chèrement payés que Sa Majesté est obligée d'entretenir. Votre intention était bonne; mais, s'il m'est permis d'énoncer mon opinion avec franchise, vous avez manqué cette fois d'un bon rédacteur. Le succès d'une affaire dépend souvent de la manière dont elle est exposée, et *regum aures sua natura teneræ sunt* (1); dans des circonstances aussi fâcheuses que les nôtres, elles le sont encore davantage, quand le style ne se ressent pas de la distance qui doit subsister entre le maître et les serviteurs. » Par suite de cette discussion, Gustaf-Adolphe chargea, au détriment du sénat, Jean Casimir, son beau-frère, de l'administration de toutes les affaires qui se rapportaient au trésor. Le roi et l'État s'en trouvèrent également bien, mais Gustaf-Adolphe ne put renoncer, comme il en avait l'intention, aux subsides de guerre; les besoins de l'armée le forcèrent de les prélever en entier.

On peut juger de la fermeté avec laquelle Gustaf-Adolphe contenait chacun dans de justes bornes, par sa conduite envers des personnes aussi haut placées que les sénateurs de cette époque. En général, il était fort susceptible pour sa considération. « Je dois, disait il, me faire respecter des grands comme des petits. » Quelques jeunes gens des administrations censurèrent comme d'habitude les actes du gouvernement et les blâmèrent avec amertume. On le rapporta au roi. « S'ils se bornent à murmurer, dit Gustaf-Adolphe, il ne faut pas s'en inquiéter; mais, s'ils parlent trop haut, nous les ferons taire. » En effet, un ou deux coups frappés avec énergie mirent un terme à ces bavardages, et depuis on n'entendit plus même un murmure. Il faut ajouter que l'occa-

(1) Les oreilles des rois sont délicates de leur nature.

sion ne s'en présentait pas pour les frondeurs sensés. Comme son père et son aïeul, Gustaf-Adolphe dirigeait lui-même le vaisseau de l'État ; il n'en confiait jamais le gouvernail à d'autres et surtout à la volonté populaire, changeante comme le vent. Sous beaucoup de rapports il était l'homme du peuple. Toutes ses améliorations gouvernementales et dans l'enseignement avaient pour but d'éclairer le peuple, de le rendre heureux et libre ; il y sacrifia son repos et sa vie. Mais il avait peu de confiance dans la capacité des masses, lorsqu'il s'agit de comprendre et de juger les affaires de l'État. « Le peuple, disait-il, est dépourvu de l'intelligence et de l'expérience nécessaires pour ces sortes d'affaires. » Quand on lui parlait de l'admiration du peuple pour lui, il répondait : « La multitude est ainsi faite, elle n'a aucune mesure dans ses jugements. On est blanc comme la neige ou noir comme du charbon, on est ange ou démon, jamais un homme avec ses faiblesses et aussi avec son mérite. »

CHAPITRE XXX

Gustaf-Adolphe et le clergé.

Gustaf-Adolphe, pénétré d'une piété véritable et sincère, mettait beaucoup de soins à graver ce sentiment dans le cœur de ses sujets. On veillait avec la plus grande sévérité à l'ordre et à la discipline de l'Église. Le mépris ou la légèreté sur ces matières, comme le manque de respect pour l'office divin et tout ce qui en dépend, étaient rigoureusement punis. quelquefois par le bannissement et la mort. Gustaf-Adolphe était soigneux de la considération du clergé. « Les prêtres, disait-il, devraient être les véritables tribuns du peuple, car ils le connaissent mieux que personne ; c'est à eux de le diriger vers le bien par leurs préceptes et par leurs exemples. »

Mais les prêtres indignes, il les dépouillait de leurs fonctions sans miséricorde; le bonheur spirituel des paroissiens était pour lui supérieur à l'intérêt inspiré par la femme et les enfants du coupable. Afin de manier plus facilement les affaires du clergé, le roi avait le dessein de créer à Stockholm un consistoire général pour tout le royaume; ce projet ne fut pas exécuté.

L'édition de la Bible, publiée par ordre de Gustaf Wasa, était épuisée depuis longtemps; Gustaf-Adolphe, ayant fait revoir ce travail, en publia une nouvelle édition avec un luxe jusqu'alors inconnu.

Les troubles occasionnés par les changements de religion de Jean III et de Charles IX (1) servirent d'avertissements à Gustaf-Adolphe; il se tint avec fidélité à la doctrine évangélique. Une fusion des doctrines de Calvin et de Luther fut proposée par quelques étrangers, et Axel Oxenstjerna y prêta volontiers l'oreille. Le roi, au contraire, repoussa la proposition avec calme, mais en même temps avec fermeté, et fit sortir ses auteurs du royaume; il ne devait y avoir en Suède qu'une foi, qu'une espérance, qu'une confession. Plusieurs jésuites, qui s'étaient faufilés dans ce pays, en furent chassés, et trois Suédois qui avaient embrassé la religion catholique, n'ayant pas voulu y renoncer, furent, selon la lettre de la loi, condamnés à mort et exécutés. Une étroite intolérance n'était pas dans les opinions du roi; il aimait la doctrine de Luther, était l'ennemi des catholiques sur le champ de bataille et dans les conseils; vaincus, ils eurent à se louer de son indulgence et de sa douceur. Les jésuites furent les seuls avec lesquels il ne se réconcilia jamais.

(1) Le premier était, disait-on, rentré dens le sein de l'Église catholique, et le second avait embrassé la doctrine de Calvin. (Trad.)

CHAPITRE XXXI

Gustaf-Adolphe et l'enseignement.

Gustaf-Adolphe propageait par tous les moyens les sciences et l'instruction dans les diverses classes de son peuple. A l'époque de son avénement, l'université d'Upsal n'était plus qu'une école, et les écoles étaient tombées plus bas encore. On trouvait des individus propres à exercer les fonctions publiques; fort peu étaient en état d'entrer dans les ordres, et pour le reste il n'y avait personne. Les professeurs se déshonoraient eux-mêmes et l'enseignement par des querelles, des divisions accompagnées d'injures et vidées, entre leurs partisans respectifs parmi la jeunesse, à coups de poing et de bâton. « Si nous ne savions point par notre propre expérience, écrivait le roi, tout le bien que l'on retire des livres, nous serions peu disposé à nous occuper de notre université, à regarder avec faveur et bienveillance des maîtres qui ne savent pas se respecter eux-mêmes ni remplir leur mission. » Le roi mit fin d'une main vigoureuse à tous ces désordres. Les professeurs turbulents ou incapables furent congédiés, ou punis, ou chargés d'autres fonctions, et l'on maintint la jeunesse dans une crainte salutaire. Le nombre des maîtres et l'ordre de leurs leçons furent déterminés avec précision. Les professeurs eurent des honoraires suffisants, les étudiants pauvres furent secourus, l'université obtint des priviléges importants, et le collége de Gustaf, ainsi nommé à cause du roi, fut bâti. La bibliothèque royale se composa d'abord des livres qui faisaient partie de l'héritage du roi; on y ajouta les antiques collections des monastères de Wadetena, de Sigtuna, de Grômunkeholm, puis la plupart des livres enlevés

aux jésuites de Prusse et d'Allemagne. Afin de répandre le haut enseignement dans les provinces, Gustaf-Adolphe fonda l'université de Dorpat.

L'amour du roi pour les sciences l'engagea à des sacrifices plus grands et plus personnels encore. Il avait hérité de ses pères beaucoup de domaines appartenant de temps immémorial à la famille de Wasa, ou qui lui avaient été donnés à l'époque de la réforme; ces domaines formaient trois cent treize fermes, il s'y trouvait quatre moulins; le tout, appelé terres héréditaires de Gustaf, faisait partie du domaine privé et était entièrement séparé de celui de la couronne. En 1624, Gustaf-Adolphe en fit don perpétuel à l'université. Cet exemple ne fut pas inutile; plusieurs nobles firent des donations en faveur des écoles. Johan Skytte fonda la chaire qui porte son nom; Gyllenhjelm créa un fonds pour l'entretien des étudiants pauvres, et la reine douairière Christine elle-même se décida à délier les cordons serrés de sa bourse pour le même objet. Le roi nomma Johan Skytte chancelier de l'université; son successeur fut Axel Oxenstjerna. Tous deux étaient savants, ils aimaient la science, possédaient en même temps l'énergie nécessaire pour établir l'ordre et pour le maintenir dans cette grande œuvre.

L'enseignement inférieur ne prit naissance en Suède que sous le règne de Gustaf-Adolphe; les écoles établies avant lui n'avaient aucun principe de vie. Le roi reconnut la nécessité de les améliorer; on croit que ce furent l'évêque Johan Rudbeck et Axel Oxenstjerna qui présentèrent la première proposition relative à nos colléges et à nos universités actuelles; on en établit à Strengnæs, à Lindkœping, à Abo, à Wiborg et à Westerôs. Gustaf Wasa et ses fils avaient répandu les sciences et l'instruction parmi les classes élevées; mais ce furent Gustaf-Adolphe et ses écoles d'enseignement primaire et supérieur qui tirèrent les moindres employés de

l'État et la classe moyenne des ténèbres de l'ignorance où ils avaient croupi jusque-là.

La conduite de Gustaf-Adolphe sous ces divers rapports présente le gage certain de son amour pour les sciences et pour son peuple, et montre combien il fit d'efforts pour répandre l'instruction parmi ses sujets; c'était en partie une suite des sentiments de cette époque. La vieille philosophie scolastique avait perdu sa considération, et ceux qui l'enseignaient s'occupaient la plupart du temps de subtilités inutiles. Beaucoup de voix s'étaient élevées contre eux, et entre autres celle du grand Gustaf Wasa; mais l'abus n'en continuait pas moins. Cependant Paris eut un professeur nommé Ramus, qui démontra clairement les défauts de la scolastique; il dressa un plan d'enseignement facile à comprendre, ayant pour but immédiat de cultiver l'esprit humain, de le civiliser, de le former à la vertu. Ramus, attaqué avec violence par les catholiques, fut jugé et condamné à mort comme hérétique; mais ses préceptes se répandirent et acquirent une grande célébrité parmi les protestants. Ils furent introduits en Suède dabord par Nicolaus Bothnensis, Erik Schinnerus et Erik Schepperus, ensuite repoussés durant les troubles de la liturgie jusqu'à ce que la mort de Jean III les fit fleurir de nouveau. Johan Skytte et après lui Gustaf-Adolphe avaient été élevés dans ces principes. Ils s'accordaient parfaitement avec les sentiments du roi et avec le protestantisme. Sénèque, Hugo Grotius, les auteurs favoris de Gustaf-Adolphe, avaient travaillé dans le même esprit. La clarté et la grâce dans l'exposition pour se faire comprendre du plus grand nombre, la pureté et l'élévation du sujet, telles étaient les exigences d'un roi qui aimait les sciences non-seulement pour lui-même, mais qui voulait aussi étendre le plus possible les effets de leur lumière bienfaisante.

Par suite de cette manière de penser et de son vif amour

pour la patrie, Gustaf-Adolphe appuya avec ardeur sur l'emploi de la langue maternelle, même pour les ouvrages scientifiques. Quoique très-versé dans la connaissance de langues étrangères, il n'en vit pas moins tous les avantages qu'on pourrait retirer de la culture du suédois. « On a toujours loué un pays, écrivait-il, quand les sciences utiles à l'humanité y ont été enseignées dans la langue maternelle et que le peuple a pu s'y exercer dès sa jeunesse. Maintenant, au contraire, on est obligé d'apprendre d'abord une langue étrangère avant de traiter le sujet; d'où il résulte parfois que l'accessoire prend plus de temps que l'objet principal, la langue plus de temps que les sciences. Nous voulons donc que les personnes qui écrivent des livres fassent en sorte, pour le présent et à l'avenir, de traiter, autant que faire se peut, tous leurs sujets en langue maternelle. »

CHAPITRE XXXII

Gustaf-Adolphe et les fonctionnaires publics.

Sous le règne de Gustaf-Adolphe, le gouvernement intérieur du royaume subit des améliorations beaucoup plus importantes et plus nombreuses qu'on n'aurait pu l'attendre d'un prince dont le temps était rempli par des guerres. Mais, durant ses campagnes elles-mêmes, Gustaf-Adolphe veillait avec une attention scrupuleuse à l'administration de son royaume, et pendant l'hiver il s'informait minutieusement de la situation et des besoins du pays, soit en assemblant les états, soit en voyageant; il cherchait à porter remède à tout. Sous ce rapport aussi le gouvernement de Gustaf-Adolphe était une création nouvelle.

Avant lui, on réunissait la diète sans observer un ordre

régulier : la noblesse, la bourgeoisie, le clergé, étaient quelquefois seuls convoqués; quand les routes étaient mauvaises, ou lorsqu'il s'agissait d'affaires pressantes, on se bornait à réunir le sénat, les évêques, quelques bourgmestres des grandes villes. La Finlande envoyait peu ou point de députés; d'autres fois des diètes particulières étaient tenues dans cette contrée, ce qui devait nécessairement occasionner des embarras. Gustaf-Adolphe fit donc une ordonnance concernant les diètes, et elle a toujours été observée depuis.

La première forme constitutionnelle établie en Suède en 1634, et ses divisions, furent tracées par Gustaf-Adolphe, du moins il en prépara l'établissement. L'administration des provinces fut régularisée, et l'on fit le premier essai d'un grand livre royal contenant l'aperçu des revenus et des dépenses du royaume.

On travailla avec activité et zèle à l'amélioration des lois. Le code fut imprimé, et défense faite de juger comme par le passé suivant des recueils de lois manuscrits. Les procédures furent régularisées; mais l'institution la plus importante de cette époque est la création des cours de justice supérieures. Jusque-là, les rois passaient inutilement leur temps à juger les appels des tribunaux inférieurs. Erik XIV avait, il est vrai, créé dans ce but ce qu'on nommait les jurés royaux; mais ils furent supprimés par Jean III, sans être remplacés par une autre institution. Gustaf-Adolphe établit donc deux nouveaux tribunaux sous le nom de cours de justice supérieure, l'une à Stockholm, en 1614, et l'autre à Abo, en 1623; elles devaient juger les appels. Cette institution, d'abord chancelante et incertaine, s'est consolidée depuis et continue à être l'une des bases principales de la jurisprudence suédoise.

CHAPITRE XXXIII

Gustaf-Adolphe et l'industrie.

Sous le règne long et sage de Gustaf Wasa, la prospérité du royaume avait pris de grands accroissements, l'aisance était partout. Des timbales d'argent, des bagues, des écus monnayés enfermés dans les armoires en encoignures, prouvaient que les paysans, quand ils le voulaient, étaient capables de suivre les exemples d'ordre et d'économie donnés par le gouvernement; ils avaient leur trésor comme le roi. Mais cette situation fut entièrement changée par les guerres civiles et étrangères des fils de Gustaf Wasa; l'argent de la couronne et celui du pays sortirent du royaume. Gustaf-Adolphe trouva, en montant sur le trône, la couronne et les habitants de la Suède presque également appauvris, et l'industrie dans un désordre complet. On allait chercher chez les étrangers la cire, le miel, la bière, le chanvre, le papier, le houblon et une foule de marchandises de cette espèce que le pays aurait pu produire; le numéraire sortait d'autant plus vite du royaume. Gustaf-Adolphe essaya de tous les moyens pour remédier à ce mal. Il favorisa et encouragea l'industrie nationale dans toutes se parties, et, durant ses voyages, il cherchait, en conversant avec ses sujets, à fixer leur attention sur divers moyens d'augmenter le revenu de leurs propriétés. Des moutons allemands furent distribués parmi le peuple pour améliorer la race des moutons indigènes, dont la laine ne valait rien pour confectionner des vêtements. Des Hollandais, appelés en Suède par le gouvernement, y perfectionnèrent l'éducation des bestiaux. Les résultats des travaux agricoles étaient assez avantageux, car ils permettaient l'exportation de sept

mille charges de céréales environ par année. Cependant la culture fut perfectionnée par la noblesse, en possession de la fortune et des lumières nécessaires pour cet objet. On encouragea de même les métiers ; des ouvriers habiles et de riches commanditaires furent attirés en Suède. La célébrité des noms de Grill, de De Geer, de Geijer et de De Besche date de ce temps. Ces efforts eurent des résultats salutaires. Les premières manufactures d'armes et de papier furent créées à cette époque, ainsi qu'une foule de tanneries, de brasseries. On établit ainsi des métiers pour tisser la laine, la soie, etc. Afin de vendre ces marchandises avec plus d'avantage, et pour économiser le fret, on favorisa la navigation. De nouvelles ordonnances furent publiées, et une foule d'associations commerciales se formèrent sous divers noms; plusieurs d'entre elles, habilement conçues, donnèrent des gains considérables aux particuliers et à la couronne. Le commerce devint plus florissant qu'il ne l'avait été depuis le règne de Gustaf Wasa, et les recettes des douanes s'en accrurent. Cependant Gustaf-Adolphe se méfiait des grands commerçants. « Leur coffre-fort, disait-il, est leur patrie; ils le portent partout où le gain les attire. »

Ces espérances de prospérité étaient en partie le résultat des efforts de Gustaf-Adolphe et de ses amis ; l'époque par elle-même était peu favorable à de semblables entreprises. La guerre, avec ses levées continuelles d'hommes et d'impôts, mettait des entraves fréquentes au développement de l'industrie, qui a besoin de bras et d'argent. Les fabriques et les établissements de commerce parvenaient rarement à une maturité complète, la couronne se trouvant dans la nécessité de leur demander de l'argent aussitôt qu'ils en avaient un peu amassé. L'agriculture était de même en souffrance, par suite des subsides élevés qu'on lui imposait sous diverses dénominations. Le peuple savait très-bien que

ces efforts étaient indispensables, que le roi ne demandait pas de l'argent pour son propre compte, mais dans un but d'utilité générale ; il ne murmurait donc pas contre le monarque. Cependant un nombre considérable de fermes étaient abandonnées, et les paysans voulaient quitter en foule leur patrie pour tenter la fortune dans un pays moins pauvre. La plupart des impôts les plus rigoureux datent, il faut le dire, du règne de Gustaf-Adolphe. Le peuple s'y soumit à raison des besoins du pays, mais seulement pour un temps. Les longues guerres qui suivirent rendirent ces impôts permanents. Il faut dire enfin, pour être juste, que le roi, en donnant de la vie à l'industrie, facilita au royaume le payement de cette augmentation des impôts.

CHAPITRE XXXIV

Perfectionnements introduits dans l'art de la guerre par Gustaf-Adolphe.

La guerre étant devenue la principale occupation de Gustaf-Adolphe, cet art est celui qui porte le plus de traces de son esprit créateur. Presque toutes ses parties subirent une transformation complète ; c'est principalement durant la guerre de Prusse que ces changements furent inventés et introduits.

Les exercices et les armements de l'infanterie étaient autrefois sujets à beaucoup d'inconvénients. Les piques avaient dix-huit pieds de long, et il était fort difficile de s'en servir; les mousquets étaient très-lourds et présentaient d'extrêmes difficultés pour en faire usage ; le soldat traînait après lui une longue fourche pointue qui, enfoncée dans la terre, servait d'appui pour viser. Les cartouches étaient contenues dans de petites boîtes suspendues soit à un ceinturon, soit à une bandoulière. Ces dispositions et la difficulté qu'on

éprouvait à allumer la mèche rendaient les mouvements très-lents. Dans l'armée impériale il ne fallait pas moins de quatre-vingt-dix-huit temps pour charger et pour tirer un coup de fusil. Le classement des soldats n'offrait pas moins d'obstacles. Les compagnies et les régiments étaient fort nombreux; les premières se composaient de trois cents hommes et les seconds de trois mille, moitié piquiers, moitié mousquetaires, ordinairement rangés par dix de front, ce qui rendait les derniers rangs complétement inutiles. Dans les batailles on observait l'ordre néerlandais, c'est-à-dire qu'on formait des carrés pleins, de plusieurs mille hommes, masses énergiques pour attaquer, mais pesantes et faciles à mettre en désordre. Toute l'infanterie européenne observait cette tactique quand Gustaf-Adolphe commença la guerre d'Allemagne; il opéra un changement complet dans l'art de la guerre.

La longueur des piques fut diminuée et réduite à onze pieds; on fit des mousquets moins pesants, la fourche fut réformée, et le soldat prit l'habitude de tirer en soutenant son arme avec la main; ce dernier changement était contraire à l'avis de la plupart des officiers. Le fourniment remplaça la bandoulière, les platines furent perfectionnées, ce qui rendit le maniement des armes plus facile. Le nombre des piquiers fut diminué et celui des mousquetaires porté aux deux tiers, afin d'augmenter la vivacité du feu. Les compagnies ne se composèrent plus que de cent quarante-quatre hommes et les régiments de mille huit cents; les mouvements de troupes en devinrent plus faciles, et, le nombre des officiers ayant été augmenté, les soldats furent mieux commandés. Ils marchaient ordinairement six de front; quelquefois les mousquetaires avaient des rangs de trois hommes. Au lieu des anciens carrés, Gustaf-Adolphe inventa la brigade, où les mousquetaires et les piquiers

de chaque régiment formaient de petits corps espacés, afin de se mouvoir et de se secourir plus facilement. Les brigades étaient de deux mille seize hommes et les demi-brigades de mille huit. Ces dernières ne tardèrent point à être remplacées par la colonne Gustavienne, si célèbre dans l'art militaire. L'armée suédoise, organisée de la sorte, ressemblait à une forteresse dont toutes les parties se défendaient mutuellement. Les colonnes avancées figuraient les bastions, la brigade les courtines, et derrière elle, comme derrière un rempart, la réserve et la seconde ligne opéraient leurs mouvements pour porter du secours partout où il était nécessaire.

La cavalerie impériale souffrait des mêmes inconvénients que l'infanterie. Les cavaliers, couverts de fer de la tête aux pieds, armés d'un mousquet pesant, n'avaient aucune promptitude dans leurs mouvements et fatiguaient bientôt le cheval le plus vigoureux. Les régiments de cavalerie se composaient de sept cent cinquante hommes, et les escadrons de cent quarante-quatre chevaux, six ou dix de front. Gustaf-Adolphe fit disparaître la plus grande partie de l'armure de fer, dont il conserva seulement la cuirasse et le casque; les mousquets furent remplacés par des carabines; les régiments ne se composèrent plus que de cinq cent cinquante hommes, et les escadrons de soixante-six chevaux qui marchaient sur quatre lignes. On perfectionna beaucoup l'arme des dragons, nouvellement inventée. La cavalerie impériale avait adopté la caracole, c'est-à-dire que les cavaliers, après avoir déchargé leur arme, faisaient un tour à droite ou à gauche, afin de faire place au second rang, et se plaçaient à la queue du dernier pour recharger leurs armes. Gustaf-Adolphe, au contraire, ordonna à ses cavaliers d'avancer, brides abattues, de faire feu et ensuite de se jeter sur l'ennemi l'épée à la main. Mais il retira surtout un

grand avantage d'une invention à lui; elle consistait à placer entre la cavalerie de chaque régiment des détachements de mousquetaires composés de cent quatre-vingts hommes, dont le feu meurtrier soutenait la cavalerie suédoise et abîmait celle de l'ennemi. C'est à cette invention que Gustaf-Adolphe fut redevable de plusieurs de ses victoires.

Gustaf-Adolphe était incontestablement le plus habile officier du génie de son temps; il perfectionna l'art des fortifications, et ce qu'on appelait les *canons de cuir*. Inventés par M. de Wurmbrand, ils furent employés pour la première fois dans la guerre de Prusse. Le nom de canons de cuir leur est assez mal appliqué. Ce canon était fabriqué avec du cuivre mince entouré de plusieurs cercles de fer, de cordes poissées, et le tout était ensuite recouvert avec du cuir. Si ces pièces de campagne étaient faciles à transporter en raison de leur légèreté, elles avaient l'inconvénient de s'échauffer tellement, qu'après plusieurs coups elles ne pouvaient plus servir; c'est pourquoi on y renonça dès 1631. Gustaf-Adolphe fit raccourcir les canons. On s'était figuré d'abord que la portée du boulet dépendait de la longueur du canon, c'est pourquoi on les faisait aussi longs que possible. Cette erreur avait été reconnue, mais elle subsista jusqu'au moment où Gustaf-Adolphe fit fondre des pièees de campagne d'une longueur plus modérée; elles furent adoptées par toute l'Europe, et l'armée française en conserva l'usage pendant plus d'un siècle. Elles étaient connues sous le nom de *pièces suédoises*.

Gustaf-Adolphe donna au calcul une part plus considérable qu'il ne l'avait eue auparavant à l'ensemble des opérations de la guerre. Il suivit constamment ce principe, de ne jamais pénétrer en avant sans avoir assuré ses flancs et ses derrières contre une attaque. C'est surtout pendant la

guerre de Prusse qu'il développa cette théorie, et la première moitié de ses campagnes d'Allemagne prouve qu'il resta fidèle à l'application de ce principe; il attira plus tard l'attention générale. Gustaf-Adolphe le nommait *ratio status belli*, mais on l'appela ensuite l'*Art de baser les opérations*.

Le principal et le plus bienfaisant des changements opérés par Gustaf-Adolphe est la création de la discipline et de la régularité dans les approvisionnements. On n'avait point songé jusque-là à donner des vivres et une solde réglés aux soldats; on leur laissait la liberté de pourvoir eux-mêmes à leurs besoins aux dépens du pays que l'on traversait. Il en résulta des scènes affreuses, et les camps étaient un point de rassemblement pour les crimes et les désordres de toutes espèces. Gustaf-Adolphe essaya de porter remède à ce mal. Il veilla, avec la tendresse d'un père, à la santé et aux besoins de ses soldats, leur donna des vêtements chauds, des vivres en quantité suffisante, et une solde payée régulièrement. Il faisait un usage fort rare des punitions corporelles: suivant lui, elles affaiblissaient le sentiment de l'honneur, qui doit être toujours vivace dans le cœur du soldat. Mais il lui arriva souvent de chasser des individus isolés et même des compagnies entières. Afin d'attacher les troupes à leurs drapeaux, l'officier chargé de le porter ne participait jamais aux châtiments et avait le droit d'intercéder en faveur des coupables. Gustaf-Adolphe, dans ses rapports avec ses soldats, se montrait constamment bon, affable; aussi était-il aimé jusqu'à l'adoration, malgré sa sévérité inouïe pour cette époque. S'il veillait comme un père sur ses soldats, il exigeait d'eux, en retour, la soumission d'un enfant. La moindre infraction à son code militaire était punie avec rigueur, et les soldats, autrefois si indépendants, furent obligés d'obéir. Ils s'y soumirent, car les lois militaires de Gustaf-Adolphe étaient empreintes d'un respect sincère pour

la piété, la vertu, la justice, la vérité, et le roi lui-même donnait l'exemple à toute l'armée. On tenait la main au respect dû à l'office divin, pendant lequel on chantait ordinairement ce psaume composé par Luther : « Notre Dieu est pour nous un rempart puissant; » et à ces mots : « Veux-tu savoir son nom? c'est Jésus-Christ, » toute l'artillerie présente tirait une salve d'honneur. Chaque régiment avait son aumônier; il faisait faire aux troupes la prière du matin et du soir, et avait en outre un pouvoir étendu pour extirper du camp les vices qui s'y introduisaient. Le jeu, l'ivrognerie, les querelles, tous les désordres étaient sévèrement défendus, et, afin de prévenir les tentations de l'oisiveté, on employait les soldats aux fortifications et les officiers à d'autres travaux. Les femmes de conduite suspecte étaient chassées ou mariées aux soldats avec lesquels elles vivaient. Les enfants voyageaient avec les bagages, sous la surveillance d'un maître particulier, qui tenait école quand le régiment n'était pas en marche. Lorsqu'il survenait des infractions à la discipline, Gustaf-Adolphe s'en prenait non pas aux soldats, mais aux officiers. Comme le vieux roi Gustaf, il disait : « C'est la faute de celui qui commande quand il n'est pas obéi. »

Gustaf-Adolphe retira plusieurs avantages de cette sévère discipline. Ses soldats étaient en général soumis et paisibles. L'histoire n'a point conservé le souvenir d'une seule révolte importante dans l'armée suédoise; et cependant il y en avait parmi toutes les autres troupes. En observant ainsi l'ordre et la modération, l'armée de Gustaf-Adolphe subsistait beaucoup plus de temps que l'ennemi avec la même quantité de vivres, et elle était reçue partout avec confiance; cette disposition favorable fit réussir, d'une manière inattendue, bon nombre d'entreprises. La conviction de remplir ses devoirs envers Dieu et envers les hommes inspira aux soldats comme

à leurs chefs un courage calme, mais inébranlable, basé sur la justice de leur cause et sur l'espoir de la protection divine. Ce fut ce sentiment qui fit des soldats suédois et de leurs officiers non-seulement des guerriers, mais encore des héros, longtemps même après la mort du grand Gustaf-Adolphe. « Il y a, disait ce prince, une énorme différence entre un maraudeur et un soldat, entre un Croate et un héros. On peut être un combattant hardi, mais non pas un bon soldat quand on n'est pas un bon chrétien. »

CHAPITRE XXXV

Des généraux et des troupes de Gustaf-Adolphe.

Durant les premières années de son règne, les généraux de Gustaf-Adolphe furent Jacob De La Gardie, Ewert Horn, Herman Wrangel, Nils Stjernskœld, Jesper Mattsson Cruus, Pehr Hammarskœld, etc., tous formés par les guerres de Charles IX. A mesure qu'ils vieillissaient ou étaient enlevés par la mort, Gustaf Horn, Nils Brahe, Johan Banér, Lennart Torstensson, contemporains de Gustaf-Adolphe, les remplaçaient. Vers la fin du règne de ce prince, Johan Liljehœk, Torsten Stôlhandske, Karl Gustaf Wrangel, Arwid Wittemberg, Lars Kagg, Axel Lilje, etc., commencèrent à sortir des rangs inférieurs du commandement, et devinrent les défenseurs glorieux de la patrie sous les règnes suivants. Ils avaient été formés à l'école de Gustaf-Adolphe.

Tous ces généraux étaient citoyens suédois par leur naissance, ou naturalisés par la loi. Nous avons déjà parlé des plus âgés d'entre eux, et les plus jeunes appartiennent à l'époque suivante. Mais l'affabilité de Gustaf-Adolphe, son génie et ses succès extraordinaires attirèrent dans ses armées un grand nombre d'officiers étrangers célèbres, et

surtout pendant la guerre de trente ans. Ils étaient la plupart Allemands ou Ecossais. Parmi les premiers on distingue principalement ceux qui suivent.

Le rhingrave Otto-Louis était vaillant, mais se laissait quelquefois emporter par son impétuosité; il était surtout célèbre par son habileté dans le commandement de la cavalerie. Forcé, par suite des soupçons de Christian IV, à l'occasion de Christine Munck, de quitter le service danois où il s'était distingué à la bataille de Lutter, il passa à celui de Gustaf-Adolphe. Il fut question, pour plaire au roi de Danemarck, de le renvoyer; on le conserva à la demande de tous les chefs. Otto-Louis devint ensuite général de cavalerie (1).

Christian de Birkenfeldt, comte palatin, était de même un officier vaillant et habile. Il devint également général de cavalerie.

Dodo de Kniephausen avait la renommée d'un guerrier capable et fort expérimenté, surtout dans le commandement de l'infanterie. Il prit part à la guerre de trente ans presque dès son origine, servit sous les ordres de Mansfeld, du duc Christian de Brunswick et dans l'armée danoise, plusieurs fois avec malheur, mais jamais sans gloire. Lorsque Gustaf-Adolphe entra en Allemagne, Kniephausen passa à son service. C'était un officier prudent, habile, mais lent, disposition à laquelle il faut attribuer ses échecs. Quand il s'agissait de persévérance, c'était un excellent officier à employer; il recevait avec un calme inébranlable l'attaque la plus furieuse de l'ennemi.

Maximilien Teuffel abandonna le service de l'empereur pour entrer à celui de Gustaf-Adolphe dès le temps de la prise de Riga. Il se distingua par beaucoup d'activité et de

(1) Archives de Ridderstolpe, 75 A. Lars Grubbe à Axel Oxenstjerna. Berwald, 5 janvier 1631.

valeur, devint colonel de la garde ou du régiment jaune; cette troupe acquit sous ses ordres une renommée extraordinaire. Les qualités opposées de Kniephausen et de Teuffel faisaient dire à Gustaf-Adolphe : « L'un est l'enclume, l'autre le marteau; malheur à quiconque se trouve entre eux ! » Les Allemands plaisantaient sur les noms de Teuffel, qui signifie en leur langue *diable*, et celui de Tott, qui, prononcé à leur manière, signifie la *mort* : « Le roi de Suède, disaient-ils, doit vaincre nécessairement, puisque la Mort et le Diable le servent. »

Les deux Thurn, père et fils, étaient au nombre des étrangers les plus remarquables qui se trouvaient au service de Gustaf-Adolphe. Ils descendaient d'une antique et riche famille de Bohême. Henri-Mathias était d'une beauté remarquable, vigoureux, brave, savant, aimable; il avait été longtemps au service de la maison d'Autriche. Mais, lorsque l'empereur porta atteinte aux priviléges de la Bohême, Thurn se mit à la tête de ses compatriotes opprimés, et ce fut lui qui commença ensuite la célèbre guerre de trente ans. Ayant été vaincu, il fut obligé de fuir; il erra proscrit en Hongrie, en Hollande, à Venise, en Danemarck, en un mot dans tous les pays en guerre avec l'empereur. Il arriva enfin en Suède, où son fils, Ferdinand Bernhard, avait déjà passé plusieurs années. L'expérience de ce dernier, sa capacité, sa conduite régulière, lui avaient mérité la faveur et la confiance particulières de Gustaf-Adolphe. Il fut souvent chargé, pendant les campagnes de Prusse, du commandement général, sous les ordres immédiats du roi. La mort de ce jeune homme, qui donnait de si belles espérances, causa un deuil général et une affliction vivement sentie. Son père continua pendant quelques années à prendre part aux affaires publiques, et finit par se retirer à Pernau, où il mourut en 1640.

Wolf Christian Baudis, né dans le Holstein, était brave et fort habile dans le commandement de la cavalerie, mais en même temps dur, intéressé; il pressurait d'une manière honteuse ses propres soldats et les habitants du pays où il se trouvait. Il servit d'abord en Danemarck, puis en Suède, et entra enfin au service de la Saxe, poursuivant sans cesse son intérêt personnel.

On remarquait, parmi les Écossais, Hepburn, l'un des plus braves et des plus habiles colonels de Gustaf-Adolphe; mais, comme ses compatriotes, il avait beaucoup d'orgueil, et le mécontentement le fit passer au service de France, où il devint maréchal de camp (1). Alexandre Lesslie servait déjà dans l'armée suédoise à l'époque de la célèbre campagne qui conduisit De La Gardie à Moscou. Lesslie était brave, expérimenté, et fidèlement dévoué à Gustaf-Adolphe; il parvint dans un âge avancé au grade de général. On prétend qu'il ne savait ni lire ni écrire. Son vieux et jovial compatriote, Patrick Ruthwen, était à peu près du même acabit. Lorsqu'on ne pouvait éviter de donner des festins, Gustaf-Adolphe avait l'habitude de s'y faire représenter par Ruthwen; ces fonctions étaient aussi remplies quelquefois par Johan Banér.

George-Christophe de Taupadel, qui finit par devenir colonel de dragons, était l'un des meilleurs officiers de Gustaf-Adolphe; on l'employait souvent, et il ne se passa point un fait d'armes remarquable, pendant la guerre d'Allemagne, auquel Taupadel ne prît part. Aussi son régiment fut-il détruit trois fois complétement. Mais de nouveaux héros accouraient vers les bannières célèbres de Taupadel, et en peu de jours son régiment était réorganisé. Après la mort

(1) Archives de Ridderstolpe, 74 B. Lettre autographe de Hepburn, mars 1634, signée colonel et maréchal de camp des armées du roi très-chrétien.

de Gustaf-Adolphe, il entra, avec le duc Bernhard de Weimar, au service de France (1).

Parmi l'infanterie de l'armée suédoise, on remarquait principalement le régiment jaune, ainsi nommé de la couleur du justaucorps des soldats qui le composaient. C'était, à proprement parler, la garde du roi, et ce régiment avait deux fois autant d'hommes que les autres. C'est pendant la campagne de Prusse et sous les ordres de Teuffel qu'il commença à prendre rang comme le premier régiment de l'armée par sa bravoure et son organisation. Il conserva sa renommée et l'augmenta encore durant la guerre d'Allemagne; le roi disait : « C'est un oreiller sur lequel je puis dormir en paix. » Après la mort de Teuffel, ce régiment fut commandé par Nils Brahe, et périt héroïquement avec son

(1) On confond ordinairement Christophe de Taupadel avec Haubald et Jacob Duwall, et on en fait parfois une seule et même personne, d'où résultent plusieurs erreurs. Voyez Harte, 1, 272; 2, 18; Gualdo Priorato, traduit par Francheville, p. 191; Mauvillon, 213 et autres. Voici ce qui paraît avoir eu lieu : Jacob et son frère Maurice Mac-Dugald étaient d'origine écossaise; le premier commandait en chef dans la Silésie, et le second était lieutenant-colonel; ils furent ensuite anoblis, ainsi que leur parent, le colonel Axel Dugald, sous le nom de Duwall Jacob était déjà capitaine au régiment de Mansfeld, en Livonie, en 1618. Archives de Ridderstolpe, 74 B, sur l'infériorité du nombre de l'armée suédoise en 1618. — Haubald était lieutenant-colonel du régiment bleu, et se nommait Christophe Haubald. Archives de Ridderstolpe, 74 C., où se trouve la propre signature de Haubald. — Taupadel, Tupadelius, Tubalt-Dewbatel, ainsi appelé suivant les différentes manières de prononcer son nom, se nommait George-Christophe de Taupadel; il était colonel d'un régiment de dragons. Voyez trois lettres de lui dans les archives de Ridderstolpe, 72 B., 73 B. Comparez les notes faites par Bœhme à l'ouvrage de Harte, 2, 18, et le *Théâtre européen*, 2, 639. On croit qu'il faisait partie de la noblesse allemande ou de Bohême. Voyez *Vie privée de Wallenstein*, par Schottky, p. 130. — Chemnitz est le seul auteur qui ne confonde pas ces trois personnes

chef le même jour et sur le même champ de bataille qui vit mourir leur roi bien-aimé.

Le régiment bleu, commandé par le colonel Winchel, se composait de soldats enrôlés ; il était déjà célèbre du temps de Charles IX. Il tire son nom de la même cause que le régiment jaune, dont il partagea la renommée et la fin.

Ces deux régiments étaient si nombreux, qu'ils formaient chacun une brigade, tandis qu'il fallait parfois deux ou trois régiments pour une brigade. On remarque parmi ces dernières :

La brigade suédoise, composée de Dalécarliens commandés par Oke Oxenstjerna, de Caréliens sous les ordres de Klas Hastfer, de Goths occidentaux commandés par Karl Hôrd ; ces derniers étaient quelquefois remplacés par les Bothniens orientaux sous les ordres d'Axel Lilje (1) Cette brigade fut ainsi nommée parce qu'elle se composait de Suédois indigènes. Marchant ordinairement avec le régiment bleu, elle partageait sa gloire et ses dangers.

La brigade verte, la même probablement que la brigade écossaise, était composée de régiments écossais sous les ordres de Hepburn (2). Elle avait déjà fait la campagne de Prusse ; Wildenstein la commanda après la retraite de Hepburn. Suivant d'autres relations, la brigade verte se composait, à la bataille de Lutzen, des régiments allemands du duc Bernhard de Weimar.

(1) Voyez la généalogie de l'ordre équestre pour Hôrd et Hastfer. Lilje y est désigné comme colonel d'un régiment enrôlé ; mais, dans les collections du général de Suchtelen, on trouve son brevet de lieutenant-colonel du régiment des Bothniens orientaux. Dans *Swedish Intelligencer* et dans les *Lettres et Mémoires de Gustaf-Adolphe*, etc., p. 161, Lilje est désigné comme colonel d'un régiment suédois.

(2) Archives du royaume. Lettre du grand chancelier du royaume, datée de 1630. Liste de l'infanterie qui se trouvait en Prusse. Comparez avec *Swedish Intelligencer*, 2, 28.

La brigade blanche, ainsi nommée à cause de ses drapeaux, se composait des Poméraniens qui étaient entrés au service de Gustaf Adolphe. Elle fut commandée successivement par Damitz, puis par Witzthum, et enfin par Burth.

La brigade rouge se composait des régiments de Hohendorf, d'Érik Hand et de Hall. Les régiments noirs avaient été enrôlés par Falkenberg et par Sperreuter.

Parmi la cavalerie, le régiment qui se faisait le plus remarquer dans les combats était celui des Finlandais, commandés par Torsten Stôlhandske; le vaillant Taupadel et Gustaf Wrangel, depuis si célèbres, se formèrent dans ses rangs. Ensuite venaient les Goths occidentaux, sous les ordres d'Érik Soop, toujours fidèles à la gloire qu'ils avaient acquise dans les combats de Dirschau. Les Sudermaniens, sous les ordres de Zacharie Pauli, se distinguèrent dans les campagnes de Prusse (1); on ne les retrouve plus quà la bataille de Lutzen. Les Smolandais furent plus célèbres; Pehr Brahe était leur colonel; mais cet officier étant continuellement appelé auprès du roi, ils furent commandés d'ordinaire par Frédérik Stenbock; c'est à la tête de ce régiment que Gustaf-Adolphe fut tué.

CHAPITRE XXXVI

Commencement de la guerre de trente ans.

L'Allemagne est composée de plusieurs États grands et petits, indépendants les uns des autres, mais formant en même temps un seul corps d'empire, dont le chef commun est l'empereur d'Allemagne, ou, comme on l'appelait à

(1) Archives des barons Sack, vol. 25, brevet de major d'Otto Sack, 10 octobre 1627, et du lieutenant-colonel des cavaliers de Sudermanie, Zacharie Pauli. Ce dernier brevet est daté du 14 mai 1629.

cette époque, l'empereur romain. Ce monarque était choisi par les princes électeurs. La dignité impériale n'était donc pas héréditaire, cependant la maison d'Autriche l'avait déjà possédée, durant deux siècles environ, et, de plus, la Bohême, la Hongrie et l'Autriche lui appartenaient; ses richesses particulières et l'éclat de la couronne impériale avaient tellement accru sa prépondérance, que l'on craignit plusieurs fois de lui voir étendre sa domination, sur l'Allemagne d'abord, puis sur toute l'Europe. Pour réaliser au moins la première partie de ce projet, la maison d'Autriche pouvait compter sur les secours de sa famille, qui régnait en Espagne, et des catholiques de l'Europe entière. La paix d'Augsbourg avait mis un terme aux premières guerres occasionnées par la réforme de Luther et de Calvin; mais les Européens n'en continuaient pas moins à être divisés en deux grands partis, entre lesquels, malgré un calme apparent, régnait une inimitié vive et irréconciliable. D'un côté se trouvaient l'Italie, la France, l'Espagne, l'Autriche, la Pologne et ce qu'on appelait la Ligue, composée par les princes catholiques de l'Allemagne. Dans le parti protestant on voyait l'Angleterre, la Hollande, le Danemarck, la Suède, les princes de l'Allemagne du nord, et une foule innombrable de sectaires des contrées méridionales de cet empire, de la France, de la Pologne. L'appui de la maison d'Autriche, dont le dévouement à la religion catholique était connu, donna une grande importance à la ligue. La première nourrissait aussi la secrète espérance de parvenir par ce moyen à la domination de l'Europe. Une opinion, pour ainsi dire héréditaire dans le parti catholique, c'est que le monde ne devait avoir que deux chefs : le pape pour les affaires spirituelles, et l'empereur pour les affaires temporelles. Cependant les troubles civils, des guerres, principalement avec la Turquie, s'étaient opposés à l'exécution de ce

plan, et durant assez longtemps le trône impérial ne fut point occupé par un souverain ayant les qualités nécessaires pour se charger de ce rôle difficile.

Mathias devint empereur en 1612; avancé en âge et fatigué par des troubles de toute espèce, il désirait le repos. N'ayant point d'enfants, il choisit pour héritier, vers les dernières années de sa vie, l'archiduc Ferdinand, fils de sa sœur, prince habile, persévérant, énergique, dans la force de la jeunesse, réunissant la vivacité à la puissance. Ferdinand, élevé par des jésuites, était dévoué de cœur et d'âme au catholicisme et avait la capacité nécessaire pour discerner l'intérêt particulier qu'il pourrait retirer de sa qualité de chef du parti catholique. C'est pourquoi la nouvelle de son adoption par l'empereur répandit de l'inquiétude en Europe, et ce ne fut point sans peine que la diète de Bohême et de Hongrie se décida à le reconnaître comme successeur de Mathias; car il y avait beaucoup de protestants dans ces deux royaumes. Ferdinand fut obligé de promettre, par serment, qu'il maintiendrait les priviléges obtenus par ces deux pays, soit dans les stipulations qu'ils avaient faites avec leurs propres souverains, soit dans la paix religieuse. Ferdinand consentit à ces conditions sans hésiter, mais avec la ferme résolution d'y manquer au premier moment favorable. Il ne tarda point à se présenter. L'âge avancé de l'empereur, ses infirmités toujours croissantes, laissèrent bientôt toutes les affaires entre les mains de Ferdinand, qui déploya aussitôt l'absolutisme le plus visible. Les priviléges de la Bohême, qu'il avait juré de maintenir, voulaient que les emplois fussent partagés également entre les membres des deux communions, et que le culte des uns et des autres ne fût point troublé. Mais Ferdinand commença par exclure les protestants de tous les emplois; il leur enleva, sous un prétexte futile, deux de leurs églises, l'une à Prague et l'autre à Braunau. Le peuple mur-

mura. Quelques-uns des amis les plus dévoués de la maison d'Autriche, et le vieux Mathias lui-même, conseillèrent la prudence; Ferdinand était et resta inflexible.

Les Bohêmes, libres de temps immémorial, et habitués depuis les guerres des Hussites à défendre leur liberté, n'endurèrent pas un pareil traitement. La noblesse, puissante et presque toute protestante, fut très-irritée; l'orgueil des catholiques se trouva également blessé par l'injure faite aux libertés nationales. Les Bohêmes de toutes les communions se réunirent donc en grand nombre à Prague, où ils se plaignirent hautement des violences de Ferdinand en général, et d'une manière plus spéciale de ses principaux partisans dans le sénat; ils signalèrent surtout deux seigneurs, Martinitz et Slawata. Le 30 mai 1618, le comte Henri Mathias de Thurn, accompagné de plusieurs nobles, de militaires bohêmes et d'une grande multitude, se rendit au château et entra dans la salle où les sénateurs impériaux étaient assemblés. L'un des seigneurs qui faisaient partie de ce rassemblement exposa le mécontement excité chez le peuple par les illégalités commises à son égard, et déclara « que les Bohêmes n'avaient point élu Ferdinand pour en faire un souverain absolu dont ils seraient les esclaves. C'est pourquoi ils lui demandaient de changer son système de gouvernement; dans le cas contraire, ils seraient obligés d'élire un autre monarque. » Les sénateurs cherchèrent à calmer l'irritation par des réponses évasives; mais les plaignants énumérèrent alors leurs griefs contre Martinitz et Slawata. Ceux-ci ayant voulu se défendre, un autre seigneur les interrompit en disant: « Toutes ces phrases sont inutiles; jetons ces hommes par la fenêtre, selon l'antique coutume de la Bohême. » Ainsi dit, ainsi fait. Lobkowitz, l'un des plus irrités, courut droit à Martinitz, saisit ses mains, d'autres le prirent par les pieds, et il fut jeté par la fenêtre. Slawata voulut s'esquiver, mais Thurn

l'arrêta par le bras en criant : « Nobles seigneurs, voici le second. » Slawata ainsi que le greffier du sénat furent contraints de suivre la même route que Martinitz ; les autres sénateurs, moins détestés, obtinrent la permission de fuir. Cette salle était au troisième étage ; mais, un grand amas de fumier se trouvant par hasard sous les fenêtres, les victimes de cette émotion populaire se firent peu de mal en tombant. Cette violence fut le signal de la révolte pour la Bohême entière. Catholiques et protestants coururent aux armes et chassèrent tous les Autrichiens. Ce fut le commencement de la célèbre guerre de trente ans.

Le vieil empereur et son conseiller intime, le cardinal Klesel, proposèrent de calmer la révolte en usant d'indulgence ; mais Ferdinand ne voulut entendre parler que de sévérité et de rigueur. Il paraissait charmé d'avoir un prétexte pour retirer les priviléges accordés aux protestants et l'occasion d'anéantir complétement ce parti détesté. Comme il redoutait l'opposition du puissant Klesel, il le fit enlever secrètement de Vienne, et l'enferma dans un château éloigné. Mathias ne put supporter ces malheurs : l'affliction le mit au tombeau.

La rigueur et l'inimitié évidentes de Ferdinand envers les Bohêmes irritèrent ces derniers encore davantage. Conduits par Thurn et par Mansfeld, ils chassèrent les Autrichiens de la Bohême, de la Silésie, de la Moravie. Thurn pénétra jusqu'à Vienne, qu'il assiégea. L'arrivée accidentelle de Boucquot épargna à Ferdinand la honte de se voir contraint, au milieu de sa propre capitale, à accorder les demandes hautaines des révoltés. Ceux-ci convoquèrent une diète à Prague, dans laquelle ils choisirent pour roi le comte palatin du Rhin Frédéric V. Il était gendre du roi d'Angleterre, et l'un des plus puissants princes de l'Allemagne ; les Bohêmes pouvaient donc espérer de ce côté, comme de la part de leurs coreligionnaires, des secours énergiques. La plus grande partie

des paysans de la Haute-Autriche, ayant adopté la nouvelle doctrine, n'attendaient qu'une occasion pour se joindre aux Bohêmes. Il en était de même en Hongrie, où un ennemi dangereux pour l'empereur s'était montré en la personne du prince de Transylvanie, Bethlen Gabor, qui fut plus d'une fois sur le point de se rendre maître de toute la Hongrie. On ne peut nier que Ferdinand se trouvait dans une position très-difficile.

D'un autre côté, il avait beaucoup de raisons pour espérer une issue heureuse de son entreprise. Il pouvait compter d'abord sur les forces innombrables de l'Espagne, de l'Autriche, de la Pologne et de la Ligue catholique. La France, gouvernée par une régence incapable, n'osait agir; il en était de même pour l'Angleterre, où régnait un roi faible et sans énergie. Les protestants étaient désunis, et les luthériens refusaient, par jalousie, de soutenir le roi de Bohême, nouvellement élu, parce qu'il avait adopté les principes de Calvin. L'électeur de Saxe trahit et abandonna ses coreligionnaires, car le rusé Ferdinand avait fait briller à ses yeux l'espoir de réunir la Lusace à son électorat. Ferdinand, profitant avec habileté de la désunion de ses ennemis, parvint, après la mort de Mathias, à se faire élire empereur par la diète de Ratisbonne, le 29 août 1619. Son adversaire Frédéric avait été élu roi de Bohême deux jours auparavant.

Les deux partis se préparèrent à une lutte décisive; leurs forces étaient très-inégales. Cinquante mille Autrichiens, trente mille Espagnols, trente mille hommes de troupes de la Ligue, vingt mille Saxons, combattaient pour Ferdinand : presque tous étaient de vieux soldats aguerris, commandés par des généraux également éprouvés : Boucquoi, Dampier, Spinola, Tilly. On voyait dans les mêmes rangs Wallenstein, Pappenheim, Altringer, etc., jeunes héros avides de dangers et de gloire. Le roi Frédéric, au contraire, était abandonné

par ses coreligionnaires et même de son beau-père. Treize mille hommes fournis par les villes impériales libres, et dix mille Hongrois, furent les seuls secours qu'il put obtenir, et ces derniers, par leur amour du pillage, leurs désordres, lui étaient plus nuisibles qu'utiles. Parmi ses généraux, Thurn et Mansfeld étaient les seuls qu'on pouvait citer. Frédéric, jeune, vif et fier, ne perdit pas courage. « Les dez sont jetés, dit-il, les armes décideront de ma couronne ; » et il repoussa toutes les conditions de paix onéreuses que Ferdinand lui proposa pour sauver les apparences. On en vint enfin à une bataille, le 19 novembre 1620 ; elle eut lieu sur la montagne Blanche, auprès de Prague. Après une courte lutte, l'armée de Bohême prit la fuite, les Hongrois en donnèrent l'exemple. Le régiment de Thurn se défendit seul jusqu'au dernier homme et se couvrit de gloire. La déroute fut complète ; Prague et toute la Bohême tombèrent au pouvoir de l'empereur. Frédéric et sa femme prirent la fuite, afin d'échapper à l'ennemi qui les poursuivait ; ils se dirigèrent d'abord vers leurs possessions héréditaires, puis vers la Hollande, où, malheureux et pauvres, ils furent réduits à vivre des aumônes que les puissances étrangères leur envoyaient.

Ferdinand laissa tomber lourdement sa main de fer sur les vaincus. Dans toute la Bohême les protestants furent contraints d'abjurer, et chassés de leurs demeures quand ils refusaient de renoncer à leur croyance ; leurs églises furent abattues ou livrées au culte catholique. Trente mille ménages, parmi lesquels on comptait cent quatre-vingts familles nobles, Thurn à leur tête, quittèrent le pays. La plupart de ceux qui restèrent perdirent leurs propriétés, et vingt-sept des principaux seigneurs eurent la tête tranchée. La Bohême ne s'est point encore relevée de ce coup. Les paysans de l'Autriche, entraînés par des provocateurs bo-

hêmes à prendre les armes, espéraient en leur grand nombre, en la justice de leur cause, et comptaient sur des miracles futurs. Leur chef, qui redoutait les châtiments, assurait que le succès était immanquable, et cherchait par tous les moyens à pousser leur courage et leur irritation au dernier degré. Mais Pappenheim et ses troupes régulières tuèrent bientôt par milliers et sans peine les hommes de ces bandes indisciplinées. Boucquoi soumit les Hongrois, et Bethlen Gabor fut contraint de demander la paix. Toutes les provinces autrichiennes se résignèrent à l'obéissance et à la soumission devant la puissance victorieuse de Ferdinand.

Ce prince se conduisit avec la même violence et le même absolutisme dans les affaires qui concernaient l'Allemagne. Frédéric fut mis au ban de l'empire comme fauteur de rébellion. Les Espagnols occupèrent la plupart de ses terres héréditaires près du Rhin, et la partie appelée le Haut-Palatinat fut donnée plus tard au duc de Bavière, pour le récompenser de sa fidélité envers Ferdinand, qui l'investit en même temps de la dignité d'électeur.

Ceci était entièrement opposé aux institutions existantes, car l'empereur n'avait pas le droit de déposer et de nommer ainsi des princes d'empire sans le consentement de leurs pairs. Les catholiques et les protestants s'en montrèrent également mécontents, et ces derniers surtout étaient extrêmement irrités de la violence de l'empereur envers leurs coreligionnaires de Bohême. Les princes firent des représentations sérieuses, et les peuples murmurèrent. Plusieurs généraux s'étant montrés disposés à défendre la cause de la liberté, les mécontents accoururent en foule sous leurs drapeaux. Ernst de Mansfeld et le duc Christian de Brunswick se trouvaient parmi ces généraux. Dans les batailles réglées ils étaient toujours battus par les troupes de l'empereur; mais le courage et la persévérance des chefs, la protection ou-

verte du peuple et les secours secrets des princes ne tardaient point à les remettre en état de tenir la campagne. Toute l'Allemagne fut inondée et dévastée par les brigandages de ces bandes indisciplinées, et par les soldats impériaux, qui ne valaient guère mieux. Ceux-ci cependant finirent par avoir le dessus. Dans l'espoir d'obtenir le pardon de Ferdinand, le faible Frédéric consentit à publier un manifeste par lequel il repoussait toute communauté avec le comte de Mansfeld et le duc de Brunswick, les seuls qui l'avaient soutenu. Ces deux généraux, abandonnés de Frédéric, et poursuivis par Tilly, qui leur était supérieur sous tous les rapports, se trouvèrent dans la nécessité de licencier leurs troupes, déjà prêtes à se dissoudre, et de fuir en pays étrangers. Toute l'Allemagne était donc livrée sans défense au pouvoir de l'empereur.

Les ennemis de Ferdinand ayant été dispersés, on avait lieu d'espérer que ce prince rendrait la paix et le calme à l'empire harassé; c'était une erreur. L'empereur conservait ses armées sans motif apparent; aussi vit-on renaître parmi les catholiques et les protestants la crainte qu'il n'eût l'intention de se rendre le maître absolu de l'Allemagne. Le Danemarck et la Suède redoutaient également ses projets ultérieurs contre leur liberté de conscience et leur souveraineté. Le roi d'Angleterre, trompé dans l'espoir que, sur ses représentations, l'empereur ferait enfin grâce au malheureux Frédéric, se montra disposé à le secourir. Il ne manquait plus qu'un chef pour réunir toutes ces forces dispersées.

La France, adversaire naturelle de l'Autriche, avait, durant une régence faible et incapable, soutenu les entreprises de sa rivale, au lieu d'agir dans le sens contraire. Par ses intrigues, son habileté, son énergie, le célèbre cardinal de Richelieu était parvenu à une influence presque absolue sur

le roi Louis XIII, sur toutes les affaires du royaume, et la France ne tarda pas à être entièrement gouvernée par lui. Le cardinal vit bientôt ce que la puissance de l'Autriche aurait de redoutable pour la France et pour l'Europe, si on lui laissait prendre une autorité absolue sur l'Allemagne. La seule manière de s'y opposer était de soutenir les protestants ; mais, d'un autre côté, ce moyen répugnait à Richelieu, qui était cardinal, ministre d'un roi catholique, et occupé à subjuguer en France ces mêmes protestants qu'il fallait secourir en Allemagne. Cependant Richelieu prit une détermination hardie et l'exécuta. Dans ses discours, ses lettres, ses actions, il manifestait toujours un dévouement complet pour le pape et une haine amère contre la doctrine protestante, mais il avouait en même temps que le zèle de Ferdinand pour la religion catholique n'était qu'un prétexte dont il se servait pour subjuguer l'Allemagne ; un bon Français devait s'opposer à l'exécution de ce dessein. Richelieu devint donc l'âme des négociations entreprises contre l'Autriche ; il s'agissait seulement de savoir quel prince on choisirait pour conduire cette guerre. On balançait entre deux rois protestants, Gustaf-Adolphe de Suède et Christian IV de Danemarck, célèbres par leurs qualités personnelles, et redoutant également les desseins de l'Autriche. La France voulait Gustaf-Adolphe et l'Angleterre Christian IV, avec lequel sa maison royale avait d'étroites liaisons de famille. L'un et l'autre présenta ses conditions. Gustaf-Adolphe, avec un peuple épuisé par des guerres précédentes et par la guerre actuelle, demandait des avantages considérables. Christian IV, au contraire, avait amassé, pendant douze années de paix, des forces et du courage. Voisin de l'Allemagne, il était plus facile et plus important pour lui de soutenir la cause des protestants. La gloire qui devait rejaillir sur le libérateur de tant de peuples flattait son

âme élevée, et une jalousie secrète, excitée par les lauriers de Gustaf-Adolphe, ne fut peut-être pas sans influence sur l'ambitieux Christian. Ses demandes étant donc plus modérées, on l'accepta comme chef du cercle de Basse-Saxe. Il conclut une alliance avec l'Angleterre et les princes allemands, avant que la France eût pu parvenir à s'entendre avec Gustaf-Adolphe. Ce dernier se retira en félicitant les alliés « d'avoir choisi un chef aussi digne et dont les succès étaient immanquables. »

Cette guerre commença pendant l'été de 1625. Plusieurs princes protestants, parmi lesquels se trouvaient les ducs de Mecklembourg et l'administrateur de Magdebourg, se réunirent à Christian IV. Mansfeld et Christian de Brunswick rassemblèrent de nouveau leurs bandes dispersées et coururent au combat. Le roi de Danemarck, à la tête de toutes les forces danoises, entra dans la Westphalie et la Basse-Saxe, où il prit plusieurs forteresses, puis il descendit vers la Hesse. C'est dans ce pays qu'il rencontra les troupes de la Ligue, sous les ordres de Tilly. Christian reconnut l'impossibilité de résister, avec son armée nouvellement enrôlée, à une bataille livrée par les soldats de Tilly, qui avaient blanchi sous les armes. Il évita donc avec soin toutes les occasions de se mesurer avec eux dans une bataille en règle. Tilly avançait, reculait, il usait de toutes les ruses de la guerre pour décider le roi à combattre en plaine, ce fut inutilement. Christian ordonna sa marche et choisit ses positions d'une manière si avantageuse, que Tilly ne pouvait l'attaquer sans courir un danger imminent. La guerre se fit ainsi durant toute l'année 1625, et la plus grande partie de l'année suivante. Enfin, le 26 août 1626, Tilly força le roi à accepter une bataille. Elle eut lieu à Lutter, sous Baremsberg. Les Danois et leur roi se conduisirent avec une honorable bravoure. Christian les mena trois fois au feu ; mais

les soldats de Tilly étaient inébranlables, ou bien on ne pouvait leur résister quand ils avançaient. Forcés de fuir après avoir perdu environ quatre mille hommes, les Danois furent chassés en peu de temps de toute l'Allemagne.

La guerre contre les protestants avait été faite jusque-là, en grande partie, par les troupes de la Ligue catholique, qui dépendaient plus ou moins de Maximilien, électeur de Bavière. Pour se rendre indépendant de ce côté aussi, Ferdinand désirait posséder une armée qui fût sa propriété; mais il manquait de l'argent nécessaire pour les enrôlements. Le riche et vaillant Wallenstein leva à ses frais, pour le service de l'empereur, une armée de cinquante mille hommes, avec laquelle il marcha, dans l'automne de 1625, vers l'Allemagne septentrionale. Le printemps suivant il battit Mansfeld auprès de Dessau, le poursuivit à travers la Silésie, toute la Hongrie, où Mansfeld tomba malade et mourut. Le second défenseur de la liberté de l'Allemagne, le duc Christian de Brunswick, éprouva un sort pareil la même année, et le roi de Danemarck fut enfermé dans le Holstein par Tilly et Wallenstein qui revenait de la Hongrie. Mais, ces deux généraux n'ayant pu s'entendre, Wallenstein manœuvra si bien que Tilly reçut l'ordre de marcher vers la frontière hollandaise, et son rival fut chargé d'achever la guerre contre le Danemarck. Elle était à moitié terminée par la victoire que Tilly avait remportée à Lutter et dont Wallenstein recueillit les fruits. Il inonda l'Allemagne septentrionale, le Holstein, le Jutland de ses troupes; les flots du Belt et l'excellente flotte de Christian purent seuls préserver les îles danoises d'un semblable malheur. Une tradition populaire assure que Wallenstein, dans son impuissant dépit, envoya des boulets rouges aux flots qui le retenaient.

C'est ainsi que se termina la campagne de 1627. Ferdi-

nand ayant eu le bonheur de dissiper cette tempête, sa considération et sa puissance en furent plus affermies que jamais; toute l'Allemagne attendait en tremblant les décisions de son sévère vainqueur. Les deux ducs de Mecklembourg furent bannis, et Ferdinand donna leur duché et leur titre à Wallenstein, malgré l'illégalité d'une telle mesure et la protestation des princes dépossédés. Il nomma Wallenstein grand amiral de la mer du Nord, essaya par son moyen de s'emparer des villes maritimes de la Poméranie, du Mecklembourg et de réunir une flotte formidable. Le nuage, gros de malheur, se rapprochait toujours davantage du Nord.

Le plus important des ports de la Baltique, à cette époque, était celui de Stralsund, remarquable par son commerce, sa richesse et sa position particulièrement forte. Wallenstein chercha à s'en emparer, d'abord par la ruse, ensuite par la force. Les rois de Suède et de Danemarck, comprenant tout le danger qui résulterait pour eux de la présence d'une flotte impériale dans les eaux de la Baltique, convinrent de protéger Stralsund, et y envoyèrent d'abord des troupes danoises, sous les ordres de Holk, puis des troupes suédoises commandées par Lesslie et Nils Brahe. De son côté, Wallenstein avait envoyé Arnheim avec des forces considérables, et donné l'ordre de prendre la ville, n'importe à quel prix. Mais toutes les attaques des impériaux furent repoussées, et Wallenstein, hors de lui de fureur, s'écria « qu'il s'emparerait de Stralsund lors même que cette ville serait fixée au ciel avec des chaînes de diamants. » Il s'avança donc avec toute son armée, attaqua les remparts, leur livra plusieurs assauts successifs. Les bourgeois et les soldats rivalisèrent de bravoure, et Wallenstein fut contraint de renoncer à son entreprise, après avoir perdu onze mille hommes sous les murs de Stralsund. Dans l'intervalle

la flotte danoise avait anéanti tous les vaisseaux rassemblés et armés par Wallenstein avec des dépenses infinies. Il était amiral et n'avait point de navires.

L'empereur vit clairement qu'il était impossible de rien faire d'important contre les flottes et la puissance réunies du Danemarck et de la Suède; c'est pourquoi il offrit à Christian une paix très-avantageuse. Ce dernier avait promis, il est vrai, de ne pas négocier sans la participation de la Suède; mais la nécessité et la tentation l'emportèrent. Christian conclut, en mai 1629, la paix avec l'empereur; il abandonna ses alliés, le roi de Suède et les ducs de Mecklembourg. On lui rendit toutes les provinces qu'il avait perdues, moyennant la promesse de ne plus se mêler de ce qui concernait l'Allemagne.

Ferdinand se trouvait donc parfaitement libre de faire tout ce qu'il voulait dans ce pays; Gustaf-Adolphe était occupé par sa guerre contre Sigismond, auquel l'empereur venait d'envoyer des renforts. Ferdinand profita de cette occasion pour donner le coup de grâce à ses adversaires. Il avait déjà mis, par une ordonnance rigoureuse, tous les protestants des Etats autrichiens dans l'alternative de les quitter ou d'embrasser la religion catholique. Le 6 mai 1629, il publia l'édit de restitution, c'est-à-dire qu'il ordonnait de rendre sans délai tous les biens distraits de l'Église catholique. Des fondés de pouvoir impériaux furent envoyés de tous côtés pour hâter l'exécution de cette mesure. L'anxiété des protestants fut inexprimable; un très-grand nombre d'habitants paisibles étaient en possession, depuis plus d'un siècle, des propriétés enlevées à l'Église dès les premiers moments de la réforme. Il s'agissait maintenant pour eux de se voir dépouiller des biens dont ils jouissaient depuis si longtemps, d'être chassés de leurs demeures, ou de devenir les esclaves de maîtres sévères qui professaient une

doctrine étrangère et ennemie. Plusieurs États firent des représentations ; mais Tilly et Wallenstein les menaçaient de leurs armées, et déjà le terrible édit avait été mis à exécution dans les divers cercles. Les protestants de l'Allemagne paraissaient perdus pour toujours.

CHAPITRE XXXVII

Les princes allemands.

Il est nécessaire, pour saisir l'ensemble de cette époque et de ses révolutions, de connaître plus particulièrement les princes allemands qui influèrent sur la guerre par leurs qualités personnelles, leur position ou leur puissance.

Le premier d'entre eux était Ferdinand II, empereur romain, roi de Bohême et de Hongrie, duc d'Autriche, et le plus puissant monarque de l'Europe par son rang et ses possessions. Ce prince, né en 1578, était sage, persévérant, fier, hardi de sa nature, mais il le devint encore davantage par son éducation. Il fut élevé, depuis l'âge de douze ans jusqu'à dix-sept, chez les jésuites d'Ingolstadt, et y puisa un dévouement illimité pour la religion catholique ; c'est là qu'il prit la résolution de la propager par tous les moyens, même par la violence et la ruse. Ferdinand conserva un respect, un amour presque superstitieux pour ses maîtres. Dans ses voyages il logeait, autant que possible, dans les monastères de leur ordre, et choisit parmi eux son confesseur, le père Lamormain, qui jouit plus tard d'une grande influence. Ferdinand était un observateur scrupuleux de toutes les pratiques religieuses, telles que pèlerinages, jeûnes, etc. Il portait toujours sur lui des images, des reliques ; non-seulement il avait pris avec solennité la Vierge Marie pour sa patronne, mais il l'avait nommée généralis-

sime de l'armée autrichienne. A ce zèle pour sa croyance Ferdinand joignait une ambition sans bornes et qui ne reculait devant aucun moyen pour se satisfaire; souvent il donna de la vérité à cette assertion du cardinal de Richelieu, qui assurait que la religion était chez Ferdinand le manteau de l'ambition. L'empereur ne vint jamais ou fort rarement à l'armée; du fond de son palais il savait choisir ses généraux et diriger les négociations avec la plus grande habileté. Il profitait avec hardiesse de la fortune, et ne désespérait jamais au milieu des plus grandes traverses. Tel était le chef du parti catholique et l'homme destiné à devenir l'adversaire de Gustaf-Adolphe.

Après Ferdinand on remarquait du même côté le duc Maximilien de Bavière. Il était né en 1573, et avait été élevé, comme l'empereur, chez les jésuites d'Ingolstadt. Il s'était distingué dès sa jeunesse, par de l'application, des connaissances et de bonnes mœurs. Comme prince régnant, il donna des preuves d'activité, d'ordre, et introduisit les améliorations les plus sages dans toutes les branches du gouvernement. Il était catholique zélé sans aller jusqu'à la persécution, partisan de l'Autriche par raison et par alliance de famille. Ferdinand avait épousé en secondes noces la sœur de Maximilien, et le fils de ce dernier, la fille de l'empereur; les deux princesses portaient le nom de Marie. Lorsqu'il fut question d'élire Ferdinand, plusieurs princes, jaloux de la maison d'Autriche, voulaient élever sur le trône impérial Maximilien, vénéré de tous. Les intrigues des jésuites et la prudence du duc de Bavière s'opposèrent à cette élection. Maximilien, au lieu d'être le rival de Ferdinand, devint son plus fidèle ami, et reçut en récompense le Haut-Palatinat et la dignité d'électeur. Les autres princes catholiques étaient moins célèbres.

Parmi les princes protestants, Jean-Georges, électeur de

Saxe, se distinguait par l'étendue de ses possessions, mais non point par ses qualités personnelles. Borné de sa nature, il avait un goût prononcé pour les plaisirs; il aimait surtout la chasse et la bière forte, d'où lui est venu le surnom de *roi de la bière*. Ce fut avec un sentiment de suffisance et d'orgueil qu'il se vit le chef des protestants d'Allemagne; mais il les trahit de la manière la plus honteuse par intérêt personnel. Ferdinand lui promit vaguement, en 1619, de joindre la Lusace à ses États; aussitôt Jean-Georges se montra disposé en faveur de l'empereur, et, lorsque Ferdinand parut oublier son engagement, l'électeur fit grand bruit au sujet de quelques illégalités, mais il se tut de nouveau quand la Lusace lui fut cédée comme garantie des armements qu'il avait faits contre la Bohême. Ferdinand, moyennant quelques attentions personnelles, eut l'adresse d'engager Jean-Georges à rester spectateur inactif de la défaite des protestants. La conduite de l'électeur excita la colère et la raillerie. On l'appelait le Judas Ischarioth de l'Allemagne. « Le roi de la bière, disait on, fait plus de cas des caves de Mersebourg que des protestants; » ou bien : « L'empereur se conduit avec la Saxe comme Ulysse avec Polyphème; il la ménage pour la manger en dernier (1). »

Le beau-frère de Gustaf-Adolphe, l'électeur Georges-Guillaume de Brandebourg, avait des États considérables, mais des qualités fort ordinaires. Son favori Schwartzenberg, qui était catholique, le dominait; on le croyait dévoué à l'empereur.

Frédéric, comte palatin du Rhin et ensuite roi de Bohême, était un prince vif, jovial et actif, mais peu réfléchi et sans persévérance. Il a déjà été question de son règne en Bohême

(1) Archives du royaume. *Acta historica*, 1612-1623. L. Gruble à Axel Oxenstjerna. Stralsund, le 28 mars 1631.

et des malheurs qui en furent la suite. Sa femme, Élisabeth d'Angleterre, était une princesse remarquable par sa beauté et l'élévation de son esprit. Frédéric hésitant à accepter la couronne de Bohême, elle lui dit : « Lorsqu'on a le courage de demander la main d'une fille de roi, une couronne royale ne doit pas faire peur. » La conduite noble de cette princesse, dans la bonne et dans la mauvaise fortune, arma plus d'un vaillant guerrier pour sa cause et celle des protestants.

La Hessel-Cassel était gouvernée par le landgrave Guillaume V, souverain sage, intrépide et le premier des princes allemands qui se déclarèrent ouvertement pour la Suède. Sa femme, Amélie-Élisabeth, plus célèbre que lui encore, était peut-être la princesse la plus remarquable et la plus considérée de l'Europe. Le jugement, le courage, l'à-propos et la convenance accompagnaient toutes ses entreprises. Après la mort du landgrave elle gouverna sa principauté, durant la minorité de ses enfants, avec sagesse, bonheur et force, chose difficile à une époque si orageuse. Pendant dix-huit années de guerre, elle fut le seul, l'inébranlable allié des Suédois, et sortit avec eux victorieuse de cette lutte. Son fils trouva à sa majorité l'héritage de son père, non-seulement agrandi, mais dans une situation plus prospère que pas un des États de l'Allemagne. Le duc Bernhard de Weimar se proposait de demander la main de cette princesse, lorsqu'il fut surpris par la mort.

Le duc Jean de Saxe-Weimar était de la branche dite Ernestine de Saxe, qui avait perdu, près d'un siècle auparavant et durant les dissensions entre l'empereur et les catholiques, la dignité d'électeur. C'est pourquoi le duc Jean nourrissait une vieille haine contre son ennemi héréditaire; il en était de même pour ses fils, au nombre de onze, dont sept seulement parvinrent à l'âge mûr. Tous prirent part à cette guerre avec une grande animosité. On distingua parmi

eux le duc Guillaume, qui fit preuve d'une bravoure remarquable au service de Gustaf-Adolphe, et succéda à son père. Cependant Bernhard, le plus jeune des fils de Jean, fut le plus célèbre ; c'est un des héros de la période suivante.

Les ducs de Saxe-Lauenbourg avaient plusieurs alliances de famille avec la maison royale de Suède; la première femme de Gustaf-Wasa était une princesse de Lauenbourg, et il donna sa fille à un membre de cette famille. Le frère de ce dernier, le duc François II, était un prince pauvre sous le rapport de ses domaines, mais riche en enfants ; il en avait dix-neuf, dont neuf fils qui vécurent. La pauvreté les obligea à chercher fortune dans les armées et dans les cours étrangères, et nous les trouvons mêlés à toutes les révolutions de leur temps; ils étaient hardis, actifs, mais sans consistance, et l'on ne pouvait guère compter sur eux. Il y en eut trois qui finirent par se faire catholiques. Auguste, l'aîné, succéda à son père. Jules-Henri est connu par son duel avec Gustaf-Adolphe ; après avoir embrassé la religion catholique, il fut partisan fidèle de l'empereur. François-Charles, d'abord luthérien et allié des Suédois, devint catholique et partisan de l'empereur. Rudolphe-Maximilien était vaillant, et fut constamment fidèle à l'Autriche; enfin François-Albert, né en 1598, fut élevé dans le camp impérial ; il passa successivement des Suédois aux Saxons et retourna vers les impériaux. Il fut généralement soupçonné d'avoir assassiné Gustaf-Adolphe.

Le duc Christian de Brunswick prit une part active à la guerre de trente ans, comme frère d'armes de Mansfeld. Cette détermination lui avait été suggérée par son humeur impétueuse, et surtout par son admiration pour la comtesse palatine, l'infortunée Élisabeth. Avec l'image de cette princesse dans le cœur, et peut-être sur son casque, il se précipitait dans la mêlée, où son impétuosité détruisait quelquefois le bien produit par son courage.

Le comte Ernst de Mansfeld était plus redoutable. Défenseur vaillant, habile, persévérant, des protestants, il fut souvent battu par Tilly, mais ne perdit jamais courage. Personne n'entendait mieux que lui l'art de réunir les troupes dispersées et de reparaître sur le champ de bataille plus fort qu'avant sa défaite. Il erra pendant sept ans en Allemagne, aimé parce qu'il était souvent l'unique défenseur de la liberté, et redouté en même temps par l'amour sans frein de ses troupes pour le pillage. Les catholiques cherchèrent vainement à l'attirer par de brillantes promesses. Après un combat malheureux qu'il livra en 1626, près de Dessau, où il fut battu par Wallenstein, Mansfeld s'enfuit vers la Hongrie avec le dessein d'entrer au service de Venise. Il fut surpris, non loin de Spalatro, par une maladie grave. Sentant venir la mort, il se fit revêtir de ses armes et se tint appuyé sur deux de ses officiers. « Un général, dit-il, doit mourir debout et couvert de ses armes. »

CHAPITRE XXXVIII

Les généraux allemands.

Boucquoi, Dampièr, Spinola, etc., qui commandaient en chef lors du début de la guerre de trente ans, étaient morts durant les douze années qui précédèrent l'arrivée de Gustaf-Adolphe en Allemagne. Leurs élèves et successeurs immédiats se mesurèrent principalement avec les Suédois.

Le premier qui se présente est le célèbre Tilly. Il se nommait Jean Tzerklas de Tilly, était né à Liége, en 1560, d'une antique et noble famille. Il montra dès sa première enfance un penchant décidé pour la guerre, mais en même temps son humeur était douce et son esprit modeste. Il entra d'abord comme page au service de Bavière, et devint l'objet des

railleries des courtisans, qui le surnommèrent le « convive silencieux. » Le prince Maximilien ne tarda point, au contraire, à distinguer les qualités remarquables dont ce jeune homme sans prétentions était doué. Tilly aspirait à changer la vie oisive de la cour contre l'activité des camps. Il servit dans les Pays-Bas, puis en Hongrie, où il devint en peu de temps lieutenant-colonel et enfin général d'artillerie, sous le règne de l'empereur Rodolphe. Tilly servit ensuite en Bavière ; c'est sous les bannières bavaroises qu'il fit sa plus abondante récolte de lauriers. Par ses soins, les troupes de Maximilien furent bientôt les mieux équipées et les mieux exercées de presque toute l'Europe. C'est à leur tête que Tilly remporta des victoires successives sur le comte de Mansfeld, sur le duc de Brunswick et le reste de ses ennemis. L'issue favorable de la bataille donnée sur la montagne Blanche est due surtout à son habileté. De tels services furent universellement appréciés. Maximilien de Bavière honorait ce général de l'amitié la plus intime, et l'empereur l'éleva, en 1623, au rang de comte de l'empire, avec le nom de Tilly. Sous beaucoup de rapports, c'était un homme estimable et grand. Courageux, prudent dans le combat, aucun de ses contemporains ne le surpassait en habileté; de plus, il était fidèle à sa parole, désintéressé, juste, moral au plus haut degré. Il se louait de trois choses : « de n'avoir jamais goûté de vin, de n'avoir point éprouvé de défaites, et de n'avoir jamais joui de la faveur des femmes. » Son dévouement à la religion catholique le rendit parfois cruel envers les protestants. Tilly conserva jusqu'à la fin la modestie de sa jeunesse, et refusa le titre de prince que l'empereur voulait lui donner. Il était grand, maigre, portait les cheveux courts et bien rangés; son large front était fortement ridé, comme son visage ; il avait le nez long, ses yeux et ses joues étaient enfoncés, et les pommettes de

ces dernières très-saillantes; il avait des moustaches et un bouquet de barbe au menton. Tilly portait ordinairement un costume espagnol vert, un chapeau relevé d'où descendait sur son dos une longue plume rouge. Dans les batailles, il montait presque toujours un très-petit cheval gris-pommelé.

Le 14 septembre 1583 naquit à Prague Albrecht Wenceslas Eusèbe, baron de Wallenstein, ou Albrecht Wallenstein, comme on l'appelle habituellement. Il montra dès son enfance un caractère fougueux et intraitable; ses parents essayèrent vainement de le dompter en lui donnant des précepteurs particuliers, et finirent par le conduire au collége de Goldberg, où il fut confié à un professeur nommé Fuhner, célèbre par sa capacité et son énergie. Celui-ci, après avoir employé vainement la douceur et la sévérité, rendit l'enfant à ses parents, qui l'envoyèrent, accompagné d'un précepteur, à l'université de Nuremberg, car ils étaient luthériens. Wallenstein avait alors seize ans. Il s'abandonna avec l'impétuosité la plus sauvage à tous les désordres, à toutes les violences qui se commettent par les étudiants; il excitait et prenait une part active aux voies de fait particulières et générales. Ses professeurs l'avertirent à plusieurs reprises de prendre garde à lui; une fois il fut mis en prison, puis on l'invita à sortir de la ville, ce qu'il fit en effet. Tout ceci s'était passé dans l'espace de six mois environ. Wallenstein prit ensuite du service, comme page, chez le margrave Charles de Burgau. Il lui arriva un jour de s'endormir assis contre une fenêtre ouverte au troisième étage du château d'Inspruck. Dans l'angoisse causée par un rêve pénible, il se jetait en avant, en arrière, et tomba enfin par la fenêtre, mais sans éprouver le moindre mal, malgré l'énormité de la chute. Ce que cet événement avait d'extraordinaire fit naître chez Wallenstein des pensées sérieuses et

quelquefois fantastiques. Il se crut réservé pour de hautes destinées, et un changement complet s'opéra en lui. Son esprit était encore sauvage et indomptable ; mais il devint silencieux, concentré en lui-même, et se plongea dans de sombres rêveries sur les énigmes de la vie, de l'univers, de l'humanité. Il embrassa la religion catholique avec la ferme persuasion que la Vierge Marie l'avait sauvé dans ce but ; puis il voyagea pour compléter ses études, visita l'Espagne, la France, les Pays-Bas et l'Italie, et y acquit une connaissance exacte de ces divers pays. Il rencontra dans ses courses des savants qui lui donnèrent du goût pour l'astrologie, science favorite de cette époque. Ce goût s'accrut encore durant le séjour de Wallenstein à Padoue ; il étudia longtemps l'astrologie avec le professeur Argoli, qui crut, d'après le mouvement des corps célestes, pouvoir prédire à son disciple un avenir brillant et remarquable. Wallenstein conserva pendant toute sa vie le penchant le plus décidé pour l'astrologie, et durant ses dernières années il fut constamment accompagné par un vieil et célèbre astrologue nommé Seni.

De Padoue, Wallenstein se rendit en Hongrie, et fit ses premières armes dans la guerre contre les Turcks ; dès lors son courage indomptable le fit remarquer. Après la paix de 1606, il retourna en Bohême. Son père était mort en lui laissant un modique héritage. Wallenstein, pauvre et haï de ses compatriotes à raison de son changement de religion, n'avait guère de chances de fortune dans ce pays. Cependant l'archevêque catholique de Prague, ayant eu par hasard l'occasion de connaître ce jeune homme et ses facultés extraordinaires, voulut le rendre indépendant, et lui proposa pour femme une veuve, vieille, mais excessivement riche. Ce mariage se fit. La multitude ignorait encore l'esprit singulier de Wallenstein et son ambition sans bornes ;

elle ne put se figurer qu'il eût consenti volontairement à épouser cette vieille femme si désagréable. « Elle lui a fait prendre un philtre, disait-on; de là proviennent ce mariage contre nature et les autres singularités de Wallenstein. » Cependant cette femme mourut peu de temps après, et laissa à son jeune époux des richesses pour ainsi dire incalculables.

C'est vers ce temps que des troubles surgirent en Autriche. Wallenstein rejeta toutes les propositions qui lui furent faites de prendre une part active dans la querelle entre l'empereur Rudolphe et son successeur Mathias. Il enrôla au contraire deux cents cavaliers et les conduisit au duc Ferdinand, alors occupé d'une guerre contre Venise. Il posa dans cette circonstance, par sa libéralité et par sa bravoure, les bases de la faveur extraordinaire dont il jouit plus tard auprès de Ferdinand et des troupes. Après cette guerre, il fut nommé colonel, et épousa la belle et jeune Isabelle de Harrach, fille du conseiller intime de Ferdinand, et en même temps son favori. Wallenstein devint chambellan impérial et tint à Vienne un état de maison magnifique.

Lors de leur révolte de 1618, les Bohêmes offrirent à Wallenstein les fonctions de général en chef; mais il resta fidèle à l'empereur et se distingua maintes fois à la tête d'un régiment de cuirassiers qu'il avait enrôlé à ses frais. Les Bohêmes, irrités, confisquèrent toutes ses propriétés, ainsi que celles de huit personnes de son nom. Wallenstein n'en devint que plus dévoué à Ferdinand. Il était absent lors de la bataille de la montagne Blanche, mais ses cuirassiers eurent une part importante à la victoire. Wallenstein servit ensuite avec le même succès contre Bethlen Gabor; il contribua à la délivrance de Vienne, et, après la mort de Boucquoi et de Dampier, il fit remporter à l'armée impériale plusieurs victoires qui forcèrent Bethlen Gabor à se retirer.

La paix fut conclue entre la Bohême et la Hongrie. Wallenstein rentra dans la jouissance de ses biens, et reçut pour récompense de ses services la seigneurie de Friedland avec le titre de comte, puis de prince d'empire en 1623, et de duc en 1624. Cette fortune extraordinaire donna naissance à l'envie et à une accusation de négligence et d'intérêt personnel. Wallenstein vint en personne à Vienne, distribua douze mille ducats aux juges, puis il présenta dans toute leur évidence les services qu'il avait rendus. Il fut acquitté et nommé major général.

Wallenstein resta ensuite quelque temps inactif en Bohême. Il offrit ses services à Maximilien de Bavière ; mais Tilly, redoutant un rival si illustre, prit secrètement et si bien ses mesures, que Wallenstein éprouva un refus. C'est la cause de l'inimitié amère qui exista entre ce général d'un côté, Maximilien et Tilly de l'autre. Cependant Wallenstein ne put rester davantage dans l'inaction ; Ferdinand avait besoin d'une armée, mais l'argent lui manquait pour la créer. Wallenstein offrit d'équiper à ses frais, pour le service de l'empereur, quarante mille hommes. Cette proposition fut d'abord regardée comme une sorte de forfanterie; mais, la nécessité restant la même ainsi que l'offre de Wallenstein, l'empereur pensa qu'il pouvait tenter cette chance, d'autant plus qu'elle ne coûtait rien. Il accepta donc la proposition de Wallenstein, à condition toutefois de n'équiper que vingt mille hommes. « Ils mourront de faim, dit Wallenstein ; cinquante mille hommes, au contraire, trouveront eux-mêmes leur subsistance. » On s'arrêta donc à ce nombre. Le bruit se répandit dans toute l'Allemagne que Wallenstein se proposait d'enrôler une armée à ses frais. La singularité de l'entreprise, le nom, le bonheur et la libéralité bien connus du duc de Friedland attirèrent une foule de soldats : ils venaient non-seulement des bandes disper-

sées de Mansfeld, mais encore des rangs de Tilly, et l'on vit bientôt avec étonnement Wallenstein à la tête de soixante mille hommes. C'est avec cette armée qu'il pourchassa, en 1626, Mansfeld à travers la Saxe, la Silésie et la Hongrie; qu'en 1627 il prit le Holstein et le Jutland; qu'il assiégea Stralsund en 1628 et contint toute l'Allemagne du Nord. On s'étonna du bonheur que Ferdinand avait eu de trouver un semblable général, et l'empereur lui-même avouait avec reconnaissance les obligations qu'il avait à Wallenstein; il le nomma, comme nous l'avons dit plus haut, duc de Mecklembourg en 1629.

Cependant Ferdinand commençait à redouter secrètement un sujet si puissant et si indépendant. Le caractère de Wallenstein et toute sa personne n'étaient pas faits pour inspirer la confiance. Il était de haute taille, maigre, avait les cheveux hérissés, un front élevé et lisse, des yeux noirs très-scintillants, le teint jaune. Chacun de ses regards et de ses gestes étaient sévères et d'un froid glacial. Ses lèvres ne souriaient presque jamais; il parlait rarement, et le peu de paroles qu'il disait étaient prononcées d'une voix forte dont il ne pouvait modifier le timbre désagréable. Il était sobre, modéré, extrêmement laborieux, dissimulé, soupçonneux, et téméraire jusqu'à l'étourderie; inexorable envers les criminels, sa sévérité était quelquefois portée à l'excès. Si l'on accusait un soldat d'insubordination, il lui arrivait souvent de répondre sans autre examen : « Pendez ce chien! » Ce fut le sort d'un de ses valets de chambre, qui le réveilla trop matin. L'emportement de Wallenstein ne connaissait point de bornes, il en était de même de sa libéralité. Faire un présent au-dessous de mille florins lui semblait contraire à sa dignité. Il veillait attentivement à la santé, au bien-être de ses soldats, et leur laissait en même temps la liberté de se nourrir et de s'enrichir par le pil-

lage. Il récompensait ses officiers et ses serviteurs d'une manière royale, et son état de maison était splendide. Wallenstein fit élever de somptueux bâtiments dans ses propriétés, à Prague, à Gitschin et dans son duché de Friedland. Le château de Prague était surtout remarquable; l'écurie seule ressemblait à un petit palais, où trois cents chevaux de luxe choisis étaient attachés à des râteliers de marbre. Le château proprement dit contenait de grandes et magnifiques salles ornées de tableaux peints par les premiers maîtres, représentant les exploits de Wallenstein, et lui-même en triomphateur, le front ceint de lauriers, sur un char traîné par les chevaux du soleil. Il voyageait avec cinquante voitures à six chevaux, pour lui et les personnes de sa suite; cinquante autres voitures transportaient les domestiques et les objets nécessaires au service. Le même nombre de gardes se tenaient continuellement dans son antichambre. Sa cour se composait de soixante pages nobles, de douze chevaliers barons et de quatre chambellans; toute sa maison se montait à neuf cents personnes et à mille soixante-douze chevaux. La table ducale était chaque jour de cent couverts; Wallenstein s'y montrait rarement, car il haïssait les hommes et les fuyait: « C'est une race ingrate, mauvaise, disait-il, et en même temps si sensible au moindre bruit, que ses maîtres sont obligés de prévenir le retentissement des éperons en les enveloppant de rubans de soie.» Sa femme et sa fille le voyaient rarement, et jamais il n'eut un ami intime. Son temps était consacré aux devoirs de sa charge, à sa correspondance, à ses travaux astrologiques avec Seni, à de sombres rêveries et aux plans d'une ambition démesurée. Cependant, quoique renfermé seul, pour ainsi dire, au fond de son palais, il régnait avec un pouvoir presque absolu, non-seulement sur son armée, mais encore sur une grande partie de l'Allemagne. Les soldats le suivaient

avec une soumission aveugle; sa sévérité et sa libéralité les enchaînaient ainsi que son extérieur mystérieux. Il traitait les peuples allemands avec toute la dureté d'un vainqueur, et leurs princes non-seulement comme ses égaux, mais avec une arrogance blessante. Personne n'osa pendant longtemps heurter cet homme aussi puissant que redouté. L'empereur lui-même fut obligé plusieurs fois de voir sans rien dire que Wallenstein agissait contrairement à ses ordres, et sans daigner s'excuser. A la tête d'une armée formidable, dépendante de lui uniquement, Wallenstein était une puissance redoutée de tous, et ce ne fut pas sans raison qu'on le surnomma le *dictateur de l'Allemagne*. Nous dirons plus tard comment la diète de Ratisbonne le fit descendre du faîte des honneurs aussi promptement qu'il y était monté.

Le troisième des généraux allemands remarquables de cette période était Gottfrid-Henri, comte de Pappenheim Triechlingen, né en 1594, comme Gustaf-Adolphe. Son père, maréchal de l'empire, avait en cette qualité deux glaives dans ses armes. Le jeune Pappenheim naquit avec deux glaives rouges sur le front, et dans la même position que ceux de ses armoiries. Ce signe s'effaça avec l'âge, et après la vingt cinquième année il ne se montrait plus que dans les émotions vives. Pappenheim avait un caractère élevé, courageux; durant son enfance, on le vit rarement ou jamais pleurer. Du reste, il était gai, loyal, il aimait à apprendre, et acquit de l'instruction avec des maîtres particuliers et dans ses longs voyages. Il débuta dans la carrière militaire sous les ordres du duc de Bavière, et parvint en peu de temps aux grades élevés. Il était déjà colonel à l'époque du combat de la montagne Blanche; blessé dès le commencement de cette affaire, il continua à se battre jusqu'au moment où, son cheval ayant été tué, ils tombèrent ensemble, Pappenheim en dessous, et sans pouvoir se débarrasser.

Toute la cavalerie passa sur lui et le blessa encore davantage; il finit par rester étendu sans connaissance sur le champ de bataille. « Je ne savais pas au juste, disait-il souvent, si j'étais en paradis ou en enfer. Je ne me trouvais pas assez bien pour croire à la première supposition, ni assez mal pour croire à la seconde. Je finis donc par penser que j'étais en purgatoire. » Pappenheim fut tiré de ses rêveries par un soldat impérial qui le pillait; quand ce dernier vit le blessé ouvrir les yeux, il dit : « Misérable chien, tu as de belles chausses, meurs ! » et en même temps il leva son sabre. « Au nom de Dieu! s'écria Pappenheim, laisse-moi vivre. Je suis le colonel Pappenheim, et te récompenserai richement. » On le transporta à Prague, où il fut confié au chirurgien particulier de Maximilien. Il n'avait pas moins de vingt blessures, dont six fort dangereuses ; mais des soins et un tempérament excellent lui rendirent une santé parfaite. Depuis, il prit part à toutes les campagnes et se distingua de la manière la plus brillante par son habileté et surtout par son courage. A sa mort, on ne trouva pas moins de cent cicatrices sur son corps.

Pappenheim était grand, il avait le visage plein, un nez et un front élevés, des yeux vifs, un peu de ressemblance avec Gustaf-Adolphe. Son esprit chevaleresque antique se montra surtout à l'égard de ce prince. Suivant une ancienne tradition de famille, un comte de Pappenheim, couvert de cicatrices et monté sur un cheval blanc, devait être le vainqueur d'un roi grand et illustre. Pappenheim était convaincu, dit-on, que cette prédiction le concernait. Gustaf-Adolphe et lui firent tout ce qu'il fallait pour l'accomplir. Pappenheim montait toujours un cheval blanc, et dans toutes les batailles il se plaçait en face du roi pour se mesurer avec lui. Il éprouvait en même temps pour cet ennemi l'estime la plus vraie, la manifestait franchement en

toute occasion, et cherchait à rendre plus frappante encore sa ressemblance avec son célèbre adversaire, en affectant de s'habiller et de porter ses cheveux comme lui. Nés dans la même année, ils succombèrent enfin tous les deux le même jour et sur le même champ de bataille.

Hans-George d'Arnheim, né en 1581, descendait d'une antique famille noble de Brandebourg; il se distingua par son instruction, sa finesse, sa taciturnité; c'est pourquoi Richelieu l'appelait « la meilleure pâte à cardinal de toute l'Europe. » Cependant il était dévoué à la doctrine de Luther, et avec tant d'opiniâtreté, qu'on le surnommait le *capucin luthérien*. Du reste, Arnheim était changeant, faux, intéressé: il entra d'abord au service de la Pologne, puis à celui de la Suède, et passa ensuite dans les troupes autrichiennes, où il contracta une étroite amitié avec Wallenstein; les mésintelligences survenues entre eux ne purent la rompre. Le mécontentement que la campagne de Pologne, en 1629, avait causé à Arnheim l'éloigna de bonne heure des armées impériales. Il entra au service de la Saxe avec le grade de feld-maréchal.

Altringer était d'une basse extraction. Il accompagna un jeune noble français dans ses voyages, d'abord comme valet de chambre, ensuite comme secrétaire, et sut dans cet intervalle acquérir, par son application, une connaissance assez approfondie des différents pays qu'il visita, de leur langue et de leur situation. Altringer entra ensuite dans la chancellerie du concile de Trente, où sa capacité et ses succès firent naître l'envie, et on le persécuta. Dans sa colère, il abandonna son emploi et la ville, en se proposant d'embrasser la carrière du premier homme qu'il rencontrerait. Ce fut un soldat allemand; Altringer le suivit en Italie. Il prit ensuite du service en Bavière, et, montant d'un grade à l'autre, il devint, après la mort de Tilly, général

en chef de l'armée bavaroise: l'empereur lui conféra la dignité de baron de l'empire. Altringer était brave, sensé, spirituel, et surtout fort éloquent, mais en même temps vindicatif et avide d'argent : on le surnommait l'*Espagnol italien*.

Henrik Holk, né à Alsen, île danoise, était un guerrier intrépide, actif, mais de mauvaises mœurs, cruel et aimant le pillage. Holk et ses chasseurs étaient un objet de terreur et d'aversion pour toute l'Allemagne. Il changea plusieurs fois de religion. Enfin, pendant l'une de ses plus cruelles expéditions, il fut atteint d'une maladie mortelle. Pas un prêtre ne voulut entendre la dernière confession de cet homme détesté. Il mourut abandonné de tous, et même de ses propres officiers; son dernier soupir fut reçu par l'une des femmes publiques du camp.

Le comte de Mérode, attaché au parti de l'empereur, est célèbre seulement par ses soldats indisciplinés, nommés d'après lui Mérodistes ou Mérodiens, d'où est venu le mot maraudeur.

Tiefenbach, Gœtz, Rolalto, Maradas et le chef croate Isolani, étaient des colonels plus ou moins célèbres et dont le nom figure souvent dans cette guerre. C'est aussi vers ce temps que Gallas, Piccolomini et Montécuculli commencèrent à se faire connaître.

Si quelques généraux ont acquis de la renommée, il en était de même pour plusieurs régiments, connus de toute l'Allemagne par leur bravoure et leur habitude de la guerre. De ce nombre étaient les cuirassiers de Wallenstein et les Wallons de Tilly, les premiers regardés comme l'élite de la cavalerie et les seconds comme celle de l'infanterie allemande. Le régiment bavarois de Kronberg était fort connu également, et les hommes dont il se composait étaient surnommés les *invincibles*; ils montaient des chevaux noirs,

portaient des vêtements de même couleur et des têtes de mort blanches sur leurs casques. Une célébrité toute particulière était le partage des Croates, cavalerie hongroise indisciplinée, violente dans ses attaques, mais dépourvue d'ordre et de persévérance. Les Croates se distinguaient par un amour effréné du pillage et les violences les plus brutales. L'angoisse et la terreur les précédaient; le meurtre et l'incendie étaient leurs compagnons.

CHAPITRE XXXIX

La destitution de Wallenstein.

La guerre exerçait depuis douze ans ses ravages en Allemagne, et ses dévastations prenaient un caractère de plus en plus hideux. Les armées ressemblaient à des bandes errantes de brigands. Elles prétendaient servir, l'une les catholiques, l'autre les protestants; mais tous étaient pillés indistinctement. On ne faisait plus la guerre pour la cause des princes, des peuples, pour obtenir la paix, mais seulement pour satisfaire l'avidité des soldats et de leurs chefs. On n'observait plus la loi humaine ni la loi divine, et l'on ne tenait aucun compte des plaintes hautement exprimées par les princes de l'empire. Wallenstein traitait ces derniers avec un orgueilleux mépris, leur donnait à entendre que sa qualité de généralissime impérial le rendait au moins leur égal. Les soldats suivaient son exemple, et traitaient les habitants avec une arrogance sans bornes. Lorsque les paysans et les bourgeois avaient servi ce qu'ils possédaient de mieux, le cavalier refusait de se mettre à table s'il ne trouvait pas un florin ou un ducat sous son assiette. Si, par défaut de volonté ou de moyen, cette exigence n'était point satisfaite, l'humeur sauvage et féroce des soldats

éclatait avec des formes affreuses. Des femmes honnêtes périssaient victimes des violences les plus brutales, et après la mort leurs corps étaient encore profanés et jetés dehors pour devenir la pâture des chiens. On dépouillait les hommes, ne leur laissant que la chemise, et ils étaient tués au moindre signe de mécontentement. Les officiers infligeaient des tortures horribles pour se faire donner tout l'argent monnayé, et, lorsque le numéraire manquait, ils prenaient les objets livrés pour la centième partie à peine de leur valeur. Cette manière de procéder appauvrit donc le pays en peu de temps ; les travaux agricoles furent interrompus, les ouvriers n'avaient plus d'ouvrage. Des princes, autrefois riches, possédaient à peine un morceau de pain, et leurs sujets se nourrissaient avec des glands et des racines ; plusieurs furent obligés de manger de la terre. Dans le même temps, les Croates de Wallenstein avaient leurs brides et leurs selles ornées avec de l'or et de l'argent ; ils étaient dans les délices et dans l'abondance, leurs chefs d'escadrons vivaient comme des princes, et Wallenstein étalait plus de magnificence que l'empereur.

Ces maux accablèrent surtout la Poméranie, la Basse-Saxe et le Brandebourg ; les autres contrées de l'Allemagne n'en étaient pas exemptes. Après la soumission du Danemarck, un cri général s'éleva en faveur de la paix ; mais l'empereur n'avait pas encore atteint son but secret, et redoutait l'invasion des Suédois. Wallenstein, dans le dessein de s'y opposer, était entouré de sa nombreuse armée, et en même temps sous le poids de la haine et des malédictions de toute l'Allemagne. Les regards étaient fixés sur ce chef absolu des hordes de brigands réunis par ses soins. Wallenstein s'était chargé de les entretenir, de les solder ; il le faisait aux dépens de l'empire et de ses habitants. C'était donc lui qu'il fallait renverser d'abord ; puis on licencierait ces bandes

féroces : telle était l'opinion de toute l'Allemagne. Ferdinand, il est vrai, éprouvait quelque crainte relativement aux projets ambitieux de Wallenstein, mais d'un autre côté il était fort important pour lui de conserver son général en chef et l'armée; car, sans être obligé de pourvoir à leur entretien, ils lui donnaient le moyen d'étendre son absolutisme sur tous les princes allemands. Cependant les plaintes devinrent de plus en plus vives non-seulement parmi le peuple, mais parmi les princes eux-mêmes. « Il est impossible, écrivait l'archevêque de Mayence, de remédier à la position fâcheuse de l'empire, si on ne commence point par déposer le dictateur. » Les autres électeurs tenaient le même langage, et plus particulièrement Maximilien de Bavière. Le cardinal de Richelieu travaillait sous main à augmenter ce mécontentement, dans l'espoir d'affaiblir la puissance de l'empereur par la destitution de Wallenstein. C'était aussi le motif secret de la plupart des princes catholiques; ils craignaient que Ferdinand, avec l'aide de ce général, ne finît par devenir leur maître absolu.

Cependant les amis véritables de l'empereur lui donnaient le même conseil; son propre frère lui écrivait : « Votre Majesté ne peut se faire une idée de la conduite des troupes. J'ai fait moi-même la guerre pendant quelques années, et je sais qu'elle s'avance rarement sans marquer ses traces par des violences. Mais, quand pour s'amuser on brise les fenêtres, on renverse les murs, on coupe les nez et les oreilles, on martyrise, on viole, on assassine, ce sont des désordres auxquels les officiers supérieurs peuvent et doivent s'opposer. Je le sais, on cherche à persuader à Votre Majesté que ces accusations n'ont aucun fondement. Mais j'espère qu'en ceci Votre Majesté aura au moins autant de confiance en moi qu'en ces messieurs, qui remplissent leur bourse du sang et des sueurs du pauvre peuple. Je pourrais vous nom-

mer beaucoup d'officiers qui avaient il y a peu de temps à peine de quoi se vêtir; ils possèdent aujourd'hui trois ou quatre cent mille florins en numéraire. Le mécontentement augmente d'une manière menaçante, et ma conscience ne me permet point de cacher à Votre Majesté le véritable état des choses. »

Au commencement de juillet 1630, une diète fut assemblée à Ratisbonne. L'orage qui s'amassait depuis longtemps contre Wallenstein y éclata, et la destitution de ce général abhorré fut unanimement demandée. Ferdinand essaya de le défendre; il démontra combien il serait imprudent de congédier un chef éprouvé et de licencier une armée victorieuse au moment où un nouvel ennemi, le roi de Suède, était attendu. Plusieurs partisans de Wallenstein publièrent des écrits dans ce sens; mais le parti opposé se servit du même moyen. « Il est temps, écrivait-on, que l'empereur soulage la misère générale; il est temps que son attention se fixe sur les larmes amères, sur le sang innocent qui inonde l'argent pressuré. Les soupirs et les gémissements des opprimés, cruellement méprisés sur la terre, monteront au ciel et s'y accumuleront comme une foudre vengeresse au-dessus de la tête des coupables. Toute cette misère vient de Wallenstein, et il est urgent de rejeter le fléau qui a fait endurer tant de souffrances à la patrie. »

Ferdinand avait le désir de faire proclamer son fils roi des Romains par cette diète, afin de lui assurer la succession au trône impérial; mais les princes électeurs refusèrent d'appuyer ce projet tant que Wallenstein resterait à la tête de l'armée. Ferdinand hésitait; en se conformant au désir de la diète il commettait une imprudence relativement à l'invasion attendue de la part des Suédois, et une ingratitude envers Wallenstein, qui lui avait rendu de si grands services. D'un autre côté il était pressé par les princes élec

teurs, Maximilien en tête, par les conseillers intimes de la couronne qui haïssaient Wallenstein, et enfin par sa sollicitude pour sa propre maison. Il finit donc par céder, et Wallenstein fut destitué ; mais Ferdinand déclara en même temps que cela avait lieu contre sa conviction personnelle, et sur la demande instante de la diète ; qu'il était innocent devant Dieu et devant les hommes des malheurs qui pourraient en résulter.

La destitution du puissant généralissime était donc prononcée par l'empereur, mais on craignait de la part de Wallenstein un refus d'obtempérer à l'ordre de résigner ses fonctions. L'orgueil du duc de Friedland, son ambition et le dévouement aveugle des soldats pour lui étaient connus ; on résolut donc d'agir avec prudence. Déjà il avait été séparé de son corps d'armée principal et envoyé en Souabe avec une division beaucoup plus faible, composée de troupes qu'il connaissait moins. On avait pris pour prétexte la nécessité d'influencer la diète ; mais plusieurs avaient cru voir dans ce changement une mesure de prudence de la part de Ferdinand, qui avait prévu dès lors le résultat de la haine excitée par Wallenstein. Celui-ci était donc en Souabe au moment où il fut destitué. Afin d'adoucir, autant que possible, ce que cette détermination pouvait avoir de blessant, on chargea deux de ses partisans les plus dévoués, Questenberg et Werdenberg, de la lui annoncer. Ils devaient décider le duc à renoncer à son commandement, et l'assurer en même temps de la continuation de la bienveillance de l'empereur.

Wallenstein savait déjà par ses espions ce qui avait été décidé à son égard, et en avait délibéré avec l'astrologue Seni. Celui-ci l'engagea à se soumettre aux circonstances, et lui promit en même temps une brillante réparation, une carrière nouvelle et plus glorieuse encore que la première.

On assure que cet avis détermina la conduite de Wallenstein.

Les deux envoyés impériaux arrivèrent près de lui assez inquiets sur l'issue de leur dangereuse commission. Ils commencèrent un éloquent et long discours préparatoire, mais Wallenstein ne tarda point à les interompre; et, prenant sur sa table un papier couvert de signes astrologiques, il dit : « Ceci vous prouvera, messieurs, que les étoiles m'ont déjà instruit du sujet de votre venue. L'astrologie, cette science élevée, m'apprend aussi que l'esprit de l'électeur de Bavière s'est emparé complétement de l'empereur; je n'attribue donc pas mon malheur à ce dernier. Cependant il m'est pénible de penser que ce prince, après avoir été défendu par moi contre ses ennemis étrangers et nationaux, m'abandonne au moment de l'infortuue. Je n'en suivrai pas moins en ceci, comme en toutes choses, la volonté de l'empereur, mon seigneur. » Wallenstein fit une réception splendide aux deux envoyés et leur donna de riches cadeaux en se séparant d'eux. Il leur remit en même temps une lettre pour Ferdinand, dans laquelle il se bornait à lui demander sa protection contre la malveillance de ses ennemis, d'être maintenu dans la dignité ducale et de conserver les dotations qu'il avait reçues à titre de récompense. Mais les princes électeurs refusèrent de lui laisser le titre de duc et surtout le pays de Mecklembourg; ils exigèrent, au contraire, qu'on lui fît rendre compte des dévastations commises par lui et les siens. L'empereur ne voulut point ou n'osa pas défendre les droits de Wallenstein sur le Mecklembourg. Cette question resta indécise, et à Vienne même on commença à ne plus mettre ces mots : Duc de Mecklembourg, lorqu'il s'agissait des titres de Wallenstein. Celui-ci, plein de mécontentement et de dépit, se retira dans ses possessions de Bohême.

CHAPITRE XL

Délibérations de Gustaf-Adolphe relativement à la guerre de trente ans.

Beaucoup de circonstances intérieures engageaient Gustaf-Adolphe à prendre une part active à la guerre de trente ans; cependant il faut chercher la raison fondamentale de sa coopération en lui-même et dans sa manière de juger la situation de l'Europe, de la Suède, et la sienne en particulier.

Il est incontestable que la liberté de l'Europe, menacée par la puissance de l'Autriche, appelait un défenseur; mais il était encore permis d'espérer que ce danger s'évanouirait sans l'assistance de la Suède. Les protestants et les catholiques ne pouvaient manquer de se soulever pour conserver leur liberté. La France, gouvernée par l'actif Richelieu, devait finir tôt ou tard par recourir aux armes. Les princes allemands, Maximilien à leur tête, commençaient déjà à opposer une résistance énergique, soutenue par la jalousie de l'Espagne, de la Pologne, et peut-être du Pape.

Ces circonstances tranquillisantes ne pouvaient échapper à Gustaf-Adolphe; mais le danger qui menaçait les doctrines protestantes était plus grand, et, sous ce rapport, la France et les princes catholiques tendraient nécessairement, malgré leur jalousie, une main secourable à l'empereur; il resterait alors peu d'espoir à la confession évangélique, car ses défenseurs naturels étaient ceux sur lesquels il y avait le moins à compter. Les forces de l'Angleterre étaient encore comprimées, et ce royaume, gouverné par un monarque faible, s'épuisait dans les troubles civils. La Hollande se défendait elle-même avec peine; le Danemarck était réduit au silence et à l'inactivité; la Saxe et le Brandebourg, avec

une liberté apparente, étaient sous le glaive de l'empereur. La liberté religieuse en Europe se trouvait donc plus exposée encore que la liberté politique : « Je crains, écrivait Oxenstjerna, que nous ne marchions vers le double esclavage de l'âme et du corps. »

Gustaf-Adolphe, élevé dans la religion protestante, était destiné à la défendre; cette mission, il l'avait héritée de son père et de son aïeul, et elle s'accordait avec ses sentiments particuliers. Il avait un amour ardent pour la cause de l'humanité, des lumières et de la liberté, suite naturelle de sa position particulière : sa dynastie était nouvelle, et il devait son avénement à la couronne aux doctrines nouvelles. Intimement convaincu de leur vérité, elles étaient, suivant lui, indispensables au développement de la prospérité de l'État et des sciences. Il tourna donc de bonne heure des regards inquiets vers l'Allemagne, et pressentait d'une manière obscure la mission qu'il serait appelé à remplir.

Sans l'entêtement de Sigismond et la guerre qui s'ensuivit avec la Pologne, Gustaf-Adolphe n'aurait point participé aussi promptement aux troubles de l'Allemagne, peut-être qu'il ne s'en serait jamais mêlé. C'est vers 1618 que cette question fut agitée. Les guerres avec le Danemarck et la Russie étaient terminées, et Gustaf-Adolphe cherchait sérieusement à faire la paix avec la Pologne. Le peuple suédois, épuisé par soixante années de guerre, exprimait sans détour son besoin de repos; et les bénédictions que ses deux traités de paix avaient values à Gustaf-Adolphe l'engageaient à en conclure un troisième. Il aurait eu alors le loisir de songer uniquement à l'administration intérieure de son royaume, et de faire renaître en Suède l'âge d'or des dernières années du règne de Gustaf Wasa. Si Gustaf-Adolphe avait vu son pays jouir des fruits déjà mûrs et abondants de la paix, il aurait pris difficilement la détermination de dé-

truire son propre ouvrage, de précipiter un peuple heureux dans les hasards et la misère d'une guerre qui lui aurait paru d'autant plus redoutable que le roi et la nation n'avaient point appris à connaître leurs forces. Mais l'opiniâtreté de Sigismond, ses prétentions exagérées, anéantirent ces belles espérances en précipitant la Suède et son roi dans le tourbillon de la guerre polonaise. Elle fournit à Gustaf-Adolphe l'occasion de développer ses talents militaires, et lui apprit, ainsi qu'au reste du monde, à connaître sa capacité extraordinaire. Le sentiment de ce qu'il valait et la confiance toujours croissante de l'Europe l'appelèrent plus tard, d'une voix commune et irrésistible, à des exploits plus importants. Il ne put refuser la mission du libérateur qui le jeta au milieu des luttes ardentes du monde. Ce n'était plus seulement la Suède, mais toute l'Europe qui était sa patrie; son royaume bien-aimé ne fut plus le but exclusif de ses efforts, mais plutôt le moyen des grandes choses auxquelles il se sentait appelé; il devait sauver l'Europe de l'esclavage temporel et spirituel.

On a blâmé Gustaf-Adolphe de s'être laissé entraîner dans une guerre qui lui a fait sacrifier son peuple à des intérêts étrangers. Il n'est pas encore bien décidé qu'il aurait pu s'exempter d'y prendre part. Du reste, il ne regardait point un État comme une partie isolée, détachée de l'ensemble, qui peut croître et prosperer au milieu de la destruction générale. Il considérait les peuples européens comme des frères destinés à recueillir une part égale dans l'héritage de la liberté, des lumières, et obligés de s'assister mutuellement pour atteindre ce but. C'est dans cet esprit qu'il s'adressa au peuple suédois, cette nation le comprit et le suivit dans son illustre carrière; elle épuisa volontairement ses forces et son sang, et monta avec son grand monarque au faîte de la considération et de la gloire.

Après avoir exposé les ressorts intérieurs qui agirent sur la détermination de Gustaf-Adolphe, nous allons nous occuper des circonstances extérieures qui l'influencèrent également.

Depuis longtemps déjà les princes protestants de l'Allemagne recherchaient l'alliance de Gustaf-Adolphe; plusieurs lettres lui avaient été adressées dans ce but, durant les années 1614, 1619, 1620 et 1621. Mais la situation de son royaume l'empêcha de prendre une part active à ces querelles étrangères. En 1623, les craintes et l'insistance des protestants s'accrurent, et Gustaf-Adolphe fut plus favorablement disposé en faveur de l'entreprise proposée; comme nous l'avons dit plus haut, sa guerre avec la Pologne mit obstacle à sa bonne volonté, et le roi de Danemarck le prévint. Après la défaite de Christian IV, le danger augmenta pour la Suède, et il en fut de même du penchant que Gustaf-Adolphe éprouvait à se jeter hardiment au milieu de la lutte. L'empereur et Wallenstein le traitaient avec un orgueil blessant; ils refusaient de lui donner le titre de roi; ils exclurent ses envoyés avec mépris des négociations qui eurent lieu à Lubeck pour la paix. Des hostilités réelles succédèrent à cette offense. En 1627, un régiment impérial, commandé par le duc de Holstein, servit contre Gustaf-Adolphe en Pologne, et toute l'armée d'Arnheim en fit autant en 1629. Les impériaux avaient commis des violences envers des navigateurs suédois, et le titre de grand amiral des mers du Nord, des préparatifs maritimes menaçants, faisaient assez connaître ce que l'empereur avait l'intention d'entreprendre contre la Suède, après avoir subjugué l'Allemagne.

Gustaf-Adolphe et Oxenstjerna n'étaient pas de ces hommes auxquels l'aveuglement ou la crainte ferment les yeux sur le danger. Ils virent tous deux l'impossibilité

d'éviter une guerre avec l'empereur, et tous deux furent d'avis qu'il était plus avantageux d'attaquer l'ennemi sur les côtes méridionales de la Baltique, que d'attendre son invasion en Suède. Mais cela ne laissait pas de leur donner beaucoup d'hésitation et de trouble. « Dieu m'est témoin, écrivait le roi, combien les souffrances de la patrie et de mes sujets me sont sensibles; cependant il vaut mieux, je pense, marcher bravement au-devant du danger, et porter la guerre sur le sol étranger, que de laisser le temps à l'ennemi de pénétrer dans nos provinces, ce qu'il ne manquera pas de faire infailliblement. » Oxenstjerna écrivait au sénat : « Lorsque je songe à cette guerre inévitable, à la puissance victorieuse de l'ennemi, à la pauvreté de notre patrie, au début, aux vicissitudes, à l'issue possible de cette lutte, les cheveux m'en dressent sur la tête. Qui ne chercherait à l'éviter si la chose était faisable? Mais, puisque Dieu nous a donné la vie à une pareille époque, et nous a imposé la charge d'être les conseillers du roi et de la patrie, nous ne devons pas nous borner à voir le danger, mais encore chercher les moyens de le surmonter. Il faut, suivant moi, commencer par tenir l'ennemi éloigné de nos frontières, » etc.

Gustaf-Adolphe et Oxenstjerna étant d'accord sur ce point, des secours furent immédiatement envoyés à Stralsund quand les impériaux attaquèrent cette ville. Mais il restait une autre question à résoudre : comment faire la guerre, où établir son théâtre? Dès 1629, Gustaf-Adolphe voulait que le corps d'armée principal fût envoyé en Allemagne; Oxenstjerna pensait, au contraire, qu'il fallait continuer la guerre offensive en Prusse, pays où l'on possédait des forteresses, et se contenter d'occuper l'empereur en s'établissant dans Stralsund. On voit qu'Oxenstjerna, par une appréhension dont, pour ainsi dire, il ne s'apercevait pas lui-même, cherchait à éloigner le plus longtemps possible cette lutte

redoutable. Il en était autrement du roi; ne pouvant éviter la guerre, il voulait la commencer de suite et ne pas attendre que l'Allemagne fût courbée sous le joug au point de ne pouvoir plus être secourue. En prenant l'offensive on augmentait le courage des troupes et des alliés. Le roi et son ami échangèrent à cette occasion plusieurs lettres confidentielles et détaillées. Oxenstjerna ne pouvait réfuter les raisons alléguées par le roi en faveur d'une guerre offensive; mais, d'un autre côté, il ne cessait de rappeler continuellement la pauvreté de la Suède, les forces quadruples de l'empereur et la probabilité d'une issue malheureuse; Gustaf-Adolphe à son tour ne savait comment répondre à ces observations. Enfin ce dernier écrivit : « Dieu, qui donne la volonté pour commencer et la force pour accomplir les choses utiles à sa gloire et à notre salut, connaît seul ce qui nous arrivera. Il vous est plus facile d'énumérer les obstacles à vaincre, qu'il ne l'est pour moi de vous exposer les moyens de réussite. Je préfère donc mettre mes plans à exécution plutôt que de les tracer à l'avance sur le papier.»

Oxenstjerna céda, regardant ceci comme une *dispositio divina*. « Le roi, disait-il, est poussé de ce côté par un esprit puissant auquel personne ne résiste. » Il fut donc convenu, dès 1629, qu'on attaquerait l'empereur en Allemagne. L'exécution de cette mesure fut différée parce que Gustaf-Adolphe fit encore une tentative à Lubeck pour parvenir à une réconciliation par des moyens pacifiques. Mais, les envoyés suédois ayant été chassés d'une manière injurieuse par Wallenstein, et l'empereur ayant envoyé Arnheim en Pologne, la guerre fut irrévocablement décidée pour l'année suivante : « Mais, écrivait le roi, je ne compte plus de ce moment sur un seul instant de repos; » et, en arrivant à Stockholm, il désigna, dans l'église de Riddarholm, la place de son tombeau.

CHAPITRE XLI

Départ de Gustaf-Adolphe.

Les inquiétudes du roi et d'Axel Oxenstjerna se communiquèrent d'abord au sénat, puis au reste du royaume à mesure que le danger approchait. Pehr Brahe et Johan Skytte, qui possédaient à un haut degré la confiance du roi, cherchèrent d'abord à le dissuader de prendre part immédiatement à cette grande lutte : « Il faut essayer, disaient-ils, d'éviter aussi longtemps que possible, par de la condescendance, une guerre si redoutable. » Mais ils virent plus clairement, d'année en année, combien elle était nécessaire, et finirent par se ranger de l'avis du roi. Vers la fin de 1629, Gustaf-Adolphe demanda au sénat « s'il fallait attaquer l'ennemi en Allemagne, ou attendre son invasion en Suède. » Après avoir pesé avec maturité toutes les raisons pour ou contre, la réponse du sénat fut affirmative sur la première partie de la question, toutefois avec la réserve faite par le prudent Skytte : « S'il n'y a aucun moyen de conserver la paix. » Le roi se montra satisfait de cette décision, et ajouta que, depuis longtemps, il pensait de même ; il avait soumis l'affaire au sénat afin de ne point assumer sur lui toute la responsabilité d'une semblable mesure, dans le cas où le succès n'y répondrait pas.

Dès l'année précédente Gustaf-Adolphe avait fait les dispositions nécessaires pour cette campagne. Plusieurs nouveaux régiments avaient été enrôlés par Kniephausen, Falkenberg, Duwall et Hall. Quelques régiments anciens obtinrent la permission, durant l'été de 1629, de retourner en Suède pour se reposer des fatigues de la campagne de

1628. Dix mille hommes furent laissés en Prusse, sous les ordres d'Axel Oxenstjerna et de Gustaf Horn. Une division moins considérable, commandée par Alexandre Lesslie, Nils Brahe et Taupadel, était à Stralsund, et avait de fréquentes escarmouches avec les troupes impériales établies dans l'île de Rugen. Une déclaration de guerre paraissait d'autant moins nécessaire à Gustaf-Adolphe, que les hostilités se trouvaient commencées par l'empereur, qui avait envoyé des secours à Sigismond, et par les Suédois de Stralsund. Mais, afin de justifier son entreprise, il publia un manifeste adressé aux souverains et aux peuples de l'Europe, contenant les raisons qui le portaient à entreprendre cette guerre, et elles ne manquaient pas. « L'empereur avait pris et ouvert la lettre adressée par Gustaf-Adolphe à Bethlen Gabor; il avait excité Sigismond à la guerre par des promesses et en lui envoyant des secours, sous les ordres du duc Adolphe de Holstein, en 1627, et en 1629 sous les ordres d'Arnheim. Il s'était arrogé l'autorité sur la Baltique, avait troublé le commerce suédois, et dépouillé de leurs domaines, contrairement à toutes les lois, les ducs de Mecklembourg, parents de la maison royale de Suède. Enfin il avait chassé d'une manière injurieuse les envoyés suédois qui s'étaient rendus aux conférences de Lubeck et avaient refusé de donner le titre de roi à Gustaf-Adolphe. » Ce manifeste et la haute opinion que l'on avait des qualités personnelles de Gustaf-Adolphe ranimèrent chez des milliers d'individus l'espoir presque détruit de détourner le joug menaçant de l'Autriche et de la papauté. L'Angleterre, la Hollande, le Danemarck, exprimaient plus ouvertement leur joie et leurs espérances. Richelieu se taisait. L'Allemagne, qui avait tant souffert, craignait pour l'avenir et n'osait proférer un seul mot. Les princes et les peuples attendaient avec une égale impatience le libérateur envoyé par le Nord; c'est ainsi

que l'on désignait Gustaf-Adolphe et qu'on formait des vœux ardents, quoique secrets, pour le succès de ses armes. La puissance de l'Autriche et le souvenir des malheurs dont avaient été accablés les alliés du Danemarck comprimaient la manifestation de l'opinion publique. Les princes électeurs supplièrent instamment Gustaf-Adolphe de les dispenser de sa visite, et se bornaient dans leurs lettres à lui donner le titre de prince. Ils préféraient endurer le mal présent plutôt que d'irriter, par une résistance nouvelle, la colère de Ferdinand et le glaive de Wallenstein. La France elle-même, après avoir engagé Gustaf-Adolphe à entreprendre cette guerre, resta inactive dans le commencement. Le roi de Suède ne se montrait disposé qu'à écouter des propositions avantageuses, et Richelieu ne voulait rien hasarder avant d'avoir vu comment les choses tourneraient. La Suède et Gustaf-Adolphe se trouvaient donc entièrement abandonnés à eux-mêmes.

A la fin de mai 1630, les États furent assemblés à Stockholm, et cette difficile question de la guerre leur fut proposée. Chacun pouvait prévoir sans peine les grands embarras que la guerre occasionnerait plus tard, mais il ne s'éleva pas une voix contre elle. Ce qu'il y avait de noble, de grand dans cette entreprise entraîna tous les esprits, et le peuple offrit volontairement ses biens pour la cause sacrée en faveur de laquelle le roi se montrait disposé à sacrifier sa propre vie. La guerre fut consentie, et l'on vota les subsides nécessaires pour la faire. Le 20 mai, les États s'assemblèrent dans la salle de la diète, et le roi s'y rendit accompagné de sa fille, âgée de quatre ans. On lut d'abord l'acte qui assurait à cette princesse le droit de succéder à son père, et les États renouvelèrent leur serment de fidélité. Ensuite il fut donné lecture de l'ordonnance qui réglait l'administration intérieure du royaume pendant l'absence

du roi; puis Gustaf-Adolphe prit sa fille sur ses bras, la recommanda aux soins et à l'amour des États avec tant de chaleur, que les larmes lui vinrent aux yeux comme à ceux de toute l'assemblée. Après avoir mis l'enfant à terre, il continua son discours, remercia les États des subsides qu'ils avaient accordés pour la guerre, sachant fort bien qu'ils ne pouvaient être payés sans de grands efforts. Cependant il fallait offrir des actions de grâces à Dieu, qui avait préservé durant bien des années les frontières suédoises des ravages de la guerre, et permis à la Suède de remporter des victoires, de faire des conquêtes : « Maintenant, continua le roi, je vais commencer une lutte autrement importante et plus difficile. Ce n'est pas, Dieu m'en est témoin, par légèreté, ni dans des vues d'intérêt particulier, ni par amour de la guerre que je m'y suis décidé. L'empereur m'a contraint d'avoir recours aux armes. Il a injurié ma personne, secouru nos ennemis, poursuivi nos alliés, nos coreligionnaires qui soupirent après la délivrance; avec l'aide de Dieu, ils n'auront pas soupiré en vain.

« Quant à ce qui me concerne, je n'ignore pas les chances auxquelles je m'expose. Bien des fois déjà mon sang a coulé pour la Suède, et mon amour pour elle me coûtera sans doute la vie un jour; car, à force de servir, une cruche se brise. C'est pourquoi, avant de m'éloigner cette fois de la patrie, je vous recommande tous, habitants de la Suède, présents ou absents, au Dieu tout-puissant, afin qu'il protége votre âme et votre corps, et nous réunisse tous ensemble dans le séjour des joies éternelles.

« Messieurs du sénat, je vous souhaite la raison et l'énergie nécessaires pour remplir vos fonctions à la gloire de Dieu, pour conserver la pureté de sa parole, la paix, l'union et la prospérité de la patrie. Je désire aussi que chacun de vous jouisse du bonheur de voir grandir autour de lui des

enfants formés à votre exemple, et capables un jour d'être comme vous utiles à la patrie.

« Je souhaite à l'ordre équestre et à la noblesse de ranimer par son courage la gloire acquise par les Goths antiques, nos ancêtres, et dont l'éclat immortel s'est répandu sur toute la terre. En imitant leur exemple, vous jouirez d'une renommée égale à la leur, de la bienveillance de votre souverain et d'une considération justement méritée.

« Messieurs du clergé, je vous exhorte à la concorde, à la pratique d'une piété véritable. Éclairez vos auditeurs non-seulement par vos préceptes, mais encore par vos exemples, et tous les cœurs seront dans votre main. Dirigez-les vers l'union, la foi, l'obéissance, afin que les méchants ne puissent pas les séduire et qu'ils restent fidèles à la couronne et à la patrie.

« Messieurs de la bourgeoisie et de l'ordre des paysans, je vous souhaite toute sorte de bonheur et de succès. Puissent vos petites chaumières se tranformer en maisons de pierres solides, vos nacelles en vaisseaux de grand tonnage. Puissent vos champs et vos prairies, en remplissant avec surabondance vos granges et vos greniers, contribuer à votre richesse et à celle de la patrie. Oui, chers habitants de la Suède, je vous recommande tous à la protection de Dieu, et vous dis adieu, peut-être pour toujours. »

Les larmes du roi coulèrent lorsqu'il prononça ces derniers mots, suivis d'un silence peu prolongé, et interrompu seulement par les sanglots comprimés de l'assemblée émue. Gustaf-Adolphe éleva de nouveau la voix, et prononça la prière dont il faisait usage dans ces occasions. « Seigneur, tourne-toi vers nous, et sois miséricordieux envers tes serviteurs. Remplis-nous de bonne heure de ta grâce, afin que nous soyons heureux pendant notre vie; rends-nous la joie après tant de maux que nous avons soufferts. Révèle ta

puissance à tes serviteurs et ta gloire à leurs enfants ! Dieu, notre Dieu ! sois doux et miséricordieux envers nous. Accorde le succès à l'œuvre de nos mains ; que l'œuvre de nos mains glorifie le Seigneur ! Amen ! »

Tous les membres des États furent invités à dîner au château. Gustaf-Adolphe, en faisant le tour de la table, parla à la plupart d'entre eux. Il était généralement affable et bienveillant, mais il le fut cette fois plus que de coutume. Son amour pour ses sujets, l'émotion causée par ses adieux et son prochain départ, le pressentiment des dangers qui l'attendaient, une séparation peut-être éternelle, son courage, offraient dans ses paroles un mélange de gravité et de gaieté, embelli encore par une sensibilité qui perçait à tout moment. Chacun se sépara de lui, le cœur rempli d'admiration et d'amour.

Cependant les troupes s'étaient réunies à Elfsnabben. La cavalerie se composait des Smolandais commandés par Pehr Brahe (1), des Goths occidentaux, sous les ordres d'Erik Soop, et de Joakim Brahe, avec quelques escadrons enrôlés. Dans l'infanterie on voyait Nils Brahe, Duwall, Axel Lilje, Didrik Falkenberg, Dodo de Kniephausen, etc., chacun avec leur régiment. Les devises choisies pour les drapeaux étaient significatives. *Si Deus pro nobis, quis contra nos* (2)? — *Gustavus Adolphus, rex Sueciæ, defensor fidei* (3). — *Mars regit ensem, Themis sceptrum* (4). Un régiment livonien, commandé par Denhoff, avait un drapeau de damas noir, sur lequel était représenté le sacrifice d'Isaac avec ces mots : *Ut Abraham filium pro Deo, sic nos vitam pro rege* (5). L'armée

(1) Suivant d'autres relations, il s'embarqua à Calmar.

(2) Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous?

(3) Gustaf-Adolphe, roi de Suède, défenseur de la foi.

(4) Mars porte le glaive, et Thémis le sceptre.

(5) Comme Abraham sacrifia son fils à Dieu, nous sacrifions notre vie pour le roi.

se composait de seize escadrons, de quatre-vingt-douze compagnies d'infanterie, ensemble quinze mille hommes. Le général de la cavalerie était Oke Tott, et celui de l'infanterie Johan Banér; l'artillerie était sous les ordres de Lennart Torstensson. On voyait, parmi les autres officiers supérieurs, le rhingrave Otto-Louis, Baudissen, Teuffel, le vieux Thurn, etc.

Lorsque tout fut prêt pour l'embarquement, le roi se rendit à Elfsnabben, suivi de la cour et d'une foule nombreuse. L'armée fut passée en revue encore une fois, puis elle monta à bord. Enfin le roi se dirigea vers le port. On avait appris à la princesse Christine une phrase qu'elle devait dire à son père en prenant congé de lui; mais le roi, occupé d'objets plus importants, ne fit pendant assez longtemps aucune attention à elle. Christine impatientée le tira par son habit. Les regards de Gustaf-Adolphe tombèrent alors sur sa fille chérie; il la prit dans ses bras, versa des larmes en la caressant et la bénit en silence. Le moment de la séparation étant arrivé, le roi rendit l'enfant, monta à bord, et mit à la voile aux acclamations de la multitude, qui lui souhaitait toute sorte de prospérités.

Des vents défavorables contrarièrent la sortie de la flotte; elle fut obligée de se mettre à l'ancre pendant plusieurs jours. Enfin un vent frais du nord s'étant élevé, tous les vaisseaux déployèrent leurs voiles, et formèrent quatre divisions. La première était commandée par le roi en personne, la seconde par Gyllenhjelm, la troisième par Lars Roderskœld, et la quatrième ou réserve par Erik Ryning. Le temps et le vent étant favorables, la flotte avança rapidement, en bon ordre, et bientôt la dernière ligne bleue indiquant la patrie disparut.

CHAPITRE XLII

Débarquement de Gustaf-Adolphe en Allemagne.

La Poméranie était à cette époque inondée par seize mille hommes qui avaient fait partie de l'armée de Wallenstein ; ils étaient commandés par un Italien appelé Torquato de Conti, homme dur et intéressé. Ces soldats, habitués à une licence illimitée, accablaient les Poméraniens sans défense. Avec la personne de Wallenstein, la dernière lueur d'ordre et de discipline avait disparu. La Poméranie eut beaucoup à souffrir de ces hôtes dévastateurs.

Cependant un bruit sourd, annonçant la prochaine arrivée du roi de Suède, s'était propagé dans le pays. Des nouvelles plus certaines ne tardèrent pas à être transmises par la garnison de Stralsund, et ranimèrent les secrètes espérances auxquelles les succès de Gustaf-Adolphe contre les impériaux avaient donné naissance. De Rugen, d'Usedom et de Wollin, des regards impatients se tournaient tous les jours vers la mer.

C'est ainsi qu'arriva le 24 juin 1630; c'était l'anniversaire séculaire du jour où l'acte de la confession d'Augsbourg avait été remis formellement à l'empereur. Un vent du nord et faible caressait le rivage, mais l'air était chaud, étouffant ; des nuées se levaient avec lenteur et annonçaient l'orage. On aperçut vers midi des voiles qui sortaient avec majesté des vagues : c'était la flotte suédoise. Elle doubla la pointe d'Arcona, et se dirigea vers le port ds Stralsund ; mais le roi ayant appris que Lesslie était déjà maître de l'île de Rugen, il dirigea droit sur Usedom. Il jeta l'ancre non loin de la batterie de Peenemunde, et commença à effec-

tuer son débarquement au bruit sourd de l'orage qui s'avançait.

Accompagné de Nils et de Joakim Brahe, le roi fut un des premiers qui descendirent des vaisseaux. Aussitôt que ses pieds eurent touché le sol allemand, il se mit à genoux et fit cette prière à haute voix : « Mon Seigneur et mon Dieu, toi qui règnes sur les vents et sur la mer, aux cieux et sur la terre, comment te louer, te remercier dignement de la protection que tu m'as accordée durant cette dangereuse traversée? Je te rends grâce du fond de mon cœur. Tu le sais, j'ai entrepris cette expédition, non dans l'intérêt de ma gloire, mais pour soutenir ton église opprimée. Ne cesse point de nous soutenir dans l'accomplissement de cette œuvre sainte, jusqu'au moment où nous aurons atteint le but fixé par toi. » Le roi se leva ensuite, et, voyant des larmes dans les yeux des seigneurs qui l'entouraient, il dit : « Ne pleurez pas, mais plutôt priez Dieu de tout votre cœur. Prier souvent, c'est presque vaincre. » Puis il saisit une bêche et traça l'enceinte du camp, dont les fortifications furent commencées à l'instant. Le crépuscule survint dans l'intervalle, et l'on vit de toutes parts s'élever la flamme des villages qui brûlaient. Les impériaux fuyaient, l'incendie était leur adieu. Le débarquement, éclairé par cette horrible lueur, continua pendant toute la nuit. Le lendemain matin, onze régiments étaient à terre; il en fut bientôt de même pour les bagages et l'artillerie ; après quoi les vaisseaux retournèrent à Stockholm, où ils allaient chercher des renforts.

L'arrivée de Gustaf-Adolphe ne produisit pas en Allemagne, et surtout à la cour impériale, la sensation qu'elle aurait dû exciter. Le bonheur non interrompu de Ferdinand lui inspirait de l'orgueil ainsi qu'à ses amis. Le vainqueur des rois de Bohême, de Danemarck, de tant de princes et de généraux célèbres, espérait se débarrasser sans peine de cet

ennemi nouveau et peu redoutable. A Vienne, on plaisantait sur Gustaf-Adolphe et sur sa prétention à se faire appeler *Votre Majesté* comme les autres rois de l'Europe. « Sa Majesté de neige, disait-on, fondra à mesure qu'elle s'approchera du soleil méridional. » Quand on annonça à l'empereur, qui était à Ratisbonne, le débarquement de Gustaf-Adolphe, il dit avec beaucoup d'indifférence aux princes qui l'entouraient : « Nous avons de nouveau un petit ennemi sur les bras. » Les armements se firent en conséquence de cette opinion, c'est-à-dire lentement et sans énergie. Gustaf-Adolphe débarqua en Allemagne à l'époque où l'empereur, jaloux de l'influence de Wallenstein, venait de le congédier ainsi que ses troupes. On ne douta pas un moment que Tilly et son armée seraient plus que suffisants pour chasser les Suédois. Le vieux général lui-même paraissait attacher plus d'importance à Magdebourg qu'à Gustaf-Adolphe, et Conti fut chargé de le recevoir. Ce dernier n'était pas moins présomptueux. « Gustaf-Adolphe, disait-il, a perdu tous ses lauriers dans les forêts de la Prusse. » Conti resta donc immobile auprès de Stettin, et ne tenta point de s'opposer au débarquement du roi. Ses officiers, oisifs et dans l'abondance, parlaient avec mépris de la pauvreté de l'armée suédoise, et disaient que ses chefs raccommodaient eux-mêmes leurs bas dans les moments de loisir. La seule chose qui inspirait un peu de crainte était une rumeur répandue par les catholiques, et à laquelle on ajoutait foi. « Le roi de Suède, disait-on, a dans son armée beaucoup de Lapons, des sorciers, des êtres surnaturels dont la vue suffit pour mettre en fuite le soldat le plus brave. »

Les troupes suédoises elles-mêmes se figuraient mille choses au sujet de la campagne qu'on allait faire. On raconte, entre autres, que les soldats des dernières levées pensaient avoir fait, durant leur traversée, un si long voyage, qu'on

devait se trouver maintenant fort près de Rome. Ils questionnèrent donc de suite les paysans allemands sur le chemin le plus court pour se rendre dans cette ville, afin de punir le pape, leur ennemi et celui de leurs pères.

L'armée, après s'être reposée pendant deux jours des fatigues de la mer, reçut l'ordre du départ. Elle avança par Usedom, et Wollin prit Wolgast, Camin et Golnow. Les Suédois étaient partout les bienvenus, parce que Gustaf-Adolphe maintenait une discipline si sévère que pas un de ses soldats n'aurait osé se permettre la moindre violence. Il arrivait souvent, au contraire, que le roi ou les soldats eux-mêmes, émus de compassion, partageaient leurs vivres exigus avec les habitants affamés et entièrement dépouillés des campagnes. La sobriété des Suédois, leur amour du travail, n'excitaient pas moins d'admiration. Chaque soldat était un habile pionnier; après avoir fait leur étape, les troupes se mettaient d'elles-mêmes au travail pour élever leurs retranchements de la nuit. Le roi prenait une part active aux fatigues, aux privations de ses soldats; il les exhortait à la patience, et traitait les habitants avec douceur. « Nous faisons maintenant la guerre, disait-il, non pas pour notre compte seulement, mais encore pour celui du peuple allemand opprimé, afin de l'aider à recouvrer la paix, la liberté spirituelle et temporelle. Nous avons récemment comprimé les violences de la Pologne et de la Russie; notre nouvel ennemi ne nous inspirera point de frayeur. Les riches et brillants soldats de Conti ne sont-ils pas de la même nature que ceux d'Arnheim, vaincus en Pologne par les Suédois? En faisant preuve du même courage, votre gloire ne se ternira point, vous mériterez la bienveillance de votre roi et les éloges de la postérité la plus reculée. »

CHAPITRE XLIII

Prise de Stettin.

A cette époque régnait en Poméranie le duc Bogislaus ; ce prince était âgé de cinquante ans, maladif et sans enfants ; son plus proche héritier, l'électeur de Brandebourg, avait, comme toujours en pareil cas, beaucoup de rivaux. Le parti catholique jetait aussi des regards d'envie sur ce pays fertile, et le destinait déjà à l'un des fils de l'empereur ; ce qui devait donner à la religion catholique et à la puissance de l'Autriche un degré de prépondérance de plus. Le vieux et pieux Bogislaus vit, dès son vivant, les princes se disputer sa succession ; il était obligé quelquefois de repousser sérieusement leurs tentatives pour s'emparer de son duché avant sa mort. L'empereur avait déjà fait occuper toute la Poméranie, excepté Stettin, et cherchait, moitié par ruse, moitié par violence, à s'emparer de ce dernier refuge de Bogislaus, mais il échoua dans cette entreprise. Le duc se trouvait dans une position difficile ; il désirait le repos, et des troubles continuels venaient l'assaillir. Ces désagréments furent augmentés par l'arrivée des Suédois. Bogislaus avait envoyé une personne de sa cour à Gustaf-Adolphe, avant son départ de Suède, pour le prier de ne point venir en Poméranie, mais ce fut inutilement. Le roi étant occupé de l'embarquement de ses troupes, se borna à ces mots : « Je porterai moi-même au duc de Poméranie ma réponse et mes explications. » Bogislaus se trouva donc entre deux feux, redoutant, non pas sans raison, les vues secrètes des Suédois et des Autrichiens sur son duché. Dans le fond de son cœur il était pour les premiers, mais il se gardait bien de montrer cette disposition, tant il craignait la vengeance

de l'empereur. Il résolut donc de rester neutre, c'est pourquoi on l'attaqua des deux côtés. Conti fit encore une tentative inutile pour s'emparer de Stettin par surprise, puis il marcha vers Anklam, afin de s'opposer à l'invasion des Suédois, attendus de ce côté.

Gustaf-Adolphe, informé avec exactitude des mouvements des impériaux, voulut profiter de l'absence de Conti pour attaquer Stettin avec vivacité. Il réunit avec la plus grande promptitude auprès de Lebbin cent petits navires et un corps de troupes considérable, avec l'intention de s'embarquer en ce lieu pour Stettin, et de s'emparer de cette ville avant que Conti ait pu venir à son secours. Les soldats, l'artillerie étaient déjà à bord, quand un vent contraire très-violent s'éleva et empêcha le départ. Gustaf-Adolphe en fut affecté et impatienté. Enfin il descendit vers le rivage, s'embarqua, et aussitôt le vent sauta au nord. L'armée, ravie de joie, crut voir dans cette circonstance une marque de la protection du ciel. Gustaf-Adolphe ordonna à l'instant de lever l'ancre, de déployer les voiles. Le vent étant excellent, la flotte fit six milles en deux heures, et jeta l'ancre, le 10 juillet, à deux heures de l'après-midi, près d'Oderbourg, à un demi-mille de Stettin, où personne ne se douta de l'entreprise qu'au moment où les cris de ralliement des Suédois se firent entendre sur le fleuve. Gustaf-Adolphe mit promptement à terre soldats et artillerie, les rangea en ordre de bataille sur le terrain appelé la Blanchisserie, à un demi-quart de mille de la ville.

La cour ducale se trouva dans une confusion extrême. Le colonel Damitz, qui commandait la garnison, envoya promptement un tambour vers le roi, pour l'inviter à se retirer, s'il ne voulait pas s'exposer aux boulets de la ville. « Qui t'envoie ? demanda Gustaf-Adolphe avec vivacité. — Le colonel Damitz, répondit le tambour. — Eh bien ! dis-lui, reprit

le roi, que je n'ai pas l'habitude de traiter par intermédiaires avec des hommes de son espèce. » Cette réponse l'ayant inquiété, Damitz se rendit de suite au camp suédois. Il supplia le roi, de la manière la plus pressante, d'épargner à la ville une garnison suédoise, et lui rappela en même temps la fidélité que Bogislaus devait à l'empereur. Gustaf-Adolphe répliqua qu'il ne venait pas en ennemi, mais comme un ami et un libérateur, et finit par demander une entrevue avec le duc. Tandis que Damitz retournait à la ville pour s'acquitter de cette commission, Gustaf-Adolphe s'entretenait familièrement avec les habitants de Stettin, qui vinrent en grand nombre, surtout les femmes, pour admirer le héros attendu depuis si longtemps. Le bourgmestre lui-même avait suivi la foule par curiosité. Gustaf-Adolphe, l'ayant appris, lui adressa la parole et l'assura de ses intentions pacifiques envers les Allemands. Il venait, non pas en prince ambitieux, mais comme un soldat prêt à les protéger contre des brigands et contre leurs oppresseurs. Durant cet entretien, le roi obligea le vieux bourgmestre à se couvrir la tête. Celui-ci et toute la multitude furent ravis de la douceur et de l'affabilité du roi de Suède.

Enfin Bogislaus arriva en voiture, son état de maladie ne lui permettant pas d'aller autrement. Gustaf-Adolphe fut au-devant de lui jusqu'à mi-chemin. Après les premiers saluts, le roi prononça un discours par lequel il essaya de prouver qu'il ne venait pas en ennemi de l'Allemagne ni de la Poméranie, mais seulement avec l'intention de les délivrer de l'oppression de l'empereur. Il demandait donc à être reçu comme un ami dans la ville de Stettin, et promettait solennellement, en retour, que les habitants ne seraient pas inquiétés par ses troupes. Le duc demanda et obtint la permission de délibérer pendant quelques instants à part avec ses conseillers. Il ne tarda point à revenir, et déclara que

son devoir envers l'empereur et l'empire d'Allemagne l'empêchait de consentir à la proposition du roi. Il le priait donc, si la chose était possible, de s'éloigner de la Poméranie, ou du moins d'épargner Stettin, de reconnaître la neutralité de cette ville comme l'empereur l'avait fait jusqu'ici. Le roi répondit qu'ayant déjà donné plusieurs fois l'assurance qu'il n'était pas l'ennemi de l'Allemagne, mais de l'empereur, Bogislaus pouvait s'abstenir de produire des raisons de cette espèce. « Je connais trop bien la situation de la ville, poursuivit le roi, et la faiblesse de ses remparts contre des soldats comme les miens. Votre Altesse pense-t-elle, et le roi indiqua les fenêtres du château garnies de dames, que ces jolis gardes du corps pourront défendre les murs contre mes Dalécarliens? Du reste, il est inutile de me parler de la neutralité des impériaux; je connais trop bien celle qu'ils ont observée à l'égard de la Poméranie et de Stettin. Ils ont pillé le pays et tenté tout récemment de s'emparer de votre capitale. Je serai plus heureux, je l'espère; voici d'excellentes clefs pour ouvrir les portes d'une ville : » et le roi indiqua les canons de son armée. « Hélas! s'écria Bogislaus, dois-je m'exposer, dans un âge avancé, à la proscription, à la douleur de voir mon duché pillé et passer en d'autres mains, de voir l'habitation de mes pères incendiée, réduite en poussière par l'empereur irrité? — Avec l'aide de Dieu, reprit le roi, j'ai protégé Stralsund, j'ai pris Rugen, Usedom et Wollin; avec son assistance, j'espère délivrer et protéger Stettin ainsi que toute la Poméranie. Je prie donc Votre Altesse de se hâter, car je n'ai pas le temps de laisser mes soldats oisifs. — Mais, dit encore Bogislaus, Votre Majesté connaît-elle la puissance presque irrésistible de l'empereur? — Parfaitement, répondit Gustaf-Adolphe; cependant je sais aussi que le pouvoir de Dieu est encore plus grand, et qu'il n'a jamais abandonné les causes justes. Au reste, j'ai

trente mille hommes en Poméranie, vingt mille en Suède, et de plus des troupes volantes en Prusse et ailleurs. » Le duc garda le silence. « Quiconque n'est pas avec moi est contre moi, » ajouta le roi d'une voix haute et menaçante. « Eh bien ! que la volonté de Dieu soit faite ! » s'écria Bogislaus, et l'entrée dans Stettin fut accordée.

Les Écossais s'emparèrent aussitôt de la porte la plus rapprochée d'eux, après quoi le roi monta dans la voiture de Bogislaus et entra dans la ville. Un magnifique repas l'attendait au château. Dès que le roi eut apaisé sa faim en mangeant des premiers mets, il se leva de table pour examiner lui-même l'état des remparts et les postes qui étaient occupés par les Suédois sous les ordres de Nils Brahe. Défense fut faite aux soldats de parcourir la ville et surtout de piller. Deux d'entre eux, ayant pris quelques fruits dans le jardin d'un bourgeois, furent pendus sur-le-champ pour servir d'exemple et tranquilliser les habitants. Le soir étant arrivé, le duc fit préparer au château plusieurs pièces pour le roi ; mais celui-ci le remercia et se retira sur sa flotte pour y passer la nuit. « Quand le roi repose dans le hamac d'un matelot, dit Gustaf-Adolphe, le général doit se contenter de son habit doublé, et le soldat d'une botte de paille fraîche. »

Une contribution de cinquante mille écus fut payée par Stettin, et les environs donnèrent une somme de même valeur. Le colonel Damitz entra au service de Gustaf-Adolphe, ainsi que toute la garnison ; elle prit, à raison de ses drapeaux, le nom de *régiment blanc*. Les fortifications de Stettin étaient faibles et en mauvais état ; Gustaf-Adolphe employa immédiatement ses soldats à les réparer. Ce travail fut poussé avec un zèle et une ardeur incroyables, sous les yeux et sous la direction du roi. En quatre jours, les Stettinois virent avec une surprise extrême que leur ville était deve-

nue une forteresse imprenable. Dans l'intervalle, Conti revint sur ses pas à marches forcées; il arriva trop tard. Gustaf-Adolphe, afin de montrer sa supériorité, laissa les portes de la ville ouvertes nuit et jour; Conti se retira vers Greiffenhagen et Gartz, où il établit un camp retranché qui dominait l'Oder et menaçait tous les mouvements des Suédois. Gustaf-Adolphe marcha de ce côté, offrit la bataille, mais Conti connaissait ses avantages, et resta immobile derrière ses remparts garnis de canons.

Le roi et le duc de Poméranie conclurent ensemble un traité définitif et offensif; Gustaf-Adolphe s'y réservait la conservation de la Poméranie après la fin de cette guerre, jusqu'à ce que la Suède eût été indemnisée de ses frais. La crainte extrême que l'empereur inspirait à Bogislaus engagea ce dernier à s'excuser secrètement auprès de lui d'avoir conclu ce traité, prétextant la supériorité du nombre chez les Suédois, les violences et les dévastations des impériaux, etc. Ces excuses irritèrent encore davantage Ferdinand ; il ordonna à Tilly de traiter désormais le duc de Poméranie et ses sujets comme des traîtres et des rebelles.

Cependant Gustaf Horn et la plupart des troupes suédoises qui étaient restées en Prusse arrivèrent à Stettin. On fit plusieurs courses aux environs ; elles furent couronnées de succès, entre autres celle qui eut lieu contre Stargard. Damitz en fut chargé avec le régiment blanc, parce qu'il connaissait bien le pays et que le roi voulait mettre sa fidélité à l'épreuve. Piccolomini obtint, après une résistance vigoureuse, la permission de se retirer avec ses troupes. Les Suédois trouvèrent dans le château de Stargard beaucoup de vivres et de munitions.

Le roi ne voulut pas pénétrer plus avant dans le pays sans avoir assuré sa position. Kniephausen fut donc laissé en arrière pour s'emparer du château de Wolgast et conte-

nir la garnison de Greifswald. Monroe et quelques régiments écossais furent cantonnés dans la Poméranie ultérieure. Gustaf Horn resta à Stettin avec huit mille hommes, tandis que le roi se rendit par mer, avec le reste de l'armée, à Stralsund, et s'empara des passages de Damgarten et de Ribnitz, sur la route qui conduisait de la Poméranie en Mecklembourg. Par des proclamations et avec quelques troupes légères, le roi décida les habitants de ce dernier pays à abandonner Wallenstein pour retourner à leurs princes légitimes et héréditaires. Tous ces mouvements se firent pendant les mois d'août et de septembre; le roi revint à Stralsund dans les premiers jours d'octobre.

CHAPITRE XLIV

Guet-apens contre Gustaf-Adolphe.

Les qualités personnelles de Gustaf-Adolphe ne tardèrent pas à susciter des craintes aux catholiques clairvoyants, et il fut décidé que l'on se déferait par la ruse de cet ennemi redouté. D'après une convention arrêtée avec Conti, un lieutenant-colonel, nommé Quinti del Ponte, passa du camp des impériaux dans celui des Suédois, où il fut reçu sans la moindre défiance et placé dans le régiment de Didrik Falkenberg. Il y trouva le chef d'escadron Jean Baptista, également Italien. La conformité de caractère fit bientôt naître entre ces deux hommes une grande intimité, et ils prirent la résolution de profiter de la première circonstance favorable pour assassiner le roi, ou, ce qui vaudrait encore mieux, pour le livrer à Conti. On raconta depuis que Baptista avait été plusieurs fois sur le point de tuer le roi, mais qu'une terreur inexplicable l'avait constamment retenu; d'autres assurent que, s'il ne commit pas ce crime, ce fut

dans la crainte d'être pris par les personnes dont Gustaf-Adolphe était entouré.

Au commencement du mois d'août, le roi avait fait connaître son dessein de tourner ses armes contre la Poméranie citérieure, pour s'emparer des forteresses de ce pays, et entre autres de Demmin. Cette ville renfermait tous les trésors que del Ponte avait amassés par ses pillages. La crainte de les perdre de la même manière lui fit prendre la résolution de hâter l'exécution de ses projets et de saisir le premier moment favorable. Gustaf-Adolphe, se disposant un jour à sortir à cheval pour reconnaître de plus près le camp impérial, donna l'ordre à soixante-dix cavaliers finlandais de le suivre. Del Ponte l'entendit et s'esquiva pour prendre secrètement ses mesures. Un peu auparavant de partir, le roi ordonna à trois escadrons et à une compagnie de le suivre à quelque distance. Heureusement pour Gustaf-Adolphe, del Ponte ignora cette dernière circonstance, car il s'était dirigé à toutes brides vers Gartz pour demander à Conti quinze cents cuirassiers napolitains; il les cacha des deux côtés du chemin creux par lequel Gustaf-Adolphe et sa petite troupe devaient passer. Ils reçurent l'ordre, si la chose était possible, de prendre le roi vivant; c'est pourquoi on ne devait pas tirer un seul coup de feu, afin de ne pas attirer l'attention des maraudeurs suédois. Gustaf-Adolphe et ses Finlandais chevauchaient donc très-paisiblement dans le vallon, lorsque les soldats de l'embuscade se montrèrent de tous les côtés. Les Finlandais se serrèrent autour du roi et firent une résistance désespérée. Ils repoussèrent à plusieurs reprises un ennemi vingt fois plus fort qu'eux, mais ils avaient l'avantage de pouvoir se servir du sabre et de l'arme à feu, tandis que leurs adversaires se servaient du sabre seulement. Del Ponte et ses gens s'impatientèrent; les coups de feu des Suédois avaient peut-être déjà fixé l'attention des autres

troupes, et ce combat était plus long et plus sanglant qu'on ne s'y était attendu. La lutte se prolongeait, et, la perte d'un bon nombre de leurs vaillants camarades ayant irrité les Napolitains, ils commencèrent aussi à se servir de leurs armes à feu. Les balles amenèrent bientôt la mort et le vide parmi la petite troupe des Suédois. Le cheval du roi fut tué, mais il n'était pas possible à un cavalier de le remplacer par le sien, tant la mêlée était vive. Les Finlandais tombaient successivement, et le roi lui-même finit par être pris après s'être défendu vaillamment. Cependant le cavalier ignorait le prix de son prisonnier et allait le remettre à del Ponte, quand la cavalerie suédoise qui suivait, avertie par la fusillade, arriva ventre à terre. Le combat recommença. Les Napolitains, qui avaient déjà éprouvé des pertes considérables, étaient en désordre, et furent bientôt obligés d'abandonner leur proie, le lieu du combat, quatre cents morts et deux cents prisonniers. Dans cette nouvelle mêlée, le roi avait trouvé le moment de recouvrer sa liberté, et s'était réuni aux siens. Il regarda avec affliction les Finlandais qui avaient succombé. « Combien ces héros auraient fait d'exploits, dit-il, si mon imprudence ne les avait pas conduits à une mort prématurée ! » Gustaf-Adolphe retourna au camp, où il fut reçu par son armée avec les plus grandes démonstrations de joie.

Del Ponte était revenu à Gartz avec les fuyards napolitains. Ses relations intimes avec Baptista firent naître des soupçons, et un espion fut pris par hasard dans le même temps, au moment où il allait mettre le feu au camp suédois. Il connaissait et avoua le complot de del Ponte et de Baptista. Celui-ci fut arrêté ; l'examen de ses papiers ayant justifié les soupçons qu'on avait eus, il fut envoyé de suite au gibet (1).

(1) Archives de Palmskœld. *Acta ad historiam regis Gustavi-Adolphi.*

Peu de temps après on apprit que les jésuites de Bavière avaient envoyé dans le camp suédois un moine fanatique qui s'était engagé d'ôter la vie à Gustaf-Adolphe, d'une manière ou d'une autre. Il était déguisé en prêtre protestant, et devait présenter au roi une lettre saupoudrée d'un poison si subtil, que ce prince était perdu s'il en eût respiré la moindre parcelle. Ce misérable portait de plus un poignard pour en faire usage dans l'occasion. Oxenstjerna ayant été averti à temps, le roi fut prévenu et le coup manqua (1).

CHAPITRE XLV

La destruction de Pasewalk.

Sur les bords de l'Uker et à quelques milles de Stettin, existait à cette époque la ville de Pasewalk; elle était petite, mais gaie; l'ordre et l'amour du travail de ses habitants la faisaient prospérer. Cette heureuse position disparut bien promptement dès que les troupes de Wallenstein commencèrent à occuper la Poméranie. Ce fut en 1627 qu'elles se montrèrent pour la première fois devant Pasewalk; elles se composaient de trois escadrons seulement, pour lesquels on se bornait à demander des logements pendant trois semaines. Les crédules bourgeois les accordèrent et ouvrirent leurs portes. Trois années s'étaient écoulées depuis lors, et la garnison impériale ne se retirait pas; elle s'était même considérablement accrue. Mais il restait à peine dans Pase-

t. IV; n° 2087. Relation de la trahison de Quinti. — Archives du royaume. *Acta historica*, 1612-1632. L. Grubbe à Axel Oxenstjerna. Stettin, 2 août 1630.

(1) Archives de Ridderstolpe, 76 B. Deux lettres en latin datées de Ratisbonne, le 10 et le 20 août 1630, écrites par Christophe Sternkopf, et contenant le signalement du meurtrier.

walk un tiers de ses habitants; les uns étaient morts, les autres avaient pris la fuite. Ici, comme partout, une licence sans bornes avait appauvri la ville sous le rapport de l'argent et des habitants. Pasewalk avait donné en contributions extraordinaires cent quarante-sept mille écus.

Après la défection de Stettin, l'empereur ordonna à Tilly, et celui-ci à ses subordonnés, de n'avoir plus aucun ménagement pour la Poméranie, qui s'était donnée aux Suédois. Cet ordre fut suivi avec joie. Toute la Poméranie, aussi loin que s'étendait le pouvoir des impériaux, fut traitée avec la plus grande inhumanité. Mais la destinée de Pasewalk surpassa tout ce qu'on avait vu jusque-là, et mérite d'être racontée comme un trait du caractère que la guerre de trente ans avait déjà à cette époque.

Après avoir reçu les instructions de Tilly, les colonels impériaux se partagèrent pour ainsi dire, par la voie du sort, toute les villes de la Poméranie; chacun avait sa part sur laquelle il vivait et qu'il pillait. Pasewalk devint le partage du colonel Gœtz, qui demanda aux habitants une contribution de dix-huit mille écus. Ils en fournirent une partie en déclarant l'impossibilité d'en donner davantage; la pauvreté et la misère générales prouvaient plus que suffisamment la vérité de leurs paroles. Gœtz fut inflexible. Le 31 juillet, il envoya quelques troupes à Pasewalk; elles arrêtèrent le bourgmestre, dix-sept des principaux habitants, et les conduisirent enchaînés à Gartz, où on les laissa dans le camp, exposés le jour et la nuit au vent, à la pluie, à la boue, à la faim; ils étaient en même temps le but des violences et des railleries des soldats. On avait laissé dans Pasewalk un détachement de cavalerie et un détachement d'infanterie, chargés de contraindre les habitants à payer le reste de la contribution demandée par Gœtz. Les soldats remplirent volontiers leur commission; ils tourmentèrent et tyranni-

sèrent cette pauvre ville sans aucune mesure. Les habitants, au comble de l'infortune, essayèrent de réunir la somme demandée, non pas en espèces, car ils ne possédaient plus d'argent monnayé, mais en nature. Ils dépouillèrent entièrement leurs maisons, dans l'espoir qu'une pauvreté complète les délivrerait, ainsi que leurs compatriotes arrêtés, de ces horribles persécutions. Une foule de chariots furent donc préparés et chargés de farine, de beurre, de fromages, de lard, de bière, de meubles, d'objets en métal, derniers restes de la fortune de cette bourgeoisie autrefois si opulente. D'après l'estimation de Gœtz, tout cela était insuffisant; il faut ajouter qu'une partie avait été pillée en chemin et dans Pasewalk même par les officiers impériaux, sous prétexte que ces différents objets auraient dû leur être donnés pour l'entretien de la garnison, tandis que la contribution devait être payée en argent. Telle fut la conduite des impériaux à Pasewalk, pendant tout le mois d'août.

La nouvelle de l'approche des Suédois y arriva le 3 septembre. Les impériaux, inférieurs en nombre pour le moment, prirent aussitôt la fuite et abandonnèrent la ville; trois cents Suédois, la plupart du régiment de Kniephausen, y entrèrent aux acclamations des habitants. Aidés par la bourgeoisie, ils se mirent de suite à réparer les fortifications, afin de se mettre à l'abri d'une attaque. Mais, dès le 7 septembre, les bandes des impériaux se montrèrent de nouveau. Les Suédois allèrent d'abord à leur rencontre, et se retirèrent dans la ville après une escarmouche de quelques instants, l'ennemi étant trop nombreux. Gœtz lui-même approchait avec trois mille hommes. Il ordonna de suite à sa troupe de monter à l'assaut; la garnison, trop faible, ne put défendre des ouvrages si étendus, et l'ennemi pénétra bientôt dans la ville, où un combat très-vif eut lieu et ne se termina qu'avec le dernier Suédois qu'elle renfermait dans ses murs.

Gœtz résolut de punir Pasewalk du retard qu'elle avait mis à payer sa contribution et de sa bienveillance pour les Suédois; il l'abandonna au pillage : ce fut l'occasion des scènes les plus affreuses. On ne songea d'abord qu'à piller; les officiers eux-mêmes se précipitaient dans les maisons des principaux bourgeois, et forçaient ces derniers par des menaces et des tortures à donner le reste de l'argent monnayé qu'ils avaient peut-être caché, et promettaient qu'on les laisserait ensuite en paix. Mais, lorsque les objets les plus précieux eurent été livrés, les officiers, dont l'avidité était satisfaite, s'éloignèrent; la fureur et la brutalité des soldats éclatèrent alors dans ce qu'elles avaient de plus hideux. Ils arrachaient les vêtements des hommes et des femmes, maltraitaient, tuaient les premiers, violaient les dernières par bandes, n'importe l'âge, le rang, et les abandonnaient presque sans vie dans les rues, à côté des cadavres sanglants de leurs pères, de leurs maris. On transporta au camp le butin et les plus belles femmes, que les soldats vendaient et achetaient réciproquement. C'est ainsi que les impériaux se livrèrent à leur fureur, les 7, 8 et 9 septembre. Dans cet intervalle, plusieurs quartiers furent incendiés par hasard ou avec intention; une partie importante de la ville eut cependant le bonheur d'échapper aux flammes; mais le 10, Gœtz donna l'ordre de la brûler. L'un des pasteurs de Pasewalk, qui avait survécu, quoique blessé et fort maltraité, se rendit auprè du colonel en apprenant cette nouvelle, et le conjura de laisser au moins ces maisons vides au reste des habitants, pour se retirer et y célébrer l'office divin. « Non, répondit Gœtz, j'ai juré de détruire ce repaire d'hérétiques et de traîtres, et je ne puis manquer à mon serment. » Il donna le signal de l'incendie : les impériaux se précipitèrent, mirent le feu à la ville, et parcoururent encore une fois toutes les maisons en se livrant au pillage et au meurtre.

Les flammes se répandirent avec une grande vivacité et chassèrent les incendiaires de toutes les rues. Ils se réunirent dans le camp et commencèrent leur retraite en emportant leur butin et en laissant derrière eux la ville en feu. « Regardez ! s'écrièrent les Croates, comme Pasewalk brûle bien ; jamais nous n'avons vu un aussi bel incendie ! » Les églises ne tardèrent point à crouler, et les flammes, s'affaissant de plus en plus, annoncèrent que Pasewalk n'était plus qu'un monceau de cendres et de poussière. Gœtz rentra dans le camp impérial avec sa troupe de brigands et son butin.

Cet affreux désordre excita partout le mécontentement et la colère. Les protestants maudissaient à haute voix la soldatesque impériale. *Laniena Pascevalensis* (1), tel fut le titre d'une brochure répandue dans toute l'Allemagne et contenant le récit de la ruine de Pasewalk. Les bons catholiques eux-mêmes dirent : « Il n'est pas étonnant que pour punir de semblables crimes Dieu attache sa malédiction aux armes impériales qu'il bénissait autrefois ! »

Les deux partis s'irritèrent davantage l'un contre l'autre. Les chefs avaient une peine extrême à faire observer le principe d'accorder la vie à ceux qui demandaient grâce pendant le combat. Les impériaux en exceptaient toujours les Poméraniens, qu'ils considéraient comme des traîtres, et les Suédois répondaient qu'alors ils ne ménageraient pas les Croates, indignes de pardon par leur impiété et leur férocité.

(1) La *Boucherie de Pasewalk*.

CHAPITRE XLVI

Monrœ à Rugenwalde.

Le roi, ayant pris pied en Poméranie, ordonna à Oxenstjerna d'y envoyer les régiments qui avaient passé l'hiver en Prusse. La plus grande partie de ces troupes suivit la route de terre sous les ordres de Gustaf Horn, et se réunit à celles du roi à Stettin. Les régiments cantonnés autour de Kœnigsberg, devaient, à raison de la distance, prendre la voie de mer. Parmi ces derniers se trouvait le colonel Monrœ avec sept cents Écossais. Ils s'embarquèrent à Pillau vers le milieu du mois d'août; mais des tempêtes continuelles les ballottèrent entre le Danemarck et les côtes de Poméranie, où le navire eut une voie d'eau tellement forte, que quarante-huit hommes, constamment occupés aux pompes, pouvaient à peine le maintenir à flot. Enfin il échoua auprès de Rugenwalde, et fut bientôt brisé par les flots; les soldats échappèrent, avec des fatigues extrêmes, à la mort dont ils étaient menacés. Mais ils se trouvèrent dans une position dangereuse sur le rivage, sans vivres, sans munitions, presque sans armes, ne psssédant plus que quelques piques, quelques épées et plusieurs mousquets mouillés. Le pays était encore au pouvoir de l'ennemi, et les Suédois les plus rapprochés se trouvaient à seize milles de là.

Monrœ ne perdit pas courage; il savait, par hasard, que le commandant du château de Rugenwalde était un Poméranien dévoué aux Suédois, tout en feignant le contraire par crainte des impériaux qui erraient dans les environs. Monrœ envoya donc secrètement vers lui pour demander à être introduit pendant la nuit dans le château, par une porte de derrière, se chargeant de le débarrasser des troupes impériales,

et de le défendre contre elles à l'avenir. Le duc de Poméranie ayant conclu une alliance avec Gustaf-Adolphe, ne désapprouverait pas une telle démarche. La proposition fut acceptée. La nuit suivante les Écossais, introduits dans le château, en chassèrent aussitôt les impériaux. Monrœ répara les fortifications de la ville et la défendit vaillamment contre les impériaux, que l'espoir de piller le navire naufragé avait attirés. Quelques jours après, quatre cents Allemands, ayant éprouvé les mêmes avaries, furent accueillis par Monrœ. Le colonel Hepburn arriva aussitôt de Prusse avec le régiment vert, de sorte que des forces considérables se trouvèrent réunies en peu de temps à Rugenwalde.

Lorsqu'on raconta à Gustaf-Adolphe l'aventure extraordinaire de Monrœ, il s'écria avec une vive émotion : « On peut compter sur le succès quand le ciel fait connaître son approbation par des événements si étranges et si remarquables. »

CHAPITRE XLVII

Les combats dans la Poméranie ultérieure.

Les Suédois réunis dans Rugenwalde chassèrent tous les impériaux de la Poméranie ultérieure, et ces derniers n'eurent bientôt plus que Colberg. Mais, déjà à cette époque, Colberg était regardée comme l'une des plus fortes places de l'Allemagne ; c'est pourquoi Conti tenait essentiellement à la conserver. La garnison se composait de dix-sept cents fantassins et de quelques cavaliers. Les troupes suédoises qui en faisaient le siége, sous les ordres de Kniephausen, étaient peu nombreuses dans le commencement, l'intention du roi étant de bloquer la ville et non de l'assiéger. Conti envoya quelques renforts de cavalerie ; mais Horn, ayant eu connaissance de leur marche, les repoussa, après quoi,

Monroe, Hepburn et autres s'étant joints à Kniephausen, le corps commandé par celui-ci se monta à douze mille hommes. Conti envoya encore un renfort de dix mille hommes conduits par Ernst Montécuculli, qui avait Isolani, Gœtz, Colloredo et Sparre sous ses ordres. Ils devaient se rendre de Gartz à Colberg en passant par Schiefelbein, pour essayer de faire lever le siége. Horn, qui était à Stettin, et Kniephausen devant Colberg, furent prévenus tous deux du dessein des impériaux. Le premier envoya Baudis, Teuffel, Thurn et leurs régiments au secours de Kniephausen; ce dernier laissa une partie des troupes de siége, et Alexandre Lesslie devant Colberg, et marcha avec le reste à la rencontre de l'ennemi; il avait cependant, auparavant, envoyé Monroe et ses Écossais à Schiefelbein, avec ordre de défendre cette position jusqu'au dernier homme, afin de laisser ainsi le temps aux troupes qui venaient de Stettin d'opérer leur jonction avec lui.

Monroe partit, mais il trouva en arrivant que sa commission était dangereuse. Les fortifications de Schiefelbein étaient absolument hors de service, et on ne pouvait défendre le château que pendant vingt-quatre heures au plus. A peine fut-il parvenu, avec l'aide des habitants, à donner un peu de solidité aux remparts, que les impériaux parurent. Après une résistance aussi longue que possible, Monroe se retira dans le château. Montécuculli le suivit avec des soldats et de l'artillerie; il le somma de capituler, sinon il ne serait fait aucun quartier à la garnison. Monroe répondit : « Le mot de capitulation ne se trouve pas dans mes ordres; je n'ai, au service de l'ennemi, que des boulets et de la poudre. » L'obscurité qui commençait à venir empêcha l'ennemi de donner l'assaut, et pendant la nuit Monroe fit mettre le feu à la ville; Montécuculli fut obligé de se retirer. Le lendemain matin il prit la résolution de ne pas perdre

davantage son temps avec cet Écossais entêté, et marcha droit sur Colberg.

Dans l'intervalle les secours venus de Stettin s'étaient réunis à Kniephausen et campaient près de Gross-Gustin, village situé à un mille sud de Colberg. Ce même soir Montécuculi arriva dans cette contrée; il n'y avait pas un quart de mille entre les deux camps, et l'on entendait de l'un la musique de l'autre. Plusieurs officiers conseillèrent à Kniephausen d'attaquer, mais il ne voulut pas quitter son avantageuse position. Montécuculli reconnut de son côté l'impossibilité de se faire jour à travers les troupes de Kniephausen; dans la crainte d'être cerné, il résolut de se retirer et d'abandonner Colberg à sa destinée. Ce mouvement s'effectua vers trois heures du matin. Les Suédois ayant entendu du bruit, Kniephausen se décida à poursuivre l'ennemi qui fuyait. Baudis s'élança le premier avec la cavalerie, Teuffel et Hepburn le suivirent avec de l'infanterie, et Thurn avec de l'artillerie. Avec son courage habituel, ou, pour mieux dire, avec une bravoure extraordinaire, Baudis se précipita contre l'ennemi, eut plusieurs fois le bonheur de le disperser et de lui causer beaucoup de mal. Avec le soleil se leva un brouillard qui dura une partie de la journée; il devint si épais qu'on distinguait à peine les objets les plus rapprochés. Baudis ne se laissa point arrêter par cet obstacle; il avançait hardiment partout où il entendait le bruit de la marche des impériaux. Il remporta des avantages en plusieurs endroits, mais il finit par heurter un régiment d'infanterie en bon ordre qui venait de se mettre en mouvement, et le reçut avec un feu si bien nourri qu'un grand nombre de cavaliers furent tués, les autres reculèrent et entraînèrent leur chef dans leur fuite. Baudis, soutenu par quelques troupes qui arrivaient, attaqua de nouveau, mais le brouillard s'opposait encore à toute manœuvre régulière. On se

heurtait sans cesse contre l'infanterie impériale, et la cavalerie suédoise ne pouvait résister à son feu. Pour comble de malheur, deux régiments de cavalerie suédois, trompés par le brouillard, se battirent avec acharnement et pendant longtemps avant de reconnaître leur erreur. Ce revers les ayant abattus, ils se retirèrent vers l'infanterie qui approchait. Les impériaux profitèrent du moment et s'éloignèrent en hâte. Il fut ensuite impossible de les atteindre.

CHAPITRE XLVIII

Négociations pour les quartiers d'hiver.

Cependant l'hiver approchait rapidement et s'annonçait, dès le mois d'octobre, avec une rigueur tout à fait inconnue dans cette contrée. L'armée de Conti était composée, en grande partie, d'Italiens fort sensibles à une pareille température. Les autres, gâtés par l'abondance, ne voulaient point se soumettre et n'étaient point accoutumés aux fatigues d'une campagne d'hiver. Ils avaient ouï dire que Gustaf-Adolphe se proposait d'en faire une, et voulaient l'éviter à tout prix. Dans cette vue, ils demandèrent à conférer avec les chefs de l'armée suédoise. Quelques officiers supérieurs suédois et impériaux se rencontrèrent à mi-route de Stettin et de Gratz. Les Autrichiens, arrivés les premiers, avaient fait préparer un repas somptueux; les chefs suédois furent invités, avec beaucoup de politesse et de bienveillance extérieure, à y assister. On se mit à table, et, après avoir bu assez copieusement de part et d'autre, le colonel autrichien Gratz prit la parole : « C'est une chose connue, dit-il, que l'armée impériale ne manque ni d'hommes ni de vivres, et même qu'elle ne redoute aucun ennemi. Mais voici l'hiver, il faut songer à de bons quartiers, car il

est peu glorieux pour un soldat de lutter contre la neige et la glace au lieu d'ennemis bien armés. C'est pour cette raison que nous avons désiré nous entendre avec vous relativement à une trêve durant les mois d'hiver, et nous espérons que l'empereur et le roi termineront leurs querelles dans cet intervalle, sinon aux premiers jours du printemps nous nous retrouverons sur le champ de bataille. »

Le plus âgé des officiers suédois présents répondit : « Ne connaissant pas le but de cette entrevue, nous n'avons pu demander les instructions du roi sur ce sujet. Cependant je crois être certain qu'il ne fera pas de trêve à cause de l'hiver. Il est infatigable et sait endurer toutes les incommodités, la faim, la soif et le froid. Il dort aussi bien à terre que dans son lit. Ses officiers et ses soldats ne peuvent donc être plus délicats que lui. Quand on a combattu pendant toute l'année contre les Russes dans le nord glacé, les hivers d'Allemagne n'engagent pas à se serrer contre le foyer. Les Suédois sont des soldats d'hiver et d'été, et non des hirondelles qui se montrent seulement après la fonte des neiges. »

Les négociations se trouvèrent rompues par cette réponse ; on se sépara, et Gustaf-Adolphe donna une approbation complète aux paroles du colonel suédois, car il s'était préparé à faire une campagne d'hiver. Les soldats avaient des casaquins fourrés, des approvisionnements abondants ; des renforts venant de Suède, de Prusse, de tous côtés, arrivaient au camp, tandis que l'armée de Conti s'affaiblissait tous les jours : « Je compte, dit le roi, que mes affaires avanceront bien davantage durant cet hiver que pendant l'été dernier. » Dès le commencement de décembre, il fit une expédition dans la Poméranie citérieure, et battit, avec trois mille hommes, le duc de Savelli qui en avait le double.

Torquato Conti était ennuyé depuis longtemps d'une

guerre où il y avait peu d'argent et encore moins de gloire à gagner. Sous prétexte de maladie, il demanda et obtint son congé, et se rendit ensuite, avec ses trésors, en Italie, où il devint général des troupes du pape. Son avarice et son amour du pillage l'avait fait surnommer Satan en Allemagne. Les protestants, jouant sur ce nom, disaient que le pape avait Satan pour général.

CHAPITRE XLIX

Prise de Greiffenhagen et de Garz.

Annibal de Schaumbourg succéda à Conti. C'était un homme vaillant, honnête, mais peu spirituel; cependant sa bravoure, sa capacité militaire, l'avaient fait monter au grade de feld-maréchal. Il trouva l'armée dans un état pitoyable. Les régiments étaient réduits à moitié, et ce qui en restait, habitué à la licence la plus effrénée, était menacé d'une entière dissolution. Soldats et officiers formaient de véritables bandes de voleurs. Comme le Brandebourg était un pays ami, ils n'osaient se livrer à leurs exactions dans les limites de ses frontières. C'est pourquoi ils sortaient la nuit, déguisés, et pillaient les voyageurs, les châteaux, les presbytères, les paysans riches, tuaient, violaient, incendiaient sans ménagement. L'empereur était, pour ainsi dire, la cause de ces violences, car Wallenstein l'avait accoutumé à ne rien payer pour l'entretien de ses troupes. Les choses peuvent, en quelque sorte, se passer ainsi quand des armées victorieuses traversent des pays riches qui n'ont pas encore été pillés, et aux dépens desquels on peut les faire vivre. C'était maintenant le cas contraire. Les impériaux étaient repoussés dans des contrées déjà dévastées, où une véritable misère poussait bientôt le soldat sans frein

aux dernières extrémités. Schaumbourg était un homme probe jusqu'au fond de l'âme. Il vit avec un profond chagrin l'état de l'armée qu'il allait commander, et écrivit sur-le-champ à Tilly pour lui demander des secours en hommes et en approvisionnements : « Il est impossible sans cela, ajouta Schaumbourg, de se défendre plus longtemps avec quatre mille hommes de cavalerie et huit mille hommes d'infanterie, seules troupes qui restent de cette armée. » Il parla plus sérieusement encore au conseil de la guerre, à Vienne, et demanda une solde régulière pour les troupes ; il sollicita, dans le cas contraire, la permission de se retirer de l'armée, son cœur allemand ne pouvant supporter davantage la vue des horreurs qui se commettaient au détriment de la patrie commune.

Cependant Gustaf-Adolphe avait cantonné, vers la mi-décembre, ses troupes dans les pays au nord de Stettin. Malgré la réponse faite par les Suédois en automne, Schaumbourg pensa qu'ils étaient entrés en quartiers d'hiver, et résolut d'en faire autant. Il envoya donc une partie considérable de ses troupes dans le Brandebourg, et, les renforts promis par Tilly n'étant pas encore arrivés, Gustaf-Adolphe voulut profiter de la circonstance pour attaquer les garnisons de Greiffenhagen et de Garz, affaiblies par le mouvement de Schaumbourg. Il choisit le jour même de Noël pour effectuer son projet. Le 23 décembre les troupes suédoises furent réunies devant Stettin ; elles se montaient à douze mille hommes d'infanterie et six mille chevaux ; leur grosse artillerie devait traverser l'Oder sur des pontons. Le 24 décembre, après le service divin, toute l'armée se mit en mouvement et se dirigea vers le sud. Il n'y avait que deux milles entre Dam et Greiffenhagen. Les Suédois arrivèrent à leur destination dans la nuit, et eurent bientôt élevé leurs retranchements sur les hauteurs environnantes. A cinq

heures du matin soixante canons commencèrent à tirer sur la ville. Ces matines furent peu agréables aux impériaux. Ils étaient dans la ville au nombre de deux mille cinq cents hommes commandés par Fernando di Capua, Italien brave, mais avide comme Conti. Prévoyant qu'il serait impossible de se défendre longtemps, il fit partir à l'avance trois compagnies et des bagages pour Garz, mais il n'en prit pas moins les mesures nécessaires pour faire une vigoureuse résistance. Vers le milieu du jour les boulets suédois avaient déjà fait une brèche considérable à la muraille ; mais Gustaf-Adolphe ne voulut pas exposer ses troupes aux dangers d'un assaut avant d'avoir examiné la brèche de plus près. Wildenstein, lieutenant-colonel du régiment jaune, s'en chargea. Cuirassé de la tête aux pieds, il s'avança à travers le feu ennemi, reconnut la brèche et sa position dans le mur. Il revint heureusement de cette expédition, conseilla au roi de continuer le feu pendant quelques instants encore, afin d'agrandir la brèche, et, dans l'après-midi, les Suédois furent conduits à l'assaut. Le régiment jaune marchait en tête, Wildenstein menait les mousquetaires, Teuffel le suivait immédiatement avec les piquiers. Après avoir éprouvé une résistance vigoureuse, le régiment jaune pénétra dans la brèche, mais il trouva un nouveau rempart élevé par les assiégés et fut accueilli par une pluie de balles. Les Suédois surmontèrent cet obstacle, les impériaux reculèrent et finirent par reculer vers le pont pour gagner Garz ; mais ils rencontrèrent près de la tête du pont Alexandre Lesslie avec d'autres troupes, et, la retraite leur étant coupée, ils furent faits prisonniers. Le soir commençait à venir, Lesslie et Wildenstein se rencontrèrent dans la ville ; l'obscurité les empêchant de se reconnaître, les Suédois s'attaquèrent avec vivacité, Wildenstein fut blessé, plusieurs soldats succombèrent avant que l'erreur fût découverte

Cependant la ville était prise. On abandonna le bagage des impériaux aux soldats, les prisonniers furent donnés à Teuffel; parmi ces derniers se trouvait Fernando di Capua; il était grièvement blessé. Peu de temps auparavant il avait promis avec menace d'aller bientôt à Stettin, d'escalader ses murs et de couper la tête aux généraux suédois qui étaient dans cette ville. Fernando di Capua entra effectivement dans Stettin, mais prisonnier et blessé; il mourut peu de jours après.

Le 26 décembre Gustaf-Adolphe prit la route de Garz, où Schaumbourg était enfermé avec la plus forte partie de ses troupes. La batterie de Marwitz, en bon état, et destinée à défendre le pont sur l'Oder, fut abandonnée sans résistance par les impériaux, et le même soir les Suédois passèrent le fleuve pour se rendre sur la rive gauche. Pendant le souper de Gustaf-Adolphe, on vint lui dire qu'une forte lueur éclairait le ciel; le roi sortit et vit Garz en feu. Schaumbourg, après avoir tenu conseil, s'était retiré et avait incendié son camp et la ville. Sa retraite ressemblait à une fuite complète. Gustaf-Adolphe le fit poursuivre par de la cavalerie sur la route de Kustrin. Les régiments de Gœtz, de Vieille-Saxe, de Jung Wallenstein eurent beaucoup à souffrir et furent en partie sabrés en passant sur l'étroite et longue chaussée près de Kustrin; pas un homme n'aurait échappé si le commandant brandebourgeois de cette forteresse n'avait point reçu les impériaux dans ses murs, tandis qu'il fermait la porte aux Suédois. Ceci se passa sur la rive occidentale de l'Oder. Sur la rive opposée, Gustaf-Adolphe se hâtait d'arriver en personne à Piriz où une bande nombreuse de Croates était campée sous les ordres du colonel Cratz. A la nouvelle de l'approche des Suédois, Cratz fit piller la ville et se hâta ensuite de prendre la route de Landsberg avec ses Croates et une quantité innombrable de voi-

tures de bagages. Deux heures après leur départ, Gustaf-Adolphe fit son entrée dans Piriz; il envoya sur-le-champ à la poursuite des Croates, Baudis et ses cavaliers, commission dont ils s'acquittèrent avec joie. Les bagages des Croates furent bientôt atteints; ceux qui les conduisaient les abandonnèrent avec effroi et presque sans résistance. Baudis envoya trois cents voitures, pour commencer, au roi qui poursuivait lui-même l'ennemi avec tant de succès, que toute la route de Landsberg était couverte de morts. Gustaf-Adolphe fit grâce aux Allemands, mais non aux Croates. Quand on eut entièrement dispersé les troupes qui fuyaient de ce côté, le roi se jeta dans la direction de Berwalde, où se trouvait un corps de cavalerie impériale asssez considérable. Une partie de cette troupe fut tuée également, le reste trouva un refuge dans Kustrin. Le corps d'armée, commandé autrefois par Conti, pouvait être considéré maintenant comme complétement dissout.

CHAPITRE L

Alliance avec la France.

Durant les dernières campagnes de Gustaf-Adolphe en Prusse, des négociations avaient été commencées entre la Suède et la France, pour former une alliance contre la puissance croissante de l'Autriche; mais la fierté, la méfiance des deux parties en avait différé la conclusion. Richelieu voulait que l'entreprise de Gustaf-Adolphe dépendît, autant que possible, de la France, et le roi de Suède voulait le contraire. A ces motifs réels de désunion il s'en joignait d'imaginaires occasionnés en grande partie par l'orgueil de la cour de France. Son envoyé, M. de Charnacé, quand il écrivait à Gustaf-Adolphe, lui donnait seulement le titre d'al-

tesse royale, refusant de se servir de celui de Votre Majesté, expression généralement adoptée dès lors pour les têtes couronnées : « Il y a des différences entre les pourpres royales, disait Charnacé; elles ne sont pas toutes de même valeur.» En parlant ainsi, il donnait à entendre que Gustaf-Adolphe, roi élu et de dynastie nouvelle, ne pouvait prétendre à la même considération ni aux mêmes titres que les autres souverains de l'Europe, issus de races royales plus anciennes. Une autre fois, et par la même raison, il prétendit que le nom de Louis XIII devait toujours précéder celui de Gustaf-Adolphe, et non pas alterner avec lui comme c'était l'usage. Gustaf-Adolphe répondit à toutes ces observations « qu'entre rois il n'y avait d'autre droit de préséance que le mérite personnel. » Charnacé ayant fait insérer dans un projet ces mots : « La protection de la France, » Gustaf-Adolphe fit répondre « qu'il ne connaissait d'autre protecteur que Dieu et son épée. » Il repoussa en son nom et en celui de la Suède toutes ces conditions avilissantes, rompit les négociations et commença la grande guerre d'Allemagne avec ses propres ressources. Il n'était point fâché d'avoir cette occasion de montrer son indépendance, afin d'élever d'autant plus ses prétentions dans le cas où le succès couronnerait son entreprise.

Les progrès non interrompus de Gustaf-Adolphe le firent considérer et lui attirèrent des alliés. Le landgrave de Hesse, les ducs de Poméranie et de Lunebourg, l'archevêque de Brêmen et l'administrateur de Magdebourg conclurent successivement des alliances plus ou moins étroites avec les Suédois. Gustaf-Adolphe en désirait une avec la France, afin d'en retirer ce qui lui manquait, de l'argent. Cette alliance fut enfin conclue à Berwalde, le 16 janvier 1631. Les plénipotentiaires pour la Suède étaient Gustaf Horn, Johan et Karl Banér, pour la France M. de Charnacé. Riche-

lieu reconnut les droits de Gustaf-Adolphe aux titres réclamés, et s'engagea à lui payer annuellement un subside de quatre cent mille rixdalers. Le roi de Suède promit, de son côté, d'entretenir trente mille hommes d'infanterie et six mille de cavalerie. Le but commun était de comprimer la puissance de l'empereur et de conserver l'indépendance des princes allemands. Richelieu demanda la liberté religieuse pour les États catholiques et la neutralité pour le duc de Bavière.

L'orgueil montré par la cour de France en cette occasion laissa dans l'esprit de Gustaf-Adolphe un mécontentement ineffaçable qui se fit jour assez souvent, comme nous le verrons par la suite.

CHAPITRE LI

Prise de Demmin.

Après la conclusion de son alliance avec la France, Gustaf-Adolphe laissa neuf mille hommes dans le Brandebourg, sous les ordres de Gustaf Horn, pour repousser les sorties des impériaux renfermés dans Lansdberg et dans Francfort-sur-l'Oder. Le roi retourna avec seize mille hommes vers la Poméranie, pour chasser entièrement l'ennemi de cette contrée et assurer ses derrières contre une attaque. On était au fort de l'hiver lorsqu'il partit de Garz. Les troupes de ces contrées méridionales voyaient avec étonnement et admiration la marche des Suédois à travers les champs couverts de glace et de neige. On se rendit par Dam et Stettin dans la Poméranie citérieure. Les Autrichiens furent chassés de Locknitz par Lesslie, de Neu-Brandebourg par Teuffel, et de Klempenow, de Treptou, de Loitz par le roi. Gustaf-Adolphe fit venir alors de Stralsund Kniephausen avec trois mille

hommes, et se dirigea vers Demmin. Cette ville était regardée comme très-forte par sa position et ses fortifications; plusieurs fleuves et des marais inabordables l'environnaient. Sur la route de Stralsund à Demmin, la seule qui fût praticable, on rencontrait d'abord un château, puis une tour fortifiée avant d'arriver sous les remparts de cette dernière ville. Les impériaux y avaient enfermé tous leurs approvisionnements. La garnison de Demmin montait à dix-sept cents hommes commandés par Savelli, qui avait reçu l'ordre de défendre la place pendant trois semaines au plus, après lesquelles Tilly promettait d'arriver à son secours.

Le duc de Savelli commandait dans la Poméranie citérieure depuis l'arrivée des Suédois. C'était un militaire habile, vaillant, mais comme la plupart des Italiens qui participèrent à la guerre de trente ans, il n'aspirait qu'au pillage afin d'accumuler des trésors et retourner ensuite vivre dans sa belle patrie. Chez Savelli, cette avidité avait pris un caractère affreux et lui avait attiré la haine générale. On raconte qu'à l'arrivée de Gustaf-Adolphe il réunit tous les chevaux des environs et en fit annoncer la vente pour son propre compte. Mais ces chevaux étaient, pour la plupart, maigres et ruinés, et, le peuple n'ayant pas d'argent, il ne se présenta point d'acheteurs. Savelli, au lieu de rendre ces chevaux à leurs propriétaires, fit un arrangement avec l'écorcheur de la ville, qui obtint le droit de les abattre moyennant six schellings par peau. On remarque, parmi les frères d'armes de Savelli, Quinti Del Ponte, le même qui avait tramé de perfides complots contre la vie de Gustaf-Adolphe. Comme il redoutait la vengeance du roi, il sortit furtivement de la forteresse, sans pouvoir emporter ses bagages ni les richesses qu'il avait amassées.

Les Suédois s'approchèrent de Demmin et la cernèrent le 3 février. Gustaf-Adolphe et l'artillerie s'établirent sur

le Nonnenberg d'où il pouvait tirer avec quelque avantage contre les remparts. Le froid étant rigoureux, avait gelé les marais et les fleuves, circonstances favorables pour les Suédois qui purent aller et venir sans obstacles autour de la ville. Teuffel attaqua, avec le régiment jaune, les remparts à l'ouest de Demmin, prit pied et se maintint dans les travaux extérieurs. Tott et Kniephausen devaient, dans le même temps, faire une attaque simulée contre le château qui se trouvait sur la route de Stralsund ; les troupes chargées de sa défense, croyant l'attaque véritable, mirent le feu au château et se retirèrent dans la tour, dont les travaux extérieurs furent pris le lendemain par les Suédois. Mais les murs de la tour étaient tellement épais que les pièces de campagne ne purent rien contre eux, et la garnison ne voulait entendre parler d'aucune capitulation. Gustaf-Adolphe fit alors approcher ses troupes jusqu'au pied de la tour, et donna l'ordre de creuser des mines. La garnison, craignant qu'on ne la fît sauter, tenta de se retirer vers la ville, mais elle en fut empêchée par Wildenstein et une partie du régiment jaune. Elle se rendit donc aux Suédois ; ils plantèrent les sept drapeaux qu'ils venaient de conquérir, près des batteries de Nonnenberg, afin d'inspirer d'autant plus de crainte aux assiégés.

Cependant Gustaf-Adolphe, voulant examiner de près les fortifications de Demmin, fit une promenade autour de ses remparts et arriva ainsi dans un endroit où la glace était si mince qu'elle se fendit sous ses pieds. Heureusement que le roi en fut quitte pour avoir de l'eau et de la glace jusqu'aux aisselles. Un Écossais en faction près de là voulut s'élancer à son secours, le roi lui fit signe de retourner à son poste. Mais l'attention de l'ennemi avait été attirée sur ce point ; les coups de feu tirés des murailles se succédèrent ; aucun ne porta, la distance était trop grande. Le roi étant parvenu

à se tirer de ce mauvais pas, se rendit au feu de garde le plus rapproché, y prit un verre de vin et un peu de nourriture, puis il fut changer d'habit dans sa tente et se montra de nouveau parmi les soldats.

Les canons suédois ayant déjà abattu une partie des murailles, la garnison de Demmin s'attendait tous les jours à un assaut. Cette position était extrêmement désagréable, surtout pour Savelli, qui craignait, avec raison, de perdre le fruit de tant de campagnes et les espérances de l'avenir. Il offrit donc de capituler, à condition que la garnison sortirait librement avec armes et bagages. Gustaf-Adolphe craignait de son côté d'être obligé, d'un moment à l'autre, de lever le siége, car la grande armée impériale approchait. Il accepta donc l'offre de Savelli ; et toute la garnison sortit de la ville enseignes déployées et suivie de ses bagages. Gustaf-Adolphe, à cheval, vit passer le cortége. A la fin parut Savelli, le roi lui adressa la parole. « Dites à l'empereur que je fais la guerre pour la liberté civile et religieuse. Quant à vous, monsieur le duc, je vous remercie d'avoir pris la peine de quitter les fêtes splendides de Rome pour combattre contre moi, car votre personne me semble plus à sa place dans les cours que dans les camps. » Il jeta en même temps un regard de dédain sur la perruque bien frisée de Savelli, mode originaire de France et qui commençait à s'introduire dans les pays étrangers. Lorsque Savelli fut passé, le roi dit aux officiers supérieurs qui l'environnaient : « Cet homme compte beaucoup sur la bonté de l'empereur; s'il était à mon service, il perdrait la tête sans rémission, à cause de sa lâcheté. » On reconnut parmi les bagages le chariot de Del Ponte. Plusieurs officiers suédois dirent qu'il fallait retenir ce qui appartenait à ce traître. « J'ai donné ma parole, répondit Gustaf-Adolphe, et personne ne sera en droit de me reprocher d'y avoir manqué. » Le chariot passa

librement. Les Suédois entrèrent ensuite dans la ville, où ils trouvèrent trente-six canons et de grands approvisionnements de blé et de munitions.

Tilly fut extrêmement irrité de la conduite de Savelli ; il lui ôta son commandement et l'accusa dans les formes devant l'empereur. Mais Savelli sut si bien s'y prendre, qu'au grand dépit de Tilly il fut acquitté et employé par l'empereur comme ambassadeur et comme général.

CHAPITRE LII

Première rencontre de Gustaf-Adolphe et de Tilly.

Après la destitution de Wallenstein, tous les partis furent très embarrassés pour lui choisir un successeur. On parla beaucoup d'abord de l'électeur de Bavière ; un grand nombre de catholiques se prononcèrent en sa faveur ; mais Ferdinand n'était pas de leur avis, l'ambition et la capacité de Maximilien lui inspiraient une crainte à laquelle les liens de famille et d'amitié ne pouvaient imposer silence. Après de longues délibérations on résolut de confier le commandement de l'armée impériale à Tilly, général des troupes de la ligue catholique. Pour parler plus justement, il était au service de Maximilien et entièrement dévoué à sa personne. L'électeur de Bavière fit preuve d'habileté en renonçant avec une abnégation simulée au commandement de l'armée impériale, et en le faisant donner à un homme qui lui laisserait une grande autorité.

Ce ne fut pas sans avoir fait des réflexions sérieuses que Tilly accepta ces importantes fonctions. « La guerre, disait-il, est un jeu de hasard ; beaucoup d'échecs peuvent succéder à beaucoup de bonheur. » Il reconnaissait les grandes qualités de Gustaf-Adolphe, et jamais il ne partagea le

mépris que la cour de Vienne affectait à l'égard de ce prince.

Après avoir rétabli l'ordre parmi les restes de l'armée de Wallenstein, Tilly résolut de soumettre Magdebourg ; cette entreprise lui paraissait digne de son activité. Il espérait que Conti et Schaumbourg contiendraient Gustaf-Adolphe : mais le premier quitta le service, Schaumbourg fut chassé de Greffenhagen et de Garz, après la destruction presque complète de leurs armées, et les Suédois marchaient vers Landsberg et Francfort-sur-l'Oder. Tilly vit qu'il fallait des moyens plus énergiques. Il laissa Pappenheim devant Magdebourg, descendit vers le Brandebourg, jeta des secours dans Francfort et s'avança avec le reste de l'armée contre la Poméranie citérieure.

A la nouvelle de l'approche de ce redoutable ennemi, Gustaf-Adolphe concentra ses troupes. Horn, qui était dans les environs de Landsberg, fut rappelé et placé au centre, non loin de la ville de Friedland ; le roi était à l'aile gauche, près de Pasewalk, et Banér à l'aile droite, dans Demmin, Kniephausen reçut l'ordre de se retirer promptement de Neu-Brandebourg, où il avait été mis en garnison.

La lettre qui contenait ce dernier ordre tomba entre les mains de Tilly et lui fit prendre la résolution de couper le chemin à Kniephausen. Garz, à la tête de douze mille hommes, fut donc envoyé vers Neu-Brandebourg pour cerner cette ville. Tilly, fort mécontent de la reddition de Demmin, dont la nouvelle lui parvint en ce moment, suivit Cratz avec le reste de l'armée. Cinquante dragons suédois qui se trouvaient dans le château de Felsberg lui opposèrent une résistance opiniâtre et inattendue. Le château ayant été pris d'assaut, ses braves défenseurs furent tués impitoyablement, après quoi Tilly marcha vers Neu-Brandebourg, qui était déjà cernée.

Gustaf-Adolphe reconnut l'impossibilité pour Kniephausen de se défendre seul dans cette position ; il s'agissait seulement de savoir s'il fallait se hâter ou non d'aller à son secours. Les Suédois étaient fatigués par leur campagne d'hiver, et les troupes de Tilly fraîches et reposées ; un premier échec pouvait avoir une influence malheureuse sur la guerre en général. Le roi résolut donc d'éviter une bataille décisive. L'armée suédoise fut divisée en deux parties ; celle de droite, commandée par Gustaf Horn, prit la direction de Stralsund et occupa, avec le plus grand soin, tous les passages de la Peene et de la Trebel. La division de gauche, sous le commandement personnel du roi, marcha vers l'Oder et s'établit sur la rive de ce fleuve, entre Schwedt et Vierath, dans un camp parfaitement fortifié. Dans cet endroit le roi pouvait aller d'une rive à l'autre et recevoir sans obstacles des vivres de Stettin et des environs.

Kniephausen fut donc abandonné à lui-même. Il avait avec lui son régiment et la moitié d'un régiment écossais, ensemble deux mille hommes, mais point de canons. Gustaf-Adolphe lui écrivit de se sauver, ainsi que ses troupes, par une capitulation honorable ; cette lettre fut également interceptée par Tilly. Kniephausen ignorant les desseins du roi, résolut de se défendre le plus longtemps possible, et rejeta toutes les propositions de Tilly. Celui-ci, dans la crainte que Gustaf-Adolphe ne vînt au secours de cette ville ou de Magdebourg, poussa le siége avec vigueur, donna l'assaut plusieurs fois ; mais ses vingt-deux mille hommes furent repoussés à trois reprises par les deux mille soldats de Kniephausen. Cependant les vingt-six canons de Tilly tonnaient nuit et jour contre la forteresse, et Kniephausen ne pouvait leur répondre qu'avec des mousquets. Après un feu longtemps prolongé, les murailles de Neu-Brandebourg croulèrent, et les impériaux se préparèrent à l'assaut. Knie-

phausen demanda vingt-quatre heures de réflexion; elles lui furent refusées, et les impériaux coururent aux murailles avant que Tilly eût pu en donner l'ordre; ils avaient à leur tête le jeune Montécuculli qui arriva le premier sur le rempart. On pénétra dans la ville, le carnage fut affreux; aucun pardon ne fut accordé, pas même aux bourgeois; « car, disait-on, ces misérables hérétiques favorisent les Suédois. » Ces derniers furent tués jusqu'au dernier homme. Kniephausen, blessé, jeté à terre, eut cependant le bonheur de se réfugier dans l'hôtel de ville, où il fut fait prisonnier avec soixante personnes environ.

La nouvelle de ce massacre excita au plus haut point la colère de Gustaf-Adolphe. « Le vieux caporal, dit-il en parlant de Tilly, commence à faire la guerre comme un Croate; mais je le lui ferai payer un jour. » Pour l'instant, le roi se renferma encore plus étroitement dans son camp et laissa le champ libre à Tilly. Le petit nombre des vaillants défenseurs de Neu-Brandebourg qui parvinrent à s'échapper furent récompensés d'une manière royale.

Après cette victoire, Tilly s'avança encore davantage vers le nord; mais il trouva le pays entièrement épuisé et impraticable à cause des marais et des rivières gonflées par les pluies du printemps. Chasser Horn de sa position avantageuse semblait presque impossible; c'est pourquoi Tilly se retira vers Ruppin, et Colloredo fut ensuite envoyé par lui pour reconnaître le camp de Gustaf-Adolphe. Celui-ci ayant assuré qu'il était inattaquable, les impériaux retournèrent vers Magdebourg, et furent vivement harcelés dans leur retraite par les maraudeurs suédois.

C'est ainsi que se termina la première rencontre de Gustaf-Adolphe et de Tilly (1).

(1) Archives de Ridderstolpe. 75 a. Gustaf Horn à Axel Oxenstjerna.

CHAPITRE LIII

Prise de Francfort-sur-l'Oder.

Après le départ de Tilly pour Magdebourg, Gustaf-Adolphe résolut d'attaquer Francfort. Il laissa une garnison suffisante dans Schwedt et remonta l'Oder. Le roi marchait sur la rive gauche avec dix mille hommes d'infanterie et huit mille chevaux; Gustaf Horn longeait la rive orientale avec deux mille fantassins et onze cents chevaux. L'artillerie avait été embarquée sur le fleuve, Johan Banér l'escortait.

La ville de Francfort-sur-l'Oder avait, selon la coutume de cette époque, des fortifications assez fortes. La garnison se composait de huit à neuf mille hommes sous les ordres de Schaumbourg. Mais Tilly étant mécontent de ce général, à cause de la perte de Greiffenhagen et de Garz, il fut remplacé par Tieffenbach, peu de temps avant l'arrivée des Suédois sous les murs de Francfort. Il fit incendier les faubourgs, les vignes des environs, afin d'enlever tout point d'appui à l'ennemi.

Dans sa marche, Gustaf-Adolphe s'était emparé de Furstenwalde, de Zedenick; avait détruit plusieurs bandes de Croates, dont une partie fut tuée, et le reste envoyé plus tard dans les mines de Fahlun, en Suède. Ce fut le 1er avril que les Suédois arrivèrent devant Francfort. Sachant que la garnison était nombreuse, Gustaf-Adolphe fit ranger son armée en ordre de bataille et marcha ainsi vers la ville, s'attendant à chaque instant que les impériaux viendraient à sa rencontre; mais pas un ennemi ne parut, on trouva seulement les faubourgs qui fumaient encore. Cette circon-

Kœnigsberg dans la nouvelle Marche, 29 février 1631. Relation détaillée de ce mouvement militaire.

stance augmenta le courage des Suédois, et le jour suivant ils approchèrent encore davantage de la ville. Gustaf-Adolphe, accompagné de Teuffel, s'avança à cheval pour reconnaître la position de plus près ; dans ce moment, une balle partie de la forteresse traversa le bras gauche de Teuffel. Cet officier fut ramené au camp, et le roi, se chargeant des fonctions d'adjudant général, rangea lui-même les troupes : Damitz et le régiment blanc furent placés au nord dans l'endroit le plus rapproché du fleuve, les régiments bleu et jaune en face de la porte de Lebus, sur une colline dont les vignes commençaient à pousser. « Bientôt, camarades, dit le roi, nous boirons du vin au lieu de l'eau de l'Oder. » Hepburn, Monrœ et Lumsdel furent placés avec leurs gens en face de la porte de Guben. « Rappelez-vous, vaillants Écossais, leur dit le roi, vos compatriotes, tués à Neu-Brandebourg par les impériaux ! »

Tieffenbach ordonna une sortie qui fut repoussée ; la forteresse lançait de tous côtés un feu meurtrier ; mais les travaux des Suédois avancèrent si rapidement, que durant la nuit du même jour leurs retranchements avaient atteint le pied des murailles. Le lendemain, 3 avril, dimanche des Rameaux, l'armée suédoise passa la matinée à l'office divin ; son immobilité fit penser aux impériaux que Gustaf-Adolphe n'avait pas amené un nombre de canons suffisant, qu'il était trop faible pour attaquer, et se disposait à se retirer. « Mangeurs de goujons, criaient les impériaux du haut de leurs murailles, la faim vous a-t elle fait ronger vos canons de cuir, puisque vous ne tirez pas un seul coup ? » D'autres prirent une oie sauvage qui venait d'être tuée, la suspendirent en dehors du mur et crièrent : « Vous ferez bien de retourner dans le nord avec ces oiseaux de passage ; vous avez hiverné assez longtemps dans la chaude Allemagne. — Non, non, répondirent les Suédois, nous nous disposons, au

contraire, à rôtir et à manger dans Francfort toutes les oies que les impériaux ont enlevées des étangs de la Poméranie. »

Cependant Gustaf-Adolphe avait fait élever devant la porte de Guben une batterie de douze canons qu'il pointa lui-même, et il commença dans l'après-midi un feu vigoureux. Tieffenbach et les autres officiers supérieurs de la garnison étaient à dîner quand la canonnade se fit entendre ; ils se moquèrent entre eux de la tentative des Suédois, et ne crurent pas même devoir se lever de table. Cette négligence leur coûta cher. Gustaf-Adolphe ordonna à Johan Banér d'attaquer la porte de Guben avec les Écossais. Ils y trouvèrent une forte résistance. Hepburn fut blessé au genou, il fallut l'emporter; son major le remplaça et fut tué au même instant. Les Écossais eurent alors un moment d'hésitation, mais Banér ordonna à Monrœ et à Lumsdel d'avancer à la tête de leurs piquiers. Pressés épaules contre épaules, ils se firent jour et s'emparèrent enfin de la porte extérieure.

Les impériaux, effrayés, se précipitèrent de ce côté, et préparèrent une sortie sous les ordres de Schaumbourg, dans le dessein de reprendre la porte, mais ils furent prévenus. Un lieutenant de l'armée du roi, nommé André Auer, Saxon de naissance, vit que la muraille était mal gardée en plusieurs endroits; il demanda à quelques soldats dont la bravoure lui était connue de faire avec lui une tentative contre les remparts. Sans attendre aucun ordre, ils apportèrent deux échelles, et réussirent à escalader la muraille, où ils prirent pied. Le roi, les ayant vus, profita de cette circonstance heureuse. Il envoya des renforts à ces braves gens, et ordonna en même temps à toutes ses troupes de donner un assaut général. Plusieurs officiers voulurent y courir avant d'être complétement armés : « Non, dit Gustaf-Adolphe, point de précipitation insensée. Si les chefs sont tués,

qui conduira mes soldats : » Alors eut lieu sur tous les points un combat terrible ; mais de fortes masses de Suédois pénétrèrent dans la ville par la route qu'Auer avait frayée, et coururent ensuite ouvrir la porte de Guben aux Écossais, qui se précipitèrent en avant, suivis de plusieurs régiments, Schaumbourg essaya, avec les troupes qu'il avait réunies pour faire une sortie, de repousser l'ennemi ; mais Baudis, survenant dans ce moment avec ses cavaliers, le mit en fuite. Le combat était encore plus rude près de la porte de Lebus ; ici se trouvait le colonel Walter Butler avec ses Irlandais. Le régiment bleu et le régiment jaune attaquèrent avec leur bravoure ordinaire ; mais ils furent repoussés deux fois en laissant cinq cents morts qui rendaient témoignage de la vivacité de cette lutte. Le dépit leur fit tenter une troisième attaque, elle fut irrésistible. Peu d'Irlandais prirent la fuite ; la plupart étaient étendus sans vie en dedans du rempart, et en dehors le sol était couvert de Suédois. Butler fut fait prisonnier, mais seulement après avoir reçu deux blessures qui lui ôtèrent la possibilité de se défendre plus longtemps (1).

Le désordre fut épouvantable parmi les impériaux. Une seule voie de salut leur restait, c'est-à-dire le pont bâti sur l'Oder, à l'orient de la ville. Mais, cavaliers, fantassins, bagages, tout se précipitait de ce côté ; les chariots ne tardèrent point à s'accrocher les uns aux autres et fermèrent le passage. Plusieurs centaines de soldats qui avaient pris les devants furent précipités dans le fleuve par ceux qui les suivaient, et ces derniers à leur tour étaient sabrés par les Suédois ; il y avait donc auprès de cette porte des monceaux de cadavres. Tieffenbach, Schaumbourg et Montécuculli fu-

(1) Archives de Ridderstolpe. 75. a. P. Strasbuyk à Axel Oxenstjerna. Francfort, 7 avril 1631.

rent sur le point d'être faits prisonniers. La vigueur de leurs chevaux put seule leur faire franchir le pont et les amas de morts dont il était encombré. Tieffenbach fit ensuite mettre le feu au pont afin d'arrêter les Suédois; après quoi il se hâta de gagner Gross-Glogau avec le reste de ses troupes.

Les impériaux perdirent dans cette occasion deux à trois mille hommes, et huit cents prisonniers; parmi ces derniers se trouvaient plusieurs officiers supérieurs. On prit en outre quatre-vingts canons et beaucoup de munitions. Le roi garda pour lui les canons et les munitions, mais la ville fut abandonnée au pillage pendant trois heures. Les soldats profitèrent de cette permission avec la plus grande ardeur, et il y en eut plus d'un qui ramassa dans ce court espace de temps des richesses considérables. Gustaf-Adolphe chercha autant que possible à prévenir toutes les violences; pas une femme ne fut insultée; un seul bourgeois fut tué presque par mégarde. Les soldats ne revenant pas sous leurs drapeaux à l'heure indiquée, le roi et les colonels coururent partout et les chassèrent avec l'épée nue et en leur parlant durement. Plusieurs des plus récalcitrants furent pendus à l'instant, pour servir d'exemple aux autres. L'armée fut logée dans la ville, et l'on donna aux bourgeois entièrement dépouillés du grain pour se nourrir, ainsi que les soldats établis chez eux.

Gustaf-Adolphe, après avoir célébré toute la semaine de Pâques à Francfort, marcha vers Landsberg, pour profiter des dispositions favorables de la fortune et de l'ardeur de ses soldats. Il laissa Lesslie à Francfort avec des forces suffisantes pour se défendre contre Tilly, dans le cas où celui-ci se montrerait, comme on s'y attendait. Le roi n'emmena avec lui que deux mille deux cents hommes d'infanterie et huit cents chevaux. La garnison de Landsberg se composait de trois mille hommes d'infanterie et de quinze cents chevaux.

C'était l'élite et les derniers restes de l'ancien corps d'armée de Torquato Conti. Landsberg était en outre une place très-forte, tant sous le rapport des fortifications que de sa position ; elle était environnée par des marais fort étendus, surtout au midi, et d'un grand nombre de bras de la Warta, qui coulait à peu de distance. Attaquer une ville si bien fortifiée et défendue par une garnison supérieure en nombre, pouvait donc passer pour une témérité bien hasardée. Gustaf-Adolphe voulut le tenter. Quelques paysans se chargèrent de lui montrer le chemin à travers les marais. Tostensson dressa ses batteries le 14, mais sans beaucoup d'utilité, à raison de la distance. Alors se présenta devant le roi un maréchal ferrant qui s'était enfui de Landsberg ; outré des violences commises par les impériaux, il avait pris la résolution de se venger. Il conduisit les Suédois à travers les marais regardés jusque-là comme impraticables, de sorte qu'ils se trouvèrent tout à coup près de l'un des ouvrages extérieurs les plus importants de la place. La troupe qui était dans cette batterie se rendit de suite, après quoi Teuffel tourna les canons contre la ville. Le colonel Cratz commandait dans Landsberg ; il envoya son fils à la tête d'un détachement pour reprendre la batterie. Cette entreprise échoua, le jeune homme fut tué. Cratz, abattu par cette infortune et le bonheur soutenu des Suédois, inspira le même découragement à la garnison, et demanda à capituler. La ville devait être livrée aux Suédois, à condition que les impériaux en sortiraient librement. Gustaf-Adolphe fut un peu embarrassé pour cacher à un ennemi plus fort que lui son infériorité numérique. Il y parvint en réunissant quelques valets de train et en faisant venir avec hâte les troupes de Horn. La crainte qu'il avait d'être attaqué diminua, ou pour parler plus justement, disparut à l'aspect de la garnison qui sortait de la forteresse. Elle se composait

d'autant de valets de train que de soldats, traînait après elle plus de mille femmes de mauvaise vie et une foule innombrable de chariots. Le tout fut expédié vers Gross-Glogau, après quoi le roi entra dans Landsberg, où il donna un magnifique repas à ses généraux et à ses colonels. Il n'y assista point, suivant sa coutume, et se fit représenter par Johan Banér. La soirée et la nuit se passèrent joyeusement.

A la première nouvelle de la marche de Gustaf-Adolphe sur Francfort, Tilly était parti de Magdebourg avec des forces considérables pour secourir la ville attaquée. La rapidité des mouvements et le bonheur de Gustaf-Adolphe le prévinrent. Dès son arrivée à Alt-Brandebourg, il sut que Francfort était pris. On y mentionna aussi les projets de Gustaf-Adolphe sur Lansberg, et les mesures de prudence qu'il avait prises pour empêcher Tilly d'avancer. Ce dernier, voyant qu'il n'y avait plus rien à faire, retourna à Magdebourg, dans l'espoir que le désir de secourir cette ville éloignerait de nouveau Gustaf-Adolphe de la frontière des pays héréditaires de la maison d'Autriche.

La prise de Francfort et de Landsberg accrurent infiniment la considération et la puissance de Gustaf-Adolphe. Maître de tout le cours de l'Oder inférieur, il pouvait à son gré se porter vers la Silésie, le Brandebourg ou la Saxe. Les princes protestants, encouragés par son succès, commencèrent à tenir un langage plus ferme à l'empereur, et leurs peuples ne purent cacher davantage leurs espérance et leur joie. Des vers, des écrits de tout genre en l'honneur des Suédois et contre l'empereur furent répandus. On s'amusait surtout aux dépens de Tieffenbach; arrivé à Francfort le 1er avril, il s'était enfui le 3. On lui appliquait, entre autres, en les altérant un peu, les célèbres paroles de César : *Veni, vidi, fugi* (1).

(1) Archives d'Albedyhl. *Miscellanea historica Gustavi-Adolphi.* Fol.

Une inquiétude sérieuse s'empara des catholiques. Pappenheim écrivait lui-même d'une manière peu rassurante et représentait la situation où l'on se trouvait comme fort critique. A Vienne l'effroi régnait dans toutes les classes. On essayait de calmer le peuple, et le clergé assurait que ces malheurs étaient un petit nuage après lequel le soleil se montrerait plus brillant que jamais. Mais beaucoup d'indices prouvaient qu'en haut lieu le danger semblait plus imminent. Les fortifications de Vienne furent réparées; on fit venir de l'Italie, de la Hongrie et de l'Allemagne méridionale toutes les troupes dont ces contrées pouvaient se passer, et on les envoya à Tilly. L'empereur lui-même fut extrêmement étonné des échecs qu'il éprouvait, et se montra fort irrité contre ses conseillers; en lui représentant la puissance des Suédois sous un aspect nullement formidable, ils avaient été la cause d'une négligence onéreuse. L'empereur commença à regarder Gustaf-Adolphe avec d'autres yeux, et il ne fut plus question parmi les courtisans des plaisanteries habituelles sur Sa Majesté de neige.

CHAPITRE LIV

Alliance avec le Brandebourg.

Les progrès de Gustaf-Adolphe ranimèrent chez les protestants allemands l'espoir presque éteint d'être secourus. Leurs délégués à la diète de Ratisbonne s'étaient, il est vrai, trouvés en minorité; cependant ils avaient osé manifester leur mécontentement des entreprises de l'empereur, et surtout à l'égard de l'édit de restitution et de la sévérité avec

n. 47. Épigrammes sur plusieurs personnages qui prirent part à la guerre de trente ans.

laquelle on l'exécutait. Mais ils manquaient encore d'un chef. L'électeur de Saxe, le plus puissant des princes protestants, ne voulait pas rompre avec l'empereur; il se berçait de l'espoir de conserver la Lusace et de vivre toujours en bonne intelligence avec son suzerain. Cependant plusieurs occasions de mécontentement se présentèrent. Auguste, fils de l'électeur de Saxe, avait été élu administrateur de Magdebourg, à la place de Christian-Guillaume. L'empereur, contrairement à la loi et à l'usage, donna cette place à l'un de ses propres fils. L'électeur avait fait, à quatre reprises, des représentations au sujet de l'exécution illégale de l'édit de restitution, mais toujours sans résultat. Jean-Georges, peu vif de son naturel, finit pourtant par se fâcher, et convoqua, de concert avec Georges-Guillaume de Brandebourg, également irrité par les violences de l'empereur, une assemblée des états protestants pour délibérer sur leurs intérêts communs. Elle devait se réunir le 8 février 1631 à Leipzick. Les avantages remportés dans l'intervalle par Gustaf-Adolphe accrurent leur courage, et les émissaires secrets que le roi de Suède avait dans cette assemblée ne restèrent pas inactifs. Des représentations sérieuses furent adressées à l'empereur, et l'on résolut d'opposer la force à la force si les abus dont on se plaignait n'étaient point redressés de bonne volonté. Gustaf-Adolphe désirait conclure une alliance plus étroite avec les princes assemblés, mais sa proposition fut repoussée, quoique avec les marques d'une vive amitié. Les raisons de cette conduite étaient la crainte de se montrer ouvertement opposé à l'empereur, peu de disposition à se livrer entre les mains d'un étranger, et surtout l'espoir que Jean-Georges nourrissait d'être choisi pour chef par les protestants d'Allemagne; ce qui lui permettrait de maintenir l'équilibre entre le roi et l'empereur.

Gustaf-Adolphe, n'ayant rien obtenu par la voie des négociations, résolut d'employer des moyens plus énergiques. Il laissa dans les environs de Landsberg le rhingrave et le général Baudis pour contenir Tieffenbach et Schaumbourg, qui avaient réuni de nouvelles troupes en Silésie. Il revint en personne avec le reste de l'armée à Francfort, marcha de là droit sur Berlin, et arriva près de cette ville le 1er mai. Gustaf-Adolphe renvoya le comte Ortenbourg vers l'électeur; il était porteur du message suivant : « La guerre d'Allemagne a été entreprise par le roi principalement en faveur des protestants, et cette dernière campagne dans l'intérêt de Magdebourg en particulier, afin de soustraire cette ville au danger qui la menace. Mais, pour marcher avec quelque sécurité contre Tilly, il est nécessaire de posséder dans le Brandebourg une forteresse quelconque pour protéger les derrières de l'armée, et se retirer en cas de besoin. Le roi demande donc la permission d'occuper Spandau et Custrin; il donne sa parole royale de rendre ces forteresses lorsque Magdebourg sera délivrée, et, dans tous les cas, au plus tard dans deux mois. » L'électeur fit une réponse négative. « Il ne pouvait livrer des forteresses et des citadelles à l'ennemi de l'empereur, son suzerain légal, sans se rendre coupable de rébellion ouverte. Mais il assurait, sur son honneur et sa foi de prince, que ces deux forteresses seraient ouvertes à Gustaf-Adolphe si un malheur lui survenait. » Cette assurance ne satisfit point le roi; il craignait avec raison que, si une infortune lui rendait l'appui de ces forteresses nécessaire, l'électeur fût encore moins disposé à l'y recevoir. « Le bonheur, disait Gustaf-Adolphe, est ambulant comme l'esprit des hommes(1). » C'est pourquoi Gustaf Horn

(1) Archives de Ridderstolpe. 75 a. Gustaf Horn à Axel Oxenstjerna, faubourg de Custrin, 26 mars 1631.

fut envoyé le lendemain vers l'électeur avec le même message; malgré la promesse de réunir la Poméranie au Brandebourg, il éprouva un nouveau refus. Les négociations ayant échoué, Gustaf-Adolphe résolut d'agir en personne, et se dirigea avec quatre cents cavaliers et mille mousquetaires contre la capitale. L'électeur vint une demi-lieue au-devant de lui, suivi de toute sa cour. Il entra avec le roi dans un petit bois près de là pour délibérer sur cette affaire importante; mais, quelques instants après, l'électeur manifesta le désir de consulter les seigneurs qui l'accompagnaient. Dans l'intervalle, Gustaf-Adolphe s'entretint avec l'électrice et sa mère, et fut aimable comme d'habitude. L'électeur ne tarda point à revenir avec une réponse négative. Le visage de Gustaf-Adolphe se rembrunit alors; le roi se disposa à retourner vers l'armée, après avoir proféré quelques paroles graves et menaçantes. Les princesses, entraînées par leur admiration pour le héros et par la crainte de sa vengeance, le supplièrent vivement de les accompagner jusque dans la ville, où l'on pourrait continuer les négociations. Le roi entra dans Berlin avec son escorte de mille mousquetaires, et le lendemain, 4 mai, les délibérations furent reprises. Pendant longtemps elles parurent peu favorables aux desseins du roi; l'électeur était soucieux et même affligé; il ne pouvait cacher ses sentiments. « Je ne puis lui en vouloir de son trouble et de son inquiétude, disait Gustaf-Adolphe; car ma demande, il faut en convenir, est dangereuse pour lui et mérite réflexion. Cependant ce que je désire est utile, non pas à moi, mais à l'électeur, à son peuple, à son pays, à toute la chrétienté. Je vais, continua-t-il en élevant la voix, et de manière à être entendu de toutes les personnes qui se trouvaient dans la salle, je vais à Magdebourg pour sauver cette ville, et non point par intérêt personnel: je n'ai en vue que la liberté des protestants. Si per-

sonne ne veut m'aider à atteindre ce but! eh bien, je retournerai chez moi, je ferai la paix avec l'empereur, qui ne me refusera pas des conditions avantageuses, après quoi je vivrai en paix et en repos à Stockholm, et ma conscience sera tranquille. Mais, au jour du jugement dernier, vous répondrez de votre lâcheté lorsqu'il s'est agi de soutenir la cause de l'Évangile. Toutefois votre égoïsme n'attendra pas jusque-là pour être puni comme il le mérite; lorsque Magdebourg sera tombée et lorsque je serai retourné en Suède avec mes troupes, que deviendrez-vous ainsi que votre pays? »

L'électeur et ses conseillers flottèrent toute la journée entre des déterminations opposées. D'un côté était Tilly, de l'autre Gustaf-Adolphe, tous deux s'appuyaient sur des armées puissantes, mais le premier était à une distance de dix milles, le second se trouvait pour ainsi dire sur les lieux, et Berlin n'avait point de fortifications. « Il a aussi des canons; » telle était d'ordinaire la fin des discours des conseillers de l'électeur, voulant ainsi donner à entendre que Gustaf-Adolphe pouvait s'emparer de la ville contre leur gré et quand il le voudrait. Le roi lui-même s'était expliqué assez clairement à cet égard, lorsque, moitié en badinant, moitié par menace, il dit aux princesses qu'il dépendait entièrement de lui de leur faire passer un hiver en Laponie. Ce fut à neuf heures du soir que l'électeur donna enfin la réponse attendue depuis si longtemps. Spandau et Custrin seraient livrées aux Suédois, à condition que ces deux villes resteraient également ouvertes à l'électeur, et seraient rendues à l'époque indiquée. Pour plus de sécurité encore, Gustaf Horn et Johan Banér furent obligés d'apposer leur signature au traité, comme garantie de son exécution, dans le cas où le roi viendrait à mourir. Un grand festin eut lieu ensuite, et tout s'y passa joyeusement; car l'élec-

teur cherchait à noyer dans le vin les inquiétudes que lui faisaient éprouver ce traité et les suites qu'il pouvait avoir. Il s'anima de plus en plus comme tous les autres convives, excepté Gustaf-Adolphe, qui ne dérogea point à sa tempérance habituelle. En voyant la gaieté et le courage briller dans tous les yeux, il résolut de mettre cette circonstance favorable à profit, pour inspirer à chacun la noble résolution d'agir avec plus d'énergie que par le passé. Il se leva, et, dans un discours peu étendu, il exhorta les Allemands et les Suédois à marcher ensemble comme des frères et des alliés, à réunir leurs forces pour sauver Magdebourg. Mais les acclamations joyeuses cessèrent aussitôt : l'électeur baissa les yeux avec embarras, balbutia quelques excuses, et l'inquiétude visible des courtisans prouva clairement que la vivacité dont ils avaient fait parade peu d'instants auparavant était le produit du vin et non du courage. L'espoir de secourir Magdebourg par leur moyen s'évanouit donc entièrement.

L'électeur de Brandebourg suivit en cette circonstance l'exemple qui lui avait été donné par le duc de Poméranie ; il écrivit à l'empereur pour excuser sa conduite ; elle lui avait été imposée par l'armée suédoise. On lui répondit avec sévérité ; sa résistance, suivant les catholiques, avait été simulée afin de s'en faire plus tard un manteau pour couvrir la perfidie de sa défection.

Le lendemain Spandau fut occupée par les Suédois, et Axel Lilje en eut le commandement. L'armée royale marcha ensuite vers Postdam. Les impériaux qui erraient encore dans le pays se retirèrent à l'approche des Suédois, et prirent la route de Magdebourg, afin de se joindre aux troupes réunies devant cette ville.

CHAPITRE LV

Négociations avec la Saxe.

Des nouvelles de plus en plus inquiétantes arrivaient tous les jours de Magdebourg. Complétement abandonnée par l'électeur de Saxe et les autres protestants, cette ville se voyait dans la nécessité de ne compter que sur ses propres forces, bien faibles quand on les comparait aux bandes nombreuses de Tilly et de Pappenheim. Elle envoyait message sur message au roi pour l'instruire de la position fâcheuse où elle se trouvait et lui demander des secours. Gustaf-Adolphe était fort tourmenté du sort de cette ville; son nom, prononcé dans les réunions, dans les entretiens les plus joyeux, suffisait pour couvrir le front et le regard du roi d'un nuage : « J'ai le pressentiment que cette pauvre ville finira mal, » disait-il.

Deux routes conduisaient de Berlin à Magdebourg. L'une d'elles, passant par Alt-Brandebourg, était directe, mais difficile, dangereuse, et, de plus, le pays qu'elle traversait ayant été entièrement dévasté, il fallait traîner avec soi d'immenses approvisionnements, sous peine de voir mourir de faim hommes et chevaux. On était ensuite obligé d'effectuer le passage de l'Elbe en présence de l'ennemi. L'autre route passait par Treuenbrietzen, Witttemberg, longeait l'Elbe, et l'on y trouvait partout de bons chemins, des ponts, des vivres en abondance. Ce fut celle que Gustaf-Adolphe choisit.

Mais cette route traversait la Saxe et la forteresse de Wittemberg; Gustaf-Adolphe avait donc écrit quinze jours auparavant à l'électeur Jean-Georges pour lui proposer une alliance, ou du moins pour obtenir la ville de Wittemberg

aux mêmes conditions qu'on lui avait accordé Spandau. Mais, par les raisons déjà énoncées plus haut, la réponse de l'électeur fut négative, car « il ne pouvait oublier son devoir envers l'empereur et l'empire romain. — Votre Altesse, répondit Gustaf-Adolphe, ne devrait pas non plus oublier ses devoirs envers la doctrine évangélique et les sujets que Dieu lui a confiés; elle doit leur assurer la liberté de conscience et le salut éternel. » Plusieurs messages furent adressés à l'électeur de Saxe, mais inutilement, le dernier resta même sans réponse. Le rusé Ferdinand s'était montré disposé à un accommodement pacifique, et manifestait l'intention de choisir Jean-Georges pour médiateur, ce prince étant le plus puissant parmi les protestants d'Allemagne. C'était prendre l'électeur par son endroit sensible. Flatté de la confiance de l'empereur, il refusa de prêter l'oreille aux propositions de Gustaf-Adolphe. Cependant les nouvelles de Magdebourg devenant toujours plus mauvaises, le roi eut encore recours à la voie des négociations et voulut essayer si, dans une entrevue personnelle, il ne réussirait point auprès de l'électeur de Saxe, comme il l'avait fait avec celui de Brandebourg. Il fit donc proposer cette entrevue, en ayant soin d'ajouter, en cas de refus, quelques paroles menaçantes. Jean-Georges répondit brusquement : « Je ne puis me rendre à cette conférence, car je suis occupé à passer en revue l'armée avec laquelle je donnerai le repos à mes États, et je saurai faire respecter leur neutralité. » Ces négociations avaient duré quatre jours; le cinquième arriva la nouvelle de la chute de Magdebourg.

CHAPITRE LVI

Destruction de Magdebourg.

Cette ville est située dans le cercle de la Basse-Saxe, sur la rive gauche de l'Elbe. Suivant une antique tradition, elle avait été fondée par le général romain Drusus, en l'honneur de Vénus. D'après des documents authentiques, elle fut bâtie à l'époque de Henri l'Oiseleur et d'Otto le Grand. Sa position et ses fortifications en firent pendant longtemps une ville imprenable, d'où lui est venu son nom de Magdebourg, c'est-à-dire ville vierge, en latin Parthenopolis. Par la même raison, on voyait dans ses armoiries une tour de laquelle s'élevait une jeune fille une guirlande de fleurs entre les mains.

Magdebourg, par son négoce et son industrie, était devenue riche et puissante; elle avait quarante mille habitants, et ses relations commerciales étaient fort étendues. Elle était le siége d'un archevêché peu étendu, où la religion luthérienne s'était introduite de bonne heure, lorsqu'elle eut pour gouverneur un administrateur au lieu d'un archevêque. Au début de la guerre de trente ans, cette petite souveraineté appartenait à Christian Guillaume, oncle paternel de la reine Éléonore, seigneur violent et peu considéré. Il se déclara pour le roi de Danemarck lors de la guerre de ce prince avec l'empereur, et son issue ayant été malheureuse, Christian-Guillaume fut chassé de sa souveraineté. Le chapitre de Magdebourg choisit pour son successeur le duc Auguste, second fils de l'électeur de Saxe. Ce choix fut désapprouvé par l'empereur et par le pape, qui nomma à la place d'Auguste, le fils de l'empereur, l'archi-

duc Léopold-Guillaume. Le peuple murmura, et l'électeur de Saxe protesta longuement; mais l'empereur envoya des troupes qui occupèrent la ville, et travailla à la destruction du culte luthérien. A l'irritation excitée par cette conduite, se joignit le mécontentement causé par les violences de Wallenstein et de ses soldats. Les classes élevées, comme les classes inférieures, étaient disposées à la révolte.

Christian-Guillaume s'était réfugié près de Gustaf-Adolphe, où il se plaignait amèrement de la tyrannie insupportable de l'empereur, et offrait, avec un peu d'aide, de reconquérir toute sa principauté de Magdebourg. Gustaf-Adolphe accepta sa proposition; il fut décidé que Christian-Guillaume, accompagné d'un envoyé suédois, pénétrerait secrètement dans Magdebourg et tenterait d'y effectuer le soulèvement promis. Cependant il fallait attendre, pour frapper ce grand coup, que le roi fût assez près pour lui donner de prompts secours.

L'armée suédoise était débarquée en Poméranie vers la fin de juin 1630; elle avait trente milles à faire pour atteindre Magdebourg, des fleuves, des marais, des villes fortifiées à traverser, le tout occupé et défendu par un ennemi formidable et jusque-là victorieux. Dans son ardeur, Christian-Guillaume ne réfléchit point à tous les obstacles qui s'opposaient à la marche des Suédois. Il s'introduisit déguisé dans Magdebourg le 1^er^ août, monta dans la tribune de l'hôtel de ville, tint au peuple assemblé un discours sur l'oppression de l'empereur, et l'exhorta à y résister avec courage. Il promit le secours du roi de Suède, présenta comme garant l'envoyé suédois qui était à ses côtés. La multitude manifesta son approbation par de grandes clameurs : « Vive le roi de Suède! A bas l'empereur! » criait-on de toutes parts. L'administrateur fut de nouveau proclamé souverain légal de la ville, et la garnison impériale, peu

nombreuse, fut chassée de tout le pays sans avoir eu le temps de se reconnaître. Christian-Guillaume se mit à la tête des troupes, et marauda de tous côtés, le plus souvent avec succès, parce qu'il était soutenu par les habitants des environs, qui partageaient les sentiments de la ville. L'armée de Christian-Guillaume augmenta de jour en jour, et on parlait de lui comme d'un prince vaillant, qui n'avait pas craint de braver la puissance de l'empereur pour défendre le peuple. Les habitants de la ville, surtout, ne doutaient pas du succès. On les menaça de Tilly, de Pappenheim; ils ne firent qu'en rire, et travaillèrent avec ardeur à leurs fortifications.

Gustaf-Adolphe, en apprenant l'entreprise prématurée de Christian-Guillaume, s'en inquiéta fortement. Il prévoyait la difficulté d'arriver à temps pour le secourir, et le regardait comme peu propre à conduire une affaire aussi importante. L'expérience ne tarda point à justifier ces appréhensions. Christian-Guillaume ne put parvenir à maintenir l'ordre et la discipline. Les impériaux étant bientôt revenus en nombre plus considérable, le refoulèrent dans ses murailles, où il rentra abandonné de la plus grande partie des soldats qu'il avait ramassés de tous côtés.

Afin de coopérer, autant que possible, à la défense de Magdebourg, Gustaf-Adolphe y envoya l'un de ses plus habiles généraux, Didrik de Falkenberg. Il pénétra, à la faveur d'un déguisement, dans la ville, où il fut reçu avec joie, et bientôt nommé commandant en chef. La garnison se composait seulement de deux mille hommes d'infanterie et de trois cents cavaliers; elle était donc beaucoup trop faible pour une forteresse de cette étendue. Falkenberg représenta à la bourgeoisie qu'il était nécessaire d'enrôler un plus grand nombre de soldats. L'administrateur et Gustaf-Adolphe manifestèrent le même sentiment, l'un de vive voix et l'autre

par écrit. Les bourgeois, au contraire, songeaient à leur argent : « Tant de soldats, disaient-ils, nous coûteront trop cher à nourrir et à solder Plusieurs fois déjà, nous avons repoussé Wallenstein avec ce que nous possédons de troupes ; elles seront suffisantes contre Tilly, maintenant surtout que nos fortifications ont été beaucoup améliorées. »

Pappenheim étant arrivé dans le courant de l'automne de 1630 avec des forces considérables, il força bientôt les bourgeois à rentrer dans l'enceinte de leurs murailles. Tilly vint lui-même, vers Noël, avec le corps d'armée principal, et la ville fut cernée de tous côtés. Tilly écrivit plusieurs fois à l'administrateur et aux bourgeois pour les inviter à se soumettre, mais ce fut inutilement. L'hiver et les deux expéditions faites par Tilly pour secourir Demmin et Francfort l'empêchèrent de rien entreprendre d'important contre Magdebourg. Cependant, à la fin de mars de l'année suivante, on commença le siége, qui se prolonga durant tout le mois d'avril. Les ouvrages extérieurs furent enlevés les uns après les autres. Dès le premier avril, les impériaux étaient maîtres des faubourgs ; il ne restait donc plus que la forteresse proprement dite.

Ces succès étaient souvent achetés bien cher. La garnison se défendait avec bravoure, et Falkenberg dirigeait ses mouvements avec une prudence, une habileté remarquables. Les impériaux désespéraient de pouvoir s'emparer de la ville tant qu'elle serait défendue par un général aussi brave et aussi capable. Ils tentèrent donc de corrompre ce redoutable adversaire ; Pappenheim lui fit offrir au nom de l'empereur, par un émissaire secret, la dignité de comte et quatre cent mille écus, s'il consentait à passer au service de l'Autriche. Falkenberg répondit : « Celui qui se chargera d'une semblable commission après vous, je lui ferai passer une corde de chanvre au cou en place d'une chaîne d'or.

Que Pappenhein cherche des traîtres dans son armée, et non pas dans Magdebourg. »

Malheureusement les murs de cette ville en renfermaient un grand nombre. Ils avaient une correspondance secrète avec Pappenheim, et le tenaient au courant de tout ce qui se passait. Dans les délibérations ils cherchaient, autant que possible, à contrarier les projets utiles de Falkenberg; ils répandaient parmi la multitude des doutes sur l'assistance de Gustaf-Adolphe, et tentaient de faire naître parmi elle la pensée d'apaiser la colère de l'empereur par une soumission prompte et volontaire. La plupart de leurs efforts furent inutiles; mais l'orgueil et l'avarice de la bourgeoisie étaient bien autrement dangereux. Elle traitait les soldats avec un mépris blessant, et s'occupait si peu de leur nourriture, que beaucoup d'entre eux périrent faute de soins et par les maladies causées par la bière malsaine dont ils étaient régalés au nom de la bourgeoisie. La ville était peu approvisionnée de poudre, circonstance qui fut malheureusement cachée à Falkenberg. Lorsque le manque de poudre commença à se faire sentir, on essaya d'en fabriquer, mais cette entreprise marchait lentement et mal, les assiégés étaient obligés, dans l'intervalle, de ménager le reste de leur poudre, et la défense n'était pas conduite avec la vigueur nécessaire.

Les ouvrages extérieurs et les faubourgs étant tombés au pouvoir de l'ennemi, Tilly prit les dispositions suivantes pour le siége. Pappenheim occupait le faubourg de Neustadt, et Mansfeld celui de Sudenbourg; le duc de Holstein était entre les deux généraux, et de l'autre côté du fleuve se trouvait Tilly en personne. Le 14 avril, Pappenheim ouvrit la tranchée et commença à tirer contre les remparts; les autres généraux firent de même. C'est seulement alors que les Magdebourgeois virent que le siége était sérieux et

leur garnison trop faible; ils résolurent donc de faire le service de la place alternativement avec les soldats. Falkenberg dirigeait l'ensemble et se chargea en outre de la défense contre Mansfeld. L'administrateur se plaça en face du duc de Holstein, et le général Amsterroth en face de Pappenheim. Un corps composé de bourgeois devait défendre la rivière contre Tilly. Cependant l'indiscipline des bourgeois menaçait de détruire l'effet de ces sages mesures. Les plus riches ne tardèrent point à se faire remplacer, dans le service de la place, par leurs domestiques et leurs valets. Ceux qui avaient moins de fortune se trouvèrent humiliés de servir en pareille compagnie, et restèrent chez eux, au grand mécontentement des pauvres, qui se plaignaient de ce que maintenant, comme toujours, ils portaient les plus pesants fardeaux. L'envie, l'aigreur, l'intérêt personnel, divisaient toutes les classes. Une révolte fut sur le point d'éclater, parce que Falkenberg avait exigé des bourgeois du lard et du pain de meilleure qualité pour les soldats.

La vigilance de ce général et la solidité des remparts de Magdebourg trompaient tous les efforts de Tilly. Les canons des impériaux tonnaient le jour et la nuit sans résultat important, et les impériaux étaient souvent surpris dans leurs travaux de siége et repoussés par les habitants de la ville qui faisaient des sorties. A ceci se joignait la nouvelle de l'approche de Gustaf-Adolphe, de son passage à Berlin, à Brandebourg, à Ratenau : dans peu de jours il pouvait atteindre Magdebourg. Il fallait donc hâter la prise de cette ville; c'est dans ce but que Tilly avait abandonné Demmin, Francfort, Landsberg, et même tout le Brandebourg entre les mains de l'ennemi. La honte d'échouer dans cette entreprise était proportionnée aux efforts qu'elle avait coûtés. Tilly résolut donc de tout risquer et de tenter une surprise, puisqu'un siége régulier ne menait à rien. Le 7, le 8 et pen-

dant toute la matinée du 9 mai, il entretint un feu beaucoup plus vif que de coutume, mais, pour ainsi dire, sans résultat. Le 9, à midi, tous les canons se turent, et les travaux du siége furent interrompus. La veille, Tilly avait envoyé dans la ville un trompette chargé de conditions plus avantageuses pour l'engager à capituler. Ces diverses circonstances et la nouvelle de l'approche du roi, parvenue dans la ville, persuadèrent aux Magdebourgeois, en général, que Tilly, redoutant l'arrivée du roi, songeait à lever le siége. Les partisans de Pappenheim ne manquèrent pas d'entretenir cette opinion de tout leur pouvoir.

A une heure du matin, le 10 mai, Tilly réunit ses généraux en conseil de guerre, et il fut résolu de donner un assaut général à la ville. Trente coups de canon étaient le signal convenu, le mot d'ordre était *Jésus, Marie*, et le signe de ralliement un ruban blanc au bras droit. En attendant, Pappenheim fit descendre pendant l'obscurité ses soldats dans le fossé sans eau qui se trouvait de son côté; les palissades furent arrachées et les échelles dressées dans le plus grand silence. Il apprit en même temps que la bourgeoisie ferait encore bonne garde pendant la nuit, mais que, suivant toute apparence, elle se retirerait à la pointe du jour, si on n'apercevait point d'ennemis. D'après ce renseignement, Tilly ordonna de différer l'attaque jusqu'à sept heures du matin.

Les Magdebourgeois passèrent la soirée du 9 avec des cœurs remplis des sentiments les plus joyeux. Encore un jour ou deux à passer, pensaient-ils, et le libérateur du Nord viendra. Les sentinelles furent placées comme à l'ordinaire, et Falkenberg resta pendant la plus grande partie de la nuit sur les remparts; mais pas un coup de fusil, pas le moindre son ne vint du camp des impériaux. Enfin le jour commença à poindre et ne montra pas une trace de

l'ennemi. Falkenberg se rendit à l'hôtel de ville pour assister à une délibération, et il dit sur sa route la joyeuse nouvelle de l'éloignement de l'ennemi. Un prêtre, qui se rendait à l'office du matin, prit pour texte de son discours ce verset du cent vingt-quatrième psaume de David : « Le piége est détruit et nous sommes libres. » La plupart des bourgeois qui avaient été de garde se retirèrent chez eux et se couchèrent. Les autres, fatigués, étendus sur les remparts, ne tardèrent point à s'endormir aux rayons du soleil.

Sept heures ayant sonné à l'horloge de la ville, les bandes impériales se rassemblèrent pour l'attaque : « Camarades ! dit Pappenheim à ses soldats, combien de temps encore cette ville rebelle se moquera-t elle de nos efforts? On dirait, en vérité, que nous sommes destinés à passer notre vie ici, ou à nous retirer, après tant de fatigues, avec honte et les mains vides. Peut-être que les hérétiques font dans cet instant un accommodement avec Tilly, et nous enlèvent le butin si bien mérité qu'un assaut aurait mis en notre pouvoir. Que notre énergie prévienne une semblable mesure, enlevons l'épée à la main la récompense due à l'épée. Voyez ces remparts ; cet amas d'argile et de pierres nous sépare seul des trésors et des richesses qui nous appartiennent. Surmontez bravement ces obstacles, croyez-moi, vous n'en trouverez pas d'autres, et vous ne rencontrerez ensuite qu'une populace en désordre et incapable de se défendre. » On entendit alors les trente coups de canon tirés dans le camp de Tilly. Pappenheim, à la tête de ses soldats, se hâta de descendre dans le fossé et de monter par les échelles sur le rempart, de tuer les sentinelles et de planter le drapeau impérial sur les murs en criant : « Victoire! victoire! » Ce cri fut répété par les Wallons qui marchaient à ses côtés ou derrière lui. On trouva en cet endroit quinze soldats seulement, et la plupart endormis. Ils furent bientôt tués,

après quoi les impériaux s'emparèrent entièrement des remparts. Au même instant avait lieu l'attaque de la porte principale près de là. Tout le poste, à l'exception d'un soldat, dormait. La porte fut prise; on tua les hommes chargés de la garder; puis l'ennemi, ayant réuni ses forces, descendit des remparts dans la ville.

Falkenberg venait d'arriver à la maison commune lorsqu'il entendit le bruit des canons de Tilly; il lui sembla au même moment que l'on tirait des coups de mousquet du côté de Neustadt. Aussitôt il court dans cette direction, entraînant avec lui tous ceux qu'il rencontre. Un combat très-vif a lieu. Falkenberg reçoit des renforts à chaque instant, et marche en avant avec toute l'énergie que donne le désespoir. Les impériaux tombent par bandes sous les coups des soldats de Falkenberg et des bourgeois, qui commençaient à tirer par les fenêtres; ils sont repoussés de la rue vers le rempart. Écumant de rage, Pappenheim se voyait sur le point de perdre tous les fruits de son premier succès, lorsque Falkenberg est frappé d'une balle mortelle. Ses soldats combattent encore, mais sans direction et bientôt sans espoir. Pappenheim s'aperçoit que la défense est plus faible, il exhorte ses troupes à tenter une nouvelle attaque. Elle réussit, grâce aux renforts qui arrivent, et les Wallons avancent de nouveau dans les rues inondées de sang. Cependant les gardiens des clochers sonnent le tocsin, dont le son lugubre, messager du malheur, joint aux cris, aux coups de feu, avertit les habitants du danger. Vêtu et armé à la hâte, chacun court à son poste. Un capitaine nommé Schmidt, se mettant à la tête de ceux qui veulent résister à Pappenheim, tente une lutte contre les soldats. Le désespoir les favorise, et les Wallons reculent pour la seconde fois. Mais le brave Schmidt ne tarde point à être tué; il n'y a plus d'ordre et presque plus de résistance. Le

peu d'hommes de la garnison qui restaient encore défendirent leurs postes jusqu'à la mort, mais les bourgeois rentrèrent avec hâte dans leurs maisons, afin de se soustraire, ainsi que leurs trésors, leurs femmes et leurs enfants, aux malheurs dont ils étaient menacés.

Dans l'intervalle, une attaque simulée du côté de la rivière, ordonnée par Tilly, avait attiré une partie des défenseurs de la ville vers ce point. Mansfeld, jaloux de Pappenheim, laissa ce dernier courir seul à l'assaut, et resta dans l'inactivité jusqu'au moment où la ville fut prise. Le duc de Holstein, au contraire, fit des prodiges de hardiesse et de persévérance; mais le fossé étant plein d'eau de son côté, il avança plus lentement, fut aperçu des sentinelles, qui eurent le temps d'appeler au secours. Deux attaques furent repoussées, et la troisième aurait eu le même résultat, si les Wallons de Pappenheim n'étaient arrivés sur ce point en traversant la ville conquise, et n'eussent pris à dos ceux qui défendaient les murailles. Les remparts furent aussi escaladés de ce côté et les portes ouvertes. De toutes parts affluaient des soldats, et le peu de bourgeois qui résistaient encore périrent. Entre onze heures et midi, toute la ville se trouva prise et fut livrée au pillage.

Les scènes qui suivirent sont les plus hideuses de la guerre de Trente-Ans, on peut même dire que l'histoire de tous les pays en offre à peine qu'on puisse leur comparer. Les violences, les crimes les plus horribles furent commis sans pudeur et sans châtiment. L'incendie, le meurtre, le vol exerçaient partout leur fureur. Les Wallons commencèrent, et leur exemple fut suivi d'une manière encore plus affreuse par les Croates qu'on laissa entrer après eux dans la ville. C'est en faisant usage des tortures les plus cruelles qu'on forçait les habitants à donner leur argent et les trésors qu'ils avaient cachés; ensuite on les tuait sans ménage-

ment, jeunes ou vieux, hommes ou femmes, riches ou pauvres. Les Croates s'amusaient à embrocher les enfants, à les jeter dans les flammes, à les pourfendre d'un seul coup, et les femmes étaient d'abord violées, puis tuées sans égard pour l'âge, la vieille la plus édentée comme la fille la plus jeune. Il y en eut plusieurs qui préférèrent se tuer elles-mêmes. Une jeune fille fort belle, conduite au camp par un officier, avait les mains liées derrière le dos; en passant sur l'un des ponts elle demanda qu'on lui rendît l'usage de ses mains pour essuyer sa figure et ses yeux. On y consentit, et elle se précipita aussitôt dans le fleuve. Une autre se jeta dans un puits. Vingt femmes enfermées dans une maison près de l'Elbe, voyant toutes ces horreurs, se pressèrent dans les bras l'une de l'autre, et se précipitèrent dans les flots. Il y avait dans l'église de Sainte-Catherine cinquante corps de femmes sans tête. Les Croates, après leur avoir lié les mains derrière le dos, les avaient violées, puis décapitées.

Les troupes qui avaient fait partie de l'armée de Wallenstein se firent surtout remarquer par leur férocité brutale. Les Bavarois et leurs officiers ne purent voir sans horreur ces affreuses scènes. Ils coururent au camp de Tilly, lui racontèrent les infamies que l'on commettait, et le supplièrent d'y mettre un terme : « Laissons-leur une heure encore, dit-il; le soldat mérite une récompense pour les fatigues qu'il a endurées. »

L'incendie, en se propageant toujours davantage, chassa enfin les meurtriers, et mit fin en même temps à la ville et à ses malheurs. Suivant quelques-uns, le feu prit par accident; suivant d'autres, et cette opinion est plus probable, il fut mis par les premiers Wallons qui entrèrent, afin d'empêcher les bourgeois de se défendre ; il éclata vers dix heures du matin. Un vent très-violent augmenta encore

l'ardeur des flammes dévorantes ; à trois heures de l'après-midi, les impériaux étaient déjà obligés de sortir de la ville pour éviter la chaleur et la mort qui les menaçaient. A dix heures du soir, la ville n'était plus qu'un amas de cendres. La cathédrale et environ cent cinquante cabanes de pêcheurs, bâties sur les bords du fleuve, restèrent seules debout.

Le jour suivant, les soldats obtinrent la permission de rentrer dans la ville pour examiner ses débris fumants et chercher dans les voûtes qu'ils couvraient, espérant y trouver les trésors cachés par les Magdebourgeois. L'aspect de la ville était sinistre ; parmi cet amas de décombres, on voyait des corps humains à moitié brûlés, étendus dans des mares de sang desséchées ; on rencontrait de temps à autre de petits enfants abandonnés, tantôt assis auprès des cadavres de leurs parents, tantôt courant dans les rues en appelant père et mère d'une voix capable d'émouvoir les cœurs les plus endurcis. Les soldats n'y firent aucune attention ; ils débarrassaient et ouvraient les voûtes des caves et s'y précipitaient avec une avidité furieuse. Partout ils découvraient des cadavres de femmes et d'enfants qui avaient cherché un refuge dans ces caves où la fumée les avait ensuite étouffés. Mais en beaucoup d'endroits en trouva de grands approvisionnements de grains et autres vivres, de l'or et de l'argent. Quand Tilly vit apporter ce riche butin dans le camp, il s'étonna de ce que les Magdebourgeois, au lieu d'employer leurs trésors à solder une garnison nombreuse, les avaient ménagés pour les livrer à l'ennemi.

Le 12 mai se passa de la même manière. Le 13, Tilly se rendit à cheval dans la ville pour la première fois. Tout y était silencieux. Son aspect sinistre lui inspira de tristes réflexions sur l'instabilité de la grandeur et de la puissance,

et il cita ces vers composés par Virgile à l'occasion de la chute de Troie :

> Venit summa dies et ineluctabile fatum.
> . . . . . Fuit Ilium et ingens
> Gloria Parthenopes...

Tilly écrivit à l'empereur pour lui annoncer ce succès, et ajouta qu'une semblable victoire n'avait pas été remportée depuis la destruction de Troie et de Jérusalem. La ruine de Magdebourg pouvait, en effet, se comparer à celle de ces deux cités. Cette ville avait eu quarante mille habitants ; après l'incendie, on n'en retrouva que mille cachés dans la cathédrale, quelques fugitifs et quarante des plus riches bourgeois, épargnés par les officiers supérieurs dans l'espoir d'en retirer de fortes rançons. Tout le reste avait péri par le fer ou par le feu. On eut beaucoup de mal à nettoyer un peu les rues, afin d'y frayer un passage pour l'entrée solennelle de Tilly. Plus de six mille cadavres furent jetés dans l'Elbe, sans compter ceux qui avaient été brûlés et qu'on enterra par monceaux dans de grands trous pratiqués hors de la ville. Le 15 mai, Tilly, entouré de généraux et à la tête de son armée, fit son entrée solennelle dans Magdebourg. L'office divin fut célébré, dans la cathédrale, suivant le rit catholique, et l'on chanta un *Te Deum* au bruit des salves de canons et de fusils, pour rendre grâces de la victoire qu'on venait de remporter. Il fut proposé de remplacer le nom de Magdebourg par celui de Marienbourg, en l'honneur du cri de ralliement choisi dans cette occasion et de la Vierge Marie ; l'image de cette dernière, tenant l'enfant Jésus dans ses bras, devait remplacer dans les armes de la ville la jeune fille qu'on y voyait autrefois.

Quelques jours après, et par une cause restée inconnue, un violent incendie éclata dans le camp de Tilly, qui fut

consumé en partie, ainsi que le butin pris dans Magdebourg.

La destruction de cette ville excita l'intérêt général, non-seulement de l'Allemagne, mais de toute l'Europe, la joie chez les catholiques, et chez les protestants la colère, l'horreur, et en même temps la crainte d'éprouver un sort pareil. Les violences affreuses qui avaient été commises furent blâmées hautement par les catholiques sensés, et encore plus par les protestants. Une foule de relations détaillées sur le sac de Magdebourg furent répandues dans tout l'empire, et le nom de Tilly, si respecté jusque-là, devint un objet d'horreur et de malédiction.

La nouvelle de la chute de Magdebourg fut un coup de foudre pour Gustaf-Adolphe. Il savait que la ville aurait pu se défendre encore au moins une semaine ou deux. Les horreurs commises par les impériaux le mirent presque hors de lui : « J'en fais le serment, au nom de Dieu, s'écria-t-il, je tirerai vengeance du vieux caporal, quand il devrait m'en coûter la vie. » Beaucoup de personnes accusèrent Gustaf-Adolphe du malheur de Magdebourg, parce que, après avoir excité cette ville à se soulever, il ne lui avait pas envoyé à temps les secours promis. Le roi, pour réfuter ces accusations, publia un long Mémoire justificatif où il prouvait que les difficultés, les obstacles suscités par les électeurs de Brandebourg et de Saxe, étaient les seules causes de la perte de Magdebourg. Gustaf-Adolphe, contrairement à toutes les règles de l'art militaire, ne pouvait pas marcher avec imprudence vers l'Elbe, et exposer ainsi son armée et le succès de son entreprise.

L'administrateur Kristian-Guillaume, après avoir reçu plusieurs blessures pendant la lutte dans Magdebourg, avait fini par se rendre, à la condition d'être traité avec humanité. On ne lui tint point parole. Les soldats le frappèrent,

lui arrachèrent ses vêtements, et auraient fini par l'assassiner si Pappenheim n'était pas survenu. Il fit porter le blessé sur des piques croisées jusqu'au camp, où il reçut les soins réclamés par son état. Quelques jours après il fut présenté à Tilly. A la vue de cet adversaire terrible et détesté, l'infortuné administrateur éclata en menaces désespérées : « Dieu me vengera un jour, dit-il, car on ne peut apaiser le sang que par le sang. Vos coreligionnaires seront bientôt en butte aux dévastations, aux malheurs que vous portez chez les autres. La puissance de l'empereur penche vers sa fin, et la gloire de Tilly a été ensevelie sous les décombres de Magdebourg. » Kristian-Guillaume fut conduit à Vienne, où, après une longue captivité, il abjura le protestantisme et reçut un secours annuel de douze mille écus. Afin de prouver qu'il n'avait point agi par intérêt personnel, il ne voulut jamais retourner dans sa principauté de Magdebourg ni rentrer dans la vie publique, et passa la plus grande partie du reste de sa vie dans un monastère.

CHAPITRE LVII

Gustaf-Adolphe et l'électeur de Brandebourg.

Comme nous l'avons dit plus haut, Gustaf-Adolphe avait obtenu de l'électeur de Brandebourg la forteresse de Spandau, moyennant la promesse de la rendre aussitôt que Magdebourg aurait été sauvée. Cette ville étant détruite, Gustaf-Adolphe prévit qu'il serait bientôt question de la remise de Spandau; c'est pourquoi il offrit de lui-même d'accomplir sa promesse ; mais il proposa en même temps à l'électeur une alliance plus étroite. Il espérait que Georges-Guillaume y acquiescerait volontiers, afin d'être protégé par l'armée suédoise contre les entreprises de Tilly victorieux. En effet, l'électeur parut avoir la même pensée et l'intention

de laisser Spandau quelque temps encore entre les mains des Suédois. Mais précisément à cette époque, le général Arnheim, envoyé par l'électeur de Saxe, arriva à Berlin. Jean-Georges avait été de nouveau séduit par l'espoir de conserver la neutralité et de maintenir l'équilibre entre l'empereur et le roi. Arnheim sut bientôt faire adopter ses vues à Georges-Guillaume, qui les goûta davantage à mesure que Tilly, éloignant son armée, diminuait la crainte qu'elle inspirait. Georges-Guillaume écrivit à Gustaf-Adolphe sur un autre ton, se plaignit du séjour prolongé des Suédois dans le Brandebourg, et demandait enfin de rentrer en possession de Spandau, conformément à la promesse écrite du roi. Ceci donna lieu à des négociations fort vives où le roi fut représenté par le comte Thurn, et l'électeur par Arnheim. Il y avait impossibilité pour le roi de continuer son entreprise, si ses derrières n'étaient pas assurés ; c'est pourquoi il demandait l'autorisation de mettre garnison dans Spandau et dans Custrine, et une alliance offensive et défensive sur laquelle il pût compter. L'électeur refusait positivement de livrer les deux forteresses demandées, et cherchait à éviter, par des protestations vagues, la conclusion d'une alliance plus étroite. Ces pourparlers s'étaient déjà prolongés durant plusieurs semaines, et Gustaf-Adolphe, ne pouvant attendre davantage, se mit en marche le 8 juin, avec toute son armée, vers Berlin. Il offrit de rendre Spandau le même jour ; mais il déclara en même temps qu'il se verrait forcé, à partir de ce moment, de regarder l'électeur et son peuple comme les ennemis de la Suède. C'est pourquoi il allait faire entrer ses troupes dans Berlin, et demandait à l'électeur d'ouvrir ses portes de bonne volonté, afin d'éviter l'effusion du sang. Ce message arriva dans la ville à dix heures du soir, et le lendemain, à neuf heures du matin, toute l'armée suédoise, avec quatre-vingt-dix canons, approchait des murs de Berlin.

La cour et les habitants éprouvèrent une consternation extrême; on envoya message sur message vers le roi, pour demander un délai; Arnheim, à cheval, allait et venait continuellement. Cela dura trois jours, mais aucune des deux parties ne voulut céder. A la fin, Gustaf-Adolphe se fâcha. « L'électeur, dit-il, a reçu les impériaux sur son territoire, il leur a permis de le traverser; il leur a livré ses approvisionnements, ses forteresses, malgré leurs habitudes de licence et de pillage. Je ne permettrai pas que les Suédois soient traités moins bien que les Autrichiens, surtout lorsque les garanties et les vivres demandés par moi sont destinés à la défense du pays. J'ai pris la ferme résolution de ne pas changer mon plan; que l'électeur, mon beau-frère, se décide à l'accepter ou à voir sa capitale livrée au pillage. Un coup de canon tiré par moi suffit pour en donner le signal. »

Ces paroles menaçantes augmentèrent la terreur des Berlinois et de l'électeur; comme précédemment, on résolut d'employer la médiation des princesses. Toute la cour, ayant à sa tête l'électrice et sa mère, se rendit au camp, et l'on entra en conférence avec Gustaf-Adolphe, dans l'un des châteaux de plaisance des environs. Mais les princesses elles-mêmes n'obtinrent rien cette fois. Tilly s'était éloigné en se dirigeant vers la Hesse; il n'y avait donc rien à espérer ou à redouter de son côté. L'électeur fut enfin obligé d'accepter les conditions de Gustaf-Adolphe, c'est-à-dire de laisser Spandau aux Suédois, de leur accorder la libre entrée dans Custrine, et de donner en outre trente mille écus par mois pour l'entretien de l'armée. Ces dispositions arrêtées, le roi soupa dans le jardin, en plein air, avec la cour électorale, y resta, en causant agréablement avec tout le monde, jusqu'à deux heures du matin. Il monta alors dans une barque, se fit conduire à Spandau, et rappela de cet endroit l'armée, qui était restée devant Berlin.

Cependant la peste avait envahi le camp et le pays; elle exerçait partout des ravages considérables, plusieurs régiments suédois perdirent jusqu'à trente hommes par semaine. Gustaf-Adolphe résolut donc d'établir ses troupes dans de bons et vastes quartiers, ce qu'il pouvait faire avec sécurité, Tilly ayant pris le chemin de la Hesse. Tandis que les troupes suédoises goûtaient ainsi un peu de repos, Gustaf-Adolphe se rendit en Poméranie et dans le Mecklenbourg, pour chasser ce qui restait d'ennemis dans ces contrées. A Stettin, il trouva un envoyé du tzar Alexis Mikælowitz. Ce prince avait pour Gustaf-Adolphe un attachement véritable, augmenté encore par l'analogie de leur position hostile à l'égard de la Pologne. Ce prince offrait à Gustaf-Adolphe des troupes auxiliaires contre la puissance réunie des Polonais et de l'Autriche. Le roi remercia le tzar, mais il n'accepta point son offre, et continua son voyage vers la Poméranie. Greifswald était encore défendu par un Italien, le brave Perusi, et cela contre Banér et Tott, qui s'étaient succédé devant cette place. Le principal motif du voyage de Gustaf-Adolphe était de hâter la reddition de cette ville importante. Son bonheur accoutumé l'avait suivi. Il apprit, non loin de Greifswald que Perusi avait été tué, et que la garnison consternée s'était rendue. Gustaf-Adolphe se hâta d'arriver, exprima hautement son admiration pour le courage et l'habileté dont Perusi avait fait preuve, et assura qu'il n'avait pas encore vu de forteresse impériale aussi bien fortifiée ni aussi bien défendue que Greifswald. Il se rendit ensuite, en passant par Stralsund, dans le Mecklenbourg, qui, à l'exception de Rostock et de Wismar, était entièrement débarrassé d'ennemis. Partout, les fonctionnaires que Wallenstein avait placés furent renvoyés, et Gustaf-Adolphe accompagna les princes expulsés jusqu'à Gustrow, où ils furent rétablis dans la possession de leurs États, avec la plus grande solennité.

Il y avait un an à cette époque que Gustaf-Adolphe était arrivé en Allemagne ; comme tous ses partisans, il jetait un regard satisfait sur ses progrès. Le 25 juillet 1630, il possédait seulement la petite île et la batterie d'Usedom ; maintenant, en 1631, tous les ports, depuis Rugenwalde jusqu'à Ribnitz, la Poméranie, le Mecklenbourg et le Brandebourg, avec la plupart de leurs forteresses et de leurs défilés, étaient en son pouvoir. L'effroi causé par la chute de Magdebourg commençait à se calmer, et Tilly, en se retirant, comme s'il avait peur des Suédois, doublait le courage de ces derniers. Ce fut avec ces sentiments que l'on célébra la Saint-Jean, et en même temps l'anniversaire du débarquement de Gustaf-Adolphe, dans l'Allemagne septentrionale et en Suède. Gustaf-Adolphe avait envoyé à Stockholm quarante-six drapeaux autrichiens ; il furent déployés, le jour de la Saint-Jean, sur les clochers et dans les églises. En présence d'une multitude ivre de joie, eurent lieu des actions de grâces pour les victoires remportées, et des prières ferventes pour le roi et la cause de la vérité.

CHAPITRE LVIII

L'expédition de Werben.

On croyait, après la destruction de Magdebourg, que Tilly allait se jeter sur Gustaf-Adolphe ; ce prince était inférieur en force, et son armée souffrait beaucoup de la peste. Mais, dans toute sa conduite vis-à-vis de Gustaf-Adolphe, Tilly montra une hésitation, pour ne pas dire une crainte, qui, aux yeux de beaucoup de personnes, était l'avertissement d'un malheur prochain. Cette fois encore, il évita une lutte décisive, laissa Pappenheim avec peu de troupes à Magdebourg, et se rendit dans la Hesse, pour châtier le landgrave. Les soldats, encore plus démoralisés par le massacre de

Magdebourg, traversèrent la Thuringe avec le fer et le feu. En arrivant à la frontière hessoise, Tilly envoya au landgrave l'ordre par écrit de renoncer au traité d'alliance de Leipsick, et de recevoir garnison impériale. Le landgrave refusa. Tilly se disposa donc à faire une invasion terrible dans la Hesse; déjà une partie de ses troupes légères avaient passé la frontière, lorsqu'il reçut message sur message de la part de Pappenheim, pour lui annoncer que les Suédois avaient passé l'Elbe et demander du secours. Tilly résolut de rebrousser chemin. Les Hessois, ravis d'avoir échappé au danger qui les menaçait, chantèrent ce psaume : « O Seigneur ! nous bénissons ton nom ! » Mais les peuples de la Thuringe, exposés une seconde fois à recevoir ces hôtes redoutés, s'abandonnèrent au désespoir, et s'assemblèrent, armés de fusils, de lances, de faulx, dans leurs forêts. Plusieurs bandes d'Autrichiens qui se livraient au pillage furent anéanties en traversant les bois de la Thuringe.

Comme nous venons de le dire, la cause de ce retour de Tilly était le passage de l'Elbe par Gustaf-Adolphe. Ce prince, après avoir assisté à l'entrée solennelle des ducs de Mecklenbourg dans Gustrow, leur laissa, pour les protéger, Oke-Tott avec quelques régiments, et se hâta de rejoindre l'armée dans le Brandebourg. Il résolut de profiter de l'absence de Tilly, et marcha vers l'Elbe sitôt après la fête de la Saint-Jean. Les impériaux fuyaient partout sans se défendre, et Pappenheim se retira dans les murs de Magdebourg. Les Suédois passèrent l'Elbe le 30 juin; ils prirent Tangermunde le jour suivant ; soixante et quelques Autrichiens y furent faits prisonniers ; ils se jetèrent à genoux devant le roi et lui demandèrent la vie. « Levez-vous, leur dit Gustaf-Adolphe, je ne suis pas un dieu. Adorez le Tout-Puissant, et remerciez-le de ce que votre vie a été épargnée. Vous méritiez assurément d'être traités comme vous avez traité les autres. »

Le roi avait maintenant à choisir entre deux partis. Tenter de chasser Pappenheim de Magdebourg, il était trop faible pour l'essayer, Horn étant sur la frontière de Silésie avec un corps d'armée considérable, et Tilly pouvait arriver bientôt au secours de Pappenheim, ou s'emparer de la partie inférieure de l'Elbe, en attendant les renforts qui approchaient, et l'explosion du mécontentement qui régnait entre l'empereur et l'électeur de Saxe. Gustaf-Adolphe se décida pour ce dernier parti, et la ville de Werben devint le centre de la nouvelle position de l'armée. Tous les connaisseurs ont loué hautement ce choix, comme un chef-d'œuvre d'art militaire et de génie. Werben est située sur la rive gauche de l'Elbe, en face du confluent de la Hawel. En outre de ses fortifications, la ville était défendue de trois côtés par l'Elbe, qui faisait un coude en cet endroit; par ce fleuve et la Hawel, les vivres y arrivaient en abondance. De Werben, l'armée suédoise pouvait protéger trois pays amis, le Mecklenbourg, la Poméranie et le Brandebourg. L'ennemi, au contraire, était obligé, pour attaquer cette position, de traverser les pays entièrement dévastés de la Thuringe et de la dépendance de Magdebourg.

Ortenbourg et Baudis furent chargés de s'emparer de Werben. A raison des grandes chaleurs, les eaux du fleuve étaient considérablement diminuées; les deux colonels traversèrent donc l'Elbe avec leurs cavaliers, attaquèrent Werben, la prirent malgré une défense vigoureuse mais peu prolongée. Pour se remettre de la chaleur du combat et de cette journée, les deux colonels se baignèrent dans le fleuve et se mirent joyeusement à table. Cette imprudence fut suivie d'une maladie qui mit Ortenbourg dans la tombe, et cloua Baudis durant quelques semaines dans son lit.

Afin de n'avoir pas la crainte d'être pris à dos, Gustaf-Adolphe envoya Johan Banér chasser les impériaux de Hau-

welberg. Cette expédition se fit principalement avec le régiment bleu ; ayant le vieux colonel Winckel à sa tête, il traversa la Hawel en ayant de l'eau jusqu'aux aisselles, attaqua et chassa l'ennemi établi sur l'autre bord. Les Suédois étaient maîtres maintenant d'une étendue de plusieurs milles sur la rive orientale de l'Elbe.

L'emplacement du camp principal fut choisi entre Werben et le fleuve ; il s'y trouvait une digue haute et forte, élevée précédemment en cet endroit pour s'opposer aux débordements de l'Elbe. Le camp fut établi derrière cette digue, à peu près selon les dispositions de celui de Mewe, en 1627. La force de la digue fut encore augmentée en élévation et en épaisseur ; des batteries de campagne et de contre-gardes furent élevées sur ses flancs. Chaque régiment fut chargé de fortifier et de défendre un espace déterminé ; il en résulta des fortifications construites avec beaucoup de soin. La ville elle-même se trouva enfermée dans l'enceinte de ces travaux ; cent cinquante canons menaçaient de mort l'ennemi qui aurait osé approcher. « Nous sommes ici, disait le roi, aussi en sûreté que dans l'île la mieux fortifiée. »

Le bonheur extraordinaire de Gustaf-Adolphe se montra encore dans cette circonstance. La peste, qui avait causé de si grands ravages parmi les troupes suédoises, tant qu'elles séjournèrent dans le Brandebourg, cessa de sévir contre elles du moment où le roi, après son retour de Mecklenbourg, les emmena avec lui vers l'Elbe. La santé et la gaîté régnèrent constamment dans le camp de Werben, quoiqu'on y fût très-pressé, et cela à l'époque la plus chaude d'un été remarquable sous le rapport de la chaleur. Il faut attribuer en partie cette heureuse circonstance aux sages mesures prises par le roi et à l'abondance des vivres ; mais le soldat y voyait un signe du bonheur de Gustaf-Adolphe et de la protection de Dieu qui reposait sur son héros bien-aimé.

CHAPITRE LIX

Le combat d'Angern.

Vers la mi-juillet, et lorsque les fortifications élevées par Gustaf-Adolphe se trouvèrent achevées, on reçut dans le camp la nouvelle de l'approche de Tilly et de son entrée dans Magdebourg. Le roi, par une détermination hardie, résolut de surprendre une partie de ses troupes fatiguées par leur marche. Il envoya, le plus secrètement possible, trois mille hommes, presque tous cavaliers, à Arenbourg, petite ville au sud de Werben. Le 16 juillet au soir, il s'y rendit lui-même à cheval, se mit à la tête de ses troupes et marcha pendant la nuit vers Beldingen. Le 17 juillet était un dimanche; le roi resta immobile tout le jour, mais une petite partie du régiment jaune fut envoyée à la recherche de renseignements sur la position de l'ennemi. Les Suédois s'emparèrent de quelques cavaliers autrichiens qui maraudaient; on apprit par eux que l'avant-garde de Tilly était à deux milles de là, et se composait de quatre régiments de cavalerie. Plus loin, à l'ouest, et dans le village de Burgstall, se trouvait le régiment de Montécuculi; dans Angern, à l'orient, étaient Holk et Coronini; le centre, commandé par Bernstein, était à Rheindorff. Le roi arrêta son plan d'attaque d'après ces renseignements; Baudis fut placé devant Montécuculi; le rhingrave devant Holk et Coronini; Gustaf-Adolphe se mit en face de Bernstein. Vers le soir, les Suédois sortirent de Beldingen et arrivèrent au commencement de la nuit auprès des villages nommés ci-dessus, où ils se séparèrent pour se rendre dans les lieux assignés à chacun de leurs généraux. Les habitants de ce pays, qui haïssaient les impériaux, les avaient laissés dans l'ignorance complète de ces

mouvements. Les soldats, harassés par la fatigue des journées précédentes, se gardaient avec moins de vigilance, et leurs chefs ne pouvaient pas supposer que Gustaf-Adolphe, inférieur en nombre, prendrait l'offensive. Baudis, ayant moins de chemin à faire, arriva le premier et trouva l'ennemi dans les bras du sommeil. Son colonel était absent. Il pénétra comme la foudre dans le village ; presque tout le régiment fut sabré, quelques soldats seulement parvinrent à s'enfuir.

Le bruit occasionné par cette escarmouche attira l'attention de Bernstein, de sorte que le roi trouva, en arrivant, le régiment de ce colonel armé et rangé en bataille. Les impériaux reculèrent à la première attaque ; Bernstein, par ses exhortations et son exemple, parvint à leur faire reprendre pied. Un combat court mais vif s'ensuivit. Le roi, entraîné lui-même par son ardeur, se précipita au milieu des ennemis, fut cerné et sur le point d'être tué ; Harald-Stake vint à son secours et repoussa les Autrichiens. Le vaillant Bernstein et le comte Kollowrath, l'un de ses meilleurs officiers, ayant été tués dans ce moment, les impériaux prirent la fuite. Les Suédois les poursuivirent, et Gustaf-Adolphe fit mettre le feu au village, afin que le pillage n'occasionnât point de désordre parmi ses troupes.

Le rhingrave, étant arrivé le dernier à son poste, trouva les deux régiments de Holk et de Coronini en bon ordre ; la fusillade qu'ils avaient entendue du côté de Burgstall et de Rhindorff leur avait donné l'éveil. C'est ici surtout que le combat fut rude ; l'ennemi était nombreux et commandé par l'intrépide Holk. Cependant, sur ce point également, les impériaux se virent contraints de fuir. Après une poursuite de peu de durée, Gustaf-Adolphe fit rentrer dans Werben ses troupes chargées de butin.

CHAPITRE LX

Seconde rencontre entre Gustaf-Adolphe et Tilly.

Dans son camp de Wolmirstedt, Tilly avait entendu la fusillade occasionnée par ces diverses escarmouches, mais il n'arriva pas à temps pour secourir les siens. Il éprouva un vif mécontentement en apprenant l'échec qu'ils avaient subi, la perte de quatre de ses meilleurs régiments, et la honte d'une défaite due à un ennemi inférieur en nombre. Les troupes qu'il envoya à la poursuite des Suédois ne purent les atteindre; alors il partit lui-même avec toute l'armée, marcha lentement et avec menace du côté de Werben. Les yeux de l'Europe entière étaient fixés sur ce point, sur ces deux héros dont le plus âgé défendait la vieille doctrine, et le jeune la doctrine nouvelle. Cette grande lutte, pensait-on, allait enfin être décidée.

L'affaire paraissait dangereuse pour les Suédois. Ils étaient environ douze mille hommes, et les Autrichiens vingt-cinq mille. Gustaf-Adolphe assembla le conseil de guerre et lui posa la question de savoir s'il fallait se retirer de l'autre côté du fleuve ou attendre l'ennemi dans le camp retranché. Les généraux abandonnèrent cette décision à la volonté du roi, et celui-ci adopta la dernière mesure. Il connaissait la force et l'avantage de sa position. Tilly ne pourrait s'en emparer ni rester dans le pays faute de vivres. Gustaf-Adolphe était le plus habile général de son temps pour élever et défendre des fortifications; aussi lui arriva-t-il souvent de faire battre le pays par quelques détachements peu nombreux, tandis qu'avec des troupes numériquement inférieures, mais bien retranchées, il retenait et se jouait de l'armée ennemie. Il agit de la sorte près de Marienbourg, en

1629, à l'égard de Sigismond et d'Arnheim, et en 1631 près de Schwedt, vis-à-vis de Tilly; il retint de même Wallenstein et l'armée impériale devant Nuremberg.

En attendant Tilly, le roi apprit que des traîtres lui avaient promis de mettre le feu à Werben et d'enclouer les canons suédois lorsqu'il serait en vue. Le roi agit en conséquence. Des sentinelles furent placées de manière à prévenir les tentatives perfides qu'on se proposait. On chargea les canons avec des cartouches, de grands amas de bois furent placés derrière la ville. Le roi voulait prendre l'ennemi dans son propre piége.

Le 27 juillet, à deux heures de l'après-midi, Tilly, avec toute l'armée, parut sur les collines à l'ouest de Werben. Trente-deux canons de gros calibre furent avancés et commencèrent un feu très-vif. L'artillerie suédoise, conformément aux ordres reçus, tira seulement quelques coups de canon, et l'on mit en même temps le feu aux amas de bois. La fumée qui s'éleva, et la lenteur avec laquelle les canons suédois ripostaient, firent penser à Tilly que ses dispositions secrètes avaient été exécutées, et il résolut d'attaquer le camp. Le duc Adolphe de Holstein marchait le premier; lorsque les régiments impériaux s'approchèrent des remparts, on n'entendit plus du côté des Suédois qu'un feu de mousqueterie très faible et sans suite. Les Autrichiens avançaient donc gaiement et en sécurité; mais, à peine se trouvaient-ils à portée des cartouches, qu'ils furent assaillis par une pluie de balles si destructive, que des rangs entiers jonchèrent le sol; le reste prit la fuite. Baudis sortit alors avec de la cavalerie pour poursuivre les fuyards, et leur fit beaucoup de mal. La perte des Autrichiens aurait été plus considérable encore, si le prudent Tilly n'avait pas tenu en réserve un corps considérable, qui protégea les fuyards et arrêta les Suédois. Une vive escarmouche eut lieu. Suivant

son habitude, Baudis se jeta au milieu de la mêlée, dans l'endroit où elle était la plus vive. Une balle enleva la roulette de son éperon, une seconde le bouton de sa selle, et son cheval en reçut quatre. A la fin, il se battit avec un officier autrichien, et finit par lui passer son épée au travers du corps, où elle se brisa près de la garde. Il fut fait prisonnier, puis délivré; après quoi les Suédois se retirèrent en bon ordre dans leurs retranchements. Le combat cessa, et les canons seuls retentirent sourdement jusqu'à la nuit.

Le lendemain de bonne heure, l'escarmouche recommença près des gardes avancées suédoises; son importance augmenta à mesure que les deux partis recevaient des renforts. Le roi finit par sortir lui-même à cheval, accompagné de Baudis avec huit cents cavaliers et de Teuffel avec mille mousquetaires. Ceux-ci reçurent l'ordre d'attaquer l'ennemi, et ils le repoussèrent loin des remparts. Tilly fit alors avancer toute son armée en ordre de bataille; aussitôt les Suédois se retirèrent dans leurs retranchements. Tilly n'osa point les attaquer, mais il envoya un défi à Gustaf-Adolphe pour l'inviter à mesurer leurs forces respectives sur le champ de bataille. La réponse du roi fut négative; il attendait sous peu de jours Horn et Tott avec des renforts considérables, et avait des vivres en abondance. Les troupes de Tilly, au contraire, éprouvaient une disette affreuse. Les approvisionnements, qui arrivaient de la Thuringe, étaient soit gâtés par les fortes chaleurs de cet été, soit enlevés par les maraudeurs suédois. Il était donc complétement impossible de rester plus longtemps devant Werben. Des hauteurs voisines, Tilly voyait dans le camp des Suédois, il pouvait compter leurs tentes, les soldats qui allaient et venaient; malgré sa supériorité, il était hors d'état de leur causer le moindre dommage. Avec le dépit dans le cœur, il fut obligé d'ordonner la retraite. Elle eut lieu durant la nuit du 28 au

29 juillet, mais il s'arrêta à Tangermunde l'espace d'une semaine. Au bout de ce temps, le manque de vivres se fit si cruellement sentir, que bon nombre de soldats restèrent deux jours sans avoir un morceau de pain, et il fallait acheter fort cher même l'eau de l'Elbe. Dans l'intervalle, Horn et Tott entrèrent dans le camp suédois avec des renforts. Gustaf-Adolphe, avec sa prudence ordinaire, résolut de ne point attaquer l'ennemi et le laissa lutter contre la faim et autres besoins, en attendant la rupture très-probable qui allait éclater avec violence entre l'Autriche et la Saxe. Le 11 août, Tilly fut obligé de s'éloigner également de Tangermunde et de se retirer vers Magdebourg. Il perdit, dans cette expédition infructueuse, plus de six mille hommes.

Mais, ce qui était plus fâcheux encore, Tilly et ses soldats avaient perdu la confiance qu'ils avaient en eux-mêmes. Les expéditions mal combinées, sans but et si chèrement payées, que Tilly avait faites contre Schwedt, la Hesse et contre Werben, prouvaient que ce général n'était pas bien d'accord avec lui-même sur ce qu'il devait faire pour résister à un roi jeune et à sa nouvelle tactique. On s'étonna de voir que, deux fois de suite, à Schwedt et à Werben, le roi eût bravé impunément, par son génie et son habileté militaire, un adversaire expérimenté et bien plus fort que lui. On en tira des pronostics fâcheux pour leur troisième rencontre, et une circonstance due au hasard donna plus de poids encore à ces prévisions. Les jésuites de Heidelberg représentaient une pièce dans laquelle se trouvait un combat entre Tilly et Gustaf-Adolphe, et où ce dernier était vaincu. L'homme chargé du rôle du roi de Suède, jovial de sa nature, résolut d'agir à sa tête. Au milieu de son combat à l'épée, il prend un pistolet chargé à poudre et le tire dans le visage de son adversaire; celui-ci perdit l'équilibre,

tomba, et la pièce finit par du tapage et de bruyants éclats de rire.

CHAPITRE LXI

Invasion de Tilly en Saxe.

Cependant l'empereur Ferdinand avait rappelé ses troupes d'Italie; elles se montaient à quinze mille hommes environ, commandés par Furstenberg. Elles traversèrent la Souabe et la Franconie, où toutes les villes s'humiliaient volontairement ou par contrainte sous le joug de l'empereur. Furstenberg avait le dessein de se diriger ensuite vers la Hesse; mais la fortune épargna une seconde fois ce pays. Furstenberg reçut l'ordre de se réunir à Tilly, dont les forces se montèrent ainsi à quarante mille hommes environ.

L'empereur, enorgueilli par le nombre et la bravoure de ses armées, par ses succès dans l'Allemagne méridionale, pensa qu'il ne devait plus endurer la conduite équivoque de la Saxe électorale, et ordonna à Tilly, dans le cas où la douceur serait inutile, de contraindre par la force Jean-Georges à la soumission. Tilly fit donc à l'électeur les propositions suivantes :

1° De cesser à l'avenir tout enrôlement et de joindre ses troupes à celles de l'empereur pour chasser les Suédois de l'empire; 2° de renoncer à la ligue de Leipsick et d'user de son influence sur les autres princes protestants pour les engager à suivre son exemple; 3° de livrer, en mettant ses troupes sous les ordres de Tilly, tous les approvisionnements amassés pour leur entretien, etc. Les envoyés de Tilly trouvèrent l'électeur dans la ville de Mersebourg. Il les reçut avec toutes les marques extérieures de la politesse; mais les propositions dont ils étaient porteurs remplirent son cœur

d'un violent dépit. La compagnie venait un jour de se lever de table, et on avait servi, suivant la coutume du temps, beaucoup de noix en pierre et colorées parmi les noix véritables; l'électeur dit : « Je vois parfaitement que l'on veut maintenant se servir du dessert saxon épargné depuis si longtemps; mais il pourrait s'y trouver aussi des noix difficiles à casser; c'est pourquoi, messieurs, prenez garde à vos dents. »

En attendant, les propositions de Tilly étaient pour l'électeur des noix dont le bois était bien dur. Il s'en occupa toute la nuit et la moitié du jour suivant avec ses conseillers. Plusieurs se prononcèrent en faveur de la soumission aux ordres de l'empereur; les malheurs des rois de Danemarck et de Bohême devaient servir d'avertissement. Le roi de Suède était un étranger; il demanderait peut-être d'aussi grands sacrifices que l'empereur, et offrait moins de sécurité, étant faible et pauvre par lui-même, et possédant seulement le revenu de quelques mines de cuivre. La puissance de l'empereur, au contraire, était profondément enracinée; elle avait des rameaux étendus qu'une hache de cuivre ne pourrait pas abattre. De l'autre côté, on parlait du danger qui résultait de la puissance toujours croissante de l'empereur, de l'orgueil des catholiques et de la ruine imminente des protestants. Ces dernières raisons prévalurent enfin, car l'électeur était véritablement dévoué à la religion protestante. Dans sa réponse, il remercia Tilly de ses efforts pour la conservation de la paix, et ajouta qu'il était, comme toujours, disposé à la réconciliation. Cependant il ne pouvait se soumettre aux conditions proposées, par les motifs qu'il avait déjà exposés à plusieurs reprises. Il lui était revenu de divers côtés que l'empereur avait le dessein d'attaquer la Saxe sur deux points opposés; il n'avait pu croire à de semblables rumeurs, à un tel oubli de la part de ce

monarque des services rendus, d'autant plus que l'empereur avait des raisons suffisantes pour tourner ses armes contre un roi étranger, au lieu d'en accabler l'un des plus fidèles et des plus pacifiques princes de l'empire.

Tilly vit, par cette réponse, qu'il n'y avait pas grand fond à faire sur l'électeur, et il apprit, de divers côtés, que ce prince avait commencé à négocier avec Gustaf-Adolphe. Mais Tilly voulut faire encore une tentative. Le 1er septembre, il somma de nouveau l'électeur de se soumettre aux ordres de l'empereur : « Il est inutile, répondit Jean-Georges, de me parler de l'obéissance que l'on doit à l'empereur. Je connais fort bien les bornes du respect à son égard, et m'y suis toujours renfermé, tant que ce respect n'exigeait rien de contraire aux lois de l'empire et à ma propre dignité, » etc.

Tilly n'avait point attendu cette dernière réponse. Afin de donner plus de poids à ses représentations, il avait franchi la frontière saxonne, dans la nuit du 20 au 21 août. Merseburg fut pillé, ainsi que Weissenfels, Jéna, Zeitz et les contrées environnantes. On vit en même tempe s'élever la fumée de deux cents villages incendiés. Holk et ses brigands furent envoyés vers la Misnie, où ils se livrèrent aux plus grands excès. La Saxe, exempte jusque-là des déprédations de la guerre, fournit une matière abondante à l'avidité des soldats. On se plaignit à Tilly de leurs violences : « Mes Wallons, répondit-il, ne sont pas de ces oiseaux auxquels l'air suffit. » Le 7 septembre, il arriva devant Leipsick, qui lui ouvrit ses portes après quelques jours de résistance.

CHAPITRE LXII

Alliance entre Gustaf-Adolphe et Jean-Georges.

L'électeur de Bavière désapprouva hautement l'invasion de la Saxe : « C'est une grande faute, dit-il ; avec de la douceur il était facile de maintenir Jean-Georges dans l'immobilité pendant quelque temps encore. La nécessité peut le forcer maintenant à se jeter dans les bras du roi de Suède. » Cette prévision se réalisa. Lorsque Jean-Georges reçut la première nouvelle de l'approche de Tilly, il conduisit ses troupes dans Torgau, où il avait, derrière l'Elbe, une forte position, sans qu'on pût couper ses communications avec les Suédois. C'est là qu'il recevait message sur message, pour lui annoncer l'invasion de Tilly, la prise de ses villes et la dévastation de ses États ; poussé à bout, il résolut de réclamer l'assistance de Gustaf-Adolphe : « Enfin, écrivit-il, j'ai appris à adresser à notre roi la prière de tous les protestants : Seigneur, tous les regards sont fixés sur toi (1) ! »

Gustaf-Adolphe, prévoyant que cette démarche de l'électeur ne pouvait manquer d'avoir lieu, avait échelonné ses troupes le long de la Hawel, dans le but de protéger les derrières de son futur allié ; mais en même temps il s'était rapproché de l'Elbe, à mesure que Tilly se rapprochait de la frontière saxonne. Il voulait être pour ainsi dire sous la main, lorsque auraient lieu les négociations dont on ne tarderait pas à s'occuper.

L'envoyé choisi par Jean-Georges était Arnheim. Il trouva Gustaf-Adolphe dans Alt-Brandebourg, lui exposa l'embarras

(1) Archives du royaume. Différentes lettres de fonctionnaires suédois, Adler Salvius au sénat. Hambourg, 28 octobre 1631.

de l'électeur, et réclama son secours. Le roi répondit froidement : « Je prends part aux infortunes de Jean-Georges; mais il n'en peut accuser que lui seul. S'il avait suivi mes conseils, Magdebourg, les villes et les villages de la Saxe incendiés par les impériaux subsisteraient encore. L'électeur recherche maintenant mon amitié; mais, si l'empereur feint de désapprouver la conduite de Tilly, Jean Georges m'abandonnera. Je ne puis donc exposer pour lui ma personne, mon armée, la cause protestante, contre les troupes fraîches et nombreuses que Tilly vient de recevoir. » Arnheim répliqua : « La seule observation à faire dans ce cas, c'est qu'on ne peut changer le passé, mais seulement l'oublier. La prudence de Votre Majesté est digne d'éloge, elle s'accorde avec sa sagesse reconnue; mais son esprit secourable n'est pas moins célèbre, il ne fera point défaut cette fois. Que Votre Majesté daigne me faire connaître les conditions de son alliance; je suis persuadé que l'électeur acceptera tout ce qu'on pourra lui demander raisonnablement. — Eh bien! dit Gustaf-Adolphe, je veux d'abord la forteresse de Wittemberg pour assurer mes derrières dans le cas où j'éprouverais un échec; le fils aîné de l'électeur comme otage de la fidélité de son père; trois mois de solde pour mes troupes, et enfin qu'on me livre tous les traîtres du conseil de Saxe, que je châtierai à mon gré; sinon l'électeur se tirera de ceci comme il l'entendra. »

Arnheim se rendit en hâte auprès de Jean-Georges, qui, environné de fugitifs désolés, attendait son retour avec impatience : « Il aura l'entrée libre non-seulement dans Wittemberg, mais dans toute la Saxe! s'écria l'électeur; non-seulement mon fils, mais tout mon territoire, ma personne elle-même, lui seront donnés en otages. Retournez promptement auprès du roi; suppliez-le au nom de Dieu d'accourir ici. Je suis prêt à lui livrer les traîtres, la somme demandée,

à sacrifier tout ce que je possède, même ma vie, pour la chose publique. » Arhneim se hâta de retourner auprès du roi, et lui répéta ces paroles de l'électeur. « On n'admirera point ma prudence, dit Gustaf-Adolphe. Puisque je trouve des sentiments si vrais chez l'électeur, je me désiste de toutes mes prétentions, à cela près qu'il payera un mois de solde à mon armée. J'espère l'indemniser bientôt de cette petite perte. » Le traité d'alliance fut conclu aux conditions suivantes : 1° Toute l'armée saxonne se réunira aux Suédois et sera placée sous les ordres immédiats de Gustaf-Adolphe ; 2° toutes les places fortes sur l'Elbe lui seront ouvertes ; 3° tant que l'armée suédoise sera sur le territoire saxon, il pourvoira à tous ses besoins. Gustaf-Adolphe promettait, de son côté, de ne pas mettre bas les armes tant que l'ennemi ne serait point chassé de la Saxe.

Le roi avait concentré peu à peu ses troupes le long de l'Elbe. Baudis fut laissé dans le camp de Werben, avec quelques troupes pour le défendre, et tout le reste de l'armée se dirigea promptement du côté de Wittemberg. Une foule d'étudiants, curieux de voir le roi, vinrent au-devant de l'armée. Gustaf-Adolphe les accueillit avec bonté et les appela les *fils de Luther*. Plusieurs professeurs les accompagnaient ; parmi eux se trouvaient quelques théologiens. Le roi les invita à venir dans sa tente : « C'est de vous, dit-il, que les Suédois ont reçu la lumière de l'Évangile, et, afin de vous prouver notre reconnaissance, nous venons maintenant la défendre contre le prince des ténèbres et ses partisans. »

Le traité d'alliance définitif fut conclu le 1er septembre, et le 3 les Suédois traversèrent l'Elbe à Wittemberg. Le 4, ils continuèrent de marcher vers Duben, où l'armée saxonne arriva le lendemain. Le roi fut invité de suite à la passer en revue, et sortit à cheval entouré de ses meilleurs officiers.

Les Saxons étaient environ vingt mille hommes, dont les beaux habits, les joues fraîches, rosées, et les chevaux bien nourris, prouvaient qu'ils avaient passé des jours calmes et pacifiques : « J'admire, disait un voyageur anglais, la magnificence et la beauté de ces jeunes soldats, et je les plains, en même temps, quand je pense qu'ils sont destinés à se mesurer avec les troupes aguerries et toujours victorieuses de Tilly. » La revue terminée, le roi retourna vers ses troupes avec l'électeur et son fils, afin de leur montrer à son tour l'armée suédoise. Celle-ci, ayant passé la nuit dans des champs labourés, présenta un aspect complétement différent de celui de l'armée saxonne. Même sans cette circonstance, elle était peu brillante; ses vêtements étaient usés, ses soldats maigres et de petite taille, comme ses chevaux; cependant ils avaient fait le tour de la Baltique en vainqueurs, chassé les Russes bien avant dans les déserts de la Sarmatie, prescrit des conditions de paix aux Polonais; enfin ils avaient déjà expulsé les brillants Autrichiens de la Prusse, de la Poméranie et du Brandebourg : « Lorsque je comparai, dit l'Anglais déjà cité, les troupes de Gustaf-Adolphe avec celles de Tilly, ces dernières me parurent composées d'hommes plus grands, plus forts, mieux équipés et mieux montés; sous le rapport des manœuvres, elles étaient égales et rendaient témoignage de l'habileté de leurs généraux. Mais, quand je vis l'air calme et modeste des Suédois, quand je le mis en parallèle avec les vices et l'orgueil des soldats de Tilly, il me sembla que Dieu avait destiné les premiers à être le fléau qui devait punir les derniers. » L'armée de Gustaf-Adolphe se composait de treize mille hommes d'infanterie, de neuf mille chevaux, de quarante-deux mille hommes, en comptant les Saxons.

Le roi, les deux princes et leurs généraux respectifs se réunirent en conseil de guerre. Il s'agissait de décider s'il

fallait attaquer Tilly, retranché dans Leipsick, ou gêner ses approvisionnements et chercher à l'affaiblir, à le chasser du pays par des escarmouches sans cesse renouvelées. Le roi penchait pour la première de ces dispositions ; mais il n'en laissa rien transpirer, afin qu'on ne l'accusât point, dans le cas d'une défaite, d'avoir causé le malheur de ses alliés par sa présomption. Il représenta donc que, suivant toutes les probabilités, il ne serait pas possible de faire sortir Tilly de ses retranchements avant sa réunion avec Altringer. L'attaquer dans cette position n'étant pas chose faisable, l'expédition de Leipsick n'avait plus de but, et serait peut-être dangereuse pour la retraite. Tilly et son armée étaient, du reste, des ennemis qu'on n'attaquait point légèrement. L'électeur de Saxe désirait, au contraire, débarrasser le plus vite possible ses États de l'ennemi, et son âme du trouble qui l'agitait. Il soutint donc qu'on devait marcher contre les impériaux avant l'arrivée d'Altringer dans leur camp ; qu'il ne fallait point traîner la guerre en longueur, ses États étant hors d'état de nourrir tant d'armées, d'autant plus que Tilly en occupait la meilleure partie. Gustaf Adolphe l'invita à réfléchir encore une fois sur cette détermination, qui exposait aux chances variables de la guerre, le bien général, une couronne et deux toques d'électeurs : « Cependant, ajouta-t-il, ma couronne ne serait pas exposée, quand mon armée et moi nous resterions sur le champ de bataille. Les navires de la Suède, ses récifs, les flots écumeux de la Baltique sauront protéger le Nord. Mais que deviendrez-vous avec l'ennemi à vos portes? — Advienne que pourra! s'écria l'électeur. Lors même que le roi nous abandonnerait, nous sommes décidés, moi et les miens, à tout risquer pour délivrer mon malheureux pays, même un combat contre Tilly, si redouté et si redoutable. — Vous ne marcherez pas seul! s'écria le roi ; je suis ravi de vous voir prendre une

résolution digne du rang élevé que vous occupez. Mes soldats et moi nous n'abandonnerons pas un allié au moment du danger. Camarades! ajouta-t-il en se tournant vers les généraux suédois, nous allons enfin nous trouver face à face avec le vieux caporal. Nous portons sur la pointe de nos épées non-seulement la gloire qui rejaillit d'une bataille gagnée, mais encore toutes les conquêtes de Tilly et de son maître!

Le lendemain 6 septembre, les armées réunies se mirent en marche, les Saxons à l'aile gauche et les Suédois à l'aile droite. Les alliés se dirigèrent vers Leipsick, et il arrivèrent sur la brune au village de Wolke, non loin de Breitenfeld, à peu près dans l'ordre fixé le jour précédent, et dont il avait été défendu de dévier sous peine de la vie. Le roi parcourut les lignes à cheval, en parlant aux officiers et aux soldats avec affabilité et suivant le rang de chacun. L'instant d'après et au moment du crépuscule, on entendit les chants des psaumes s'élever de tous ces régiments rangés en bataille; puis, à la nuit, le silence ne fut plus interrompu que par les cris lointains des sentinelles avancées et le petillement des feux de garde.

Mais, durant cette nuit silencieuse, Gustaf-Adolphe appela près de lui ses principaux généraux et ses amis éprouvés. Il leur expliqua, en peu de mots, le plan de la bataille qui allait avoir lieu, et termina ainsi : « Mes braves camarades! si j'avais affaire à des hommes dont les sentiments me fussent moins connus, dont le courage fût moins éprouvé, je me croirais peut-être obligé de l'exciter par des paroles et par des discours. Mais je vois à votre regard que c'est chose superflue cette fois; en effet, c'est une épée qu'il faut à notre cause; je ne dois ni ne veux mépriser notre adversaire, ni vous représenter la lutte avec lui comme plus facile qu'elle ne l'est en réalité. Un pareil subterfuge serait

déplacé envers vous qui n'avez jamais fui devant un danger. J'avoue donc franchement que nous sommes en face d'un ennemi fort puissant, exercé dans ces jeux sanglants, et de plus tellement habitué à la victoire, que, durant de longues guerres, il n'a presque jamais éprouvé de revers. Mais plus notre ennemi est couvert de gloire, plus il y en aura à le vaincre et à nous emparer d'un seul coup des lauriers qu'il a conquis. Toutes ses conquêtes, tout le butin fait par lui durant tant de campagnes heureuses, tomberont à la fois en notre pouvoir. Vous et vos soldats, vous dites souvent, en badinant, qu'on peut faire son salut à mon service, mais non pas sa fortune. Il en a été ainsi, parce que, traversant des contrées dévastées et nous trouvant chez des alliés opprimés, il aurait été injuste de notre part de songer à amasser des richesses. Maintenant vous avez devant vous, pour la première fois, un camp rempli de butin précieux, puis une route qui traverse les villes somptueuses des catholiques et des terres fertiles. Tout cela est le prix d'une seule victoire, cette victoire peut être remportée, et le sera avec l'aide de Dieu. Notre ennemi nous est connu, nous avons éprouvé nos glaives contre bon nombre de ses soldats, à Garz, à Demmin, à Francfort, à Werben, et nous savons qu'on peut les vaincre, malgré l'arrogance qu'ils affectent. Je suis convaincu que vous remplirez votre devoir comme de loyaux Suédois. Les Saxons, je l'espère, défendront avec courage leur patrie, dont la prospérité est principalement en jeu. Mais je compte sur la justice de notre cause plus encore que sur nos armes et nos alliés; car nous combattons non-seulement pour des hommes et pour les chose humaines, mais encore pour la gloire de Dieu, la vraie foi évangélique opprimée et presque anéantie par les papistes. Le Dieu de toute bonté, qui nous a conduits d'une manière si miraculeuse à travers les mers et les fleuves, à travers les

forteresses et les ennemis, nous donnera la force nécessaire pour vaincre notre puissant adversaire. Songez à Pasewalk, il y a un an aujourd'hui qu'elle a été détruite; songez à Magdebourg, dont les ruines sanglantes fument encore et crient vengeance; songez à ces milliers d'individus innocents qui ont été assassinés et dont le sang a jailli vers le ciel. La justice de Dieu châtiera ces meurtres affreux, ces vices grossiers, ces crimes hideux! C'est pourquoi, attaquons avec courage, Dieu est avec nous! oui, je le sens dans mon cœur, Dieu est avec nous. Que ces mots soient notre cri de ralliement, et, avec l'aide du Tout-Puissant, la victoire nous appartiendra. »

Après s'être serré la main mutuellement et avec cordialité, les généraux se rendirent chacun à leur poste; le roi passa la nuit dans sa voiture : Horn, Banér et Teuffel étaient avec lui.

CHAPITRE LXIII

Préparatifs de la bataille.

Aussitôt après sa réunion avec les Suédois, Jean-Georges avait expédié l'ordre de défendre Leipsick jusqu'au moment où les armées alliées auraient eu le temps d'arriver à son secours. Son messager tomba entre les mains de Tilly, qui apprit ainsi la jonction des deux armées et leur approche. Cette dernière circonstance lui fut confirmée de tous côtés par ses espions. Tilly était au nord de Leipsick, dans un camp parfaitement retranché, entre les villages d'Eutritz et de Mœckern. La question de savoir s'il fallait y attendre l'ennemi ou aller au-devant de lui en rase campagne ayant été soulevée, Tilly assembla ses principaux officiers vers le matin du 7 septembre, dans l'une des maisons peu nombreuses

qui avaient été épargnées lors de l'incendie des faubourgs de Leipsick. Un jugement et une prudence remarquables formaient la principale qualité militaire de Tilly, celle dont lui-même faisait le plus de cas. « Lorsqu'un général entre dans l'eau, disait Tilly, il doit s'arrêter quand il ne voit plus le fond. » Il soutint donc, dans cette occasion, qu'il fallait agir prudemment et se tenir dans l'enceinte retranchée du camp. Cette position était avantageuse; défendue de deux côtés par l'Elbe et la Parde, on avait derrière soi Leipsick et des vivres abondants fournis par la riche Misnie. On pouvait y attendre commodément les renforts qui arrivaient, Altringer de la Thuringe et Tieffenbach de la Silésie; ces différents corps d'armée une fois réunis, les impériaux se trouvaient supérieurs à l'ennemi. D'un autre côté, il était presque impossible pour les Suédois et les Saxons d'attaquer le camp; ils seraient donc obligés d'effectuer une retraite dangereuse, où ils auraient beaucoup à souffrir de la faim dans les contrées épuisées qui longeaient l'Elbe et la Hawel. La plupart des membres du conseil et surtout les vieux colonels wallons furent de l'avis de Tilly; mais Pappenheim soutint « qu'il fallait sortir des retranchements et présenter la bataille. Son issue n'était pas douteuse pour quiconque connaissait les impériaux et la gloire qu'ils avaient acquise. Depuis assez longtemps on traînait cette guerre en longueur, depuis assez longtemps le roi se moquait des impériaux dans ses camps fortifiés. Enfin il osait se montrer et offrir la bataille. On serait inexcusable envers Dieu, envers l'empereur et envers l'électeur de Bavière, si la prudence, pour ne point dire la lâcheté, laissait échapper une occasion aussi favorable de détruire, dans une seule bataille, l'ennemi commun. » Cette opinion fut soutenue par Furstenberg et beaucoup de membres du conseil, surtout les plus jeunes. La discussion devint extrêmement vive : Pappenheim défendit

son avis avec l'ardeur qui lui était habituelle, et fut hautement soutenu par ses partisans; quoique inférieurs en nombre, ils l'emportèrent par leurs cris. Tilly le savait, sa prudence, augmentée par l'âge, était souvent regardée par l'armée et ses généraux comme une lâcheté; on l'attribuait à la vieillesse, et ses envieux, à Vienne et à Munich, la représentaient sous cette face. Le dépit d'être si cruellement méconnu, le désir de repousser une semblable accusation, enfin la confiance qu'il avait en son bonheur, dans une armée déjà éprouvée, le décidèrent à suivre l'avis de Pappenheim. On résolut donc de marcher contre l'ennemi. Le cri de ralliement fut Jésus et Marie! et le signe pour se reconnaître, un ruban blanc au chapeau, tout comme à Magdebourg. Lorsque cette délibération fut terminée, le jour commençait à poindre, et les généraux, en sortant de la petite maison où elle avait eu lieu, virent les murs du vestibule couverts de dessins représentant des têtes de morts, des cercueils et autres objets funèbres. Le conseil avait été tenu dans la maison d'un fossoyeur. Un pressentiment pénible traversa l'esprit de tous ces officiers; il se pouvait qu'avant le coucher du soleil leur bonheur fût mort et enterré.

L'armée se mit en marche de grand matin, conduite par le septuagénaire Tilly, qui était monté sur son petit cheval gris-pommelé. On prit la direction dans laquelle l'ennemi était attendu.

Au nord de Leipsick est une immense plaine couverte de villages et de champs en culture; çà et là, quelques collines en interrompent l'uniformité, mais leur peu d'élévation permet de les cultiver. Une de ces collines, courant de l'ouest à l'est et doucement inclinée vers le nord, se trouve entre les villages de Breitenfeld et de Seehausen; à sa base sont situés les villages de Podelwitz et de Schelkau, baignés par une petite rivière bourbeuse appelée le Loberbach. Tilly

arriva dans cet endroit un peu après huit heures du matin. L'artillerie étant placée au sommet de la colline, ses boulets devaient passer par-dessus la tête des impériaux rangés sur une ligne au pied de cette hauteur; ils tournaient le dos au soleil et au vent de sud-est, qui était très-fort. Les Suédois, au contraire, avaient l'un et l'autre en face. L'armée impériale, cavalerie et infanterie, divisées selon l'ancienne méthode, formait de grands carrés pleins. Dix-sept masses d'infanterie composaient le centre; la cavalerie était aux ailes; sept régiments étaient à gauche et dix à droite, ces derniers commandés par Furstenberg : il avait près de lui les régiments de Colloredo, de Schœnbourg, d'Erwette, de Bernstein, et l'invincible régiment de Cronberg. En avant de cette aile se trouvaient plusieurs bandes de Croates avec Isolani à leur tête. Le centre était commandé par Tilly en personne avec Schauenbourg pour faire exécuter ses ordres. Là se trouvait l'élite de la vieille infanterie wallonne, les régiments de Holstein, de Chiesa, de Gallas, de Furstenberg, de Diedrichstein, de Balderon, de Tilly, de Blankart, de Geisa, etc. Pappenheim s'était réservé l'aile gauche, dans l'espoir de se mesurer avec Gustaf-Adolphe, qui se plaçait ordinairement à l'aile droite. Il avait sous ses ordres la vieille cavalerie wallonne, parmi laquelle on remarquait les régiments de Piccolomini, de Strozzi, de Mérode, de Baumgarten, etc. En général, l'armée impériale se composait de soldats endurcis par de longues guerres; ils étaient de haute stature, vigoureux, et mettaient la plus grande précision dans leurs mouvements. Leurs traits annonçaient non-seulement le courage, mais encore l'orgueil inspiré par des succès non interrompus, et ce caractère féroce, insolent, développé chez eux par la manière dont ils avaient fait la guerre. Les impériaux occupèrent, avec arrogance, les postes qui leur furent assignés et jetèrent des regards de dédain du

côté de Schelkau et de Hohen-Ossig, où l'on commençait à apercevoir les drapeaux suédois. Dès neuf heures du matin, Tilly avait donné les ordres nécessaires pour la bataille; puis il adressa le discours suivant à l'armée :

« Enfin, mes enfants, l'occasion désirée, cherchée depuis si longtemps avec ardeur, si impatiemment attendue, se présente. Notre ennemi, après s'être jusqu'ici retiré dans ses cachettes et dans ses tanières, ose se montrer en rase campagne. Il n'a plus devant lui des rivières profondes comme lorsqu'il se cachait derrière la Peene et la Trebel, au moment où nous nous emparions avec courage de Neu-Brandebourg. Il n'est plus aux aguets derrière des retranchements formidables comme ceux qu'il avait élevés près de Schwedt et de Werben; il ne peut plus nous surprendre, comme il l'a fait à Angern. Nous allons nous rencontrer sur le champ de bataille face à face, épée contre épée. C'est vers ce but qu'ont tendu tous mes efforts. J'ai attaqué l'électeur hérétique Jean-Georges, afin d'attirer en rase campagne le roi hérétique du Nord Gustaf-Adolphe; j'y suis parvenu. J'ai su, en outre, m'emparer d'une position avantageuse; ce qui dépendait de moi a été fait et j'abandonne maintenant le reste avec confiance à votre courage, à votre bravoure éprouvée. Peut-on douter du succès en se rappelant les nombreuses victoires que vous avez remportées sur les ennemis de la patrie, de l'empereur, de notre sainte religion? Vos glaives ont châtié les Bohêmes, les Autrichiens, les Hongrois, les Palatins rebelles; vous avez chassé le margrave de Bade, le comte de Mansfeld, le duc de Brunswick; il en a été de même pour deux rois, ceux de Danemarck et de Bohême. Un sort pareil attend Gustaf-Adolphe; après quoi, mes enfants, la religion de nos pères fleurira dans notre patrie, et l'empereur partagera entre nous les villes de ces hérétiques. Regardez ces Saxons si resplendissants; ce sont de jeunes soldats nouvellement en-

rôlés et peu propres à des jeux sanglants; votre première attaque les dispersera comme de la menue paille. Regardez ces Suédois nus, affamés, épuisés; leurs chevaux sont inférieurs aux derniers de ceux qui traînent nos bagages. Allez droit à eux, le cheval et le cavalier tomberont de faiblesse sous les fers de vos coursiers pleins de feu. Si j'avais le moindre doute sur votre bravoure, j'aurais attendu, dans notre camp retranché, l'arrivée des camarades qui nous sont amenés par Altringer et Tieffenbach. Mais j'aurais été injuste envers les impériaux vainqueurs, si je les avais condamnés à se défendre comme les Suédois, avec des pioches au lieu de glaives, et si le butin, qui nous appartient de droit tout entier, avait été partagé avec d'autres. C'est pourquoi, mes enfants, en avant! Jusqu'ici les hérétiques ont toujours été vaincus dans leurs batailles en règle contre les catholiques fidèles. Il en sera encore de même cette fois. Que Jésus et Marie soient notre cri de ralliement, qu'ils nous protégent, et nous sommes certains de la victoire! »

Tilly parcourut encore une fois tous les rangs à cheval, encourageant les uns et les autres, après quoi chacun attendit l'ennemi qui approchait.

Les armées suédoise et saxonne se mirent en mouvement le même jour de grand matin, et marchèrent vers Breitenfeld, d'où elles aperçurent de loin l'ennemi qui occupait les hauteurs. A deux portées de canon environ coulait le Loberbach, rivière étroite dont le passage était difficile à raison de ses bords marécageux. Les Saxons se dirigèrent vers un petit pont non loin de Schelkau, et les Suédois sur Podelwitz. Lorsque les généraux impériaux virent ces mouvements, plusieurs des plus ardents dirent qu'il fallait attaquer les Suédois et ne point leur laisser le temps de se mettre en ordre; mais Tilly refusa d'abandonner sa position avantageuse. Cependant, pour inquiéter les Suédois, il fit

incendier Podelwitz. Gustaf-Adolphe n'en effectua pas moins le passage de la rivière. Trois régiments écossais furent les premiers à la traverser et s'arrêtèrent de suite sur l'autre bord, afin de protéger ceux qui les suivaient. Puis le reste de l'armée avança dans un ordre admirable, et chacun occupa le poste qu'on lui avait assigné, malgré l'espace restreint qui se trouvait entre la rivière et la portée des canons autrichiens. Tilly, entouré de ses généraux, observait de la colline les mouvements des Suédois ; on prétend qu'il pâlit et oublia de répondre à ses officiers en voyant l'ordre parfait de l'ennemi. Un pressentiment, funeste avant-coureur de l'infortune, oppressa son âme.

Dès que les armées alliées eurent effectué le passage de la rivière, elles se rangèrent suivant les dispositions arrêtées entre Gustaf-Adolphe et Arnheim. Elles furent placées séparément, les Saxons devant Furstenberg, les Suédois devant Tilly et Pappenheim ; les premiers composaient une armée entièrement isolée dont l'infanterie formait le centre et la cavalerie les ailes, le tout formant deux lignes et trois carrés. Les Suédois furent rangés suivant la nouvelle tactique de Gustaf-Adolphe ; l'infanterie était divisée par brigades, la cavalerie par escadrons peu nombreux, entremêlés de mousquetaires et placés sur deux lignes en face de Pappenheim. Gustaf-Adolphe commandait l'aile droite, composée de cinq régiments de cavalerie. Stôlhandske et ses Finlandais étaient en avant; puis venaient le régiment d'Oke Tott, les Goths occidentaux avec Érik Soop à leur tête, les Smolandais commandés par Frédéric Stenbock, et les Goths orientaux ; ceux-ci étaient les plus rapprochés du centre. Tous ces cavaliers étaient entremêlés de mousquetaires fournis par les fantassins des Goths orientaux, autrement dit le régiment de Johan Banér. Derrière eux se trouvait comme réserve la cavalerie du rhingrave. Le centre de cette aile

était composé des brigades jaune, bleue et rouge, sous les ordres de Teuffel. Un grand nombre de pièces de campagne de toutes dimensions, sous les ordres de Torstensson, se trouvaient en avant du centre. Il avait pour réserve Uslar, avec le régiment de la garde à cheval et beaucoup de cavaliers écossais. L'aile gauche était commandée par Gustaf Horn. On y remarquait les régiments de cavalerie de Horn, de Callenbach et de Baudis, tous formant la première ligne. A la seconde, Johan Banér commandait l'aile droite, les Livoniens, les cavaliers de Damitz et de Sperreuter. Le centre, sous les ordres de Hepburn, se composait des brigades de Thurn, de Hepburn et de Witzthum, avec une réserve de quelques cavaliers. L'aile gauche, commandée par Hall, était formée avec la cavalerie de Hall et de Courville.

C'était le roi lui-même qui avait rangé ainsi son armée, non-seulement sur le papier, mais encore sur le champ de bataille, qu'il parcourait à cheval en surveillant l'exécution de ses ordres, en parlant à chacun pour l'encourager. « Camarades, disait-il aux soldats, ne tirez pas avant de voir le blanc des yeux de l'ennemi; » il conseillait aux cavaliers de ne point émousser leurs sabres sur l'armure d'acier des Autrichiens, mais de commencer par abattre le cheval; le cavalier, privé de souplesse par son armure, serait alors plus facile à vaincre.

Cependant les Saxons avaient aussi effectué de leur côté le passage du Loberbach, et s'étaient développés dans la plaine. Les armées ne tardèrent point à être rangées en ordre de bataille, ensuite eut lieu un silence significatif. Le roi se rendit alors à cheval au centre, s'y arrêta, ôta son chapeau d'une main, baissa son épée de l'autre, et ce mouvement fut imité par tous ceux qui l'entouraient. Le roi, élevant sa voix forte, qui fut entendue de presque toute l'armée, fit cette prière : « Dieu bon, toi qui tiens en ta main

la victoire et la défaite, tourne ta face miséricordieuse vers nous tes serviteurs. Nous venons de loin, nous avons quitté nos paisibles demeures, afin de combattre en ce pays pour la liberté, pour la vérité et pour ton Évangile. Glorifie ton saint nom en nous accordant la victoire. *Amen!* » Tous les cœurs furent pénétrés de courage et de confiance en entendant ces paroles. Chacun était préparé à vaincre ou à périr pour cette cause sainte, et la victoire ne pouvait être douteuse avec une pareille disposition.

Afin de se conformer à un ancien usage, le roi envoya un trompette pour défier son adversaire et son armée. Tilly répondit ; « Je n'ai jamais évité la bataille, et le roi sait où l'on peut me trouver. »

CHAPITRE LXIV

La bataille de Breitenfeld.

Après avoir reçu la réponse de Tilly, l'armée alliée commença à se mouvoir. Il était midi environ, lorsque les troupes arrivèrent à portée du feu des impériaux. Aussitôt trois coups de canon partirent de la colline, et les boulets passèrent en sifflant à travers les rangs suédois, mais sans y occasionner de mal. Gustaf-Adolphe répondit par trois boulets dont le premier tua le colonel impérial Baumgarten ; le feu, devenant alors très-vif de part et d'autre, retentit dans toute la contrée. Gustaf-Adolphe était supérieur sous le rapport du nombre des canons ; il en avait plus de cent, et Torstensson en tirait le meilleur parti ; mais les trente-six bouches à feu de Tilly étaient d'un plus gros calibre, et leur position avantageuse en rendait l'effet bien plus destructeur. On tira pendant deux heures ; Gustaf-Adolphe ne voulait pas avan-

cer ni attaquer la position avantageuse de Tilly, et ce dernier, par la même raison, n'était point disposé à l'abandonner.

Le piétinement de tant de milliers d'individus avait élevé de grands nuages de poussière, qui, joints à la fumée épaisse de la poudre, enveloppaient pour ainsi dire les Suédois d'une nuit complète, et les empêchaient de voir les rangs les plus rapprochés; il leur était donc impossible de diriger leurs mouvements d'après ceux de l'ennemi. Afin d'éviter ces désagréments, le roi porta toute son armée un peu plus à droite, pour avoir le vent de côté au lieu de l'avoir en face. Tilly et Pappenheim virent ce mouvement et en comprirent le motif. Pappenheim représenta avec vivacité combien il était nécessaire de s'y opposer, et obtint enfin la permission de repousser les Suédois avec l'aile gauche. Il courut avec la rapidité de l'éclair vers les siens et marcha en avant. Mais, précédemment déjà, la cavalerie impériale avait appris à ses dépens à connaître le feu meurtrier de l'infanterie suédoise; c'est pourquoi, lorsque Pappenheim vit, en s'approchant, les fantassins de la Gothie orientale mêlés à la cavalerie, il n'osa point attaquer cette dernière, se retira vers l'ouest, tourna l'aile droite des Suédois, et les attaqua en flanc, avec l'intention de replier, pour ainsi dire, l'armée sur elle-même. Le roi devina son dessein; il ordonna à l'instant au régiment de réserve du rhingrave et à Banér de faire, avec la cavalerie de la seconde ligne, un mouvement à droite, de former un angle droit contre le reste de l'armée suédoise, et de présenter la face à l'ennemi. Pappenheim heurta d'abord le rhingrave, puis les Finlandais, les Livoniens, les Courlandais. Un combat des plus meurtriers eut lieu. Les Wallons se précipitèrent avec une fureur aveugle contre les Suédois, qui les reçurent avec un courage inébranlable. Le roi et Banér allaient et venaient, rétablissaient l'ordre partout, encourageaient les soldats et envoyèrent

plusieurs détachements de Goths orientaux dont la mousqueterie fit un carnage affreux. Pappenheim exhortait ses soldats à faire leur devoir, et se précipitait au milieu de la mêlée, où, selon son habitude, il recevait une multitude de blessures. Il conduisit ses troupes à l'attaque à sept reprises différentes et fut toujours repoussé; mais ce chef si aimé et si redouté ne put les engager à revenir une huitième fois à la charge, elles se dispersèrent en fuyant sur les routes de Breitenfeld et de Hall; ni les prières ni les menaces ne purent les arrêter. Le duc de Holstein avait suivi Pappenheim avec son régiment, ce qui le sépara du reste de l'infanterie. Dans le commencement il repoussa avec la plus grande bravoure l'attaque de la cavalerie suédoise; mais l'aile gauche tout entière s'étant enfuie du champ de bataille, ce régiment isolé fut cerné par les Goths orientaux et les Finlandais. Il se défendit jusqu'au dernier homme, et on le trouva couché sur le terrain dans l'ordre qu'il avait adopté pour le combat. De ce côté, il n'y avait plus d'ennemis à combattre.

Dans le même moment à peu près où Pappenheim entreprenait l'attaque dont nous venons de parler, une escarmouche très-vive commençait à l'est entre les Saxons et les Croates; les premiers ne tardèrent pas à chanceler. Tilly, voyant qu'une bataille décisive était inévitable, ne voulut point laisser ses ailes seules dans le feu. Il s'avança avec seize carrés pleins; mais à mesure qu'il approchait du centre suédois, le feu de ce dernier devenait plus destructeur. Torstensson avait mis un ordre parfait dans son artillerie. Les canons de cuir tiraient coup sur coup avec une rapidité des plus surprenantes pour les impériaux, et les pièces de gros calibre ne remplissaient pas moins bien leur devoir. Derrière ces bouches à feu si destructives se trouvaient les célèbres brigades bleue et jaune. Tilly n'osa point ordonner cette attaque dangereuse, il se retira à droite vers Horn et

les Saxons. Le vaillant Pappenheim, qui combattait encore, resta donc seul et abandonné. Cette circonstance fut attribuée à diverses causes ; à la jalousie de Tilly, au désir secret qu'il avait d'éviter, le plus longtemps possible, une lutte décisive et redoutée avec Gustaf-Adolphe, à l'espoir de battre les Saxons et de pouvoir ensuite avec d'autant plus de facilité vaincre les Suédois.

Ce dernier plan parut d'abord recevoir son exécution. Tilly et Furstenberg attaquèrent les Saxons avec leurs troupes réunies, commandées sous leurs ordres par Cronberg et Schœnbourg ; ils avancèrent sans trouver de résistance. Lorsque Schœnbourg attaqua la garde à cheval saxonne, elle lâcha pied aussitôt et se mit à fuir. Cronberg heurta un autre régiment dont il tua le colonel de sa main, et ses invincibles soldats mirent en fuite des bandes entières de cavalerie. La garde saxonne à pied et les soldats d'Arnheim opposèrent seuls de la résistance ; quant au reste des Saxons, ils réalisèrent la prédiction de Tilly : « Ils se disperseront comme de la menue paille. » En fuyant ils pillèrent leurs propres bagages et ceux des Suédois. Parmi ceux qui les premiers avaient pris la fuite, se trouvait l'électeur lui-même ; il regardait la bataille comme perdue sans ressource. Il s'arrêta seulement à Eulenbourg, qui était à deux milles de Breitenfeld, et y but une rasade de bière pour se rafraîchir, en attendant des nouvelles du champ de bataille.

Plusieurs régiments impériaux s'étant mis soit à piller, soit à poursuivre les Saxons, Tilly leur ordonna avec sévérité de revenir au combat. « Laissez courir les Saxons, dit-il, occupons-nous des Suédois, sinon rien n'est fait. » Toute la bande mécontente se jeta sur l'aile gauche suédoise. Afin de ne pas être cerné, Horn se retira un peu en arrière, tout en opposant une résitance opiniâtre et presque désespérée, car il avait devant lui un ennemi fort nombreux et que la dé-

faite des Saxons avait ranimé. Tilly s'était emparé des canons abandonnés par ces derniers, et il en dirigeait le feu contre les Suédois, attaqués, pour ainsi dire, de tous côtés par les Croates. Mais Horn ne perdit pas courage ni son sang-froid; il rangea avec la plus grande habileté ses troupes peu nombreuses, et pas un de ses braves soldats ne prit la fuite. La prudence et la persévérance de Horn sauvèrent les Suédois de la défaite dont ils étaient menacés.

Lorsque l'armée saxonne eut pris la fuite, Arnheim courut en apporter la fâcheuse nouvelle à Gustaf-Adolphe; presque au même moment, Teuffel arriva en disant que toute l'armée impériale se tournait contre Horn. Le roi, qui venait de chasser complétement Pappenheim, laissa l'aile droite à Banér et courut à l'aile gauche. Elle chancelait sous le poids de l'ennemi; le colonel Hall était tué et presque tout son régiment avec lui. Les cavaliers de Horn, de Baudis, de Courville, souffraient horriblement et se retiraient avec lenteur. Callenbach était encore en réserve. « Au nom de Dieu, Callenbach! sabrez! sabrez! » s'écria le roi en indiquant du doigt une percée par laquelle l'ennemi était sur le point de passer. Dès le premier choc Callenbach tomba, mais ses cavaliers continuèrent l'attaque avec le même ordre et le même courage. « Défendez-vous, mes amis! cria le roi, je vais vous envoyer du secours à l'instant, » et il ordonna à Teuffel d'aller chercher ventre à terre quelques régiments d'infanterie de la seconde ligne. A peine le roi eut-il fini de parler qu'un boulet jeta Teuffel à terre. Le roi se hâta de courir lui-même d'abord vers le centre de la seconde ligne, d'où il envoya les brigades de Hepburn et de Witzthum; puis vers l'aile droite, où il donna l'ordre à Soop de marcher avec ses Goths occidentaux au secours de Horn. Ces régiments avancèrent par le flanc de l'aile gauche; ils arrivèrent à point: les Croates se précipitèrent sur Hepburn qui amenait

plusieurs canons de cuir cachés au centre de sa brigade. A la voix de Hepburn les rangs s'ouvrirent, et une pluie de balles atteignit et repoussa les assaillants. D'autres troupes cherchèrent à pénétrer dans cette brigade, mais elles furent reçues par une décharge de mousqueterie partie de trois rangs à la fois et dont l'effet fut terrible. Des lignes entières d'ennemis tombèrent comme l'herbe sous la faux ; mais les soldats de Tilly ne cédaient pas facilement. On lutta corps à corps avec l'épée, la pique, le mousquet, le pistolet, la crosse et les balles. Les régiments se mêlèrent avec une confusion affreuse ; les cavaliers de Cronberg et ceux de Baudis firent chacun des percées terribles sur le champ de bataille. Hepburn et Witzthum, du côté des Suédois, Blankart, Geysa et Balderon, du côté des impériaux, s'accablèrent mutuellement de balles meurtrières. La fumée, la poussière de tout le reste de l'armée, étaient poussées par le vent vers l'aile gauche, et finirent par l'envelopper d'un nuage si épais qu'on distinguait à peine amis ou ennemis. Hepburn fut obligé de faire battre la marche écossaise par ses tambours, pour empêcher sa troupe de s'égarer et de se disperser dans l'obscurité.

Lorsque Gustaf-Adolphe revint à l'aile droite, Pappenheim avait entièrement disparu ; il la fit donc marcher de suite en avant ; aucun obstacle ne s'opposa à ce mouvement qu'il avait déjà voulu effectuer au commencement de la bataille pour éviter la fumée de la poudre. Les armées étaient d'abord rangées d'orient en occident. L'aile droite de Gustaf-Adolphe s'étant avancée tandis que la gauche avait reculé, la position des deux armées allait maintenant du sud-ouest au nord-est, avec un égal avantage sur le vent, d'autant plus que celui-ci tourna vers le soir davantage à l'ouest. Par ce mouvement, Gustaf-Adolphe était parvenu sur la colline sablonneuse où Tilly avait laissé ses canons avec des

troupes insuffisantes pour défense. Le roi, à la tête de sa cavalerie, les Finlandais en avant, y accourut, s'empara de ces canons après un combat fort court, et les tourna contre les bandes de Tilly, qui étaient dans la plaine. Pappenheim, ayant réuni quelques troupes, essaya de reprendre l'artillerie ; mais il reconnut bientôt l'impossibilité de cette entreprise et se jeta avec rage sur l'aile gauche. Gustaf-Adolphe, de son côté, laissa les canons impériaux à Horn et se hâta de descendre pour prendre part à ce combat décisif. Les Wallons avaient soutenu jusque-là cette lutte avec une bravoure inébranlable ; mais la résistance également courageuse des Suédois leur apprit qu'ils avaient trouvé des ennemis plus redoutables que par le passé. Une masse de canons de différents calibres, envoyés de ce côté, répandit la terreur et la mort dans ces rangs serrés, et lorsque les propres canons de Tilly commencèrent à tirer sur les impériaux, quand le roi lui-même tomba sur leurs flancs avec son aile droite victorieuse, ils perdirent courage et s'enfuirent avec la plus grande vitesse. Leurs chefs cherchèrent vainement à les retenir. Pappenheim était furieux ; malgré les blessures dont il était couvert, il avait sabré de sa main quatorze Suédois. Tilly, accoutumé à vaincre, fut hors de lui de dépit et de désespoir, quand il se vit arracher la victoire. Son vieux cheval gris-pommelé avait été tué ; il monta sur un autre, et voulut conduire de nouveau ses troupes au feu ; mais elles ne lui obéissaient plus. Il pria, menaça, pleura de colère... ce fut en vain ; il n'y avait plus ni discipline ni chef. Les soldats fuyaient dans la plaine, et Tilly fut contraint de les suivre. Il faillit être fait prisonnier. Un capitaine du régiment du rhingrave, appelé Fritz le Long à cause de sa taille, le reconnut, s'élança précipitamment après lui, saisit le vieillard par ses vêtements et lui ordonna de se rendre. Tilly chercha à lui échapper en donnant de l'éperon à son

cheval, mais Fritz le Long le suivit, le frappa sur la tête, sur les épaules, sur les bras avec la crosse de son pistolet pour le forcer à se rendre. Tilly était sur le point de perdre connaissance lorsque le duc Rudolphe de Lauenbourg vit cette scène par hasard. Il accourut, envoya une balle dans la tête de Fritz le Long et délivra Tilly. Tous deux se trouvèrent alors séparés des troupes qui fuyaient; mais, ayant été rencontrés par les cavaliers de Cronberg, ceux-ci placèrent Tilly dans leurs rangs. Cependant, tout le reste de l'armée étant en fuite, ils furent obligés d'opérer leur retraite. Ils l'effectuèrent en bon ordre, comme s'ils se rendaient à une revue; en longeant l'aile droite suédoise, ils saluèrent les Écossais d'une décharge, et continuèrent ensuite leur route vers Leipsick. On les laissa passer sans obstacles; personne ne voulait ni n'osait attaquer les invincibles.

Protégés par la poussière et par la fumée de la poudre, quelques-uns des meilleurs et des plus anciens régiments d'infanterie de Tilly s'étaient retirés en assez bon ordre. Derrière le champ de bataille et sur la lisière de la forêt, ils rencontrèrent d'autres troupes qui faisaient partie de la réserve. Ces régiments ainsi réunis étaient ceux de Balderon, de Diedricsstein, de Chiesa et de Blankart. La bataille était déjà irrévocablement perdue; mais ces vieux soldats, habitués à la victoire, ne voulurent point perdre la gloire qu'ils avaient achetée si cher. Ils se joignirent et s'opposèrent aux Suédois qui poursuivaient les fuyards. Gustaf-Adolphe avec son aile droite, les cavaliers de Tott et les Smolandais en tête, se jetèrent sur eux. On se battit avec le plus grand acharnement, sans demander ni accorder de pardon. Les Wallons se défendirent jusqu'au dernier soupir; avec les jambes brisées, on ne les vit pas moins tenter encore de se relever et de tirer. D'autres, étendus à moitié morts sur la terre, levaient leurs sabres d'une main défaillante

pour percer les chevaux des Suédois qui passaient sur eux. La nuit épargna le reste de ces vaillants soldats; il avaient sauvé la vieille renommée des Wallons, et se retirèrent par la route de Leipsick. La bataille de Breitenfeld avait duré cinq heures.

Gustaf-Adolphe, dans la crainte de perdre par trop de précipitation la victoire qu'il venait de remporter, ordonna de cesser la poursuite des fuyards. A sept heures du soir, malgré l'obscurité qui commençait à se répandre, il fit de nouveau ranger toute l'armée en bataille; passa à cheval dans les rangs, remercia tout le monde individuellement et en masse, mais plus particulièrement Horn et l'aile qu'il commandait, Hepburn et les Écossais. Le roi donna l'ordre aux troupes de passer la nuit dans la position où elles se trouvaient, puis il se rendit avec quelques intimes chez un vivandier pour se rafraîchir, tout en faisant une rapide et joyeuse analyse des avantages que la cause protestante allait retirer de cette victoire. « Je crois presque, dit-il en terminant, qu'il n'existe pas sur la terre de jouissance plus flatteuse que celle d'un général après le gain d'une bataille. » Il fit ensuite avancer une voiture devant les premiers rangs et y passa la nuit. Le lendemain matin, des rapports certains ayant confirmé la nouvelle de l'entière dispersion des impériaux, Gustaf-Adolphe permit à ses troupes d'avancer pour piller le camp et poursuivre l'ennemi. Mais, afin de conserver autant d'ordre que possible, le camp fut divisé par portions ; chaque régiment eut la sienne. Le butin se composa d'une immense quantité d'or, d'argent, d'objets précieux, de beaux vêtements, de friandises, de chevaux, de tentes, etc. Pas une main ne resta vide, et un grand nombre trouva dans ce pillage de quoi se mettre à l'abri du besoin pendant toute sa vie.

Il y avait sur le champ de bataille environ neuf mille

morts, dont six mille trois cents impériaux, deux mille Saxons et sept cents Suédois. Parmi les impériaux, on remarquait le commissaire de l'artillerie Schœnbourg, le duc de Holstein, les colonels Blankart, Erwitte et Baumgarten; parmi les Suédois, Teuffel, Callenbach, Hall, Damitz. Vingt-sept canons et plus de cent drapeaux et étendards tombèrent au pouvoir du vainqueur.

CHAPITRE LXV

Les suites de la bataille.

La postérité seule a pu juger complétement des résultats importants de cette victoire ; l'époque contemporaine les pressentit, et le ravissement causé par cette joyeuse nouvelle fut inouï. L'Angleterre, la Hollande, et même le Danemarck jaloux, s'en réjouirent hautement. Le czar Alexis donna des fêtes brillantes pour célébrer les succès de Gustaf-Adolphe, et les Suédois, enivrés par la gloire et la fierté, sentirent, pour la première fois, qu'ils avaient une voix prépondérante parmi les peuples européens ; le glaive de Gustaf-Adolphe était un argument irrésistible. Mais la joie fut surtout vive parmi les protestants allemands, injustement opprimés pendant si longtemps; après tant d'espérances déçues, leur libérateur était enfin venu. L'allégresse générale se montra de mille manières. Le portrait de Gustaf-Adolphe fut reproduit sur les médailles, sur les monnaies, par la gravure, et même sur les tapisseries ; on le trouvait dans toutes les maisons, il était gravé dans tous les cœurs, on aimait et respectait Gustaf-Adolphe comme l'emblème de la clémence, de la vérité et de la force. Des vers et des écrits à sa louange parurent par centaines ; mille noms différents

étaient employés pour exprimer le ravissement qu'on éprouvait. On appelait Gustaf-Adolphe le nouveau Gédéon, le héros, le lion, l'étoile du Nord, etc.: il parut entre autres un écrit anonyme, composé de sentences adaptées à chaque homme, à chaque peuple, à chaque institution célèbre. Celle qui se rapporte au sénat suédois était : « Suivons le messager de la Providence. » Celle de Gustaf-Adolphe : « Pour le peuple et la liberté. » Dans celle des protestants allemands : « Es-tu celui qui doit venir, ou faut-il en attendre un autre? » Le roi répondait : « Allez! dites ce que vous avez vu et entendu. L'empereur tremble, les moines fuient, les armées sont dispersées, les opprimés sont délivrés, et l'Évangile est annoncé aux pauvres. » Les protestants proscrits disaient à leurs frères : « Quand vous verrez toutes ces choses, levez la tête, car votre délivrance est proche. »

Le lendemain de la bataille, l'électeur de Saxe, fort réjoui de cette victoire inattendue, mais en même temps passablement embarrassé de la lâcheté dont il avait fait preuve, ainsi que ses troupes, revint auprès du roi. Il balbutia quelques excuses; Gustaf-Adolphe l'interrompit en disant : « Ne parlons pas de cela. Votre Altesse a prouvé suffisamment son courage dans les délibérations de Duben; la détermination prise par elle dans cette circonstance a valu à mes troupes la victoire d'hier. » La délicatesse de ce procédé mit l'électeur hors de lui. « Jamais, dit-il, je n'oublierai l'assistance que Votre Majesté m'a prêtée, ni sa conduite délicate à mon égard. Qu'elle compte sur moi, ajouta-t-il en terminant, sur les voix de tous les miens et de mes amis pour mettre la couronne impériale sur la tête de Votre Majesté, si plus tard elle venait à la désirer. » Gustaf-Adolphe sourit et le remercia de sa promesse.

Mais les Allemands ne furent pas aussi polis que Gustaf-Adolphe à l'égard de l'électeur. Ils manifestèrent leur senti-

ment sur la bataille de Breitenfeld dans les vers suivants, qui furent répandus partout :

Non infans Christianus,
Non rex Cerevisianus,
Sed Suecus nos liberavit,!
Qui eos tyrannos prostravit (1).

L'électeur resta près de Leipsick, d'où il chassa la garnison autrichienne, tandis que Gustaf-Adolphe prenait Mersebourg, Hall et Moritzbourg. Un grand nombre de fuyards impériaux, qui s'étaient réfugiés dans la première de ces villes, opposèrent de la résistance. Deux mille d'entre eux y furent tués, trois mille faits prisonniers. Ici, comme partout, la plupart de ces derniers passèrent sous les drapeaux plus heureux de Gustaf-Adolphe, de sorte que six jours après la bataille de Breitenfeld son armée était augmentée de cinq mille hommes. Les ducs d'Anhalt et de Weimar, ne craignant plus le bras vengeur de Tilly, se hâtèrent de conclure une alliance avec le héros victorieux.

La situation des troupes impériales était digne de pitié. Leur armée ayant été dispersée, des soldats ou des détachements isolés devinrent les victimes de la fureur des paysans. Le tocsin retentissait de tous les clochers ; la multitude, qui avait été si maltraitée, saisit avec empressement l'occasion de se venger de ses oppresseurs et de reprendre le butin qu'on lui avait enlevé. Tilly, presque anéanti par ses blessures et par le chagrin, fut conduit à Mersebourg, accompagné par six cents hommes ; la crainte de tomber entre les mains du roi, qui le poursuivait, l'engagea à fuir au plus vite. Il se rendit à Hall, où il trouva Pappenheim avec quatorze cents hommes ; ils prirent tous deux la route de Hal-

(1) Ce n'est pas l'enfant Christian ni le roi de Bavière qui nous ont délivrés, mais les Suédois ; ils ont anéanti nos tyrans.

berstadt, et ce fut dans cette ville seulement que Tilly osa s'arrêter, réfléchir sérieusement à sa position désespérée, et faire panser ses blessures trois jours après la bataille. Trois balles l'avaient effleuré, ainsi que plusieurs coups de sabre; sa tête, son épaule et son bras droit étaient en outre couverts de contusions, que Fritz le Long lui avaient faites avec la crosse de son pistolet. La tête de Tilly avait été si maltraitée, qu'il fut, pendant plusieurs jours, presque sourd et privé de sentiment. Enfin son épine dorsale avait aussi été endommagée, et jamais il ne put guérir de cette infirmité.

Il est remarquable que Tilly n'avait pas une seule blessure ouverte. « On voit clairement, disaient les soldats, qu'il possède l'art de durcir sa chair, par la magie, contre les coups de toutes sortes d'armes. » Tilly pensait que la plus grande partie de son armée dispersée viendrait rejoindre ses drapeaux à Halberstadt : il se trompa. Presque toutes ses bandes, avides de butin, passèrent avec la fortune dans le camp de Gustaf-Adolphe, d'autres suivirent Pappenheim, qui était plus jeune, et le reste renonça aux chances de la guerre. Un fort petit nombre seulement se mit à la recherche de son vieux général. Dans son abattement, Tilly s'éloigna encore davantage dans la direction de la Westphalie, afin de concentrer autour de lui les corps de troupes qu'il avait de ce côté. Le 3 octobre il opéra sa jonction avec Fugger et Altringer. Ce dernier avait déjà atteint Erfurt avec ses dix mille hommes, quand la bataille de Breitenfeld commença, et il entendait de cette ville le bruit du canon. Mais, lorsqu'il apprit l'issue malheureuse de ce combat, il se retira en hâte dans les défilés sombres et inaccessibles des forêts de la Thuringe, où il attendit des ordres. Par sa jonction avec Fugger et Altringer, Tilly se trouva de nouveau à la tête d'une armée assez considérable, avec laquelle il allait et venait dans le cercle du Bas-Rhin, cher-

chant une occasion d'attaquer le roi avec succès et d'effacer la honte de sa défaite. Cependant on remarqua que Tilly n'avait plus autant de confiance en lui et en son bonheur, même dans les entreprises les moins importantes. « Je vois, disait-il, que la fortune est femme; elle favorise les jeunes gens et tourne le dos aux vieillards. »

La nouvelle de la bataille de Breitenfeld arriva un soir à la cour impériale, et au moment où l'empereur, rentrant de la chasse, allait se mettre à table pour souper. Ce fut Slawata qui reçut le premier ce message. Il dit aussitôt d'une voix basse à Ferdinand qu'une lettre venait d'annoncer la nouvelle d'une bataille malheureuse livrée en Saxe. L'empereur maîtrisa son émotion; les personnes à table avec lui pensèrent que Slawata avait fait une remarque indifférente sur la chasse. Mais, après le souper, l'empereur s'enferma avec les principaux seigneurs, et toute la nuit se passa à dicter et à expédier des ordres pour lever des impôts de guerre et des troupes. Tous les régiments propres au service furent envoyés dans le Nord pour se réunir à Tilly, et l'on créa sans différer de nouveaux régiments. Des messages furent envoyés aux alliés de l'empereur, pour leur représenter la nécessité de faire de nouveaux efforts contre l'ennemi commun.

Cette année fut, généralement parlant, très-malheureuse pour Ferdinand et les pays catholiques. Plusieurs des conseillers sur lesquels l'empereur pouvait le plus compter moururent. Le Vésuve fit une irruption qui causa des ravages effroyables. La Bavière, effrayée de la suprématie toujours croissante de l'empereur, négociait secrètement avec la France, et la flotte espagnole éprouva un échec considérable dans un combat contre les Hollandais ; il avait eu lieu peu de jours avant la bataille de Breitenfeld, qui ouvrait à l'ennemi la route du territoire héréditaire de Ferdinand et

de sa capitale. Aussi la terreur fut-elle extrême à Vienne ; beaucoup de personnes parlaient déjà de se retirer dans leurs terres au milieu des montagnes de la Carinthie et de la Styrie, et les moines élevèrent, au nord du Danube, une chapelle en l'honneur de sainte Brigitte, afin de l'engager à détourner des fidèles la fureur de ses compatriotes.

Ferdinand se conduisit dans cette circonstance avec une fermeté inébranlable ; il ne songeait pas à fuir et ne parlait pas d'accommodement. Pour subvenir aux dépenses occasionnées par les nouvelles levées, il abandonna avec joie le fruit de ses économies, et se soumit dans ce but, lui et sa cour, aux privations les plus sensibles. Vingt-trois chambellans furent congédiés à la fois, et leurs appointements versés dans la caisse de la guerre. Cet exemple donné par l'empereur ne fut pas sans influence sur les hauts fonctionnaires de l'État et sur les princes étrangers. Le roi d'Espagne donna trois cent mille ducats, le fils de Ferdinand trois cent mille écus, l'évêque de Vienne quatre-vingt mille écus, le cardinal Dietrichstein cent mille florins, le vice-chancelier de Strahlendorff dix-huit mille ducats, et ainsi de suite. Avec de pareils exemples sous les yeux, le peuple paya sans murmurer le surcroît d'impôts demandés, et Ferdinand fut bientôt en état de lever une nouvelle et redoutable armée.

Dans la pensée de tous, le pape était celui qui devait, dans ce moment critique, montrer le plus de zèle. Mais Urbain VIII pensait, comme Richelieu, que Ferdinand avait en vue son intérêt personnel plutôt que celui de la religion catholique. La guerre de Ferdinand, dans le nord de l'Italie, avait aussi, sous plusieurs rapports, été nuisible au pape ; enfin ce dernier savait très-bien que Gustaf-Adolphe, dans son traité avec la France, s'était engagé à laisser aux catholiques le libre exercice de leur culte. Par toutes ces raisons, Urbain reçut avec assez de tranquillité la nouvelle de l'échec

de Breitenfeld. Ferdinand, lui ayant demandé du secours en argent, reçut cette réponse : « que la guerre de l'empereur, en Lombardie avait diminué les revenus du pape, au point de lui enlever la faculté de venir au secours de l'empire. Le pape donnerait des indulgences pour tous ceux qui combattraient sous les drapeaux de l'empereur. » Sous d'autres rapports aussi, Urbain manifestait, à l'égard de Gustaf-Adolphe, des sentiments moins hostiles qu'on ne l'attendait. Les Italiens commençaient déjà à craindre que ce prince ne fît par les Alpes une invasion dans leur pays. Ils le nommaient « le nouvel Attila, le nouvel Alarik, qui venait avec ses Goths barbares dévaster encore une fois le magnifique Midi. » On soutint que l'image de cet archihérétique ne devait point se trouver chez un catholique véritable et sincère. « Puisqu'on peint le diable dans les églises, dit le pape, on peut bien représenter le roi de Suède sur les murailles. »

Cependant Urbain s'attira par cette conduite le vif mécontentement des cours d'Autriche, d'Espagne, et de tous les catholiques zélés. Les cardinaux murmuraient, l'Espagne menaçait de se soustraire à la domination du pape. Il fut obligé de céder, et de prouver son zèle pour la religion catholique en envoyant une somme d'argent considérable à Vienne.

CHAPITRE LXVI

Expédition en Franconie.

Pendant le séjour de Gustaf-Adolphe à Hall, plusieurs des princes protestants se réunirent à lui, et l'on se mit à délibérer sur la continuation de la guerre. Deux plans furent proposés : le premier consistait à traverser la Saxe, la Bohême, l'Autriche, pour marcher sur Vienne ; il y aurait peu

d'obstacles sur cette route. Le second était de poursuivre Tilly pour l'empêcher de réunir une armée. Ces deux plans avaient leurs avantages et leurs inconvénients, leur exécution était également nécessaire. On décida donc que les armées suédoise et saxonne se sépareraient et marcheraient chacune de leur côté. L'électeur proposa à Gustaf-Adolphe d'attaquer la Bohême et l'Autriche, tandis que les Saxons poursuivraient Tilly. On a beaucoup blâmé, à cette époque et depuis, Gustaf-Adolphe de n'avoir pas accepté la proposition de l'électeur; on a soutenu qu'il lui aurait été facile de prendre Vienne, et d'imposer à l'empereur une paix à son gré. Les raisons de Gustaf-Adolphe pour rejeter ce projet, et dont il exprima franchement une partie, étaient celles-ci : D'abord, avec quelque connaissance du caractère persévérant de Ferdinand, on pouvait croire que même la perte de Vienne ne le forcerait point à accepter une paix désavantageuse; il chercherait à éviter le danger dont il était menacé, à réunir de nouvelles armées, et les employerait à fermer la retraite au roi. Il y avait aussi lieu de craindre que Tilly ne réunît des forces considérables avec lesquelles il lui serait facile de battre les Saxons et de prendre les Suédois à dos. Enfin, il était fort important de délivrer les princes et les peuples protestants de la partie sud-ouest de l'Allemagne, d'augmenter l'armée en y ajoutant les forces dont ils pouvaient disposer, et d'enlever ainsi à l'empereur les riches ressources dont l'oppression de ce pays lui permettait de disposer. Il fut donc arrêté que l'électeur pénétrerait dans la Bohême, tandis que Gustaf-Adolphe se mettrait à la poursuite de Tilly. « Je poursuivrai le vieux caporal jusqu'au bout du monde, dit-il. » Cet arrangement fut scellé par un festin où le roi but à la santé de Jean-Georges en l'appelant son frère.

Ceci une fois convenu, le roi donna des ordres en con-

séquence à son armée. Tott devait commander dans le Mecklenbourg, marcher contre Hambourg et Brême. Alexandre Lesslie et Hamilton commanderaient dans le Brandebourg, tandis que Thurn accompagnerait l'électeur en Bohême pour ranimer le zèle des amis qu'il avait dans ce pays. Banér fut placé dans les environs de Magdebourg; le prince d'Anhalt à Hall; Guillaume de Weimar en Thuringe. Un courrier fut envoyé au chancelier Oxenstjerna, qui était en Prusse, avec l'ordre de se rendre en Allemagne, pour aider le roi à diriger l'ensemble des opérations.

Ces préparatifs terminés, toute l'armée suédoise se mit en mouvement le 17 septembre. Une modification fut apportée au plan arrêté, en ce que Gustaf-Adolphe ne suivit pas Tilly en Basse-Saxe, afin que la guerre et ses charges ne fussent point supportées par les contrées protestantes de cette partie de l'Allemagne. Il marcha donc vers la Franconie, pour visiter les évêchés catholiques de Bamberg, de Wurzbourg et de Mayence, et prit par Erfurt pour se rendre dans les pays boisés qui séparent la Thuringe de la Franconie. Les routes étant peu larges, les Suédois marchaient en deux divisions; Baudis passait par Gotha et Smalkalden, le roi par Arnstadt, Ilmenau et Schleusingen. Entre ces dernières villes se trouvait la partie la plus élevée et la plus difficile de cette route; il fallut trois jours aux Suédois pour traverser ces forêts et ces vallées rocheuses; souvent même on commençait la marche de si bonne heure, et elle se prolongeait tellement le soir, qu'on était obligé, pour y voir, d'éclairer la route avec des torches attachées aux arbres. Après avoir franchi ces montagnes effrayantes et stériles, on descendit enfin dans les riches plaines de la Franconie. Quelques bandes de paysans catholiques essayèrent d'opposer de la résistance, mais elles furent bientôt dispersées. Kœnigshofen, la première forteresse de ce pays que les Suédois rencontrèrent, fut cernée et

sommée de capituler. Elle voulut se défendre. Gustaf-Adolphe fit donc avancer les canons, abattit en peu de temps l'une des tours, et, la ville étant construite en bois, il était facile de l'incendier. Le roi fit dire de nouveau au commandant de rendre la forteresse sur-le-champ, sinon qu'il eût à faire sortir toutes les femmes et les enfants, son dessein étant, en cas de résistance, de mettre le feu à la ville, de la prendre d'assaut, et de passer toute la garnison au fil de l'épée. Le commandant, effrayé par ces menaces, capitula et livra la forteresse avec tous les approvisionnements et les objets précieux qu'on y avait réunis.

Dès le même jour, Gustaf-Adolphe continua sa marche vers le Sud. De nouvelles bandes de paysans qui se présentèrent furent dispersées, et la garnison de Schweinfurth n'attendit pas l'arrivée des Suédois. Le roi entra dans cette ville le 2 octobre, et se dirigea de suite sur Wurzbourg, capitale du cercle de Franconie.

CHAPITRE LXVII

Prise de Wurzbourg.

Sur la rive orientale du Mein est située l'opulente ville de Wurzbourg, siége d'un évêque catholique qui était en même temps, à cette époque, prince souverain de toutes les contrées environnantes. En apprenant la nouvelle de l'approche de Gustaf-Adolphe, le prélat s'enfuit, confia la défense de la ville et du château à un capitaine de cavalerie nommé Keller et à une garnison de quinze cents hommes. Lorsque le roi somma la ville, qui était mal fortifiée, de se rendre, Keller répondit par un refus. Les Suédois pénétrèrent sans difficulté dans les faubourgs, mais la nuit les em-

pêcha d'attaquer aussitôt la ville. Keller, voyant l'impossibilité de la défendre, profita de ce répit pour passer avec toute sa troupe dans le château bâti sur l'autre bord de la rivière ; presque tous les moines et toutes les religieuses le suivirent, ainsi qu'un grand nombre de femmes de la bourgeoisie; on confia également à Keller une foule d'objets précieux et beaucoup d'argent monnayé. Le lendemain matin, les portes de la ville furent ouvertes aux Suédois.

Gustaf-Adolphe, désirant avoir dans cette contrée un point d'appui fortifié, résolut de s'emparer du château, n'importe à quel prix. L'entreprise offrait cependant bien des difficultés. Le château, situé sur une hauteur escarpée, était assez bien fortifié pour l'époque, pourvu de vivres et de munitions pour une année. Rien que le passage du fleuve était déjà chose peu facile, Keller ayant brisé ou transporté sur l'autre rive toutes les barques; de plus, il avait fait sauter deux arches du pont construit sur le fleuve. Des remparts élevés de sa forteresse, il pouvait sans obstacle braquer ses canons sur tous les points, et les Suédois trouvaient à peine un abri contre ses boulets dans les maisons de la ville. En même temps les difficultés de cette position furent encore augmentées par la nouvelle de l'approche de Tilly, qui accourait avec son armée pour délivrer Wurzbourg.

Gustaf-Adolphe résolut de pousser d'autant plus vivement l'attaque du château. Des planches furent jetées sur les arches du pont qui avaient été détruites, et les Écossais reçurent l'ordre de gagner l'autre rive en passant sur cette voie étroite et périlleuse. Une pluie de balles meurtrières reçut les assaillants, et deux frères nommés Ramsay, qui marchaient à la tête de leurs compatriotes, furent mortellement blessés. Lorsque les Écossais arrivèrent aux planches qui couvraient un espace de quarante-huit pieds environ sur le fleuve, ils frémirent, et reculèrent, non devant les balles,

mais devant ce pas périlleux. Dans l'intervalle, le roi, étant parvenu à se procurer des bateaux, fit transporter sur la rive opposée quelques troupes qui élevèrent en hâte des travaux de défense. Avec l'aide de celles qui les suivirent, ils repoussèrent une sortie faite par les assiégés. Les Suédois, enhardis par ce succès, passèrent tous l'un après l'autre sur les planches, et dès avant le soir, le roi avait déjà des forces considérables sur la rive gauche du fleuve. Les travaux du siége commencèrent le lendemain de bonne heure.

Durant deux jours, le roi fit canonner l'une des tours du château, dans l'espoir qu'elle comblerait le fossé en croulant, ce qui faciliterait l'assaut. Elle tomba en effet, mais sans remplir le but qu'on se proposait. C'est pourquoi les tranchées étant parvenues au pied de la forteresse, le roi résolut de s'emparer d'assaut de la demi-lune qui se trouvait devant la porte, et il confia cette dangereuse commission à Axel Lilje, à Jacob Ramsay et à Jean Hamilton. Hepburn et ses Écossais suivirent volontairement leurs compatriotes. La lutte fut longue et désespérée; l'ennemi, protégé par un épaulement, fit une vaillante résistance, tandis que les assiégeants étaient obligés d'escalader les flancs de la montagne, de passer le fossé, et de grimper de nouveau vers le rempart de la forteresse sous les balles et les coups de l'ennemi. Non loin de là et protégés par un monticule de sable, Gustaf-Adolphe et Péder Banér regardaient le combat; un boulet, venu de la forteresse, tomba si près d'eux qu'ils furent couverts de gravier et de poussière. Le roi s'étant rendu sur le champ de bataille pour encourager les soldats, une balle enleva une partie de son gant de buffle sans lui faire de mal. Cependant le combat continuait avec fureur; les Bothniens orientaux et les Écossais avançaient sans qu'on pût leur résister. Enfin après une lutte de deux grandes heures, les impériaux se retirèrent dans le château, et

les Suédois restèrent maîtres de tous les travaux extérieurs.

L'assaut devant être donné le lendemain à la forteresse, des corps de troupes suédois et allemands furent désignés à cet effet ainsi que les brigades bleu, jaune, et les Bothniens orientaux (1). Hamilton s'attendait à prendre part avec ses Écossais à cet assaut; le refus du roi lui parut un si grand affront, qu'il donna sur l'heure sa démission et s'éloigna de l'armée.

Les troupes ci-dessus désignées se réunirent pendant la nuit dans la demi-lune que l'on venait de conquérir; l'attaque devait avoir lieu le matin un peu avant l'aurore. Lorsque tout fut près, un lieutenant avec sept hommes fut envoyé une demi-heure environ avant le moment de l'assaut, pour reconnaître la voûte de la porte. Grâce à l'obscurité, il parvint jusqu'au pont-levis, qu'à son grand étonnement il trouva baissé; à l'autre extrémité deux cents impériaux étaient cependant de garde. Ceux-ci ayant entendu un peu de bruit et aperçu du mouvement en dehors des remparts, crièrent : « Qui vive ! » et demandèrent le mot d'ordre. « Suédois ! » répondit l'officier, et il sauta sur le pont avec ses soldats, en criant en même temps du côté de la demi-lune : « Camarades ! venez promptement, le château est pris. » Il parvint, durant une escarmouche très-vive, à défendre la voûte contre les Autrichiens, qui, trompés par l'obscurité, ne pouvaient présumer que huit hommes seulement osassent les attaquer. Cependant, au cri poussé par le lieutenant, tous les régiments prêts à donner l'assaut se précipitèrent en avant, les uns en franchissant le pont-levis, les autres en escaladant les murs avec des échelles de siége. Le combat fut vif mais court, et les Suédois pénétrèrent bientôt dans

(1) Archives de Brahe, fol. 84.

la cour du château. La garnison n'en continua pas moins à faire une résistance désespérée; les assaillants d'autant plus irrités se mirent à crier : « Expiation pour Magdebourg ! » et tuèrent tous ceux qui se trouvèrent sur leur passage. Alors Torstensson sauta en avant et, saisissant à bras-le-corps Keller qui combattait encore, il le fit prisonnier et le protégea contre la fureur des soldats. Le chef étant pris, le combat se trouva terminé.

Cependant la cour du château était jonchée de morts, parmi lesquels on trouva vingt-deux moines dont une partie était armée. Un grand nombre de ces religieux se jetèrent à terre feignant d'être morts afin de sauver leur vie. La résistance ayant cessé, les soldats se livrèrent au pillage; mais pas une femme ne fut insultée, pas un homme maltraité; quant à l'argent et aux objets précieux, on prit tout sans ménagement.

Au bout d'une heure, le roi fit cesser le pillage et entra dans le château. Il faisait maintenant complétement jour, de sorte qu'il put voir distinctement les cadavres étendus dans la cour. Le roi ne tarda point à remarquer que plusieurs d'entre eux avaient le teint d'une fraîcheur inaccoutumée chez des morts. Il devina la vérité et dit en riant : « Levez-vous ! on ne vous fera point de mal ! » Aussitôt, beaucoup de ces cadavres supposés se redressèrent et vinrent s'incliner avec reconnaissance devant le prince qui leur sauvait la vie.

Le butin fut très-considérable. Tout l'argent et les objets précieux que les habitants avaient déposés dans la chapelle du château leur furent rendus, et cependant les soldats trouvèrent encore tant d'argent qu'ils le partagèrent en le mesurant dans des fonds de chapeau. Le roi garda pour lui l'arsenal contenant des armes pour sept mille hommes d'infanterie et quatre mille cavaliers, dix canons de gros ca-

libre, trente de plus petit calibre et quatre mortiers; l'écurie où se trouvaient une foule de chevaux choisis; la cave abondamment pourvue, même de pièces ayant vingt ans; enfin la riche bibliothèque, dont il fit présent à l'université d'Upsal. On enleva les six statues du Sauveur et de la Vierge en or massif, et celles des douze Apôtres en argent qui ornaient la chapelle. Keller fut obligé de dire où était la voûte secrète qui recélait le trésor de l'évêque. Elle se trouvait dans un rocher en dessous de la cave et profondément creusée. On en tira des richesses si considérables, qu'on n'en peut désigner la valeur; l'une des boîtes qu'elle contenait se défonça dans la cour; elle était remplie de ducats qui roulèrent sur le pavé. Les soldats se précipitèrent pour les ramasser, en rapportèrent quelques-uns au roi, et mirent la plus forte part dans leurs poches. Gustaf-Adolphe leur dit en riant : « Puisque ces ducats sont dans vos mains, mes enfants, qu'ils y restent. »

Tilly avait réuni à cette époque une armée plus forte de moitié que celle de Gustaf-Adolphe. Le vieux général lui avait fait passer le Mein, et la conduisait vers la Franconie méridionale en menaçant les protestants de Nuremberg du même sort que ceux de Magdebourg. Mais, lorsqu'il apprit que le roi attaquait Wurzbourg, il courut en hâte vers cette ville pour la secourir : il arriva trop tard. Cependant il inquiéta beaucoup les Suédois. La soirée était déjà fort avancée quand Gustaf-Adolphe eut connaissance de l'approche des impériaux. Cette nouvelle le tourmenta. Il était beaucoup trop faible pour leur résister, après avoir envoyé Horn avec dix mille hommes du côté de Bamberg. Il monta donc à cheval sur-le-champ et se rendit auprès de Hepburn, dont les troupes et celles de Monro reçurent l'ordre de suivre dan la nuit même le roi à Ochsenfurth, où l'on présumait qu Tilly effectuerait le passage du Mein. En effet, celui-ci ne

tarda point à arriver, et l'on commença une escarmouche. Tilly aurait désiré attaquer le roi, afin d'éteindre d'un seul coup le dépit que lui causaient sa défaite de Breitenfeld et la prise de Wurzbourg; mais l'électeur de Bavière, qui commençait à douter du bonheur ou de l'habileté de Tilly, lui avait défendu de hasarder une bataille à moins d'être parfaitement sûr de la victoire. Il n'osa point tenter le passage du fleuve en vue de l'ennemi, et se retira. « Suis-je donc condamné, dit-il en soupirant, à porter au tombeau avec moi la honte de cette défaite abhorrée? »

Après la prise de Wurzbourg et la retraite de Tilly, tout le cercle de Franconie tomba au pouvoir du roi, et lui prêta serment de fidélité et d'obéissance. La liberté de conscience fut assurée aux catholiques. « Je suis venu, dit Gustaf-Adolphe, pour délivrer mes semblables, et non pas pour leur imposer un nouveau joug, ou forcer leurs convictions. Un soulier neuf blesse toujours dans le commencement. » Les catholiques, comme les autres habitants de la Franconie, furent protégés contre les violences. Par cette conduite, le roi se fit aimer de tous, et la confiance s'établit entre le pays et l'armée étrangère.

CHAPITRE LXVIII

Le passage du Rhin.

Tilly, en se retirant d'Ochsenfurth, marcha de nouveau vers la Franconie méridionale, et fit un mouvement menaçant contre Nuremberg; mais il fut chassé des murs de cette ville, et sa litière brisée en cette occasion par un coup de feu. Plusieurs de ses détachements furent sabrés par les Suédois, son approvisionnement de poudre sauta, un malheur succédait à un autre. Tilly irrité laissa éclater sa mau-

vaise humeur contre les habitants du pays; ses soldats portèrent partout le fer et l'incendie. Non-seulement ils pillèrent les vivants, mais encore les morts. Ils ouvrirent les tombeaux et dépouillèrent de leurs ornements les généraux et les guerriers célèbres dont il ne restait même plus que les os vénérés. Tilly mit ses troupes dans des quartiers d'hiver d'où elles pouvaient protéger la Bavière.

Cette dernière disposition avait été prise sur l'ordre précis de Maximilien; il redoutait une invasion de la part des Suédois. Mais en agissant ainsi, on laissa tout le Bas-Mein et les trois électeurs ecclésiastiques de Mayence, de Trèves et de Cologne à la merci de l'ennemi; égoïsme qui fut hautement blâmé par le reste des catholiques.

Enfin Gustaf-Adolphe marcha en personne vers le Rhin. Torstensson fit descendre le Mein à son artillerie sur de grands radeaux; le roi longeait le rivage avec son armée. Cette marche rencontra peu ou point d'obstacles; les Suédois étaient reçus partout avec joie : on aurait dit une promenade plutôt qu'une expédition militaire. Le magnifique château d'Aschaffenbourg, appartenant à l'archevêque de Mayence, ouvrit ses portes sans résistance. Entouré de ses généraux, Gustaf-Adolphe regarda pendant longtemps ce beau monument; puis, se tournant vers sa suite, il dit : « J'ai une observation principale à faire contre ce château; c'est qu'on aurait dû le bâtir sur des roulettes, afin que je pusse le transporter à Stockholm. » D'Aschaffenbourg il marcha sur Francfort, en passant par Steinheim, Hanau et Offenbach. La bourgeoisie de Francfort le pria de la dispenser de sa visite, sous prétexte du serment de fidélité qu'elle avait prêté à l'empereur et à l'archevêque de Mayence. Elle demanda au moins la neutralité, qui était absolument indispensable pour son commerce, dont la prospérité de la ville dépendait. Le roi répondit : « L'empereur,

en manquant à ses serments, vous a depuis longtemps relevés des vôtres. Comme maître d'Aschaffenbourg, je suis en réalité archevêque de Mayence, et puis vous délier du second serment que vous alléguez. La neutralité, ajouta-t-il en terminant, est un mot que je ne puis souffrir, et surtout quand il s'agit d'une lutte entre la lumière et les ténèbres, entre la liberté et l'esclavage. Je suis étonné d'entendre la bourgeoisie protestante de Francfort parler de ses intérêts particuliers lorsqu'il s'agit du bien général, de la voir songer aux foires, à son commerce, lorsqu'il est question de sa religion et de son salut éternel. »

On continua de marcher, et bientôt une nouvelle députation se présenta avec la même requête. Gustaf-Adolphe fut extrêmement mécontent : « Dites aux bourgeois de Francfort, répliqua-t-il, que je tiendrai la promesse de protéger leurs personnes et leurs priviléges, mais à cette condition seulement, qu'on m'ouvrira les portes de suite, car je n'ai pas le loisir d'attendre. J'ai su trouver la clef de toutes les villes depuis la Baltique jusqu'ici, il en sera sans doute de même pour Francfort. » Le roi suivit ces délégués de si près, qu'il se trouva avec toute son armée devant la porte de la ville, au moment où les bourgeois s'y attendaient le moins, et demanda à y être introduit immédiatement. Les magistrats, surpris et déconcertés, livrèrent à l'instant les clefs, et le roi fit son entrée solennelle, entouré des princes, des généraux, et suivi par toute son armée. Son dîner fut préparé au château de Brauenfels, et servi dans la salle même où les empereurs dînaient ordinairement après leur couronnement. Mais le roi se porta en avant dès le soir même et prit Hœchst. Ici se trouvèrent la plupart des comtes de Wetterau, qui venaient conclure une alliance plus étroite avec le vainqueur. Le landgrave de Hesse arriva aussi avec huit mille hommes. Après avoir reçu ce renfort,

le roi se dirigea droit sur Bingen, où il comptait traverser le Rhin ; mais un courrier arriva de Nuremberg pour réclamer des secours contre Tilly. Le roi revint précipitamment sur ses pas; cependant, en arrivant à Francfort, il apprit que Tilly s'était éloigné de Nuremberg et avait pris ses quartiers d'hiver. Le roi reprit donc le chemin du Rhin, mais cette fois au sud de Mayence, avec l'intention de passer le fleuve près de la petite ville d'Oppenheim.

Les Suédois y arrivèrent le 6 décembre. Les choses eurent d'abord un aspect inquiétant. Les boulets envoyés d'Oppenheim, qui était de l'autre côté du fleuve, balayaient toute la rive. Un fort à étoile, élevé par les Espagnols sur le bord oriental du fleuve, tirait également; tous les bateaux et les navires des environs avaient été détruits ou embossés sous les canons d'Oppenheim. Mais le roi ne perdit pas courage : un pêcheur, qu'on avait gagné, indiqua un endroit où deux barques avaient été coulées bas. Elles furent retirées à l'instant et mises en état de service. Vers le soir, le roi monta une petite nacelle que Bernhard de Weimar s'était procuré, et passa sur l'autre rive pour reconnaître les lieux; il eut le bonheur de revenir sans accident. On passa la nuit en plein air, exposé au vent, à la neige, à la gelée, sans abri contre l'ouragan et les boulets de l'ennemi. Le lendemain, à six heures du matin, Nils Brahé et trois cents hommes du régiment jaune furent transportés sur l'autre rive. A peine avaient-ils eu le temps de se retrancher, que la cavalerie espagnole se précipita en avant. Le combat fut opiniâtre, les Espagnols étaient supérieurs en nombre et mieux armés; mais Brahé et ses soldats se défendirent comme des lions; ils repoussèrent deux attaques, qui leur coûtèrent du monde, et craignirent en outre d'être contraints à céder au nombre. Gustaf-Adolphe était sur l'autre bord, fort inquiet pour cette troupe et pour son entreprise; mais le second

bateau arriva enfin avec les régiments bleu et vert. Les Espagnols prirent la fuite, et le reste de l'armée de Gustaf-Adolphe effectua sans obstacles le dangereux passage du fleuve.

Dans tous les temps et toutes les circonstances, une armée qui passe le Rhin sous les yeux de l'ennemi est un fait peu commun; mais il est plus extraordinaire encore lorsque les combattants sont des Suédois et des Espagnols, peuples qui habitent deux extrémités de l'Europe, et viennent se rencontrer sur ce point central. Gustaf-Adolphe voulut conserver la mémoire de cet événement remarquable, et fit élever, à l'endroit où le passage s'était effectué, un piédestal carré, sur lequel on posa un lion gothique, tenant un glaive et ayant un casque sur la tête. Ses yeux et son glaive étaient tournés vers la rive opposée.

D'Oppenheim, le roi marcha droit sur Mayence. L'archevêque s'éloigna de la ville, mais il y laissa deux mille hommes, sous les ordres de l'espagnol Sylva, pour la défendre. Il avait demandé auparavant si ces forces étaient suffisantes. « Cette question, monseigneur, répondit Sylva, prouve que vous n'êtes point un militaire. Je me charge avec ces deux mille hommes de défendre Mayence, fût-ce même contre trois rois de Suède. » Gustaf-Adolphe avança, et trois jours après Sylva fut obligé de se rendre.

Le roi fit son entrée solennelle dans Mayence le 9 décembre; il avait ce jour-là trente-sept ans. Le butin fut considérable : il se composa de quatre-vingts canons, de six cents quintaux de poudre, et de soixante-dix mille écus de contribution. Les Suédois souffrirent peu à la prise de cette ville; mais Axel Lilje y perdit une jambe. Le roi, suivant son habitude, s'exposa comme le dernier de ses soldats; un boulet emporta un page qui était à ses côtés. L'envoyé de Hollande, se trouvant par hasard sur les lieux, rappela au

roi la nécessité de prendre plus de soins de sa précieuse vie. Il suffisait de tracer un plan et de le faire exécuter par ses généraux : « Monsieur l'ambassadeur, répondit le roi, on ne prend pas des villes en traçant des cercles sur la table de sa chambre. Quand le maître d'école est absent, les écoliers mettent leurs livres de côté (1). »

Après la prise de Mayence, plusieurs détachements furent envoyés en Alsace et dans le Palatinat; mais le corps d'armée principal s'établit dans un camp fortifié entre Mayence et le Rhin ; cette position ressemblait assez à celle de Werben. Un nouveau fort, destiné à contenir Mayence et l'archevêque, fut élevé près de cette ville et du Rhin. On lui donna le nom de Gustafsberg. Après ces exploits, le roi mit ses troupes en quartiers d'hiver, et s'établit dans la ville de Francfort-en-Mein, qu'il venait de conquérir.

CHAPITRE LXIX

Gustaf-Adolphe à Francfort.

Il y avait maintenant dix-huit mois que Gustaf-Adolphe était débarqué en Allemagne ; un an auparavant il était encore à Stettin, et durant cette année il avait parcouru, en combattant et en vainqueur, le Mecklembourg, le Brandebourg, la Saxe, la Franconie et les pays du Rhin. Ses armées étaient répandues sur la plus grande partie de l'Allemagne et presque partout victorieuses. En Bohême, les Saxons s'étaient emparés de Prague; Alexandre Lesslie gardait la Silésie; Tott dominait dans le Mecklembourg. Dans la Basse-Saxe, Banér luttait contre Pappenheim; Horn en Franconie et le duc Bernhard en Alsace s'emparaient des forteresses de ces

(1) Quelques historiens, en rapportant cette anecdote, en font mention à l'occasion du siége de Creutznach, qui eut lieu plus tard.

deux pays. Au centre de l'Allemagne occidentale, à Francfort, le roi s'occupait, sous prétexte de se reposer, de négociations importantes, et de l'ensemble de ses opérations.

Durant l'année qui venait de s'écouler, le roi avait marché de victoire en victoire. Pour la première fois il faisait un séjour plus prolongé dans une ville, et y goûtait les fruits de ses succès. Une cour brillante se forma bientôt autour de lui; on y voyait ses généraux et ses amis les plus célèbres, cinq princes souverains allemands, beaucoup de rhingraves et de barons d'empire, douze ou treize envoyés des puissances étrangères, tous vêtus de la manière la plus splendide; enfin Axel Oxenstjerna, le roi Frédéric de Bohême et la reine Marie-Éléonore se trouvaient également à Francfort. Des courriers, expédiés par les généraux qui commandaient en second, arrivaient tous les jours; ils étaient presque toujours porteurs de bonnes nouvelles. Le roi, admiré, aimé de tous, était le centre autour duquel tournait cette brillante réunion; Gustaf-Adolphe savait, par l'urbanité de ses manières, se faire chérir également des classes inférieures. Les bourgeois de Francfort rentraient chez eux dans le ravissement, quand le héros illustre, que toute l'Europe admirait, s'était arrêté un moment, en soulevant son chapeau, pour leur adresser quelques paroles bienveillantes. La discipline sévère qu'il entretenait dans l'armée augmentait encore leur enthousiasme, surtout quand ils la comparaient avec la licence des troupes de Tilly. Deux soldats furent pendus pour quelques infractions peu importantes faites à la discipline, et les autres eurent soin de se conduire convenablement; les jésuites eux-mêmes parlaient en chaire avec éloge de cette armée admirable. Plusieurs circonstances ayant donné lieu de soupçonner qu'il se tramait des complots contre la vie du roi, l'amour porté à sa personne en fut encore augmenté. Six jésuites, disait-on, s'étaient engagés par serment, à

Augsbourg, d'assassiner le roi; mais ce prince ne voulut pas prendre les mesures de prudence qui lui furent conseillés à cette occasion; la demeure royale resta, comme par le passé, ouverte à tout le monde. Un soir cependant, les gardes trouvèrent un homme inconnu caché dans la chambre à coucher du roi. Il fut arrêté, et l'on découvrit, après examen, que c'était un prêtre catholique d'Anvers; il avait un poignard caché dans ses vêtements. Cet événement produisit une grande sensation et donna de l'inquiétude; on représenta au roi la nécessité de veiller davantage à sa sûreté personnelle : « Un roi, répondit Gustaf-Adolphe, ne peut pas vivre renfermé dans une boîte. Les méchants n'ont pas autant de pouvoir que de volonté, et la confiance en Dieu est la meilleure garde. Je ne considère donc pas ce danger comme redoutable. Ma perte ne vous causerait pas non plus un grand dommage si le dessein de cet homme avait réussi. Dieu sait parfaitement pendant combien de temps il veut se servir de mon faible bras. Si je tombe, il suscitera un autre instrument plus digne et plus puissant. Sa grande œuvre n'est pas dépendante de l'existence périssable d'un seul individu. » Ses amis continuant à le supplier de prendre quelques précautions, il leur répondit avec un peu d'humeur : « Voulez-vous m'apprendre à me méfier de la Providence? »

Les succès presque miraculeux du roi, la grande considération dont il jouissait, et le dévouement des princes et des peuples envers sa personne, donnèrent bientôt naissance à des suppositions et à des commentaires sur ses desseins secrets : « Le roi, disait-on, vise à la couronne impériale pour régner sur toute l'Allemagne, ou du moins sur la partie protestante de ce pays. » On pensait que la possibilité de devenir empereur en ferait naître le désir chez Gustaf-Adolphe et chez le peuple. Ses ennemis parlaient très-haut

des projets intéressés du roi; ses amis en parlaient bas entre eux, avec crainte ou espoir, suivant la position ou les vues de chacun. Les flatteurs, pour se rendre agréables, glissaient dans la conversation des mots qui avaient trait à ces suppositions. On citait ce vieux proverbe : « Quiconque est maître de Francfort-en-Mein pendant une année, le devient également de tout l'empire romain. » Un autre observait que le roi avait en sa puissance Nuremberg, où l'on garde la couronne impériale, et Francfort, où on la met sur la tête de l'empereur. Un troisième comparait le roi à Alexandre, pour la rapidité et le nombre de ses victoires : « J'espère, ajouta-t-il, que Votre Majesté lui ressemblera aussi par l'étendue de son nouvel empire. » Le roi fronça le sourcil en disant : « Je n'ai point cette ambition; je me contente des pays situés entre la Baltique et le Rhin. » Personne ne put deviner si le roi parlait sérieusement ou non, car ce prince cachait profondément ses plans pour l'avenir.

Comme nous l'avons dit, l'infortuné Frédéric de Bohême était au nombre des hôtes de Francfort. Gustaf-Adolphe témoignait, en général, beaucoup de bienveillance aux protestants opprimés, et en particulier à Frédéric; plusieurs fois il s'était exprimé à son égard d'une manière favorable. La réintégration des ducs de Mecklembourg fit naître de joyeuses espérances, qui prirent plus de vie encore après la bataille de Breitenfeld. Les Suédois, en traversant la Franconie, s'approchaient du Palatinat, héritage de Frédéric, et Gustaf-Adolphe manifestait hautement l'intention de rendre cette principauté à son souverain légitime. Lors des expéditions qu'il avait faites dans ces contrées, il excitait ordinairement le courage des Écossais et des Anglais de son armée, en leur disant qu'ils allaient, comme les chevaliers des temps anciens, combattre pour leur belle princesse, la

reine de Bohême persécutée. Frédéric, croyant apercevoir dans ces diverses circonstances les joyeux précurseurs d'un changement de fortune, se rendit en hâte auprès de son libérateur présumé. Gustaf-Adolphe le reçut avec estime et amitié, promit son assistance plus tard, ne pouvant dans ce moment rien entreprendre de positif en sa faveur. Les affaires politiques étaient déjà trop embrouillées pour qu'il fût facile de les arranger, et le roi craignait surtout que l'Espagne, irritée par le rétablissement de Frédéric, n'équipât ses flottes et n'anéantît le négoce de la Suède, qui commençait à prendre un aspect florissant. Il exigea donc un engagement de la part du roi d'Angleterre, beau-frère de Frédéric, par lequel ce prince s'engageait à déclarer la guerre à l'Espagne dans ce cas, et à venir au secours de la Suède. Mais, soit mauvaise volonté ou impuissance, le roi d'Angleterre ayant cherché à éluder cet engagement, Gustaf-Adolphe déclara qu'il ne pouvait exposer le succès de toute son entreprise pour l'avantage particulier d'un seul prince. Frédéric fut donc obligé de renoncer, pour le moment, à ses prétentions; cependant il résolut d'accompagner le roi de Suède, afin de saisir les occasions d'accroître sa bienveillance à son égard.

Malgré l'alliance qu'il avait contractée avec la France, Gustaf-Adolphe nourrissait un mécontentement très-vif contre l'administration de ce royaume, et surtout contre le cardinal de Richelieu. Les discussions désagréables qui avaient eu lieu au sujet des titres et des prérogatives des deux souverains étaient les causes premières de ce ressentiment; la politique perfide de Richelieu, dont le regard pénétrant de Gustaf-Adolphe voyait de plus en plus la profondeur, l'avait beaucoup accru. Richelieu négociait en même temps avec la Suède et avec la Bavière son ennemie; il faisait la paix avec l'empereur, en Italie, et se réservait

le droit de soutenir en Allemagne les Suédois dans leurs attaques contre ce monarque; il poursuivait les protestants en France, les soutenait en Allemagne, et cherchait constamment son avantage particulier, en fomentant des troubles chez ses voisins. Une conduite aussi fausse, sans dignité, devait exciter le mépris et le dégoût, surtout chez un prince du caractère de Gustaf-Adolphe. Souvent il lui sembla qu'une alliance avec le perfide Richelieu était un crime envers la mission sainte dont il était chargé. Son irritation augmenta encore, lorsqu'il reconnut que Richelieu cherchait à diriger l'armée suédoise selon ses vues et son avantage particulier. Si les ducats fournis par la cour de France n'avaient point satisfait l'un des besoins les plus impérieux de l'armée suédoise, Gustaf-Adolphe aurait renoncé à cette alliance.

Richelieu, de son côté, se maintenait avec peine et n'en éprouvait pas moins à suivre la ligne de conduite qu'il s'était tracée. Les princes catholiques envoyaient successivement vers Louis XIII, pour se plaindre avec amertume de l'assistance qu'il prêtait à un hérétique, à Gustaf-Adolphe. Ils assuraient que ce prince voulait anéantir la religion catholique; sa marche vers le Rhin prouvait clairement que son dessein était d'agiter et de soutenir les protestants de France. Ils suppliaient donc Louis XIII d'ouvrir les yeux sur ce danger, et de ne pas soutenir davantage une entreprise si préjudiciable à son pays et à sa religion. Louis chancela, et ce ne fut point sans effort que Richelieu le fit persister dans sa résolution. Mais, lorsque Gustaf-Adolphe, après la bataille de Breintenfeld, obtint des succès si étonnants, lorsqu'il eut pris Mayence et passé le Rhin, Richelieu commença à s'inquiéter; les Suédois étaient trop près de lui, et il craignait de rencontrer dans Gustaf-Adolphe cette prépondérance qu'il avait redoutée de la part de Ferdinand. Il se montra

donc de plus en plus froid à l'égard du roi de Suède; il entrava sa marche par des obstacles, les envois d'argent eurent lieu à des époques de plus en plus inégales. Gustaf-Adolphe s'aperçut de la crainte qu'il inspirait, et dans le but de la détruire, il proposa une entrevue avec le roi de France. Louis n'osa point s'exposer à une comparaison entre lui et un prince comme Gustaf-Adolphe; il s'excusa sous prétexte de mauvaise santé, mais il offrit d'envoyer Richelieu à sa place. « J'y consens, répondit Gustaf-Adolphe, et je me ferai représenter aussi dans cette conférence par l'un de mes ministres. » Jamais elle n'eut lieu. Richelieu offrit d'envoyer une armée en Alsace pour occuper ce pays. Son dessein était évidemment de s'emparer de cette contrée, afin de retirer, si la possibilité s'en rencontrait, plus de fruits encore des victoires remportées par les Suédois. Gustaf-Adolphe refusa l'offre de Richelieu : « L'Allemagne, dit-il, est hors d'état de nourrir deux armées aussi considérables, et de plus les troupes françaises y sont inutiles. Je me charge seul du soin de cet empire. Si le roi de France veut soutenir la cause commune, qu'il attaque l'Espagne et se serve de ses soldats dans les Pyrénées. Je ne suis point, ajouta-t-il avec humeur, un traître à l'égard de l'Allemagne, mais son protecteur. » L'irritation augmenta entre Gustaf-Adolphe et la France; l'envoyé français lui ayant un jour montré une longue liste des armées dont son maître pouvait disposer, Gustaf-Adolphe répondit à cette menace indirecte : « Il est inutile de les envoyer en Allemagne; je puis les voir dans les environs de Paris, dont la route m'est aussi connue que celle de Vienne. » Richelieu continua ses intrigues, et voulut forcer Gustaf-Adolphe à accorder une trêve aux princes catholiques; on apprit qu'il avait promis de protéger la Bavière, même contre Gustaf-Adolphe. Ce dernier s'écria dans son irritation : « J'irai à Paris avec mes Suédois, et je chas-

serai ce moine rusé. — Il est inutile de prendre cette peine, répondit l'envoyé français, le moine ne manquera point de venir au-devant de Votre Majesté, sur la frontière, avec une escorte de cent mille hommes. » Peu s'en fallut que cette inimitié ne dégénérât en une guerre ouverte. La crainte mutuelle des deux parties et leur intérêt particulier les empêcha seuls d'éclater.

Immédiatement après la bataille de Breitenfeld, Gustaf-Adolphe avait appelé Axel Oxenstjerna en Allemagne. Celui-ci se mit en route aussitôt, mais il ne put rejoindre l'armée qu'à Francfort. Lorsque le roi fut instruit de son approche, il envoya sa propre voiture au-devant de cet ami éprouvé, et le reçut avec une affection marquée. Presque tout le premier jour, et une partie du second se passa dans des entretiens dont personne n'eut connaissance. Mais, dans sa première rencontre avec le roi, Oxenstjerna, ayant félicité ce prince sur ses victoires, ajouta cette phrase significative, « qu'il aurait préféré lui offrir ses félicitations à Vienne plutôt qu'à Francfort. » Suivant Oxenstjerna, le roi aurait dû après la bataille de Breitenfeld marcher sur Vienne, et non pas tourner à l'occident. Gustaf-Adolphe exposa les motifs de sa conduite, et Oxenstjerna se tut, la chose étant faite; mais longtemps encore après la mort du roi il exprima plusieurs fois la même conviction. Du reste, l'amitié qui existait entre ces deux grands hommes ne fut point altérée par la différence de leurs opinions à cet égard. Gustaf-Adolphe fit présent à Oxenstjerna de la riche bibliothèque de l'archevêque de Mayence, et le chancelier en fit don aussitôt au collége de Westerôs (1), qui venait d'être créé. Le navire chargé de la transporter en Suède ayant fait naufrage, cette précieuse collection fut perdue.

(1) En Suède. (Trad.)

Dix-huit mois s'étaient écoulés depuis le jour où Gustaf-Adolphe avait quitté la Suède, ils avaient, comme de coutume, augmenté de plus en plus le désir que Marie-Éléonore éprouvait de le revoir. Dès l'été de 1631, elle était arrivée en Poméranie avec des renforts considérables, et le duc Bogislaus voulut lui donner des bals et des fêtes. Marie-Éléonore le pria de renoncer à ce dessein : « Le temps affligeant où nous vivons, dit-elle, demande des jours de prières et de jeûnes, et non pas des fêtes et des spectacles. Comment pourrai-je me réjouir quand je suis continuellement préoccupée des dangers auxquels le roi est exposé? » Malgré son impatience de revoir Gustaf-Adolphe, la reine ne put le rejoindre; car ce prince était entièrement absorbé par la bataille de Breitenfeld, ses préparatifs et ses suites. Dans l'intervalle, Marie-Éléonore se rendit à Berlin, puis à Leipsick, à Erfurt, et autres villes de ces contrées; elle donna partout des preuves d'une générosité vraiment royale. Enfin, Gustaf-Adolphe, ayant achevé son expédition du Rhin, appela Marie-Éléonore près de lui, après avoir pris ses quartiers d'hiver. Elle partit d'Erfurt accompagnée de sa sœur, sous la protection de Patrick Ruthwen et de douze cents cavaliers. Sur toute sa route, à travers la Thuringe et la Franconie, elle entendit les peuples exprimer leur admiration pour son époux chéri; c'est ainsi qu'elle s'approcha de Francfort. Le roi alla au-devant d'elle à cheval jusqu'à Hanau; en le voyant, Marie-Éléonore se jeta dans ses bras et, lui passant les siens autour du cou, elle s'écria : « Le grand Gustaf-Adolphe est enfin prisonnier. » Ils se rendirent ensemble à Francfort, où plusieurs jours se passèrent en fêtes; le roi posa sur la tête de la belle Marie-Éléonore un diadème du plus grand prix.

Durant le séjour de Gustaf-Adolphe dans cette contrée, il se passa un événement qui jette un peu d'ombre sur sa mé-

moire. Il venait de nommer chambellan Érik Rôlamb, jeune homme, savant qui avait beaucoup voyagé, mais arrogant et orgueilleux. Le roi soupant un jour avec plusieurs princes étrangers, le hasard voulut qu'il ne se trouvât point d'écuyer tranchant dans la salle; c'est pourquoi le roi ordonna à Rôlamb d'approcher et de remplir les fonctions de ces écuyers; elles étaient, à proprement parler, au-dessous de celles des chambellans. On ne put donc décider Rôlamb à obéir aux ordres du roi, et, ne trouvant pas dans le moment une excuse du moins spécieuse, il se retourna avec vivacité et sortit de la salle. Cette désobéissance hardie, surtout en présence des princes étrangers, irrita extrêmement le roi, qui donna l'ordre d'arrêter Rôlamb; celui-ci, prévenu à temps, prit la fuite, et augmenta ainsi la colère de Gustaf-Adolphe. Le roi présuma, avec raison peut-être, que Rôlamb avait été élevé dans des sentiments d'indépendance; il destitua son père, qui était président du tribunal supérieur à Abo, ordonna de plus de le garder en prison, et de lui retirer tous ses fiefs jusqu'au moment où son fils se présenterait pour subir le châtiment qu'il avait mérité. Le sénat intercéda vainement en faveur du président, en alléguant l'ancienneté de ses services et son innocence dans la faute commise par son fils; déjà il était malade de l'anxiété qu'elle lui avait causée! Le roi fut inflexible; rien ne put soustraire le président Rôlamb à la décision prise à son égard, « pour n'avoir pas élevé son fils dans les sentiments de respect et d'obéissance dus à l'autorité. » Au bout de neuf mois enfin, et grâces aux supplications de la reine, Gustaf-Adolphe promit d'adoucir la sentence portée contre le président; la mort du roi, qui survint bientôt après, l'empêcha d'effectuer ce dessein. Par la médiation d'Oxenstjerna, les deux Rôlamb obtinrent plus tard leur grâce; le fils mourut, quelques années après, ambassadeur à Paris.

CHAPITRE LXX

Prise de Creuznach.

Durant le séjour de Gustaf-Adolphe à Francfort, on avait commencé beaucoup de négociations relativement à la paix, mais elles furent inutiles. La France, ayant atteint le but qu'elle se proposait, humilier l'empereur, craignait maintenant de trouver un rival nouveau et redoutable dans la personne de Gustaf-Adolphe ; elle était peut-être la seule puissance qui désirât sincèrement la paix. L'empereur espérait que l'habileté de Wallenstein et les vicissitudes de la guerre lui permettraient de recouvrer son ancienne prépondérance; et Gustaf-Adolphe ne voulait pas entendre parler de paix, tant que les catholiqnes ne seraient point affaiblis de manière à n'avoir plus la puissance de nuire; « sinon, disait-il, personne ne pourra espérer de vivre en paix avec eux. » De part et d'autre, on recommença donc les préparatifs d'une nouvelle campagne. Chaque parti la croyant décisive, rien ne fut épargné. Gustaf-Adolphe avait, y compris ses alliés, une armée d'environ cent mille hommes d'infanterie et de quarante mille chevaux. Les armements de l'empereur et des catholiques étaient encore plus considérables.

Les opérations militaires avaient été, non pas arrêtées pendant l'hiver, mais seulement ralenties; dès le milieu de février, le roi se prépara à marcher. Il n'avait point décidé encore s'il attaquerait Tilly ou s'il prendrait la direction de Cologne; mais, d'une manière ou de l'autre, il voyait la nécessité de s'emparer de Creuznach pour couvrir Mayence dans le cas où les Espagnols attaqueraient cette ville. Les

paysans de ce pays lui étaient tellement dévoués, qu'ils se mirent, de leur propre mouvement, à raccommoder, pour cette expédition, les routes endommagées par les pluies de l'hiver, et donnèrent tous les renseignements nécessaires. En arrivant sous les murs de Creuznach, Gustaf-Adolphe somma la forteresse de se rendre ; mais la garnison, composée de six cents soldats éprouvés, répondit par un refus. Par sa position et l'élévation de ses travaux de défense, la place semblait imprenable. Ces fortifications étaient telles, que les Suédois leur donnèrent le nom de *travaux du diable*. Mais Gustaf-Adolphe n'était pas habitué à reculer devant les obstacles, et le siége commença. Ses progrès furent lents, parce que la terre, fortement gelée, résistait à la pioche ; enfin, après un travail assidu de quinze jours, les tranchées se rapprochèrent des murailles. Le roi, désirant avoir une connaissance plus exacte des lieux, s'était avancé jusque sous les remparts avec quelques officiers, lorsqu'une pierre lancée des murailles passa très-près de sa tête, et une balle tua l'un des officiers qui l'accompagnaient. Le roi se retira vers une hauteur voisine, quoique exposée au feu de la forteresse. On voyait parfaitement de là l'intérieur de la place. Un sous-officier escalada en rampant cette colline, et rendit quelques instants après compte de ses découvertes. Mais le roi, voulant avoir des renseignements plus précis, rampa lui-même sur le flanc de la colline, et monta plus haut que le sous-officier. Il revint sain et sauf et dit : « Je connais maintenant la construction intérieure de cette forteresse ; demain, à cinq heures du soir, j'en serai le maître ; » et il donna ses ordres en conséquence. Le lendemain matin, on mit le feu à une mine, qui abattit une partie des murailles, puis les Suédois coururent à l'assaut. Winckel marcha le premier avec le régiment bleu ; il était suivi d'une foule de volontaires de toutes les nations. La garni-

son opposa une résistance désespérée. Winckel fut blessé dangereusement; une pierre atteignit Torstensson à la tête et le précipita sans connaissance de l'échelle sur laquelle il était monté; enfin tous les Suédois furent repoussés. Gustaf-Adolphe ordonna d'attaquer de nouveau. La lutte sur la brèche fut très-vive et dura deux heures. Un officier impérial ayant fait entendre le cri : Grâce! les Wallons voulurent le tuer; mais au même moment d'autres Suédois escaladèrent les murailles des deux côtés de la brèche; on avait négligé de garder cet endroit. Toute résistance devint alors inutile, et la garnison demanda à capituler. Les Suédois, déjà maîtres des remparts, avaient à leurs pieds les rues sans défense; le pillage d'une ville prise d'assaut paraissait appartenir aux vainqueurs. Mais la discipline était si sévère dans l'armée suédoise, que pas un soldat n'entra dans les maisons; tous s'arrêtèrent en bon ordre sur les murailles, en attendant les ordres du roi. Les bourgeois virent cette conduite avec admiration, et se hâtèrent, de leur propre mouvement, d'inviter les soldats à se rafraîchir et à se reposer chez eux. Le roi, irrité par la longue résistance de la garnison, la perte de temps et d'hommes qu'elle lui avait occasionnée, donna l'ordre de désarmer les Wallons et de les faire sortir sans les honneurs de la guerre; mais il se repentit à l'instant de cette injustice envers d'aussi braves ennemis. Il rendit à la garnison les armes qu'elle avait portées avec gloire, puis elle s'éloigna de la forteresse les drapeaux déployés.

Dans l'intervalle, le duc Bernhard s'était emparé de la plupart des villes et des châteaux environnants, de sorte qu'on pouvait être sans inquiétude pour Mayence. Gustaf-Adolphe y laissa la reine avec Axel Oxenstjerna, qui était chargé de l'administration des pays du Rhin et des troupes restées dans cette contrée. Le roi revint avec le corps d'ar-

mée principal dans la Franconie, pour rencontrer Tilly récemment sorti de ses quartiers d'hiver.

CHAPITRE LXXI

Expédition vers le Danube.

La principale cause de cette expédition fut celle-ci : Tilly brûlait du désir d'effacer par un exploit glorieux la honte de la défaite de Breitenfeld. Il sortit donc de ses quartiers d'hiver tandis que Gustaf-Adolphe était occupé devant Creuznach, et se dirigea vers Bamberg, où se trouvait Gustaf Horn avec une faible partie de l'armée suédoise. Les paysans catholiques favorisaient Tilly et gardèrent le silence sur sa marche; Horn fut donc surpris; il éprouva une perte considérable. La fierté de Gustaf-Adolphe en fut blessée. Il avait le projet de se rendre à Cologne, mais il fallait réparer l'échec de Bamberg et ne point laisser la témérité de Tilly sans châtiment. L'occasion de pénétrer en Bavière pouvait se présenter en même temps. Le roi passa donc des pays du Rhin en Franconie, où il opéra sa jonction avec Horn, Guillaume de Weimar et Johan Banér, qui avaient reçu l'ordre de s'y rendre avec leurs troupes. Ce fut avec une armée de quarante mille hommes que le roi se hâta de suivre Tilly qui se retirait.

Le combat de Bamberg fut pour Maximilien un sujet de joie et en même temps d'inquiétude, car il prévoyait que cet événement ramènerait Gustaf-Adolphe en Franconie; peut-être pousserait-il jusqu'en Bavière. Il eut donc d'abord la pensée d'envoyer Tilly en Bohême afin d'éloigner la guerre de ses États, de la porter dans ceux de l'empereur, et de forcer ainsi Wallenstein à sortir de son inactivité. Mais, d'un autre côté, il ne pouvait laisser son territoire sans

défense; une pareille conduite serait considérée par les habitants comme de la faiblesse ou de la trahison; il espérait, en outre, que Tilly parviendrait à arrêter la marche du roi, si ce n'était en rase campagne, du moins sur le Danube et le Lech, qui cernaient et défendaient la Bavière comme des fossés profonds. Tilly reçut l'ordre de se retirer et de prendre position derrière ces deux fleuves; il obéit, mais à contre-cœur. Plusieurs fois il rangea ses troupes en bataille pour attendre l'ennemi; les ordres de Maximilien et la nouvelle de l'accroissement des forces de Gustaf-Adolphe le forçaient à se remettre en marche pour se retirer. Cette manœuvre s'effectua avec une célérité de plus en plus grande, à mesure que le roi approchait. Tilly passa enfin le Danube, rompit tous les ponts entre Neubourg et Ulm, excepté celui de Donauwerth, et une forte garnison fut jetée dans cette ville, sous les ordres de Rudolphe de Lauenbourg.

Durant cette expédition, Gustaf-Adolphe atteignit Nuremberg, l'une des premières villes d'Allemagne. Comme dans la plupart des villes impériales libres, les habitants de Nuremberg étaient ardemment dévoués à la doctrine de Luther; cependant ils étaient restés plusieurs années spectateurs inquiets des persécutions dont leurs voisins avaient été accablés. L'arrivée de Gustaf-Adolphe en Allemagne fut pour eux une aurore annonçant des temps plus heureux, et chacune des victoires de ce prince semblait réaliser leurs espérances; à mesure que le libérateur approchait, la joie des opprimés augmentait. Gustaf-Adolphe entrait maintenant dans leur ville, non pas à la tête d'une armée menaçante, car il l'avait fait passer à quelque distance de Nuremberg, mais environné seulement de ses généraux et des princes allemands qu'il avait délivrés. Le roi Frédéric de Bohême chevauchait à ses côtés. Les magistrats et les principaux habitants de la ville vinrent à sa rencontre et lui

présentèrent les clefs ; les rues étaient remplies de bandes joyeuses et les fenêtres garnies de spectateurs qui agitaient des mouchoirs blancs et battaient des mains. Tous les regards étaient fixés sur le héros ; Gustaf-Adolphe saluait avec bonté en avançant, à cheval, au milieu de cette foule. Le son des cloches et le bruit du canon se mêlaient aux acclamations du peuple, et plus d'un Nurembergeois, les larmes aux yeux, remerciait, au fond de son cœur, le Roi des rois de sa délivrance.

Lorsque Gustaf-Adolphe fut entré dans les appartements qu'on lui avait préparés, les magistrats de la ville lui offrirent des présents d'un grand prix, composés de sommes d'argent considérables, de vivres abondants pour l'armée, de deux globes, l'un céleste et l'autre terrestre, en argent et d'un travail exquis, hommage digne du défenseur de la liberté de la terre et de la lumière du ciel. Les vieux magistrats étaient émus, le roi ne l'était pas moins. « Je vous remercie, dit-il, je vous remercie, vous et votre ville de ces riches présents. Ils me seront toujours chers, non-seulement comme des chefs-d'œuvre précieux et rares, mais surtout comme des souvenirs de votre attachement. Cependant vous ne pouvez rien me donner de plus précieux que la promesse de votre fidélité envers notre juste cause et de persévérer dans notre sainte doctrine. Que rien ne vous en détourne, ni les menaces, ni les promesses, ni la vanité, ni aucune des passions auxquelles la nature humaine est sujette. Vous m'avez donné les emblèmes du ciel et de la terre ; que les richesses de cette dernière ne vous fassent point oublier les dons encore plus magnifiques des cieux.

« Dieu vous a chargés, messieurs, de l'administration de cette ville ; j'en ai peu vu qu'on puisse lui comparer sous le rapport de l'opulence et de l'étendue. Votre mission est importante ; des milliers d'individus attendent de vous leur

bien-être. En héritant des fonctions de vos honorables ancêtres, vous avez aussi, je l'espère, hérité de leurs sentiments; vous êtes de bons patriciens, de bons patriotes, et vous ne craignez point le compte qu'il vous faudra rendre un jour de votre gouvernement devant le tribunal de Dieu.

« Votre ville, environnée de dangers et de persécutions, en a été préservée jusqu'ici d'une manière miraculeuse; je puis en dire autant de ma présence dans ces contrées, où Dieu m'a conduit pour vous délivrer; je devais m'attendre à voir le dernier jour du monde plutôt que votre ville. Dans les malheurs dont vos coreligionnaires ont été atteints, Dieu vous a offert des exemples de sa colère, de ses châtiments, afin de vous avertir de persévérer dans la bonne voie.

« Le Tout-Puissant ne vous enverra pas tous les jours un prédicateur comme celui qui vous parle en ce moment; il a le pouvoir de vous consoler par ses paroles et de vous secourir par la force; c'est pourquoi réfléchissez à ce que je vous dis. J'ai quitté ma patrie lointaine et glacée, mais paisible, pour venir dans des contrées troublées, et cela à cause de vous, de la sainte religion que nous professons. Je lui ai sacrifié mon repos, les ressources de mes pauvres sujets, leur sang, ma vie, si Dieu en a décidé ainsi. Tant que je le pourrai, je combattrai, je souffrirai pour notre doctrine. Mais, en même temps, je vous conjure, au nom de la miséricorde divine, de remplir, de votre côté, les devoirs que cette grande œuvre impose. Soyez patients, persévérants, soutenez bravement la lutte et conservez la foi; alors le bras de Dieu soutiendra, protégera votre ville; il en rejaillira sur vous une gloire immortelle dans ce monde, et après votre mort vous mériterez la couronne impérissable du salut. »

Le roi, après avoir dîné, quitta Nuremberg, mais la noblesse de son extérieur, son affabilité, sa bonté et son dis-

cours plein de feu avaient gagné tous les cœurs; des milliers de copies de ce discours furent faites et lues avec ravissement. Dans les nombreux ateliers de la ville, la peinture, la gravure, reproduisirent les traits du roi; on les coula en bronze, et un des savants de Nuremberg composa une généalogie par laquelle il faisait descendre Gustaf-Adolphe de l'un des antiques burgraves de cette ville (1).

Cependant Gustaf-Adolphe suivait Tilly de près, et plus d'une fois il arriva le soir dans les lieux que ce général avait quittés la veille. Mais Tilly eut le temps de passer le Danube, de rompre tous les ponts, et le roi se tourna alors vers Donauwerth. Le duc Rudolphe venait de commencer à faire des travaux aux fortifications déjà très-fortes de cette ville. Le roi ne lui laissa pas le temps de les achever. Après un siége de deux jours, Rudolphe fut obligé de fuir; le roi s'empara de la ville, et pénétra, par le pont qui s'y trouvait, dans le cercle de Souabe, dont il s'empara sans résistance.

CHAPITRE LXXII

Combat du Lech.

Tilly avait opéré sa jonction avec Maximilien, qui lui amenait plusieurs régiments anciens et de formation nouvelle. Ces troupes furent cantonnées dans un angle de la Bavière, formé par le Lech et le Danube. Protégé par ces deux grands fleuves et avec une armée de vingt mille hommes, Maximilien espérait chasser les Suédois, ou du moins les tenir éloignés de la Bavière.

(1) Archives de Palmskœld. *Acta ad historiam regis Gustavi-Adolphi*, t. I. p. 40.

Après s'être assuré de la position avantageuse de l'ennemi, le roi assembla un conseil de guerre auquel il posa cette question :

« Faut-il tenter le passage du fleuve malgré la présence de Tilly ou faire choix d'une autre route? »

Les avis se trouvèrent partagés. Gustaf Horn soutint que le roi devait abandonner Tilly et la Bavière, marcher vers la Bohême pour dissiper les troupes nouvellement enrôlées par Wallenstein et pénétrer ensuite en Autriche par la Moravie; c'était le moyen le plus sûr pour contraindre l'empereur à céder. Le Lech était profond et rapide, en opérer le passage en vue d'un ennemi fort et habile coûterait infiniment de monde, même si l'on réussissait dans cette entreprise ; dans le cas contraire, l'armée suédoise tout entière serait perdue, et sans un point d'appui solide pour résister aux entreprises de Wallenstein, qui ne manquerait pas de sortir de son embuscade. La plupart des vieux colonels appuyèrent cet avis; il en fut autrement du roi. Il soutint qu'on devait profiter de la terreur inspirée précédemment par les Suédois à l'armée bavaroise et ne point se laisser effrayer par sa supériorité numérique, car elle se composait en grande partie de paysans enlevés depuis peu à la charrue. En cas d'échec, Donauwerth était un refuge suffisant; mais il espérait n'en avoir pas besoin. La fortune soutient l'intrépidité. Horn continua à défendre son opinion.

« Comment ! s'écria le roi, nous avons traversé l'Oder, l'Elbe, le Rhin, et même la Baltique, et nous nous arrêterions stupéfaits devant le Lech ! Rappelez-vous, ajouta Gustaf-Adolphe, que les entreprises les plus difficiles sont souvent celles qui réussissent le mieux, parce que la partie adverse les regarde comme impossibles. »

Horn se tut, les autres l'imitèrent, et le passage du Lech fut décidé.

Suivi par un petit détachement de cavaliers, le roi sortit à cheval pour choisir un endroit favorable à l'exécution de son dessein. Il suivit le rivage, mais à quelque distance, parce que les canons de Tilly, rangés sur l'autre rive, envoyaient souvent des boulets aux Suédois. Le roi chevaucha longtemps inutilement; la rivière coulait tout droit entre des rives bourbeuses et n'offrait aucun point favorable au passage. Enfin un endroit convenable se présenta. Le courant se détournait à gauche et formait, sur la rive opposée, un promontoire ou presqu'île. La rive gauche avait onze pieds environ d'élévation de plus que la rive opposée. Le roi voulut profiter de cet avantage, mais, en examinant la position avec plus de soin, il reconnut que Tilly avait placé des canons en face. Gustaf-Adolphe en éprouva du dépit, mais il ne se découragea point.

« Venez ici, camarades, cria-t-il à quelques hommes de son escorte, cinquante écus à celui qui me donnera des renseignements positifs sur la profondeur du fleuve, au coude là-bas. »

Les cavaliers dirigèrent leurs chevaux de ce côté, sans pouvoir approcher du rivage à cause du feu de l'ennemi. Un dragon sortit alors des rangs et demanda la permission de se rendre, déguisé en paysan, sur les lieux, pour reconnaître la position. Le roi cacha ses cavaliers et gravit un monticule éloigné d'où il pouvait voir avec une lunette d'approche ce qui allait se passer. Quelques instants après, le dragon sortit d'un village voisin complétement déguisé en paysan et portant une longue perche sur l'épaule. Il marcha droit vers le point indiqué, et appelant les soldats bavarois, il les pria de l'aider à traverser la rivière. Ceux-ci ne pouvant faire ce qu'il demandait, le paysan supposé entra dans l'eau jusqu'à la ceinture, en sondant toujours avec sa perche. La rivière devenant enfin trop profonde, il s'arrêta, hocha la tête et

revint sur ses pas. Les soldats bavarois rirent de sa tentative; l'un d'eux lui demanda s'il savait nager.

« Non, mon compatriote, répondit le paysan.

— Alors il faut que tu sois fou pour tenter ce passage. La rivière a vingt-deux pieds de profondeur.

— Comment le sais-tu avec tant de certitude? demanda le paysan.

— Nos officiers l'ont sondée hier, répondit le Bavarois.

— Hélas! reprit le paysan, ne trouverai-je point un compatriote qui veuille venir au-devant de moi, dans l'eau, et me tirer ensuite, avec cette perche, sur l'autre bord, je lui donnerais volontiers un demi-ducat pour sa peine? »

Un soldat se dépouilla aussitôt de ses vêtements et entra dans la rivière, le paysan fit de même; il fut donc facile de voir de combien le fond de la rivière baissait de chaque côté. Mais, lorsque le paysan, avec une crainte ou une bêtise simulée, s'y prit d'une manière trop maladroite, le Bavarois nagea de son côté pour l'aider. Le paysan se mit alors à parler de ses infortunes, de la manière dont les méchants Suédois avaient détruit ses champs, etc.; il n'osait pas se hasarder une seconde fois vers l'endroit le plus profond, et le soldat, qui commençait à avoir froid, s'en retourna vers ses camarades, en nageant, et abandonna le paysan à son sort. Celui-ci, en apparence fort abattu et affligé, reprit la route par laquelle il était venu, ne tarda point à retrouver le roi, et lui communiqua les renseignements positifs qu'il avait recueillis. Gustaf-Adolphe le nomma à l'instant quartier-maître de cavalerie et lui donna cent rixdalers pour son équipement.

Les travaux préparatoires furent bientôt commencés d'après les indications reçues. Plusieurs maisons de paysans des alentours ayant été abattues, on fit, avec leur charpente, une foule de tréteaux très-forts, calculés d'après la profon-

deur de la rivière. Le roi avait l'intention de les placer dans l'eau, de les couvrir de planches et de former ainsi le pont dont ils avaient besoin. Sur la rive bavaroise se trouvait un banc de sable peu élevé. Les tréteaux avaient été construits de manière à ne point dépasser la surface de l'eau, et le pont se trouvait protégé contre les boulets de Tilly par le banc de sable. Les travaux de charpente se faisaient à quelque distance du rivage, afin de ne pas éveiller trop tôt l'attention de l'ennemi.

Lorsque tous les préparatifs furent achevés, Gustaf-Adolphe conduisit son armée vers l'endroit désigné, et Tilly, suivant exactement tous ses mouvements, se trouva aussi sur la rive opposée. Le long de la rivière, derrière le banc de sable, la rive bavaroise, à l'exception d'une langue de terre étroite, était basse et très-marécageuse, de sorte qu'on y enfonçait jusqu'aux genoux. Un peu au delà, le terrain s'élevait insensiblement. Tilly fit creuser en cet endroit un fossé qu'il remplit de mousquetaires, plaça son artillerie derrière ce fossé, et un peu avant sur le rivage. Dans un bois épais, sur le sommet de la colline, se trouvait toute l'armée bavaroise.

C'est sous le feu de tous ces retranchements que les Suédois avancèrent; le rivage, plus élevé de leur côté, les protégeait cependant un peu. Le long du coude formé par la rivière on éleva quatre batteries où se trouvaient, en tout, dix-sept canons; entre ces batteries le rivage était longé par des tranchées dans lesquelles on plaça des mousquetaires. Les batteries commencèrent bientôt un feu croisé tellement dévorant contre la presqu'île, que pas un seul Bavarois n'osa s'y montrer. Tous ces préparatifs furent terminés le 3 avril, et l'on travailla de suite à la confection du pont. Afin de cacher ces travaux à l'ennemi aussi longtemps que possible, le roi fit apporter sur le rivage

une grande quantité de bois vert, de poix, de paille mouillée, dont la fumée épaisse, jointe à celle des canons, enveloppa ce point d'un nuage presque impénétrable. Malgré ces précautions, Tilly ne tarda point à découvrir ce qu'on faisait, et dirigea ses pièces de ce côté; mais le banc de sable dont nous avons parlé et la position favorable du pont, si bien calculée par Gustaf-Adolphe, annula l'effet des boulets ennemis. C'est pourquoi Tilly établit, sur les côtés les plus rapprochés du rivage, deux batteries pour attaquer le pont en construction, et poussa en même temps avec beaucoup d'activité les travaux de ses autres retranchements, afin d'être d'autant plus sûr de pouvoir repousser l'ennemi quand il tenterait le passage. C'est ainsi que se passa la journée suivante.

Le pont se trouva achevé le 5 avril. Trois cents fantassins finlandais furent les premiers qui reçurent l'ordre de le passer; ils devaient élever un retranchement sur l'autre bord, pour défendre la tête du pont; on promit à chacun dix écus. Pourvus seulement de pioches et de bêches, ils coururent sur le pont qu'on venait d'achever et se mirent de suite à l'ouvrage. Tilly, voulant éviter aussi longtemps que possible d'exposer ses soldats aux boulets meurtriers des Suédois en les faisant descendre vers le bord de la rivière, doubla le feu de ses canons. Les Suédois y répondirent; en général, ils tiraient mieux et plus promptement que l'ennemi. Afin d'augmenter encore leur ardeur, Gustaf-Adolphe pointa lui-même des canons, et tira plus de soixante coups. Le bruit occasionné sur les deux rives par cette canonnade fut entendu en Bavière, à plusieurs milles de distance, et faisait trembler la terre. Les Suédois pointaient leurs pièces, non-seulement contre les retranchements ennemis, mais en même temps sur le bois, et cela avec succès. Des têtes d'arbres, des rameaux, des troncs, brisés

à chaque instant, maltraitaient, par leur chute, les troupes postées dans ce bois, et portaient le désordre dans leurs rangs. Les Finlandais avaient, dans l'intervalle, terminé le retranchement, et furent renforcés par trois cents de leurs compatriotes commandés par Charles-Gustaf Wrangel, dont ce fut le premier exploit. Le duc Bernhard, ayant trouvé un gué près de là, traversa la rivière avec un détachement de cavaliers finlandais, et prit l'ennemi en flanc; au même instant l'infanterie commençait à passer sur le pont.

Tilly envoya Altringer pour repousser l'attaque; mais aussitôt que les Bavarois furent plus rapprochés du rivage, le feu meurtrier des batteries royales et des Finlandais de Wrangel les força de s'arrêter, puis de reculer. Altringer courut en avant et les conduisit de nouveau à l'ennemi, mais un boulet passa si près de sa tête, dans ce moment, qu'il tomba sans connaissance, et les Bavarois reculèrent pour la seconde fois. Tilly lui-même sortit alors des retranchements suivi de ses vieux Wallons; ceux-ci reculèrent également devant cette pluie meurtrière de boulets. Tilly courut se mettre à leur tête; il saisit un drapeau et marcha droit à l'ennemi. Les Wallons le suivirent, mais quelques minutes après le vieux général fut atteint d'un boulet de fauconneau qui lui brisa la jambe et le renversa. Les Wallons se retirèrent en emportant leur général bien-aimé. Cet événement jeta le trouble et l'incertitude sur les lignes bavaroises. Tilly et Altringer étaient blessés et sans connaissance; personne, pas même l'électeur, ne savait ce qu'il fallait faire. La nuit vint heureusement étendre son voile sur cette confusion. Favorisé par cette circonstance, Maximilien partit avec toute son armée, en laissant environ deux mille morts sur le champ de bataille (1).

(1) Suivant une autre relation, le passage du Lech s'effectua plus au midi, au moyen d'une île située au milieu de la rivière.

Les Suédois passèrent toute la nuit immobiles dans leurs positions; mais le lendemain de bonne heure, Nils Brahé fut envoyé avec le régiment jaune, pour reconnaître la position de l'ennemi. Il trouva le camp vide. Le roi y courut aussitôt, et, en voyant les retranchements solides que Tilly y avait élevés, il s'écria :

« Si j'eusse été l'électeur de Bavière, je n'aurais pas ouvert mes États à l'ennemi en abandonnant une pareille position; non, je ne l'aurais pas quittée, lors même qu'un boulet m'aurait enlevé la barbe et une partie du menton. »

Ce fut le dernier combat du vieux Tilly. Déposé dans la voiture de l'électeur, on le transporta à Ingolstadt. Le mouvement de la voiture, durant ce long voyage, lui causa des douleurs si fortes qu'il perdit connaissance à diverses reprises, et ceux qui l'accompagnaient crurent plusieurs fois que sa dernière heure était arrivée. Cependant il atteignit Ingolstadt, où un chirurgien ignorant, sous prétexte de lui retirer des éclats d'os, lui causa des souffrances atroces. Mais Tilly gémissait surtout d'avoir survécu à la défaite de Breitenfeld et de n'avoir pu effacer cette honte. Maximilien passait souvent des heures entières auprès de son lit et cherchait à le consoler, malgré le chagrin qu'il éprouvait lui-même. Tilly lui conseilla de ne pas se séparer de la cause de l'empereur, et de faire tout ce qui était en son pouvoir pour conserver Ingolstadt et Ratisbonne, surtout cette dernière. Il passa quinze jours dans des douleurs affreuses; elles se terminèrent enfin le 20 avril. Tilly expira en partageant sa modeste fortune entre ses vieux Wallons et un neveu chéri, fils de son frère. Il laissa à la postérité un nom qu'elle admire sans restriction.

Ce bonheur nouveau et inattendu de Gustaf-Adolphe et la mort du vieux Tilly, son unique adversaire, étonnèrent toute l'Europe; la surprise et la terreur des catholiques fu-

rent extrêmes. « Baissez la toile, la pièce est jouée, » dit un cardinal ; Maximilien lui-même n'augurait pas mieux de sa position. Il mit, avec la plus grande célérité, sa femme et ses trésors en sûreté ; retira, suivant le conseil de Tilly, ses troupes dans Ingolstadt et dans Ratisbonne, mais il fut obligé d'abandonner le reste de ses États et sa capitale au pouvoir du vainqueur. La France, déjà jalouse de Gustaf-Adolphe, le devint encore plus. « En vérité, dit Louis, il est urgent de mettre un terme aux entreprises de ce Goth. »

La position de la France était surtout embarrassante à l'égard de la Bavière. Pour détacher Maximilien de l'Autriche, Richelieu lui avait promis de le soutenir envers et contre tous. L'électeur réclamait maintenant l'exécution de cette promesse ; mais Richelieu craignait d'irriter le victorieux Gustaf-Adolphe, et il laissa Maximilien dans l'embarras. Cependant l'envoyé de France à Munich se rendit auprès du roi afin de sauver les apparences, demanda une neutralité complète pour l'électeur, et l'appuya de raisons plus ou moins valables : l'attaque de Tilly contre les Suédois de Bamberg avait eu lieu contrairement aux ordres de l'électeur ; ce dernier s'était toujours exprimé avec beaucoup d'estime sur le compte du roi de Suède, etc. Gustaf-Adolphe répondit :

« Je connais à fond l'électeur et ses ruses monacales. Son pourpoint est de deux couleurs, tantôt bleu, tantôt rouge, suivant la circonstance ; mais il ne trompera point le roi de Suède. »

L'ambassadeur, élevant la voix, dit que le roi de France ne verrait pas, sans le plus vif mécontentement, maltraiter son ami l'électeur de Bavière, surtout si pareille chose avait lieu de la part d'un monarque, allié de Sa Majesté Française, et dont on devait attendre plus de condescendance.

« Monsieur, dit Gustaf-Adolphe en l'interrompant, votre

volubilité française vous entraîne beaucoup trop loin, et me force de vous dire que rien ne m'oblige à écouter de semblables observations. J'excuse votre ignorance; quant aux sentiments du roi de France, je connais beaucoup mieux que vous sa manière de penser relativement à cette affaire. Ce n'est pas lui qui vous envoie vers moi, car vous ne m'exhibez aucun pouvoir donné à cet effet. Je vous regarde donc comme m'étant envoyé par l'électeur de Bavière; portez-lui ma réponse : 1° Qu'il rende d'abord tout ce qu'il a pris à mes alliés ; 2° Qu'il congédie ses troupes en leur défendant de se mettre au service de l'empereur; 3° Qu'il ne prête aucune sorte d'assistance à mes ennemis ; 4° Qu'il n'exerce aucune hostilité contre la couronne suédoise pendant trois ans ; 5° Et qu'il donne des gages de l'accomplissement de ses promesses. Je lui accorderai la neutralité à ces conditions, mais il me faut une réponse décisive dans vingt-quatre heures, sinon j'entrerai en ennemi dans ses États.

L'ambassadeur s'en retourna donc sans avoir rien obtenu. Bientôt après, Richelieu fit demander au roi jusqu'où il comptait étendre ses conquêtes.

« Aussi loin que mon intérêt l'exigera, » répondit le roi avec brièveté.

La France se tut et se retira pour rester spectatrice du combat décisif auquel on s'attendait, entre Gustaf-Adolphe et l'armée que Wallenstein venait de rassembler.

CHAPITRE LXXIII

Gustaf-Adolphe à Augsbourg.

Augsbourg était, comme Nuremberg, l'une des plus grandes et des plus riches villes de l'Allemagne. Elle tirait, en outre, une célébrité spéciale de l'acte connu sous le nom

de *Confession d'Augsbonrg*, présenté, en 1630, à l'empereur Charles-Quint, et qui devint plus tard la base constitutive de toutes les églises protestantes de l'Allemagne. La plupart de ses habitants avaient embrassé la nouvelle doctrine; ils avaient su acquérir des églises et des priviléges importants. Mais, par suite de l'édit de restitution, ces églises avaient été tout récemment fermées, les priviléges abolis, et une administration catholique placée à la tête de cette ville occupée par une garnison bavaroise. Non-seulement les habitants d'Augsbourg, mais toute l'Allemagne protestante, éprouvaient un violent dépit en voyant opprimer la nouvelle doctrine dans sa ville natale.

Gustaf-Adolphe considéra comme un devoir, un honneur et un avantage, de délivrer cette cité importante du joug qu'on lui avait imposé; ainsi que Donauwerth, elle pouvait lui servir de point d'appui dans l'Allemagne méridionale. Il conduisit donc, après le combat du Lech, son armée sous les murs d'Augsbourg. La plus grande partie marchait sous les ordres immédiats du roi, sur la rive orientale du fleuve, et l'artillerie, sous ceux de Torstensson, suivait la rive occidentale. En arrivant, des batteries furent élevées, et un parlementaire fut envoyé dans la ville pour la sommer de se rendre. La garnison ne se montait qu'à treize cents hommes, la plupart nouvellement enrôlés et mal exercés; leur commandant n'en fit pas moins une réponse négative et fière. La bourgeoisie, au contraire, supplia le roi, au nom de Dieu, de ne pas tirer sur la ville, ce serait punir l'innocent pour le coupable. La garnison bavaroise était arrivée dans Augsbourg presque à l'insu et contre le gré de la bourgeoisie; elle pria le roi d'accorder des conditions favorables à cette troupe pour l'engager à se retirer, ce qui sauverait la ville et ses habitants.

Par compassion, Gustaf-Adolphe s'était abstenu de tirer

sur la ville, et cependant les canons bavarois inquiétaient constamment le camp suédois. Pour se conformer, autant que possible, aux désirs de la bourgeoisie, il donna plein pouvoir à Horn pour négocier avec les Bavarois. Une convention fut conclue en peu de jours; la garnison sortit de la ville et la livra aux Suédois. L'administration catholique fut ensuite dépossédée et remplacée par des magistrats protestants, qui prêtèrent serment de fidélité à Gustaf-Adolphe et à la couronne suédoise. Le roi fit son entrée solennelle le 14 avril; il était accompagné par quelques troupes choisies, par Frédéric de Bohême, Guillaume de Weimar, Christophe de Baden, Gustaf Horn, Johan Banér et Lennart Torstensson. Le cortége se dirigea vers l'une des églises protestantes qui fut ouverte ce jour-là, ainsi que toutes les autres, au son de toutes les cloches. Fabricius, prédicateur du roi, prit pour texte le verset 6 du psaume XII : « Touché de la désolation des affligés et du gémissement des pauvres, je vais me lever, dit le Seigneur, je les sauverai de celui qui prétend les renverser de son souffle. » Puis on chanta tout le psaume CIII, avec accompagnement d'une fort belle musique; et ce ne fut pas sans une vive émotion, en songeant à leur délivrance et à leur libérateur, que les habitants d'Augsbourg chantèrent ces versets : « O mon âme! bénis le Seigneur, et n'oublie jamais toutes les grâces qu'il t'a faites. — Il a fait connaître ses voies à Moïse, et ses œuvres aux enfants d'Israël. » — De l'église, la foule se rendit sur la place publique, où le roi entra dans une maison et se montra sur le balcon. Toute la bourgeoisie s'avança et prêta le serment de fidélité suivant : « Nous promettons et jurons, au très-puissant prince et seigneur Gustaf-Adolphe, roi de Suède et de Vandalie, etc., notre gracieux prince et seigneur, ainsi qu'à la couronne de Suède, fidélité, hommage, obéissance, de les servir, de les aider en tout, de détourner de toutes

nos forces le mal qu'on voudrait leur faire, et de nous conduire en tout comme de fidèles sujets doivent le faire envers leur seigneur légitime, sans ruse ni perfidie. Ainsi Dieu nous soit en aide au corps et à l'âme. » Il y eut ensuite un repas splendide et le soir un bal magnifique auquel les plus belles dames de la ville furent invitées. Plusieurs jours se passèrent ainsi au milieu des fêtes. L'urbanité de Gustaf-Adolphe gagna tous les cœurs, et plut surtout aux femmes. On conserve encore à Drottningholm (1), un col extrêmement précieux qu'une belle demoiselle noble d'Augsbourg offrit au roi, en souvenir de la délivrance de cette ville et de la reconnaissance de ses habitants.

CHAPITRE LXXIV

Des projets ambitieux de Gustaf-Adolphe.

Ce fut vers ce temps que l'on commença à parler plus activement des projets ambitieux de Gustaf-Adolphe, dont on croyait apercevoir la trace dans sa conduite. C'est pourquoi nous allons nous occuper de ce que ses contemporains et la postérité ont pu découvrir ou deviner à cet égard.

La tentative pour devenir roi de Pologne. C'est le premier bruit de ce genre qui attira l'attention publique; on s'en occupa longtemps; le roi Sigismond et sa cour y donnaient lieu naturellement. L'administration extravagante de ce prince excita dans tout le royaume du mécontentement contre sa personne et inspira de l'éloignement pour sa famille, dont les dissensions intérieures augmentèrent encore ce dernier sentiment. La reine Constance cherchait à former, en faveur de son fils Jean Casimir, un parti qui pût

(1) L'un des châteaux royaux des environs de Stockholm. (Trad.)

le mettre sur le trône au détriment d'Uladislaus, enfant d'un premier lit, que Sigismond avait eu de la sœur de Constance. Le roi ne faisait rien ni pour ni contre ce projet, mais le clergé le soutenait, parce que Jean Casimir paraissait ardemment dévoué à la religion catholique; il n'en était pas de même, disait-on tout bas, d'Uladislaus; on prétendait qu'il avait dans sa bibliothèque les œuvres de Luther, dont le titre portait le nom de Tite-Live, et qu'il les étudiait sans cesse. Cependant ce prince ne manquait point de partisans nombreux; son activité, ses manières cordiales, le faisaient aimer de la noblesse et de la multitude. Enfin, beaucoup de Polonais, mécontents de la famille royale, jetaient les yeux sur des princes ou des seigneurs étrangers. Le royaume était divisé en plusieurs partis, qui attendaient la mort du roi pour s'attaquer les uns les autres.

Parmi les nobles les plus puissants de cette époque, se trouvait Christophe Radziwil. On découvrit une correspondance qui avait pour objet d'élever au trône de Pologne, après la mort de Sigismond, le duc d'Orléans, frère de Louis XIII, et l'on soupçonna Radziwil d'être l'auteur de ce projet. Les fonctions de général en chef de la Grande-Lithuanie se trouvant vacantes dans ce moment, Sigismond nomma pour les remplir Léo Sapieha, qui avait quatre-vingts ans, à l'exclusion de Radziwil, doué des talents nécessaires, et qui avait, en outre, des droits à cette charge. Les suites de cette injustice furent d'abord les échecs que les Suédois firent subir aux Polonais, en 1626, puis le mécontentement continuel de Radziwil. Il résolut, pour se venger, de précipiter du trône une race royale détestée, et de la remplacer par son ennemi héréditaire, Gustaf-Adolphe. On faisait valoir les grandes qualités de ce prince, la considération dont il jouissait et l'espérance de mettre fin, de cette manière, à la lutte interminable des deux royaumes.

Radziwil en conféra avec Johan Skytte, gouverneur de Riga; celui-ci l'ayant encouragé dans ce projet, Radziwil se mit en devoir de recruter des partisans. Parmi eux se trouvèrent Léo Sapieha lui-même, le jeune Zamoisky, et enfin le général Gosiewsky, mécontent de Sigismond, et qui, pendant sa captivité en Suède, avait appris à connaître et à apprécier Gustaf-Adolphe. On avait décidé que, pour assurer cette élection royale, il fallait convoquer d'abord, et séparément, les Lithuaniens que l'on supposait les plus faciles à conduire.

Cette proposition ne déplut point à Gustaf-Adolphe, et des négociations régulières furent bientôt ouvertes à ce sujet. L'obstacle principal se trouvait dans la religion qu'il professait; on chercha à le lever, en disant que le premier précepte de la doctrine protestante était de n'opprimer personne sous le rapport religieux. Tous les engagements pris seraient tenus, même envers les individus d'une autre communion; il y avait donc lieu d'espérer la liberté religieuse avec Gustaf-Adolphe. Le second obstacle était Uladislaus et son puissant parti; on proposa de donner à ce prince le gouvernement de Smolensk, et même de le placer, avec le secours de Gustaf-Adolphe, sur le trône de Russie, auquel il avait été appelé lors des troubles occasionnés dans ce pays par les Démétrius. On travailla les protestants de la Pologne, et l'on chercha à s'assurer de l'appui des Tartares de Crimée. Le roi de Suède paraissait avoir l'intention sérieuse de conduire à bien cette entreprise.

Cependant on ne manque pas de raisons pour soutenir l'opinion contraire. Les difficultés naturelles de ce projet, l'exemple de Sigismond, ne pouvaient échapper à la perspicacité de Gustaf-Adolphe. La manière dont il s'exprima plusieurs fois sur ce sujet semble prouver qu'il considérait ces négociations comme un moyen de semer le trouble en Po-

logne, et n'y attachait pas d'autre importance. Lorsqu'en 1630 il confia l'exécution de ces projets à l'envoyé Jacob Russel, il exprima son peu de confiance en ce personnage et en la réussite de l'entreprise.

En effet, Gustaf-Adolphe ne se trompa point à cet égard. Russel, au lieu de seconder secrètement l'opinion publique et de chercher à faire des partisans au roi de Suède, adressa à la diète polonaise, réunie à Varsovie, une lettre ouverte pour lui proposer d'élire Gustaf-Adolphe comme successeur de Sigismond ; et il faisait en même temps l'énumération de tous les avantages de ce choix. Les lois polonaises défendaient positivement d'agiter, durant la vie du roi, la question de son successeur. Les pertes nombreuses en hommes et en provinces que Gustaf-Adolphe avait fait éprouver à la Pologne, avaient rendu son nom célèbre dans le pays ; mais il n'y était point aimé. La lettre de Russel excita donc un mécontentement général et très-vif ; elle fut brûlée sur la place publique. Radziwil et les partisans secrets de Gustaf-Adolphe se turent, l'affaire manqua, et le roi fit mettre Russel en prison pour avoir outrepassé les pouvoirs qui lui avaient été confiés.

Sigismond mourut le 30 avril 1632. Dans ses derniers moments, il fit appeler près de lui son fils Uladislaus, le nomma son successeur au trône de Suède, et, afin de donner plus de poids à cette détermination, posa lui-même une couronne sur sa tête. Aussitôt après la mort de son père, Uladislaus prit le titre de roi de Suède, et fit connaître ainsi son opinion sur Gustaf-Adolphe et ses plans pour l'avenir. Ce dernier résolut donc d'empêcher, autant que possible, qu'il ne trouvât une circonstance favorable pour les mettre à exécution. Dans ce but, il envoya quelques fondés de pouvoirs pour veiller à ses intérêts lors de l'élection d'un roi de Pologne, ou du moins pour s'opposer à ce qu'un des

fils de Sigismond fût élu. Mais ce fut en vain. La reine Constance était morte; son parti et celui de Jean-Casimir avait disparu avec elle. Uladislaus fut élu, avec l'approbation générale, successeur de son père et couronné roi de Pologne.

Le projet de Gustaf-Adolphe de se faire proclamer empereur romain, ou du moins de soumettre une partie de l'Allemagne septentrionale à la domination de la Suède. C'est la seconde question, plus importante que la précédente, soumise aux recherches des historiens et aux méditations des hommes d'État. On l'agita pour la première fois après la victoire de Breitenfeld, lorsque l'électeur de Saxe, ravi de ce succès, offrit au roi de contribuer à lui ceindre la tête de la couronne impériale. Les avantages extraordinaires remportés par Gustaf-Adolphe donnèrent une sorte de probabilité, de réalité, à la dernière partie, du moins, des projets qu'on lui supposait. La marche de Gustaf-Adolphe vers l'ouest fit présumer qu'il nourrissait des vues de ce genre dès cette époque. On disait que si le roi avait eu seulement l'intention de contraindre l'empereur à faire une paix raisonnable, il n'avait qu'à prendre la route de Vienne, cette ville se trouvant alors sans défense. Le mouvement vers le Rhin annonçait la volonté de conquérir les pays qu'il arrose, et de mettre dans son parti les princes et les peuples qui les habitaient. Bientôt surgirent des indices plus significatifs encore; Gustaf-Adolphe fit prêter à la Franconie serment de fidélité et d'hommage envers sa personne et la couronne de Suède. Dans des édits imprimés, il disait :

« Les sujets de notre duché de Franconie, de notre ville de Wurzbourg. » Une autre fois tout ce cercle fut appelé : Province de Sa Majesté le roi de Suède. »

Bon nombre de flatteurs intercalèrent parmi les titres de Gustaf-Adolphe celui de duc de Franconie, ce qui donnait

beaucoup d'inquiétude à Oxenstjerna et autres Suédois fidèles; ils prévoyaient l'envie et le mécontentement qui devaient en résulter (1). Les soupçons s'accrurent durant l'expédition du Rhin. Le roi avait dans sa suite beaucoup d'Allemands et très-peu de Suédois : « Il s'efforce, disait-on, de gagner la bienveillance des Allemands, afin d'en profiter lors de l'élection impériale. » Ses ménagements envers les catholiques étaient attribués aux mêmes motifs. Les princes qui l'entourèrent à Francfort lui formaient déjà une cour impériale, où il ne manquait pas de flatteurs ni d'allusions relatives à la dignité impériale. Gustaf-Adolphe, il est vrai, paraissait les accueillir comme des badinages; mais, dans le projet d'un traité de paix envoyé peu de temps après à l'empereur, se trouvait la condition de reconnaître Gustaf-Adolphe comme *roi de Rome*, c'est-à-dire successeur de Ferdinand. Quand les Suédois pénétrèrent en Souabe, ils occupèrent aussi le pays de Burgau, propriété particulière de la maison impériale. Gustaf-Adolphe déclara qu'elle lui appartenait par droit de conquête, et que le nom de Gunzbourg, sa capitale, serait changé en celui d'Adolphesbourg. A toutes ces circonstances suspectes vint se joindre le serment de fidélité que la ville d'Augsbourg fut obligée de prêter, et une médaille frappée à cette occasion, avec l'exergue suivante : *Gustava et Augusta, caput religionis et regionis* (2). Gustava était une anagramme faite en l'honneur de Gustaf-Adolphe, avec le mot d'Augusta, nom latin d'Augsbourg; on présuma que cette ville était destinée à devenir

(1) Archives de Ridderstolpe (75 a). Le placard imprimé de Gustaf-Adolphe commençant ainsi : A tous nos sujets de notre duché de Franconie, donné dans notre ville de Wurzbourg 24/16 1631. — (75 d.) Un second placard du 8/5 1632. — (75 b.) L. Grabb à Axel Oxenstjerna. Francfort-en-Mein, le 9 février 1632.

(2) Gustava et Augusta, la tête de la doctrine et du pays.

la résidence de l'empereur protestant. Quelque temps après, Gustaf-Adolphe proposa une assemblée des États protestants de l'Allemagne, dans le but de délibérer sur les affaires en général, et en particulier sur la nécessité de se réunir sous un chef commun, afin de pouvoir résister plus tard, avec énergie, aux attaques de l'empereur et des catholiques; on donna à entendre qu'avec la prépondérance dont les protestants jouissaient pour le moment, il leur était facile de choisir parmi leurs coreligionnaires un empereur romain; enfin, on dit clairement que Gustaf-Adolphe était le prince le plus propre à être revêtu de cette dignité. Il était juste, en outre, de lui laisser sur tous les pays enlevés aux princes catholiques, comme sur les protestants délivrés, le *jura superioritatis* (1), que l'empereur avait possédé; ces États devaient être réunis pour toujours à la couronne suédoise, etc. L'opposition de l'électeur de Saxe empêcha pour le moment la réunion de cette assemblée. Mais bientôt après, lorsque le roi suivit les traces de Wallenstein vers la Saxe, Oxenstjerna convoqua les États protestants de la Souabe, de la Franconie et des cercles du Rhin, à Ulm, dans le but d'une alliance plus étroite entre eux, et en même temps pour choisir un chef commun qui pût pousser la guerre avec plus d'unité et d'ardeur. Ce chef aurait, sans doute, été Gustaf-Adolphe, et il se serait ainsi rapproché du trône impérial. Sa mort, arrivée bientôt après, dissipa pour toujours tous ces projets.

Lorsqu'il s'agit des négociations mentionnées ci-dessus, le roi trouva dans son beau-frère, l'électeur de Brandebourg, un fidèle coopérateur, en voici la raison : Gustaf-Adolphe n'avait qu'un enfant, célèbre depuis sous le nom de la reine Christine; l'électeur n'avait qu'un fils, qui devint plus tard

(1) Droit souverain.

l'illustre Frédéric-Guillaume. C'est Gustaf-Adolphe, lors de son passage par Berlin, en 1631, qui découvrit dans cet enfant de onze ans le grand homme futur, et il parla d'une union entre sa fille et le jeune prince : « Je succomberai peut-être tôt ou tard, dit-il, à une balle ennemie. Dans ce cas, le prince électeur héréditaire pourra me succéder sur le trône de Suède, et devenir en même temps le prince le plus puissant du Nord. » Avec le bonheur croissant du roi, s'accrut aussi le penchant de l'électeur pour cette union, et Gustaf-Adolphe travaillait sérieusement à la conclure; il dressa plusieurs plans à ce sujet. D'abord il songea à nommer le jeune Frédéric-Guillaume électeur de Mayence et duc de Franconie; une autre fois, il voulut en faire un roi de Pologne; mais il demandait expressément que le jeune prince fût élevé en Suède, et dans la religion luthérienne. Cette dernière condition rencontra des difficultés auprès de l'électeur et de ses conseillers, aussi ardents réformés que Gustaf-Adolphe était zélé luthérien. On proposa des conférences, on écrivit des notes, on fit des réponses, jusqu'au moment où la mort du roi mit un terme à cette négociation.

Si Gustaf-Adolphe avait eu des plans arrêtés relativement à ces projets divers, Axel Oxenstjerna est assurément le seul qui en aurait eu connaissance. Il a dit plusieurs fois depuis que Gustaf-Adolphe avait eu le dessein de faire de la Suède un vaste empire septentrional, dans lequel seraient renfermées les côtes de la Baltique jusqu'au Jutland, et formerait ainsi un contre-poids protestant, capable de résister au pouvoir catholique du Midi. On sait aussi que le roi dit à différentes reprises que les Suédois avaient à choisir entre deux partis : de vivre dans leurs montagnes, en se contentant des productions du pays, ou bien de dominer sur toutes les côtes de la Baltique, en devenant l'une des

plus grandes puissances de l'Europe. On s'accorde généralement à dire que ce dernier projet était celui de Gustaf-Adolphe; il est exprimé avec assez de netteté dans une lettre qu'il adressa à Axel Oxenstjerna, au commencement de l'année 1632; on y trouve une sorte d'instructions relatives aux négociations sur le mariage projeté entre sa fille et le fils de l'électeur de Brandebourg. Oxenstjerna devait faire adopter des conditions telles, que, dans le cas où Gustaf-Adolphe n'aurait point d'autre héritier que sa fille, Frédéric-Guillaume et Christine hériteraient ensemble de la Suède, du Brandebourg et de tous les pays que l'on pourrait conquérir en Allemagne; ils formeraient un seul empire dont toutes les parties conserveraient cependant leurs lois particulières. Si, au contraire, Gustaf-Adolphe avait un fils, Christine et ses enfants gouverneraient les États possédés en Allemagne par les Suédois, au même titre que les infantes d'Espagne gouvernaient les Pays-Bas; mais on exigeait, sous peine de perdre les droits d'hérédité, que les princes fussent élevés en Suède et dans la religion protestante (1). Sa patrie et sa religion étaient tout pour Gustaf-Adolphe.

Ce prince a été blâmé, à cause du dessein qu'il avait de garder une partie de l'Allemagne pour son propre compte, et cette circonstance a servi de prétexte pour assurer que la soif des conquêtes et l'intérêt personnel avaient été les seuls mobiles de son entreprise. Cependant ceci peut être considéré sous un aspect tout différent. Gustaf-Adolphe prodiguait les trésors, le sang de la Suède en faveur de l'Allemagne, il avait donc le droit et même l'obligation d'assurer à son peuple des avantages analogues à ses sacrifices; au fond, le dessein qu'il méditait concernait encore davantage

(1) Archives de Falkenberg. Copie d'une lettre de Gustaf-Adolphe, sans date.

le bonheur de l'Allemagne que celui de la Suède. Gustaf-Adolphe avait donc raison quand il disait : « La paix sera vaine tant qu'on n'aura point formé une puissance assez forte pour contenir l'Autriche ; dans le cas contraire, les petits États d'Allemagne ne tarderont point à retomber dans le désordre et la faiblesse, et à redevenir une proie facile pour un oppresseur autrichien et même étranger. » L'histoire lamentable de l'Allemagne, après le traité de Westphalie, n'a que trop vérifié ces prévisions. Ces peuples devinrent la proie des Français, l'objet des dérisions de l'Europe ; et le célèbre Frédéric-Guillaume, malgré l'éminence de ses qualités, ne sauva, pour ainsi dire, que sa considération personnelle. C'est une chose surprenante et instructive en même temps que cette perspicacité de Gustaf-Adolphe, qui lui faisait comprendre si parfaitement son époque et les exigences de l'avenir. L'histoire est devenue, si l'on peut s'exprimer ainsi, la réalisation des plans prophétiques du roi de Suède. Gustaf-Adolphe voulait créer dans l'Allemagne septentrionale un empire protestant dont le Brandebourg formerait le noyau, avec Frédéric-Guillaume pour souverain. Ce fut plus tard ce même Frédéric-Guillaume qui forma la monarchie prussienne, ce contre-poids de l'Autriche, et la première des puissances protestantes de l'Allemagne.

Il est donc incontestable que le roi avait le dessein d'acquérir une domination complète sur la Baltique ; mais il est difficile, peut-être impossible, d'affirmer qu'il eût des vues sur la couronne impériale, ou bien qu'il cherchât seulement, en répandant des bruits de ce genre, à inquiéter Ferdinand. Celui qui commence une entreprise sait rarement quelles en seront les bornes. Le succès donne lieu à des plans nouveaux. Plus un esprit est actif, et plus il est fécond en créations nouvelles qu'il désire transformer en

réalités. La manière dont Gustaf-Adolphe s'exprimait à ce sujet est surtout remarquable. On parlait des projets dangereux de l'empereur, détruits par le roi, que la Providence avait, pour ainsi dire, armé à cet effet; son courage extraordinaire, son ardeur à prendre le parti des opprimés, étaient un don que le ciel lui avait accordé pour sauver l'espèce humaine, une preuve de la bonté de Dieu. « Dites plutôt, répliqua le roi, que c'est une marque de sa colère; car il ne se détourne jamais des voies ordinaires et ne fait usage des moyens extrêmes que pour punir. Quand il donne aux peuples des rois doués de facultés ordinaires, il leur prouve son amour. Les monarques de cette espèce ne forment point des projets qu'ils ne peuvent exécuter; la gloire et l'ambition les laissent en paix ainsi que leurs peuples. Lorsque des rois de cette sorte se proposent, avec probité et une ferme volonté, de suivre exactement la marche des affaires, de veiller à la prospérité de leurs sujets, ils réussissent d'ordinaire à préparer et à faire le bonheur de leur royaume. S'ils se livrent à des favoris, le plus grand malheur qui puisse en résulter, c'est que ces favoris, s'enrichissant ainsi que leurs amis, excitent l'envie et le dépit de ceux qui étaient autrefois leurs égaux. Mais ces inconvénients sont peu de chose comparés aux effets de l'ambition. Ce désir immense enlève toute tranquillité à un roi et à son peuple. L'ambitieux regarde comme un ennemi quiconque ne veut pas être son sujet; il porte ses armes aussi loin que ses espérances, et ressemble à un torrent débordé qui dévaste les champs sur lesquels il passe, remplit le monde de misères, d'angoisse et de terreur. » Ainsi parlait Gustaf-Adolphe. Plusieurs demandent s'il n'était pas lui-même sur le point de succomber aux tentations qui ont perdu tant de conquérants avant et après lui. L'histoire pose le doigt sur sa bouche et se tait; mais elle renvoie les interrogateurs à la

vie de ce grand roi, en comptant de préférence et avec gratitude les bienfaits réels du héros plutôt que les fautes dont il a pu se rendre coupable.

CHAPITRE LXXV

Gustaf-Adolphe devant Ingoldstadt.

Le roi passa plusieurs jours à Augsbourg au milieu des bals et des fêtes, et donna, durant ce temps, un libre cours à la gaieté, à la vivacité de son esprit. Plus cette suspension de la guerre était inaccoutumée, plus elle attira l'attention. Les catholiques se livrèrent à l'espoir joyeux que le héros, enfin enivré par le succès, allait s'abandonner à la mollesse et aux plaisirs; que parmi les jeunes beautés d'Augsbourg il s'en trouverait une qui affaiblirait son bras en enchaînant son cœur; cette ville, riche et voluptueuse, allait devenir une nouvelle Capoue pour l'Annibal du Nord et ses armées. Ils se trompèrent. La plus grande partie des troupes suédoises fut cantonnée hors de la ville, afin d'éviter les tentations, et l'oisiveté du roi n'était qu'apparente; il attendait ainsi le résultat de négociations fort importantes.

Maximilien et son armée étaient encore à Ingoldstadt. Gustaf-Adolphe désirait vivement s'emparer de cette forteresse, afin d'en faire un point d'appui pour l'invasion en Bavière qu'il méditait. Mais, jusqu'à ce jour, Ingoldstadt n'avait jamais été au pouvoir de l'ennemi, et cette fois les présomptions étaient d'autant plus en sa faveur que toute l'armée bavaroise soutenait la garnison. Dans cette circonstance, on fit secrètement une proposition au roi. Farensbach, dont il a été question lors la guerre contre la Pologne, était pour le moment au service de Maximilien. Il offrit de prendre des mesures pour faire occuper dans un moment indi-

qué certaine partie de la forteresse par son régiment, et d'y laisser pénétrer les Suédois. Aussitôt que cette disposition fut arrêtée, Gustaf-Adolphe quitta précipitamment Augsbourg et ses plaisirs. Il feignit d'abord de se rendre à Donauwerth ; mais, changeant de direction avec promptitude, il se trouva tout à coup avec son armée devant Ingoldstadt.

Cette ville, située sur la rive septentrionale du Danube, communique avec la rive opposée par un pont que défendent un sol marécageux et de fortes têtes de pont. L'armée suédoise, à peine arrivée, s'empara de suite de l'un des ouvrages extérieurs les moins importants. Puis on attaqua, d'après l'avis donné par Farensbach, la seconde et principale tête de pont; mais les choses étaient changées sur ce point. Le commandant d'Ingoldstadt, le jeune Tilly, neveu du vieux général, avait eu vent, quoique vaguement, de la trahison méditée; c'est pourquoi il envoya le régiment de Farensbach sur un autre point, et le fit remplacer à la tête de pont menacée par des troupes sur lesquelles il pouvait compter. Les Suédois furent donc reçus par un feu meurtrier, qui les obligea de se retirer, après avoir eu plusieurs centaines de tués. Gustaf-Adolphe vit son projet découvert et l'impossibilité de s'emparer de cette ville d'une autre manière. Cependant il voulut essayer de se rendre maître des têtes de ponts et de faire ensuite sauter le pont, afin de couper à l'électeur la route de la Bavière méridionale. Accompagné de plusieurs généraux, il sortit à cheval pour examiner la position.

Il y avait dans la citadelle d'Ingoldstadt un vieux canon, appelé Fikonet, dont la portée était fort grande; et les protestants connaissaient la justesse de ses coups, dès le temps de la ligue de Smalkalde. Le canonnier de garde près de cette pièce aperçut dans les champs un homme monté sur un coursier très-ardent et environné d'individus qui semblaient for-

mer sa suite. « C'est sans doute, dit-il, un grand seigneur qui se promène, mais cette promenade sera bientôt achevée; » en même temps il pointa Fikonet et alluma la mèche. Le boulet atteignit le cheval du roi, le renversa ainsi que son maître; tous deux étaient couverts de sang et de poussière. Les Suédois se précipitèrent avec effroi de ce côté; le roi n'avait heureusement aucun mal. Il se débarrassa de son cheval tué, et se releva en disant : « La pomme n'est pas encore mûre. » Le margrave de Baden-Durlach fut moins heureux; quelques instants après, il eut la tête emportée par un boulet de canon.

Le roi étant rentré au camp, plusieurs généraux se réunirent dans sa tente, pour lui exprimer leurs regrets sur la mort du margrave de Bade, et supplier le roi de se ménager, de ne point exposer, comme il le faisait, une vie si importante pour le bien public. Gustaf-Adolphe répondit : « La mort du margrave et le boulet qui a failli me tuer aujourd'hui m'ont rappelé de nouveau que je suis soumis comme le dernier de mes soldats à cet antique arrêt : Homme, tu dois mourir! Ni ma haute naissance, ni ma couronne royale, ni mes armes victorieuses, ne peuvent m'y soustraire. C'est pourquoi je me mets entièrement entre les mains de Dieu; s'il lui plaît de me retirer de ce monde, il ne manquera point de susciter un plus digne défenseur de sa juste cause. Mes travaux et les nombreux dangers que j'ai courus devraient servir à réfuter les bruits répandus par mes ennemis, pour faire croire que mon but dans cette guerre est de contenter mon ambition, mon avarice, et non pas de rendre la liberté à l'Allemagne. Mais je prends ici à témoin Dieu, ma conscience, les princes détrônés que j'ai rétablis, les fortes sommes d'argent prélevées sur le trésor de mon pauvre royaume, ou qu'il m'a fallu emprunter des riches bourgeois allemands. Tout ceci doit prouver que je n'ai point entrepris

cette guerre pour mon propre avantage, mais pour le bien général des peuples protestants. »

Le roi, voyant que pour le moment il n'y avait rien à faire près d'Ingoldstadt, donna l'ordre à l'armée de se mettre en marche, et l'on se dirigea vers la Bavière. Johan Banér couvrit la retraite.

A peine les Suédois furent-ils partis, que les habitants de la ville se précipitèrent vers le camp abandonné. On y découvrit la place où le cheval du roi avait été enterré. Les bourgeois l'exhumèrent, le firent empailler, et le placèrent dans l'arsenal, en mémoire du jour où le roi de Suède, victorieux partout, avait vu l'invincible Ingoldstadt et n'avait pu s'en rendre maître.

CHAPITRE LXXVI

Gustaf-Adolphe à Landshut.

Les habitants de la Souabe méridionale et encore plus les Bavarois sont très-dévoués à la religion catholique; durant les précédentes années, ils avaient peu souffert des malheurs de la guerre. L'apparition des Suédois dans ces contrées y excita donc d'autant plus de surprise et d'irritation. Les paysans, dans leur ignorance, se figuraient des choses extraordinaires, soit sur ces soldats étrangers, soit sur leur roi. Les premiers étaient pour eux des hérétiques, des Lapons, des Finnois magiciens, ne valant guère mieux que des païens; le roi était un prince hérétique, ensorcelé lui même, et ne remportant des victoires que par la puissance du démon. Ils intercalèrent dans leur liturgie une prière par laquelle ils demandaient à Dieu « de les préserver de leur ennemi acharné, le démon suédois. » Lors donc que les Suédois, déjà un peu pervertis par le succès, se trouvant dans

un pays riche et ennemi, observèrent une discipline moins rigide; lorsque, remplis d'orgueil, ils recommencèrent à demander aux habitants la route de Rome, tous les cœurs des pieux catholiques frémirent en même temps, et leur intérêt particulier fut excité par le pillage. La multitude forma des bandes qui surprirent et tuèrent les Suédois chaque fois qu'elles en apercevaient. Ceux-ci, de leur côté, attaquaient les paysans, les tuaient facilement par centaines et même par mille; les survivants se trouvèrent donc contraints de déposer humblement les armes et de promettre obéissance. C'est ainsi que les choses se passèrent en Souabe. La guerre eut encore un caractère plus envenimé en Bavière. Les paysans n'osaient pas, il est vrai, se montrer en rase campagne; mais chaque détachement peu nombreux qui s'éloignait du corps d'armée principal était surpris, cerné, tué ou fait prisonnier, et, dans ce dernier cas, les captifs étaient traités avec cruauté : on leur coupait le nez, les oreilles, les mains, les pieds, on leur arrachait les yeux. Les soldats suédois, irrités jusqu'à la fureur par cette conduite, exerçaient d'affreuses représailles, et l'on voyait partout la fumée des villages incendiés. Il fut impossible à Gustaf-Adolphe d'arrêter le cours du mal, et il maudit hautement la superstition extravagante des Bavarois, qui avait donné lieu à ces scènes affreuses.

Le roi était en marche vers l'intérieur de la Bavière et s'approchait de Landshut. Lorsque l'armée suédoise fut arrivée sous ses murs, la garnison de la ville prit la fuite et les habitants se cachèrent dans leurs maisons. Horn, qui entra le premier, trouva les rues désertes; mais, en voyant la discipline des Suédois, les habitants se montrèrent de nouveau, et les principaux d'entre eux allèrent au-devant du roi, lui présentèrent les clefs de la ville et le supplièrent de les traiter avec ménagement. Gustaf-Adolphe était à cheval à la tête

de ses troupes entre Horn et Hepburn. Il se trouvait précisément dans cette disposition mécontente dont nous avons parlé. Les bourgeois, en le voyant paraître, se jetèrent à genoux, et le bourgmestre commença une harangue. Le roi, sans daigner lui accorder un seul regard, l'interrompit brusquement en disant : « Lève-toi ! prie Dieu pour toi et pour la ville, car vous en avez assurément besoin. » Les habitants qui avaient accompagné le bourgmestre se levèrent et suivirent le cortége; le bourgmestre, à cheval, marchait à côté du roi, et, reprenant son discours, il demanda grâce pour la ville. Le roi répondit : « Quand je songe à la cruauté avec laquelle mes soldats ont été traités en Bavière, je ne saurais dire, en vérité, si vous êtes des hommes ou des animaux féroces, et je ne sais comment faire pour vous traiter avec compassion. » Le bourgmestre répondit : « Ces assassinats n'ont été ni commis ni encouragés par les habitants de Landshut; nous les avons même ignorés. Nous en sommes donc parfaitement innocents. — C'est le mérite des masses, et non pas le vôtre en particulier, répondit le roi, ce n'est pas la volonté qui vous a manqué, mais l'occasion. Du reste, comment votre souverain s'est-il conduit à mon égard? Je n'avais encore rien fait contre lui, bien au contraire, nous étions en négociations, lorsqu'il fit surprendre avec perfidie, par Tilly, les troupes que j'avais à Bamberg. » Le bourgmestre cherchait des excuses : « Les sujets de l'électeur n'avaient point, disait-il, eu entrée au conseil, ils ne devaient donc pas être compris dans son châtiment. — *Quidquid delirant reges, plectuntur gentes*(1), répondit le roi avec le même accent de sévérité dans la voix. En outre, votre électeur s'est joint aux impériaux; s'ils réussissent à m'anéantir, moi et mon armée, vous vous en réjouirez, sans aucun doute, de tout votre

(1) Les sujets souffrent des fautes de leurs rois.

cœur avec le reste des Bavarois; et cependant vous me demandez de ménager votre ville. Donnez-moi une bonne raison pour cela; dites-moi quel mérite je me donnerai ainsi aux yeux de Dieu et des hommes. Non, vous méritez, au contraire, d'être anéantis par le fer et le feu. » Le bourgmestre et les habitants de Landshut, qui se trouvaient là en foule, se turent en entendant ces paroles menaçantes. Enfin une voix s'éleva du milieu de la multitude: « Le roi de Suède, si admiré jusqu'à ce jour pour sa clémence, y renoncera-t-il dans cette occasion, et cela envers une bourgeoisie innocente et soumise? va-t-il entrer dans la voie sanglante de la vengeance? » Le roi ne répondit pas, car il passait en ce moment sous la voûte de la porte; il entra dans les rues en conservant toujours son aspect sévère et en gardant le silence précurseur de l'infortune. Lorsqu'il arriva au château, les bourgeois le supplièrent de nouveau de les traiter avec ménagement; mais le roi entra dans la citadelle sans daigner leur répondre. Il faisait ce jour-là une chaleur étouffante; cette circonstance, jointe à l'émotion du roi, lui fit éprouver tout à coup une faiblesse qui ressemblait presqu'à un évanouissement. Il fut donc obligé de s'asseoir, et demanda un verre d'eau pour se rafraîchir. Un moment après, il remonta à cheval, le visage pâle et sombre; il sortit de la ville sans que les habitants osassent dire un seul mot. Dans l'intervalle, de pesants nuages s'étaient amoncelés; au moment où le roi sortait de la ville, un éclair lui frappa la vue, et un coup de tonnerre terrible retentit dans l'espace; il fut le seul, la nuée orageuse s'étant éloignée. Le roi, pensif et sans proférer une parole, continua sa course vers le camp. Peu d'instants après, Horn revint à Landshut avec cette promesse de clémence, d'abord refusée ; mais la ville fut obligée de payer une contribution de cent mille écus.

CHAPITRE LXXVII

Gustaf-Adolphe à Munich.

L'électeur, en apprenant l'approche du roi, avait pris les mesures de prudence que le temps lui permettait. Sa nombreuse artillerie fut cachée et enterrée ; le plupart de ses trésors et de ses objets précieux furent emballés et transportés au château fort de Werffen, près de la frontière du Tyrol ; il envoya sa femme et ses enfants à Salzbourg. La plus grande partie des habitants aisés de Munich avaient suivi cet exemple en cherchant une retraite assurée dans les vallées inaccessibles des Alpes. Le reste des habitants fut abandonné sans direction et sans assistance.

De Landshut, Gustaf-Adolphe marcha sur Freisingen, qui fut également obligée de se racheter du pillage moyennant une somme de cent mille écus. Il y trouva des délégués de Munich qui venaient le supplier de les traiter avec bonté. Le roi le promit, mais en demandant une contribution de quatre cent mille écus. Les bourgeois exprimèrent l'impossibilité où ils étaient de payer une aussi forte somme ; ils demandèrent la permission d'en délibérer avec leurs concitoyens de la ville, et supplièrent le roi de suspendre sa marche. On voyait évidemment qu'ils voulaient gagner du temps, attendre peut-être des secours. Le roi leur répondit donc avec beaucoup de fermeté qu'il était pressé, et que Munich devait se décider à payer cette contribution ou se préparer à la défense. Il se mit en marche le même jour avec toute son armée et se dirigea sur cette ville. Lorsqu'il fut près de Munich, de nouveaux délégués vinrent au-devant de lui et déclarèrent que la bourgeoisie était prête à payer la somme exigée et demandait en même temps à être traitée avec mé-

nagement. Gustaf-Adolphe le promit; puis il fit camper son armée hors de la ville, et donna deux florins à chaque soldat pour l'indemniser du pillage qui n'avait point lieu. Le 7 mai, à midi, Gustaf-Adolphe fit son entrée solennelle, accompagné du roi de Bohême, d'une foule de princes allemands, de généraux suédois, et enfin de trois régiments d'élite destinés à lui servir de garde. En dehors des portes de la ville on trouva les magistrats, qui présentèrent les clefs à genoux. Le roi, environné d'une foule considérable, se rendit au palais électoral.

Le château de Munich était un fort bel édifice, élevé tout récemment par l'électeur régnant, et meublé avec une magnificence qui correspondait à la beauté de l'extérieur. On y voyait de précieuses collections de tableaux, de statues, de monnaies et de médailles. Le roi parcourut les appartements, dont il se fit montrer toutes les curiosités par le prévôt du palais, en exprimant souvent son admiration. Enfin il demanda à quel architecte on devait ce splendide édifice : « C'est l'électeur lui-même, répondit le prévôt, qui en a tracé le plan et l'a fait exécuter.

— Il serait agréable de mettre la main sur cet architecte-là, dit le roi. Je l'enverrais de suite à Stockholm pour y bâtir un palais semblable à celui-ci.

— Il s'en gardera bien, » répondit le prévôt.

Et le roi sourit à la réponse franche de ce fidèle serviteur.

Frédéric du Palatinat et Maximilien de Bavière, quoique proches parents, avaient vécu en inimitié ouverte pendant ces dernières années. C'était Maximilien, qui, lors de la bataille de la montagne Blanche, avait fait tomber de la tête de Frédéric la couronne de Bohême; depuis, il avait inondé son duché de ses troupes, pillé sa capitale; il s'était enfin approprié une partie de ses États, et lui avait enlevé sa

dignité d'électeur. Dix années s'étaient écoulées depuis ces événements, et les choses avaient entièrement changé d'aspect. Maximilien était battu, presque exilé; Frédéric, au contraire, était assis en vainqueur dans le palais conquis de son ennemi, Gustaf Adolphe en fit la remarque pendant le dîner. « Après des révolutions aussi inattendues, dit-il, vous pouvez aussi espérer de dîner un jour en paix et en repos dans votre propre capitale. » Mais, dans cette circonstance, Frédéric, non plus que plusieurs princes allemands, ne purent surmonter tout à fait leur animosité. Ils donnèrent à entendre au roi que, pour venger Magdebourg, il fallait piller et brûler Munich, tout au moins le château, et l'on prétend qu'ils avaient déjà miné les murs. Gustaf-Adolphe reçut fort mal cette ouverture, et leur représenta combien il serait avilissant de détruire, pour satisfaire un sentiment de vengeance privée, un objet d'art aussi admirable que le château : « Voulez-vous, leur dit-il, qu'en suivant l'exemple des anciens Goths, mon nom soit haï et redouté comme le leur? Il n'en sera point ainsi, non en vérité. Je défends, sous peine de la vie, à qui que ce soit, de faire le moindre dégât dans ce château. Et vous, prévôt, continua-t-il, remplissez votre devoir avec zèle et exactitude. » Cet ordre fut suivi; les plus petits objets furent respectés, malgré la foule des individus qui visitèrent le palais. Hepburn était catholique, le roi le nomma gouverneur de cette ville catholique, et il y maintint un ordre admirable; on ne commit ni violences ni dévastations; les maisons dont les habitants s'étaient enfuis furent seules livrées au pillage.

Le roi visita l'arsenal le lendemain. Ce dépôt d'armes était célèbre comme l'un des plus riches de l'Allemagne, et renfermait les butins remportés par Tilly de ses nombreuses et victorieuses campagnes. Le roi prit pour son propre compte tout le matériel qui s'y trouvait; cependant une cir-

constance excita l'étonnement général : on voyait dans cet arsenal un très-grand nombre d'affûts, sans qu'on pût trouver un seul de leurs canons. Les ouvriers chargés de les enterrer ne purent retenir quelque paroles significatives, entre autres sur l'art de ressusciter les morts. Enfin, l'un d'eux se laissa corrompre et découvrit le secret. Le roi fit lever le plancher de l'arsenal, et l'on trouva en dessous les canons placés par lits les uns sur les autres : « Ressuscitez, morts, et venez au jugement, s'écria le roi. » On commença aussitôt à retirer ces canons. Pendant cette opération, Gustaf-Adolphe, assis sur les affûts, parlait gaiement avec les travailleurs bavarois, les encourageait par ses conseils, ses plaisanteries, ses ducats. On tira ainsi de cette fosse cent quarante canons de divers calibres et d'une exécution parfaite. Les marques qu'ils portaient prouvaient qu'ils avaient été pris en Bohême, dans le Palatinat, aux Brunswickois et aux Danois. La plupart contenaient de la poudre, des boulets et autres munitions ; on trouva dans celui qui était le plus profondément enfoui, trente mille ducats.

Le jour suivant, le roi visita le couvent des Jésuites. Leur supérieur lui adressa une harangue en latin ; le roi y répondit dans la même langue ; après quoi, la conversation continua sur les querelles religieuses de l'époque ; elle dura près d'une heure, au grand mécontentement des colonels, debout derrière le roi, et qui disaient entre eux : « Le roi ferait mieux de chasser les jésuites que de discourir avec eux. » Gustaf-Adolphe devina leurs pensées, et dit, en sortant du couvent : « Pourquoi voudriez-vous persécuter ces hommes ? ne voyez-vous pas combien ils nuisent à la cause qu'ils défendent, et profitent à celle qu'ils combattent ? » Gustaf-Adolphe se montrait, en général, affable et doux envers le clergé catholique, et louait surtout la piété et la pureté de mœurs des capucins. Un religieux de cet ordre, ravi par cette

conduite, ne put résister au désir de convertir un si grand homme, et conjura le roi de rentrer dans le sein de la seule église où il pût se sauver.

De chez les jésuites, Gustaf-Adolphe se rendit au camp, où toutes ses troupes, en ordre de bataille, s'exerçaient à diverses manœuvres. Les habitants de la ville, attirés en ce lieu par la curiosité, virent, avec une extrême surprise, le roi descendre souvent de cheval pour reprendre les soldats fautifs, et leur montrer avec un mousquet la manière dont chaque mouvement devait être fait.

Le jour suivant était celui de l'Ascension. Le roi, après avoir assisté au service divin évangélique dans le château, alla dans une des principales églises de Munich pour assister à l'office catholique. Lorsqu'il fut terminé, Gustaf-Adolphe se mêla pendant quelque temps à la foule. La douceur, l'amabilité de ses manières, la discipline parfaite qu'il entretenait parmi ses troupes, excitaient d'autant plus d'étonnement, qu'on s'était attendu au contraire. Les habitants de Munich laissèrent percer avec assez de clarté leurs sentiments favorables, et établirent des comparaisons entre ce roi étranger, et pourtant si affable, et leur propre souverain. Ils étaient surtout irrités contre l'électeur, à cause de l'abandon où il les avait laissés au moment du danger. Gustaf-Adolphe n'ignora point cette disposition, et diminua de son propre mouvement la contribution levée sur la ville.

CHAPITRE LXXVIII

L'armée suédoise dans le reste de l'Allemagne.

Jusqu'ici, et presque sans interruption, nous avons suivi le corps d'armée suédois principal, commandé par Gustaf-Adolphe en personne. Cependant, avant de nous occuper de

la bataille décisive entre ce prince et Wallenstein, il n'est point inutile de jeter un coup d'œil sur les mouvements militaires qui eurent lieu dans les autres parties de l'Allemagne. Nous suivrons l'ordre géographique des diverses contrées où ils se passèrent.

C'est seulement après la bataille de Breitenfeld, et lorsque l'électeur de Saxe eut inondé la Bohême de ses troupes et pris la capitale de ce royaume, que ce pays se trouva partie active dans la guerre suédoise. L'électeur eut d'abord pour adversaire le colonel impérial Maradas, qui avait peu de troupes, et par conséquent peu de chances de succès. Lorsque Wallenstein eut organisé sa nouvelle armée, son premier mouvement fut dirigé vers la Bohême, d'où il chassa les Saxons sans beaucoup de peine. Les Suédois ne prirent aucune part aux événements de la Bohême.

Aussitôt après la prise de Francfort-sur-l'Oder, la Silésie devint l'objet de l'attention des deux partis. L'empereur y réunit un corps d'armée assez considérable, sous les ordres de Thieffenbach et de Gœtz, avec l'intention évidente de s'avancer de ce côté, pour couper les communications des Suédois avec la Baltique. Afin de s'opposer à une tentative de ce genre, le roi avait toujours conservé de ce côté des forces considérables pour surveiller les mouvements des impériaux. Elles furent d'abord commandées par Gustaf Horn; mais, lorsque le roi pénétra plus avant en Allemagne, il eut besoin de ce général éprouvé pour des opérations plus importantes, et le remplaça par Alexandre Lesslie. Dans le courant de l'année 1632, celui-ci fut également retiré de ce poste, et la garde de la Silésie confiée à Jacob Duwall. Jusqu'à ce moment, la guerre dans ces contrées s'était bornée à des escarmouches sans importance. Maintenant, les armements de Wallenstein avaient dégarni la frontière de défenseurs, et l'armée saxonne, durant le long repos de ce géné-

ral, près de Nuremberg, eut toute la liberté nécessaire pour opérer sa jonction avec Duwall ; ils gagnèrent ensemble la bataille de Limbourg, prirent Glogau, Breslau, et auraient infailliblement remporté de plus grands avantages encore, si la mésintelligence ne s'était pas élevée entre eux. Ici comme partout, Arnheim se montra tracassier, Duwall emporté, imprudent. « Je connais Jacob Duwall, disait le roi, il sait mieux manier le glaive que les hommes. » Il chercha vainement à réconcilier les deux généraux, et songeait à remplacer Duwall par un général plus habile, lorsque l'invasion de Wallenstein en Saxe appela Arnheim de ce côté ; la bataille de Lutzen, sous ce rapport aussi, mit un terme aux soucis du roi.

Durant la première moitié de l'année 1630, Alexandre Lesslie commanda en chef dans la Poméranie, et fut ensuite remplacé par le roi en personne. Lorsque les Suédois prirent la route du sud, le commandement de la Poméranie fut confié à Banér, puis à Kniephausen, à Lesslie ; plus tard, à Lars Kagg, et à d'autres chefs nouveaux et moins célèbres lorsque cette contrée ne fut plus exposée aux attaques de l'ennemi.

La guerre en Mecklembourg, ensuite dans la Basse-Saxe, fut confiée principalement à Oke Tott. Il chassa les impériaux du duché de Mecklembourg et pénétra jusqu'à Hambourg ; il devait aussi s'emparer de Brémen, et se diriger ensuite vers le sud, mais il rencontra ici Pappenheim, et de ce moment les succès de Tott furent arrêtés, ce qu'il faut attribuer à l'humeur violente de ce général, plus propre à manier le sabre que le bâton du commandement. En Mecklembourg déjà, il était en discussion ouverte avec l'un des ducs de ce pays. Il devait ensuite continuer la guerre de concert avec le duc Georges de Lunebourg ; mais, au lieu de s'entendre, ils se querellèrent, agirent l'un contre l'autre, à leur mutuel détriment et au profit de l'ennemi. Tott resta inactif à Ham-

bourg, où il soignait des chiens, des chevaux, ses plaisirs, et amassait de l'argent pressuré par une main rude. Salvius, l'envoyé de Gustaf-Adolphe dans cette ville, exhorta Tott à plusieurs reprises d'agir différemment; mais ce dernier s'en irrita. « Les affaires de la Suède, dit-il, sont-elles retombées dans une telle décrépitude, que les hommes de l'écritoire osent réprimander les cavaliers? » Cependant l'attention du roi et celle du public se fixèrent sur la Basse-Saxe, où les armes suédoises, victorieuses sur tous les autres points, n'avaient aucun succès. Pour obéir aux ordres du roi, Salvius fut obligé de lui rendre compte des causes qui produisaient ce résultat. Il insista avec force sur la nécessité de changer le chef de cette armée, et ce vœu fut exprimé par d'autres encore. On voulut prendre un terme moyen; on envoya Alexandre Lesslie près de Tott, pour l'aider dans son commandement; mais une maladie feinte ou réelle de Lesslie dérangea cette mesure. Vers la fin du printemps, Tott fut enfin destitué : « Mes enfants et mes petits-enfants, dit-il à Salvius, me vengeront un jour, sur toi et sur toute ta progéniture (1). » On pensa d'abord que Tott serait appelé auprès du roi pour s'habituer de nouveau à la discipline et à l'obéissance; mais il paraît que Gustaf-Adolphe ne se souciait pas d'un tel subordonné. Tott fut renvoyé en Suède, où il bâtit, avec les richesses qu'il avait amassées en Allemagne, le château d'Ekolsund; il y vécut avec une magnificence jusque-là inouïe en Suède, en s'enorgueillissant de ses victoires, de sa famille alliée à la maison de Wasa, et de sa fortune. Quand il passait sur la route entre Stockholm et Ekolsund, dans une voiture magnifiquement attelée, il mettait une gloire spé-

(1) Archives du royaume. Lettres des hommes d'État suédois. Adler Salvius à Gustaf-Adolphe, Brémen, 8 juin 1632. — Archives de Ridderstolpe (75 b). L. Grubb à Axel Oxenstjerna. Ahlsfeld, 19 février 1632, et Francfort-en-Mein, 9 février 1632.

ciale à ne jamais quitter le milieu de la route, excepté pour le roi. Cependant Gustaf-Adolphe était embarrassé sur le choix du successeur de Tott. La voix publique demandait Oxenstjerna ou Horn ; mais le premier était indispensable pour les affaires intérieures, et le second fut envoyé en Alsace, avec mission d'arranger une querelle de même nature, qui s'était élevée entre Bernhard de Weimar et Kristian de Birkenfeld. Enfin le choix du roi s'arrêta sur Baudis, mais à regret, en raison de son avarice connue. Ce général rendit, il est vrai, de la vie aux mouvements de la guerre dans cette partie de l'Allemagne ; mais son humeur intéressée influa d'une manière fâcheuse sur les officiers inférieurs, sur les soldats, donna lieu à d'innombrables désordres dans l'armée et mécontenta le pays. La fortune continua donc à être peu favorable aux Suédois dans cette contrée (1).

Guillaume de Weimar et Johan Banér, avaient été laissés dans la Thuringe et dans les environs de Magdebourg après la bataille de Breitenfeld ; lorsque ces contrées furent complétement débarrassées de l'ennemi, les deux généraux prirent part à la campagne contre la Bavière.

A la fin de 1631, Axel Oxenstjerna fut nommé gouverneur des pays du Rhin, avec résidence à Mayence ou à Francfort. Il avait sous ses ordres le duc Bernhard de Weimar et le comte palatin Kristian de Birkenfeld ; le premier était en Alsace et le second dans le Palatinat. Ils ne tardèrent pas à se désunir, et les choses en vinrent à un tel point qu'Oxenstjerna ne savait comment s'en rendre maître. C'est alors que cet homme d'État dit dans un moment de dépit : « Que l'on ne devrait jamais employer des princes dans le service militaire ; orgueilleux de leur naissance, ils ne veulent entendre

(1) Archives de Ridderstolpe (75 b). L. Grubb à Axel Oxenstjerna, Francfort-en-Mein, 10 juin ; Duderstadt, 24 juillet et 1er août 1632.

parler ni d'obéissance, ni de soumission, mots que l'on prononce rarement devant eux. » Le duc Bernhard fut appelé auprès du roi et remplacé par Gustaf Horn. La guerre prit alors une tout autre activité, et les Suédois remportèrent plusieurs avantages. La forteresse de Benfelden fut prise, et Horn gagna une bataille près de Wiseloch sur les impériaux. Les affaires de ce pays en étaient là, quand la nouvelle de la mort du roi y arriva.

Lorsque Gustaf-Adolphe marcha contre Wallenstein, la Souabe septentrionale fut confiée à Johan Banér, et la Souabe méridionale au duc Bernhard. Ce dernier, maintenant abandonné à lui-même, se distingua par des exploits remarquables, battit les corps détachés de l'ennemi, prit ses places fortes, et était sur le point de pénétrer dans le Tyrol, lorsqu'il fut rappelé pour renforcer l'armée principale. Durant les dernières semaines de la vie du roi, toute la Souabe fut mise sous les ordres de Johan Banér qui était blessé.

Cet aperçu des mouvements militaires moins importants étant terminé, nous allons revenir aux principaux corps d'armée et à leurs entreprises.

CHAPITRE LXXIX

Wallenstein rentre au service de l'empereur.

Tandis que Gustaf-Adolphe s'occupait de la conquête des pays du Rhin, de la Souabe et de la Bavière, il était question, dans toute l'Allemagne, d'un armement considérable, qui se faisait dans les États héréditaires autrichiens, sous la direction de Wallenstein. On s'attendait, d'un moment à l'autre, que cet ennemi redoutable allait entrer dans la lice, et se mesurer avec Gustaf-Adolphe; mais jusqu'à ce jour il était resté immobile, occupé seulement à mettre son armée sur

le pied le plus formidable possible. Ses armements prouvaient qu'il ne méprisait pas son adversaire ; ils furent enfin terminés vers ce temps, et Wallenstein commença à se porter en avant, avec lenteur, mais d'une manière menaçante. Gustaf-Adolphe fut obligé de suspendre sa marche victorieuse, et de réunir ses troupes éparses, pour aller à la rencontre de ce nouvel ennemi.

Avant de commencer le récit de cette mémorable rencontre, il n'est pas inutile de rapporter en peu de mots ce qui était arrivé à Wallenstein depuis sa retraite, circonstances dont l'influence ne fut pas médiocre sur la marche des événements.

Comme nous l'avons déjà dit, ce général, après sa déposition, s'était retiré dans ses propriétés de Bohême, en feignant de se soumettre au coup qui l'avait frappé. Ceux qui possédaient une connaissance plus approfondie de l'ambition insatiable, du caractère violent de Wallenstein, pressentaient la tempête cachée sous cet extérieur calme. Les sons étouffés qu'elle laissait échapper dans les moments d'une attention moins soutenue, atteignaient les oreilles du monde. Wallenstein, on le racontait du moins, avait dit, dans une certaine occasion : « Que les esprits de l'abîme s'emparent de moi si je sers jamais l'ingrate maison impériale. » En même temps, il irritait et raillait ses adversaires, par la magnificence dont il environnait sa personne. Sa cour et son palais surpassaient en splendeur la cour et les palais de l'empereur ; en outre de sa suite ordinaire, il était accompagné d'une foule d'officiers mécontents et sans emploi depuis le licenciement de son armée. Ils s'étaient réunis autour de leur ancien chef qui les avaient accueillis, et pourvoyait à leurs besoins avec une hospitalité princière ; aussi étaient-ils prêts à sacrifier, comme des sujets fidèles, leur vie pour lui.

Cependant Wallenstein était immobile au milieu de sa brillante cour, et Gustaf-Adolphe répandait ses armes en Poméranie, en Mecklembourg, dans la Marche. On croyait remarquer, chez Wallenstein, un sentiment de satisfaction des revers de Tilly et de l'embarras croissant de l'empereur. On disait qu'il correspondait secrètement avec les protestants et le roi de Suède, afin de renverser la maison d'Autriche, de monter lui-même sur le trône de Bohême, etc. Tout ceci n'est encore qu'une supposition dénuée de preuves.

La bataille de Breitenfeld, et les progrès rapides que firent les Suédois après cette victoire, mirent l'empereur dans une position très-fâcheuse. Tilly avait perdu la confiance des autres et la sienne; il ne pouvait plus être employé avec l'espoir du succès; du moins contre le victorieux Gustaf-Adolphe. Pappenheim, Altringer, Furstemberg, etc., ne jouissaient pas encore d'assez de considération. Un nom nouveau pouvait seul faire naître de nouvelles espérances; mais ce nom, quel pouvait-il être, sinon celui de Wallenstein, environné de tout l'éclat de la gloire des armes, l'objet de l'amour des soldats? Ses amis, dans le conseil impérial, commencèrent à élever la voix en sa faveur, à regretter la précipitation avec laquelle on l'avait destitué, à demander vivement sa réintégration à la tête de l'armée. Ces paroles rencontrèrent une vive opposition. Les jésuites et les Espagnols soutinrent « que le fils de l'empereur, le roi Ferdinand, devait être nommé généralissime, sous la direction d'un guerrier expérimenté; comme héritier et successeur présumé de son père, il était la personne la plus convenable pour conduire cette entreprise, et sa qualité de prince lui ferait trouver plus facilement des peuples disposés à soutenir leur maître futur. C'était en même temps lui fournir l'occasion de montrer le trésor inconnu de jugement, de courage et d'habileté qu'il renfermait encore dans son sein. Rendre le commandement

à Wallenstein, était au contraire une chose fort sérieuse sous beaucoup de rapports. On irriterait ainsi tout l'empire d'Allemagne, qui redoutait et haïssait Wallenstein plus que la mort. Les princes électeurs, qui avaient réuni leurs efforts à la diète de Ratisbonne pour le renverser, seraient poussés aux dernières extrémités par son rappel. Il était en outre extrêmement imprudent de remettre toute sa fortune entre les mains d'une personne que l'on venait de blesser si profondément, et surtout lorsque cette personne était Wallenstein, connu par l'excès de son orgueil et de son amour pour la vengeance. La soumission, qu'il avait affectée, n'était point réelle. Ses négociations secrètes avec la Suède et la Hollande, les menaces qui lui étaient échappées, montraient assez ce qu'il nourrissait au fond du cœur. » Maximilien de Bavière, averti de ces délibérations, écrivit à l'empereur; « il espérait que l'homme destitué du généralat, sur la demande des princes électeurs, ne serait pas rétabli dans cette dignité sans leur consentement. »

Les partisans de Wallenstein répondirent que « le roi Ferdinand, n'ayant aucune expérience de la guerre, pourrait attirer de grands malheurs sur l'empire, le couvrir de honte. Il était donc plus prudent de détourner de sa personne le mécontentement, l'irritation que les nouvelles levées d'hommes et d'argent allaient causer. Wallenstein, au contraire, y était déjà accoutumé, et n'avait pas en outre l'amour du peuple à perdre. Enfin Wallenstein était le seul homme du monde qui eût assez de considération pour réunir, former et maintenir une armée, pour la conduire avec l'espoir du succès contre les Suédois victorieux. » Le poids de cette dernière raison ne pouvait être nié, et Wallenstein étant à la fois redouté et indispensable, on résolut d'user d'une sorte de moyen terme, pour accorder les opinions opposées. Le jeune Ferdinand serait nommé généralissime, avec Wal-

lenstein pour guide et conseiller intime; cependant, on eut la sagesse de lui cacher qu'il serait sous les ordres du roi Ferdinand, il fut seulement invité à se rendre à Vienne pour s'entretenir plus particulièrement avec l'empereur sur ce sujet. Mais Wallenstein donna un refus positif, sous prétexte qu'une goutte aux pieds l'empêchait de voyager et de faire aucun mouvement. Ferdinand écrivit de nouveau pour exprimer son regret de ce que cette maladie le privait de l'assistance d'un général aussi illustre. Il espérait cependant que Wallenstein n'abandonnerait pas son souverain dans un moment aussi critique; et lui demandait de venir à Vienne, ou de se rendre dans un lieu plus rapproché, ce qui faciliterait les négociations. Il le priait de se hâter, les affaires pouvant empirer à un point où il ne serait plus possible de les raccommoder. Wallenstein promit alors de se rendre dans la ville de Znaïm; car il lui était impossible d'aller à la cour; probablement parce que, depuis la diète de Ratisbonne, on ne lui donnait plus le titre d'Altesse, auquel il avait droit cependant, comme duc de Mecklembourg. Dans le même temps, le prince Eggenberg, le partisan dévoué de Wallenstein, reçut une lettre de lui par laquelle on le priait de changer les dispositions de l'empereur, et de délivrer ainsi Wallenstein d'une commission désagréable. Mais immédiatement après, c'était vers le nouvel an, le même Eggenberg vint à Znaïm de la part de l'empereur, et les négociations commencèrent. Wallenstein parla de l'inconstance de la fortune, des persécutions de l'inimitié, des charmes du repos, des méditations utiles que l'on fait dans la solitude, sur le passé, et sur la nécessité de se préparer pour l'avenir. Une autre fois, il dit avec plus de vivacité encore :

« Je mériterais d'être éternellement tourné en ridicule, si je me chargeais de réparer toutes les fautes commises par Tilly et par Maximilien. »

Il dit encore :

« L'empereur s'est laissé amputer le bras droit, et il est forcé maintenant de combattre avec la main gauche contre le grand Gustaf-Adolphe. »

Malgré le soin qu'on mettait à lui cacher le dessein qu'on avait de le placer sous les ordres du roi Ferdinand, il l'avait appris par ses espions. Afin de prévenir tout projet de ce genre, il déclara hautement et avec fermeté qu'il ne se mettrait pas sous les ordres de Dieu lui-même, s'il descendait du ciel pour commander les armées impériales. Enfin, après beaucoup de pourparlers, on l'amena à faire la promesse : d'assembler et d'organiser à Znaïm une armée de quarante mille hommes pour le service de l'empereur, et cela en trois mois, à partir du commencement de l'année 1632 ; mais à condition que ces troupes seraient, pendant cet intervalle, entièrement sous ses ordres, et dispensées de toute participation à la guerre ; qu'au bout de ces trois mois, il serait déchargé du soin de cette affaire difficile. On tomba d'accord sur l'organisation de l'armée et le commandement en chef réclamé par Wallenstein ; quant à la dernière condition imposée par lui, elle resta indécise. Ferdinand espérait que, l'armée une fois organisée, il serait plus facile de déterminer Wallenstein à en conserver le commandement en chef ; et ce dernier prévoyait que des troupes formées par lui ne pourraient être sous les ordres d'un autre ; il serait ensuite le maître d'imposer les conditions qu'il voudrait.

Alors se répandit, en Autriche et dans toute l'Allemagne, le bruit que Wallenstein assemblait une armée pour le service de l'empereur. L'effet fut prodigieux. Tous les officiers sans emploi, qui vivaient aux frais de Wallenstein, accoururent les premiers ; d'autres les imitèrent bientôt, et l'on vit, réunis à Znaïm, Gallas, Montécuculli, Tieffenbach, Holk, Piccolomini, Terzky, Isolani, etc. Ils se chargèrent, soit de

compléter d'anciens régiments, soit d'en former de nouveaux, et Wallenstein leur donna à cet effet des pleins pouvoirs et de l'argent. Il tira pour cet objet, de sa propre caisse, plus de deux cent mille florins, Le bonheur et le nom de Wallenstein attirèrent sous ses drapeaux des bandes nombreuses, non-seulement de vieux soldats, mais aussi de paysans qui échangeaient la faux pour le sabre; ce fut surtout le cas en Autriche. Ces nouveaux et formidables armements exigeaient des impôts analogues; et le grand nombre préféra toucher une solde comme soldat, plutôt que de payer des contributions en restant paysan. Dès le mois de février, trente mille hommes étaient réunis sous les drapeaux de Wallenstein.

Les trois mois convenus furent bientôt écoulés, et l'on ne pouvait différer davantage le choix du général destiné à commander cette armée. Wallenstein préférait et ne voulait traiter que par l'intermédiaire d'Eggenberg; mais celui-ci étant malade, l'empereur envoya deux autres négociateurs, qui revinrent avec un refus. Ferdinand, son fils, et d'autres membres de sa famille, écrivirent à Wallenstein pour le prier d'accepter, à cause d'eux et de tout l'empire romain, le commandement qui lui était offert. Cette fois encore il refusa, mais en promettant de rester à l'armée jusqu'aux premiers jours d'avril, époque où Eggenberg pourrait être rétabli. Celui-ci, alité par un rhumatisme, fut obligé de se faire porter en litière de Gratz à Znaïm, où de nouvelles négociations eurent lieu. Là, Wallenstein refusa encore, en alléguant les persécutions toujours actives de ses ennemis; la nécessité seule contraignait maintenant l'empereur à réclamer son secours.

« Si je réussis, disait-il, à surmonter tous ces embarras, l'empereur se montrera aussitôt prêt à me sacrifier et plus vite encore si j'échoue. »

Toutes les représentations étant inutiles, Eggenberg finit par demander à lui prouver, comme ami, le danger de ses refus prolongés.

« Il est toujours imprudent, dit-il, de forcer son supérieur à recourir aux supplications humiliantes, à reconnaître ainsi les injustices qu'il a commises. Vous savez comment Ferdinand, malgré toutes les humiliations volontaires qu'il a subies, recevra un refus. Réfléchissez à ce qu'on peut attendre de l'autorité, après de pareilles scènes; je vous engage donc à prendre garde à vous. D'un autre côté, l'empereur est prêt à acheter votre bienveillance, n'importe à quel prix.

« S'il en est ainsi, répondit Wallenstein, je demande vingt-quatre heures de réflexion pour me décider. »

Ce délai expiré, Wallenstein présenta ses conditions, et déclara que, si elles n'étaient pas acceptées dans leur entier, il lui serait impossible de prendre le commandement de l'armée. Les voici :

1° Le duc de Friedland seul, et à l'exclusion de toute autre personne, sera le général en chef de toutes les forces militaires, non-seulement de l'empereur, mais encore du roi d'Espagne;

2° Le commandement en chef appartiendra au duc de Friedland, sans aucune exception;

3° L'empereur ne se rendra jamais en personne à l'armée; il s'attribuera encore moins le droit de la commander;

4° L'empereur promettra au duc de Friedland, sans aucun subterfuge, et comme récompense ordinaire, l'un des pays héréditaires de l'Autriche;

5° On concédera au même duc, comme récompense extraordinaire, la suzeraineté sur tous les pays qui seront conquis en Allemagne;

6° Le droit de confiscation dans l'empire appartiendra en

entier au duc de Friedland, sans le soumettre à la juridiction du conseil aulique impérial et de la chambre impériale de Spire ;

7° Dans toutes les affaires capitales, le duc de Friedland prononcera seul, sans appel; et les lettres de franchise, données par l'empereur, ne seront valides que ratifiées par le duc ;

8° Les lettres de franchise, pour des biens dévolus à la couronne, ne seront sollicitées qu'auprès du duc de Friedland, et ne pourront être données que par lui; l'empereur, trop généreux, donne des lettres de franchise à tous ceux qui ont un ami à la cour, et l'on voit disparaître ainsi des ressources qui devraient servir à solder et à entretenir les troupes ;

9° Lors de la paix qui sera faite tôt ou tard, les intérêts du duc de Friedland seront pris en considération, même au sujet du Mecklembourg ;

10° Le duc de Friedland sera pourvu des objets nécessaires à l'entretien de l'armée, et pour la continuation de la guerre ;

11° Il pourra traverser à son gré le territoire héréditaire autrichien, soit pour marcher en avant, soit pour opérer une retraite.

Eggenberg, étrangement surpris en lisant ces conditions, essaya de les modifier; mais Wallenstein l'interrompit aussitôt avec fermeté. Eggenberg fut donc obligé de partir sans avoir rien obtenu sous ce rapport; et l'empereur excita un étonnement général en signant toutes les conditions proposées. Dans cette circonstance, il cacha au fond de son âme ce qu'il pensait, ne manifesta ni plaisir ni mécontentement; mais il n'est pas difficile de deviner ce qui se passait dans son esprit.

Cette convention, entre l'empereur et Wallenstein, fut si-

gnée vers la fin d'avril. Aussitôt après, le duc de Friedland marcha contre l'armée saxonne, qui était à Prague; au bout de trois semaines, il n'y avait plus un seul soldat saxon dans le royaume de Bohême.

CHAPITRE LXXX

Wallenstein se réunit à l'électeur de Bavière.

Une amère inimitié régnait depuis bien des années entre Wallenstein et l'électeur de Bavière. Elle eut pour origine le refus fait par Maximilien de prendre Wallenstein à son service. L'orgueil de celui-ci et la jalousie de l'électeur l'augmentèrent; c'est pourquoi Maximilien se trouva à la tête des princes allemands qui demandèrent avec le plus d'ardeur, lors de la diète de Ratisbonne, le renvoi de Wallenstein, et ce fut ensuite ce même Maximilien qui travailla avec le plus d'activité contre la nouvelle nomination de ce général. D'un autre côté, Wallenstein ne jugeant pas à propos de cacher son inimitié contre ce prince, toute l'Allemagne connaissait la mésintelligence qui régnait entre l'électeur et Wallenstein.

Lorsque, en 1632, Gustaf-Adolphe se tourna vers le Danube, Maximilien demanda un secours à l'armée impériale récemment formée par Wallenstein. Mais les négociations, pour le commandement de cette armée, n'étaient pas encore terminées, et Ferdinand ne put rien faire en faveur de Maximilien, qui n'avait aucune envie d'être secouru par son ennemi déclaré. Il aima mieux employer tout autre moyen, et c'est alors qu'il essaya, avec l'habileté de Tilly, son armée, les fleuves du Lech et du Danube, d'empêcher Gustaf-Adolphe de pénétrer sur le territoire héréditaire de la Bavière. Mais Tilly succomba, les fleuves et les armées furent vaincus.

Maximilien eut recours à la médiation de la France pour arrêter le vainqueur; ce fut inutilement. Ses envoyés revinrent sans avoir rien obtenu, tandis que Gustaf-Adolphe avançait toujours. Maximilien n'avait plus d'autre ressource que l'Autriche; il écrivit à l'empereur, à Wallenstein lui-même, leur dit que les Suédois inondaient, dévastaient son territoire, et demanda des secours pour les chasser. L'empereur, craignant que Gustaf-Adolphe ne passât de la Bavière en Autriche, fit connaître à Wallenstein, par des voies détournées, son désir de secourir Maximilien; car, d'après les dernières conventions, il ne pouvait donner d'ordre à son général. Wallenstein répondit qu'il fallait d'abord délivrer la Bohême; et il invita amicalement l'électeur à prendre patience. Il se dirigea ensuite vers le nord contre Prague en laissant la Bavière et sa capitale sans défense, et le territoire autrichien lui-même ouvert à l'invasion des Suédois. Lorsque les Saxons furent chassés de la Bohême, Maximilien renouvela sa demande, et proposa la réunion des deux armées d'Autriche et de Bavière. Wallenstein y consentit enfin, mais aux conditions suivantes :

1° Les deux armées seront sous les ordres immédiats de Wallenstein, tout le temps de leur réunion;

2° Elles ne marcheront pas vers la Bavière, mais contre Nuremberg.

Maximilien n'avait point d'autre ressource que d'accepter ces conditions, et de se placer sous les ordres de son ennemi détesté. On mit promptement des garnisons dans Ingolstadt et dans Ratisbonne; puis le reste de l'armée se dirigea le plus promptement possible vers le nord.

Ce fut au commencement de juin 1632 et dans la petite ville d'Eger, que les armées autrichienne et bavaroise, que Wallenstein et Maximilien se rencontrèrent. Les officiers de part et d'autre observèrent, avec une attention sérieuse,

l'entrevue remarquable des deux princes. Maximilien fut entièrement maître de lui; tous ses mouvements, toutes ses paroles portaient l'empreinte de la politesse, de la bienveillance la plus prévenante. Il n'en fut pas de même de Wallenstein. Il changea de couleur; sa voix, ses lèvres tremblèrent, et chacun vit clairement, à la contraction de ses traits, les efforts qu'il faisait pour empêcher sa colère d'éclater. Plusieurs fois, il ouvrit la bouche pour proférer des reproches amers; mais Maximilien donna toujours, avec adresse et douceur, des réponses évasives et un autre tour à la conversation. Cette première entrevue se passa donc sans explosion; mais, lorsque Wallenstein se trouva seul le soir avec ses capitaines les plus intimes, il exprima ses sentiments sans détour. « Enfin j'ai contraint mon mortel ennemi à me demander avec humilité la réconciliation et des secours. Je suis vengé de tout le mal qu'il m'a fait. » Maximilien, au contraire, parlait avec estime de Wallenstein. Il ne manquait pas assurément de personnes qui colportaient mot à mot les expressions amères de ce dernier; mais Maximilien les considérait comme des commérages, ne voulait pas les écouter, encore moins y répondre. Il parvint ainsi à détourner la tempête qui, sans cette modération, aurait pu éclater au détriment de la Bavière et de l'Autriche. Les deux armées réunies formèrent un ensemble de soixante mille hommes. Wallenstein passa en revue ces forces redoutables. « Dans quelques jours, dit-il, nous saurons qui de moi ou de Gustaf-Adolphe dominera le monde. »

CHAPITRE LXXXI

Gustaf-Adolphe marche vers Nuremberg.

La rencontre de Gustaf-Adolphe et de Wallenstein à Nurem-

berg est l'un des événements les plus remarquables de la guerre de trente ans. Non-seulement elle comprend un espace de temps assez considérable, mais encore des circonstances particulières dignes d'attention. Nous les exposerons, afin d'éviter la confusion, dans des chapitres spéciaux.

En quittant Munich, Gustaf-Adolphe s'était dirigé avec un corps de troupes suédoises assez nombreux, vers la Souabe pour y apaiser quelques révoltes. Durant cette expédition, il apprit que Wallenstein était sur le point de s'éloigner des frontières de la Saxe; d'abord pour se réunir à Maximilien, ensuite pour marcher contre la Franconie. Des députés de la bourgeoisie de Nuremberg vinrent, en même temps, supplier le roi de les protéger contre le danger dont ils étaient menacés, et prétendaient savoir positivement que Wallenstein se proposait d'attaquer leur ville. Gustaf-Adolphe ne crut pas la chose impossible. Nuremberg, riche et splendide, avait par elle-même de quoi attirer des soldats avides de pillage; de plus, c'était le chaînon qui joignait les armées suédoises de la Souabe, des pays du Rhin et de la Franconie septentrionale. La prise de Nuremberg rompait entièrement les rapports du roi avec sa division de la Souabe; la conservation de cette ville était donc de la plus haute importance pour lui. Gustaf-Adolphe avait, en outre, beaucoup de bienveillance pour les Nurembourgeois, à cause du dévouement qu'ils lui avaient déjà témoigné, et il aurait regardé comme une honte ineffaçable pour lui de laisser subir à de tels alliés, le sort de Magdebourg. Sa détermination était donc arrêtée à l'avance par ces diverses raisons; et il répondit aux envoyés de Nuremberg : « Retournez dans votre ville, dites à vos magistrats et à vos concitoyens d'avoir bon courage. Tant que je vivrai, et avec l'aide de Dieu, Wallenstein ne verra jamais l'intérieur de vos murailles. » Il expédia ensuite des ordres aux divers corps de son armée. La Bavière

fut évacuée, Bernhard de Weimar envoyé dans la partie la plus méridionale de la Souabe; Johan Banér commanda à Donauwerth, et Gustaf Horn en Alsace. Le roi, avec le reste de ses troupes, qui se montaient à vingt mille hommes, marcha en hâte vers Nuremberg, où on le reçut comme un ange libérateur et avec toute la solennité imaginable.

Il apprit, en arrivant, que Maximilien n'avait pas encore effectué sa jonction avec Wallenstein; le roi chercha donc le moyen d'empêcher cette réunion, de battre les deux armées séparément, et, dans ce but, il prit la route du Haut-Palatinat. Mais l'électeur de Bavière, ayant pressenti ce danger, accéléra sa marche. Il fit monter ses soldats dans des charriots, sur des chevaux de paysan, et courut à travers tout le Palatinat jusqu'à Eger. Il précéda ainsi d'un jour le roi dans un passage difficile, et réussit, comme nous l'avons dit plus haut, à opérer sa jonction avec Wallenstein. Le roi, mécontent, ramena lentement ses troupes à Nuremberg.

Arrivé avant elles dans cette ville, il fit à cheval le tour des remparts, et ordonna de nouveaux travaux de fortifications. Nuremberg avait des murailles et des fossés; mais ils n'offraient point une entière sécurité. Ensuite, le roi ne logeait jamais ses troupes dans les villes, afin de ne pas donner lieu à des désordres, ni aux maladies qui résultent d'une grande agglomération d'hommes sur un seul point. Il en fut de même cette fois. Les nouveaux retranchements furent tracés dans un rayon très-étendu et qui enfermait dans son enceinte les faubourgs et les villages les plus voisins; au centre, se trouvait Nuremberg. « C'est la prunelle de mes yeux, dit le roi, et je la défendrai de toutes mes forces. » L'armée suédoise devait camper entre la ville et ces nouvelles fortifications. Dès que le roi eut tracé la ligne de ces remparts, les bourgeois et les paysans furent appelés en grand nombre pour y travailler, et, en quarante-huit heures, le plus fort de

l'ouvrage était fait. Alors arriva l'armée, et, avec son assistance, les remparts et les fossés furent bientôt achevés, pourvus de môles, de batteries avec tout leur matériel, de sorte que le camp formait une forteresse parfaite. Trois cents canons, montés sur ces remparts, menaçaient de la mort quiconque les aurait attaqués.

La bourgeoisie fit volontiers tout ce qui était en son pouvoir. Elle avait pourvu la ville d'approvisionnements considérables, surtout en céréales, et en avait assez pour nourrir, avec abondance, pendant une année, les bourgeois et l'armée. Cette dernière était campée en dehors des murs, mais les officiers et les soldats qu'on y envoyait par hasard, étaient toujours bien accueillis par les habitants, qui les nourrissaient et les régalaient. De plus, une cotisation fournit des sommes assez considérables pour solder l'armée; et, en faisant une levée de tous les hommes au-dessous de quarante ans, on eut une garde bourgeoise nombreuse, propre à maintenir l'ordre dans la ville, et à contribuer à la défense du camp.

CHAPITRE LXXXII

Expédition de Wallenstein contre Nuremberg.

Wallenstein et Maximilien, après avoir opéré leur jonction, entrèrent dans la Franconie, mais en se dirigeant vers le nord, comme s'ils avaient le dessein de pénétrer en Saxe; ils espéraient ainsi faire sortir Gustaf-Adolphe des murs de Nuremberg, et avoir l'occasion d'attaquer et de détruire une armée bien inférieure à la leur. Mais le roi n'ayant pas été trompé par ce mouvement, Wallenstein reprit le chemin du midi, enleva quelques maraudeurs suédois et s'approcha de Nuremberg. Il examina avec attention les nouvelles lignes,

puis annonça sa résolution de ne pas les attaquer. Maximilien voulait, au contraire, profiter de l'occasion pour écraser un ennemi inférieur : « Que Votre Altesse commence, répondit Wallenstein, et je saurai bien la soutenir. » L'attaque n'eut pas lieu. L'armée passa devant Nuremberg, et traversa la Regnitz à Stein. Sur la rive gauche de cette rivière, au nord, et près de l'endroit où s'était effectué le passage, on voyait une colline appelée, d'après le village qui la touchait, la colline d'Aspach ; il y en avait une seconde, plus élevée, nommée Altenberg ; puis une troisième, encore plus haute et plus escarpée, qui portait le nom de Burgstall ou vieille forteresse, parce qu'il s'en trouvait une en ruines sur son sommet. Les trois collines étaient assez escarpées et entourées de bois à leur base. Du côté de l'orient, la Regnitz coulait à leur pied, sur un fond vaseux et sans gué ; du reste, elles étaient environnées d'un terrain marécageux et entrecoupé de ruisseaux. Les collines elles-mêmes étaient séparées les unes des autres par des ruisseaux; celui qui coulait entre Altenberg et Burgstall, appelé la Biberbach, était assez considérable. Wallenstein choisit ces trois collines pour y établir son camp. Maximilien et les Bavarois occupèrent Burgstall, Wallenstein en personne et le principal corps d'armée s'établirent sur Altenberg ; une division moins considérable, remplissant les fonctions d'avant-poste, fut placée près d'Aspach. On éleva autour de ces collines de forts retranchements garnis de canons et de soldats ; on coupa les arbres pour en faire un triple abatis. Wallenstein se trouva donc bientôt près d'Altenberg, dans une position aussi inattaquable que celle de Gustaf-Adolphe à Nuremberg. Il y avait à peine la distance d'un demi-mille entre les deux armées.

Il paraît que le but de Gustaf-Adolphe était d'abord de protéger Nuremberg, et ensuite de retenir et de fatiguer, comme

à Schevedt et à Werben, les forces ennemies devant son camp retranché, tandis que ses généraux agiraient librement dans le reste de l'Allemagne. De son côté, Wallenstein se proposait, comptant sur sa supériorité numérique, d'intercepter l'entrée des vivres dans Nuremberg; et il occupa dans ce but toutes les forteresses des environs. Il voulait détruire l'armée suédoise par la famine, ou la forcer de sortir de ses retranchements, pour subir une défaite inévitable contre un ennemi trois fois supérieur en nombre.

Toute l'Allemagne, toute l'Europe fixaient des regards inquiets sur Nuremberg, et attendaient, avec crainte ou espoir, l'issue de cette lutte décisive.

CHAPITRE LXXXIII

Gustaf-Adolphe et Wallenstein.

La conduite de Wallenstein, dans cette circonstance, fut aussi bizarre que de coutume. Il disait partout qu'afin de ne pas prolonger la durée de cette longue effusion de sang, il désirait devenir le médiateur de la paix, et il chercha, par diverses prévenances envers Gustaf-Adolphe, à inspirer les mêmes sentiments à ce prince. Dès les premiers temps de l'arrivée des Suédois à Nuremberg, le colonel Taupadel avait été fait prisonnier par les Croates; Wallenstein paya la rançon de cet officier de ses propres deniers, et le renvoya ensuite à Gustaf-Adolphe, pour le préparer à des négociations pacifiques. Quelque temps après, un autre officier suédois tomba entre les mains des Croates; il fut également traité avec bonté, régalé à la table de Wallenstein, et renvoyé sans rançon, avec mission de dire au roi « que le duc de Friedland regardait Gustaf-Adolphe comme le guerrier le plus brave et le général le plus habile du monde. » La ré-

ponse n'a point été conservée ; mais un noble suédois, fait prisonnier depuis, fut renvoyé de même et chargé d'assurer le roi « de l'estime de Wallenstein, de son vif désir de voir un prince si vaillant réconcilié avec l'empereur, moyennant une paix solide et équitable. »

Gustaf-Adolphe ne prêta point l'oreille à ces discours; il n'y eut pas de paix, ni même de négociations à ce sujet. Cette conduite du roi a été interprétée de diverses manières ; les uns ont blâmé ses projets étendus et ambitieux, les autres l'ont défendu, en alléguant sa résolution bien connue, de ne pas désarmer que la suprématie de l'empereur en Allemagne n'eût été détruite. On se méfiait également de Wallenstein et de ses desseins. Quelques-uns des admirateurs de ce général ont soutenu que Wallenstein, dont l'élévation n'était due qu'à l'épée, avait sérieusement l'intention de remettre cette épée dans le fourreau. Mais on croyait, en général, que son dessein était d'endormir son ennemi dans la sécurité, pour le surprendre ensuite, ou pour conclure avec lui une alliance contre l'empereur. On fit encore d'autres suppositions, qui ne pouvaient avoir de fondement que dans la bizarrerie connue de l'humeur et de la conduite de Wallenstein.

CHAPITRE LXXXIV

Escarmouches autour de Nuremberg.

Les Suédois, abondamment pourvus des vivres les plus nécessaires, manquaient cependant de diverses choses, entre autres de bons fourrages pour les chevaux. On était obligé fort souvent d'entreprendre de petites excursions à l'extérieur. Quoique les communications de Wallenstein fussent entièrement libres de tous côtés, il ne tarda point à se

trouver, comme Gustaf-Adolphe, dans le plus grand embarras. Le pays, peu fertile en lui-même, avait déjà été épuisé par les Nurembourgeois et par les Suédois. A défaut de rivières navigables, il fallait faire venir les nouveaux approvisionnements sur des chariots, et encore de loin, du Palatinat et de la Bavière, ce qui ne pouvait s'effectuer qu'avec lenteur et beaucoup d'irrégularité. Wallenstein était donc aussi dans la nécessité de pourvoir à ses besoins par le maraudage, d'où il résultait journellement des escarmouches, plus ou moins vives, entre les deux partis. Dans ces occasions, on remarquait principalement, parmi les troupes de Wallenstein, les Croates commandés par Isolani; parmi les Suédois, Stôlhandske avec la cavalerie finlandaise, et Taupadel avec ses dragons. Nous allons rapporter quelques-uns des faits les plus importants en ce genre qui se passèrent.

Les deux armées étaient déjà en face l'une de l'autre depuis trois semaines, lorsque, dans l'un de ces combats journaliers, un officier impérial fut fait prisonnier. On le contraignit à dire tout ce qu'il savait des projets de Wallenstein, et l'on sut, de cette manière, qu'un convoi important de vivres et de bestiaux était en route pour le camp impérial. A la fin, on découvrit la route qu'il suivait et le moment où son arrivée était attendue. Ce convoi avait été formé à Freystædtlein, et deux mille hommes y avaient été envoyés d'Altenberg, pour le protéger dans le reste de son trajet. Gustaf-Adolphe chargea Taupadel de surprendre ce convoi, de l'enlever ou du moins de le brûler, et lui permit de prendre pour cette expédition les troupes qu'il voudrait. Taupadel, à la tête de son régiment et de deux autres, se rendit à Freystædtlein. Il y arriva au milieu de la nuit, enleva sans bruit la garde avancée, fit sauter la porte, et se précipita dans la ville. La garnison, réveillée en sursaut,

fut passée au fil de l'épée ou chassée. Taupadel se mit ensuite à la recherche de tout ce qu'on pouvait enlever rapidement, et réunit ainsi neuf cents bêtes à cornes et trois cents chevaux. On trouva, en outre, mille chariots chargés de pains. Comme on manquait de temps et de chevaux pour les emmener, Taupadel les abandonna, mit le feu à la ville, et réduisit ainsi ces grands approvisionnements en fumée.

Wallenstein, inquiet au sujet de cet important convoi, envoya encore un détachement considérable d'infanterie et de cavalerie, sous les ordres de Sparre, pour hâter son arrivée. Cet officier se mit en embuscade près du village de Burgthau, pour savoir si quelques maraudeurs suédois se montraient dans cette direction. Gustaf-Adolphe, inquiet aussi sur l'issue de l'expédition de Taupadel, sortit avec un détachement assez nombreux, et donna inopinément dans l'embuscade de Burgthau. Le roi, quoique inférieur en nombre, attaqua de suite, et eut le bonheur de mettre en peu de temps la cavalerie ennemie en fuite; mais l'infanterie, composée en grande partie d'Irlandais commandés par Gordon et Lesly, se retira dans un bois marécageux, où elle fit une résistance désespérée. Le roi les attaqua en personne, et, durant ce combat si vif, deux ou trois pages tombèrent à ses côtés. Les Irlandais, enfin obligés de céder, furent la plupart faits prisonniers, ainsi que leurs colonels, Terzky, le beau-frère de Wallenstein et Sparre lui-même. Ce dernier était déjà tombé entre les mains du roi à Francfort-sur-l'Oder; c'est pourquoi, lorsqu'il fut amené devant lui, Gustaf-Adolphe s'écria : « Mon cher Sparre! je vois que vous m'aimez beaucoup, puisque vous ne pouvez vous passer de ma compagnie. » Lesly et Gordon furent renvoyés à Wallenstein sans rançon, pour reconnaître les politesses de ce général, et récompenser la valeur de ces deux officiers. Sparre et Terzky, au contraire, furent obligés de suivre le

roi, qui retourna au camp avec Taupadel et son riche butin. Gustaf-Adolphe donna des récompenses à tous ceux qui s'étaient distingués dans cette circonstance; les officiers eurent des médailles plus ou moins grandes à l'effigie du roi, et chaque soldat reçut un écu. Trois cavaliers, qui apportèrent trois drapeaux pris par eux sur l'ennemi, reçurent chacun cent écus. Dans la ville et au camp, on rendit de solennelles actions de grâces pour ce succès important.

Lors des premières escarmouches autour de Nuremberg, les maraudeurs suédois eurent beaucoup à souffrir de la part des Croates. Supérieurs en nombre et mieux montés, ces derniers parvinrent plus d'une fois à surprendre et à tuer les détachements ennemis; c'est pourquoi Isolani était surnommé, avec assez de justice, le *fléau des Suédois*. Gustaf-Adolphe eut enfin l'idée d'employer, dans ces circonstances, le moyen dont il s'était servi à la bataille de Breitenfeld et ailleurs. Il fit suivre ses cavaliers d'un détachement d'infanterie qui recevait les Croates, avec des piques en avant, et des décharges de mousqueterie. Le succès fut complet. Les Croates ayant appris, à leur détriment, que cette nouvelle tactique était employée dans les maraudages, se montrèrent moins belliqueux qu'auparavant.

Plusieurs jours se passèrent sans la moindre entreprise. Isolani était fort mécontent de cette oisiveté, des pertes qu'il avait éprouvées, de l'échec de Burgthau, et surtout dans un moment où il venait de recevoir de Wallenstein quatre mille écus et un magnifique cheval espagnol. Voulant se montrer digne d'une telle récompense, il sortit de nouveau avec ses Croates, surprit quelques bandes de cavaliers suédois, leur tua trois cents hommes, mit le reste en fuite, et rentra au camp avec trois drapeaux pris sur l'ennemi. Il fut aussitôt invité à dîner chez Wallenstein. Après le repas, on apporta les dés, et Isolani, enivré par sa

récente victoire et le vin, perdit au jeu l'argent qui lui avait été donné par Wallenstein, et enfin le cheval espagnol. Le duc de Friedland était dans ses appartements intérieurs : ayant eu connaissance de la perte d'Isolani, il chargea son économe de mettre deux mille ducats devant lui. Isolani se leva et courut auprès de Wallenstein pour lui exprimer sa reconnaissance. Dans la conversation, Wallenstein dit, comme s'il n'y attachait aucune importance, que les Suédois attendaient un convoi considérable venant de Wurzbourg. Sans proférer une parole, Isolani monta à cheval avec ses Croates, alla à la rencontre du convoi, tua deux cents hommes de l'escorte, dispersa les autres et revint, avec tous les chariots, dans le camp de Wallenstein.

CHAPITRE LXXXV

Discours de Gustaf-Adolphe.

Le roi cherchait, ici comme partout, à maintenir l'ordre et la discipline. Il veillait lui-même, avec un zèle infatigable, à l'observation des lois, et licencia quatre régiments, parce qu'ils s'étaient distingués dans un sens tout à fait opposé. Cette sévérité eut de bons résultats, mais durant peu de temps. Quelques régiments allemands, composés pour la plupart d'anciens soldats de Tilly et de Wallenstein, avaient conservé l'habitude du pillage, et leur exemple influa d'une manière fâcheuse, même sur les Suédois. Durant leurs maraudages, loin du camp et des officiers supérieurs, les soldats s'abandonnaient davantage à leur avidité, et, bien des fois, les troupes du roi ne se conduisirent pas mieux que les Croates. Le besoin qui tente et produit la nécessité ne tarda point à accroître cette mauvaise disposition.

Les deux camps commençaient à souffrir également du manque de vivres; si les Suédois avaient encore leur pain quotidien, cette denrée devenait rare, chère, et les autres étaient d'autant plus difficiles à avoir. Ceci donna lieu au désordre, et bientôt le paysan qui habitait au milieu des avant-postes n'était plus en sûreté contre le pillage. Ces dévastations n'étaient pas seulement commises par les soldats, mais les officiers subalternes y prenaient part, et les officiers supérieurs fermaient les yeux, afin de prendre la même liberté dans des occasions plus importantes.

Le roi ne tarda point à avoir connaissance de ces désordres; ils lui causèrent un chagrin extrême et excitèrent sa colère. Déjà il avait employé contre ce mal tous les remèdes possibles, mais inutilement. Alors il appela près de lui non-seulement tous les princes allemands qui étaient dans son armée, mais encore les généraux, les officiers supérieurs et subalternes; puis il se tourna vers les seigneurs allemands, et prononça le discours suivant, durant lequel sa voix, ses gestes, ses regards, annonçaient un mécontentement et une colère qu'on ne lui avait jamais vus :

« Princes, comtes, seigneurs et jeunes nobles allemands! Des plaintes nombreuses et pénibles sont parvenues à mes oreilles sur la manière dont nos troupes se conduisent chez nos alliés, où elles portent le meurtre, l'incendie et la dévastation. Le peuple se plaint de ce que son ami, le roi de Suède, lui fait plus de mal que son ennemi Wallenstein; les Suédois, dit-on, se mettent à faire la guerre comme les Croates. Ces reproches me fendent le cœur, surtout parce qu'ils ne sont pas dépourvus de fondement. Mais je suis innocent de ces désordres; je les ai, au contraire, sévèrement défendus. Messieurs les seigneurs allemands, c'est vous, depuis le colonel jusqu'au dernier officier, qui avez saccagé et dévasté votre patrie, volé et pillé vos compa-

triotes et même vos coreligionnaires, précisément ceux que vous êtes chargés de protéger. Dieu m'est témoin que j'éprouve un dégoût, un mal au cœur extrême toutes les fois qu'en vous voyant je me rappelle plus vivement la malédiction attirée par vous sur nos armées. Si vous étiez des chrétiens véritables, vous songeriez à vos devoirs envers votre patrie et vos coreligionnaires, vous songeriez à ce que j'ai fait moi-même pour vous. Je risque ma vie, je sacrifie mon repos, les trésors, le sang de mon royaume pour votre liberté, pour votre bien spirituel et temporel. Je n'ai pas reçu de tout l'empire d'Allemagne seulement de quoi acheter un habit, et je préfère retourner chez moi nu et dépouillé plutôt que de me vêtir avec votre butin. Tout ce que j'ai conquis, je l'ai rendu aux souverains légitimes, ou je me propose de le partager entre vous, car je possède assez de pays à gouverner. J'espérais, en retour, que mes ordres seraient suivis, que vous vous conduiriez comme des guerriers chrétiens. Il n'en a pas été ainsi.

« Si vous murmurez, si vous oubliez assez Dieu et l'honneur pour m'abandonner ou peut-être vous soulever contre moi, je m'entourerai de mes Suédois, de mes Finlandais, nous nous défendrons jusqu'au dernier, et le monde entier verra que, roi chrétien, j'ai mieux aimé perdre la vie que de souiller, par des vices et des crimes, l'entreprise sainte dont le Seigneur m'a chargé.

« Je vous en supplie, au nom de la miséricorde divine, rentrez en vous-mêmes, examinez vos cœurs. Je ne blâme point votre conduite dans les batailles; elle a toujours été celle de guerriers vaillants et loyaux; sous ce rapport je vous dois une reconnaissance que je ne renierai jamais. Eh bien! je vous conjure, au nom de cette gloire acquise par vous, au nom de votre cœur, de votre conscience, de votre patrie, d'être loyaux dans le reste de votre conduite,

de vous rappeler que vous en rendrez compte un jour au Juge qui voit tout. »

L'assemblée entière était immobile et stupéfaite; plusieurs avaient les larmes aux yeux. Un paysan se présenta précisément dans cet instant pour se plaindre de ce que des soldats avaient enlevé sa vache. Gustaf-Adolphe demanda quel était le coupable, et le paysan le conduisit dans le camp; il montra enfin la tente près de laquelle la vache perdue était encore attachée. Le coupable était un caporal. Après un court interrogatoire, le roi, trouvant l'accusation fondée, prit le coupable tremblant par la tête, en disant:

« Viens, mon fils, il vaut mieux que je te punisse que de donner occasion à Dieu de nous châtier à cause de toi. »

Et le roi le fit conduire au gibet.

CHAPITRE LXXXVI.

Gustaf-Adolphe reçoit des renforts.

Par suite de la grande supériorité numérique de l'armée impériale, toutes les places fortes des environs de Nuremberg ne tardèrent point à tomber en son pouvoir, et les Suédois furent bientôt enfermés dans la ville et ses alentours les plus rapprochés, et, pour ainsi dire, assiégés. Cette circonstance fit répandre beaucoup de bruits inquiétants en Allemagne et dans le reste de l'Europe. On croyait l'armée du roi perdue sans ressource. Si Wallenstein ne donnait point un assaut à Nuremberg; c'était, sans doute, disait-on, parce qu'il avait la certitude de la prendre par la famine; tantôt le roi était prisonnier, tantôt il avait disparu, d'autres fois on prétendait qu'il était mort. Les généraux et le sénat suédois éprouvaient une inquiétude douloureuse, et la France elle-même craignait qu'une ré-

volution subite ne rendît à l'empereur son ancienne suprématie. Le roi, instruit de tout ceci, écrivit partout et assura que sa position était pour le moins aussi avantageuse que celle de Wallenstein. Cependant Gustaf-Adolphe, voulant mettre un terme à cette guerre dévastatrice et non pas décisive, ordonna à Oxenstjerna de réunir la plupart des troupes suédoises disséminées en Allemagne, et de les lui amener pour le renforcer. Il le pria en même temps de ne point s'exposer lui-même par une célérité inutile. Le principal corps d'armée, n'ayant aucune espèce de danger à redouter, pouvait fort bien attendre une ou deux semaines de plus. Enfin il recommandait à Oxenstjerna de couper, par tous les moyens, les communications de Wallenstein. « Cet adversaire, écrivait le roi, est un de ces mauvais esprits qu'on ne peut mettre en fuite que par le jeûne. »

Pour obéir à cet ordre, des troupes se réunirent de tous côtés en Franconie. L'électeur de Saxe envoya plusieurs régiments qui se joignirent, dans la Thuringe, au duc Guillaume de Weimar, et marchèrent ensuite vers Kitzingen, le rendez-vous indiqué. On y vit arriver également le landgrave Guillaume de Hesse, le chancelier Oxenstjerna, venant de Mayence, et Christian de Birkenfeld, venant du Palatinat ; ils amenaient chacun des troupes. Oxenstjerna prit le commandement général de ces divers corps et les conduisit à Windsheim, où il rencontra Johan Banér, qui venait de Donauwerth, et le duc Bernhard arrivant de la Souabe méridionale.

Les troupes ainsi réunies formèrent un corps d'environ trente mille hommes. Le roi avait une crainte extrême que Wallenstein n'attaquât et ne dispersât cette armée, avant sa jonction avec celle de Nuremberg ; il suivait donc, avec la plus grande attention, toutes les entreprises de l'ennemi,

et se tenait prêt à sortir de Nuremberg pour le prendre à dos au premier mouvement qu'il ferait. Mais Wallenstein resta complétement immobile et sans y mettre le moindre obstacle, il laissa Oxenstjerna passer devant Burgstall et opérer sa jonction avec le roi. Gustaf-Adolphe rencontra, à Furth, ses compatriotes qui arrivaient; il tendit joyeusement la main à chacun de ses généraux. Toutes les troupes qui se trouvaient à Nuremberg étaient aussi allées au-devant de leurs camarades. Les deux armées se saluèrent en ordre de bataille et entrèrent ensuite dans le camp, où l'on rendit, ainsi que dans la ville, des actions de grâces pour cette heureuse jonction.

A la première nouvelle de l'approche des renforts suédois, Wallenstein s'était occupé de même à augmenter son armée afin de conserver sa supériorité numérique. Il ordonna donc à toutes les troupes disséminées en Allemagne de se rendre en hâte à Altenberg, et Fugger y amena six mille hommes. Pappenheim était dans la Basse-Saxe avec un corps d'armée considérable. Wallenstein lui ordonna et Maximilien le pria de presser sa jonction avec eux; mais Pappenheim, au lieu d'obéir, se tourna, sous de faibles prétextes, contre les Pays-Bas, pour aider les Espagnols à faire le siége de Maëstricht. Les causes de cette conduite sont diversement interprétées; les uns l'attribuent à la jalousie, les autres au mécontentement que Pappenheim éprouva en se voyant en sous-ordre; on disait aussi, mais fort bas, que l'infante d'Espagne l'avait entraîné en lui promettant la Toison d'or. L'entreprise manqua; Pappenheim y perdit sa réputation et ses troupes.

CHAPITRE LXXXVII

Combat de Burgstall.

Déjà, avant l'arrivée de ces renforts, les maladies et le manque de vivres avaient exercé leurs ravages dans les deux armées. Le camp de Wallenstein était importuné par une foule d'insectes volants et autre vermine; ils occasionnaient, ainsi que le besoin, beaucoup de souffrances aux hommes et aux animaux, d'où résultèrent des épidémies dévorantes. Il en était de même à Nuremberg. Les chevaux, manquant de fourrages convenables, mouraient par milliers, et l'infection de leurs cadavres, souvent à peine couverts de terre, corrompait l'air. Les sources aussi n'étaient pas assez abondantes, et l'on avait recours à un puits qui se trouvait sur la route de Furth, malgré la mauvaise odeur et le goût détestable de ses eaux. Il fut bientôt épuisé, et alors on découvrit dans le fond des chevaux morts que les impériaux y avaient jetés pour corrompre l'eau et empoisonner ceux qui en faisaient usage. Ce but fut atteint. Un pourpre pestilentiel se répandit dans la ville et dans le camp, et l'on enterrait journellement plus de cent morts. Les troupes arrivées depuis peu menaçaient d'augmenter la famine et les maux qui en sont la suite; mais Wallenstein ne fit pas le moindre mouvement pour abandonner sa position; on ne pouvait guère attendre de son opiniâtreté connue qu'il en fût autrement. Il aurait laissé périr toute son armée de misère si le même sort eût été réservé à celle de son ennemi.

Gustaf-Adolphe, au contraire, n'eut pas le courage d'exposer plus longtemps ses troupes et la bourgeoisie de Nu-

remberg aux souffrances de la faim et de la peste réunies. Les renforts qu'il avait reçus égalaient ses forces à celles de l'ennemi, elles étaient peut-être même supérieures; il résolut donc de mettre un terme à cette guerre de famine. Cinq jours après l'arrivée d'Oxenstjerna, il fit sortir ses troupes du camp, les conduisit sur les bords de la Regnitz, en face d'Aspach et d'Altenberg, et, des batteries ayant été formées, il canonna ces deux hauteurs sans cependant parvenir à faire sortir Wallenstein de ses retranchements. Celui-ci se borna à placer dans les taillis, sur le bord de la rivière, des tirailleurs qui inquiétaient les Suédois de l'autre rive et atteignirent le bras de Banér d'une manière assez grave. Wallenstein, protégé par la rivière, par les flancs escarpés des collines, ne voulut point sortir de ses retranchements, et Gustaf-Adolphe fut obligé de rentrer dans Nuremberg. Cependant, ne pouvant supporter plus longtemps la misère de ses soldats ni l'orgueilleux entêtement de son adversaire, il résolut de faire une tentative encore plus hardie, c'est-à-dire de chasser l'ennemi de sa position en lui donnant l'assaut. La chose paraissait difficile, presque impossible, et les généraux cherchèrent à l'en dissuader. Les soldats désespéraient de la réussite, mais la détermination du roi fut inébranlable. Il avait, pour y tenir, des raisons secrètes. Deux soldats, d'après un arrangement convenu, désertèrent vers le camp de Wallenstein, l'un déguisé en vivandier et l'autre en sellier. Ils devaient, à l'approche des Suédois, mettre le feu au camp des impériaux, et surtout aux caissons, afin d'occasionner ainsi de l'inquiétude et du trouble. Ensuite, le valet de chambre d'Altringer ayant été pris, fit accroire aux Suédois, dans son interrogatoire, que les mouvements aperçus sur l'Altenberg étaient produits par la retraite déjà commencée de Wallenstein. Ces diverses circonstances déterminèrent Gustaf-Adolphe à agir, et durant la nuit du 23

au 24 août il se rendit avec toute son armée à Furth, d'où il marcha ensuite droit sur l'ennemi.

Wallenstein, de son côté, ne manquait pas de renseignements sur l'entreprise des Suédois, car lui aussi avait deux transfuges parmi eux. Il est vrai qu'ils furent pris et mis à mort, mais la fortune favorisa Wallestein d'une autre manière. L'un des espions de Gustaf-Adolphe, s'étant avisé de voler quelques pièces d'argenterie de la table de Cronberg, fut désarmé et convaincu. Pour sauver sa vie, il divulgua la commission dont il était chargé ainsi que son camarade. Wallenstein ne sut pas quel jour le roi avait dessein de lui donner l'assaut; mais, averti du danger, il prit ses mesures en conséquence, ordonna sévèrement à ses troupes de se borner à repousser l'attaque quand elle aurait lieu, et de ne point paraître en rase campagne sous quelque prétexte que ce fût.

Cependant Gustaf-Adolphe régla la marche de ses troupes; il prit le commandement général, avec Guillaume de Weimar sous ses ordres immédiats. Bernhard de Weimar était à la tête de la cavalerie, et Nils Brahé commandait l'infanterie; le roi se tenait presque toujours auprès de ce dernier. L'attaque fut dirigée contre la partie nord-est de Burgstall. Le colonel Burth et la brigade blanche marchaient en tête, puis venaient Érik Hand avec la brigade suédoise et les autres régiments désignés. Le tout était soutenu par Tortensson et une artillerie nombreuse.

Le roi exhorta en peu de mots ses généraux à faire leur devoir, et donna ensuite le signal de l'attaque, bien avant le jour. Les pièces de campagne de Torstensson et les mousquetaires de Burth commencèrent le feu en même temps et réveillèrent d'une manière terrible l'ennemi endormi. Il en résulta un désordre extraordinaire. Les soldats, tirés tout à coup des bras du sommeil, couraient de côté et d'autre; les

officiers donnaient des ordres, et les femmes criaient; les canons redoutables des Suédois et leurs boulets plus redoutables encore renversaient les hommes, les tentes, et les ténèbres augmentaient la confusion. Burgstall était occupé par les Bavarois; Altringer campait au nord-ouest, et Aldobrandini sur le point attaqué. Au milieu de ce trouble affreux, et malgré tous ses efforts, Aldobrandini se trouva dans l'impossibilité de repousser les Suédois. La brigade blanche franchit les remparts et pénétra dans le camp; mais les colonels Caraffa et Colloredo, qui étaient près de là, accoururent avec leurs régiments; quelques minutes après arrivèrent d'abord Altringer, puis Gallas, avec des renforts considérables, et les Suédois furent obligés de reculer à leur tour.

Au premier coup de canon, Wallenstein sauta à bas de son lit et s'élança à cheval. « Burgstall est pris! » criaient les soldats effarés. « C'est un mensonge, s'écria Wallenstein, Dieu lui-même ne pourrait pas m'enlever cette position; » et en disant ces mots il courut vers l'endroit où l'on se battait. Les Suédois étaient déjà presque entièrement repoussés, c'est pourquoi Wallenstein revint sur ses pas pour rétablir l'ordre parmi ses troupes, les encourager, et enfin pour faire conduire les femmes et les bagages dans la profonde vallée du Biber, à l'abri du canon, puis il retourna vers le point attaqué.

Cependant la marche du combat avait prouvé à Gustaf-Adolphe que la nouvelle de la retraite commencée par Wallenstein n'avait aucun fondement, et il pressentait en même temps que son projet relatif aux caissons ennemis avait échoué; mais le combat étant déjà fort animé, il ne put se résoudre à y mettre un terme. Peut-être espérait-il entraîner Wallenstein à faire un mouvement imprudent dont il pourrait profiter. Il donna l'ordre de recommencer l'assaut. La brigade blanche et ensuite la brigade suédoise marchèrent de nou-

veau en avant, et le jour qui se levait pénétrait à peine le nuage épais formé par les batteries de Wallenstein et de Torstensson. Les Suédois montèrent à l'assaut avec une énergie désespérée, mais ils avaient devant eux Wallenstein, Altringer et Gallas, dont les troupes, protégées par des remparts et des abatis, envoyaient une pluie de balles meurtrières. Les Suédois, que rien n'abritait, tombaient par masses et furent bientôt obligés de se retirer. Alors une partie des Bavarois se précipita hors du camp afin de poursuivre les fuyards ; mais, arrivés au bas de la colline, ils furent reçus par l'infanterie suédoise en embuscade dans le camp, et cela avec un feu tellement dévorant, qu'ils furent obligés à leur tour de se retirer dans leurs retranchements. Le combat se prolongea ainsi en attaques et en retraites réciproques où l'on se battait avec fureur et avec égalité de pertes. Caraffa fut tué et Chiésa, l'un des héros wallons qui s'étaient distingués le soir qui suivit la bataille de Breitenfeld, fut, cette fois, emporté mortellement blessé. Aldobrandini perdit son cheval, fut blessé, et l'on eut bien de la peine à l'empêcher d'être fait prisonnier. Altringer se trouva au milieu des Suédois ; mais il tira une lettre en disant qu'il était aide de camp du roi, et parvint de cette manière à rejoindre les siens. Wallenstein lui-même eut un cheval tué sous lui par les boulets de Torstensson. Les Suédois souffrirent autant, si ce n'est davantage, que les impériaux. Le duc Bernhard eut un cheval tué sous lui ; le roi se tenait constamment dans la mêlée, et fut atteint d'un coup de feu, qui enleva la semelle d'une de ses bottes, mais sans lui faire de mal. Torstensson fut fait prisonnier, et Érik Hand tué avec une partie considérable de la brigade suédoise. Burth perdit une jambe, et la brigade blanche fut presque entièrement détruite. Pendant toute la durée de ce combat, l'artillerie des deux partis ne cessa point de tonner ; la colline était enveloppée d'une

épaisse fumée de poudre qui empêchait les assiégés et les assaillants de se voir ; çà et là seulement les éclairs des canons perçaient le brouillard, comme s'ils cherchaient l'objet de leur ardente colère.

Dans l'intervalle, de vives escarmouches avaient lieu sur le bord de la rivière, et un régiment hessois, qui était en tête de l'attaque, fut repoussé avec perte par Cronberg. Le landgrave fit observer que dans un endroit c'étaient des Hessois, dans l'autre des Poméraniens, tous Allemands qui se trouvaient au feu, tandis qu'on épargnait les Suédois.

« J'enverrai mes Finlandais, dit le roi ; un changement de troupes amènera aussi, je pense, un changement de fortune. »

Stôlhandske reçut l'ordre de marcher avec les Finlandais contre Cronberg et ses invincibles. Il y eut alors entre la cavalerie d'élite des deux armées un combat long et désespéré. A la fin Cronberg fut tué, et les invincibles se retirèrent dans leurs retranchements, après avoir éprouvé des pertes considérables. Fugger se précipita à leur secours avec un corps assez nombreux, et refoula les Finlandais jusqu'au bois ; mais ici le feu de l'infanterie suédoise atteignit Fugger lui-même, le tua, et ses cavaliers furent repoussés. De ce côté aussi on avança, et on recula alternativement entre le bois et les travaux de fortification, tous deux imprenables, l'un pour les impériaux; les autres pour les Suédois.

La journée entière se passa ainsi en attaques consécutives. Presque tous les régiments suédois allèrent au feu plusieurs fois. La terre était jonchée de morts, et le sang l'avait rendue glissante; le soir commençait à venir, il était sombre et accompagné d'une pluie abondante. Dans ce moment, arriva la nouvelle que le duc Bernhard s'était emparé de deux collines, d'où l'on pouvait mitrailler Burgstall. Le roi fit examiner cette position, mais le plateau des collines était

trop resserré pour qu'on pût y placer l'artillerie suffisante, et, surtout par la pluie, l'escarpement de ces hauteurs ôtait la possibilité d'y faire monter du canon. La pluie, en augmentant, rendait les fusils inutiles, et la nuit commençait. Le roi ne voulut pas sacrifier davantage de monde. Le hasard fit qu'il ne se trouvait auprès de lui d'autre général que Hepburn. Celui-ci, mécontent de n'avoir pas été employé par le roi dans une circonstance précédente, avait, peu de temps auparavant, donné sa démission, en jurant de ne jamais tirer son épée pour Gustaf-Adolphe. Il se trouvait là comme simple spectateur.

« Mon vaillant Hepburn, dit le roi, ne me refusera point le service de ramener les troupes qui livrent l'assaut.

— La commission est fort dangereuse, répondit Hepburn, c'est par cette raison seulement que je l'accepte. »

Il se précipita en avant au milieu d'une nuée de balles, ramena les troupes en bon ordre, et sans être poursuivi. Bientôt après, il quitta l'armée suédoise pour toujours.

Gustaf-Adolphe était excessivement mécontent de lui-même et de son expédition. « C'était trop pour un coup de tête, dit-il, et pas assez pour une affaire sérieuse. » La crainte d'être poursuivi l'obligea de laisser ses troupes fatiguées sur le champ de bataille, pendant toute cette nuit pluvieuse. Le lendemain, comme Wallenstein ne manifestait pas la moindre intention de bouger, le roi résolut de se retirer tout à fait. Cinq cents hommes formaient une garde avancée auprès des fortifications; le colonel Monroë reçut l'ordre de les ramener. Comme il se rendait à sa destination, cet officier fut rencontré par le roi qui le vit couvert de sang, il coulait des blessures reçues la veille et restées sans pansement. Gustaf-Adolphe ordonna à Monroë de se rendre auprès d'un chirurgien, et prenant la hallebarde du colonel, il ramena le détachement. Les Suédois perdirent dans cette occasion deux

mille hommes environ, et les impériaux un peu moins. La vivacité de la lutte avait fait perdre, aux deux partis, des officiers supérieurs en plus grand nombre que d'ordinaire.

L'issue du combat de Burgstall causa une immense joie aux catholiques. Wallenstein l'annonça à l'empereur en ajoutant que « le roi de Suède avait brisé ses cornes dans le combat. Le monde entier peut voir maintenant que Votre Majesté a seule de justes droits au titre d'invincible. » Cependant, afin de prouver à ses propres soldats et au monde qu'il n'était pas encore vaincu, et ne craignait pas Wallenstein, le roi s'éloigna fort peu de Burgstall, et établit un camp sur les bords de la Regnitz, en veillant avec une attention minutieuse sur tous les mouvements de l'ennemi. La guerre de famine recommença.

CHAPITRE LXXXVIII

Les deux armées s'éloignent.

Le manque de vivres et les maladies régnaient dans le camp des Suédois et dans celui des impériaux ; les blessés du dernier combat augmentaient encore la misère. Plusieurs centaines d'individus mouraient tous les jours, et la plupart des chevaux avaient péri. Outre ces malheurs communs aux deux camps, celui de Wallenstein avait beaucoup à souffrir d'une multitude extraordinaire d'insectes. Les sauterelles couvraient les tentes, les mouches corrompaient les vivres, les taons et les œstres tourmentaient les chevaux. Souvent on voyait ces derniers rompre leurs liens et se jeter, poussés par une rage aveugle, dans les précipices les plus profonds. Gustaf-Adolphe avait perdu dix-neuf mille hommes, Nuremberg dix mille, et Wallenstein quinze mille.

Il était inutile d'attendre l'éloignement de ce dernier. Gustaf-Adolphe, au contraire, ne put y tenir plus longtemps. Quinze jours après le combat de Burgstall, il dit adieu aux Nurembourgeois, leur laissa Axel Oxenstjerna et Kniephausen avec quelques mille hommes pour les défendre, et quitta cette malheureuse contrée avec le reste de ses troupes. Mais, auparavant, il se rangea complétement en bataille devant le camp de Wallenstein et attendit ainsi l'ennemi pendant quatre heures. Celui-ci ne bougea point et retira même ses avant-postes. Gustaf-Adolphe marcha ensuite vers Neustadt, où il s'arrêta pour voir ce que Wallenstein allait faire : le général impérial resta encore cinq jours dans sa position, puis il partit en toute hâte, mit le feu à son camp et prit avec célérité la route de la Franconie septentrionale.

Les deux armées se composaient chacune de soixante mille hommes environ, lorsqu'elles furent amenées devant Nuremberg. Quand elles s'en éloignèrent, Wallenstein n'avait plus que trente-six mille hommes, et le roi trente mille. Tout le reste avait été moissonné par les escarmouches et les maladies.

CHAPITRE LXXXIX

Wallenstein se rend en Saxe.

Aussitôt que la nouvelle du départ de Wallenstein fut parvenue à Gustaf-Adolphe, ce prince résolut de diviser ses troupes. Bernhard de Weimar fut laissé avec huit mille hommes en Franconie, pour la protéger, et le roi descendit en personne avec le reste vers la Bavière, afin d'attirer la guerre dans ce pays ennemi et riche, en achever la conquête, et pénétrer ensuite en Autriche.

Après avoir quitté Burgstall, Wallenstein et Maximilien s'arrêtèrent pendant quelques semaines près de Forchheim, pour laisser le temps aux troupes de reprendre des forces après cette longue guerre de famine. Puis ils se rendirent à Cobourg, où ils reçurent la nouvelle de l'expédition de Gustaf-Adolphe en Bavière. L'électeur voulait, ce qui est naturel, voler au secours de son pays, et il réclama l'assistance de Wallenstein. Ferdinand manifesta le même désir, car il craignait de nouveau que Gustaf-Adolphe ne pénétrât en Autriche par la Bavière, et ne donnât ainsi de l'élan aux protestants nombreux et inquiets qui s'y trouvaient. Mais Wallenstein fut inflexible. La seule chose qu'on obtint de lui fut l'envoi de quelques régiments pour châtier les paysans turbulents de l'Autriche. Maximilien ne fut point aussi heureux, c'est pourquoi il résolut de se séparer de l'armée impériale et de ramener les troupes bavaroises dans leur pays pour le défendre. Les adieux se firent avec une bienveillance simulée; Wallenstein accompagna l'électeur à une distance assez longue; mais Maximilien fit ensuite comprendre très-clairement sa manière de penser. Il se plaignit d'avoir sacrifié, pour l'expédition de Nuremberg, de vaillants soldats et neuf cent mille écus, sans autres résultats que des humiliations journalières, et l'ennui de feindre la bienveillance et la gaieté.

Les causes de la dernière résolution prise par Wallenstein étaient peut-être le désir d'occasionner à Maximilien de nouvelles humiliations et de nouvelles pertes, de montrer à l'empereur et au monde son indépendance, et de suivre le plan qu'il avait formé pour lui en particulier. Il se proposait de prendre Schweinfurth, Cobourg et toute la Franconie; de pénétrer ensuite dans la Thuringe, où il se réunirait à Pappenheim qui avait reçu l'ordre de s'y rendre, de châtier les princes de Weimar, de la Saxe électorale et de Brandebourg, qui s'étaient alliés avec les Suédois, et, soit d'attirer le roi

dans le nord de l'Allemagne, soit de lui fermer entièrement le chemin de la Baltique.

Ce plan fut dérangé, dès que l'on commença à le mettre à exécution, par Bernhard, à qui Gustaf-Adolphe avait promis la Franconie, et qui employa tout son génie pour défendre et conserver ce pays. Karl Hôrd était à Schweinfurth avec l'infanterie de la Gothie occidentale. Lorsque les impériaux approchèrent, on y envoya la garnison de Kœnigshofen ainsi que Taupadel avec ses dragons ; Bernhard accourut également à son secours. Wallenstein, avec ses soldats fatigués, n'osa point attaquer une forteresse si bien défendue ; il marcha en avant, vers le pays de Bayreuth, en dévastant tout sur son passage, et se rendit de là à Cobourg. Mais Taupadel le devança comme l'éclair et s'établit dans le château de cette ville avec ses dragons. Wallenstein prit la ville, la pilla, la brûla, fit canonner le château et lui donna l'assaut le troisième jour. La position était si avantageuse, et les dragons firent une résistance si vigoureuse, que cinq cents assaillants et plusieurs de leurs chefs restèrent sur la place. Wallenstein apprit en même temps que le duc Bernhard avait battu Isolani, envoyé contre lui, et qu'il se hâtait d'arriver au secours de Cobourg. Il se vit donc obligé d'abandonner cette forteresse et tous ses projets contre la Franconie et la Thuringe. Il traversa fort irrité le Erzgebirge et se jeta dans le sud de la Saxe électorale.

Dès le commencement de son séjour devant Nuremberg, Wallenstein avait envoyé de ce côté six mille hommes sous les ordres de Holk, qui dévastait cette contrée sans résistance et sans miséricorde. Gallas lui succéda avec encore plus de troupes, et enfin Wallenstein lui-même arriva avec toute son armée. Le pays fut inondé d'impériaux jusqu'à l'Elbe, et toutes les villes, même Leipsick, ouvrirent leurs portes, en tremblant, à cet ennemi redouté.

Jean-Georges vit avec douleur son magnifique territoire non pas seulement menacé, mais accablé par les maux affreux de la guerre. Ses troupes, commandées par Arnheim et réunies aux Suédois et aux Brandebourgeois, avaient pénétré dans la Silésie. L'électeur leur avait, il est vrai, ordonné de revenir en toute hâte; mais ce retour s'effectua avec une lenteur si peu ordinaire, que bien des personnes soupçonnèrent qu'Arnheim, d'après une convention secrète avec Wallenstein, avait laissé l'électeur dans l'embarras avec intention, afin de le forcer à abandonner le parti du roi. Mais, lors même qu'Arnheim serait arrivé avec toute l'armée saxonne, il aurait été trop faible pour repousser un ennemi supérieur. C'est pourquoi l'électeur envoya message sur message à Gustaf-Adolphe, pour le prier, le supplier, le conjurer d'arriver en hâte au secours de son infortuné allié.

CHAPITRE XC

Expédition de Gustaf-Adolphe en Saxe.

De Nuremberg, Gustaf-Adolphe était descendu vers le Danube, et il commençait le siége d'Ingolstadt lorsque les courriers saxons arrivèrent. Le roi avait formé le dessein de se rendre, après la prise de cette ville, par la Bavière, en Autriche. Tout semblait favoriser une telle entreprise. Maximilien était trop faible pour opposer de la résistance; il y avait peu de troupes en Autriche, mais, en revanche, de nombreux mécontents qui attendaient l'arrivée des Suédois pour lever l'étendard de la révolte. Le roi pouvait être maître de Vienne avant que Wallenstein pût arriver de la Saxe. Telles étaient les espérances assez vraisemblables de Gustaf-Adolphe; il les abandonna toutes pour voler au secours de son allié.

Des forces considérables furent laissées en Souabe, Johan Banér les commandait en chef. Avec le reste des troupes, le roi courut vers Nuremberg où il se réunit avec Kniephausen, puis, traversant la forêt de Thuringe, il marcha vers Erfurt, en suivant absolument la route par laquelle il avait passé l'année précédente, mais dans une direction opposée.

Les troupes se reposèrent deux jours à Nuremberg. Durant ce temps, Gustaf-Adolphe fut presque toujours enfermé avec Axel Oxenstjerna; ils avaient ensemble de longues et secrètes délibérations. C'est dans cette occasion qu'il développa ses projets relativement à la continuation de la guerre, à la formation d'une ligue évangélique, etc. Oxenstjerna y reçut des pleins pouvoirs étendus comme gouverneur des cercles de Franconie, de Souabe, du Haut et Bas-Rhin, et la commission de réunir leurs États pour délibérer en commun. Oxenstjerna devait accompagner le roi pendant un bout de chemin afin de traiter de cette affaire et d'autres encore. Depuis Nuremberg, à travers la Franconie et la forêt de Thuringe, Oxenstjerna suivit l'armée, et presque toujours à cheval près du roi, en ayant avec lui des entretiens graves qui ne furent entendus de personne. Enfin, près d'Arnstadt, en Thuringe, Oxenstjerna se sépara du roi, et, avec un cœur oppressé, lui dit le dernier adieu. Il retourna ensuite à Wurzbourg.

CHAPITRE XCI

Gustaf-Adolphe à Erfurt.

Dans la Thuringe, le roi, s'étant réuni à Bernhard de Weimar, se trouva à la tête d'une armée de vingt mille hommes, tous vieux soldats éprouvés; il marcha avec eux vers Erfurt. Dans cette ville l'attendaient la reine Marie-Éléonore et le

duc Guillaume de Weimar, qui était au lit très-malade. En passant devant la demeure de son ami souffrant, le roi lui fit une visite de quelques instants, puis il se rendit en hâte auprès de la reine; elle était si impatiente de le voir, que, ne pouvant attendre son arrivée, elle alla, accompagnée de ses dames, au-devant du roi jusque sur la place. En les apercevant, le roi sauta à bas de son cheval, courut vers la reine, et, après les premiers compliments, il la reconduisit dans leur demeure.

Wallenstein était à quelques milles d'Erfurt, et ce voisinage redoutable accabla le roi de tant de soins et d'occupations, qu'il passa peu d'instants près de la reine, dont la joie était troublée par la pensée d'un danger prochain. Le lendemain matin de très-bonne heure, le roi sortit et donna des ordres. Il résolut de laisser la reine à Erfurt avec une garnison suffisante, commandée par le fidèle et habile Taupadel. Après avoir déjeuné légèrement en compagnie de la reine, Gustaf-Adolphe se leva pour partir. On observa chez lui un abattement inaccoutumé, qui se communiqua à tous les assistants et les remplit de funestes pressentiments, surtout la reine, dont le chagrin ordinaire, en pareille circonstance, fut encore augmenté par celui du roi. Gustaf-Adolphe avait fait appeler les magistrats de la ville et leur parla ainsi :

« Je vous confie ce que j'ai de plus précieux, la reine, mon épouse bien-aimée. Vous le savez, messieurs, toutes les choses de ce monde sont soumises à des vicissitudes, et la guerre surtout, fléau dont Dieu se sert pour châtier les hommes de leur perversité. Comme un autre, je puis être atteint par le malheur, par la mort peut-être. Si telle est la volonté de Dieu, ayez pour ma femme chérie la fidélité, le dévouement dont vous m'avez toujours donné des preuves. »

Puis il se tourna, non sans une profonde émotion, vers

la reine qui fondait en larmes, la serra dans ses bras, en priant Dieu de la protéger.

« Nous nous reverrons, dit-il, si ce n'est pas dans cette vie méprisable, ce sera du moins tôt ou tard dans le sein de la béatitude éternelle. »

En disant ces mots, Gustaf-Adolphe s'arracha des bras de la reine, s'élança sur son cheval et courut après les troupes qui partaient.

CHAPITRE XCII

La marche vers Lutzen.

Comme nous l'avons déjà dit, Wallenstein avait le dessein d'inonder la Saxe de troupes et de forcer ainsi l'électeur à rompre son alliance avec la Suède. Gallas et un corps nombreux étaient près de la frontière de Bohême. Altringer fut rappelé de Bavière et Pappenheim de la Basse-Saxe. Wallenstein avait dévasté en personne la partie occidentale et la partie centrale de la Saxe électorale, après quoi il s'était réuni, près de Leipsick avec Pappenheim; il marcha ensuite vers le nord-est. Mais il apprit précisément dans cet instant que le roi avait quitté la Thuringe et que des renforts considérables, commandés par le duc de Lunebourg, venaient en hâte, de la Basse-Saxe, à sa rencontre. Wallenstein voulut empêcher le roi d'opérer sa jonction avec ce corps et de pénétrer dans la fertile Misnie. C'est pourquoi il se jeta en arrière, afin de s'emparer de tous les ponts sur la Saale; mais il arriva trop tard. Les Suédois étaient déjà maîtres de Naumbourg. Il s'arrêta près de Weissenfels pour voir ce que le roi se proposait de faire.

Après avoir dit adieu à la reine, Gustaf-Adolphe se rendit en hâte à Naumbourg, occupée par ses avant-postes, qui

réussirent à repousser quelques-unes des bandes de Holk, dont le dessein était de prélever sur cette ville la contribution de guerre que Tilly lui avait imposée l'année précédente, et qui n'avait pas été payée. Les Naumbourgeois, ivres de joie d'avoir été délivrés d'une visite si menaçante, reçurent les Suédois comme des frères impatiemment attendus et le roi comme un ange protecteur. Lors de son entrée, ils se pressaient avec mille marques de respect et d'amour autour de son cheval, pour toucher, pour baiser les vêtements de ce prince chéri. Gustaf-Adolphe accueillit cet hommage avec affabilité et reconnaissance, sentiments qui furent mêlés cette fois de pensées tristes. Le roi se tourna vers Fabricius, le prédicateur de la cour, et dit :

« On éprouve une joie, une satisfaction bien douce, quand on est ainsi l'objet de l'amour du peuple. Mais souvent cet amour m'inspire des craintes par son exagération. Ils mettent leur confiance dans un homme et non pas dans le maître tout-puissant du ciel. Oui, ils me regardent et me traitent comme si j'étais le seul qui pût les secourir. Hélas! Dieu les punira peut-être bientôt de leur extravagante idolâtrie et en frappera l'objet pour leur montrer que je suis aussi un homme faible et mortel. »

Lorsque Gustaf-Adolphe apprit que l'armée ennemie était arrivée à Weissenfels, il résolut de s'arrêter avec ses troupes à Naumbourg, et d'y attendre ses renforts. Le duc de Lunebourg avait reçu l'ordre de passer par la Thuringe pour rejoindre le corps d'armée principal; au lieu de s'y conformer, et marchant à sa tête, il alla à Wittemberg pour se réunir à Arnheim. En suivant cette fausse route, il se trouva séparé du roi qui resta seul, avec ses vingt mille hommes, devant les quarante mille soldats de Wallenstein. Gustaf-Adolphe, afin de se défendre contre un ennemi supérieur, fut obligé d'établir en hâte un camp fortifié autour de

Naumbourg, à peu près comme devant Nuremberg. Dès le 1er novembre tout était terminé et la campagne semblait finie pour cette année.

A un mille de distance à peine, à Weissenfels, se trouvait l'armée impériale. Il fut question d'attaquer les Suédois, inférieurs en nombre, mais la route pour se rendre à Naumbourg était mauvaise et difficile, le camp du roi presque imprenable, suivant la coutume, et, enfin, le froid commençait à être si vif, que les soldats ne pouvaient tenir la campagne plus longtemps. Par ces raisons, tout le conseil de guerre fut d'avis de renoncer à l'idée d'attaquer l'ennemi. Au lieu de ce projet on en proposa un autre. L'ambitieux Pappenheim ne pouvait supporter l'inactivité, et surtout d'être sous les ordres d'un autre; c'est pourquoi, comme nous l'avons dit plus haut, il s'exempta de venir au secours de Wallenstein, à Nuremberg. Cette fois encore, moyennant des négociations secrètes suivies à Vienne, à Munich, à Madrid, il avait sollicité l'autorisation de lever dans la Basse-Saxe une armée à lui et entièrement indépendante. La crainte de mécontenter Wallenstein avait seule empêché ces trois cours d'accorder la permission demandée. Ce n'était que sur l'ordre positif de Wallenstein, expédié aussi, pour plus de sécurité, aux officiers commandés par Pappenheim, que ce dernier s'était enfin décidé à opérer sa jonction. Il cherchait donc l'occasion de recouvrer le plus tôt possible sa liberté, et s'y prit de telle sorte, que le conseil de guerre proposa de le renvoyer dans la Basse-Saxe, afin de secourir la ville de Cologne qui était assiégée. En même temps arriva la nouvelle que Gustaf-Adolphe, à cause du froid, avait retiré ses troupes dans la ville, d'où l'on conclut qu'il avait dessein d'entrer en quartiers d'hiver. Wallenstein approuva donc la proposition qui avait été faite, et Pappenheim fut envoyé, avec douze mille hommes environ, sur la route de

Halle. Il devait enlever cette ville et son château aux Suédois, y laisser ses troupes en quartiers d'hiver, tandis que, suivi seulement de deux régiments de Croates, il continuerait sa route vers la Basse-Saxe, pour opérer sa jonction avec les forces qui s'y trouvaient et aller en hâte au secours de Cologne. Wallenstein avec toute son armée accompagnèrent Pappenheim jusqu'à Lutzen, et il se proposait ensuite d'aller à Leipsick, peut-être avec l'intention d'y prendre ses quartiers d'hiver. Quelques centaines d'hommes furent laissés à Weissenfels, pour suivre avec vigilance les mouvements du roi, et l'on convint, dans le cas où les Suédois se montreraient d'un côté ou d'un autre, de l'annoncer par trois coups de canon.

Wallenstein et Pappenheim partirent de Weissenfels le 4 novembre, et, dès le même jour, Gustaf-Adolphe en fut instruit. Il résolut de se mettre en marche de suite, afin, si la chose était possible, d'opérer par Pégau sa réunion avec le duc de Lunebourg, et le 5 novembre, quelques heures avant le point du jour, on quitta Naumbourg. Colloredo, qui commandait à Weissenfels, en apprenant le mouvement des Suédois, fit tirer les trois coups de canon convenus, et chercha ensuite à se retirer sur Lutzen. Les Suédois le suivirent et lui firent plusieurs prisonniers; ce fut seulement par ces derniers que le roi apprit positivement la retraite de Pappenheim sur Halle. L'esprit du roi fut frappé, avec la rapidité de l'éclair, de la pensée de surprendre et d'anéantir les troupes de Wallenstein avant qu'il n'eût eu le temps de se mettre en défense, et Pappenheim celui de venir à son secours. Des collines de Rippach on voyait, au nord, toute la plaine où s'élève le clocher de Lutzen, qui paraissait peu éloigné. Des paysans faits prisonniers assuraient que la distance était d'un mille seulement, et que les impériaux, fatigués par la marche de la veille, étaient

dispersés sans inquiétude dans tous les villages des environs. Au même moment, quelques cavaliers apportèrent un drapeau enlevé à Colloredo, sur lequel était brodé, d'un côté, la Fortune, et, de l'autre, l'aigle impérial. Ces diverses circonstances semblaient engager le roi à faire une entreprise hardie, avec certitude de succès. Gustaf-Adolphe prit de suite sa détermination. Au lieu de continuer sa marche vers Pégau, il tourna au nord, et avança droit sur Lutzen. Il espérait y arriver encore le même jour et surprendre Wallenstein (1).

Mais, dès le commencement, cette entreprise rencontra des obstacles inattendus dans la Rippach, rivière large et marécageuse. Aussitôt que les trois coups de canon convenus s'étaient fait entendre, Isolani et ses Croates étaient accourus vers ce point important, et ce ne fut pas sans perdre des hommes et du temps que les Suédois parvinrent à le repousser et à effectuer le passage; il ne restait plus ensuite que la plaine. Mais celle-ci, au lieu de n'avoir qu'un mille d'étendue, en avait un et demi et se composait presque en entier de champs préparés par le labourage d'automne, dont la terre se collait aux pieds et retardait la marche des hommes et des chevaux. Les Suédois n'arrivèrent donc que fort tard devant Lutzen. Les brouillards de la saison et la nuit les empêchèrent d'attaquer le même jour, comme le roi l'avait projeté.

(1) Suivant d'autres relations, ce fut avant son départ de Naumbourg que Gustaf-Adolphe apprit celui de Pappenheim, et qu'il prit la détermination d'attaquer Wallenstein affaibli.

CHAPITRE XCIII

Préparatifs de la bataille.

Wallenstein, en entendant les coups de canon de Colloredo, ne se figurait pas que le roi avait le dessein de l'attaquer; il supposait que le but de son mouvement était d'opérer sa jonction avec l'un des renforts attendus. Mais il reçut bientôt des avis plus positifs, d'abord par Colloredo lui-même, puis par Isolani. Wallenstein, fort étonné, fit à l'instant répéter les trois coups de canon au quartier général, afin de réunir les autres corps. Il envoya dans le même but plusieurs courriers à cheval vers tous les généraux en second, et surtout vers Pappenheim, pour leur porter la nouvelle de l'approche du roi et l'ordre rigoureux d'accourir avec la plus grande hâte. Ces troupes ne commencèrent à se réunir que fort tard dans la soirée et pendant la nuit. Si le roi, comme il en avait le projet, avait pu commencer la bataille le même jour, probablement que toute l'armée de Wallenstein aurait été détruite entièrement ou du moins dispersée. Ce dernier prit en hâte tous les moyens de défense possibles. La grande route de Leipzick se dirige vers l'Orient à partir de Lutzen; un peu plus élevée que les champs des environs, elle a de plus deux fossés assez profonds. Wallenstein résolut de se placer derrière cette route; les fossés furent creusés encore davantage pendant la nuit, et avec la terre qu'on en tira on fit des parapets. Dans ces fossés, des deux côtés de la route, on plaça des mousquetaires; ceux qui étaient plus en arrière pouvaient tirer pardessus la tête des autres; et derrière ces mousquetaires se trouvait encore une ligne de carabiniers; les Suédois, en avançant, devaient être reçus par un triple feu. A quelque

distance en arrière l'armée était rangée en bataille ; à l'aile droite, plus rapprochée de Lutzen, était la cavalerie d'élite, commandée par Colloredo ; au centre, l'infanterie, formant quatre carrés énormes sous les ordres immédiats de Wallenstein et soutenus par les cavaliers de Piccolomini. A l'aile gauche étaient les Croates d'Isolani, Gœtz avec quelques régiments de grosse cavalerie, et enfin une foule de valets attachés aux bagages pour remplir les vides. Il était décidé que Pappenheim, attendu d'un moment à l'autre, formerait en arrivant le noyau de cette aile. L'armée se montait à vingt-huit mille hommes environ. Vingt et un canons de gros calibre étaient placés derrière la route retranchée : sept devant le centre, et quatorze près de quelques moulins à vent, à l'aile droite. Toutes ces dispositions furent prises aussi bien qu'on le put pendant les ténèbres, après quoi les troupes attendirent en silence le jour et la bataille.

Gustaf-Adolphe fut très-mécontent de ce que la nuit, arrivant de bonne heure, l'empêchât d'attaquer l'ennemi de suite. Un chef d'escadron impérial, qui avait été fait prisonnier, assurait que Pappenheim s'était de nouveau réuni à Wallenstein ; il avait inventé cette fable pour effrayer le roi et sauver les impériaux. On découvrit bientôt la vérité, mais, selon toutes les probabilités, Pappenheim arriverait au plus tard le lendemain matin, ce qui donnerait à l'ennemi une supériorité réelle. Le roi réunit ses généraux en conseil. Le prudent Kniephausen se prononça contre la bataille, le duc Bernhard fut d'un avis opposé, le roi lui-même se montra disposé à combattre. « Il vaut mieux, dit-il, se laver complétement tandis que l'on est dans le bain. Dans la guerre, c'est le moment favorable qui fait tout. » Il fut donc décidé que l'on attaquerait l'ennemi un peu avant le point du jour, afin d'avoir terminé la lutte décisive avant

l'arrivée de Pappenheim. D'après cette détermination, des ordres furent expédiés relativement à la disposition de l'armée et pour prendre l'antique et glorieux cri de ralliement : « Dieu est avec nous ! » Les généraux supplièrent ensuite le roi de se reposer. « Comment voulez-vous, répondit-il, que je me donne mes aises, lorsque tant de gens autour de moi en sont privés ? » Le roi passa la nuit dans une vieille voiture avec Kniephausen et le duc Bernhard.

Vers le matin, l'armée fut rangée à peu près comme à Breitenfeld. A l'aile droite se trouvait en première ligne la cavalerie suédoise, tout à fait en avant Stôlhandske avec les Finlandais, puis Soop et les Goths occidentaux, Sack et les Sudermaniens, puis les Upplandais, les Goths orientaux, et, plus rapprochés du centre, Stenbock et les Smolandais ; l'aile droite devait être commandée par le roi en personne. Le centre se composait d'abord de la brigade suédoise, puis des brigades jaune, bleue et verte, sous les ordres de Nils Brahé. A l'aile gauche était la cavalerie allemande; commandée par le duc Bernhard. La seconde ligne, presque entièrement composée de troupes allemandes, et rangée dans le même ordre que la première ligne, était sous les ordres de Kniephausen. Vingt-six canons de gros calibre furent placés devant le centre ; il y avait en outre beaucoup de pièces de campagne moins grandes. L'armée formait un corps d'environ vingt mille hommes.

La nuit fut extrêmement sombre, et le point du jour, déjà tardif dans cette saison, se trouva encore retardé par d'épais brouillards. Il était absolument impossible, dans de semblables circonstances, de songer à combattre, et le roi se vit, avec mécontentement, une seconde fois obligé de différer l'attaque jusqu'au jour. En attendant, il sortit pour voir si tout était en bon ordre. Il portait un collet de cuir d'élan, et par-dessus une redingote grise. On lui représenta la né-

cessité, pour une journée comme celle à laquelle il fallait s'attendre, d'être couvert d'une armure. Mais le roi s'y refusa à cause de la douleur qu'une armure lui causait toujours depuis sa blessure de Dirschau. On insista. « Non, répondit-il, Dieu est mon armure. » Il refusa également de rien prendre, et jeûna comme lorsqu'on se dispose à approcher de la sainte table. Gustaf-Adolphe monta un cheval blanc et se rendit sur le champ de bataille.

La suite du roi se composait, dans ce jour mémorable, du duc François-Albert de Lauenbourg et son domestique, des seigneurs allemands de Molch, de Creilsheim, de Truchsess, d'un page de dix-huit ans nommé Leubelfingen, né à Nuremberg, et enfin, suivant quelques auteurs, d'un garde du corps suédois appelé Erland Lindlœf.

A la pointe du jour, tous les régiments firent la prière du matin et chantèrent ce psaume : « Notre Dieu est une puissante forteresse. » Le roi parcourut ensuite les rangs pour encourager les soldats. Il parla d'abord aux Suédois : « Mes frères et compatriotes bien-aimés ! le jour est venu où vous devez montrer au monde tout ce que vous avez appris dans le grand nombre de campagnes et de combats auxquels vous vous êtes trouvés. L'ennemi, que nous avons cherché si longtemps, est enfin devant nous, non pas établi sur des montagnes élevées et inaccessibles, ou caché derrière ses retranchements, mais dans la plaine et ne possédant pas des avantages supérieurs aux nôtres. Vous savez avec quel soin il a évité jusqu'ici notre rencontre. La conduite différente qu'il tient aujourd'hui ne provient pas d'un changement dans sa manière de penser; il nous craint autant que par le passé, la nécessité seule le force à tenir pied. C'est pourquoi, en avant ! au combat et à la victoire ! pour le roi et la patrie, pour la gloire et la liberté, pour le bien temporel et la béatitude éternelle ! Si vous vous laissez vaincre

cette fois, ce dont le Dieu tout-puissant vous préserve! tout sera perdu sans ressource, et pas un de nos os ne reposera dans notre patrie. Mais pourquoi douter de la valeur dont vous m'avez donné de si grandes preuves? Je sais que vous êtes prêts à mourir avec moi pour notre sainte cause. »

De joyeuses acclamations s'élevèrent de tous les rangs, après quoi le roi se rendit à l'aile gauche et adressa les paroles suivantes aux Allemands :

« Mes frères et loyaux camarades! je vous prie et vous exhorte, par votre conscience chrétienne, votre propre gloire, votre prospérité chrétienne et spirituelle, de faire aujourd'hui votre devoir; de là dépend la liberté, la vie, le bien-être pour vous, et même l'existence de notre sainte religion. Il y a un an environ, et non loin d'ici, que votre valeur a remporté une magnifique victoire sur le vieux Tilly et ses armées éprouvées. Il en sera encore de même aujourd'hui. Suivez-moi, je vous montrerai le chemin du combat, de la victoire, de la gloire éternelle, et vous jouirez durant des siècles, dans vos descendants, des fruits de cette grande journée. » Des cris de joie retentirent dans les airs, et le roi retourna à l'aile droite. En passant sur le front du régiment bleu, il cria : « Aujourd'hui, mes garçons, nous mettrons un terme à toutes nos fatigues. » Les soldats poussèrent des hourras, mais ils remarquèrent avec une peine extrême que le cheval du roi broncha deux fois, pronostic fâcheux, suivant eux.

Le délai apporté dans l'attaque, les fréquentes allées et venues du roi, fatiguèrent ce cheval entièrement, et le roi le remplaça par le coursier brun qu'il montait, l'année précédente, à Breitenfeld.

Il était déjà plus de huit heures du matin, mais le brouillard, au lieu de se dissiper, devenait plus épais, de sorte qu'il était impossible, même pour les troupes les plus rap-

prochées, de se voir, et surtout d'attaquer. Seulement on entendait de temps à autre les canons de Wallenstein et les avant-postes de cavalerie qui se heurtaient près du fossé. Du reste, les deux armées étaient immobiles. Alors le roi entonna lui-même ce psaume : « Que Dieu nous soit favorable et miséricordieux, puis celui qu'il avait composé. Toute l'armée chanta ce psaume avec lui, et chaque troupe entendait sortir du brouillard qui l'environnait les voix de ses fidèles camarades, qui l'exhortaient à avoir du courage et de la confiance dans le Dieu invisible mais protecteur.

Wallenstein, de son côté, ne négligeait aucune des mesures que l'on devait attendre de la part d'un général expérimenté. Un accès de goutte aux pieds ne lui permettait pas de se tenir à cheval sans éprouver les plus grandes souffrances; c'est pourquoi il était tantôt dans une voiture, tantôt dans une litière; mais un cheval sellé et dont les étriers étaient bien enveloppés marchait à côté, afin qu'il pût le monter aussitôt que la bataille commencerait. Le matin, il fit célébrer la messe devant toute l'armée, puis il appela ses colonels et les exhorta à bien remplir leur devoir, donna les ordres nécessaires, et prit pour ralliement Jésus, Marie! l'antique cri de guerre impérial. Après quoi il parcourut les rangs en voiture, salua les soldats d'un air joyeux et encourageant, mais sans dire une parole; il savait combien le son de sa voix était désagréable. Il ordonna ensuite de mettre le feu à Lutzen pour ne pas être inquiété de ce côté, se plaça au centre de l'armée, où il attendit la fin du brouillard et l'attaque des Suédois.

CHAPITRE XCIV

Bataille de Lutzen.

Le soleil levant fut caché durant plusieurs heures par d'épaisses vapeurs ; il semblait vouloir tarder le plus possible à éclairer le 6 novembre et les champs de Lutzen. Ce fut seulement à onze heures que ses rayons affaiblis commencèrent à paraître ; un vent frais, se levant en même temps, dissipa le brouillard. En peu d'instant les deux armées furent en vue l'une de l'autre. « En avant maintenant, au nom du Seigneur ! » s'écria le roi ; puis, en joignant les mains autour de la garde de son épée, il ajouta : « Jésus, Jésus ! sois-moi en aide aujourd'hui où je combats pour la gloire de ton saint nom ! » et en même temps il donna le signal de l'attaque.

L'artillerie commença le feu de part et d'autre, et les troupes suédoises furent mises en mouvement. Elles eurent beaucoup à souffrir, soit des canons de Wallenstein, soit de ses mousquetaires cachés dans le fossé ; ces derniers dirigeaient un feu terrible contre les Suédois, qui avançaient sans abri dans la plaine ; c'est pourquoi le roi ordonna de marcher pas accéléré. Mais la cavalerie avait de la peine à faire avancer les chevaux vers ce feu de mousqueterie, et plus encore à franchir les fossés. L'aile gauche souffrit en même temps beaucoup des canons ennemis placés près des moulins à vent. L'infanterie fut plus heureuse. La brigade suédoise d'abord, la brigade jaune et la brigade bleue ensuite, parvinrent à franchir la route, s'emparèrent de sept canons ennemis qui se trouvaient en cet endroit, et se jetèrent avec une force terrible sur la première brigade im-

périale. Le général Bertold de Wallenstein fut tué, ses soldats furent sabrés et dispersés. La seconde brigade impériale, commandée par Grana, eut le même sort; mais, arrivés près de la troisième brigade, les Suédois furent pris en flanc par la cavalerie ennemie; leurs camarades leur donnèrent peu de secours. A gauche la brigade verte n'avait pu suivre les autres à raison du feu meurtrier qui venait des moulins à vent, elle s'était mise à l'écart derrière des bâtiments appartenant aux meuniers, et à droite, la cavalerie suédoise n'avait pu franchir encore en nombre suffisant les fossés larges et profonds. Le roi, qui vit l'importance de cet instant, courut en hâte de ce côté, et se mit à la tête des Smolandais. Stenbock leur colonel, était déjà étendu blessé sur le champ de bataille. « Suivez-moi, mes vaillants garçons, s'écria le roi; et il franchit le fossé d'un bond. Sa suite et quelques cavaliers eurent seuls d'assez bons chevaux pour suivre son exemple. Le roi ne s'en aperçut point. « Là, devant nous, est notre plus dangereux ennemi, » dit-il en indiquant le régiment de Piccolomini. Un caporal autrichien, voyant que les Suédois faisaient place au cavalier qui avançait, saisit un mousquetaire par le bras, et, montrant le roi, il dit : « Ce doit être un seigneur de haut rang, tire sur lui. » Le mousquetaire ajusta, et sa balle brisa le bras gauche du roi, le sang coula avec abondance et l'os sortait par la manche. « Le roi saigne ! s'écrièrent les Suédois. — Ce n'est rien, mes enfants, marchez seulement en avant ! » répondit Gustaf-Adolphe, et il chercha à calmer leur inquiétude en prenant un visage riant. Mais bientôt, vaincu par la douleur et le sang qu'il perdait, il se baissa vers le duc de Lauenbourg et lui dit en français de l'emmener du combat sans être remarqué. Ils se mirent à l'écart pour cacher leur retraite aux Smolandais; à peine eurent-ils fait quelques pas, que le régiment des cuirassiers de Gœtz se précipita sur eux, précédé par le

lieutenant-colonel Maurice de Falkenberg, qui reconnut le roi, lui tira un coup de pistolet au travers du corps en criant : « Je te cherche depuis longtemps ! » Une balle vengeresse tua Falkenberg au même instant. Le roi chancela, mais il se tenait encore à cheval, et dit d'une voix faible : « Mon frère, essaye de sauver ta vie ; j'en ai tout autant qu'il m'en faut ! »

Le duc de Lauenbourg s'approcha au contraire davantage, prit le roi à bras-le-corps dans le dessein de le maintenir en selle jusqu'au moment où ils seraient hors de la mêlée. Mais toute la cavalerie impériale se précipita après eux ; le cheval du roi ayant reçu une balle dans le cou, se dressa et devint inquiet. Au même instant un coup de pistolet fut tiré contre la tête du duc, et de si près, que la poudre lui brûla les cheveux et le visage, quoiqu'il eût détourné l'arme. Dans cette presse et dans ce trouble, il lâcha le roi et s'enfuit. Gustaf-Adolphe tomba à l'intant de cheval, fut traîné à quelques brasses de là, mais il ne tarda pas à se dégager de l'étrier, et resta étendu à terre. Presque toutes les personnes de sa suite avaient été tuées ou dispersées dans le trouble occasionné par cette mêlée ; il n'y avait plus auprès du roi que le page Leubelfingen qui était blessé. Il sauta aussitôt à bas de son cheval et l'offrit au roi. Gustaf-Adolphe leva la main, et Leubelfingen essaya de le mettre sur les pieds, mais ce fut inutilement ; il n'était pas assez fort, et le roi était trop affaibli pour le seconder. Quelques cavaliers impériaux virent cette scène, ils accoururent et demandèrent quel était le blessé. Le roi se tut, Leubelfingen l'imita. Dans sa colère, l'un des cavaliers passa son épée au travers du corps de Leubelfingen, et un autre tira un coup de pistolet à la tête du roi ; ils recommencèrent, ainsi que leurs camarades, à tirer, dépouillèrent le roi et son compagnon, et laissèrent les deux corps nus sur le champ de ba-

taille. Leubelfingen vécut encore plusieurs jours ; c'est de lui que l'on tient ces détails sur les derniers moments du grand Gustaf-Adolphe (1).

Truchsess, qui faisait partie de la suite du roi, enveloppé dans la mêlée, avait vu ce prince tomber de cheval ; il eut le bonheur d'échapper au danger, et raconta à Kniephausen et au duc Bernhard le malheur qui venait d'arriver. L'infanterie suédoise, manquant de secours, avait été obligée de se retirer du côté du chemin, et les deux armées avaient la même position qu'avant la bataille. Kniephausen conseillait la retraite, mais le duc Bernhard, qui, d'après les dispositions arrêtées par Gustaf-Adolphe, devait commander en chef immédiatement après lui, prit une détermination contraire. La mort du roi était déjà généralement connue, du moins on la pressentait, car on avait vu son cheval blessé courir parmi les troupes, la selle vide et couverte de sang. Cette vue remplit tous les esprits d'un profond sentiment de douleur, de désespoir, de vengeance. Le duc Bernhard profita de cette disposition, et parcourut les rangs en criant : « Suédois, Finlandais et Allemands ! votre défenseur, le nôtre, celui de la liberté, est mort. La vie n'est rien pour moi si je ne tire pas une vengeance sanglante de ce malheur. Eh bien, quiconque veut prouver qu'il aimait le roi n'a qu'à me suivre pour venger sa mort. » Et toute l'armée suédoise se précipita en avant. Stôlhandske, à la tête de l'aile droite, franchit les fossés avec l'énergie du désespoir, et tous les régiments ennemis furent obligés, l'un après l'autre, de fuir. Brahé, à la tête des quatre brigades du centre, franchit de même les

(1) Suivant une autre relation, le roi se serait fait connaître au cavalier impérial qui essaya de le traîner comme prisonnier devant Wallenstein. Mais dans ce moment les Finlandais arrivèrent. Le cavalier, ne pouvant mettre son dessein à exécution, tira un coup de pistolet dans la tête du roi, lui ôta ses vêtements et se hâta de rejoindre ses camarades.

fossés, prit, pour la seconde fois, les sept canons et chassa l'ennemi devant lui. A l'aile gauche, le duc Bernhard eut le bras traversé d'une balle; mais rien ne put résister à la cavalerie qu'il conduisait, et il enleva les batteries élevées près des moulins à vent. Isolani, dont les Croates avaient été dispersés, dès le commencement de la bataille, par les Finlandais, les avait réunis de nouveau, et, après avoir fait un détour, il attaqua les bagages suédois sur les derrières de Stôlhandske; mais il fut chassé par la seconde ligne et ne reparut plus sur le champ de bataille. L'armée impériale tout entière était sur le point d'être dissoute; les généraux faisaient de vains efforts pour la retenir. L'abbé de Fulda parcourait tous les rangs en exhortant chacun à faire son devoir, mais une balle l'étendit à terre sans vie. Piccolomini, déjà couvert de blessures, changeait de chevaux à chaque instant et se précipitait contre l'ennemi : « Ton sang coule avec abondance! » lui cria un de ses amis. » Il arrose mes premiers lauriers! » répondit Piccolomini. Wallenstein lui-même allait et venait sur le champ de bataille, sans avoir éprouvé le moindre mal, quoique son manteau fût criblé de balles : il semblait miraculeusement préservé. La présence de ce général redouté ne put engager ses soldats à résister aux Suédois furieux. Pour surcroît de malheur, quelques-uns des caissons impériaux sautèrent et augmentèrent le trouble. Wallenstein regardait la bataille comme perdue.

Mais dans le même moment retentit ce cri : « Voici Pappenheim! » Aussitôt les impériaux s'arrêtèrent, et les Suédois suspendirent leur attaque. Ce chef bien connu se précipita sur le champ de bataille à la tête de quatre régiments de cavalerie. « Où se tient le roi de Suède? » demanda-t-il. On lui montra l'aile commandée par Stôlhandske; Pappenheim se lança bride abattue de ce côté. Son arrivée, les renforts qu'il amenait, son nom, ranimèrent les impériaux, qui, grâce à

leur supériorité numérique, reprirent l'offensive. Mais les Suédois se défendirent comme des lions; la mêlée devint plus vive qu'elle ne l'avait été de la journée, surtout au centre. La brigade jaune marchait à la tête des autres et avait pénétré jusqu'au milieu des ennemis. Elle fut attaquée de trois côtés, par Gœtz, par Piccolomini et par Terzky; mais personne ne recula même d'un pas. Brahé tomba avec un genou fracassé; tous les soldats de la brigade jaune se défendirent jusqu'au dernier homme; ils étaient étendus à terre dans un ordre parfait et chacun à sa place, ce régiment de la garde n'avait pas voulu survivre à son roi. Piccolomini se précipita ensuite sur la brigade bleue; son chef, Winckel, fut tué, et tous ses soldats succombèrent avec la même gloire que la brigade jaune. La brigade suédoise et la brigade verte se retirèrent au delà des fossés, et Piccolomini reprit une seconde fois ses sept canons.

Dès sa première attaque contre Stôlhandske, Pappenheim fut blessé à l'une des hanches par un boulet de Falconnet, de sorte qu'on fut obligé de l'emporter du champ de bataille et sans espoir de le sauver. Il apprit en même temps la mort du roi. « Courez, dit-il à son aide camp, courez vers Wallenstein, annoncez-lui que je suis blessé mortellement; mais je meurs content en apprenant que l'ennemi irréconciliable de notre sainte religion est mort! »

Le malheur arrivé à ce général si considéré ne put rester secret. Bientôt on entendit dans les rangs ces mots effrayants : « Pappenheim est mort! tout est perdu! » Ils passèrent de bouche en bouche, et portèrent partout la surprise et l'effroi, particulièrement dans le corps qu'il commandait. Presque toute la cavalerie prit la fuite; elle pilla ses propres bagages et ne s'arrêta qu'à Leipzick, tandis que le reste de ce corps se trouva dans le plus grand désordre. Heureusement pour Wallenstein qu'un brouillard épais couvrit le

champ de bataille et, cachant ce désordre à Stôlhandske, permit d'y porter remède.

Cependant Kniephausen avait conservé la seconde ligne des Suédois dans un ordre parfait, et pas un homme ne quitta ses rangs; plusieurs fois quelques régiments s'étaient avancés pour secourir la première ligne. D'après une convention faite avec le duc Bernhard, Kniephausen employa toute la seconde ligne pour combler les lacunes de la première et former ainsi un nouvel ordre de bataille. Ce mouvement s'opéra avec un ordre admirable, et lorsque les rayons du soleil couchant percèrent une seconde fois le brouillard, Wallenstein vit devant lui une nouvelle armée suédoise marchant en avant, les rangs serrés, et prête à combattre. Ses troupes, au contraire, étaient dans un désordre complet. L'aile commandée par Colloredo avait été chassée, et le corps sous les ordres de Pappenheim était, pour ainsi dire, dissout. Le centre seul conservait encore sa position en bon ordre, quoiqu'il ne se composât plus que de deux brigades d'infanterie et des cuirassiers de Piccolomini. Ces troupes d'élite furent inébranlables. Les Suédois passèrent les fossés pour la troisième fois, prirent pour la troisième fois les canons de Wallenstein, attaquèrent pour la troisième fois ses brigades, et alors avec une supériorité réelle. Mais, pour la troisième fois aussi, la résistance fut invincible. Wallenstein fit tous les efforts possibles pour rester maître du champ de bataille. Piccolomini, malgré six blessures, monta un septième cheval, se mit à la tête de son régiment, dont presque tous les officiers et une partie des soldats furent tués. Ceux qui survécurent n'abandonnèrent pas leur colonel. Ces efforts héroïques, soutenus par le brouillard, prolongèrent la bataille jusqu'à la nuit. Dès qu'elle fut venue, Wallenstein fit sonner la retraite, et elle s'effectua avec tant de précipitation, que l'artillerie fut aban-

donnée. L'infanterie de Pappenheim arriva de Halle dans ce moment; n'ayant point d'ordres précis, elle suivit les restes de l'armée impériale, qui fuyait vers Leipsick.

Les Suédois passèrent la nuit sur le champ de bataille, ce qui leur donnait la victoire d'une manière incontestable. Le lendemain matin, quelques Croates se présentèrent pour emmener les canons de Wallenstein, mais ils furent chassés par les Suédois, qui s'emparèrent de l'artillerie et des bagages abandonnés par les impériaux.

La bataille proprement dite avait duré six heures, et cela avec une irritation fort vive, aussi le sol était-il jonché de morts. On en compta neuf mille, sans préciser le nombre qui en revenait à chaque parti. Outre toute leur artillerie, les impériaux perdirent une foule de drapeaux, Pappenheim, et pas moins de neuf colonels. Les Suédois, de leur côté, perdirent aussi beaucoup de drapeaux, et parmi leurs chefs, Brahé, Winkel, Uslar, etc., et enfin leur grand roi.

CHAPITRE XCV

Suites de la bataille.

Les pertes que Wallenstein avait éprouvées l'affaiblirent tellement, qu'il désespéra de se maintenir en Saxe, pays hostile, et cela malgré l'immense malheur arrivé aux Suédois. Il marcha vers la Bohême, en emmenant avec lui, suivant quelques relations, vingt mille hommes seulement, uniques restes de ses troupes autrefois si nombreuses. Tous ceux qui s'étaient distingués dans cette bataille furent richement récompensés. Piccolomini reçut vingt mille écus; on éleva un magnifique monument à Pappenheim, et sa veuve fut gratifiée d'une riche pension. D'un autre côté, on fit une enquête sévère pour connaître ceux qui n'avaient pas rempli leur

devoir, et plusieurs individus haut placés sous le rapport de la naissance et des emplois furent exécutés malgré toutes les supplications.

Par sa retraite, Wallenstein abandonnait l'Allemagne entière aux Suédois, et avouait en même temps sa défaite. Cependant tous les pays catholiques considérèrent la bataille de Lutzen comme une victoire, tant on attachait d'importance à la personne de Gustaf-Adolphe. A Vienne, à Bruxelles, à Madrid, on chanta le *Te Deum*. Dans cette dernière ville, des fêtes furent célébrées durant douze jours, à l'occasion de la mort de Gustaf-Adolphe. Ferdinand se conduisit d'une manière plus décente; il ne manifesta point de ces joies impétueuses; on dit même qu'il répandit des larmes d'attendrissement en voyant le collet taché de sang qui avait appartenu à Gustaf-Adolphe.

Mais la douleur de toute l'Europe protestante fut profonde; la mort du roi lui fit répandre des larmes amères. La Suède resta stupéfaite et interdite; le sénat ne savait quel conseil donner, les généraux étaient incertains sur la conduite qu'ils devaient tenir, et, pour la première fois, Axel Oxenstjerna passa une nuit sans sommeil. Plusieurs ne purent supporter cette nouvelle accablante; le vieux Magnus Brahe et Jacob Spens moururent de chagrin. L'Allemagne manifesta la même douleur; peut-être le fit-elle d'une manière encore plus bruyante. Une foule d'écrits en vers et en prose, en allemand et en latin, d'un style plus ou moins bon, furent publiés, et exprimèrent le chagrin profond, dévorant, qui s'était emparé de tous les esprits. L'infortuné Frédéric, le roi momentané de la Bohême, était malade quand il apprit la mort de son unique protecteur; elle accéléra le terme de sa vie.

CHAPITRE XCVI

Traditions sur Gustaf-Adolphe.

Peu de personnes ayant assisté aux derniers moments du roi, une foule de bruits contradictoires se répandirent à cette occasion. Le peuple ne pouvait se persuader que le grand Gustaf-Adolphe eût succombé comme le plus simple soldat : « Un homme extraordinaire, disait-il, doit mourir d'une manière également remarquable. » On se rappela tous les assassinats récents, dont les têtes couronnées avaient été les victimes, les tentatives de ce genre faites contre Gustaf-Adolphe, et le bruit se répandit bientôt généralement, d'abord dans l'armée suédoise, puis dans toute l'Europe, que Gustaf-Adolphe avait succombé sous le bras d'un traître. Cependant les relations faites à ce sujet étaient très-variées.

La rumeur la plus accréditée chargeait de ce crime le duc François-Albert de Saxe-Lauenbourg, excité à commettre cet assassinat par une ambition particulière, et gagné par l'empereur, ou du moins par Wallenstein. Une relation imparfaite du soufflet donné autrefois par Gustaf-Adolphe à Jules-Henri de Lauenbourg, frère du précédent, s'était répandue en Allemagne. On confondit les deux frères, puis on prétendit que le dépit causé par cette insulte faite à lui-même, ou à un membre de sa famille, avait guidé le bras du meurtrier. Le duc François de Saxe-Lauenbourg avait été élevé chez Wallenstein, qu'il abandonna cependant à Nuremberg, sous prétexte d'un passe-droit commis à son préjudice. Gustaf-Adolphe accueillit le transfuge malgré les avertissements d'Oxenstjerna ; car le duc avait déjà la réputation d'être un homme sur lequel on ne pouvait compter. Après la mort du roi, on soupçonna ou l'on crut être cer-

tain que la mésintelligence entre le duc de Lauenbourg et Wallenstein était feinte; que le premier avait profité du désordre de la mêlée pour tirer au roi un coup de pistolet dans le dos, et l'avait ensuite achevé avec le secours de son domestique; que, conformément à une convention faite avec l'empereur, il portait une écharpe de campagne verte pour se faire reconnaître; qu'au fort de la bataille il était passé à l'ennemi, en lui apportant l'état des brigades, etc. Telles étaient les rumeurs généralement répandues; les soldats suédois, convaincus de leur vérité, haïssaient le duc de Lauenbourg plus que la mort, et plusieurs historiens ont ajouté foi à ces bruits. Mais voici la vérité : toute l'armée suédoise avait des écharpes de campagne vertes, celles des impériaux étaient rouges. Le duc de Lauenbourg resta encore plusieurs semaines après la bataille au service suédois, et ce fut uniquement pour échapper à la malveillance des soldats qu'il entra, non pas au service de l'Autriche, mais à celui de la Saxe. Il n'a pas été possible de découvrir la moindre trace que des récompenses, soit en argent, soit en avancement, lui aient été accordées. Plus tard, il fut chargé des négociations entre Jean-Georges et Wallenstein, se trouva compromis dans la conjuration de ce dernier, fut arrêté et conduit à Vienne, où il abjura le luthéranisme et entra au service de l'Autriche. Blessé mortellement et fait prisonnier dans une bataille contre les Suédois, le duc de Lauenbourg faillit devenir la victime des soldats, qui voulaient venger la mort du roi sur cet assassin présumé. Torstensson l'arracha avec peine de leurs mains. Les cris que la douleur arrachait au duc de Lauenbourg furent regardés comme l'expression d'une conscience troublée, et c'est ainsi que sa mémoire a été transmise à la postérité, flétrie par ce soupçon.

Suivant une autre tradition, ce serait Richelieu qui, ja-

loux des succès du roi, aurait payé l'assassin; mais aucune preuve ne vient l'appuyer. Un aventurier allemand vendit aux Français un sabre recourbé, sur la lame duquel on voyait différents dessins cabalistiques et astrologiques. Il prétendit que c'était le sabre magique de Gustaf-Adolphe, si redouté des catholiques; on le montra longtemps comme ayant appartenu à ce prince; il devint l'objet de nombreuses recherches et dissertations scientifiques. L'épée dont le roi a véritablement fait usage à Lutzen, est conservée dans l'église de Riddarholm (1). Son collet est à Vienne; l'un de ses éperons, vendu à Holk, a été depuis apporté en Danemarck. Un nommé Schneeberg, lieutenant au régiment de Gœtz, avait pris la chaîne d'or du roi; elle resta longtemps dans sa famille.

D'après une autre rumeur, le duc Bernhard aurait eu connaissance du crime; cependant on n'en donne pas d'autres preuves que l'intimité qui régna plus tard entre lui et François-Albert, le meurtrier supposé.

On dit aussi que le valet du roi avait tiré le coup de pistolet fatal; puis il avait volé tout ce que ce prince portait de précieux, et entre autres choses sa lunette d'approche. Sur son lit de mort, cet homme aurait donné la lunette à un prêtre en avouant son crime. Ceci avait dû se passer à Naumbourg. Une rumeur à peu près semblable, mais relative à une autre personne, vint de Creilsheim en Franconie.

Lorsque Charles XII séjourna en Saxe, en 1707, une personne inconnue lui remit une lettre contenant, en vers allemands, une relation de la mort de Gustaf-Adolphe. Cet écrit était déjà ancien, à demi pourri, et signé Hans de Hastendorff, qui assure avoir tout vu du champ de bataille, où il était étendu blessé. Le duc François-Albert y est désigné,

(1) A Stockholm (Trad.).

non pas cependant en termes clairs, comme l'assassin. Du reste, cet écrit renferme beaucoup de contradictions et de traces de sa fausseté. C'est ainsi que Charles XII le considéra : « Je ne croirai jamais, dit-il, qu'un prince ait pu payer d'une si noire ingratitude les bienfaits de son roi (1). »

CHAPITRE XCVII

Funérailles de Gustaf-Adolphe.

Dans la soirée du jour de la bataille de Lutzen, le duc Bernhard envoya de nombreuses bandes de soldats à la recherche du corps de Gustaf-Adolphe. On le trouva enfin sous un amas de cadavres, nu et si défiguré, que l'on pouvait à peine le reconnaître. Les cavaliers suédois et autrichiens avaient passé plus d'une fois sur lui. Le corps fut d'abord porté au village de Meuchen, où il fut lavé et authentiquement reconnu ; puis on le transporta à Weissenfels. De son vivant, le roi s'était fortement prononcé contre l'usage d'embaumer les corps, et en général il désapprouvait que l'on s'occupât plus qu'il ne le fallait des restes des morts. Les personnes présentes, ignorant cette volonté dernière du roi, le firent embaumer, et ses intestins furent inhumés à Weissenfels.

A la première nouvelle du malheur qui venait d'arriver, Marie-Éléonore se transporta sur les lieux en toute hâte ; il est facile de se représenter sa douleur. Elle était inconsolable, elle inondait de larmes ce corps bien-aimé, ne voulait point s'en séparer, et portait toujours sur elle, dans une boîte d'or, le cœur de Gustaf-Adolphe. Peder Brahe fut en-

(1) La relation de Hastendorff se trouve dans plusieurs archives; par exemple, dans celle de Brahé, *Miscellanea*, I. p. 153; dans celle d'Albedyhl, *Miscellanea historica Gustavi-Adolphi*, in-4°, etc.

voyé, par le sénat, vers la reine pour lui faire son compliment de condoléance; pénétré lui-même d'un chagrin profond causé par la mort de son souverain chéri, il parvint à calmer un peu la douleur bruyante de Marie-Éléonore.

L'été suivant, le corps fut transporté de la Saxe vers les côtes de la Baltique. Dans tous les lieux où le cortége passa, les cloches des églises sonnèrent en mort, et des bandes nombreuses accoururent de toutes parts pour bénir les restes de leur libérateur, exprimer leur amour pour sa personne et la douleur qu'ils éprouvaient de sa perte. Le corps devait partir de Wolgast pour la Suède, et la flotte suédoise était dans le port pour s'acquitter de ce triste devoir. A Wolgast se trouvèrent une foule de princes, entre autres la reine douairière Marie-Éléonore, son frère, sa sœur; les sénateurs suédois Herman Wrangel, Oke Tott, Johan Banér, Gabriel Oxenstjerna, Sten Bjelke, etc., et enfin une foule innombrable de peuple. Le 15 juillet, le corps sortit avec grande pompe de la ville pour être reçu à bord de la flotte. Sur le rivage, Sten Bjelke parla à la multitude; la circonstance était solennelle. Il rappela que, trois ans auparavant, le roi avait débarqué sur ce rivage, plein de courage et d'espoir, suivi par les regards inquiets de la patrie, et accueilli par les bénédictions de l'Allemagne. Maintenant, et presque à la même époque, on voyait de nouveau la flotte suédoise; mais, cette fois, elle venait chercher les restes du héros, dans l'Allemagne en pleurs, pour le transporter vers la patrie désolée. Cependant sa grande entreprise était achevée; les fers de l'oppression et des ténèbres avaient été brisés, la reconnaissance, les bénédictions de l'Europe, délivrée du joug, accompagnaient le héros des lumières dans sa patrie, qui est aussi celle de la liberté.

La traversée fut heureuse et la flotte arriva le 8 août à Nykœping; lorsqu'elle s'approcha des côtes suédoises, le

ciel se couvrit d'épais nuages qui se changèrent bientôt en pluies abondantes. On aurait dit que la Suède voulait recevoir, vêtue de deuil et en pleurs, les restes du plus grand et du plus cher de ses fils.

Le corps fut déposé dans l'église de Nykœping, et y resta jusqu'au moment des obsèques solennelles. Gustaf-Adolphe, comme nous l'avons dit auparavant, avait choisi, de son vivant, la place qu'il voulait occuper dans l'église de Riddarholm; c'est pourquoi, dès le printemps de 1633, on y commença les travaux du mausolée élevé à sa mémoire. L'amour de Marie-Éléonore pour son royal époux alla jusqu'à l'idolâtrie. Durant tout le voyage, elle accompagna le corps, fit très-souvent lever le couvercle du cercueil afin de jouir de l'amère consolation de revoir les restes de Gustaf Adolphe. On lui représenta vainement combien Dieu et la raison étaient contraires à une semblable conduite; on lui rappela en vain la désapprobation manifestée souvent par le roi relativement à des excès de ce genre : rien n'y fit. Marie-Éléonore avait écrit d'Allemagne au sénat suédois, pour le prier de différer les funérailles du roi, jusqu'au moment de sa mort à elle, afin de lui laisser la satisfaction de voir les restes de son époux durant le temps qu'elle avait encore à vivre. Le sénat fit naturellement une réponse négative; mais, pour ne point l'affliger trop vivement, les obsèques furent différées, d'abord jusqu'au mois de février, et n'eurent lieu qu'en juin 1634. La reine eut encore mille fantaisies à ce sujet.

Cependant, le mausolée fut achevé tel qu'on le voit encore aujourd'hui. Sur sept de ses faces furent gravées de courtes sentences relatives aux exploits et aux qualités du roi. En dessous de la croix on mit un pélican qui nourrissait ses petits avec son sang.

Enfin, le 21 juin 1634, le corps du roi fut transporté dans

l'église de Brænn, d'où il devait partir pour faire le lendemain son entrée solennelle avec toute la pompe possible. Sur la montagne de Brunke se trouvaient huit canons pris à Lutzen et environnés des drapeaux victorieux de Breitenfeld. Dans le cortége, on remarquait entre autres la bannière rouge, portée par Frédéric Stenbock; la bannière du royaume, portée par Lennart Torstensson; le glaive que Karl Horn avait trouvé sur le champ de bataille, etc. L'oraison funèbre fut prononcée dans l'église par l'évêque Johannes Bothvidi, qui avait accompagné le roi dans la plupart de ses campagnes. Le texte fut choisi par Marie-Éléonore, et pris dans le premier livre des Machabées, chapitre IX, versets 20 et 26 : « Et tout Israël pleura Juda durant de longues années; et, se plaignant amèrement, il disait : « Hélas! il est « tombé, le héros qui protégeait Israël et l'a délivré! »

CHAPITRE XCVIII

Le souvenir de Gustaf-Adolphe.

L'histoire du monde offre peu d'hommes ayant laissé une mémoire qu'on puisse égaler à celle de Gustaf-Adolphe, un nom rappelant, comme le sien, non pas seulement toutes les vertus privées, mais encore toutes les qualités de l'homme d'État et du héros. Cette réunion si rare l'avait rendu cher à tous les cœurs; il le devint encore davantage par la manière dont il appliqua ses facultés, par le but de son activité et de sa vie, c'est-à-dire la délivrance de l'Europe de l'esclavage spirituel et temporel. L'éclat magnifique que l'ordre social, l'instruction et les lumières ont répandu dans les deux derniers siècles de l'Europe septentrionale, et de là sur les autres contrées, est dû au courage et au glaive de Gustaf-Adolphe. Ce prince sentit dans son cœur la

mission qu'il avait à remplir, et la force nécessaire pour se présenter comme le défenseur des lumières et de la liberté. Il a accompli cette belle œuvre et l'a scellée de son propre sang. Tout ce que les héros et les génies de ces diverses contrées ont accompli de grand, de généreux, se trouvait déjà réuni à l'état de semence dans cette seule pensée de Gustaf-Adolphe, de risquer son peuple et lui-même pour donner la victoire aux lumières. Cette semence, développée après sa mort, a fait naître dans le domaine du génie et de la politique des exploits immortels, qui forment une brillante guirlande en l'honneur de ce grand prince, guirlande arrosée par les larmes de la reconnaissance des protestants de l'Europe, et surtout par celles de ce peuple qui fut jugé digne de donner le jour à ce héros, de sacrifier avec lui son sang dans cette lutte sainte, et de se trouver avec lui chargé des bénédictions de la postérité.

Et, en effet, des bénédictions ont toujours accompagné le souvenir de Gustaf-Adolphe, celles des princes et des peuples, de l'étranger et de ses peuples héréditaires. Les Allemands l'ont aimé autant, si ce n'est davantage, que leurs propres souverains. On conserve encore à Weissenfels la chambre qui fut tachée du sang de Gustaf-Adolphe, lors de son embaumement, et on la montre comme un sanctuaire. Nuremberg, qu'il avait appelé la prunelle de ses yeux, qu'il défendit avec tant d'efforts contre le glaive menaçant de Wallenstein, Nuremberg, qui eut la satisfaction de voir un de ses habitants, le jeune Lebelfingen, accompagner le roi jusqu'à sa dernière heure; Nuremberg résolut d'élever une statue à son bienfaiteur : des changements intérieurs et des embarras extérieurs l'empêchèrent seuls de le faire. Un valet attaché à la personne du roi, roula une grosse pierre où son corps avait été trouvé. Cette pierre a été désignée, depuis lors, par ce nom : *la pierre du Suédois;* elle est entourée

d'une plantation d'arbres, et visitée par tous ceux qui passent par ce pays.

Parmi la multitude suédoise, le nom de Gustaf-Adolphe apparaît moins brillant que celui de plusieurs de nos rois, par exemple, que ceux de Gustaf Wasa, de Charles IX, XI et XII. Le cercle de son activité, ses qualités éminentes, étaient au dessus de la portée de l'intelligence ordinaire du peuple, qui connaît et juge les rois d'après la diminution ou l'accroissement des impôts. Mais, à mesure que le regard pénètre plus avant dans les annales et dans les relations politiques de l'État, le respect pour ce monarque augmente. Le sénat décida que le surnom de *Grand* lui serait donné; on ne l'a pas fait. Le nom de Gustaf-Adolphe a par lui-même et en lui-même une grandeur qui peut se passer de cette distinction. Gustaf III, toujours si ardent pour la conservation des souvenirs nationaux, l'était surtout pour la mémoire de Gustaf-Adolphe; il ordonna que l'Académie suédoise, qu'il venait de fonder, tiendrait ses réunions solennelles le jour de la naissance de Gustaf-Adolphe. Sa statue fut élevée sur la principale place de Stockholm; et la voûte sous laquelle il repose, murée depuis le règne de Charles XI, fut ouverte pour recevoir la dépouille mortelle des descendants de la maison de Holstein-Gottorp. Gustaf III, pour orner le chœur de cette église, commanda en Italie un précieux sarcophage, destiné à recevoir les cendres de son père. Mais il comprit bientôt combien il serait inconvenant de donner la première place à Adolphe-Frédérik dans le caveau de Gustaf-Adolphe; le sarcophage resta donc vide, mais le chœur est toujours exclusivement orné par la cuirasse, l'épée de Gustaf-Adolphe et les drapeaux qu'il a conquis.

Notre époque a vu le second anniversaire séculaire de Gustaf-Adolphe. Le monarque qui porte son sceptre aujour-

d'hui (1), et dont le glaive victorieux a contribué à l'affranchissement de l'Europe, invita toute la Suède à célébrer ce grand anniversaire. Ce que notre patrie possède de noble, d'illustre, fut appelé à Stockholm pour augmenter la pompe de ce grand jour. Toutes les églises furent ouvertes, tous les établissements scientifiques de la Suède, dont la création remonte à Gustaf-Adolphe, célébrèrent la mémoire de leur fondateur et en même temps la victoire des lumières et de la civilisation, Cet exemple fut suivi par l'armée et tous les fonctionnaires suédois. Dans la capitale, la foule s'assembla autour de l'église de Riddarholm et du caveau des Gustaf. Pendant le service solennel, et en présence de toute la famille royale, le corps de Gustaf-Adolphe fut déposé à la place qui lui avait été préparée dans le chœur. Son ami et fidèle coopérateur ne fut pas oublié. On éleva sous la voûte à colonnes du château de Stockholm la statue d'Axel Oxenstjerna, qui indique aux monarques suédois la page de l'histoire où sont inscrits les exploits et les vertus de Gustaf-Adolphe.

(1) S. M. Charles XIV Jean, qui vivait encore à l'époque où l'auteur a publié cette histoire. (Trad.)

FIN

TABLE CHRONOLOGIQUE

1594. Naissance de Gustaf-Adolphe, 9 décembre. — Naissance de Pappenheim et de Stôlhandske.
1595. Naissance de Johan Banér, 23 juin.
1596. Naissance d'Ebba Brahe, 16 mars.
1599. Naissance de Marie-Éléonore, 11 novembre.
1601. Naissance du duc Charles-Philippe, 12 avril.
1602. Naissance de Peder Brahe.
1603. Naissance de Lennart Torstensson, 17 août.
1604. Naissance de Nils Brahe, 6 août, et de Bernhard de Weimar.
1611. Mort de Charles IX, 30 octobre, et majorité de Gustaf-Adolphe, le 26 décembre.
1612. Axel Oxenstjerna, chancelier du royaume, 6 janvier. — Attaque des Danois contre Gullberg, 27 janvier. — Combat de Wittsjœ, le 11 février. — Combat de Skillinghed, 21 février. — Prise d'Elfsborg, 24 mai. — Attaque des Danois contre Waxholm, le 3 septembre. — Mariage du duc Jean avec Marie-Élisabeth, 29 novembre.
1613. Paix de Knæred, 18 janvier. — Départ de Charles-Philippe pour Wiborg, 18 juin.
1614. Création de la cour de justice supérieure, le 19 mai. — Combat de Bronitz, 14 juillet. — Prise d'Augtow, 10 septembre.
1615. Mariage de Jean-Casimir avec la princesse Catherine, 11 juillet. — Le siége de Pleskow est levé, 14 octobre.
1616. Naissance de Gustaf Wasaborg, 24 mai.
1617. Publication du Réglement de la Diète. — Paix de Stolbowa, le 27 février. — Couronnement de Gustaf-Adolphe, 12 octobre.
1618. Le code municipal est imprimé. — Mort du duc Jean, 5 mars. — Commencement de la guerre de trente ans, 23 mai. — Mariage de Jacob de la Gardie avec Ebba Brahe, 30 juin. —

Mort de Marie-Elisabeth, 7 août. — Mort de Gœran Gyllenstjerna, 24 août.

1619. Gustaf-Adolphe se rend secrètement à Berlin, 2 août.

1620. Mariage de Charles-Philippe avec Elisabeth Ribbing, 5 janvier. — Second voyage de Gustaf-Adolphe à Berlin, 27 avril. — Bataille de la Montagne Blanche, près de Prague, 8 novembre. — Mariage de Gustaf-Adolphe avec Marie-Eléonore, 25 novembre.

1621. Prise de Riga, 16 septembre.

1622. Mort du duc Charles-Philippe, 25 janvier. — Naissance de Charles X Gustaf, 24 février. — Naissance de Magnus de la Gardie.

1623. Gustaf-Adolphe devant Dantzick, 19 juin.

1124. Les terres Gustaviennes données à l'université d'Upsal, 22 août.

1625. Mort de la reine douairière Christine, 18 décembre.

1626. Création de l'ordre équestre. — Combat de Wallhof, 7 juillet. — Arrivée de Gustaf-Adolphe à Pillau, 25 juin. — Le roi de Danemarck est battu par Tilly à Lutter, 26 août. — Combat de Mewe, 21 septembre. — Naissance de Christine, 8 décembre.

1627. Arrivée de Gustaf-Adolphe à Pillau, 7 mai. — Gustaf-Adolphe est blessé à Dantzickerhanpt, 25 mai. — Combat de Dirschau, Gustaf-Adolphe y est grièvement blessé, 8 août.

1628. Gustaf-Adolphe vient en Prusse, 25 mai. — Prise de Strasbourg, 24 septembre.

1629. Combat de Gorzno, 2 février. — Ferdinand publie l'édit de restitution, 6 mars. — Paix de Lubeck, 22 mai. — Combat de Stum, 17 juin. — Trêve de Stumsdorff, 26 septembre. — Le sénat consent à la guerre d'Allemagne, 27 octobre.

1630. Les adieux du roi aux États, 20 mai. — Débarquement à Ysedom, 22 juin. — Prise de Stettin, 18 juillet. — Déposition de Wallenstein. — Destruction de Pasewalk, 10 septembre. — Combat de Gross-Gustin, 13 novembre. — Prise de Greiffenhagen, 25 décembre. — Prise de Gartz, 26 décembre.

1631. Alliance avec la France, 16 janvier. — Prise de Demmnin, le 15 février. — Tilly prend Neu-Brandebourg, 9 mars. — Prise de Francfort-sur-l'Oder, 3 avril. — Prise de Landsberg, le 16 avril. — Alliance avec le Brandebourg, 4 mai. — La

destruction de Magdebourg, 10 mai. — Gustaf-Adolphe campe près de Werben, 12 juin. — Bataille de Angern, 17 juillet. — Invasion de Tilly en Saxe, 21 août. — Alliance entre Gustaf-Adolphe et la Saxe, 1er septembre. — Réunion de l'armée suédoise avec l'armée saxonne, 5 septembre. — Bataille de Breitenfeld, 7 septembre. — Prise de Mersebourg, 9 septembre. — Prise de Halle, 11 septembre. — Prise d'Erfurt, 21 septembre. — Gustaf-Adolphe entre en Thuringe, 27 septembre. — Prise du château de Wurzbourg, 8 octobre. — Entrée de Gustaf-Adolphe à Francfort-en-Mein, 17 novembre. — Il passe le Rhin, 7 décembre. — Prise de Mayence, 13 décembre.

1632. Prise de Creutznach, 22 février. — Tilly surprend Horn à Bamberg, 28 février. — Entrée de Gustaf-Adolphe à Nuremberg, 1er mars. — Prise de Donauwerth, 21 mars. — Gustaf-Adolphe passe le Lech, 5 avril. — Entrée de Gustaf-Adolphe dans Augsbourg, 14 avril. — Gustaf-Adolphe attaque Ingolstadt, le 20 avril. — Mort de Tilly. — Mort de Sigismond, 30 avril. — Entrée de Gustaf-Adolphe à Munich, 7 mai. — Gustaf-Adolphe commence à fortifier Nuremberg, 21 juin. — Wallenstein établit son camp à Burgstall. — Expédition de Taupadel vers Freystædtlein, 31 juillet. — Oxenstjerna arrive avec des renforts, 16 août. — Combat de Burgstall, 24 août. — Gustaf-Adolphe quitte Nuremberg, 8 septembre. — Wallenstein quitte Burgstall, 13 septembre. — Invasion de Gallas dans la Saxe électorale, 27 septembre. — Gustaf-Adolphe vient de la Bavière au secours de la Saxe, 8 octobre. — Wallenstein prend Leipsick, 22 octobre. — Gustaf-Adolphe part d'Erfurth, 28 octobre. — Gustaf-Adolphe arrive à Nuremberg, et Wallenstein à Weissenfels, 30 octobre. — Wallenstein quitte Wessenfels, 4 novembre. — Bataille de Lutzen, 6 novembre.

1634. Obsèques de Gustaf-Adolphe, 22 juin.

FIN DE LA TABLE CHRONOLOGIQUE.

TABLE DES CHAPITRES

CHAPITRE I. Enfance de Gustaf-Adolphe. 1
II. Gustaf-Adolphe devient roi. . . . . .
III. La guerre avec le Danemarck. —Combat de Wittsjœ. — La défense de Gullberg. — Combat de Skillinghed. — Prise d'Elfsborg. — Les Danois devant Waxholm. — Expédition de Gerdt Rantzow.—Pehr Mikelsson-Hommarskœld. — La paix de Knærœd. 7
IV. La guerre avec la Russie.— L'élection de Charles-Philippe. — Jacob De La Gardie. — La mort d'Ewert Horn.—La paix de Stolbowa. 26
V. Le duc Jean. 33
VI. Le duc Charles-Philippe. 36
VII. La reine douairière Christine. 38
VIII. La princesse Catherine. 41
IX. Gustaf-Adolphe et Ebba Brahe. 42
X. Le mariage de Gustaf-Adolphe. 48
XI. La guerre avec la Pologne. 58
XII. La trahison de Farensbach. 62
XIII. Prise de Riga. 65
XIV. Gustaf-Adolphe devant Dantzick. 72
XV. Combat de Wallhof. 74
XVI. Combat de Mewe. 77
XVII. Revers de Teuffel près de Hammerstein. 83
XVIII. Combat de Dantzickerhaupt. 84
XIX. Oke Tott près de Grebin. 87
XX. Les combats près de Dirschau. 88
XXI. La mort de Nils Sjernskœld. 92
XXII. La campagne de 1628. 96
XXIII. Combat de Gorzno. 100
XXIV. Les combats près de Stum. 104
XXV. Trêve de Stumdorff. 110
XXVI. Gustaf-Adolphe. 112
XXVII. Axel-Oxenstjerna. 121
XXVIII. Gustaf-Adolphe et ses contemporains en Suède. 143

CHAP. XXIX. Gustaf-Adolphe et la noblesse. 158
XXX. Gustaf-Adolphe et le clergé. 167
XXXI. Gustaf-Adolphe et l'enseignement. 169
XXXII. Gustaf-Adolphe et les fonctionnaires publics. 172
XXXIII. Gustaf-Adolphe et l'industrie. 174
XXXIV. Des améliorations introduites dans l'art de la guerre par Gustaf-Adolphe. 176
XXXV. Des généraux et des troupes de Gustaf-Adolphe. 182
XXXVI. Commencement de la guerre de trente ans. 188
XXXVII. Les princes allemands. 202
XXXVIII. Les généraux allemands. 207
XXXIX. La destitution de Wallenstein. 219
XL. Délibération de Gustaf-Adolphe relativement à la guerre de trente ans. 225
XLI. Départ de Gustaf-Adolphe. 231
XLII. Débarquement de Gustaf-Adolphe en Allemagne 238
XLIII. Prise de Stettin. 242
XLIV. Guet-apens contre Gustaf-Adolphe. 248
XLV. La destruction de Pasewalk. 251
XLVI. Monroë à Rugenwalde. 255
XLVII. Combat dans la Poméranie ultérieure. 257
XLVIII. Négociations pour les quartiers d'hiver. 260
XLIX. Prise de Greiffenhagen et de Gartz. 262
L. Alliance avec la France. 266
LI. Prise de Demmin. 268
LII. Première rencontre de Gustaf-Adolphe et de Tilly. 272
LIII. Prise de Francfort-sur-l'Oder. 276
LIV. Alliance avec le Brandebourg. 283
LV. Négociations avec la Saxe. 289
LVI. La destruction de Magdebourg. 291
LXVII. Gustaf-Adolphe et l'électeur de Brandebourg. 305
LVIII. L'expédition de Werben. 309
LIX. Le combat d'Angern. 313
LX. Seconde rencontre de Gustaf-Adolphe et de Tilly. 315
LXI. Invasion de Tilly en Saxe. 319
LXII. Alliance entre Gustaf-Adolphe et Jean-George. 322
LXIII. Préparatifs de la bataille. 329
LXIV. La bataille de Breitenfeld. 337
LXV. Les suites de la bataille. 346
LXVI. Expédition en Franconie. 352
LXVII. Prise de Wurzbourg. 353
LXVIII. Le passage du Rhin. 361
LXIX. Gustaf-Adolphe à Francfort. 366
LXX. Prise de Creuznach 376
LXXI. Expédition vers le Danube. 379
LXXII. Combat du Lech. 383

CHAP. LXXIII. Gustaf-Adolphe à Augsbourg. 393
LXXIV. Des projets ambitieux de Gustaf-Adolphe. 395
LXXV. Gustaf-Adolphe devant Ingoldstadt. 406
LXXVI. Gustaf-Adolphe à Landshut. 409
LXXVII. Gustaf-Adolphe à Munich. 413
LXXVIII. L'armée suédoise dans le reste de l'Allemagne. 417
LXXIX. Wallenstein rentre au service de l'empereur. 422
LXXX. Wallenstein se réunit avec l'électeur de Bavière. 431
LXXXI. Gustaf-Adolphe marche vers Nuremberg. 433
LXXXII. Expédition de Wallenstein contre Nuremberg. 436
LXXXIII. Gustaf-Adolphe et Wallenstein. 438
LXXXIV. Escarmouches autour de Nuremberg. 439
LXXXV. Discours de Gustaf-Adolphe. 443
LXXXVI. Gustaf-Adolphe reçoit des renforts. 446
LXXXVII. Combat de Burgstall. 449
LXXXVIII. Les deux armées s'éloignent. 456
LXXXIX. Wallenstein se rend en Saxe. 457
XC. Expédition de Gustaf-Adolphe en Saxe. 460
XCI. Gustaf-Adolphe à Erfurt. 461
XCII. Marche vers Lutzen. 463
XCIII. Préparatifs de la bataille. 468
XCIV. Bataille de Lutzen. 474
XCV. Suites de la bataille. 481
XCVI. Traditions concernant Gustaf-Adolphe. 483
XCVII. Obsèques de Gustaf-Adolphe. 486
XCVIII. Le souvenir de Gustaf-Adolphe. 489
Table chronologique. 493

FIN DE LA TABLE DES CHAPITRES.

PARIS. — TYP. DE SIMON RAÇON ET Cᵉ, RUE D'ERFURTH, 1.

DL706 .F94
Histoire de Gustaf II Adolphe,
Princeton Theological Seminary-Speer Library
1 1012 00022 4305